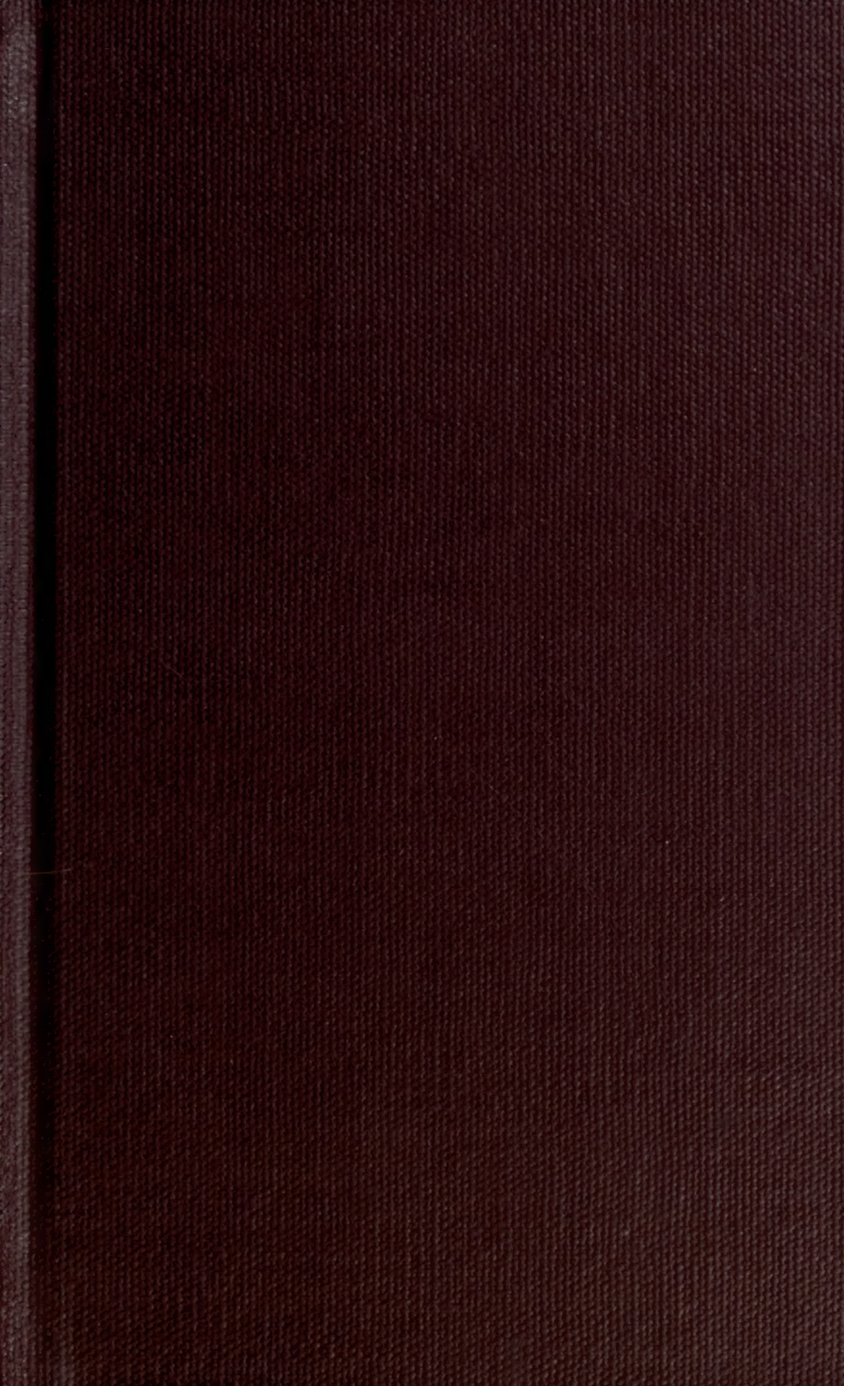




105

ESSAI

SUR L'INÉGALITÉ

DES

RACES HUMAINES.

TOME I.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

ESSAI
SUR L'INÉGALITÉ
DES
RACES HUMAINES,

PAR

LE COMTE DE GOBINEAU,

ANCIEN MINISTRE DE FRANCE EN PERSE, EN GRÈCE, AU BRÉSIL ET EN SUÈDE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS.

TOME PREMIER.

DEUXIÈME ÉDITION,
Précédée d'un avant-propos et d'une biographie de l'auteur.

PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.
1884.

DÉDICACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION (1854).

A SA MAJESTÉ

GEORGES V,

ROI DE HANOVRE.

Sire,

J'ai l'honneur d'offrir ici à Votre Majesté le fruit de longues méditations et d'études favorites, souvent interrompues, toujours reprises.

Les événements considérables, révolutions, guerres sanglantes, renversements de lois, qui, depuis trop d'années, ont agi sur les États européens, tournent aisément les imaginations vers l'examen des faits politiques. Tandis que le vulgaire n'en considère que les résultats immédiats et n'admire ou ne réprouve que l'étincelle électrique dont ils frappent les intérêts, les penseurs plus graves cherchent à découvrir les causes cachées de si terribles

ébranlements, et, descendant la lampe à la main dans les sentiers obscurs de la philosophie et de l'histoire, ils vont demander à l'analyse du cœur humain ou à l'examen attentif des annales le mot d'une énigme qui trouble si fort et les existences et les consciences.

Comme chacun, j'ai ressenti ce que l'agitation des époques modernes inspire de soucieuse curiosité. Mais, en appliquant à en comprendre les mobiles toutes les forces de mon intelligence, j'ai vu l'horizon de mes étonnements, déjà si vaste, s'agrandir encore. Quittant, peu à peu, je l'avoue, l'observation de l'ère actuelle pour celle des périodes précédentes, puis du passé tout entier, j'ai réuni ces fragments divers dans un ensemble immense, et, conduit par l'analogie, je me suis tourné, presque malgré moi, vers la divination de l'avenir le plus lointain. Ce n'a plus été seulement les causes directes de nos tourmentes soi-disant réformatrices qu'il m'a semblé désirable de connaître : j'ai aspiré à découvrir les raisons plus hautes de cette identité des maladies sociales que la connaissance la plus imparfaite des chroniques humaines suffit à faire remarquer dans toutes les nations qui furent jamais, qui sont, comme, selon toute vraisemblance, dans celles qui seront un jour.

Je crus, d'ailleurs, apercevoir, pour de tels travaux des facilités particulières à l'époque présente. Si, par ses agitations, elle pousse à la pratique

d'une sorte de chimie historique, elle en facilite aussi les labeurs. Le brouillard épais, les ténèbres profondes qui nous cachaient, depuis une date immémoriale, les débuts des civilisations différentes de la nôtre, se lèvent et se dissolvent aujourd'hui au soleil de la science. Une merveilleuse épuration des méthodes analytiques, après avoir, sous les mains de Niebuhr, fait apparaître une Rome ignorée de Tite-Live, nous découvre et nous explique aussi les vérités mêlées aux récits fabuleux de l'enfance hellénique. Vers un autre point du monde, les peuples germains, longtemps méconnus, se montrent à nous aussi grands, aussi majestueux que les écrivains du Bas-Empire nous les avaient dits barbares. L'Égypte ouvre ses hypogées, traduit ses hiéroglyphes, confesse l'âge de ses pyramides. L'Assyrie dévoile et ses palais et leurs inscriptions sans fin, naguère encore évanouies sous leurs propres décombres. L'Iran de Zoroastre n'a su rien cacher aux puissantes investigations de Burnouf, et l'Inde primitive nous raconte, dans les Védas, des faits bien proches du lendemain de la création. De l'ensemble de ces conquêtes, déjà si importantes en elles-mêmes, résulte encore une compréhension plus juste et plus large d'Hérodote, d'Homère et surtout des premiers chapitres du Livre saint, cet abîme d'assertions dont on n'admire jamais assez la richesse et la rectitude lorsqu'on l'aborde avec un esprit suffisamment pourvu de lumières.

Tant de découvertes inattendues ou inespérées ne se placent pas, sans doute, au-dessus des atteintes de toute critique. Elles sont loin de présenter, sans lacunes, les listes des dynasties, l'enchaînement régulier des règnes et des faits. Cependant, au milieu de leurs résultats incomplets, il en est d'admirables, pour les travaux qui m'occupent, il en est de plus fructueux que ne sauraient l'être les tables chronologiques les mieux suivies. Ce que j'y recueille avec joie, c'est la révélation des usages, des mœurs, jusqu'aux portraits, jusqu'aux costumes des nations disparues. On connaît désormais l'état de leurs arts. On aperçoit toute leur vie, physique et morale, publique et privée, et il nous est devenu possible de reconstruire, au moyen des matériaux les plus authentiques, ce qui fait la personnalité des races et le principal criterium de leur valeur.

Devant un tel amoncellement de richesses toutes neuves ou tout nouvellement comprises, personne n'est plus autorisé à prétendre expliquer le jeu compliqué des rapports sociaux, les motifs des élévations et des décadences nationales avec l'unique secours des considérations abstraites et purement hypothétiques qu'une philosophie sceptique peut fournir. Puisque les faits positifs abondent désormais, qu'ils surgissent de partout, se relèvent de tous les sépulcres, et se dressent sous la main de qui veut les interroger, il n'est plus loisible d'aller, avec les théoriciens révolutionnaires, amasser des nuages pour

en former des hommes fantastiques et se donner le plaisir de faire mouvoir artificiellement des chimères dans des milieux politiques qui leur ressemblent. La réalité, trop notoire, trop pressante, interdit de tels jeux, souvent impies, toujours néfastes. Pour décider sainement des caractères de l'humanité, le tribunal de l'histoire est devenu le seul compétent. C'est d'ailleurs, j'en conviens, un arbitre sévère, un juge bien redoutable à évoquer à des époques aussi tristes que celle-ci.

Non pas que le passé soit lui-même immaculé. Il contient tout, et, à ce titre, on en obtient l'aveu de bien des fautes et l'on y découvre plus d'une honteuse défaillance. Les hommes d'aujourd'hui seraient même en droit de faire, devant lui, trophée de quelques mérites qui lui manquent. Mais, si, pour repousser leurs accusations, il vient soudain à évoquer les ombres grandioses des périodes héroïques, que diront-ils? S'il leur reproche d'avoir compromis la foi religieuse, la fidélité politique, le culte du devoir, que répondre? S'il leur affirme qu'ils ne sont plus aptes qu'à poursuivre le défrichement de connaissances dont les principes ont été reconnus et exposés par lui; s'il ajoute que l'antique vertu est devenue un objet de risée; que l'énergie a passé de l'homme à la vapeur; que la poésie s'est éteinte, que ses grands interprètes ne vivent plus; que ce qu'on nomme des intérêts se ravale aux considérations les plus mesquines; qu'alléguer?

Rien, sinon que toutes les belles choses, tombées dans le silence, ne sont pas mortes et qu'elles dorment; que tous les âges ont vu des périodes de transition, époques où la souffrance lutte avec la vie et d'où celle-ci se détache, à la fin, victorieuse et resplendissante, et que, puisque la Chaldée trop vieillie fut remplacée jadis par la Perse jeune et vigoureuse, la Grèce décrépite par Rome virile et la domination abâtardie d'Augustule par les royaumes des nobles princes teutoniques, de même les races modernes obtiendront leur rajeunissement.

C'est là ce que j'ai moi-même espéré un instant, un bien court instant, et j'aurais voulu répondre immédiatement à l'Histoire pour confondre ses accusations et ses sombres pronostics, si je n'avais été frappé de cette considération accablante, que je me hâtais trop d'avancer une proposition dénuée de preuves. Je voulus en chercher, et ainsi j'étais ramené sans cesse, par ma sympathie pour les manifestations de l'humanité vivante, à approfondir davantage les secrets de l'humanité morte.

C'est alors que, d'inductions en inductions, j'ai dû me pénétrer de cette évidence, que la question ethnique domine tous les autres problèmes de l'histoire, en tient la clef, et que l'inégalité des races dont le concours forme une nation, suffit à expliquer tout l'enchaînement des destinées des peuples. Il n'est personne, d'ailleurs, qui n'ait été frappé de quelque pressentiment d'une vérité si écla-

tante. Chacun a pu observer que certains groupes humains, en s'abattant sur un pays, y ont transformé jadis, par une action subite, et les habitudes et la vie, et que, là où, avant leur arrivée, régnait la torpeur, ils se sont montrés habiles à faire jaillir une activité inconnue. C'est ainsi, pour en citer un exemple, qu'une puissance nouvelle fut préparée à la Grande-Bretagne par l'invasion anglo-saxonne, au gré d'un arrêt de la Providence qui, en conduisant dans cette île quelques-uns des peuples gouvernés par le glaive des illustres ancêtres de VOTRE MAJESTÉ, se réservait, comme le remarquait, un jour, avec profondeur, une Auguste Personne, de rendre aux deux branches de la même nation cette même maison souveraine, qui puise ses droits glorieux aux sources lointaines de la plus héroïque origine.

Après avoir reconnu qu'il est des races fortes et qu'il en est de faibles, je me suis attaché à observer de préférence les premières, à démêler leurs aptitudes, et surtout à remonter la chaîne de leurs généalogies. En suivant cette méthode, j'ai fini par me convaincre que tout ce qu'il y a de grand, de noble, de fécond sur la terre, en fait de créations humaines, la science, l'art, la civilisation, ramène l'observateur vers un point unique, n'est issu que d'un même germe, n'a résulté que d'une seule pensée, n'appartient qu'à une seule famille dont les différentes branches ont régné dans toutes les contrées policées de l'Univers.

L'exposition de cette synthèse se trouve dans ce livre, dont je viens déposer l'hommage au pied du trône de VOTRE MAJESTÉ. Il ne m'appartenait pas, et je n'y ai pas songé, de quitter les régions élevées et pures de la discussion scientifique pour descendre sur le terrain de la polémique contemporaine. Je n'ai cherché à éclaircir ni l'avenir de demain, ni celui même des années qui vont suivre. Les périodes que je trace sont amples et larges. Je débute avec les premiers peuples qui furent jadis, pour chercher jusqu'à ceux qui ne sont pas encore. Je ne calcule que par séries de siècles. Je fais, en un mot, de la géologie morale. Je parle rarement de l'homme, plus rarement encore du citoyen ou du sujet, souvent, toujours des différentes fractions ethniques, car il ne s'agit pour moi, sur les cimes où je me suis placé, ni des nationalités fortuites, ni même de l'existence des États, mais des races, des sociétés et des civilisations diverses.

En osant tracer ici ces considérations, je me sens enhardi, SIRE, par la protection que l'esprit vaste et élevé de VOTRE MAJESTÉ accorde aux efforts de l'intelligence et par l'intérêt plus particulier dont Elle honore les travaux de l'érudition historique. Je ne saurais perdre jamais le souvenir des précieux enseignements qu'il m'a été donné de recueillir de la bouche de VOTRE MAJESTÉ, et j'oserai ajouter que je ne sais qu'admirer davantage des connaissances si brillantes, si solides, dont le Souverain du Ha-

novre possède les moissons les plus variées, ou du généreux sentiment et des nobles aspirations qui les fécondent et assurent à ses peuples un règne si prospère.

Plein d'une reconnaissance inaltérable pour les bontés de VOTRE MAJESTÉ, je La prie de daigner accueillir

L'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

SIRE,

De VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble et très obéissant serviteur,

A. DE GOBINEAU.

ESSAI SUR L'INÉGALITÉ

DES

RACES HUMAINES.

—

DEUXIÈME ÉDITION.

AVANT-PROPOS.

—

Ce livre a été publié pour la première fois en 1853 (tome I et tome II); les deux derniers volumes (tome III et tome IV) sont de 1855. L'édition actuelle n'y a pas changé une ligne, non pas que, dans l'intervalle, des travaux considérables n'aient déterminé bien des progrès de détail. Mais aucune des vérités que j'ai émises n'a été ébranlée, et j'ai trouvé nécessaire de maintenir la vérité telle que je l'ai trouvée. Jadis, on n'avait sur les Races humaines que des doutes très timides. On sentait vaguement qu'il fallait fouiller de ce côté si l'on voulait mettre à découvert la base encore inaperçue de l'histoire et on pressentait que dans cet ordre de notions si peu dégrossies, sous ces mystères si obscurs, devaient se rencontrer à de certaines profondeurs les

vastes substructions sur lesquelles se sont graduellement élevées les assises, puis les murs, bref tous les développements sociaux des multitudes si variées dont l'ensemble compose la marqueterie de nos peuples. Mais on ne voyait pas la marche à suivre pour rien conclure.

Depuis la seconde moitié du dernier siècle, on raisonnait sur les annales générales et on prétendait, pourtant, à ramener tous ces phénomènes dont ils présentent les séries, à des lois fixes. Cette nouvelle manière de tout classer, de tout expliquer, de louer, de condamner, au moyen de formules abstraites dont on s'efforçait de démontrer la rigueur, conduisait naturellement à soupçonner, sous l'éclosion des faits, une force dont on n'avait encore jamais reconnu la nature. La prospérité ou l'infortune d'une nation, sa grandeur et sa décadence, on s'était longtemps contenté de les faire résulter des vertus et des vices éclatant sur le point spécial qu'on examinait. Un peuple honnête devait être nécessairement un peuple illustre, et, au rebours, une société qui pratiquait trop librement le recrutement actif des consciences relâchées, amenait sans merci la ruine de Suse, d'Athènes, de Rome, tout comme une situation analogue avait attiré le châtiment final sur les cités décriées de la Mer Morte.

En faisant tourner de pareilles clefs, on avait cru ouvrir tous les mystères; mais, en réalité, tout restait clos. Les vertus utiles aux grandes agglomérations doivent avoir un caractère bien particulier d'égoïsme collectif qui ne les rend pas pareilles à ce qu'on appelle *vertu* chez les particuliers. Le bandit spartiate, l'usurier romain ont été des personnages publics d'une rare efficacité, bien qu'à en juger au point de vue moral, et

Lysandre et Caton fussent d'assez méchantes gens; il fallut en convenir après réflexion et, en conséquence, si on s'avisait de louer la vertu chez un peuple et de dénoncer avec indignation le vice chez un autre, on se vit obligé de reconnaître et d'avouer tout haut qu'il ne s'agissait pas là de mérites et de démérites intéressant la conscience chrétienne, mais bien de certaines aptitudes, de certaines puissances actives de l'âme et même du corps, déterminant ou paralysant le développement de la vie dans les nations, ce qui conduisit à se demander pourquoi l'une de celles-ci pouvait ce que l'autre ne pouvait pas, et ainsi on se trouva induit à avouer que c'était un fait résultant de la race.

Pendant quelque temps on se contenta de cette déclaration à laquelle on ne savait comment donner la précision nécessaire. C'était un mot creux, c'était une phrase, et aucune époque ne s'est jamais payée de phrases et n'en a eu le goût comme celle d'à présent. Une sorte d'obscurité translucide qui émane ordinairement des mots inexpliqués était projetée ici par les études physiologiques et suffisait, ou, du moins, on voulut quelque temps encore s'en contenter. D'ailleurs, on avait un peu peur de ce qui allait suivre. On sentait que si la valeur intrinsèque d'un peuple dérive de son origine, il fallait restreindre, peut-être supprimer tout ce qu'on appelle *Égalité* et, en outre, un peuple grand ou misérable ne serait donc ni à louer, ni à blâmer. Il en serait comme de la valeur relative de l'or et du cuivre. On reculait devant de tels aveux.

Fallait-il admettre, en ces jours de passion enfantine pour l'égalité, qu'une hiérarchie si peu démocratique existât parmi les fils d'Adam? combien de dogmes, aussi

bien philosophiques que religieux, se déclaraient prêts à réclamer!

Tandis qu'on hésitait, on marchait pourtant; les découvertes s'accumulaient et leurs voix se haussaient et exigeaient qu'on parlât raison. La géographie racontait ce qui s'étalait à sa vue; les collections regorgeaient de nouveaux types humains. L'histoire antique mieux étudiée, les secrets asiatiques plus révélés, les traditions américaines devenues accessibles comme elles ne l'étaient pas auparavant, tout proclamait l'importance de la race. Il fallait se décider à entrer dans la question telle qu'elle est.

Sur ces entrefaites, se présenta un physiologiste, M. Pritchard, historien médiocre, théologien plus médiocre encore, qui voulant surtout prouver que toutes les races se valaient, soutint qu'on avait tort d'avoir peur et se donna peur à lui-même. Il se proposa non pas de savoir et de dire la vérité des choses, mais de rassurer la philanthropie. Dans cette intention, il cousut les uns aux autres un certain nombre de faits isolés, observés plus ou moins bien et qui ne demandaient pas mieux que de prouver l'aptitude innée du nègre de Mozambique, et du Malais des îles Mariannes à devenir de fort grands personnages pour peu que l'occasion s'en présentât. M. Pritchard fut néanmoins grandement à estimer par cela seul qu'il toucha réellement à la difficulté. Ce fut, il est vrai, par le petit côté, mais ce fut pourtant et on ne saurait trop lui en savoir gré.

J'écrivis alors le livre dont je présente ici la seconde édition. Depuis qu'il a paru, des discussions nombreuses ont eu lieu à son sujet. Les principes en ont été moins combattus que les applications et surtout que les con-

clusions. Les partisans du progrès illimité ne lui ont pas été favorables. Le savant Ewald émettait l'avis que c'était une inspiration des catholiques extrêmes; l'école positiviste l'a déclaré dangereux. Cependant des écrivains qui ne sont ni catholiques ni positivistes, mais qui possèdent aujourd'hui une grande réputation, en ont fait entrer incognito, sans l'avouer, les principes et même des parties entières dans leurs œuvres et, en somme, Fallmereyer n'a pas eu tort de dire qu'on s'en servait plus souvent et plus largement qu'on n'était disposé à en convenir.

Une des idées maîtresses de cet ouvrage, c'est la grande influence des mélanges ethniques, autrement dit des mariages entre les races diverses. Ce fut la première fois qu'on posa cette observation et qu'en en faisant ressortir les résultats au point de vue social, on présenta cet axiome que tant valait le mélange obtenu, tant valait la variété humaine produit de ce mélange et que les progrès et les reculs des sociétés ne sont autre chose que les effets de ce rapprochement. De là fut tirée la théorie de la sélection devenue si célèbre entre les mains de Darwin et plus encore de ses élèves. Il en est résulté, entre autres, le système de Buckle, et par l'écart considérable que les opinions de ce philosophe présentent avec les miennes, on peut mesurer l'éloignement relatif des routes que savent se frayer deux pensées hostiles parties d'un point commun. Buckle a été interrompu dans son travail par la mort, mais la saveur démocratique de ses sentiments lui a assuré, dans ces temps-ci, un succès que la rigueur de ses déductions ne justifie pas plus que la solidité de ses connaissances.

Darwin et Buckle ont créé ainsi les dérivations

principales du ruisseau que j'ai ouvert. Beaucoup d'autres ont simplement donné comme des vérités trouvées par eux-mêmes ce qu'ils copiaient chez moi en y mêlant tant bien que mal les idées aujourd'hui de mode.

Je laisse donc mon livre tel que je l'ai fait et je n'y changerai absolument rien. C'est l'exposé d'un système, c'est l'expression d'une vérité qui m'est aussi claire et aussi indubitable aujourd'hui qu'elle me l'était au temps où je l'ai professée pour la première fois. Les progrès des connaissances historiques ne m'ont fait changer d'opinion en aucune sorte ni dans aucune mesure. Mes convictions d'autrefois sont celles d'aujourd'hui, qui n'ont incliné ni à droite ni à gauche, mais qui sont restées telles qu'elles avaient poussé dès le premier moment où je les ai connues. Les acquisitions survenues dans le domaine des faits ne leur nuisent pas. Les détails se sont multipliés, j'en suis aise. Ils n'ont rien altéré des constatations acquises. Je suis satisfait que les témoignages fournis par l'expérience aient encore plus démontré la réalité de l'inégalité des Races.

J'avoue que j'aurais pu être tenté de joindre ma protestation à tant d'autres qui s'élèvent contre le darwinisme. Heureusement, je n'ai pu oublier que mon livre n'est pas une œuvre de polémique. Son but est de professer une vérité et non de faire la guerre aux erreurs. Je dois donc résister à une tentation belliqueuse. C'est pourquoi je me garderai également de disputer contre ce prétendu approfondissement de l'érudition qui, sous le nom d'études préhistoriques, ne laisse pas que d'avoir fait dans le monde un bruit assez sonore. Se dispenser de connaître et surtout d'examiner les documents les plus anciens de tous les peuples, c'est comme une règle,

toujours facile, de ce prétendu genre de travaux. C'est une manière de se supposer libre de tous renseignements; on déclare ainsi la table rase, et l'on se trouve parfaitement autorisé à l'encombrer à son choix de telles hypothèses qui peuvent convenir et que l'on peut mettre où l'on suppose le vide. Alors, on dispose tout à son gré et, au moyen d'une phraséologie spéciale, en supputant les temps, par âges de pierre, de bronze, de fer, en substituant le vague géologique à des approximations de chronologie qui ne seraient pas assez surprenantes, on parvient à se mettre l'esprit dans un état de surexcitation aiguë, qui permet de tout imaginer et de tout trouver admissible. Alors au milieu des incohérences les plus fantasques, on ouvre tout à coup, dans tous les coins du globe terrestre, des trous, des caves, des cavernes de l'aspect le plus sauvage, et on en fait sortir des amoncellements épouvantables de crânes et de tibias fossiles, de détritus comestibles, d'écailles d'huîtres et d'ossements de tous les animaux possibles et impossibles, taillés, gravés, éraflés, polis et non polis, de haches, de têtes de flèches, d'outils sans noms; et le tout s'écroulant sur les imaginations troublées, aux fanfares retentissantes d'une pédanterie sans pareille, les ahurit d'une manière si irrésistible que les adeptes peuvent sans scrupule, avec sir John Lubbock et M. Evans, héros de ces rudes labeurs, assigner à toutes ces belles choses une antiquité, tantôt de cent mille années, tantôt une autre de cinq cent mille, et ce sont des différences d'avis dont on ne s'explique pas le moins du monde le motif.

Il faut savoir respecter les congrès préhistoriques et leurs amusements. Le goût en passera quand de pareils

excès auront été poussés encore un peu plus loin, et que les esprits rebutés réduiront simplement à rien toutes ces folies. A dater de cette réforme indispensable on enlèvera enfin les haches de silex et les couteaux d'obsidienne aux mains des anthropoïdes de M. le professeur Haeckel, gens qui en font un si mauvais usage.

Ces rêveries, dis-je, passeront d'elles-mêmes. On les voit déjà passer. L'ethnologie a besoin de jeter ses gourmes avant de se trouver sage. Il fut un temps, et il n'est pas loin, où les préjugés contre les mariages consanguins étaient devenus tels qu'il fut question de leur donner la consécration de la loi. Épouser une cousine germaine équivalait à frapper à l'avance tous ses enfants de surdité et d'autres affections héréditaires. Personne ne semblait réfléchir que les générations qui ont précédé la nôtre, fort adonnées aux mariages consanguins, n'ont rien connu des conséquences morbides qu'on prétend leur attribuer; que les Séleucides, les Ptolémées, les Incas, époux de leurs sœurs, étaient, les uns et les autres, de très bonne santé et d'intelligence fort acceptable, sans parler de leur beauté, généralement hors ligne. Des faits si concluants, si irréfutables, ne pouvaient convaincre personne, parce qu'on prétendait utiliser, bon gré mal gré, les fantaisies d'un libéralisme, qui, n'aimant pas l'exclusivité chapitrale, était contraire à toute pureté du sang, et l'on voulait autant que possible célébrer l'union du nègre et du blanc d'où provient le mulâtre. Ce qu'il fallait démontrer dangereux, inadmissible, c'était une race qui ne s'unissait et ne se perpétuait qu'avec elle-même. Quand on eut suffisamment déraisonné, les expériences tout à fait concluantes du docteur Broca ont rejeté pour toujours un

paradoxe que les fantasmagories du même genre iront rejoindre quand leur fin sera arrivée.

Encore une fois, je laisse ces pages telles que je les ai écrites à l'époque où la doctrine qu'elles contiennent sortait de mon esprit, comme un oiseau met la tête hors du nid et cherche sa route dans l'espace où il n'y a pas de limites. Ma théorie a été ce qu'elle était, avec ses faiblesses et sa force, son exactitude et sa part d'erreurs, pareille à toutes les divinations de l'homme. Elle a pris son essor, elle le continue. Je n'essaierai ni de raccourcir, ni d'allonger ses ailes, ni moins encore de rectifier son vol. Qui me prouverait qu'aujourd'hui je le dirigerais mieux et surtout que j'atteindrais plus haut dans les parages de la vérité? Ce que je pensais exact, je le pense toujours tel et n'ai, par conséquent, aucun motif d'y rien changer.

Aussi bien ce livre est la base de tout ce que j'ai pu faire et ferai par la suite. Je l'ai, en quelque sorte, commencé dès mon enfance. C'est l'expression des instincts apportés par moi en naissant. J'ai été avide, dès le premier jour où j'ai réfléchi, et j'ai réfléchi de bonne heure, de me rendre compte de ma propre nature, parce que fortement saisi par cette maxime : « Connais-toi toi-même, » je n'ai pas estimé que je pusse me connaître, sans savoir ce qu'était le milieu dans lequel je venais vivre et qui, en partie, m'attirait à lui par la sympathie la plus passionnée et la plus tendre, en partie me dégoûtait et me remplissait de haine, de mépris et d'horreur. J'ai donc fait mon possible pour pénétrer de mon mieux dans l'analyse de ce qu'on appelle, d'une façon un peu plus générale qu'il ne faudrait, l'espèce humaine, et c'est cette étude qui m'a appris ce que je raconte ici.

Peu à peu est sortie, pour moi, de cette théorie, l'observation plus détaillée et plus minutieuse des lois que j'avais posées. J'ai comparé les races entre elles. J'en ai choisi une au milieu de ce que je voyais de meilleur et j'ai écrit l'*Histoire des Perses*, pour montrer par l'exemple de la nation aryane la plus isolée de toutes ses congénères, combien sont impuissantes, pour changer ou brider le génie d'une race, les différences de climat, de voisinage et les circonstances des temps.

C'est après avoir mis fin à cette seconde partie de ma tâche que j'ai pu aborder les difficultés de la troisième, cause et but de mon intérêt. J'ai fait l'histoire d'une famille, de ses facultés reçues dès son origine, de ses aptitudes, de ses défauts, des fluctuations qui ont agi sur ses destinées, et j'ai écrit l'histoire d'Ottar Jarl, pirate norvégien, et de sa descendance. C'est ainsi qu'après avoir enlevé l'enveloppe verte, épineuse, épaisse de la noix, puis l'écorce ligneuse, j'ai mis à découvert le noyau. Le chemin que j'ai parcouru ne mène pas à un de ces promontoires escarpés où la terre s'arrête, mais bien à une de ces étroites prairies, où la route restant ouverte, l'individu hérite des résultats suprêmes de la race, de ses instincts bons ou mauvais, forts ou faibles, et se développe librement dans sa personnalité.

Aujourd'hui on aime les grandes unités, les vastes amas où les entités isolées disparaissent. C'est ce qu'on suppose être le produit de la science. A chaque époque, celle-ci voudrait dévorer une vérité qui la gêne. Il ne faut pas s'en effrayer. Jupiter échappe toujours à la voracité de Saturne, et l'époux et le fils de Rhée, dieux, l'un comme l'autre, règnent, sans pouvoir s'entre-détruire, sur la majesté de l'univers.

BIOGRAPHIE.

Le comte de Gobineau est mort à Turin le 13 octobre 1882, sans avoir pu voir la seconde édition du livre que nous réimprimons. Né à Ville-d'Avray le 14 juillet 1816, il venait d'atteindre sa soixante-septième année; mais l'âge n'avait pas éteint son ardeur au travail, et le poème d'*Amadis*, qui sera prochainement publié en entier, montrera la hauteur à laquelle s'était maintenue jusqu'à la fin cette rare intelligence.

M. de Gobineau était fils d'un officier de la garde royale et descendait d'une branche de la grande famille normande de Gournay qui s'était établie en Guyenne au quatorzième siècle. Son grand-père faisait partie du parlement de Bordeaux.

Dans un livre très curieux publié en 1879 et intitulé : *Histoire d'Ottar Jarl et de sa descendance*, il a raconté les vicissitudes de sa famille.

Il passa ses premières années à Paris et dans les environs. Vers l'âge de douze ans, il fut envoyé pour son éducation en Suisse et habita surtout Bienne. Il avait conservé un bon souvenir de cette petite ville, de son lac et de l'île de Saint-Pierre rendue si célèbre par les descriptions de Rousseau. C'est là que ses premières lectures le charmèrent, qu'il apprit l'allemand, et qu'il

commença, comme par instinct, à réfléchir sur la question des races.

Quand il revint en France, ce fut pour gagner le fond de la Bretagne, où son père s'était retiré, après avoir quitté le service à la suite de la Révolution de 1830.

Il vécut là quelque temps, dans un milieu de légitimisme provincial fort respectable mais fort étroit, et qui ne pouvait qu'ennuyer un jeune homme déjà plein d'ardeur et de curiosité d'esprit.

Il vint donc à Paris dès qu'il le put, et comme tant d'autres il chercha sa voie. Les opinions légitimistes de sa famille l'empêchaient d'entrer dans une carrière. Il n'avait pas de fortune et un frère aîné de son père, assez riche et quinteux, était intermittent dans ses libéralités.

Ce fut une période difficile qui se prolongea jusqu'en 1848.

Cependant ceux qui l'approchaient se rendaient déjà compte de sa grande valeur. Des travaux littéraires publiés dans le *Journal des Débats* avaient été appréciés, et la famille de Serre, la famille des deux peintres Ary et Henri Scheffer, et celle d'Alexis de Tocqueville, pour ne citer que les noms les plus connus, l'entouraient d'estime et d'affection. Aussi quand ce dernier devint ministre des affaires étrangères, il n'hésita pas à nommer M. de Gobineau au poste de chef de son cabinet.

On sait l'histoire de ce ministère qui, autant et plus qu'un fameux cabinet anglais du commencement de ce siècle, aurait mérité le nom de « ministère de tous les talents ». Il portait ombrage au prince Louis-Napoléon, qui lui fit une sourde guerre et finit par s'en débarrasser.

M. de Tocqueville se retira sans vouloir rien donner ni demander; mais le ministre par intérim des affaires étrangères, le général de La Hitte, ancien camarade du père de M. de Gobineau à la garde royale, s'intéressa à son fils et le nomma secrétaire d'ambassade à Berne.

Ce fut un choix heureux. La position matérielle de M. de Gobineau était assurée. Sa carrière lui laissait des loisirs. Il se livra au travail, et le livre dont nous présentons aujourd'hui la seconde édition au public fut composé vers cette époque à Berne, puis à Hanovre et à Francfort où il fut successivement envoyé.

Le coup d'État de 1851 ne modifia pas sa situation. Il ne l'accueillit pas avec le même déplaisir que le firent ses amis. Il avait un certain goût pour la force, et la basse et féroce populace métisse des grandes villes lui inspirait un profond dégoût.

A Francfort il connut deux personnages bien différents : le terrible futur grand chancelier qui s'apprêtait à porter le fer et le feu dans l'œuvre de M. de Metternich, et le baron de Prockesh, le dernier disciple du prudent homme d'État autrichien, qui devait représenter si longtemps l'Autriche en Turquie avec tant de sagesse et de dignité. Il ne conserva pas de rapports ultérieurs avec le premier, mais il se lia avec le second d'une amitié qui ne se démentit jamais et dont fait foi une longue correspondance du plus grand intérêt, qui sera peut-être publiée quelque jour.

En 1854 il fut nommé premier secrétaire en Perse et partit à la fin de l'année. Il ne revint en Europe qu'au printemps de 1858. Il avait gagné Téhéran par l'Égypte et le golfe Persique. A son retour, il vit l'Arménie et Constantinople. Ce moment fut le plus heureux de sa vie.

L'Orient l'avait attiré dès sa première jeunesse. Avant l'âge de vingt ans il étudiait la langue persane. Il l'apprit à fond à Téhéran et put entretenir des rapports d'amitié intellectuelle avec les docteurs et les philosophes les plus célèbres de la Perse. Au lieu de se livrer à des amusements futiles ou aux plaintes ordinaires contre un poste lointain, peu en vue, il s'initiait profondément à cette vie, à ces idées si différentes des nôtres, et que nos esprits offusqués par les vanteries d'un siècle sans bonne foi ont tort de dédaigner à la légère.

Rentré en France, il publia *Trois ans en Asie*. Ce livre charmant respire le bonheur. Ce fut l'impression de M. de Prockesh, qui lui écrivait le 20 novembre 1859 : « Je suis dans vos *Trois ans en Asie*. Depuis longtemps je n'ai rien lu de plus frais. C'est une promenade sous les sycomores de Schoubra. C'est la marche à travers une prairie parsemée de fleurs comme un tapis de Perse et où les odeurs et les couleurs (frères jumeaux d'une jeune mère) vous enguirlandent tout joyeux. »

En 1861, un *Voyage à Terre-Neuve*, livre également plein d'une verve joyeuse, est dû à une mission qui lui fut donnée pour traiter la question des pêcheries du banc de Terre-Neuve avec les commissaires du gouvernement anglais.

Cette même année, à l'automne, nommé ministre, il reprit le chemin de la Perse où il resta deux ans. A son retour, il traversa toute la Russie.

Il avait avec lui à Téhéran un attaché d'un caractère un peu étrange, mais plein d'audace et de vivacité d'esprit. M. de Rochechouart voua une profonde affection à son chef, et le livre qu'il écrivit plus tard sur la Chine, où il fut chargé d'affaires avant d'aller mourir encore

jeune à Saint-Dominique, montre l'influence que les idées de M. de Gobineau eurent sur sa pensée.

A cette époque, la Russie n'était pas encore maîtresse de l'Asie centrale. Entre cette puissance envahissante et l'Angleterre redoutée depuis longtemps par les princes asiatiques, il y avait une place toute marquée pour une grande influence de la France, qui maintenait l'équilibre. Notre prestige était encore intact.

Par ses rapports exceptionnels avec les dépositaires de la science asiatique, M. de Gobineau avait les moyens d'ouvrir le chemin difficile des khanats de l'Asie centrale à M. de Rochechouart qui s'offrait pour cette intéressante mission.

Le ministère des affaires étrangères refusa son consentement. On y accueillait avec défiance les idées de M. de Gobineau. On y prononçait sans doute à leur sujet le mot définitif de *chimérique;* puis, trop fier, trop délicat pour se faire valoir lui-même, M. de Gobineau négligeait peut-être trop entièrement cet art de la mise en scène qui devient quelquefois nécessaire.

Aussi, en 1864, au lieu de l'envoyer à Constantinople où sa connaissance de l'Orient et des Orientaux pouvait rendre de si grands services, ce fut le poste secondaire d'Athènes qu'on lui offrit. Il y passa quatre ans. Il avait des sympathies pour la Grèce; les merveilleux horizons de l'Attique plaisaient à ses yeux.

Le *Traité des inscriptions cunéiformes*, l'*Histoire des Perses*, *les Religions et les philosophies de l'Asie centrale* datent de cette époque et de ce milieu favorable au travail. Il se remit aussi à la poésie, qui avait été une des joies de sa jeunesse, et l'*Aphroessa* fut composée alors.

Non content de cette activité littéraire et comme ins-

piré par les restes de la grande période artistique de la Grèce, il s'adonna à la sculpture et arriva bien vite à des résultats remarquables par l'intensité de vie et d'expression.

En 1868 M. de Gobineau fut envoyé à Rio-Janeiro. Il trouvait au Brésil une race très mêlée, un climat énervant. Il n'était pas sensible à la beauté de la nature tropicale sur laquelle tant de phrases ont été faites et qui est si inférieure à celle de la zone tempérée. Il appelait ces paysages sans histoires « des paysages inédits ». Mais ce lui fut une grande compensation que la personnalité si sympathique du souverain.

L'empereur du Brésil connaissait déjà M. de Gobineau par ses œuvres, il fut heureux de le voir accrédité auprès de lui. Les auteurs désappointent souvent. Tel n'était pas le cas de M. de Gobineau, causeur étincelant d'esprit, et cependant bon écouteur, chose si rare, il séduisait irrésistiblement.

Il charma l'intelligence si ouverte de Don Pedro. Une sincère amitié se forma entre eux. Tous les dimanches ils se réunissaient pour de longs entretiens. Après le départ de M. de Gobineau ils commencèrent une correspondance constante; elle ne fut interrompue que pendant les séjours qu'ils firent ensemble en 1871, 1876 et 1877, lors des voyages de l'empereur en Europe.

Cette correspondance, que nous avons sous les yeux, fait le plus grand honneur à ce souverain qui, par un phénomène d'atavisme heureux, semble réunir en lui les plus précieuses qualités mentales et physiques des maisons de Bragance et de Habsbourg.

Le séjour à Rio avait éprouvé le tempérament de M. de Gobineau. Il prit un congé au printemps de 1870

et vint le passer au château de Trye, qu'il avait acheté en 1857, après la mort de son oncle. Il s'était attaché à cette terre qui avait fait partie autrefois des domaines de la race d'Ottar Jarl. Il était maire de Trye, et membre du conseil général de l'Oise pour le canton de Chaumont-en-Vexin. Nos premières défaites le trouvèrent là. Elles le désolèrent sans l'étonner. Il avait fidèlement servi l'Empire, qui lui avait même inspiré beaucoup de sympathie à son début; mais depuis quelques années il ne se faisait plus d'illusions et voyait clairement l'abîme vers lequel une politique d'aventures et de caprices conduisait la France.

Les chants de la *Marseillaise*, les cris « à Berlin! » répugnaient à sa nature. Il ne donnait pas le nom de patriotisme à ces surexcitations maladives trop communes chez les races latines. Il y voyait des symptômes funestes.

Avec beaucoup de fermeté, il essaya pourtant d'organiser la résistance autour de lui; puis, quand l'invasion arriva, demeuré calme et digne devant le vainqueur, raisonnant avec lui, parlant sa langue, il obtint des concessions qui allégèrent le poids du désastre non seulement à son canton, mais à tout le département.

A l'armistice, la ville de Beauvais lui vota des remerciements publics. On voulait l'envoyer à la Chambre; plus tard il fut question de le porter pour le Sénat. Il n'accepta point ces candidatures. Il ne se représenta même plus, dans la suite, pour le conseil général.

Il avait vu de près bien des bassesses, bien des lâchetés, et le suffrage universel, grossier, plein de méfiance pour les caractères délicats et élevés, leur inspire, en retour, un inévitable éloignement.

Le gouvernement de M. Thiers nomma M. de Gobineau ministre en Suède. Il s'y rendit en 1872 et il y resta cinq ans. Comme partout ailleurs il fut apprécié par l'élément le plus intelligent de la société. L'accueil cordial de quelques âmes d'élite le consola des souffrances d'une mauvaise santé et de beaucoup d'autres chagrins. Encouragé par cette sympathie, ce séjour à Stockholm fut fécond en nouveaux travaux. Dans la première partie de l'*Amadis,* il évoque le moyen âge et la personnification la plus pure de la race aryane; dans la *Renaissance,* il fait passer devant nous bien vivantes les grandes figures du seizième siècle italien. Dans le très étrange roman les *Pléiades*, où il a fait entrer tant de ses idées sur la vie, il nous représente les différentes manières dont un Anglais, un Allemand, un Français et un Slave envisagent la passion de l'amour. Enfin, se souvenant du lointain Orient, plein de ce désir de soleil que l'on éprouve pendant les tristes crépuscules et les longues nuits du Nord, il écrivait ces *Nouvelles Asiatiques* tantôt si spirituelles, tantôt si passionnées, toujours d'une observation si exacte et qui sont un des bijoux les plus exquis de son écrin.

Un voyage en Norwège, à l'époque des fêtes du couronnement du roi Oscar à Drontheim, avait été pour M. de Gobineau un agréable délassement. Il y avait rencontré une population aryane assez pure, et certaines descriptions de l'*Amadis* montrent combien il avait été frappé par cette nature sauvage du septentrion où l'Océan livre à la terre de si rudes combats.

En 1876, autorisé par son gouvernement, il accompagna l'empereur Don Pedro dans un intéressant voyage en Russie, à Constantinople et en Grèce.

Il venait de regagner la Suède quand, en février 1877, il fut mis tout d'un coup à la retraite par M. le duc Decazes. Nous ignorons les raisons de cette mesure qui l'atteignait dans toute la plénitude de son talent. Incapable de se plaindre, de solliciter, il ne fit aucune observation contre cette injustice, mais il en garda un vif ressentiment.

Vis-à-vis de ceux qui gouvernaient médiocrement, et tentaient sans prévoyance et sans énergie un coup d'État manqué, il garda une attitude dédaigneuse et hautaine. Il eut à ce moment de grands ennuis. Absolument désintéressé, ne comptant jamais, il avait laissé disparaître sa fortune. Il dut se défaire du château de Trye, et la transition entre une existence large et une vie gênée lui fut inévitablement assez pénible. Ses goûts étaient cependant d'une telle simplicité qu'il se disait fait pour être derviche, et il avait raison; mais il était sensible au plaisir de donner et il lui était odieux d'avoir à s'occuper des petites économies journalières.

Après un court séjour à Paris, M. de Gobineau vint s'établir à Rome, et c'est là, sauf quelques courses vers le Nord en été, qu'il a passé les dernières années de sa vie.

Il y avait retrouvé des amitiés anciennes, il s'en fit de nouvelles. Il s'était remis à la sculpture avec une ardeur extrême; il publiait aussi *Ottar Jarl* et terminait la seconde, puis la troisième partie de son beau poème *l'Amadis*.

Mais sa santé était gravement compromise. L'été de 1879, passé tout entier en Italie, l'avait laissé sans force contre les influences morbides du climat de Rome.

Il avait toujours été sévère pour la race latine. Il

supportait mal le contact si proche de sa charlatanerie phraseuse. Il voyait se réaliser les prédictions de son livre ; mais loin de se complaire dans sa divination, la rapidité effrayante de la décadence le remplissait de tristesse et de dégoût. Il contemplait avec horreur la multitude, métissée par les jaunes et les noirs, et courant à l'assaut des dernières forteresses des institutions aryanes ; l'Angleterre elle-même corrompue par les éléments finnois-celtes, affaiblie, et poussée vers la ruine au bruit sonore des phrases creuses de ses criminels rhéteurs ; le monde slave uni prochainement peut-être au monde chinois et prêt à faire une poussée formidable et finale sur l'Occident dégénéré. Ces idées pourront paraître exagérées aux observateurs superficiels, mais elles semblaient incontestables à ce puissant esprit. Qui peut nier que l'agitation nerveuse et la prostration sénile n'aient augmenté, avec l'attente d'une crise prochaine et la terreur d'un inconnu redoutable, dans l'année qui vient de s'écouler depuis la mort de M. de Gobineau?

L'hiver de 1881 à 1882 lui fut pénible à passer. A ses autres souffrances s'était ajoutée une maladie des yeux qui lui enlevait la ressource de la lecture, de ce plaisir qui est une des récompenses les plus solides du culte des choses de l'esprit. Au printemps il se rendit à Bayreuth auprès du grand maître Richard Wagner, pour lequel il avait une vive admiration. Il y fut accueilli avec la sollicitude la plus empressée, mais il ne put séjourner. Les médecins l'envoyèrent à Gastein, où il se sentit mieux.

De là, accompagné par un ami fidèle qui vint d'Italie pour faire ce voyage avec lui, il se dirigea vers l'Au-

vergne. Il y rejoignait ceux de ses amis qui, parmi tous, avaient été les plus constamment dévoués, les plus étroitement unis à lui d'esprit et de sentiments. C'est grâce à eux, pendant ses dernières années, que sa pensée jouit d'un peu de calme et que sa santé fut entourée de soins affectueux.

Mais le froid d'un automne pluvieux le glaçait. De jour en jour il demandait en vain un rayon de soleil. Le 11 octobre, il partait pour Pise; le 13, une mort subite et imprévue arrêtait en quelques heures ce noble cœur qui n'avait jamais battu que pour le Bien et le Beau.

B.

Paris, 1883.

ESSAI
SUR L'INÉGALITÉ
DES
RACES HUMAINES.

LIVRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES; DÉFINITIONS, RECHERCHE ET EXPOSITION DES LOIS NATURELLES QUI RÉGISSENT LE MONDE SOCIAL.

CHAPITRE PREMIER.

La condition mortelle des civilisations et des sociétés résulte d'une cause générale et commune.

La chute des civilisations est le plus frappant et en même temps le plus obscur de tous les phénomènes de l'histoire. En effrayant l'esprit, ce malheur réserve quelque chose de si mystérieux et de si grandiose, que le penseur ne se lasse pas de le considérer, de l'étudier, de tourner autour de son secret. Sans nul doute, la naissance et la formation des peuples proposent à l'examen des observations très remarquables : le développement successif des sociétés, leurs succès, leurs conquêtes, leurs triomphes, ont de quoi frapper bien vivement

l'imagination et l'attacher; mais tous ces faits, si grands qu'on les suppose, paraissent s'expliquer aisément; on les accepte comme les simples conséquences des dons intellectuels de l'homme; une fois ces dons reconnus, on ne s'étonne pas de leurs résultats; ils expliquent, par le fait seul de leur existence, les grandes choses dont ils sont la source. Ainsi, pas de difficultés, pas d'hésitations de ce côté. Mais quand, après un temps de force et de gloire, on s'aperçoit que toutes les sociétés humaines ont leur déclin et leur chute, toutes, dis-je, et non pas telle ou telle; quand on remarque avec quelle taciturnité terrible le globe nous montre, épars sur sa surface, les débris des civilisations qui ont précédé la nôtre, et non seulement des civilisations connues, mais encore de plusieurs autres dont on ne sait que les noms, et de quelques-unes qui, gisant en squelettes de pierre au fond de forêts presque contemporaines du monde (1), ne nous ont pas même transmis cette ombre de souvenir; lorsque l'esprit, faisant un retour sur nos États modernes, se rend compte de leur jeunesse extrême, s'avoue qu'ils ont commencé d'hier et que certains d'entre eux sont déjà caducs : alors on reconnaît, non sans une certaine épouvante philosophique, avec combien de rigueur la parole des prophètes sur l'instabilité des choses s'applique aux civilisations comme aux peuples, aux peuples comme aux États, aux États comme aux individus, et l'on est contraint de constater que toute agglomération humaine, même protégée par la complication la plus ingénieuse de liens sociaux, contracte, au jour même où elle se forme, et caché parmi les éléments de sa vie, le principe d'une mort inévitable.

Mais quel est ce principe? Est-il uniforme ainsi que le résultat qu'il amène, et toutes les civilisations périssent-elles par une cause identique?

Au premier aspect, on est tenté de répondre négativement; car on a vu tomber bien des empires, l'Assyrie, l'Égypte, la

(1) M. A. de Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent.* Paris, in-8°.

Grèce, Rome, dans des conflits de circonstances qui ne se ressemblaient pas. Toutefois, en creusant plus loin que l'écorce, on trouve bientôt, dans cette nécessité même de finir qui pèse impérieusement sur toutes les sociétés sans exception, l'existence irrécusable, bien que latente, d'une cause générale, et, partant de ce principe certain de mort naturelle indépendant de tous les cas de mort violente, on s'aperçoit que toutes les civilisations, après avoir duré quelque peu, accusent à l'observation des troubles intimes, difficiles à définir, mais non moins difficiles à nier, qui portent dans tous les lieux et dans tous les temps un caractère analogue; enfin, en relevant une différence évidente entre la ruine des États et celle des civilisations, en voyant la même espèce de culture tantôt persister dans un pays sous une domination étrangère, braver les événements les plus calamiteux, et tantôt, au contraire, en présence de malheurs médiocres, disparaître ou se transformer, on s'arrête de plus en plus à cette idée, que le principe de mort, visible au fond de toutes les sociétés, est non seulement adhérent à leur vie, mais encore uniforme et le même pour toutes.

J'ai consacré les études dont je donne ici les résultats, à l'examen de ce grand fait.

C'est nous modernes, nous les premiers, qui savons que toute agglomération d'hommes et le mode de culture intellectuelle qui en résulte doivent périr. Les époques précédentes ne le croyaient pas. Dans l'antiquité asiatique, l'esprit religieux, ému comme d'une apparition anormale par le spectacle des grandes catastrophes politiques, les attribuait à la colère céleste frappant les péchés d'une nation; c'était là, pensait-on, un châtiment propre à amener au repentir les coupables encore impunis. Les Juifs, interprétant mal le sens de la Promesse, supposaient que leur empire ne finirait jamais. Rome, au moment même où elle commençait à sombrer, ne doutait pas de l'éternité du sien (1). Mais, pour avoir vu davantage, les générations actuelles savent beaucoup plus aussi;

(1) Amédée Thierry, *la Gaule sous l'administration romaine*, t. I, p. 244.

et, de même que personne ne doute de la condition universellement mortelle des hommes, parce que tous les hommes qui nous ont précédés sont morts, de même nous croyons fermement que les peuples ont des jours comptés, bien que plus nombreux; car aucun de ceux qui régnèrent avant nous ne poursuit à nos côtés sa carrière. Il y a donc, pour l'éclaircissement de notre sujet, peu de choses à prendre dans la sagesse antique, hormis une seule remarque fondamentale, la reconnaissance du doigt divin dans la conduite de ce monde, base solide et première dont il ne faut pas se départir, l'acceptant avec toute l'étendue que lui assigne l'Église catholique. Il est incontestable que nulle civilisation ne s'éteint sans que Dieu le veuille, et appliquer à la condition mortelle de toutes les sociétés l'axiome sacré dont les anciens sanctuaires se servaient pour expliquer quelques destructions remarquables, considérées par eux, mais à tort, comme des faits isolés, c'est proclamer une vérité de premier ordre, qui doit dominer la recherche des vérités terrestres Ajouter que toutes les sociétés périssent parce qu'elles sont coupables, j'y consens aisément; ce n'est encore qu'établir un juste parallélisme avec la condition des individus, en trouvant dans le péché le germe de la destruction. Sous ce rapport, rien ne s'oppose, à raisonner même suivant les simples lumières de l'esprit, à ce que les sociétés suivent le sort des êtres qui les composent, et, coupables par eux, finissent comme eux; mais, ces deux vérités admises et pesées, je le répète, la sagesse antique ne nous offre aucun secours.

Elle ne nous dit rien de précis sur les voies que suit la volonté divine pour amener la mort des peuples; elle est, au contraire, portée à considérer ces voies comme essentiellement mystérieuses. Saisie d'une pieuse terreur à l'aspect des ruines, elle admet trop aisément que les États qui s'écroulent ne peuvent être ainsi frappés, ébranlés, engloutis, si ce n'est à l'aide de prodiges. Qu'un fait miraculeux se soit produit dans certaines occurrences, en tant que les livres saints l'affirment, je me soumets sans peine à le croire; mais là où les témoignages sacrés ne se prononcent pas d'une manière formelle, et c'est

le plus grand nombre des cas, on peut légitimement considérer l'opinion des anciens temps comme incomplète, insuffisamment éclairée, et reconnaître, contrairement au côté où elle penche, que, puisque la sévérité céleste s'exerce sur nos sociétés constamment et par suite d'une décision antérieure à l'établissement du premier peuple, l'arrêt s'exécute d'une manière prévue, normale et en vertu de prescriptions définitivement inscrites au code de l'univers, à côté des autres lois qui, dans leur imperturbable régularité, gouvernent la nature animée tout comme le monde inorganique.

Si l'on est en droit de reprocher justement à la philosophie sacrée des premiers temps de s'être, dans son défaut d'expérience, bornée, pour expliquer un mystère, à l'exposition d'une vérité théologique indubitable, mais qui elle-même est un autre mystère, et de n'avoir pas poussé ses recherches jusqu'à l'observation des faits tombant sous le domaine de la raison, du moins ne peut-on pas l'accuser d'avoir méconnu la grandeur du problème en cherchant des solutions au ras de terre. Pour bien dire, elle s'est contentée de poser noblement la question, et, si elle ne l'a point résolue ni même éclaircie, du moins n'en a-t-elle pas fait un thème d'erreurs. C'est en cela qu'elle se place bien au-dessus des travaux fournis par les écoles rationalistes.

Les beaux esprits d'Athènes et de Rome ont établi cette doctrine acceptée jusqu'à nos jours, que les États, les peuples, les civilisations ne périssent que par le luxe, la mollesse, la mauvaise administration, la corruption des mœurs, le fanatisme. Toutes ces causes, soit réunies, soit isolées, furent déclarées responsables de la fin des sociétés; et la conséquence nécessaire de cette opinion, c'est que là où elles n'agissent point, aucune force dissolvante ne doit exister non plus. Le résultat final, c'est d'établir que les sociétés ne meurent que de mort violente, plus heureuses en cela que les hommes, et que, sauf à éluder les causes de destruction que je viens d'énumérer, on peut parfaitement se figurer une nationalité aussi durable que le globe lui-même. En inventant cette thèse, les anciens n'en apercevaient nullement la portée; ils n'y voyaient

autre chose qu'un moyen d'étayer la doctrine morale, seul but, comme on sait, de leur système historique. Dans les récits des événements, ils se préoccupaient si fort de relever avant tout l'influence heureuse de la vertu, les déplorables effets du crime et du vice, que tout ce qui sortait de ce cadre moral, leur important médiocrement, restait le plus souvent inaperçu ou négligé. Cette méthode était fausse, mesquine, et trop souvent même marchait contre l'intention de ses auteurs, car elle appliquait, suivant les besoins du moment, le nom de vertu et de vice d'une façon arbitraire; mais, jusqu'à un certain point, le sévère et louable sentiment qui en faisait la base lui sert d'excuse, et, si le génie de Plutarque et celui de Tacite n'ont tiré de cette théorie que des romans et des libelles, ce sont de sublimes romans et des libelles généreux.

Je voudrais pouvoir me montrer aussi indulgent pour l'application qu'en ont faite les auteurs du dix-huitième siècle; mais il y a entre leurs maîtres et eux une trop grande différence : les premiers étaient dévoués jusqu'à l'exagération au maintien de l'établissement social; les seconds furent avides de nouveautés et acharnés à détruire : les uns s'efforçaient de faire fructifier noblement leur mensonge; les autres en ont tiré d'épouvantables conséquences, en y sachant trouver des armes contre tous les principes de gouvernement, auxquels tour à tour venait s'appliquer le reproche de tyrannie, de fanatisme, de corruption. Pour empêcher les sociétés de périr, la façon voltairienne consiste à détruire la religion, la loi, l'industrie, le commerce, sous prétexte que la religion, c'est le fanatisme; la loi, le despotisme; l'industrie et le commerce, le luxe et la corruption. A coup sûr, le règne de tant d'abus, c'est le mauvais gouvernement.

Mon but n'est pas le moins du monde d'entamer une polémique; je n'ai voulu que faire remarquer combien l'idée commune à Thucydide et à l'abbé Raynal produit des résultats divergents; pour être conservatrice chez l'un, cyniquement agressive chez l'autre, c'est partout une erreur. Il n'est pas vrai que les causes auxquelles sont attribuées les chutes des nations en soient nécessairement coupables, et, tout en recon-

naissant volontiers qu'elles peuvent se faire voir au moment de la mort d'un peuple, je nie qu'elles aient assez de force, qu'elles soient douées d'une énergie assez sûrement destructive pour déterminer à elles seules la catastrophe irrémédiable.

CHAPITRE II.

Le fanatisme, le luxe, les mauvaises mœurs et l'irréligion n'amènent pas nécessairement la chute des sociétés.

Il est nécessaire de bien expliquer d'abord ce que j'entends par une société. Ce n'est pas le cercle plus ou moins étendu dans lequel s'exerce, sous une forme ou sous une autre, une souveraineté distincte. La république d'Athènes n'est pas une société, non plus que le royaume de Magadha, l'empire du Pont ou le califat d'Égypte au temps des Fatimites. Ce sont des fragments de société qui se transforment sans doute, se rapprochent ou se subdivisent sous la pression des lois naturelles que je cherche, mais dont l'existence ou la mort ne constitue pas l'existence ou la mort d'une société. Leur formation n'est qu'un phénomène le plus souvent transitoire, et qui n'a qu'une action bornée ou même indirecte sur la civilisation au milieu de laquelle elle éclôt. Ce que j'entends par société, c'est une réunion, plus ou moins parfaite au point de vue politique, mais complète au point de vue social, d'hommes vivant sous la direction d'idées semblables et avec des instincts identiques. Ainsi l'Égypte, l'Assyrie, la Grèce, l'Inde, la Chine, ont été ou sont encore le théâtre où des sociétés distinctes ont déroulé leurs destinées, abstraction faite des perturbations survenues dans leurs constitutions politiques. Comme je ne parlerai des fractions que lorsque mon raisonnement pourra s'appliquer à l'ensemble, j'emploierai le mot de *nation* ou celui de *peuple* dans le sens général ou restreint, sans que nulle amphibologie puisse en résulter. Cette définition faite, je reviens à l'examen

de la question, et je vais démontrer que le fanatisme, le luxe, les mauvaises mœurs et l'irréligion ne sont pas des instruments de mort certaine pour les peuples.

Tous ces faits se sont rencontrés, quelquefois isolément, quelquefois simultanément et avec une très grande intensité, chez des nations qui ne s'en portaient que mieux, ou qui, tout au moins, n'en allaient pas plus mal.

C'était pour la plus grande gloire du fanatisme que l'empire américain des Aztèques semblait surtout exister. Je n'imagine rien de plus fanatique qu'un état social qui, comme celui-là, reposait sur une base religieuse, incessamment arrosé du sang des boucheries humaines (1). On a nié récemment (2), et peut-être avec quelque apparence de raison, que les anciens peuples européens aient jamais pratiqué le meurtre religieux sur des victimes considérées comme innocentes, les prisonniers de guerre ou les naufragés n'étant pas compris dans cette catégorie; mais, pour les Mexicains, toutes victimes leur étaient bonnes. Avec cette férocité qu'un physiologiste moderne reconnaît être le caractère général des races du nouveau monde (3), ils massacraient impitoyablement sur leurs autels des concitoyens, et sans hésitation comme sans choix, ce qui ne les empêchait pas d'être un peuple puissant, industrieux, riche, et qui certainement aurait encore longtemps duré, régné, égorgé, si le génie de Fernand Cortez et le courage de ses compagnons n'étaient venus mettre fin à la monstrueuse existence d'un tel empire. Le fanatisme ne fait donc pas mourir les États.

Le luxe et la mollesse ne sont pas des coupables plus avérés; leurs effets se font sentir dans les hautes classes, et je doute que chez les Grecs, chez les Perses, chez les Romains, la mollesse et le luxe, pour avoir d'autres formes, aient eu plus d'intensité qu'on ne leur en voit aujourd'hui en France, en

(1) Prescott, *History of the conquest of Mejico*. In-8°. Paris, 1844.

(2) C. F. Weber, *M. A. Lucani Pharsalia*. In-8°. Leipzig, 1828, t. I, p. 122-123, note.

(3) Prichard, *Histoire naturelle de l'homme* (trad. de M. Roulin. In-8°. Paris, 1843). — Le Dr Martius est encore plus explicite. Voir *Martius und Spix, Reise in Brasilien*. In-4°. Munich, t. I, p. 379-380.

Allemagne, en Angleterre, en Russie, en Russie surtout et chez nos voisins d'outre-Manche; et précisément ces deux derniers pays semblent doués d'une vitalité toute particulière parmi les États de l'Europe moderne. Et au moyen âge, les Vénitiens, les Génois, les Pisans, pour accumuler dans leurs magasins, étaler dans leurs palais, promener dans leurs vaisseaux, sur toutes les mers, les trésors du monde entier, n'en étaient certainement pas plus faibles. La mollesse et le luxe ne sont donc pas pour un peuple des causes nécessaires d'affaiblissement et de mort.

La corruption des mœurs elle-même, le plus horrible des fléaux, ne joue pas inévitablement un rôle destructeur. Il faudrait, pour que cela fût, que la prospérité d'une nation, sa puissance et sa prépondérance se montrassent développées en raison directe de la pureté de ses coutumes; et c'est ce qui n'est pas. On est assez généralement revenu de la fantaisie si bizarre qui attribuait tant de vertus aux premiers Romains (1). On ne voit rien de bien édifiant, et on a raison, dans ces patriciens de l'ancienne roche qui traitaient leurs femmes en esclaves, leurs enfants comme du bétail, et leurs créanciers comme des bêtes fauves; et, s'il restait à une si mauvaise cause des défenseurs qui voulussent arguer d'une prétendue variation dans le niveau moral aux diverses époques, il ne serait pas bien difficile de repousser l'argument et d'en démontrer le peu de solidité. Dans tous les temps, l'abus de la force a excité une indignation égale; si les rois ne furent pas chassés pour le viol de Lucrèce, si le tribunat ne fut pas établi pour l'attentat d'Appius, du moins les causes plus profondes de ces deux grandes révolutions, en s'armant de tels prétextes, témoignaient assez des dispositions contemporaines de la morale publique. Non, ce n'est pas dans la vertu plus grande qu'il faut chercher la cause de la vigueur des premiers temps chez tous les peuples; depuis le commencement des époques historiques, il n'est pas d'agrégation humaine, fût-elle aussi petite qu'on voudra se la figurer, chez qui toutes les tendances répréhensibles ne se

(1) Balzac, *Lettre à madame la duchesse de Montausier.*

soient trahies; et cependant, ployant sous cet odieux bagage, les États ne s'en maintiennent pas moins, et souvent, au contraire, semblent redevables de leur splendeur à d'abominables institutions. Les Spartiates n'ont vécu et gagné l'admiration que par les effets d'une législation de bandits. Les Phéniciens ont-ils dû leur perte à la corruption qui les rongeait et qu'ils allaient semant partout? Non; tout au contraire, c'est cette corruption qui a été l'instrument principal de leur puissance et de leur gloire; depuis le jour où, sur les rivages des îles grecques (1), ils allaient, trafiquants fripons, hôtes scélérats, séduisant les femmes pour en faire marchandise, et volant çà et là les denrées qu'ils couraient vendre, leur réputation fut, à coup sûr, bien et justement flétrissante; ils n'en ont pas moins grandi et tenu dans les annales du monde un rang dont leur rapacité et leur mauvaise foi n'ont nullement contribué à les faire descendre.

Loin de découvrir dans les sociétés jeunes une supériorité de morale, je ne doute pas que les nations en vieillissant, et par conséquent en approchant de leur chute, ne présentent aux yeux du censeur un état beaucoup plus satisfaisant. Les usages s'adoucissent, les hommes s'accordent davantage, chacun trouve à vivre plus aisément, les droits réciproques ont eu le temps de se mieux définir et comprendre; si bien que les théories sur le juste et l'injuste ont acquis peu à peu un plus haut degré de délicatesse. Il serait difficile de démontrer qu'au temps où les Grecs ont jeté bas l'empire de Darius, comme à l'époque où les Goths sont entrés dans Rome, il n'y avait pas à Athènes, à Babylone et dans la grande ville impériale beaucoup plus d'honnêtes gens qu'aux jours glorieux d'Harmodius, de Cyrus le Grand et de Publicola.

Sans remonter à ces époques éloignées, nous pouvons en juger par nous-mêmes. Un des points du globe où le siècle est le plus avancé, et présente un plus parfait contraste avec l'âge naïf, c'est bien certainement Paris; et cependant grand nombre de personnes religieuses et savantes avouent que dans

(1) *Odyssée*, XV.

aucun lieu, dans aucun temps, on ne trouverait autant de vertus efficaces, de solide piété, de douce régularité, de finesse de conscience, qu'il s'en rencontre aujourd'hui dans cette grande ville. L'idéal que l'on s'y fait du bien est tout aussi élevé qu'il pouvait l'être dans l'âme des plus illustres modèles du dix-septième siècle, et encore a-t-il dépouillé cette amertume, cette sorte de roideur et de sauvagerie, oserais-je dire cette pédanterie, dont alors il n'était pas toujours exempt; de sorte que, pour contre-balancer les épouvantables écarts de l'esprit moderne, on trouve, sur les lieux mêmes où cet esprit a établi le principal siège de sa puissance, des contrastes frappants, dont les siècles passés n'ont pas eu, à un aussi haut degré que nous, le consolant spectacle.

Je ne vois pas même que les grands hommes manquent aux périodes de corruption et de décadence, je dis les grands hommes les mieux caractérisés par l'énergie du caractère et les fortes vertus. Si je cherche dans le catalogue des empereurs romains, la plupart d'ailleurs supérieurs à leurs sujets par le mérite comme par le rang, je relève des noms comme ceux de Trajan, d'Antonin le Pieux, de Septime Sévère, de Jovien; et au-dessous du trône, dans la foule même, j'admire tous les grands docteurs, les grands martyrs, les apôtres de la primitive Église, sans compter les vertueux païens. J'ajoute que les esprits actifs, fermes, valeureux, remplissaient les camps et les municipes de façon à faire douter qu'au temps de Cincinnatus, et proportion gardée, Rome ait possédé autant d'hommes éminents dans tous les genres d'activité. L'examen des faits est complètement concluant.

Ainsi gens de vertu, gens d'énergie, gens de talent, loin de faire défaut aux périodes de décadence et de vieillesse des sociétés, s'y rencontrent au contraire avec plus d'abondance peut-être qu'au sein des empires qui viennent de naître, et, en outre, le niveau commun de la moralité y est supérieur. Il n'est donc pas généralement vrai de prétendre que, dans les États qui tombent, la corruption des mœurs soit plus intense que dans ceux qui naissent; que cette même corruption détruise les peuples est également sujet à contestation, puisque

certains États, loin de mourir de leur perversité, en ont vécu; mais on peut aller même au delà, et démontrer que l'abaissement moral n'est pas nécessairement mortel, car, parmi les maladies qui affectent les sociétés, il a cet avantage de pouvoir se guérir, et quelquefois assez vite.

En effet, les mœurs particulières d'un peuple présentent de très fréquentes ondulations suivant les périodes que l'histoire de ce peuple traverse. Pour ne s'adresser qu'à nous, Français, constatons que les Gallo-Romains des cinquième et sixième siècles, race soumise, valaient certainement mieux que leurs héroïques vainqueurs, à tous les points de vue que la morale embrasse; ils n'étaient même pas toujours, individuellement pris, leurs inférieurs en courage et en vertu militaire (1). Il semblerait que, dans les âges qui suivirent, lorsque les deux races eurent commencé à se mêler, tout s'empira, et que, vers le huitième et le neuvième siècle, le territoire national ne présentait pas un tableau dont nous ayons à tirer grande vanité. Mais aux onzième, douzième et treizième siècles, le spectacle s'était totalement transformé, et, tandis que la société avait réussi à amalgamer ses éléments les plus discords, l'état des mœurs était généralement digne de respect; il n'y avait pas, dans les notions de ce temps, de ces ambages qui éloignent du bien celui qui veut y parvenir. Le quatorzième et le quinzième siècle furent de déplorables moments de perversité et de conflits; le brigandage prédomina; ce fut de mille façons, et dans le sens le plus étendu et le plus rigoureux du mot, une période de décadence; on eût dit qu'en face des débauches, des massacres, des tyrannies, de l'affaiblissement complet de tout sentiment honnête dans les nobles qui volaient leurs vilains, dans les bourgeois qui vendaient la patrie à l'Angleterre, dans un clergé sans régularité, dans tous les ordres enfin, la société entière allait s'écrouler, et sous ses ruines engloutir et cacher tant de hontes. La société ne s'écroula pas, elle continua de vivre, elle s'ingénia, elle combattit, elle sortit de

(1) Augustin Thierry, *Récits des temps mérovingiens*. Voir, entre autres, l'histoire de Mummolus.

peine. Le seizième siècle, malgré ses folies sanglantes, conséquences adoucies de l'âge précédent, fut beaucoup plus honorable que son prédécesseur; et, pour l'humanité, la Saint-Barthélemy n'est pas ignominieuse comme le massacre des Armagnacs. Enfin, de ce temps à demi corrigé, la société française passa aux lumières vives et pures de l'âge des Fénelon, des Bossuet et des Montausier. Ainsi, jusqu'à Louis XIV, notre histoire présente des successions rapides du bien au mal, et la vitalité propre à la nation reste en dehors de l'état de ses mœurs. J'ai tracé en courant les plus grandes différences; celles de détail abondent; il faudrait bien des pages pour les relever; mais, à ne parler que de ce que nous avons presque vu de nos yeux, ne sait-on pas que tous les dix ans, depuis 1787, le niveau de la moralité a énormément varié? Je conclus que, la corruption des mœurs étant, en définitive, un fait transitoire et flottant, qui tantôt s'empire et tantôt s'améliore, on ne saurait la considérer comme une cause nécessaire et déterminante de ruine pour les États.

Ici je me trouve amené à examiner un argument d'espèce contemporaine qu'il n'entrait pas dans les idées du dix-huitième siècle de faire valoir; mais, comme il s'enchaîne à merveille avec la décadence des mœurs, je ne crois pas pouvoir en parler plus à propos. Plusieurs personnes sont portées à penser que la fin d'une société est imminente quand les idées religieuses tendent à s'affaiblir et à disparaître. On observe une sorte de corrélation à Athènes et à Rome entre la profession publique des doctrines de Zénon et d'Épicure, l'abandon des cultes nationaux qui s'en est suivi, dit-on, et la fin des deux républiques. On néglige d'ailleurs de remarquer que ces deux exemples sont à peu près les seuls que l'on puisse citer d'un pareil synchronisme; que l'empire des Perses était fort dévot au culte des mages lorsqu'il est tombé; que Tyr, Carthage, la Judée, les monarchies aztèque et péruvienne ont été frappées de mort en embrassant leurs autels avec beaucoup d'amour, et que par conséquent il est impossible de prétendre que tous les peuples qui voient se détruire leur nationalité expient par ce fait un abandon du culte de leurs pères. Mais ce n'est pas tout : dans

les deux seuls exemples que l'on me paraisse fondé à invoquer, le fait que l'on relève a beaucoup plus d'apparence que de fond, et je nie tout à fait qu'à Rome comme à Athènes, le culte antique ait jamais été délaissé, jusqu'au jour où il fut remplacé dans toutes les consciences par le triomphe complet du christianisme; en d'autres termes, je crois qu'en matière de foi religieuse, il n'y a jamais eu chez aucun peuple du monde une véritable solution de continuité; que, lorsque la forme ou la nature intime de la croyance a changé, le Teutatès gaulois a saisi le Jupiter romain, et le Jupiter le christianisme, absolument comme, en droit, le mort saisit le vif, sans transition d'incrédulité; et dès lors, s'il ne s'est jamais trouvé une nation dont on fût en droit de dire qu'elle était sans foi, on est mal fondé à mettre en avant que le manque de foi détruit les États.

Je vois bien sur quoi le raisonnement s'appuie. On dira que c'est un fait notoire qu'un peu avant le temps de Périclès, à Athènes, et chez les Romains, vers l'époque des Scipions, l'usage se répandit, dans les classes élevées, de raisonner sur les choses religieuses d'abord, puis d'en douter, puis décidément de n'y plus croire et de tirer vanité de l'athéisme. De proche en proche, cette habitude gagna, et il ne resta plus, ajoute-t-on, personne, ayant quelques prétentions à un jugement sain, qui ne défiât les augures de s'entre-regarder sans rire.

Cette opinion, dans un peu de vrai, mêle aussi beaucoup de faux. Qu'Aspasie, à la fin de ses petits soupers, et Lélius, auprès de ses amis, se fissent gloire de bafouer les dogmes sacrés de leur pays, il n'y a, à le soutenir, rien que de très exact; mais pourtant, à ces deux époques, les plus brillantes de l'histoire de la Grèce et de Rome, on ne se serait pas permis de professer trop publiquement de pareilles idées. Les imprudences de sa maîtresse faillirent coûter cher à Périclès lui-même; on se souvient des larmes qu'il versa en plein tribunal, et qui, seules, n'auraient pas réussi à faire absoudre la belle incrédule. On n'a pas oublié non plus le langage officiel des poètes du temps, et comme Aristophane avec Sophocle, après Eschyle, s'établissait le vengeur impitoyable des divinités outragées.

C'est que la nation tout entière croyait à ses dieux, regardait Socrate comme un novateur coupable, et voulait voir juger et condamner Anaxagore. Mais, plus tard?... Plus tard, les théories philosophiques et impies réussirent-elles à pénétrer dans les masses populaires? Jamais, dans aucun temps, à aucun jour, elles n'y parvinrent. Le scepticisme resta une habitude des gens élégants, et ne dépassa pas leur sphère. On va objecter qu'il est bien inutile de parler de ce que pensaient des petits bourgeois, des populations villageoises, des esclaves, tous sans influence dans la conduite de l'État, et dont les idées n'avaient pas d'action sur la politique. La preuve qu'elles en avaient, c'est que, jusqu'au dernier soupir du paganisme, il fallut leur conserver leurs temples et leurs chapelles; il fallut payer leurs hiérophantes; il fallut que les hommes les plus éminents, les plus éclairés, les plus fermes dans la négation religieuse, non seulement s'honorassent publiquement de porter la robe sacerdotale, mais remplissent eux-mêmes, eux, accoutumés à tourner les feuillets du livre de Lucrèce, *manu diurna, manu nocturna*, les emplois les plus répugnants du culte, et non seulement s'en acquittassent aux jours de cérémonie, mais encore employassent leurs rares loisirs, des loisirs disputés péniblement aux plus terribles jeux de la politique, à écrire des traités d'aruspicine. Je parle ici du grand Jules (1). Eh quoi! tous les empereurs après lui furent et durent être des souverains pontifes, Constantin encore; et, tandis qu'il avait des raisons bien plus fortes que tous ses prédécesseurs pour repousser une

(1) César, démocrate et sceptique, savait mettre son langage en désaccord avec ses opinions lorsque la circonstance le requérait. Rien de curieux comme l'oraison funèbre qu'il prononça pour sa tante : « L'origine maternelle de ma tante Julia, dit-il, remonte aux rois; la paternelle se rattache aux dieux immortels; car les rois Marciens, dont fut le nom de sa mère, étaient issus d'Ancus Marcius, et c'est de Vénus que viennent les Jules, race à laquelle appartient notre famille. Ainsi, dans ce sang, il y avait tout à la fois la sainteté des rois, les plus puissants des hommes, et l'adorable majesté (*cerimonia*) des dieux, qui tiennent les rois eux-mêmes en leur pouvoir. » (Suétone, *Julius*, 5.)

On n'est pas plus monarchique; mais aussi, pour un athée, on n'est pas plus religieux.

charge si odieuse à son honneur de prince chrétien, il dut, contraint par l'opinion publique, évidemment bien puissante, quoiqu'à la veille de s'éteindre, il dut compter encore avec l'antique religion nationale. Ainsi, ce n'était pas la foi des petits bourgeois, des populations villageoises, des esclaves, qui était peu de chose, c'était l'opinion des gens éclairés. Cette dernière avait beau s'insurger, au nom de la raison et du bon sens, contre les absurdités du paganisme; les masses populaires ne voulaient pas, ne pouvaient pas renoncer à une croyance avant qu'on leur en eût fourni une autre, donnant là une grande démonstration de cette vérité, que c'est le positif et non le négatif qui est d'emploi dans les affaires de ce monde; et la pression de ce sentiment général fut si forte qu'au troisième siècle il y eut, dans les hautes classes, une réaction religieuse, réaction solide, sérieuse, et qui dura jusqu'au passage définitif du monde aux bras de l'Église; de sorte que le règne du philosophisme aurait atteint son apogée sous les Antonins, et commencé son déclin peu après leur mort. Mais ce n'est pas le lieu de débattre cette question, d'ailleurs intéressante pour l'histoire des idées; qu'il me suffise d'établir que la rénovation gagna de plus en plus, et d'en faire ressortir la cause la plus apparente.

Plus le monde romain alla vieillissant, plus le rôle des armées fut considérable. Depuis l'empereur, qui sortait inévitablement des rangs de la milice, jusqu'au dernier officier de son prétoire, jusqu'au plus mince gouverneur de district, tous les fonctionnaires avaient commencé par tourner sous le cep du centurion. Tous sortaient donc de ces masses populaires dont j'ai déjà signalé l'indomptable piété, et, en arrivant aux splendeurs d'un rang élevé, trouvaient pour leur déplaire, les choquer, les blesser, l'antique éclat des classes municipales, de ces sénateurs des villes, qui les regardaient volontiers comme des parvenus, et les auraient raillés de grand cœur, n'eût été la crainte. Il y avait ainsi hostilité entre les maîtres réels de l'État et les familles jadis supérieures. Les chefs de l'armée étaient croyants et fanatiques, témoin Maximin, Galère, cent autres; les sénateurs et les décurions faisaient encore leurs délices de la littérature

sceptique; mais comme on vivait, en définitive, à la cour, donc parmi les militaires, on était contraint d'adopter un langage et des opinions officielles qui ne fussent pas dangereuses. Tout devint, peu à peu, dévot dans l'empire, et ce fut par dévotion que les philosophes eux-mêmes, conduits par Evhémère, se mirent à inventer des systèmes pour concilier les théories rationalistes avec le culte de l'État, méthode dont l'empereur Julien fut le plus puissant coryphée. Il n'y a pas lieu de louer beaucoup cette renaissance de la piété païenne, puisqu'elle causa la plupart des persécutions qui ont atteint nos martyrs. Les populations, offensées dans leur culte par les sectes athées, avaient patienté aussi longtemps que les hautes classes les avaient dominées; mais, aussitôt que la démocratie impériale eut réduit ces mêmes classes au rôle le plus humble, les gens d'en bas se voulurent venger d'elles, et, se trompant de victimes, égorgèrent les chrétiens, qu'ils appelaient impies et prenaient pour des philosophes. Quelle différence entre les époques! Le païen vraiment sceptique, c'est ce roi Agrippa qui, par curiosité, veut entendre saint Paul (1). Il l'écoute, discute avec lui, le tient pour un fou, mais ne songe pas à le punir de penser autrement qu'il ne fait lui-même. C'est l'historien Tacite, plein de mépris pour les nouveaux religionnaires, mais blâmant Néron de ses cruautés envers eux; Agrippa et Tacite étaient des incrédules. Dioclétien était un politique conduit par les clameurs des gouvernés; Décius, Aurélien étaient des fanatiques comme leurs peuples.

Et combien de peine n'éprouva-t-on pas encore, lorsque le gouvernement romain eut définitivement embrassé la cause du christianisme, à conduire les populations dans le giron de la foi! En Grèce, de terribles résistances éclatèrent, aussi bien dans la chaire des écoles que dans les bourgs et les villages, et partout les évêques éprouvèrent tant de difficultés à triompher des petites divinités topiques, que, sur bien des points, la victoire fut moins l'œuvre de la conversion et de la persuasion que de l'adresse, de la patience et du temps. Le génie des

(1) Act. Apost. XXVI, 24, 28, 31.

hommes apostoliques, réduit à user de fraudes pieuses, substitua aux divinités des bois, des prés, des fontaines, les saints, les martyrs et les vierges. Ainsi les hommages continuèrent, pendant quelque temps s'adressèrent mal, et finirent par trouver la bonne voie. Que dis-je? Est-ce vraiment certain? Est-il avéré que, sur quelques points de la France même, il ne se trouve pas telle paroisse où quelques superstitions aussi tenaces que bizarres, n'inquiètent pas encore la sollicitude des curés? Dans la catholique Bretagne, au siècle dernier, un évêque luttait contre des populations obstinées dans le culte d'une idole de pierre. En vain on jetait à l'eau le grossier simulacre, ses adorateurs entêtés savaient l'en retirer, et il fallut l'intervention d'une compagnie d'infanterie pour le mettre en pièces. Voilà quelle fut et quelle est la longévité du paganisme. Je conclus qu'on est mal fondé à soutenir que Rome et Athènes se soient trouvées un seul jour sans religion.

Puisque donc il n'est jamais arrivé, ni dans les temps anciens, ni dans les temps modernes, qu'une nation abandonnât son culte avant d'être bien et dûment pourvue d'un autre, il est impossible de prétendre que la ruine des peuples soit la conséquence de leur irréligion.

Après avoir refusé une puissance nécessairement destructive au fanatisme, au luxe, à la corruption des mœurs, et la réalité politique à l'irréligion, il me reste à traiter de l'influence d'un mauvais gouvernement; ce sujet vaut bien qu'on lui ouvre un chapitre à part.

CHAPITRE III.

Le mérite relatif des gouvernements n'a pas d'influence sur la longévité des peuples.

Je comprends quelle difficulté je soulève. Oser seulement l'aborder semblera à beaucoup de lecteurs une sorte de paradoxe. On est convaincu, et l'on fait très bien de l'être, que

les bonnes lois, la bonne administration, influent d'une manière directe et puissante sur la santé d'une nation; mais on l'est si fort, que l'on attribue à ces lois, à cette administration, le fait même de la durée d'une agrégation sociale, et c'est ici qu'on a tort.

On aurait raison, sans doute, si les peuples ne pouvaient vivre que dans l'état de bien-être; mais nous savons bien qu'ils subsistent pendant longtemps, tout comme l'individu, en portant dans leurs flancs des affections désorganisatrices, dont les ravages éclatent souvent avec force au dehors. Si les nations devaient toujours mourir de leurs maladies, il n'en est pas qui dépasseraient les premières années de formation; car c'est précisément alors que l'on peut leur trouver la pire administration, les plus mauvaises lois et les plus mal observées; mais elles ont précisément ce point de dissemblance avec l'organisme humain, que, tandis que celui-ci redoute, surtout dans l'enfance, une série de fléaux à l'attaque desquels on sait d'avance qu'il ne résisterait pas, la société ne reconnaît pas de tels maux, et des preuves surabondantes sont fournies par l'histoire, qu'elle échappe sans cesse aux plus redoutables, aux plus longues, aux plus dévastatrices invasions des souffrances politiques, dont les lois mal conçues et l'administration oppressive ou négligente sont les extrêmes (1).

Essayons d'abord de préciser ce que c'est qu'un mauvais gouvernement.

Les variétés de ce mal paraissent assez nombreuses; il serait même impossible de les compter toutes; elles se multiplient à l'infini suivant la constitution des peuples, les lieux, les temps. Toutefois, en les groupant sous quatre catégories principales, peu de variétés échapperont.

Un gouvernement est mauvais lorsqu'il est imposé par l'influence étrangère. Athènes a connu ce gouvernement sous les trente tyrans; elle s'en est débarrassée, et l'esprit national,

(1) On comprend assez qu'il ne s'agit pas ici de l'existence politique d'un centre de souveraineté, mais de la vie d'une société entière, de la perpétuité d'une civilisation. C'est ici le lieu d'appliquer la distinction indiquée plus haut, p. 11.

loin de mourir chez elle dans le cours de cette oppression, ne fit que s'y retremper.

Un gouvernement est mauvais lorsque la conquête pure et simple en est la base. La France, au quatorzième siècle, a, dans sa presque totalité, subi le joug de l'Angleterre. Elle en est sortie plus forte et plus brillante. La Chine a été couverte et prise par les hordes mongoles; elle a fini par les rejeter hors de ses limites, après leur avoir fait subir un singulier travail d'énervement. Depuis cette époque, elle est retombée sous un autre joug; mais, bien que les Mantchoux comptent déjà un règne plus que séculaire, ils sont à la veille d'éprouver le même sort que les Mongols, après avoir passé par une semblable préparation affaiblissante.

Un gouvernement est surtout mauvais lorsque le principe dont il est sorti, se laissant vicier, cesse d'être sain et vigoureux comme il était d'abord. Ce fut le sort de la monarchie espagnole. Fondée sur l'esprit militaire et la liberté communale, elle commença à s'abaisser, vers la fin du règne de Philippe II, par l'oubli de ses origines. Il est impossible d'imaginer un pays où les bonnes maximes fussent plus tombées en oubli, où le pouvoir parût plus faible et plus déconsidéré, où l'organisation religieuse elle-même donnât plus de prise à la critique. L'agriculture et l'industrie, frappées comme tout le reste, étaient quasi ensevelies dans le marasme national. L'Espagne est-elle morte? Non. Ce pays, dont plusieurs désespéraient, a donné à l'Europe l'exemple glorieux d'une résistance obstinée à la fortune de nos armes, et c'est peut-être celui de tous les États modernes dont la nationalité se montre en ce moment la plus vivace.

Un gouvernement est encore bien mauvais lorsque, par la nature de ses institutions, il autorise un antagonisme, soit entre le pouvoir suprême et la masse de la nation, soit entre les différentes classes. Ainsi l'on a vu, au moyen âge, des rois d'Angleterre et de France aux prises avec leurs grands vassaux, les paysans en lutte avec leurs seigneurs; ainsi, en Allemagne, les premiers effets de la liberté de penser ont amené les guerres civiles des hussites, des anabaptistes et de tant

d'autres sectaires; et, à une époque un peu plus éloignée, l'Italie souffrit tellement par le partage d'une autorité tiraillée entre l'empereur, le pape, les nobles et les communes, que les masses, ne sachant à qui obéir, finirent souvent par ne plus obéir à personne. La société italienne est-elle morte alors? Non. Sa civilisation ne fut jamais plus brillante, son industrie plus productive, son influence au dehors plus incontestée.

Et je veux bien croire que parfois, au milieu de ces orages, un pouvoir sage et régulier, semblable à un rayon de soleil, se fit jour quelque temps pour le plus grand bien des peuples; mais c'était une fortune courte, et, de même que la situation contraire ne donnait pas la mort, l'exception, pas davantage, ne donnait la vie. Pour parvenir à un tel résultat, il s'en manqua de tout que les époques prospères aient été fréquentes et de durée assez longue. Et si les règnes judicieux furent alors clairsemés, il en fut en tout temps de même. Pour les meilleurs même, que de contestations et que d'ombres aux plus heureux tableaux! Tous les auteurs regardent-ils également le temps du roi Guillaume d'Orange comme une ère de prospérité pour l'Angleterre? Tous admirent-ils Louis XIV, le Grand, sans nulle réserve? Au contraire. Les détracteurs ne manquent pas, et les reproches savent où se prendre; c'est cependant, à peu près, ce que nos voisins et nous avons, soit de mieux ordonné, soit de plus fécond, dans le passé. Les bons gouvernements se distribuent d'une manière si parcimonieuse au milieu du cours des temps, et, lorsqu'ils se produisent, sont tellement contestables encore; cette science de la politique, la plus haute, la plus épineuse de toutes, est si disproportionnée à la faiblesse de l'homme, qu'on ne peut pas prétendre, en bonne foi, que, pour être mal conduits, les peuples périssent. Grâce au ciel, ils ont de quoi s'habituer de bonne heure à ce mal, qui, même dans sa plus grande intensité, est préférable, de mille façons, à l'anarchie; et c'est un fait avéré, et que la plus mince étude de l'histoire suffira à démontrer, que le gouvernement, si mauvais soit-il, entre les mains duquel un peuple expire, est souvent meilleur que telle des administrations qui le précédèrent.

CHAPITRE IV.

De ce qu'on doit entendre par le mot dégénération; du mélange des principes ethniques, et comment les sociétés se forment et se défont.

Pour peu que l'esprit des pages précédentes ait été compris, on n'en aura pas conclu que je ne donnais aucune importance aux maladies du corps social, et que le mauvais gouvernement, le fanatisme, l'irréligion, ne constituaient, à mes yeux, que des accidents sans portée. Ma pensée est certainement tout autre. Je reconnais, avec l'opinion générale, qu'il y a bien lieu de gémir lorsque la société souffre du développement de ces tristes fléaux, et que tous les soins, toutes les peines, tous les efforts que l'on peut appliquer à y porter remède, ne sauraient être perdus; ce que j'affirme seulement, c'est que si ces malheureux éléments de désorganisation ne sont pas entés sur un principe destructeur plus vigoureux, s'ils ne sont pas les conséquences d'un mal caché plus terrible, on peut rester assuré que leurs coups ne seront pas mortels, et qu'après une période de souffrance plus ou moins longue, la société sortira de leurs filets peut-être rajeunie, peut-être plus forte.

Les exemples allégués me semblent concluants; on pourrait en grossir le nombre à l'infini; et c'est pour cette raison sans doute que le sentiment commun a fini par sentir l'instinct de la vérité. Il a entrevu qu'en définitive il ne fallait pas donner aux fléaux secondaires une importance disproportionnée, et qu'il convenait de chercher ailleurs et plus profondément les raisons d'exister ou de mourir qui dominent les peuples. Indépendamment donc des circonstances de bien-être ou de malaise, on a commencé à envisager la constitution des sociétés en elle-même, et on s'est montré disposé à admettre que nulle cause extérieure n'avait sur elle une prise mortelle, tant qu'un principe destructif né d'elle-même et dans son sein, inhérent, attaché à ses entrailles, n'était pas puissamment développé, et

qu'au contraire, aussitôt que ce fait destructeur existait, le peuple, chez lequel il fallait le constater, ne pouvait manquer de mourir, fût-il le mieux gouverné des peuples, absolument comme un cheval épuisé s'abat sur une route unie.

En prenant la question sous ce point de vue, on faisait un grand pas, il faut le reconnaître, et on se plaçait sur un terrain, dans tous les cas, beaucoup plus philosophique que le premier. En effet, Bichat n'a pas cherché à découvrir le grand mystère de l'existence en étudiant les dehors; il a tout demandé à l'intérieur du sujet humain. En faisant de même, on s'attachait au seul vrai moyen d'arriver à des découvertes. Malheureusement cette bonne pensée, n'étant que le résultat de l'instinct, ne poussa pas très loin sa logique, et on la vit se briser sur la première difficulté. On s'était écrié : Oui, réellement, c'est dans le sein même d'un corps social qu'existe la cause de sa dissolution; mais quelle est cette cause? — La *dégénération,* fut-il répliqué; les nations meurent lorsqu'elles sont composées d'éléments *dégénérés.* La réponse était fort bonne, étymologiquement et de toute manière; il ne s'agissait plus que de définir ce qu'il faut entendre par ces mots : *nation dégénérée.* C'est là qu'on fit naufrage : on expliqua un *peuple dégénéré* par un peuple qui, mal gouverné, abusant de ses richesses, fanatique ou irréligieux, a perdu les vertus caractéristiques de ses premiers pères. Triste chute! Ainsi une nation périt sous les fléaux sociaux parce qu'elle est dégénérée, et elle est dégénérée parce qu'elle périt. Cet argument circulaire ne prouve que l'enfance de l'art en matière d'anatomie sociale. Je veux bien que les peuples périssent parce qu'ils sont dégénérés, et non pour autre cause; c'est par ce malheur qu'ils sont rendus définitivement incapables de souffrir le choc des désastres ambiants, et qu'alors, ne pouvant plus supporter les coups de la fortune adverse, ni se relever après les avoir subis, ils donnent le spectacle de leurs illustres agonies; s'ils meurent, c'est qu'ils n'ont plus pour traverser les dangers de la vie la même vigueur que possédaient leurs ancêtres, c'est, en un mot enfin, qu'ils sont *dégénérés.* L'expression, encore une fois, est fort bonne; mais il faut l'expliquer un peu mieux et lui donner un sens.

Comment et pourquoi la vigueur se perd-elle? Voilà ce qu'il faut dire. Comment dégénère-t-on? C'est là ce qu'il s'agit d'exposer. Jusqu'ici on s'est contenté du mot, on n'a pas dévoilé la chose. C'est ce pas de plus que je vais essayer de faire.

Je pense donc que le mot *dégénéré,* s'appliquant à un peuple, doit signifier et signifie que ce peuple n'a plus la valeur intrinsèque qu'autrefois il possédait, parce qu'il n'a plus dans ses veines le même sang, dont des alliages successifs ont graduellement modifié la valeur; autrement dit, qu'avec le même nom, il n'a pas conservé la même race que ses fondateurs; enfin, que l'homme de la décadence, celui qu'on appelle l'homme *dégénéré,* est un produit différent, au point de vue ethnique, du héros des grandes époques. Je veux bien qu'il possède quelque chose de son essence; mais, plus il dégénère, plus ce quelque chose s'atténue. Les éléments hétérogènes qui prédominent désormais en lui composent une nationalité toute nouvelle et bien malencontreuse dans son originalité; il n'appartient à ceux qu'il dit encore être ses pères, qu'en ligne très collatérale. Il mourra définitivement, et sa civilisation avec lui, le jour où l'élément ethnique primordial se trouvera tellement subdivisé et noyé dans des apports de races étrangères, que la virtualité de cet élément n'exercera plus désormais d'action suffisante. Elle ne disparaîtra pas, sans doute, d'une manière absolue; mais, dans la pratique, elle sera tellement combattue, tellement affaiblie, que sa force deviendra de moins en moins sensible, et c'est à ce moment que la dégénération pourra être considérée comme complète, et que tous ses effets apparaîtront.

Si je parviens à démontrer ce théorème, j'ai donné un sens au mot de dégénération. En montrant comment l'essence d'une nation s'altère graduellement, je déplace la responsabilité de la décadence; je la rends, en quelque sorte, moins honteuse; car elle ne pèse plus sur des fils, mais sur des neveux, puis sur des cousins, puis sur des alliés de moins en moins proches; et lorsque je fais toucher au doigt que les grands peuples, au moment de leur mort, n'ont qu'une bien faible, bien impondérable partie du sang des fondateurs dont ils ont hérité, j'ai suffisamment expliqué comment il se peut faire que les civilisa-

tions finissent, puisqu'elles ne restent pas dans les mêmes mains. Mais là, en même temps, je touche à un problème encore bien plus hardi que celui dont j'ai tenté l'éclaircissement dans les chapitres qui précèdent, puisque la question que j'aborde est celle-ci :

Y a-t-il entre les races humaines des différences de valeur intrinsèque réellement sérieuses, et ces différences sont-elles possibles à apprécier?

Sans tarder davantage, j'entame la série des considérations relatives au premier point; le second sera résolu par la discussion même.

Pour faire comprendre ma pensée d'une manière plus claire et plus saisissable, je commence par comparer une nation, toute nation, au corps humain, à l'égard duquel les physiologistes professent cette opinion, qu'il se renouvelle constamment, dans toutes ses parties constituantes, que le travail de transformation qui se fait en lui est incessant, et qu'au bout de certaines périodes, il renferme bien peu de ce qui en était d'abord partie intégrante, de telle sorte que le vieillard n'a rien de l'homme fait, l'homme fait rien de l'adolescent, l'adolescent rien de l'enfant, et que l'individualité matérielle n'est pas autrement maintenue que par des formes internes et externes qui se sont succédé les unes aux autres en se copiant à peu près. Une différence que j'admettrai pourtant entre le corps humain et les nations, c'est que, dans ces dernières, il est très peu question de la conservation des formes, qui se détruisent et disparaissent avec infiniment de rapidité. Je prends un peuple, ou, pour mieux dire, une tribu, au moment où, cédant à un instinct de vitalité prononcé, elle se donne des lois et commence à jouer un rôle en ce monde. Par cela même que ses besoins, que ses forces s'accroissent, elle se trouve en contact inévitable avec d'autres familles, et, par la guerre ou par la paix, réussit à se les incorporer.

Il n'est pas donné à toutes les familles humaines de se hausser à ce premier degré, passage nécessaire qu'une tribu doit franchir pour parvenir un jour à l'état de nation. Si un certain nombre de races, qui même ne sont pas cotées très haut sur

l'échelle civilisatrice, l'ont pourtant traversé, on ne peut pas dire avec vérité que ce soit là une règle générale ; il semblerait, au contraire, que l'espèce humaine éprouve une assez grande difficulté à s'élever au-dessus de l'organisation parcellaire, et que c'est seulement pour des groupes spécialement doués qu'a lieu le passage à une situation plus complexe. J'invoquerai, en témoignage, l'état actuel d'un grand nombre de groupes répandus dans toutes les parties du monde. Ces tribus grossières, surtout celles des nègres pélagiens de la Polynésie, les Samoyèdes et autres familles du monde boréal et la plus grande partie des nègres africains, n'ont jamais pu sortir de cette impuissance, et vivent juxtaposées les unes aux autres et en rapports de complète indépendance. Les plus forts massacrent les plus faibles, les plus faibles cherchent à mettre une distance aussi grande que possible entre eux et les plus forts; là se borne toute la politique de ces embryons de sociétés qui se perpétuent depuis le commencement de l'espèce humaine, dans un état si imparfait, sans avoir jamais pu mieux faire. On objectera que ces misérables hordes forment la moindre partie de la population du globe; sans doute, mais il faut tenir compte de toutes leurs pareilles qui ont existé et disparu. Le nombre en est incalculable, et il compose certainement la grande majorité des races pures dans les variétés jaune et noire.

Si donc il faut admettre que, pour un nombre très important d'humains, il a été impossible et l'est à jamais de faire même le premier pas vers la civilisation; si, en outre, nous considérons que ces peuplades se trouvent dispersées sur la face entière du monde, dans les conditions de lieux et de climats les plus diverses, habitant indifféremment les pays glacés, tempérés, torrides, le bord des mers, des lacs et des rivières, le fond des bois, les prairies herbeuses, ou les déserts arides, nous sommes induits à conclure qu'une partie de l'humanité est, en elle-même, atteinte d'impuissance à se civiliser jamais, même au premier degré, puisqu'elle est inhabile à vaincre les répugnances naturelles que l'homme, comme les animaux, éprouve pour le croisement.

Nous laissons donc ces tribus insociables de côté, et nous

continuons la marche ascendante avec celles qui comprennent que, soit par la guerre, soit par la paix, si elles veulent augmenter leur puissance et leur bien-être, c'est une absolue nécessité que de forcer leurs voisins d'entrer dans leur cercle d'existence. La guerre est bien incontestablement le plus simple des deux moyens. La guerre se fait donc ; mais, la campagne finie, quand les passions destructives sont satisfaites, il reste des prisonniers, ces prisonniers deviennent des esclaves, ces esclaves travaillent ; voilà des rangs, voilà une industrie, voilà une tribu devenue peuplade. C'est un degré supérieur qui, à son tour, n'est pas nécessairement franchi par les agrégations d'hommes qui ont su s'y élever ; beaucoup s'en contentent et y croupissent.

Mais certaines autres, de beaucoup plus imaginatives et plus énergiques, comprennent quelque chose de mieux que le simple maraudage ; elles font la conquête d'une vaste terre, et prennent en propriété, non plus les habitants seulement, mais le sol avec eux. Une véritable nation est dès lors formée. Souvent alors, pendant un temps, les deux races continuent à vivre côte à côte sans se mêler ; et cependant, comme elles sont devenues indispensables l'une à l'autre, que la communauté de travaux et d'intérêts s'est à la longue établie, que les rancunes de la conquête et son orgueil s'émoussent, que, tandis que ceux qui sont dessous tendent naturellement à monter au niveau de leurs maîtres, les maîtres rencontrent aussi mille motifs de tolérer et quelquefois de servir cette tendance, le mélange du sang finit par s'opérer, et les hommes des deux origines, cessant de se rattacher à des tribus distinctes, se confondent de plus en plus.

L'esprit d'isolement est toutefois tellement inhérent à l'espèce humaine que, même dans cet état de croisement avancé, il y a encore résistance à un croisement ultérieur. Il est des peuples dont nous savons d'une manière très positive que leur origine est multiple, et qui pourtant conservent avec une force extraordinaire l'esprit de clan. Nous le savons pour les Arabes, qui font plus que de sortir de différents rameaux de la souche sémitique ; ils appartiennent, tout à la fois, à ce qu'on nomme la famille de Sem et à celle de Cham, sans parler

d'autres parentés locales infinies. Malgré cette diversité de sources, leur attachement à la séparation par tribu forme un des traits les plus frappants de leur caractère national et de leur histoire politique ; si bien qu'on a cru pouvoir attribuer, en grande partie, leur expulsion de l'Espagne, non seulement au fractionnement de leur puissance dans ce pays, mais encore et surtout au morcellement plus intime que la distinction continue, et par suite la rivailté des familles, perpétuait au sein des petites monarchies de Valence, de Tolède, de Cordoue et de Grenade (1). Pour la plupart des peuples on peut faire la même remarque, en ajoutant que là où la séparation par tribu s'est effacée, celle par nation la remplace, agissant avec une énergie presque semblable, et telle que la communauté de religion ne suffit pas à la paralyser. Elle existe entre les Arabes et les Turks comme entre les Persans et les Juifs, les Parsis et les Hindous, les Nestoriens Syriens et les Kurdes ; on la retrouve également dans la Turquie d'Europe ; on suit sa trace en Hongrie, entre les Madjars, les Saxons, les Valaques, les Croates, et je puis affirmer, pour l'avoir vu, que dans certaines parties de la France, ce pays où les races sont mélangées plus que partout ailleurs peut-être, il est des populations qui, de village à village, répugnent encore aujourd'hui à contracter alliance.

Je me crois en droit de conclure, d'après ces exemples qui embrassent tous les pays et tous les siècles, même notre pays et notre temps, que l'humanité éprouve, dans toutes ses branches, une répulsion secrète pour les croisements ; que, chez plusieurs de ces rameaux, cette répulsion est invincible ; que, chez d'autres, elle n'est domptée que dans une certaine mesure ; que ceux, enfin, qui secouent le plus complètement

(1) Cet attachement des nations arabes à l'isolement ethnique se manifeste quelquefois d'une manière bien bizarre. Un voyageur (M. Fulgence Fresnel, si je ne me trompe) raconte qu'à Djiddah, où les mœurs sont très relâchées, la même Bédouine qui ne refuse rien à la plus légère séduction d'argent, se trouverait déshonorée, si elle épousait en légitime mariage soit le Turk, soit l'Européen auquel elle se prête en le méprisant.

le joug de cette idée ne peuvent cependant s'en débarrasser de telle façon qu'il ne leur en reste au moins quelques traces : ces derniers forment ce qui est civilisable dans notre espèce.

Ainsi le genre humain se trouve soumis à deux lois, l'une de répulsion, l'autre d'attraction, agissant, à différents degrés, sur ses races diverses ; deux lois, dont la première n'est respectée que par celles de ces races qui ne doivent jamais s'élever au-dessus des perfectionnements tout à fait élémentaires de la vie de tribu, tandis que la seconde, au contraire, règne avec d'autant plus d'empire, que les familles ethniques sur lesquelles elle s'exerce sont plus susceptibles de développements.

Mais c'est ici qu'il faut surtout être précis. Je viens de prendre un peuple à l'état de famille, d'embryon ; je l'ai doué de l'aptitude nécessaire pour passer à l'état de nation ; il y est ; l'histoire ne m'apprend pas quels étaient les éléments constitutifs du groupe originaire ; tout ce que je sais, c'est que ces éléments le rendaient apte aux transformations que je lui ai fait subir ; maintenant agrandi, deux possibilités sont seules présentes pour lui ; entre deux destinées, l'une ou l'autre est inévitable : ou il sera conquérant, ou il sera conquis.

Je le suppose conquérant ; je lui fais la plus belle part : il domine, gouverne et civilise tout à la fois ; il n'ira pas, dans les provinces qu'il parcourt, semer inutilement le meurtre et l'incendie ; les monuments, les institutions, les mœurs, lui seront également sacrés ; ce qu'il changera, ce qu'il trouvera bon et utile de modifier, sera remplacé par des créations supérieures ; la faiblesse deviendra force dans ses mains ; il se comportera de telle façon que, suivant le mot de l'Écriture, il sera grand devant les hommes.

Je ne sais si le lecteur y a déjà pensé, mais, dans le tableau que je trace, et qui n'est autre, à certains égards, que celui présenté par les Hindous, les Égyptiens, les Perses, les Macédoniens, deux faits me paraissent bien saillants. Le premier, c'est qu'une nation, sans force et sans puissance, se trouve tout à coup, par le fait d'être tombée aux mains de maîtres vigoureux, appelée au partage d'une nouvelle et meilleure destinée,

ainsi qu'il arriva aux Saxons de l'Angleterre, lorsque les Normands les eurent soumis; la seconde, c'est qu'un peuple d'élite, un peuple souverain, armé, comme tel, d'une propension marquée à se mêler à un autre sang, se trouve désormais en contact intime avec une race dont l'infériorité n'est pas seulement démontrée par la défaite, mais encore par le défaut des qualités visibles chez les vainqueurs. Voilà donc, à dater précisément du jour où la conquête est accomplie et où la fusion commence, une modification sensible dans la constitution du sang des maîtres. Si la nouveauté devait s'arrêter là, on se trouverait, au bout d'un laps de temps d'autant plus considérable que les nations superposées auraient été originairement plus nombreuses, avoir en face une race nouvelle, moins puissante, à coup sûr, que le meilleur de ses ancêtres, forte encore cependant, et faisant preuve de qualités spéciales résultant du mélange même, et inconnues aux deux familles génératrices. Mais il n'en va pas ainsi d'ordinaire, et l'alliage n'est pas longtemps borné à la double race nationale seulement.

L'empire que je viens d'imaginer est puissant; il agit sur ses voisins. Je suppose de nouvelles conquêtes; c'est encore un nouveau sang qui, chaque fois, vient se mêler au courant. Désormais, à mesure que la nation grandit, soit par les armes, soit par les traités, son caractère ethnique s'altère de plus en plus. Elle est riche, commerçante, civilisée; les besoins et les plaisirs des autres peuples trouvent chez elle, dans ses capitales, dans ses grandes villes, dans ses ports, d'amples satisfactions, et les mille attraits qu'elle possède fixent au milieu d'elle le séjour de nombreux étrangers. Peu de temps se passe, et une distinction de castes peut, à bon droit, succéder à la distinction primitive par nations.

Je veux que le peuple sur lequel je raisonne soit confirmé dans ses idées de séparation par les prescriptions religieuses les plus formelles, et qu'une pénalité redoutable veille à l'entour pour épouvanter les délinquants. Parce que ce peuple est civilisé, ses mœurs sont douces et tolérantes, même au mépris de sa foi; ses oracles auront beau parler, il naîtra des gens décastés : il faudra créer tous les jours de nouvelles distinctions,

inventer de nouvelles classifications, multiplier les rangs, rendre presque impossible de se reconnaître au milieu de subdivisions variant à l'infini, changeant de province à province, de canton à canton, de village à village; faire enfin ce qui a lieu dans les pays hindous. Mais il n'est guère que le brahmane qui ait montré autant de ténacité dans ses idées séparatrices; les peuples civilisés par lui, en dehors de son sein, n'ont jamais adopté, ou du moins ont rejeté depuis longtemps, des entraves gênantes. Dans tous les États avancés en culture intellectuelle, on ne s'est pas même arrêté un instant aux ressources désespérées que le désir de concilier les prescriptions du code de Manou avec le courant irrésistible des choses inspira aux législateurs de l'Aryavarta. Partout ailleurs, les castes, lorsqu'il y en a eu réellement, ont cessé d'exister au moment où le pouvoir de faire fortune, de s'illustrer par des découvertes utiles ou des talents agréables, a été acquis à tout le monde, sans distinction d'origine. Mais aussi, à dater du même jour, la nation primitivement conquérante, agissante, civilisatrice, a commencé à disparaître : son sang était immergé dans celui de tous les affluents qu'elle avait détournés vers elle.

Le plus souvent, en outre, les peuples dominateurs ont commencé par être infiniment moins nombreux que leurs vaincus, et il semble, d'autre part, que certaines races qui servent de base à la population de contrées fort étendues, soient singulièrement prolifiques; je citerai les Celtes, les Slaves. Raison de plus pour que les races maîtresses disparaissent rapidement. Encore un autre motif, c'est que leur activité plus grande, le rôle plus direct qu'elles jouent dans les affaires de leur État, les exposent particulièrement aux funestes résultats des batailles, des proscriptions et des révoltes. Ainsi, tandis que, d'une part, elles amassent autour d'elles, par le fait même de leur génie civilisateur, des éléments divers où elles doivent s'absorber, elles sont encore victimes d'une cause première, leur petit nombre originel, et d'une foule de causes secondes, qui toutes concourent à les détruire.

Il est assez évident de soi que la disparition de la race victorieuse est soumise, suivant les différents milieux, à des con-

ditions de temps variant à l'infini. Toutefois elle s'achève partout, et partout elle est aussi parfaite que de besoin, longtemps avant la fin de la civilisation qu'elle est censée animer, de sorte qu'un peuple marche, vit, fonctionne, souvent même grandit après que le mobile générateur de sa vie et de sa gloire a cessé d'être. Croit-on trouver là une contradiction avec ce qui précède? Nullement; car, tandis què l'influence du sang civilisateur va s'épuisant par la division, la force de propulsion jadis imprimée aux masses soumises ou annexées subsiste encore; les institutions que le défunt maître avait inventées, les lois qu'il avait formulées, les mœurs dont il avait fourni le type se sont maintenues après lui. Sans doute, mœurs, lois, institutions, ne survivent que fort oublieuses de leur antique esprit, défigurées tous les jours davantage, caduques et perdant leur sève; mais, tant qu'il en reste une ombre, l'édifice se soutient, le corps semble avoir une âme, le cadavre marche. Quand le dernier effort de cette impulsion antique est achevé, tout est dit; rien ne reste, la civilisation est morte.

Je me crois maintenant pourvu de tout le nécessaire pour résoudre le problème de la vie et de la mort des nations, et je dis qu'un peuple ne mourrait jamais en demeurant éternellement composé des mêmes éléments nationaux. Si l'empire de Darius avait encore pu mettre en ligne, à la bataille d'Arbelles, des Perses, des Arians véritables; si les Romains du Bas-Empire avaient eu un sénat et une milice formés d'éléments ethniques semblables à ceux qui existaient au temps des Fabius, leurs dominations n'auraient pas pris fin, et, tant qu'ils auraient conservé la même intégrité de sang, Perses et Romains auraient vécu et régné. On objectera qu'ils auraient néanmoins, à la longue, vu venir à eux des vainqueurs plus irrésistibles qu'eux-mêmes et qu'ils auraient succombé sous des assauts bien combinés, sous une longue pression, ou, plus simplement, sous le hasard d'une bataille perdue. Les États, en effet, auraient pu prendre fin de cette manière, non pas la civilisation, ni le corps social. L'invasion et la défaite n'auraient constitué que la triste mais temporaire traversée d'assez mauvais jours. Les exemples à fournir sont en grand nombre.

Dans les temps modernes, les Chinois ont été conquis à deux reprises : toujours ils ont forcé leurs vainqueurs à s'assimiler à eux ; ils leur ont imposé le respect de leurs mœurs ; ils leur ont beaucoup donné, et n'en ont presque rien reçu. Une fois ils ont expulsé les premiers envahisseurs, et, dans un temps donné, ils en feront autant des seconds.

Les Anglais sont les maîtres de l'Inde, et pourtant leur action morale sur leurs sujets est presque absolument nulle. Ils subissent eux-mêmes, en bien des manières, l'influence de la civilisation locale, et ne peuvent réussir à faire pénétrer leurs idées dans les esprits d'une foule qui redoute ses dominateurs, ne plie que physiquement devant eux, et maintient ses notions debout en face des leurs. C'est que la race hindoue est devenue étrangère à celle qui la maîtrise aujourd'hui, et sa civilisation échappe à la loi du plus fort. Les formes extérieures, les royaumes, les empires ont pu varier, et varieront encore, sans que le fond sur lequel de telles constructions reposent, dont elles ne sont qu'émanées, soit altéré essentiellement avec elles ; et Haïderabad, Lahore, Dehli cessant d'être des capitales, la société hindoue n'en subsistera pas moins. Un moment viendra où, de façon ou d'autre, l'Inde recommencera à vivre publiquement d'après ses lois propres, comme elle le fait tacitement, et, soit par sa race actuelle, soit par des métis, reprendra la plénitude de sa personnalité politique.

Le hasard des conquêtes ne saurait trancher la vie d'un peuple. Tout au plus, il en suspend pour un temps les manifestations, et, en quelque sorte, les honneurs extérieurs. Tant que le sang de ce peuple et ses institutions conservent encore, dans une mesure suffisante, l'empreinte de la race initiatrice, ce peuple existe ; et, soit qu'il ait affaire, comme les Chinois, à des conquérants qui ne sont que matériellement plus énergiques que lui ; soit, comme les Hindous, qu'il soutienne une lutte de patience, bien autrement ardue, contre une nation de tous points supérieure, telle qu'on voit les Anglais, son avenir certain doit le consoler ; il sera libre un jour. Au contraire, ce peuple, comme les Grecs, comme les Romains du Bas-Empire, a-t-il absolument épuisé son principe ethnique et les conséquen-

ces qui en découlaient, le moment de sa défaite sera celui de sa mort : il a usé les temps que le ciel lui avait d'avance concédés, car il a complètement changé de race, donc de nature, et par conséquent il est dégénéré.

En vertu de cette observation, on doit considérer comme résolue la question, souvent agitée, de savoir ce qui serait advenu, si les Carthaginois, au lieu de succomber devant la fortune de Rome, étaient devenus maîtres de l'Italie. En tant qu'appartenant à la souche phénicienne, souche inférieure en vertus politiques aux races d'où sortaient les soldats de Scipion, l'issue contraire de la bataille de Zama ne pouvait rien changer à leur sort. Heureux un jour, le lendemain les aurait vus tomber devant une revanche; ou bien encore, absorbés dans l'élément italien par la victoire, comme ils le furent par la défaite, le résultat final aurait été identiquement le même. Le destin des civilisations ne va pas au hasard, il ne dépend pas d'un coup de dé; le glaive ne tue que des hommes; et les nations les plus belliqueuses, les plus redoutables, les plus triomphantes, quand elles n'ont eu dans le cœur, dans la tête et dans la main, que bravoure, science stratégique et succès guerriers, sans autre instinct supérieur, n'ont jamais obtenu une plus belle fin que d'apprendre de leurs vaincus, et de l'apprendre mal, comment on vit dans la paix. Les Celtes, les hordes nomades de l'Asie, ont des annales pour ne rien raconter de plus.

Après avoir assigné un sens au mot *dégénération,* et avoir traité, avec ce secours, le problème de la vitalité des peuples, il faut prouver maintenant ce que j'ai dû, pour la clarté de la discussion, avancer *à priori :* qu'il existe des différences sensibles dans la valeur relative des races humaines. Les conséquences d'une pareille démonstration sont considérables; leur portée va loin. Avant de les aborder, on ne saurait les étayer d'un ensemble trop complet de faits et de raisons capables de soutenir un aussi grand édifice. La première question que j'ai résolue n'était que le propylée du temple.

CHAPITRE V.

Les inégalités ethniques ne sont pas le résultat des institutions.

L'idée d'une inégalité native, originelle, tranchée et permanente entre les diverses races, est, dans le monde, une des opinions les plus anciennement répandues et adoptées; et, vu l'isolement primitif des tribus, des peuplades, et ce *retirement* vers elles-mêmes que toutes ont pratiqué à une époque plus ou moins lointaine, et d'où un grand nombre n'est jamais sorti, on n'a pas lieu d'en être étonné. A l'exception de ce qui s'est passé dans nos temps les plus modernes, cette notion a servi de base à presque toutes les théories gouvernementales. Pas de peuple, grand ou petit, qui n'ait débuté par en faire sa première maxime d'État. Le système des castes, des noblesses, celui des aristocraties, tant qu'on les fonde sur les prérogatives de la naissance, n'ont pas d'autre origine; et le droit d'aînesse, en supposant la préexcellence du fils premier-né et de ses descendants, n'en est aussi qu'un dérivé. Avec cette doctrine concordent la répulsion pour l'étranger et la supériorité que chaque nation s'adjuge à l'égard de ses voisines. Ce n'est qu'à mesure que les groupes se mêlent et se fusionnent, que, désormais agrandis, civilisés et se considérant sous un jour plus bienveillant par suite de l'utilité dont ils se sont les uns aux autres, l'on voit chez eux cette maxime absolue de l'inégalité, et d'abord de l'hostilité des races, battue en brèche et discutée. Puis, quand le plus grand nombre des citoyens de l'État sent couler dans ses veines un sang mélangé, ce plus grand nombre, transformant en vérité universelle et absolue ce qui n'est réel que pour lui, se sent appelé à affirmer que tous les hommes sont égaux. Une louable répugnance pour l'oppression, la légitime horreur de l'abus de la force, jettent alors, dans toutes les intelligences, un assez mauvais vernis sur le souvenir des races jadis dominantes et qui n'ont jamais manqué, car tel est le train du monde, de légitimer, jusqu'à un certain point, beaucoup d'accusations.

De la déclamation contre la tyrannie, on passe à la négation des causes naturelles de la supériorité qu'on insulte; on la déclare non seulement perverse, mais encore usurpatrice; on nie, et bien à tort, que certaines aptitudes soient nécessairement, fatalement, l'héritage exclusif de telles ou telles descendances; enfin, plus un peuple est composé d'éléments hétérogènes, plus il se complaît à proclamer que les facultés les plus diverses sont possédées ou peuvent l'être au même degré par toutes les fractions de l'espèce humaine sans exclusion. Cette théorie, à peu près soutenable pour ce qui les concerne, les raisonneurs métis l'appliquent à l'ensemble des générations qui ont paru, paraissent et paraîtront sur la terre, et ils finissent un jour par résumer leurs sentiments en ces mots, qui, comme l'outre d'Éole, renferment tant de tempêtes : « Tous les hommes sont frères (1)! »

Voilà l'axiome politique. Veut-on l'axiome scientifique? « Tous les hommes, disent les défenseurs de l'égalité humaine, sont pourvus d'instruments intellectuels pareils, de même nature, de même valeur, de même portée. » Ce ne sont pas les paroles expresses, peut-être, mais du moins c'est le sens. Ainsi, le cervelet du Huron contient en germe un esprit tout à fait semblable à celui de l'Anglais et du Français! Pourquoi donc, dans le cours des siècles, n'a-t-il découvert ni l'imprimerie ni la vapeur? Je serais en droit de lui demander, à ce Huron, s'il est égal à nos compatriotes, d'où il vient que les guerriers de sa tribu n'ont pas fourni de César ni de Charlemagne, et par quelle inexplicable négligence ses chanteurs et ses sorciers ne sont jamais devenus ni des Homères ni des Hippocrates? A cette difficulté on répond, d'ordinaire, en mettant en avant l'in-

(1) The man
Of virtuous soul commands not, nor obeys,
Power, like a desolating pestilence,
Pollutes whate'er it touches; and obedience,
Bane of all genius, virtue, freedom, truth,
Makes slaves of men, and of the human frame
A mechanized automaton.

Shelley. (*Queen Mab.*)

fluence souveraine des milieux. Suivant cette doctrine, une île ne verra point, en fait de prodiges sociaux, ce que connaîtra un continent; au nord, on ne sera pas ce qu'on est au midi; les bois ne permettront pas les développements que favorisera la plaine découverte; que sais-je? L'humidité d'un marais fera pousser une civilisation que la sécheresse du Sahara aurait infailliblement étouffée. Quelque ingénieuses que soient ces petites hypothèses, elles ont contre elles la voix des faits. Malgré le vent, la pluie, le froid, le chaud, la stérilité, la plantureuse abondance, partout le monde a vu fleurir tour à tour, et sur les mêmes sols, la barbarie et la civilisation. Le fellah abruti se calcine au même soleil qui brûlait le puissant prêtre de Memphis; le savant professeur de Berlin enseigne sous le même ciel inclément qui vit jadis les misères du sauvage finnois.

Le plus curieux, c'est que l'opinion égalitaire, admise par la masse des esprits, d'où elle a découlé dans nos institutions et dans nos mœurs, n'a pas trouvé assez de force pour détrôner l'évidence, et que les gens les plus convaincus de sa vérité font tous les jours acte d'hommage au sentiment contraire. Personne ne se refuse à constater, à chaque instant, de graves différences entre les nations, et le langage usuel même les confesse avec la plus naïve inconséquence. On ne fait, en cela, qu'imiter ce qui s'est pratiqué à des époques non moins persuadées que nous, et pour les mêmes causes, de l'égalité absolue des races.

Chaque nation a toujours su, à côté du dogme libéral de la fraternité, maintenir, auprès des noms des autres peuples, des qualifications et des épithètes qui indiquaient des dissemblances. Le Romain d'Italie appelait le Romain de la Grèce, *Graeculus,* et lui attribuait le monopole de la loquacité vaniteuse et du manque de courage. Il se moquait du colon de Carthage, et prétendait le reconnaître entre mille à son esprit processif et à sa mauvaise foi. Les Alexandrins passaient pour spirituels, insolents et séditieux. Au moyen âge, les monarques anglo-normands taxaient leurs sujets gallois de légèreté et d'inconsistance d'esprit. Aujourd'hui qui n'a pas entendu relever les traits distinctifs de l'Allemand, de l'Espagnol, de l'Anglais et

du Russe? Je n'ai pas à me prononcer sur l'exactitude des jugements. Je note seulement qu'ils existent, et que l'opinion courante les adopte. Ainsi donc, si, d'une part, les familles humaines sont dites égales, et que, de l'autre, les unes soient frivoles, les autres posées; celles-ci âpres au gain, celles-là à la dépense; quelques-unes énergiquement amoureuses des combats, plusieurs économes de leurs peines et de leurs vies, il tombe sous le sens que ces nations si différentes doivent avoir des destinées bien diverses, bien dissemblables, tranchons le mot, bien inégales. Les plus fortes joueront dans la tragédie du monde les personnages des rois et des maîtres. Les plus faibles se contenteront des bas emplois.

Je ne crois pas qu'on ait fait de nos jours le rapprochement entre les idées généralement admises sur l'existence d'un caractère spécial pour chaque peuple et la conviction non moins répandue que tous les peuples sont égaux. Cependant cette contradiction frappe bien fort; elle est flagrante, et d'autant plus grave que les partisans de la démocratie ne sont pas les derniers à célébrer la supériorité des Saxons de l'Amérique du Nord sur toutes les nations du même continent. Ils attribuent, à la vérité, les hautes prérogatives de leurs favoris à la seule influence de la forme gouvernementale. Toutefois ils ne nient pas, que je sache, la disposition particulière et native des compatriotes de Penn et de Washington à établir dans tous les lieux de leur séjour des institutions libérales, et, ce qui est plus, à les savoir conserver. Cette force de persistance n'est-elle pas, je le demande, une bien grande prérogative départie à cette branche de la famille humaine, prérogative d'autant plus précieuse que la plupart des groupes qui ont peuplé jadis ou peuplent encore l'univers semblent en être privés?

Je n'ai pas la prétention de jouir sans combat de la vue de cette inconséquence. C'est ici, sans doute, que les partisans de l'égalité objecteront bien haut la puissance des institutions et des mœurs; c'est ici qu'ils diront, encore une fois, combien l'essence du gouvernement par sa seule et propre vertu, combien le fait du despotisme ou de la liberté, influent puissamment

sur le mérite et le développement d'une nation : mais c'est ici que moi, de même, je contesterai la force de l'argument.

Les institutions politiques n'ont à choisir qu'entre deux origines : ou bien elles dérivent de la nation qui doit vivre sous leur règle, ou bien, inventées chez un peuple influent, elles sont appliquées par lui à des États tombés dans sa sphère d'action.

Avec la première hypothèse il n'y a pas de difficulté. Le peuple évidemment a calculé ses institutions sur ses instincts et sur ses besoins; il s'est gardé de rien statuer qui pût gêner les uns ou les autres; et si, par mégarde ou maladresse, il l'a fait, bientôt le malaise qui en résulte l'amène à corriger ses lois et à les mettre dans une concordance plus parfaite avec leur but. Dans tout pays autonome, on peut dire que la loi émane toujours du peuple; non pas qu'il ait constamment la faculté de la promulguer directement, mais parce que, pour être bonne, il faut qu'elle soit modelée sur ses vues, et telle que, bien informé, il l'aurait imaginée lui-même. Si quelque très sage législateur semble, au premier abord, l'unique source de la loi, qu'on y regarde de bien près, et l'on se convaincra aussitôt que, par l'effet de sa sagesse même, le vénérable maître se borne à rendre ses oracles sous la dictée de sa nation. Judicieux comme Lycurgue, il n'ordonnera rien que le Dorien de Sparte ne puisse admettre, et, théoricien comme Dracon, il créera un code qui bientôt sera ou modifié ou abrogé par l'Ionien d'Athènes, incapable, comme tous les enfants d'Adam, de conserver longtemps une législation étrangère à ses vraies et naturelles tendances. L'intervention d'un génie supérieur dans cette grande affaire d'une invention de lois n'est jamais qu'une manifestation spéciale de la volonté éclairée d'un peuple, ou, si ce n'est que le produit isolé des rêveries d'un individu, nul peuple ne saurait s'en accommoder longtemps. On ne peut donc admettre que les institutions ainsi trouvées et façonnées par les races fassent les races ce qu'on les voit être. Ce sont des effets, et non des causes. Leur influence est grande évidemment : elles conservent le génie national, elles lui frayent des chemins, elles lui indiquent

son but, et même, jusqu'à un certain point, échauffent ses instincts, et lui mettent à la main les meilleurs instruments d'action; mais elles ne créent pas leur créateur, et, pouvant servir puissamment ses succès en l'aidant à développer ses qualités innées, elles ne sauraient jamais qu'échouer misérablement quand elles prétendent trop agrandir le cercle ou le changer. En un mot, elles ne peuvent pas l'impossible.

Les institutions fausses et leurs effets ont cependant joué un grand rôle dans le monde. Quand Charles Ier, fâcheusement conseillé par le comte de Strafford, voulait plier les Anglais au gouvernement absolu, le roi et son ministre marchaient sur le terrain fangeux et sanglant des théories. Quand les calvinistes rêvaient chez nous une administration tout à la fois aristocratique et républicaine, et travaillaient à l'implanter par les armes, ils se mettaient également à côté du vrai.

Quand le régent prétendit donner gain de cause aux courtisans vaincus en 1652, et essayer du gouvernement d'intrigue qu'avaient souhaité le coadjuteur et ses amis (1), ses efforts ne plurent à personne, et blessèrent également noblesse, clergé, parlement et tiers état. Quelques traitants seuls se réjouirent. Mais, lorsque Ferdinand le Catholique institua contre les Maures d'Espagne ses terribles et nécessaires moyens de destruction; lorsque Napoléon rétablit en France la religion, flatta l'esprit militaire, organisa le pouvoir d'une manière à la fois protectrice et restrictive, l'un et l'autre de ces potentats avaient bien écouté et bien compris le génie de leurs sujets, et ils bâtissaient sur le terrain pratique. En un mot, les fausses institutions, très belles souvent sur le papier, sont celles qui, n'étant pas conformes aux qualités et aux travers nationaux, ne conviennent pas à un État, bien que pouvant faire fortune

(1) M. le comte de Saint-Priest, dans un excellent article de la *Revue des Deux Mondes*, a très justement démontré que le parti écrasé par le cardinal de Richelieu n'avait rien de commun avec la féodalité ni avec les grands systèmes aristocratiques. MM. de Montmorency, de Cinq-Mars, de Marillac, ne cherchaient à bouleverser l'État que pour obtenir des honneurs et des faveurs. Le grand cardinal est tout à fait innocent du meurtre de la noblesse française, qu'on lui a tant reproché.

dans le pays voisin. Elles ne créent que le désordre et l'anarchie, fussent-elles empruntées à la législation des anges. Les autres, tout au rebours, qu'à tel ou tel point de vue, et même d'une manière absolue, le théoricien et le moraliste peuvent blâmer, sont bonnes pour les raisons contraires. Les Spartiates étaient petits de nombre, grands de cœur, ambitieux et violents : de fausses lois n'en auraient tiré que de pâles coquins; Lycurgue en fit d'héroïques brigands.

Qu'on n'en doute pas. Comme la nation est née avant la loi, la loi tient d'elle et porte son empreinte avant de lui donner la sienne. Les modifications que le temps amène dans les institutions en sont encore une bien grande preuve.

Il a été dit plus haut qu'à mesure que les peuples se civilisaient, s'agrandissaient, devenaient plus puissants, leur sang se mélangeait et leurs instincts subissaient des altérations graduelles. En prenant ainsi des aptitudes différentes, il leur devient impossible de s'accommoder des lois convenables pour leurs devanciers. Aux générations nouvelles, les mœurs le sont également et les tendances de même, et des modifications profondes dans les institutions ne tardent pas à suivre. On voit ces modifications devenir plus fréquentes et plus profondes, à mesure que la race change davantage, tandis qu'elles restaient plus rares et plus graduées, tant que les populations elles-mêmes étaient plus proches parentes des premiers inspirateurs de l'État. En Angleterre, celui de tous les pays de l'Europe où les modifications du sang ont été les plus lentes et jusqu'ici les moins variées, on voit encore les institutions du quatorzième et du quinzième siècle subsister dans les bases de l'édifice social. On y retrouve, presque dans sa vigueur ancienne, l'organisation communale des Plantagenets et des Tudors, la même façon de mêler la noblesse au gouvernement et de composer cette noblesse, le même respect pour l'antiquité des familles uni au même goût pour les parvenus de mérite (1). Mais cependant, comme, depuis Jacques Ier, et surtout depuis l'Union de la reine Anne, le sang anglais a tendu de plus en

(1) Macaulay, *History of England*. In-8°. Paris, 1849, t. I.

plus à se mélanger avec celui d'Écosse et d'Irlande, que d'autres nations ont aussi contribué, bien qu'imperceptiblement, à altérer la pureté de la descendance, il en résulte que les innovations, tout en restant toujours assez fidèles à l'esprit primitif de la constitution, sont devenues, de nos jours, plus fréquentes qu'autrefois.

En France, les mariages ethniques ont été bien autrement nombreux et variés. Il est même arrivé que, par de brusques revirements, le pouvoir a passé d'une race à une autre. Aussi y a-t-il eu, dans la vie sociale, plutôt des changements que des modifications, et ces changements ont été d'autant plus graves que les groupes qui se succédaient au pouvoir étaient plus différents. Tant que le nord de la France est resté prépondérant dans la politique du pays, la féodalité, ou, pour mieux dire, ses restes informes, se sont défendus avec assez d'avantage, et l'esprit municipal a tenu bon avec eux. Après l'expulsion des Anglais, au quinzième siècle, les provinces du centre, bien moins germaniques que les contrées d'outre-Loire, et qui, venant de restaurer l'indépendance nationale sous la conduite de Charles VII, voyaient naturellement leur sang gallo-romain prédominer dans les conseils et dans les camps, firent régner le goût de la vie militaire, des conquêtes extérieures, bien particulier à la race celtique, et l'amour de l'autorité, infus dans le sang romain. Pendant le seizième siècle, elles préparèrent largement le terrain sur lequel les compagnons aquitains de Henri IV, moins celtiques et plus romains encore, vinrent, en 1599, placer une autre et plus grosse pierre du pouvoir absolu. Puis, Paris ayant, à la fin, acquis la domination par suite de la concentration que le génie méridional avait favorisée, Paris, dont la population est assurément un résumé des spécimens ethniques les plus variés, n'eut plus de motif pour comprendre, aimer ni respecter aucune tradition aucune tendance spéciale, et cette grande capitale, cette tour de Babel, rompant avec le passé, soit de la Flandre, soit du Poitou, soit du Languedoc, attira la France dans les expérimentations multipliées des doctrines les plus étrangères à ses coutumes anciennes.

On ne peut donc admettre que les institutions fassent les peuples ce qu'on les voit, quand ce sont les peuples qui les ont inventées. Mais en est-il de même dans la seconde hypothèse, c'est-à-dire lorsqu'une nation reçoit son code de mains étrangères pourvues de la puissance nécessaire pour le lui faire accepter, bon gré mal gré?

Il est des exemples de pareilles tentatives. Je n'en trouverai pas, à la vérité, qui aient été exécutées sur une grande échelle par les gouvernements vraiment politiques de l'antiquité ou des temps modernes; leur sagesse ne s'est jamais appliquée à transformer le fond même de grandes multitudes. Les Romains étaient trop habiles pour se livrer à d'aussi dangereuses expériences. Alexandre, avant eux, ne les avait pas essayées; et convaincus, par l'instinct ou la raison, de l'inanité de pareils efforts, les successeurs d'Auguste se contentèrent, comme le vainqueur de Darius, de régner sur une vaste mosaïque de peuples qui tous conservaient leurs habitudes, leurs mœurs, leurs lois, leurs procédés propres d'administration et de gouvernement, et qui, pour la plupart, tant que du moins ils restèrent par la race assez identiques à eux-mêmes, n'acceptèrent, en commun avec leurs cosujets, que des prescriptions de fiscalité ou de précaution militaire.

Toutefois il est une circonstance qu'il ne faut pas négliger. Plusieurs des peuples asservis aux Romains avaient, dans leurs codes, des points tellement en désaccord avec les sentiments de leurs maîtres, qu'il était impossible à ces derniers d'en tolérer l'existence : témoin les sacrifices humains des druides, qu'en effet poursuivirent les défenses les plus sévères. Eh bien, les Romains, avec toute leur puissance, ne réussirent jamais complètement à extirper des rites aussi barbares. Dans la Narbonnaise, la victoire fut facile : la population gallique avait été presque entièrement remplacée par des colons romains; mais, dans le centre, chez les tribus plus intactes, la résistance s'obstina, et, dans la presqu'île bretonne, où, au quatrième siècle, une colonie rapporta d'Angleterre les vieilles mœurs avec le vieux sang, les peuplades persistèrent, par patriotisme, par attachement à leurs traditions, à égorger des hommes sur

leurs autels aussi souvent qu'elles l'osèrent. La surveillance la plus active ne réussissait pas à leur arracher des mains le couteau et le flambeau sacrés. Toutes les révoltes commençaient par la restauration de ce terrible trait du culte national, et le christianisme, vainqueur encore indigné d'un polythéisme sans morale, vint, chez les Armoricains, se heurter avec épouvante contre des superstitions plus repoussantes encore. Il ne parvint à les détruire qu'après des efforts bien longs, puisqu'au dix-septième siècle, le massacre des naufragés et l'exercice du droit de bris subsistaient dans toutes les paroisses maritimes où le sang kimrique s'était conservé pur. C'est que ces coutumes barbares répondaient aux instincts et aux sentiments indomptables d'une race qui, n'ayant pas été suffisamment mélangée, n'avait pas eu jusqu'alors de raisons déterminantes pour changer d'avis.

Ce fait est digne de réflexion; mais les temps modernes présentent surtout des exemples d'institutions imposées et non subies. Un caractère remarquable de la civilisation européenne, c'est son intolérance, conséquence de la conscience qu'elle a de sa valeur et de sa force. Elle se trouve dans le monde, soit en face de barbaries décidées, soit à côté d'autres civilisations. Elle traite les unes et les autres avec un dédain presque égal, et, voyant dans tout ce qui n'est pas elle des obstacles à ses conquêtes, elle est fort disposée à exiger des peuples une complète transformation. Toutefois les Espagnols, les Anglais et les Hollandais, et nous aussi quelquefois, nous n'avons pas osé nous abandonner trop complètement aux impulsions du génie novateur, là où nous avions des masses un peu considérables devant nous, imitant ainsi la discrétion forcée des conquérants de l'antiquité. L'Orient et l'Afrique, soit septentrionale, soit occidentale, sont des témoins irréfragables que les nations les plus éclairées ne parviennent pas à donner à des peuples conquis des institutions antipathiques à leur nature. J'ai déjà rappelé que l'Inde anglaise continue son mode de vie séculaire sous les lois qu'elle s'est jadis données. Les Javanais, bien que très soumis, sont fort éloignés de se sentir entraînés vers des institutions approchant de celles de la Néerlande. Ils conti-

nuent à vivre en face de leurs maîtres comme ils vivaient libres, et, depuis le seizième siècle, où l'action européenne dans le monde oriental a commencé, on ne s'aperçoit pas qu'elle ait le moindrement influé sur les mœurs des tributaires les mieux domptés.

Mais tous les peuples vaincus ne sont pas assez forts par le nombre pour que le maître européen soit disposé à se contraindre. Il en est sur lesquels on a pesé avec toute la puissance du sabre pour aider à celle de la persuasion. On a résolument voulu changer leur mode d'existence, leur donner des institutions que nous savons bonnes et utiles. A-t-on réussi?

L'Amérique nous offre à ce sujet le champ d'expériences le plus riche. Dans tout le sud, où la puissance espagnole a régné sans contrainte, à quoi a-t-elle abouti? A déraciner les anciens empires, sans doute, non pas à éclairer les populations; elle n'a pas créé des hommes semblables à leurs précepteurs.

Dans le nord, avec des procédés différents, les résultats ont été aussi négatifs; que dis-je? ils ont été plus nuls quant à la bienfaisante influence, plus calamiteux au point de vue de l'humanité, car, du moins, les Indiens espagnols multiplient d'une manière remarquable (1); ils ont même transformé le sang de leurs vainqueurs, qui ainsi sont descendus à leur niveau, tandis que les hommes à peaux rouges des États-Unis, saisis par l'énergie anglo-saxonne, sont morts du contact. Le peu qui en reste encore disparaît chaque jour, et disparaît tout aussi incivilisé, tout aussi incivilisable que ses pères.

Dans l'Océanie, les observations concluent de même : les peuplades aborigènes vont partout s'éteignant. On réussit quelquefois à leur arracher leurs armes, à les empêcher de nuire; on ne les change pas. Partout où l'Européen est le maître, elles ne s'entre-mangent plus, elles se gorgent d'eau-de-vie, et cet abrutissement nouveau est tout ce que notre esprit initiateur réussit à leur faire aimer. Enfin il est au monde deux

(1) M. Al. de Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géogr. du N. C.*, t. II, p. 129-130.

gouvernements formés par des peuples étrangers à nos races sur des modèles fournis par nous : l'un fonctionne aux îles Sandwich, l'autre à Saint-Domingue. L'appréciation de ces deux États achèvera de démontrer l'impuissance de toutes tentatives pour donner à un peuple des institutions qui ne lui sont pas suggérées par son propre génie.

Aux îles Sandwich, le système représentatif brille de tout son éclat. On y trouve une chambre haute, une chambre basse, un ministère qui gouverne, un roi qui règne ; rien n'y manque. Mais tout cela n'est que décoration. Le rouage indispensable de la machine, celui qui la met en branle, c'est le corps des missionnaires protestants. Sans eux, roi, pairs et députés, ignorant la route à suivre, cesseraient bientôt de fonctionner. Aux missionnaires seuls revient l'honneur de trouver les idées, de les présenter, de les faire accepter, soit par le crédit dont ils jouissent sur leurs néophytes, soit, au besoin, par la menace. Je doute cependant que, si les missionnaires n'avaient pour instruments de leur volonté que le roi et les chambres, ils ne se vissent obligés, après avoir lutté quelque temps contre l'inaptitude de leurs écoliers, de prendre dans le maniement des affaires une part très grande, très directe, et par conséquent trop apparente. Ils ont paré à cet inconvénient au moyen d'un ministère qui est tout simplement composé d'hommes de race européenne. Ainsi, les affaires se traitent et se décident, en fait, entre la mission protestante et ses agents ; le reste n'est là que pour la montre.

Quant au roi Kamehameha III, c'est, paraît-il, un prince de mérite. Il a, pour son compte, renoncé à se tatouer la figure, et, bien que n'ayant pas encore converti tous ses courtisans, il éprouve déjà la juste satisfaction de ne les plus voir tracer sur leurs fronts et leurs joues que d'assez légers dessins. Le gros de la nation, nobles de campagne et gens du peuple, persiste sur ce point, comme sur les autres, dans les vieilles idées. Toutefois des causes très nombreuses amènent chaque jour aux îles Sandwich un surcroît de population européenne. Le voisinage de la Californie fait du royaume hawaïen un point très intéressant pour la clairvoyante énergie de nos

nations. Les baleiniers déserteurs et les matelots réfractaires de la marine militaire n'y sont plus les seuls colons de race blanche : des marchands, des spéculateurs, des aventuriers de toute espèce, accourent, y bâtissent des maisons et s'y fixent. La race indigène, envahie, va peu à peu se mélanger et disparaître. Je ne sais si le gouvernement représentatif et indépendant ne fera pas bientôt place à une simple administration déléguée, relevant de quelque grande puissance étrangère; ce dont je ne doute pas, c'est que les institutions importées finiront par s'établir solidement dans ce pays, et le jour de leur triomphe verra, synchronisme nécessaire, la ruine totale des naturels.

A Saint-Domingue, l'indépendance est complète. Là, point de missionnaires exerçant une autorité voilée et absolue; point de ministère étranger fonctionnant avec l'esprit européen : tout est abandonné aux inspirations de la population elle-même. Cette population, dans la partie espagnole, est composée de mulâtres. Je n'en parlerai pas. Ces gens paraissent imiter, tant bien que mal, ce que notre civilisation a de plus facile : ils tendent, comme tous les métis, à se fondre dans la branche de leur généalogie qui leur fait le plus d'honneur; ils sont donc susceptibles, jusqu'à un certain point, de mettre en pratique nos usages. Ce n'est pas chez eux qu'il faut étudier la question absolue. Passons donc les montagnes qui séparent la république dominicaine de l'État d'Haïti.

Nous nous trouvons là en face d'une société dont les institutions sont non seulement pareilles aux nôtres, mais encore dérivent des maximes les plus récentes de notre sagesse politique. Tout ce que, depuis soixante ans, le libéralisme le plus raffiné a fait proclamer dans les assemblées délibérantes de l'Europe, tout ce que les penseurs les plus amis de l'indépendance et de la dignité de l'homme ont pu écrire, toutes les déclarations de droits et de principes, ont trouvé leur écho sur les rives de l'Artibonite. Rien d'africain n'a survécu dans les lois écrites; les souvenirs de la terre chamitique ont officiellement disparu des esprits; jamais le langage officiel n'en a montré la trace; les institutions, je le répète, sont complète-

ment européennes. Voyons maintenant comment elles s'adaptent avec les mœurs.

Quel contraste! Les mœurs? on les voit aussi dépravées, aussi brutales, aussi féroces que dans le Dahomey ou le pays des Fellatahs (1). Le même amour barbare de la parure s'allie à la même indifférence pour le mérite de la forme; le beau réside dans la couleur, et, pourvu qu'un vêtement soit d'un rouge éclatant et garni de faux or, le goût ne s'occupe guère des solutions de continuité de l'étoffe; et, quant à la propreté, personne ne s'en soucie. Veut-on, dans ce pays-là, s'approcher d'un haut fonctionnaire? on est introduit près d'un grand nègre étendu à la renverse sur un banc de bois, la tête enveloppée d'un mauvais mouchoir déchiré et couverte d'un chapeau à cornes largement galonné d'or. Un sabre immense pend à côté de cet amas de membres; l'habit brodé n'est pas accompagné d'un gilet; le général a des pantoufles. L'interrogez-vous, cherchez-vous à pénétrer dans son esprit pour y apprécier la nature des idées qui l'occupent? vous trouvez l'intelligence la plus inculte unie à l'orgueil le plus sauvage, qui n'a d'égal qu'une aussi profonde et incurable nonchalance. Si cet homme ouvre la bouche, il va vous débiter tous les lieux communs dont les journaux nous ont fatigués depuis un demi-siècle. Ce barbare les sait par cœur; il a d'autres intérêts, des instincts très différents; il n'a pas d'autres notions acquises. Il parle comme le baron d'Holbach, raisonne comme M. de Grimm, et, au fond, il n'a de sérieux souci que de mâcher du tabac, boire de l'alcool, éventrer ses ennemis et se concilier les sorciers. Le reste du temps il dort.

L'État est partagé en deux fractions, que ne séparent pas des incompatibilités de doctrines, mais de peaux : les mulâtres se tiennent d'un côté, les nègres de l'autre. Aux mulâtres appartient, sans aucun doute, plus d'intelligence, un esprit plus ouvert à la conception. Je l'ai déjà fait remarquer pour les Dominicains : le sang européen a modifié la nature africaine, et ces

(1) Voir, quant aux détails les plus récents, les articles publiés par M. Gustave d'Alaux dans la *Revue des Deux Mondes*.

hommes pourraient, fondus dans une masse blanche, et avec de bons modèles constamment sous les yeux, devenir ailleurs des citoyens utiles. Par malheur la suprématie du nombre et de la force appartient, pour le moment, aux nègres. Ceux-là, bien que leurs grands-pères, tout au plus, aient connu la terre d'Afrique, en subissent encore l'influence entière; leur suprême joie, c'est la paresse; leur suprême raison, c'est le meurtre. Entre les deux partis qui divisent l'île, la haine la plus intense n'a jamais cessé de régner. L'histoire d'Haïti, de la démocratique Haïti, n'est qu'une longue relation de massacres : massacres des mulâtres par les nègres, lorsque ceux-ci sont les plus forts; des nègres par les mulâtres, quand le pouvoir est aux mains de ces derniers. Les institutions, pour philanthropiques qu'elles se donnent, n'y peuvent rien; elles dorment impuissantes sur le papier où l'on les a écrites; ce qui règne sans frein, c'est le véritable esprit des populations. Conformément à une loi naturelle indiquée plus haut, la variété noire, appartenant à ces tribus humaines qui ne sont pas aptes à se civiliser, nourrit l'horreur la plus profonde pour toutes les autres races; aussi voit-on les nègres d'Haïti repousser énergiquement les blancs et leur défendre l'entrée de leur territoire; ils voudraient de même exclure les mulâtres, et visent à leur extermination. La haine de l'étranger est le principal mobile de la politique locale. Puis, en conséquence de la paresse organique de l'espèce, l'agriculture est annulée, l'industrie n'existe pas même de nom, le commerce se réduit de jour en jour, la misère, dans ses déplorables progrès, empêche la population de se reproduire, tandis que les guerres continuelles, les révoltes, les exécutions militaires, réussissent constamment à la diminuer. Le résultat inévitable et peu éloigné d'une telle situation sera de rendre désert un pays dont la fertilité et les ressources naturelles ont jadis enrichi des générations de planteurs, et d'abandonner aux chèvres sauvages les plaines fécondes, les magnifiques vallées, les mornes grandioses de la reine des Antilles (1).

(1) La colonie de Saint-Domingue, avant son émancipation, était un des lieux de la terre où la richesse et l'élégance des mœurs avaient poussé le plus loin leurs raffinements. Ce que la Havane est devenue en

Je suppose le cas où les populations de ce malheureux pays auraient pu agir conformément à l'esprit des races dont elles sont issues, où, ne se trouvant pas sous le protectorat inévitable et l'impulsion de doctrines étrangères, elles auraient formé leur société tout à fait librement et en suivant leurs seuls instincts. Alors, il se serait fait, plus ou moins spontanément, mais jamais sans quelques violences, une séparation entre les gens des deux couleurs.

Les mulâtres auraient habité les bords de la mer, afin de se tenir toujours avec les Européens dans des rapports qu'ils recherchent. Sous la direction de ceux-ci, on les aurait vus marchands, courtiers surtout, avocats, médecins, resserrer des liens qui les flattent, se mélanger de plus en plus, s'améliorer graduellement, perdre, dans des proportions données, le caractère avec le sang africain.

Les nègres se seraient retirés dans l'intérieur, et ils y auraient formé de petites sociétés analogues à celles que créaient jadis les esclaves marrons à Saint-Domingue même, à la Martinique, à la Jamaïque et surtout à Cuba, dont le territoire étendu et les forêts profondes offrent des abris plus sûrs. Là, au milieu des productions si variées et si brillantes de la végétation antillienne, le noir américain, abondamment pourvu des moyens d'existence que prodigue, à si peu de frais, une terre opulente, serait revenu en toute liberté à cette organisation despotiquement patriarcale si naturelle à ceux de ses congénères que les vainqueurs musulmans de l'Afrique n'ont pas encore contraints. L'amour de l'isolement aurait été tout à la fois la cause et le résultat de ces institutions. Des tribus se formant seraient, au bout de peu de temps, devenues étrangères et hostiles les unes aux autres. Des guerres locales auraient été le seul événement politique des différents cantons, et l'île, sauvage, médiocrement peuplée, fort mal cultivée, aurait cependant conservé une double population, maintenant condamnée à disparaître, par suite de la funeste influence de lois et d'institutions sans rapports

fait d'activité commerciale, Saint-Domingue le montrait avec surcroît. Les esclaves affranchis y ont mis bon ordre.

avec la structure de l'intelligence des nègres, avec leurs intérêts, avec leurs besoins.

Ces exemples de Saint-Domingue et des îles Sandwich sont assez concluants. Je ne puis cependant résister au désir de toucher encore, avant de quitter définitivement ce sujet, à un autre fait analogue et dont le caractère particulier prête une bien grande force à mon opinion. J'ai appelé en témoignage un état où les institutions, imposées par des prédicateurs protestants, ne sont qu'un calque assez puéril de l'organisation britannique; ensuite j'ai parlé d'un gouvernement matériellement libre, mais intellectuellement lié à des théories européennes, et qui a dû mettre en pratique l'application de ces théories, d'où la mort s'ensuit pour les malheureuses populations haïtiennes. Voici maintenant un exemple d'une tout autre nature, qui m'est offert par les tentatives des pères jésuites pour civiliser les indigènes du Paraguay (1).

Ces missionnaires, par l'élévation de leur intelligence et la beauté de leur courage, ont excité l'admiration universelle; et les ennemis les plus déclarés de leur ordre n'ont pas cru pouvoir leur refuser un ample tribut d'éloges. En effet, si des institutions issues d'un esprit étranger à une nation ont eu jamais quelques chances de succès, c'étaient assurément celles-là, fondées sur la puissance du sentiment religieux et appuyées de ce qu'un génie d'observation, aussi juste que fin, avait pu trouver d'idées d'appropriation. Les Pères s'étaient persuadés, opinion du reste fort répandue, que la barbarie est à la vie des peuples ce que l'enfance est à celle des individus, et que plus une nation se montre sauvage et inculte, plus elle est jeune.

Pour mener leurs néophytes à l'adolescence, ils les traitèrent donc comme des enfants, et leur firent un gouvernement despotique aussi ferme dans ses vues et volontés, que doux et affectueux dans ses formes. Les peuplades américaines ont, en général, des tendances républicaines, et la monarchie ou l'aristocratie, rares chez elles, ne s'y montrent jamais que très limitées. Les dispositions natives des Guaranis, auxquelles les jé-

(1) Voir, à ce sujet, Prichard, d'Orbigny, A. de Humboldt, etc.

suites venaient s'adresser, ne contrastaient pas, sur ce point, avec celles des autres indigènes. Toutefois, par une circonstance heureuse, ces peuples témoignaient d'une intelligence relativement développée, d'un peu moins de férocité peut-être que certains de leurs voisins, et de quelque facilité à concevoir des besoins nouveaux. Cent vingt mille âmes environ furent réunies dans les villages des missions sous la conduite des Pères. Tout ce que l'expérience, l'étude journalière, la vive charité, apprenaient aux jésuites, portait profit; on faisait d'incessants efforts pour hâter le succès sans le compromettre. Malgré tant de soins, on sentait cependant que ce n'était pas trop du pouvoir absolu pour contraindre les néophytes à persister dans la bonne voie, et l'on pouvait se convaincre, en maintes occasions, du peu de solidité réelle de l'édifice.

Quand les mesures du comte d'Aranda vinrent enlever au Paraguay ses pieux et habiles civilisateurs, on en reçut la plus triste et la plus complète démonstration. Les Guaranis, privés de leurs guides spirituels, refusèrent toute confiance aux chefs laïques envoyés par la couronne d'Espagne. Ils ne montrèrent aucune attache à leurs nouvelles institutions. Le goût de la vie sauvage les reprit, et aujourd'hui, à l'exception de trente-sept petits villages qui végètent encore sur les bords du Parana, du Paraguay et de l'Uruguay, villages qui contiennent certainement un noyau de population métisse, tout le reste est retourné aux forêts et y vit dans un état aussi sauvage que le sont à l'occident les tribus de même souche, Guaranis et Cirionos. Les fuyards ont repris, je ne dis pas leurs vieilles coutumes dans toute leur pureté, mais du moins des coutumes à peine rajeunies et qui en découlent directement, et cela parce qu'il n'est donné à aucune race humaine d'être infidèle à ses instincts, ni d'abandonner le sentier sur lequel Dieu l'a mise. On peut croire que, si les jésuites avaient continué à régir leurs missions du Paraguay, leurs efforts, servis par le temps, auraient amené des succès meilleurs. Je l'admets; mais à cette condition unique, toujours la même, que des groupes de population européenne seraient venus peu à peu, sous la protection de leur dictature, s'établir dans le pays, se seraient mêlés avec les na-

tifs, auraient d'abord modifié, puis complètement changé le sang, et, à ces conditions, il se serait formé dans ces contrées un État portant peut-être un nom aborigène, se glorifiant peut-être de descendre d'ancêtres autochthones, mais par le fait, mais dans la vérité, aussi européen que les institutions qui l'auraient régi.

Voilà ce que j'avais à dire sur les rapports des institutions avec les races.

CHAPITRE VI.

Dans le progrès ou la stagnation, les peuples sont indépendants des lieux qu'ils habitent.

Il est impossible de ne pas tenir quelque compte de l'influence accordée par plusieurs savants aux climats, à la nature du sol, à la disposition topographique sur le développement des peuples; et, bien qu'à propos de la doctrine des milieux (1), j'y aie touché en passant, ce serait laisser une véritable lacune que de ne pas en parler à fond.

On est généralement porté à croire qu'une nation établie sous un ciel tempéré, non pas assez brûlant pour énerver les hommes, non pas assez froid pour rendre le sol improductif, au bord de grands fleuves, routes larges et mobiles, dans des plaines et des vallées propres à plusieurs genres de culture, au pied de montagnes dont le sein opulent est gorgé de métaux, que cette nation, ainsi aidée par la nature, sera bien promptement amenée à quitter la barbarie, et, sans faute, se civilisera (2). D'autre part, et par une conséquence de ce raisonnement, on admet sans peine que des tribus brûlées par le

(1) Voir plus haut, p. 61.

(2) Consulter, entre autres, Carus : *Ueber ungleiche Befæhigung der verschiedenen Menschheitstæmme für hæhere geistige Entwickelung*, in-8°; Leipzig, 1849, p. 96 et passim.

soleil ou engourdies sur les glaces éternelles, n'ayant d'autre territoire que des rochers stériles, seront beaucoup plus exposées à rester dans l'état de barbarie. Alors il va sans dire que, dans cette hypothèse, l'humanité ne serait perfectible qu'à l'aide du secours de la nature matérielle, et que toute sa valeur et sa grandeur existeraient en germe hors d'elle-même. Pour assez spécieuse, au premier aspect, que semble cette opinion, elle ne concorde sur aucun point avec les réalités nombreuses que l'observation procure.

Nuls pays certainement ne sont plus fertiles, nuls climats plus doux que ceux des différentes contrées de l'Amérique. Les grands fleuves y abondent, les golfes, les baies, les havres y sont vastes, profonds, magnifiques, multipliés; les métaux précieux s'y trouvent à fleur de terre; la nature végétale y prodigue presque spontanément les moyens d'existence les plus abondants et les plus variés, tandis que la faune, riche en espèces alimentaires, présente des ressources plus substantielles encore. Et pourtant la plus grande partie de ces heureuses contrées est parcourue, depuis des séries de siècles, par des peuplades restées étrangères à la plus médiocre exploitation de tant de trésors.

Plusieurs ont été sur la voie de mieux faire. Une maigre culture, un travail barbare du minerai, sont des faits qu'on observe dans plus d'un endroit. Quelques arts utiles, exercés avec une sorte de talent, surprennent encore le voyageur. Mais tout cela, en définitive, est très humble et ne forme pas un ensemble, un faisceau dont une civilisation quelconque soit jamais sortie. Certainement il a existé, à des époques fort lointaines, dans la contrée étendue entre le lac Érié et le golfe du Mexique, depuis le Missouri jusqu'aux montagnes Rocheuses (1), une nation qui a laissé des traces remarquables de sa présence. Les restes de constructions, les inscriptions gravées

(1) Prichard, *Histoire naturelle de l'homme*, t. II, p. 80 et pass. Voir surtout les récentes recherches de E. G. Squier, consignées dans ses *Observations on the aboriginal monuments of the Mississipi Valley*, New-York, 1847, et dans plusieurs publications, revues et journaux qui ont récemment paru en Amérique.

sur des rochers, les tumulus (1), les momies indiquent une culture intellectuelle avancée. Mais rien ne prouve qu'entre cette mystérieuse nation et les peuplades errant aujourd'hui sur ses tombes, il y ait une parenté bien proche. Dans tous les cas, si, par suite d'un lien naturel quelconque, ou d'une initiation d'esclaves, les aborigènes actuels tiennent des anciens maîtres du pays la première notion de ces arts qu'ils pratiquent à l'état élémentaire, on ne pourrait qu'être frappé davantage de l'impossibilité où ils se sont trouvés de perfectionner ce qu'on leur avait appris, et je verrais là un motif de plus pour rester persuadé que le premier peuple venu, placé dans les circonstances géographiques les plus favorables, n'est pas destiné par cela même à se civiliser.

Au contraire, il y a, entre l'aptitude d'un climat et d'un pays à servir les besoins de l'homme et le fait même de la civilisation, une indépendance complète. L'Inde est une con-

(1) La construction très particulière de ces tumulus, et les nombreux ustensiles et instruments qu'ils recèlent, occupent beaucoup, en ce moment, la perspicacité et le talent des antiquaires américains. J'aurai occasion, dans le quatrième volume de cet ouvrage, d'exprimer une opinion sur la valeur de ces reliques, au point de vue de la civilisation; pour le moment, je me bornerai à en dire que leur excessive antiquité est impossible à révoquer en doute. M. Squier est parfaitement fondé à en trouver une preuve dans ce fait seul, que les squelettes découverts dans les tumulus tombent en poussière au moindre contact de l'air, bien que les conditions, quant à la qualité du sol, soient des meilleures, tandis que les corps enterrés sous les cromlechs bretons, et qui ont au moins 1,800 ans de sépulture, sont parfaitement solides. On peut donc concevoir aisément qu'entre ces très anciens possesseurs du sol de l'Amérique et les tribus Lenni-Lénapés et autres, il n'y ait pas de rapports. Avant de clore cette note, je ne puis me dispenser de louer l'industrieuse habileté que déploient les savants américains dans l'étude des antiquités de leur grand continent. Fort embarrassés par l'excessive fragilité des crânes exhumés, ils ont imaginé, après plusieurs autres essais infructueux, de couler dans les cadavres, avec des précautions inouïes, une préparation bitumineuse qui, en se solidifiant aussitôt, préserve les ossements de la dissolution. Il paraît que ce procédé, fort délicat à employer, et qui demande autant d'adresse que de promptitude, obtient généralement un entier succès.

trée qu'il a fallu fertiliser, l'Égypte de même (1). Voilà deux centres bien célèbres de la culture et du perfectionnement humains. La Chine, à côté de la fécondité de certaines de ses parties, a présenté, dans d'autres, des difficultés très laborieuses à vaincre. Les premiers événements y sont des combats contre les fleuves; les premiers bienfaits des antiques empereurs consistent en ouvertures de canaux, en dessèchements de marais. Dans la contrée mésopotamique de l'Euphrate et du Tigre, théâtre de la splendeur des premiers États assyriens, territoire sanctifié par la majesté des plus sacrés souvenirs, dans ces régions où le froment, dit-on, croît spontanément (2), le sol est cependant si peu productif par lui-même, que de vastes et courageux travaux d'irrigation ont pu seuls le rendre propre à nourrir les hommes. Maintenant que les canaux sont détruits, comblés ou encombrés, la stérilité a repris ses droits. Je suis donc très porté à croire que la nature n'avait pas autant favorisé ces régions qu'on le pense d'ordinaire. Toutefois je ne discuterai pas sur ce point. J'admets que la Chine, l'Égypte, l'Inde et l'Assyrie aient été des lieux complètement appropriés à l'établissement de grands empires et au développement de puissantes civilisations; j'accorde que ces lieux aient réuni les meilleures conditions de prospérité. On l'avouera aussi, ces conditions étaient de telle nature, que, pour en profiter, il était indispensable d'avoir atteint préalablement, par d'autres voies, un haut degré de perfectionnement social. Ainsi, pour que le commerce pût s'emparer des grands cours d'eau, il fallait que l'industrie, ou pour le moins l'agriculture, existassent déjà, et l'attrait sur les peuples voisins n'aurait pas eu lieu avant que des villes et des marchés ne fussent bâtis et enrichis de longue main. Les grands avantages départis à la Chine, à l'Inde et à l'Assyrie supposent donc, chez les peuples qui en

(1) L'Inde antique a nécessité, de la part des premiers colons de race blanche, de très grands travaux de défrichement. Voir Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I. Pour l'Égypte, voir ce que dit M. de Bunsen, *Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte*, de la fertilisation du Fayoum, œuvre gigantesque des premiers souverains.

(2) Syncellus. Φέρειν δὲ αὐτὴν πυροὺς ἀγρίους καὶ κριθὰς, καὶ ὦχρον, καὶ σήσαμον, καὶ τὰς ἐν τοῖς ἕλεσι φυομένας ῥίζας ἐσθίεσθαι.

ont tiré bon parti, une véritable vocation intellectuelle et même une civilisation antérieure au jour où l'exploitation de ces avantages put commencer. Mais quittons les régions spécialement favorisées, et regardons ailleurs.

Lorsque les Phéniciens, dans leur migration, vinrent de Tylos, ou de quelque autre endroit du sud-est que l'on voudra, que trouvèrent-ils dans le canton de Syrie où ils se fixèrent? Une côte aride, rocailleuse, serrée étroitement entre la mer et des chaînes de rochers qui semblaient devoir rester à tout jamais stériles. Un territoire si misérable contraignait la nation à ne jamais s'étendre, car, de tous côtés, elle se trouvait enserrée dans une ceinture de montagnes. Et cependant ce lieu, qui devait être une prison, devint, grâce au génie industrieux du peuple qui l'habita, un nid de temples et de palais. Les Phéniciens, condamnés pour toujours à n'être que de grossiers ichtyophages, ou tout au plus de misérables pirates, furent pirates à la vérité, mais grandement, et, de plus, marchands hardis et habiles, spéculateurs audacieux et heureux. Bon! dira quelque contradicteur, nécessité est mère d'invention; si les fondateurs de Tyr et de Sidon avaient habité les plaines de Damas, contents des produits de l'agriculture, ils n'auraient peut-être jamais été un peuple illustre. La misère les a aiguillonnés, la misère a éveillé leur génie.

Et pourquoi donc n'éveille-t-elle pas celui de tant de tribus africaines, américaines, océaniennes, placées dans des circonstances analogues? Pourquoi voyons-nous les Kabyles du Maroc, race ancienne et qui a eu, bien certainement, tout le temps nécessaire pour la réflexion, et, chose plus surprenante encore, toutes les incitations possibles à la simple imitation, n'avoir jamais conçu une idée plus féconde, pour adoucir son sort malheureux, que le pur et simple brigandage maritime? Pourquoi, dans cet archipel des Indes, qui semble créé pour le commerce, dans ces îles océaniennes, qui peuvent si aisément communiquer l'une avec l'autre, les relations pacifiquement fructueuses sont-elles presque absolument dans les mains des races étrangères, chinoise, malaise et arabe? et là où des peuples à demi indigènes, où des nations métisses ont pu s'en

emparer, pourquoi l'activité diminue-t-elle ? Pourquoi la circulation n'a-t-elle lieu que d'après des données de plus en plus élémentaires ? C'est qu'en vérité, pour qu'un État commercial s'établisse sur une côte ou sur une île quelconque, il faut quelque chose de plus que la mer ouverte, que les excitations nées de la stérilité du sol, que même les leçons de l'expérience d'autrui : il faut, dans l'esprit du naturel de cette côte ou de cette île, l'aptitude spéciale qui seule l'amènera à profiter des instruments de travail et de succès placés à sa portée.

Mais je ne me bornerai pas à montrer qu'une situation géographique, déclarée convenable parce qu'elle est fertile, ou, précisément encore, parce qu'elle ne l'est pas, ne donne pas aux nations leur valeur sociale : il faut encore bien établir que cette valeur sociale est tout à fait indépendante des circonstances matérielles environnantes. Je citerai les Arméniens, renfermés dans leurs montagnes, dans ces mêmes montagnes où tant d'autres peuples vivent et meurent barbares de générations en générations, parvenant, dès une antiquité très reculée, à une civilisation assez haute. Ces régions pourtant étaient presque closes, sans fertilité remarquable, sans communication avec la mer.

Les Juifs se trouvaient dans une position analogue, entourés de tribus parlant des dialectes d'une langue parente de la leur, et dont la plupart leur tenaient d'assez près par le sang ; ils devancèrent pourtant tous ces groupes. On les vit guerriers, agriculteurs, commerçants ; on les vit, sous ce gouvernement singulièrement compliqué, où la monarchie, la théocratie, le pouvoir patriarcal des chefs de famille et la puissance démocratique du peuple, représentée par les assemblées et les prophètes, s'équilibraient d'une manière bien bizarre, traverser de longs siècles de prospérité et de gloire, et vaincre, par un système d'émigration des plus intelligents, les difficultés qu'opposaient à leur expansion les limites étroites de leur domaine. Et qu'était-ce encore que ce domaine ? Les voyageurs modernes savent au prix de quels efforts savants les agronomes israélites en entretenaient la factice fécondité. Depuis que cette race choisie n'habite plus ses montagnes et ses plaines, le puits

où buvaient les troupeaux de Jacob est comblé par les sables, la vigne de Naboth a été envahie par le désert, tout comme l'emplacement du palais d'Achab par les ronces. Et dans ce misérable coin du monde, que furent les Juifs? Je le répète, un peuple habile en tout ce qu'il entreprit, un peuple libre, un peuple fort, un peuple intelligent, et qui, avant de perdre bravement, les armes à la main, le titre de nation indépendante, avait fourni au monde presque autant de docteurs que de marchands (1).

Les Grecs, les Grecs eux-mêmes, étaient loin d'avoir à se louer en tout des circonstances géographiques. Leur pays n'était, en bien des parties, qu'une terre misérable. Si l'Arcadie fut un pays aimé des pasteurs, si la Béotie se déclara chère à Cérès et à Triptolème, l'Arcadie et la Béotie jouent un rôle bien mince dans l'histoire hellénique. La riche Corinthe elle-même, la ville favorite de Plutus et de Vénus Mélanis, ne brille ici qu'au second rang. A qui revient la gloire? à Athènes, dont une poussière blanchâtre couvrait la campagne et les maigres oliviers; à Athènes, qui, pour commerce principal, vendait des statues et des livres; puis à Sparte, enterrée dans une vallée étroite, au fond des entassements de rocs où la victoire allait la chercher.

Et Rome, dans le pauvre canton du Latium où la mirent ses fondateurs, au bord de ce petit Tibre, qui venait déboucher sur une côte presque inconnue, que jamais vaisseau phénicien ou grec ne touchait que par hasard, est-ce par sa disposition topographique qu'elle est devenue la maîtresse du monde? Mais, aussitôt que le monde obéit aux enseignes romaines, la politique trouva sa métropole mal placée, et la ville éternelle commença la longue série de ses affronts. Les premiers empereurs, ayant surtout les yeux tournés vers la Grèce, y résidèrent presque toujours. Tibère, en Italie, se tenait à Caprée, entre les deux moitiés de son univers. Ses successeurs allaient à Antioche. Quelques-uns, préoccupés des affaires gauloises, montèrent jusqu'à Trèves. Enfin un décret final enleva

(1) Salvador, *Histoire des Juifs*. In-8°. Paris.

à Rome le titre même de capitale pour le donner à Milan. Que si les Romains ont fait parler d'eux dans le monde, c'est bien certainement malgré la position du district d'où sortaient leurs premières armées, et non pas à cause de cette position.

En descendant aux temps modernes, la multitude des faits dont je puis m'étayer m'embarrasse. Je vois la prospérité quitter tout à fait les côtes méditerranéennes, preuve sans réplique qu'elle ne leur était pas attachée. Les grandes cités commerçantes du moyen âge naissent là où nul théoricien des époques précédentes n'aurait été les bâtir. Novogorod s'élève dans un pays glacé; Brême, sur une côte presque aussi froide. Les villes hanséatiques du centre de l'Allemagne se fondent au milieu de pays qui s'éveillent à peine; Venise apparaît au fond d'un golfe profond. La prépondérance politique brille dans des lieux à peine aperçus jadis. En France, c'est au nord de la Loire et presque au delà de la Seine que réside la force. Lyon, Toulouse, Narbonne, Marseille, Bordeaux, tombent du haut rang où les avait portées le choix des Romains. C'est Paris qui devient la cité importante, Paris, une bourgade trop éloignée de la mer quand il s'agit du commerce, et qui en sera trop près quand viendront les barques normandes. En Italie, des villes, jadis du dernier ordre, priment la cité des papes; Ravenne s'éveille au fond de ses marais, Amalfi est longtemps puissante. Je note, en passant, que le hasard n'a eu aucune part à tous ces revirements, que tous s'expliquent par la présence sur le point donné d'une race victorieuse ou prépondérante. Je veux dire que ce n'était pas le lieu qui faisait la valeur de la nation, qui jamais l'a faite, qui la fera jamais : au contraire, c'était la nation qui donnait, a donné et donnera au territoire sa valeur économique, morale et politique.

Afin d'être aussi clair que possible, j'ajouterai cependant que ma pensée n'est pas de nier l'importance de la situation pour certaines villes, soit entrepôts, soit ports de mer, soit capitales. Les observations que l'on a faites, au sujet de Constantinople et d'Alexandrie notamment, sont incontestables (1). Il est cer-

(1) M. Saint-Marc Girardin, *Revue des Deux Mondes*.

tain qu'il existe sur le globe différents points qu'on peut appeler les clefs du monde, et ainsi l'on conçoit que, dans le cas du percement de l'isthme de Panama, la puissance qui posséderait la ville encore à construire sur ce canal hypothétique aurait un grand rôle à jouer dans les affaires de l'univers. Mais ce rôle, une nation le joue bien, le joue mal, ou même ne le joue pas du tout, suivant ce qu'elle vaut. Agrandissez Chagres, et faites que les deux mers s'unissent sous ses murs; puis soyez libre de peupler la ville d'une colonie à votre gré : le choix auquel vous vous arrêterez déterminera l'avenir de la cité nouvelle. Que la race soit vraiment digne de la haute fortune à laquelle elle aura été appelée, si l'emplacement de Chagres n'est pas précisément le plus propre à développer tous les avantages de l'union des deux Océans, cette population le quittera et ira ailleurs déployer en toute liberté les splendeurs de son sort (1).

(1) Voici, sur le sujet débattu dans ce chapitre, l'opinion, un peu durement exprimée, d'un savant historien et philologue :

« Un assez grand nombre d'écrivains s'est laissé persuader que le « pays faisait le peuple; que les Bavarois ou les Saxons avaient été « prédestinés par la nature de leur sol à devenir ce qu'ils sont aujour- « d'hui; que le christianisme protestant ne convenait pas aux régions « du sud; que le catholicisme n'allait pas à celles du nord, et autres « choses semblables. Des hommes qui interprètent l'histoire d'après « leurs maigres connaissances, ou même leurs cœurs étroits et leurs « esprits myopes, voudraient bien aussi établir que la nation qui fait « l'objet de nos récits (les Juifs) a possédé telle ou telle qualité, bien « ou mal comprise, pour avoir habité la Palestine et non pas l'Inde « ou la Grèce. Mais si ces grands docteurs, habiles à tout prouver, « voulaient réfléchir que le sol de la terre sainte a porté dans son « espace resserré les religions et les idées des peuples les plus diffé- « rents, et qu'entre ces peuples si variés et leurs héritiers actuels, il « existe encore des nuances à l'infini, bien que la contrée soit restée « la même, ils verraient alors combien peu le territoire matériel a « d'influence sur le caractère et la civilisation d'un peuple. »

(Ewald, *Geschichte des Volkes Israël,* t. I, p. 259.)

CHAPITRE VII.

Le christianisme ne crée pas et ne transforme pas l'aptitude civilisatrice.

Après les objections tirées des institutions, des climats, il en vient une qu'à vrai dire, j'aurais dû placer avant toutes les autres, non pas que je la juge plus forte, mais pour la révérence naturellement inspirée par le fait sur lequel elle s'appuie. En adoptant comme justes les conclusions qui précèdent, deux affirmations deviennent de plus en plus évidentes : c'est, d'abord, que la plupart des races humaines sont inaptes à se civiliser jamais, à moins qu'elles ne se mélangent ; c'est, ensuite, que non seulement ces races ne possèdent pas le ressort intérieur déclaré nécessaire pour les pousser en avant sur l'échelle du perfectionnement, mais encore que tout agent extérieur est impuissant à féconder leur stérilité organique, bien que cet agent puisse être d'ailleurs très énergique. Ici l'on demandera, sans doute, si le christianisme doit briller en vain pour des nations entières? s'il est des peuples condamnés à ne jamais le connaître?

Certains auteurs ont répondu affirmativement. Se mettant sans scrupule en contradiction avec la promesse évangélique, ils ont nié le caractère le plus spécial de la loi nouvelle, qui est précisément d'être accessible à l'universalité des hommes. Une telle opinion reproduisait la formule étroite des Hébreux. C'était y rentrer par une porte un peu plus large que celle de l'ancienne alliance; néanmoins c'était y rentrer. Je ne sens nulle disposition à suivre les partisans de cette idée condamnée par l'Église, et n'éprouve pas la moindre difficulté à reconnaître pleinement que toutes les races humaines sont douées d'une égale capacité à entrer dans le sein de la communion chrétienne. Sur ce point-là, pas d'empêchement originel, pas d'entraves dans la nature des races; leurs inégalités n'y font rien. Les religions ne sont pas, comme on a voulu le prétendre,

parquées par zones sur la surface du globe avec leurs sectateurs. Il n'est pas vrai que, de tel degré du méridien à tel autre, le christianisme doive dominer, tandis qu'à dater de telle limite, l'islamisme prendra l'empire pour le garder jusqu'à la frontière infranchissable où il devra le remettre au bouddhisme ou au brahmanisme, tandis que les chamanistes, les fétichistes se partageront ce qui restera du monde.

Les chrétiens sont répandus dans toutes les latitudes et sous tous les climats. La statistique, imparfaite sans doute, mais probable en ses données, nous les montre en grand nombre, Mongols errant dans les plaines de la haute Asie, sauvages chassant sur les plateaux des Cordillères, Esquimaux pêchant dans les glaces du pôle arctique, enfin Chinois et Japonais mourant sous le fouet des persécuteurs. L'observation ne permet plus sur cette question le plus léger doute. Mais la même observation ne permet pas non plus de confondre, comme on le fait journellement, le christianisme, l'aptitude universelle des hommes à en reconnaître les vérités, à en pratiquer les préceptes, avec la faculté, toute différente, d'un tout autre ordre, d'une tout autre nature, qui porte telle famille humaine, à l'exclusion de telles autres, à comprendre les *nécessités* purement terrestres du perfectionnement social, et à savoir en préparer et en traverser les phases, pour s'élever à l'état que nous appelons *civilisation,* état dont les degrés marquent les rapports d'inégalité des races entre elles.

On a prétendu, à tort bien certainement, dans le dernier siècle, que la doctrine du renoncement, qui constitue une partie capitale du christianisme, était, de sa nature, très opposée au développement social, et que des gens dont le suprême mérite doit être de ne rien estimer ici-bas, et d'avoir toujours les yeux fixés et les désirs tendus vers la Jérusalem céleste, ne sont guère propres à faire progresser les intérêts de ce monde. L'imperfection humaine se charge de rétorquer l'argument. Il n'a jamais été sérieusement à craindre que l'humanité renonçât aux choses du siècle, et, si expresses que fussent à cet égard les recommandations et les conseils, on peut dire que, luttant contre un courant reconnu irrésistible, on demandait beaucoup à

cette seule fin d'obtenir un peu. En outre, les préceptes chrétiens sont un grand véhicule social, en ce sens qu'ils adoucissent les mœurs, facilitent les rapports par la charité, condamnent toute violence, forcent d'en appeler à la seule puissance du raisonnement, et réclament ainsi pour l'âme une plénitude d'autorité qui, dans mille applications, tourne au bénéfice bien entendu de la chair. Puis, par la nature toute métaphysique et intellectuelle de ses dogmes, la religion appelle l'esprit à s'élever, tandis que, par la pureté de sa morale, elle tend à le détacher d'une foule de faiblesses et de vices corrosifs, dangereux pour le progrès des intérêts matériels. Contrairement donc aux philosophes du dix-huitième siècle, on est fondé à accorder au christianisme l'épithète de civilisateur : mais il y faut de la mesure, et cette donnée trop amplifiée conduirait à des erreurs profondes.

Le christianisme est civilisateur en tant qu'il rend l'homme plus réfléchi et plus doux ; toutefois il ne l'est qu'indirectement, car cette douceur et ce développement de l'intelligence, il n'a pas pour but de les appliquer aux choses périssables, et partout on le voit se contenter de l'état social où il trouve ses néophytes, quelque imparfait que soit cet état. Pourvu qu'il en puisse élaguer ce qui nuit à la santé de l'âme, le reste ne lui importe en rien. Il laisse les Chinois avec leurs robes, les Esquimaux avec leurs fourrures, les premiers mangeant du riz, les seconds du lard de baleine, absolument comme il les a trouvés, et il n'attache aucune importance à ce qu'ils adoptent un autre genre d'existence. Si l'état de ces gens comporte une amélioration conséquente à lui-même, le christianisme tendra certainement à l'amener ; mais il ne changera pas du tout au tout les habitudes qu'il aura d'abord rencontrées et ne forcera pas le passage d'une civilisation à une autre, car il n'en a adopté aucune ; il se sert de toutes, et est au-dessus de toutes. Les faits et les preuves abondent : je vais en parler ; mais, auparavant, qu'il me soit permis de le confesser, je n'ai jamais compris cette doctrine toute moderne qui consiste à identifier tellement la loi du Christ avec les intérêts de ce monde, qu'on en fasse sortir un prétendu ordre de choses appelé la *civilisation chrétienne*.

Il y a indubitablement une civilisation païenne, une civilisation brahmanique, bouddhique, judaïque. Il a existé, il existe des sociétés dont la religion est la base, a donné la forme, composé les lois, réglé les devoirs civils, marqué les limites, indiqué les hostilités; des sociétés qui ne subsistent que sur les prescriptions plus ou moins larges d'une formule théocratique, et qu'on ne peut pas imaginer vivantes sans leur foi et leurs rites, comme les rites et la foi ne sont pas possibles non plus sans le peuple qu'ils ont formé. Toute l'antiquité a plus ou moins vécu sur cette règle. La tolérance légale, invention de la politique romaine, et le vaste système d'assimilation et de fusion des cultes, œuvre d'une théologie de décadence, furent, pour le paganisme, les fruits des époques dernières. Mais, tant qu'il fut jeune et fort, autant de villes, autant de Jupiters, de Mercures, de Vénus différents, et le dieu, jaloux, bien autrement que celui des Juifs et plus exclusif encore, ne reconnaissait, dans ce monde et dans l'autre, que ses concitoyens. Ainsi chaque civilisation de ce genre se forme et grandit sous l'égide d'une divinité, d'une religion particulière. Le culte et l'État s'y sont unis d'une façon si étroite et si inséparable, qu'ils se trouvent également responsables du mal et du bien. Que l'on reconnaisse donc à Carthage les traces politiques du culte de l'Hercule tyrien, je crois qu'avec vérité l'on pourra confondre l'action de la doctrine prêchée par les prêtres avec la politique des suffètes et la direction du développement social. Je ne doute pas non plus que l'Anubis à tête de chien, l'Isis Neith et les Ibis n'aient appris aux hommes de la vallée du Nil tout ce qu'ils ont su et pratiqué; mais la plus grande nouveauté que le christianisme ait apportée dans le monde, c'est précisément d'agir d'une manière tout opposée aux religions précédentes. Elles avaient leurs peuples, il n'eut pas le sien : il ne choisit personne, il s'adressa à tout le monde, et non seulement aux riches comme aux pauvres, mais tout d'abord il reçut de l'Esprit-Saint la langue de chacun (1), afin de parler à chacun l'idiome de son pays et d'annoncer la foi avec les idées et au moyen des images les

(1) *Act. Apost.*, II, 4, 8, 9, 10, 11.

plus compréhensibles pour chaque nation. Il ne venait pas changer l'extérieur de l'homme, le monde matériel, il venait apprendre à le mépriser. Il ne prétendait toucher qu'à l'être intérieur. Un livre apocryphe, vénérable par son antiquité, a dit : « Que le fort ne tire point vanité de sa force, ni le riche de ses richesses; mais celui qui veut être glorifié se glorifie dans le Seigneur (1). » Force, richesse, puissance mondaine, moyens de l'acquérir, tout cela ne compte pas pour notre loi. Aucune civilisation, de quelque genre qu'elle soit, n'appela jamais son amour ni n'excita ses dédains, et c'est pour cette rare impartialité, et uniquement par les effets qui en devaient sortir, que cette loi put s'appeler avec raison *catholique*, universelle, car elle n'appartient en propre à aucune civilisation, elle n'est venue préconiser exclusivement aucune forme d'existence terrestre, elle n'en repousse aucune et veut les épurer toutes.

Les preuves de cette indifférence pour les formes extérieures de la vie sociale, pour la vie sociale elle-même, remplissent les livres canoniques d'abord, puis les écrits des Pères, puis les relations des missionnaires, depuis l'époque la plus reculée jusqu'au jour présent. Pourvu que, dans un homme quelconque, la croyance pénètre, et que, dans les actions de sa vie, cette créature tende à ne rien faire qui puisse transgresser les prescriptions religieuses, tout le reste est indifférent aux yeux de la foi. Qu'importent, dans un converti, la forme de sa maison, la coupe et la matière de ses vêtements, les règles de son gouvernement, la mesure de despotisme ou de liberté qui anime ses institutions publiques? Pêcheur, chasseur, laboureur, navigateur, guerrier, qu'importe? Est-il, dans ces modes divers de l'existence matérielle, rien qui puisse empêcher l'homme, je dis l'homme de quelque race qu'il soit issu, Anglais, Turc, Sibérien, Américain, Hottentot, rien qui puisse l'empêcher d'ouvrir les yeux à la lumière chrétienne? Absolument quoi que ce soit; et, ce résultat une fois obtenu, tout le reste compte peu. Le sauvage Galla est susceptible de devenir, en restant Galla,

(1) *Évangiles apocryphes. Histoire de Joseph le Charpentier*, chap. I. In-12. Paris, 1849.

un croyant aussi parfait, un élu aussi pur que le plus saint prélat d'Europe. Voilà la supériorité saillante du christianisme, ce qui lui donne son principal caractère de *grâce*. Il ne faut pas le lui ôter simplement pour complaire à une idée favorite de notre temps et de nos pays, qui est de chercher partout, même dans les choses les plus saintes, un côté matériellement utile.

Depuis dix-huit cents ans qu'existe l'Église, elle a converti bien des nations, et chez toutes elle a laissé régner, sans l'attaquer jamais, l'état politique qu'elle avait trouvé. Son début, vis-à-vis du monde antique, fut de protester qu'elle ne voulait toucher en rien à la forme extérieure de la société. On lui a même reproché, à l'occasion, un excès de tolérance à cet égard. J'en veux pour preuve l'affaire des jésuites dans la question des cérémonies chinoises. Ce qu'on ne voit pas, c'est qu'elle ait jamais fourni au monde un type unique de civilisation auquel elle ait prétendu que ses croyants dussent se rattacher. Elle s'accommode de tout, même de la hutte la plus grossière, et là où il se rencontre un sauvage assez stupide pour ne pas vouloir comprendre l'utilité d'un abri, il se trouve également un missionnaire assez dévoué pour s'asseoir à côté de lui sur la roche dure, et ne penser qu'à faire pénétrer dans son âme les notions essentielles du salut. Le christianisme n'est donc pas civilisateur comme nous l'entendons d'ordinaire; il peut donc être adopté par les races les plus diverses sans heurter leurs aptitudes spéciales, ni leur demander rien qui dépasse la limite de leurs facultés.

Je viens de dire plus haut qu'il élevait l'âme par la sublimité de ses dogmes, et qu'il agrandissait l'esprit par leur subtilité. Oui, dans la mesure où l'âme et l'esprit auxquels il s'adresse sont susceptibles de s'élever et de s'agrandir. Sa mission n'est pas de répandre le don du génie ni de fournir des idées à qui en manque. Ni le génie ni les idées ne sont nécessaires pour le salut. Le christianisme a déclaré, au contraire, qu'il préférait aux forts les petits et les humbles. Il ne donne que ce qu'il veut qu'on lui rende. Il féconde, il ne crée pas; il soutient, il appuie, il n'enlève pas; il prend l'homme comme il est, et seulement l'aide à marcher : si l'homme est boiteux, il ne lui de-

mande pas de courir. Ainsi, j'ouvrirai la vie des saints : y trouverai-je surtout des savants? Non, certes. La foule des bienheureux dont l'Église honore le nom et la mémoire se compose surtout d'individualités précieuses par leurs vertus ou leur dévouement, mais qui, pleines de génie dans les choses du ciel, en manquaient pour celles de la terre; et quand on me montre sainte Rose de Lima vénérée comme saint Bernard, sainte Zite implorée comme sainte Thérèse, et tous les saints anglo-saxons, la plupart des moines irlandais, et les solitaires grossiers de la Thébaïde d'Égypte, et ces légions de martyrs qui, du sein de la populace terrestre, ont dû à un éclair de courage et de dévouement de briller éternellement dans la gloire, respectés à l'égal des plus habiles défenseurs du dogme, des plus savants panégyristes de la foi, je me trouve autorisé à répéter que le christianisme n'est pas civilisateur dans le sens étroit et mondain que nous devons attacher à ce mot, et que, puisqu'il ne demande à chaque homme que ce que chacun a reçu, il ne demande aussi à chaque race que ce dont elle est capable, et ne se charge pas de lui assigner, dans l'assemblée politique des peuples de l'univers, un rang plus élevé que celui où ses facultés lui donnent le droit de s'asseoir. Par conséquent, je n'admets pas du tout l'argument égalitaire qui confond la possibilité d'adopter la foi chrétienne avec l'aptitude à un développement intellectuel indéfini. Je vois la plus grande partie des tribus de l'Amérique méridionale amenées depuis des siècles au giron de l'Église, et cependant toujours sauvages, toujours inintelligentes de la civilisation européenne qui se pratique sous leurs yeux. Je ne suis pas surpris que, dans le nord du nouveau continent, les Chérokees aient été en grande partie convertis par des ministres méthodistes; mais je le serais beaucoup si cette peuplade venait jamais à former, en restant pure, bien entendu, un des États de la confédération américaine, et à exercer quelque influence dans le congrès. Je trouve encore tout naturel que les luthériens danois et les Moraves aient ouvert les yeux des Esquimaux à la lumière religieuse; mais je ne le trouve pas moins que leurs néophytes soient restés d'ailleurs absolument dans le même état social où ils végétaient

auparavant. Enfin, pour terminer, c'est, à mes yeux, un fait simple et naturel que de savoir les Lapons suédois dans l'état de barbarie de leurs ancêtres, bien que, depuis des siècles, les doctrines salutaires de l'Évangile leur aient été apportées. Je crois sincèrement que tous ces peuples pourront produire, ont produit peut-être déjà, des personnes remarquables par leur piété et la pureté de leurs mœurs, mais je ne m'attends pas à en voir sortir jamais de savants théologiens, des militaires intelligents, des mathématiciens habiles, des artistes de mérite, en un mot cette élite d'esprits raffinés dont le nombre et la succession perpétuelle font la force et la fécondité des races dominatrices, bien plus encore que la rare apparition de ces génies hors ligne qui ne sont suivis par les peuples, dans les voies où ils s'engagent, que si ces peuples sont eux-mêmes conformés de manière à pouvoir les comprendre et avancer sous leur conduite. Il est donc nécessaire et juste de désintéresser entièrement le christianisme dans la question. Si toutes les races sont également capables de le connaître et de goûter ses bienfaits, il ne s'est pas donné la mission de les rendre pareilles entre elles : son royaume, on peut le dire hardiment, dans le sens dont il s'agit ici, n'est pas de ce monde.

Malgré ce qui précède, je crains que quelques personnes, trop accoutumées, par une participation naturelle aux idées du temps, à juger les mérites du christianisme à travers les préjugés de notre époque, n'aient quelque peine à se détacher de notions inexactes, et, tout en acceptant en gros les observations que je viens d'exposer, ne se sentent portées à donner à l'action indirecte de la religion sur les mœurs, et des mœurs sur les institutions, et des institutions sur l'ensemble de l'ordre social, une puissance déterminante que je conclus à ne pas lui reconnaître. Ces contradicteurs penseront que, ne fût-ce que par l'influence personnelle des propagateurs de la foi, il y a, dans leur seule fréquentation, de quoi modifier sensiblement la situation politique des convertis et leurs notions de bien-être matériel. Ils diront, par exemple, que ces apôtres, sortis presque constamment, bien que non pas nécessairement, d'une nation plus avancée que celle à laquelle ils apportent la foi,

vont se trouver portés d'eux-mêmes, et comme par instinct, à réformer les habitudes purement humaines de leurs néophytes, en même temps qu'ils redresseront leurs voies morales. Ont-ils affaire à des sauvages, à des peuples réduits, par leur ignorance, à supporter de grandes misères? ils s'efforceront de leur apprendre les arts utiles et de leur montrer comment on échappe à la famine par des travaux de campagne, dont ils voudront leur fournir les instruments. Puis ces missionnaires, allant plus loin encore, leur apprendront à construire de meilleurs abris, à élever du bétail, à diriger le cours des eaux, soit pour aménager les irrigations, soit pour prévenir les inondations. De proche en proche, ils en viendront à leur donner assez de goût des choses purement intellectuelles pour leur apprendre à se servir d'un alphabet, et peut-être encore, comme cela est arrivé chez les Chérokees (1), à en inventer un eux-mêmes. Enfin, s'ils obtiennent des succès vraiment hors ligne, ils amèneront leur peuplade bien élevée à imiter de si près les mœurs qu'ils lui auront prêchées, que désormais, complètement façonnée à l'exploitation des terres, elle possédera, comme ces mêmes Chérokees dont je parle, et comme les Creeks de la rive sud de l'Arkansas, des troupeaux bien entretenus et même de nombreux esclaves noirs pour travailler aux plantations.

J'ai choisi exprès les deux peuples sauvages que l'on cite comme les plus avancés; et, loin de me rendre à l'avis des égalitaires, je n'imagine pas, en observant ces exemples, qu'il puisse s'en trouver de plus frappants de l'incapacité générale des races à entrer dans une voie que leur nature propre n'a pas suffi à leur faire trouver.

Voilà deux peuplades, restes isolés de nombreuses nations détruites ou expulsées par les blancs, et d'ailleurs deux peuplades qui se trouvent naturellement hors de pair avec les autres, puisqu'on les dit descendues de la race alléghanienne, à laquelle sont attribués les grands vestiges d'anciens monuments découverts au nord du Mississipi (2). Il y a là déjà, dans

(1) Prichard, *Histoire naturelle de l'homme*, t. II, p. 120.
(2) Id., *ibid.*, t. II, p. 119 et pass.

l'esprit de ceux qui prétendent constater l'égalité entre les Chérokees et les races européennes, une grande déviation à l'ensemble de leur système, puisque le premier mot de leur démonstration consiste à établir que les nations alléghaniennes ne se rapprochent des Anglo-Saxons que parce qu'elles sont supérieures elles-mêmes aux autres races de l'Amérique septentrionale. En outre, qu'est-il arrivé à ces deux tribus d'élite? Le gouvernement américain leur a pris les territoires sur lesquels elles vivaient anciennement, et, au moyen d'un traité de transplantation, il les a fait émigrer l'une et l'autre sur un terrain choisi, où il leur a marqué à chacune leur place. Là, sous la surveillance du ministère de la guerre et sous la conduite des missionnaires protestants, ces indigènes ont dû embrasser, bon gré mal gré, le genre de vie qu'ils pratiquent aujourd'hui. L'auteur où je puise ces détails, et qui les tire lui-même du grand ouvrage de M. Gallatin (1), assure que le nombre des Chérokees va augmentant. Il allègue pour preuve qu'au temps où Adair les visita, le nombre de leurs guerriers était estimé à 2,300, et qu'aujourd'hui le chiffre total de leur population est porté à 15,000 âmes, y compris, à la vérité, 1,200 nègres esclaves, devenus leur propriété; et, comme il ajoute aussi que leurs écoles sont, ainsi que leurs églises, dirigées par les missionnaires; que ces missionnaires, en leur qualité de protestants, sont mariés, sinon tous, au moins pour la plupart; ont des enfants ou des domestiques de race blanche, et probablement aussi une sorte d'état-major de commis et d'employés européens de tous métiers, il devient très difficile d'apprécier si réellement il y a eu accroissement dans le nombre des indigènes, tandis qu'il est très facile de constater la pression vigoureuse que la race européenne exerce ici sur ses élèves (2).

(1) Gallatin, *Synopsis of the indian tribes of North-America.*

(2) Je n'ai pas voulu taquiner M. Prichard sur la valeur de ses assertions, et je les discute sans les contredire. J'aurais pu cependant me borner à les nier complètement, et j'aurais eu pour moi l'imposante autorité de M. A. de Tocqueville, qui, dans son admirable ouvrage *De la Démocratie en Amérique,* s'exprime ainsi au sujet des Chérokees : « Ce qui a singulièrement favorisé le développement rapide des habi-

Placés dans une impossibilité reconnue de faire la guerre, dépaysés, entourés de tous côtés par la puissance américaine incommensurable pour leur imagination, et, d'autre part, convertis à la religion de leurs dominateurs, et l'ayant adoptée, je pense, sincèrement; traités avec douceur par leurs instituteurs spirituels et bien convaincus de la nécessité de travailler comme ces maîtres-là l'entendent et le leur indiquent, à moins de vouloir mourir de faim, je comprends qu'on réussisse à en faire des agriculteurs. On doit finir par leur inculquer la pratique de ces idées que tous les jours, et constamment, et sans relâche, on leur représente.

Ce serait ravaler bien bas l'intelligence même du dernier rameau, du plus humble rejeton de l'espèce humaine, que de se déclarer surpris, lorsque nous voyons qu'avec certains procédés de patience, et en mettant habilement en jeu la gourmandise et l'abstinence, on parvient à apprendre à des animaux ce que leur instinct ne les portait pas le moins du monde à savoir. Quand les foires de village ne sont remplies que de bêtes savantes auxquelles on fait exécuter les tours les plus bizarres, faudrait-il se récrier de ce que des hommes soumis à une éducation rigoureuse, et éloignés de tout moyen de s'y soustraire comme de s'en distraire, parviennent à remplir celles des fonctions de la vie civilisée qu'en définitive, dans l'état sauvage, ils pourraient encore comprendre, même avec la volonté de ne pas les pratiquer? Ce serait mettre ces hommes au-dessous, bien au-dessous du chien qui joue aux cartes et du cheval gastronome! A force de vouloir tirer à soi tous les faits pour les transformer en arguments démonstratifs de l'in-

« tudes européennes chez ces Indiens, a été la présence des métis. « Participant aux lumières de son père, sans abandonner entièrement « les coutumes sauvages de sa race maternelle, le métis forme le lien « naturel entre la civilisation et la barbarie. Partout où les métis se « sont multipliés, on a vu les sauvages modifier peu à peu leur état so- « cial et changer leurs mœurs. » (*De la Démocratie en Amérique*, in-12; Bruxelles, 1837; t. III, p. 142.) M. A. de Tocqueville termine en présageant que, tout métis qu'ils sont, et non aborigènes, comme l'affirme M. Prichard, les Chérokees et les Creeks n'en disparaîtront pas moins, avant peu, devant les envahissements des blancs.

telligence de certains groupes humains, on finit par se montrer par trop facile à satisfaire, et par ressentir des enthousiasmes peu flatteurs pour ceux-là même qui les excitent.

Je sais que des hommes très érudits, très savants, ont donné lieu à ces réhabilitations un peu grossières, en prétendant qu'entre certaines races humaines et les grandes espèces de singes il n'y avait que des nuances pour toute séparation. Comme je repousse sans réserve une telle injure, il m'est également permis de ne pas tenir compte de l'exagération par laquelle on y répond. Sans doute, à mes yeux, les races humaines sont inégales; mais je ne crois d'aucune qu'elle ait la brute à côté d'elle et semblable à elle. La dernière tribu, la plus grossière variété, le sous-genre le plus misérable de notre espèce est au moins susceptible d'imitation, et je ne doute pas qu'en prenant un sujet quelconque parmi les plus hideux Boschimens, on ne puisse obtenir, non pas de ce sujet même, s'il est déjà adulte, mais de son fils, à tout le moins de son petit-fils, assez de conception pour apprendre et exercer un état, voire même un état qui demande un certain degré d'étude. En conclura-t-on que la nation à laquelle appartient cet individu pourra être civilisée à notre manière? C'est raisonner légèrement et conclure vite. Il y a loin entre la pratique des métiers et des arts, produits d'une civilisation avancée, et cette civilisation elle-même. Et d'ailleurs les missionnaires protestants, chaînon indispensable qui rattache la tribu sauvage à convertir au centre initiateur, est-on bien certain qu'ils soient suffisants pour la tâche qu'on leur impose? Sont-ils donc les dépositaires d'une science sociale bien complète? J'en doute; et si la communication venait soudain à se rompre entre le gouvernement américain et les mandataires spirituels qu'il entretient chez les Chérokees, le voyageur, au bout de quelques années, retrouverait dans les fermes des indigènes des institutions bien inattendues, bien nouvelles, résultat du mélange de quelques blancs avec ces peaux rouges, et il ne reconnaîtrait plus qu'un bien pâle reflet de ce qui s'enseigne à New-York.

On parle souvent de nègres qui ont appris la musique, de

nègres qui sont commis dans des maisons de banque, de nègres qui savent lire, écrire, compter, danser, parler comme des blancs; et l'on admire, et l'on conclut que ces gens-là sont propres à tout! Et à côté de ces admirations et de ces conclusions hâtives, les mêmes personnes s'étonneront du contraste que présente la civilisation des nations slaves avec la nôtre. Elles diront que les peuples russe, polonais, serbe, cependant bien autrement parents à nous que les nègres, ne sont civilisés qu'à la surface; elles prétendront que, seules, les hautes classes s'y trouvent en possession de nos idées, grâce encore à ces incessants mouvements de fusion avec les familles anglaise, française, allemande; et elles feront remarquer une invincible inaptitude des masses à se confondre dans le mouvement du monde occidental, bien que ces masses soient chrétiennes depuis tant de siècles, et que plusieurs même l'aient été avant nous! Il y a donc une grande différence entre l'imitation et la conviction. L'imitation n'indique pas nécessairement une rupture sérieuse avec les tendances héréditaires, et l'on n'est vraiment entré dans le sein d'une civilisation que lorsqu'on se trouve en état d'y progresser soi-même, par soi-même et sans guide (1). Au lieu de nous vanter l'habileté des sauvages, de quelque partie du monde que ce soit, à guider la charrue quand on le leur a enseigné, ou à épeler ou lire quand on le leur a appris, qu'on nous montre, sur un des points de la terre en contact séculaire avec les Européens, et il en est certainement beaucoup, un seul lieu où les idées, les institutions, les mœurs d'une de nos nations aient été si bien adoptées avec

(1) Carus, en raisonnant sur les listes de nègres remarquables données primitivement par Blumenbach et qu'on peut enrichir, fait très bien remarquer qu'il n'y a jamais eu ni politique, ni littérature, ni conception supérieure de l'art chez les peuples noirs; que lorsque des individus de cette variété se sont signalés d'une manière quelconque, ce n'a jamais été que sous l'influence des blancs, et qu'il n'est pas un seul d'entre eux que l'on puisse comparer, je ne dirai pas à un de nos hommes de génie, mais aux héros des peuples jaunes, à Confucius, par exemple.

Carus, *Ueber die ungleiche Befæhigung der Menschheitsstæmmen zur geistigen Entwickelung*, p. 24-25.

nos doctrines religieuses, que tout y progresse par un mouvement aussi propre, aussi franc, aussi naturel qu'on le voit dans nos États; un seul lieu où l'imprimerie produise des effets analogues à ce qui est chez nous, où nos sciences se perfectionnent, où des applications nouvelles de nos découvertes s'essayent, où nos philosophies enfantent d'autres philosophies, des systèmes politiques, une littérature, des arts, des livres, des statues et des tableaux !

Non! je ne suis pas si exigeant, si exclusif. Je ne demande plus qu'avec notre foi un peuple embrasse tout ce qui fait notre individualité; je supporte qu'il la repousse; j'admets qu'il en choisisse une toute différente. Eh bien! que je le voie du moins, au moment où il ouvre les yeux aux clartés de l'Évangile, comprendre subitement combien sa marche terrestre est aussi embarrassée et misérable que l'était naguère sa vie spirituelle; que je le voie se créer à lui-même un nouvel ordre social à sa guise, rassemblant des idées jusqu'alors restées inféconde, admettant des notions étrangères qu'il transforme. Je l'attends à l'œuvre; je lui demande seulement de s'y mettre. Aucun ne commence. Aucun n'a jamais essayé. On ne m'indiquera pas, en compulsant tous les registres de l'histoire, une seule nation venue à la civilisation européenne par suite de l'adoption du christianisme, pas une seule que le même grand fait ait portée à se civiliser d'elle-même lorsqu'elle ne l'était pas déjà.

Mais, en revanche, je découvrirai dans les vastes régions de l'Asie méridionale et dans certaines parties de l'Europe, des États formés de plusieurs masses superposées de religionnaires différents. Les hostilités des races se maintiendront inébranlablement à côté, au milieu des hostilités des cultes, et l'on distinguera le Patan devenu chrétien de l'Hindou converti, avec autant de facilité que l'on peut séparer aujourd'hui le Russe d'Orenbourg des tribus nomades christianisées au milieu desquelles il vit. Encore une fois, le christianisme n'est pas civilisateur, et il a grandement raison de ne pas l'être.

CHAPITRE VIII.

Définition du mot *civilisation;* le développement social résulte d'une double source.

Ici trouvera sa place une digression indispensable. Je me sers à chaque instant d'un mot qui enferme dans sa signification un ensemble d'idées important à définir. Je parle souvent de la civilisation, et, à bon droit sans doute, car c'est par l'existence relative ou l'absence absolue de cette grande particularité que je puis seulement graduer le mérite respectif des races. Je parle de la civilisation européenne, et je la distingue de civilisations que je dis être différentes. Je ne dois pas laisser subsister le moindre vague, et d'autant moins que je ne me trouve pas d'accord avec l'écrivain célèbre qui, en France, s'est spécialement occupé de fixer le caractère et la portée de l'expression que j'emploie.

M. Guizot, si j'ose me permettre de combattre sa grande autorité, débute, dans son livre sur la *Civilisation en Europe,* par une confusion de mots d'où découlent d'assez graves erreurs positives. Il énonce cette pensée que la civilisation est un *fait.*

Ou le mot *fait* doit être entendu ici dans un sens beaucoup moins précis et positif que le commun usage ne l'exige, dans un sens large et un peu flottant, j'oserais presque dire élastique et qui ne lui a jamais appartenu, ou bien, il ne convient pas pour caractériser la notion comprise dans le mot *civilisation.* La civilisation n'est pas un fait, c'est *une série, un enchaînement de faits* plus ou moins logiquement unis les uns aux autres, et engendrés par un concours d'idées souvent assez multiples; idées et faits se fécondant sans cesse. Un roulement incessant est quelquefois la conséquence des premiers principes; quelquefois aussi cette conséquence est la stagnation; dans tous les cas, la civilisation n'est pas un fait, c'est un faisceau de faits et d'idées, c'est un *état* dans lequel une so-

ciété humaine se trouve placée, un *milieu* dans lequel elle a réussi à se mettre, qu'elle a créé, qui émane d'elle, et qui à son tour réagit sur elle.

Cet *état* a un grand caractère de généralité qu'un *fait* ne possède jamais; il se prête à beaucoup de variations qu'un *fait* ne saurait pas subir sans disparaître, et, entre autres, il est complètement indépendant des formes gouvernementales, se développant aussi bien sous le despotisme que sous le régime de la liberté, et ne cessant pas même d'exister lorsque des commotions civiles modifient ou même transforment absolument les conditions de la vie politique.

Ce n'est pas à dire cependant qu'il faille estimer peu de chose les formes gouvernementales. Leur choix est intimement lié à la prospérité du corps social : faux, il l'entrave ou la détruit; judicieux, il la sert et la développe. Seulement, il ne s'agit pas ici de prospérité; la question est plus grave : il s'agit de l'existence même des peuples et de la civilisation, phénomène intimement lié à certaines conditions élémentaires, indépendantes de l'état politique, et qui puisent leur raison d'être, les motifs de leur direction, de leur expansion, de leur fécondité ou de leur faiblesse, tout enfin ce qui les constitue, dans des racines bien autrement profondes. Il va donc sans dire que, devant des considérations aussi capitales, les questions de conformation politique, de prospérité ou de misère se trouvent rejetées à la seconde place; car, partout et toujours, ce qui prend la première, c'est cette question fameuse d'Hamlet : *être ou ne pas être*. Pour les peuples aussi bien que pour les individus, elle plane au-dessus de tout. Comme M. Guizot ne paraît pas s'être mis en face de cette vérité, la civilisation est pour lui, non pas un *état*, non pas un *milieu*, mais un *fait*; et le principe générateur dont il le tire est un autre fait d'un caractère exclusivement politique.

Ouvrons le livre de l'éloquent et illustre professeur : nous y trouvons un faisceau d'hypothèses choisies pour mettre la pensée dominante en relief. Après avoir indiqué un certain nombre de situations dans lesquelles peuvent se trouver les sociétés, l'auteur se demande « si l'instinct général y recon-

« naîtrait l'état d'un peuple qui se civilise; si c'est là le sens « que le genre humain attache naturellement au mot *civilisa-* « *tion* (1). »

La première hypothèse est celle-ci : « Voici un peuple dont « la vie extérieure est douce, commode : il paye peu d'impôts, « il ne souffre point; la justice lui est bien rendue dans les « relations privées; en un mot, l'existence matérielle et mo- « rale de ce peuple est tenue avec grand soin dans un état « d'engourdissement, d'inertie, je ne veux pas dire d'oppres- « sion, parce qu'il n'en a pas le sentiment, mais de compres- « sion. Ceci n'est pas sans exemple. Il y a eu un grand nombre « de petites républiques aristocratiques, où les sujets ont été « ainsi traités comme des troupeaux, bien tenus et matérielle- « ment heureux, mais sans activité intellectuelle et morale. « Est-ce là la civilisation? Est-ce là un peuple qui se civilise? »

Je ne sais pas si c'est là un peuple qui se civilise, mais certainement ce peut être un peuple très civilisé, sans quoi il faudrait repousser parmi les hordes sauvages ou barbares toutes ces républiques aristocratiques de l'antiquité et des temps modernes qui se trouvent, ainsi que M. Guizot le remarque lui-même, comprises dans les limites de son hypothèse; et l'instinct public, le sens général, ne peuvent manquer d'être blessés d'une méthode qui rejette les Phéniciens, les Carthaginois, les Lacédémoniens, du sanctuaire de la civilisation, pour en faire de même ensuite des Vénitiens, des Génois, des Pisans, de toutes les villes libres impériales de l'Allemagne, en un mot, de toutes les municipalités puissantes des derniers siècles. Outre que cette conclusion paraît en elle-même trop violemment paradoxale pour que le sentiment commun auquel il est fait appel soit disposé à l'admettre, elle me semble affronter encore une difficulté plus grande. Ces petits États aristocratiques auxquels, en vertu de leur forme de gouvernement, M. Guizot refuse l'aptitude à la civilisation, ne se sont jamais trouvés, pour la plupart, en possession d'une culture spéciale et qui n'appartînt qu'à eux. Tout puissants qu'on en ait vu plusieurs,

(1) M. Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, p 11 et passim.

ils se confondaient, sous ce rapport, avec des peuples différemment gouvernés, mais de race très parente, et ne faisaient que participer à un ensemble de civilisation. Ainsi, les Carthaginois et les Phéniciens, éloignés les uns des autres, n'en étaient pas moins unis dans un mode de culture semblable et qui avait son type en Assyrie. Les républiques italiennes s'unissaient dans le mouvement d'idées et d'opinions dominant au sein des monarchies voisines. Les villes impériales souabes et thuringiennes, fort indépendantes au point de vue politique, étaient tout à fait annexées au progrès ou à la décadence générale de la race allemande. Il résulte de ces observations que M. Guizot, en distribuant ainsi aux peuples des numéros de mérite calculés sur le degré et la forme de leurs libertés, crée dans les races des disjonctions injustifiables et des différences qui n'existent pas. Une discussion poussée trop loin ne serait pas à sa place ici, et je passe rapidement; si pourtant il y avait lieu d'entamer la controverse, ne devrait-on pas se refuser à admettre pour Pise, pour Gênes, pour Venise et les autres, une infériorité vis-à-vis de pays tels que Milan, Naples et Rome?

Mais M. Guizot va lui-même au-devant de cette objection. S'il ne reconnaît pas la civilisation chez un peuple « douce-« ment gouverné, mais retenu dans une situation de compres-« sion, » il ne l'admet pas davantage chez un autre peuple « dont l'existence matérielle est moins douce, moins commode, « supportable cependant; dont, en revanche, on n'a point « négligé les besoins moraux, intellectuels... ; dont on cultive « les sentiments élevés, purs; dont les croyances religieuses, « morales, ont atteint un certain degré de développement, « mais chez qui le principe de la liberté est étouffé; où l'on « mesure à chacun sa part de vérité; où l'on ne permet à per-« sonne de la chercher à lui tout seul. C'est l'état où sont « tombées la plupart des populations de l'Asie, où les domina-« tions théocratiques retiennent l'humanité; c'est l'état des « Hindous, par exemple (1). »

(1) M. Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, p. 11 et passim.

Ainsi, dans la même exclusion que les peuples aristocratiques, il faut repousser encore les Hindous, les Égyptiens, les Étrusques, les Péruviens, les Thibétains, les Japonais, et même la moderne Rome et ses territoires.

Je ne touche pas à deux dernières hypothèses, par la raison que, grâce aux deux premières, voilà l'état de civilisation déjà tellement restreint que, sur le globe, presque aucune nation ne se trouve plus autorisée à s'en prévaloir légitimement. Du moment que, pour posséder le droit d'y prétendre, il faut jouir d'institutions également modératrices du pouvoir et de la liberté, et dans lesquelles le développement matériel et le progrès moral se coordonnent de telle façon et non de telle autre; où le gouvernement, comme la religion, se confine dans des limites tracées avec précision; où les sujets, enfin, doivent de toute nécessité posséder des droits d'une nature définie, je m'aperçois qu'il n'y a de peuples civilisés que ceux dont les institutions politiques sont constitutionnelles et représentatives. Dès lors, je ne pourrai pas même sauver tous les peuples européens de l'injure d'être repoussés dans la barbarie, et si, de proche en proche, et mesurant toujours le degré de civilisation à la perfection d'une seule et unique forme politique, je dédaigne ceux des États constitutionnels qui usent mal de l'instrument parlementaire, pour réserver le prix exclusivement à ceux-là qui s'en servent bien, je me trouverai amené à ne considérer comme vraiment civilisée, dans le passé et dans le présent, que la seule nation anglaise.

Certainement je suis plein de respect et d'admiration pour le grand peuple dont la victoire, l'industrie, le commerce racontent en tous lieux la puissance et les prodiges. Mais je ne me sens pas disposé pourtant à ne respecter et à n'admirer que lui seul : il me semblerait trop humiliant et trop cruel pour l'humanité d'avouer que, depuis le commencement des siècles, elle n'a réussi à faire fleurir la civilisation que sur une petite île de l'Océan occidental, et n'a trouvé ses véritables lois que depuis le règne de Guillaume et de Marie. Cette conception, on l'avouera, peut sembler un peu étroite. Puis voyez le danger ! Si l'on veut attacher l'idée de civilisation à une forme politique,

le raisonnement, l'observation, la science vont bientôt perdre toute chance de décider dans cette question, et la passion seule des partis en décidera. Il se trouvera des esprits qui, au gré de leurs préférences, refuseront intrépidement aux institutions britanniques l'honneur d'être l'idéal du perfectionnement humain : leur enthousiasme sera pour l'ordre établi à Saint-Pétersbourg ou à Vienne. Beaucoup enfin, et peut-être le plus grand nombre, entre le Rhin et les monts Pyrénées, soutiendront que, malgré quelques taches, le pays le plus policé du monde, c'est encore la France. Du moment que déterminer le degré de culture devient une affaire de préférence, une question de sentiment, s'entendre est impossible. L'homme le plus noblement développé sera, pour chacun, celui-là qui pensera comme lui sur les devoirs respectifs des gouvernants et des sujets, tandis que les malheureux doués de visées différentes seront les barbares et les sauvages. Je crois que personne n'osera affronter cette logique, et l'on avouera, d'un commun accord, que le système où elle prend sa source est, à tout le moins, bien incomplet.

Pour moi, je ne le trouve pas supérieur, il me semble inférieur même à la définition donnée par le baron Guillaume de Humboldt : « La civilisation est l'humanisation des peuples « dans leurs institutions extérieures, dans leurs mœurs et dans « le sentiment intérieur qui s'y rapporte (1). »

Je rencontre là un défaut précisément opposé à celui que je me suis permis de relever dans la formule de M. Guizot. Le lien est trop lâche, le terrain indiqué trop large. Du moment que la civilisation s'acquiert au moyen d'un simple adoucissement des mœurs, plus d'une peuplade sauvage, et très sauvage, aura le droit de réclamer le pas sur telle nation d'Europe dont le caractère offrira tant soit peu d'âpreté. Il est dans les îles de la mer du Sud, et ailleurs, plus d'une tribu fort inoffensive, d'habitudes très douces, d'humeur très accorte,

(1) W. v. Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache auf der Insel Java; Einleitung*, t. I, p. XXXVII, Berlin, in-4°. « Die *Civilisation* ist die Vermenschlichung der Voelker in ihren äusseren Einrichtungen und Gebräu- « chen und der darauf Bezug haben den innern Gesinnung. »

que cependant on n'a jamais songé, tout en la louant, à mettre au-dessus des Norwégiens assez durs, ni même à côté des Malais féroces qui, vêtus de brillantes étoffes fabriquées par eux-mêmes, et parcourant les flots sur des barques habilement construites de leurs propres mains, sont tout à la fois la terreur du commerce maritime et ses plus intelligents courtiers dans les parages orientaux de l'océan Indien. Cette observation ne pouvait pas échapper à un esprit aussi éminent que celui de M. Guillaume de Humboldt; aussi, à côté de la civilisation et sur un degré supérieur, il imagine *la culture*, et il déclare que, par elle, les peuples, adoucis déjà, gagnent *la science et l'art* (1).

D'après cette hiérarchie, nous trouvons le monde peuplé, au second âge (2), d'êtres *affectueux* et *sympathiques*, de plus érudits, poètes et artistes, mais, par l'effet de toutes ces qualités réunies, étrangers aux grossières besognes, aux nécessités de la guerre, comme à celles du labourage et des métiers.

En réfléchissant au petit nombre des loisirs que l'existence perfectionnée et assurée des époques les plus heureuses donne à leurs contemporains pour se livrer aux pures occupations de l'esprit, en regardant combien est incessant le combat qu'il faut livrer à la nature et aux lois de l'univers pour seulement parvenir à subsister, on s'aperçoit vite que le philosophe berlinois a moins prétendu à dépeindre les réalités qu'à tirer du sein des abstractions certaines entités qui lui paraissaient belles et grandes, qui le sont en effet, et à les faire agir et se mouvoir dans une sphère idéale comme elles-mêmes. Les doutes qui pourraient rester à cet égard disparaissent bientôt quand on parvient au point culminant du système, consistant en un troisième et dernier degré supérieur aux deux autres. Ce point suprême est celui où se place l'homme *formé*, c'est-à-dire l'homme qui, dans sa nature, possède « quelque chose de plus

(1) G. v. Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache*, Einll., p. XXXVII : Die « Kultur fügt dieser Veredelung des gesellschaftlichen Zustandes Wis- « senschaft und Kunst hinzu. »

(2) C'est-à-dire sur le second degré de perfectionnement.

« haut, de plus intime à la fois, c'est-à-dire une façon de « comprendre qui répand harmonieusement sur la sensibilité « et le caractère les impressions qu'elle reçoit de l'activité in- « tellectuelle et morale dans son ensemble (1). »

Cet enchaînement, un peu laborieux, va donc de l'homme civilisé ou adouci, humanisé, à l'homme cultivé, savant, poète et artiste, pour arriver enfin au plus haut développement où notre espèce puisse parvenir, à l'homme formé, qui, si je comprends bien à mon tour, sera représenté avec justesse parce qu'on nous dit qu'était Gœthe dans sa sérénité olympienne. L'idée d'où sort cette théorie n'est rien autre que la profonde différence remarquée par M. Guillaume de Humboldt entre la civilisation d'un peuple et la hauteur relative du perfectionnement des grandes individualités; différence telle que les civilisations étrangères à la nôtre ont pu, de toute évidence, posséder des hommes très supérieurs sous certains rapports à ceux que nous admirons le plus : la civilisation brahmanique, par exemple.

Je partage sans réserve l'avis du savant dont j'expose ici les idées. Rien n'est plus exact : notre état social européen ne produit ni les meilleurs ni les plus sublimes penseurs, ni les plus grands poètes, ni les plus habiles artistes. Néanmoins je me permets de croire, contrairement à l'opinion de l'illustre philologue, que, pour juger et définir la civilisation en général, il faut se débarrasser avec soin, ne fût-ce que pour un moment, des préventions et des jugements de détail concernant telle ou telle civilisation en particulier. Il ne faut être ni trop large, comme pour l'homme du premier degré, que je persiste à ne pas trouver civilisé, uniquement parce qu'il est adouci ; ni trop étroit, comme pour le sage du troisième. Le travail améliorateur de l'espèce humaine est ainsi trop réduit. Il n'aboutit qu'à des résultats purement isolés et typiques.

(1) W. v. Humboldt, *ouvrage cité*, p. XXXVII : « Wenn wir in unserer « Sprache *Bildung* sagen, so meinen wir damit etwas zugleich Höhe- « res und mehr innerliches, nämlich die Sinnesart, die sich aus der « Erkenntniss und dem Gefühle des gesammten geistigen und sitt- « lichen Strebens harmonisch auf die Empfindung und dem Kharakter « ergieszt. »

Le système de M. Guillaume de Humboldt fait, du reste, le plus grand honneur à la délicatesse grandiose qui était le trait dominant de cette généreuse intelligence, et on peut le comparer, dans sa nature essentiellement abstraite, à ces mondes fragiles imaginés par la philosophie hindoue. Nés du cerveau d'un Dieu endormi, ils s'élèvent dans l'atmosphère pareils aux bulles irisées que souffle dans le savon le chalumeau d'un enfant, et se brisent et se succèdent au gré des rêves dont s'amuse le céleste sommeil.

Placé par le caractère de mes recherches sur un terrain plus rudement positif, j'ai besoin d'arriver à des résultats que la pratique et l'expérience puissent palper un peu mieux. Ce que l'angle de mon rayon visuel s'efforce d'embrasser, ce n'est pas, avec M. Guizot, l'état plus ou moins prospère des sociétés; ce n'est pas non plus, avec M. G. de Humboldt, l'élévation isolée des intelligences individuelles : c'est l'ensemble de la puissance, aussi bien matérielle que morale, développée dans les masses. Troublé, je l'avoue, par le spectacle des déviations où se sont égarés deux des hommes les plus admirés de ce siècle, j'ai besoin, pour suivre librement une route écartée de la leur, de me recorder avec moi-même et de prendre du plus haut possible les déductions indispensables afin d'arriver d'un pas ferme à mon but. Je prie donc le lecteur de me suivre avec patience et attention dans les méandres où je dois m'engager, et je vais m'efforcer d'éclairer de mon mieux l'obscurité naturelle de mon sujet.

Il n'y a pas de peuplade si abrutie chez laquelle ne se démêle un double instinct : celui des besoins matériels, et celui de la vie morale. La mesure d'intensité des uns et de l'autre donne naissance à la première et la plus sensible des différences entre les races. Nulle part, voire dans les tribus les plus grossières, les deux instincts ne se balancent à forces égales. Chez les unes, le besoin physique domine de beaucoup; chez les autres, les tendances contemplatives l'emportent au contraire. Ainsi les basses hordes de la race jaune nous apparaissent dominées par la sensation matérielle, sans cependant être absolument privées de toute lueur portée sur les choses surhu-

maines. Au contraire, chez la plupart des tribus nègres du degré correspondant, les habitudes sont agissantes moins que pensives, et l'imagination y donne plus de prix aux choses qui ne se voient pas qu'à celles qui se touchent. Je n'en tirerai pas la conséquence d'une supériorité de ces dernières races sauvages sur les premières, au point de vue de la civilisation, car elles ne sont pas, l'expérience des siècles le prouve, plus susceptibles d'y atteindre les unes que les autres. Les temps ont passé et ne les ont vues rien faire pour améliorer leur sort, enfermées qu'elles sont toutes dans une égale incapacité de combiner assez d'idées avec assez de faits pour sortir de leur abaissement. Je me borne à remarquer que, dans le plus bas degré des peuplades humaines, je trouve ce double courant, diversement constitué, dont je vais avoir à suivre la marche à mesure que je monterai.

Au-dessus des Samoyèdes, comme des nègres Fidas et Pélagiens, il faut placer ces tribus qui ne se contentent pas tout à fait d'une cabane de branchage et de rapports sociaux basés sur la force seule, mais qui comprennent et désirent un état meilleur. Elles sont élevées d'un degré au-dessus des plus barbares. Appartiennent-elles à la série des races plus actives que pensantes, on les verra perfectionner leurs instruments de travail, leurs armes, leur parure; avoir un gouvernement où les guerriers domineront sur les prêtres, où la science des échanges acquerra un certain développement, où l'esprit mercantile paraîtra déjà assez accusé. Les guerres, toujours cruelles, auront cependant une tendance caractérisée vers le pillage; en un mot, le bien-être, les jouissances physiques, seront le but principal des individus. Je trouve la réalisation de ce tableau dans plusieurs des nations mongoles; je la découvre encore, bien qu'avec des différences honorables, chez les Quichuas et les Aymaras du Pérou; et j'en rencontrerai l'antithèse, c'est-à-dire plus de détachement des intérêts matériels, chez les Dahomeys de l'Afrique occidentale et chez les Cafres.

Maintenant je poursuis la marche ascendante. J'abandonne ces groupes dont le système social n'est pas assez vigoureux pour savoir s'imposer, avec la fusion du sang, à des multitudes

bien grandes. J'arrive à celles dont le principe constitutif possède une virtualité si forte, qu'il relie et enserre tout ce qui avoisine son centre d'action, se l'incorpore et élève sur d'immenses contrées la domination incontestée d'un ensemble d'idées et de faits plus ou moins bien coordonné, en un mot ce qui peut s'appeler *une civilisation*. La même différence, la même classification que j'ai fait ressortir pour les deux premiers cas, se retrouve ici tout entière, bien plus reconnaissable encore; et même ce n'est qu'ici qu'elle porte des fruits véritables, et que ses conséquences ont de la portée. Du moment où, de l'état de peuplade, une agglomération d'hommes étend assez ses relations, son horizon, pour passer à celui de peuple, on remarque chez elle que les deux courants, matériel et intellectuel, ont augmenté de force, suivant que les groupes qui sont entrés dans son sein et qui s'y fusionnent appartiennent en plus grande quantité à l'un ou à l'autre. Ainsi, quand la faculté pensive domine, il arrive tels résultats; quand c'est la faculté active, il s'en produit tels autres. La nation déploie des qualités de nature différente, suivant que règne celui-ci ou celui-là des deux éléments. On pourrait ici appliquer le symbolisme hindou, en représentant ce que j'ai appelé le courant intellectuel par Prakriti, principe femelle, et le courant matériel par Pouroucha, principe mâle, à condition toutefois, bien entendu, de ne comprendre sous ces mots qu'une idée de fécondation réciproque, sans mettre d'un côté un éloge et de l'autre un blâme (1).

On remarquera, en outre, qu'aux différentes époques de la vie d'un peuple et dans une stricte dépendance avec les inévitables mélanges du sang, l'oscillation devient plus forte entre les deux principes, et il arrive que l'un l'emporte alternativement sur l'autre. Les faits qui résultent de cette mobilité sont

(1) M. Klemm (*Allgemeine Kulturgeschichte der Menschheit*, Leipzig, 1849) imagine une distinction de l'humanité en races actives et races passives. Je n'ai pas eu ce livre entre les mains, et ne puis savoir si l'idée de son auteur est en rapport avec la mienne. Il serait naturel qu'en battant les mêmes sentiers, nous fussions tombés sur la même vérité.

très importants, et modifient d'une manière sensible le caractère d'une civilisation en agissant sur sa stabilité.

Je partagerai donc, pour les placer plus particulièrement, mais jamais absolument, qu'on s'en souvienne, sous l'action d'un des courants, tous les peuples en deux classes. A la tête de la catégorie mâle, j'inscrirai les Chinois; et comme prototype de la classe adverse, je choisirai les Hindous.

A la suite des Chinois, il faudra inscrire la plupart des peuples de l'Italie ancienne, les premiers Romains de la république, les tribus germaniques. Dans le camp contraire, je vois les nations de l'Égypte, celles de l'Assyrie. Elles prennent place derrière les hommes de l'Hindoustan.

En suivant le cours des siècles, on s'aperçoit que presque tous les peuples ont transformé leur civilisation par suite des oscillations des deux principes. Les Chinois du nord, population d'abord presque absolument matérialiste, se sont alliés peu à peu à des tribus d'un autre sang, dans le Yunnan surtout, et ce mélange a rendu leur génie moins exclusivement utilitaire. Si ce développement est resté stationnaire, ou du moins fort lent depuis des siècles, c'est que la masse des populations mâles dépassait de beaucoup le faible appoint de sang contraire qu'elles se sont partagé.

Pour nos groupes européens, l'élément utilitaire qu'apportaient les meilleures des tribus germaniques s'est fortifié sans cesse dans le nord, par l'accession des Celtes et des Slaves. Mais, à mesure que les peuples blancs sont descendus davantage vers le sud, les influences mâles se sont trouvées moins en force, se sont perdues dans un élément trop féminin (il faut faire quelques exceptions, comme, par exemple, pour le Piémont et le nord de l'Espagne), et cet élément féminin a triomphé.

Passons maintenant de l'autre côté. Nous voyons les Hindous pourvus à un haut degré du sentiment des choses supernaturelles, et plus méditatifs qu'agissants. Comme leurs plus anciennes conquêtes les ont mis surtout en contact avec des races pourvues d'une organisation de même ordre, le principe mâle n'a pu se développer suffisamment. La civilisation n'a pas pris

dans ces milieux un essor utilitaire proportionné à ses succès de l'autre genre. Au contraire, Rome antique, naturellement utilitaire, n'abonde dans le sens opposé que lorsqu'une fusion complète avec les Grecs, les Africains et les Orientaux, transforme sa première nature et lui crée un tempérament tout nouveau.

Pour les Grecs, le travail intérieur fut encore plus comparable à celui des Hindous.

De l'ensemble de tels faits, je tire cette conclusion, que toute activité humaine, soit intellectuelle, soit morale, prend primitivement sa source dans l'un des deux courants, mâle ou femelle, et que c'est seulement chez les races assez abondamment pourvues d'un de ces deux éléments, sans qu'aucun soit jamais complètement dépourvu de l'autre, que l'état social peut parvenir à un degré satisfaisant de culture, et par conséquent à la civilisation.

Je passe maintenant à d'autres points qui sont encore dignes de remarque.

CHAPITRE IX.

Suite de la définition du mot *civilisation;* caractères différents des sociétés humaines; notre civilisation n'est pas supérieure à celles qui ont existé avant elle.

Lorsqu'une nation, appartenant à la série féminine ou masculine, possède un instinct civilisateur assez fort pour imposer sa loi à des multitudes, assez heureux surtout pour cadrer avec leurs besoins et leurs sentiments en s'emparant de leurs convictions, la culture qui doit en résulter existe de ce moment même. C'est là, pour cet instinct, le plus essentiel, le plus pratique des mérites, et ce qui seulement le rend usuel et peut lui donner la vie; car les intérêts individuels sont, de leur nature, portés à s'isoler. L'association ne manque jamais de les léser

partiellement; ainsi, pour qu'une conviction puisse avoir lieu d'une manière intime et féconde, il faut qu'elle s'accorde dans ses vues avec la logique particulière et les sentiments du peuple qu'elle sollicite.

Quand une façon de comprendre le droit est acceptée par des masses, c'est qu'en réalité elle donne satisfaction, sur les points principaux, aux besoins considérés comme les plus chers. Les nations mâles voudront surtout du bien-être; les nations féminines se préoccuperont davantage des exigences d'imagination: mais, du moment, je le répète, que des multitudes s'enrôlent sous une bannière, ou, ce qui est plus exact ici, du moment qu'un régime particulier parvient à se faire accepter, il y a civilisation naissante.

Un second caractère indélébile de cet état, c'est le besoin de la stabilité, et il découle directement de ce qui précède; car, aussitôt que les hommes ont admis, en commun, que tel principe doit les réunir, et ont consenti à des sacrifices individuels pour faire régner ce principe, leur premier sentiment est de le respecter, pour ce qu'il leur rapporte comme pour ce qu'il leur coûte, et de le déclarer inamovible. Plus une race se maintient pure, moins sa base sociale est attaquée, parce que la logique de la race demeure la même. Cependant il s'en faut que ce besoin de stabilité ait longtemps satisfaction. Avec les mélanges de sang, viennent les modifications dans les idées nationales; avec ces modifications, un malaise qui exige des changements corrélatifs dans l'édifice. Quelquefois ces changements amènent des progrès véritables, et surtout à l'aurore des sociétés où le principe constitutif est, en général, absolu, rigoureux, par suite de la prédominance trop complète d'une seule race. Ensuite, quand les variations se multiplient au gré de multitudes hétérogènes et sans convictions communes, l'intérêt général n'a plus toujours à s'applaudir des transformations. Toutefois, aussi longtemps que le groupe aggloméré subsiste sous la direction des impressions premières, il ne cesse pas de poursuivre, à travers l'idée du mieux-être qui l'emporte, une chimère de stabilité. Varié, inconstant, changeant à chaque heure, il se croit éternel et en marche vers une sorte de but paradisiaque. Il

conserve, même en la démentant à chaque heure par ses actes, cette doctrine, que l'un des traits principaux de la civilisation, c'est d'emprunter à Dieu, en faveur des intérêts humains, quelque chose de son immutabilité ; et si cette ressemblance visiblement n'existe pas, il se rassure et se console en se persuadant que demain il va y atteindre.

A côté de la stabilité et du concours des intérêts individuels se touchant sans se détruire, il faut placer un troisième et un quatrième caractère, l'anathème de la violence, puis la sociabilité.

Enfin, de la sociabilité et du besoin de se défendre moins avec le poing qu'avec la tête, naissent les perfectionnements de l'intelligence, qui, à leur tour, amènent les perfectionnements matériels, et c'est à ces deux derniers traits que l'œil reconnaît surtout un état social avancé (1).

Je crois maintenant pouvoir résumer ma pensée sur la civilisation, en la définissant comme *un état de stabilité relative, où des multitudes s'efforcent de chercher pacifiquement la satisfaction de leurs besoins, et raffinent leur intelligence et leurs mœurs.*

Dans cette formule tous les peuples que j'ai cités jusqu'ici comme civilisés entrent les uns aussi bien que les autres. Il s'agit maintenant de savoir si, les conditions indiquées étant remplies, toutes les civilisations sont égales. C'est ce que je ne pense pas ; car, les besoins et la sociabilité de toutes les nations d'élite n'ayant pas la même intensité ni la même direction, leur intelligence et leurs mœurs prennent, dans leur qualité, des degrés très divers. De quoi l'Hindou a-t-il besoin matériellement ? de riz et de beurre pour sa nourriture, d'une toile de coton pour son vêtement. On sera tenté, sans doute, d'attribuer cette sobriété extrême aux conditions climatériques. Mais

(1) C'est là aussi que se trouve la source principale des faux jugements sur l'état des peuples étrangers. De ce que l'extérieur de leur civilisation ne ressemble pas à la partie correspondante de la nôtre, nous sommes souvent portés à conclure hâtivement, ou qu'ils sont barbares ou qu'ils sont nos inférieurs en mérite. Rien n'est plus superficiel, et partant ne doit être plus suspect, qu'une conclusion tirée de pareilles prémisses.

les Thibétains habitent un climat rigoureux; cependant leur sobriété est encore très notable. Ce qui domine pour l'un et l'autre de ces peuples, c'est le développement philosophique et religieux chargé de donner un aliment aux exigences, bien autrement inquiètes, de l'âme et de l'esprit. Ainsi, là, aucun équilibre entre les deux principes mâle et femelle; la prédominance, étant du côté de la partie intellectuelle, lui donne trop de poids, et il en résulte que tous les travaux de cette civilisation sont presque uniquement portés vers un résultat au détriment de l'autre. Des monuments immenses, des montagnes de pierre, seront sculptés au prix d'efforts et de peines qui épouvantent l'imagination. Des constructions gigantesques couvriront la terre : dans quel but? celui d'honorer les dieux, et on ne fera rien pour l'homme, à moins que ce ne soient des tombes. A côté des merveilles produites par le ciseau du sculpteur, la littérature, non moins puissante, créera d'admirables chefs-d'œuvre. Dans la théologie, dans la métaphysique, elle sera aussi ingénieuse, aussi subtile que variée, et la pensée humaine descendra, sans s'effrayer, jusqu'à d'incommensurables profondeurs. Dans la poésie lyrique, la civilisation féminine sera l'orgueil de l'humanité.

Mais si du domaine de la rêverie idéaliste je passe aux inventions matériellement utiles et aux sciences qui en sont la théorie génératrice, d'un sommet je tombe dans un abîme, et le jour éclatant fait place à la nuit. Les inventions utiles demeurent rares, mesquines, stériles; le talent d'observation n'existe pour ainsi dire pas. Tandis que les Chinois trouvaient beaucoup, les Hindous n'imaginaient qu'assez peu, et n'en prenaient guère souci; les Grecs, de même, nous transmettaient des connaissances souvent indignes d'eux, et les Romains, une fois arrivés au point culminant de leur histoire, tout en faisant plus, ne purent aller bien loin, car le mélange asiatique, dans lequel ils s'absorbaient avec une rapidité effrayante, leur refusait les qualités indispensables pour une patiente investigation des réalités. Ce qu'on peut dire d'eux toutefois, c'est que leur génie administratif, leur législation et les monuments utiles dont ils pourvoyaient le sol de leurs territoires, attestent suf-

fisamment le caractère positif que revêtit leur pensée sociale à un certain moment, et prouve que si le midi de l'Europe n'avait pas été si promptement couvert par les colonisations incessantes de l'Asie et de l'Afrique, la science positive y aurait gagné, et l'initiative germanique aurait, par la suite, récolté moins de gloire.

Les vainqueurs du ve siècle apportèrent en Europe un esprit de la même catégorie que l'esprit chinois, mais bien autrement doué. On le vit armé, dans une plus grande mesure, de facultés féminines. Il réalisa un plus heureux accord des deux mobiles. Partout où domina cette branche de peuples, les tendances utilitaires, ennoblies, sont imméconnaissables. En Angleterre, dans l'Amérique du Nord, en Hollande, en Hanovre, ces dispositions dominent les autres instincts nationaux. Il en est de même en Belgique, et encore dans le nord de la France, où tout ce qui est d'application positive a constamment trouvé des facilités merveilleuses à se faire comprendre. A mesure qu'on avance vers le sud, ces prédispositions s'affaiblissent. Ce n'est pas à l'action plus vive du soleil qu'il faut l'attribuer, car certes les Catalans, les Piémontais habitent des régions plus chaudes que les Provençaux et les habitants du bas Languedoc; c'est à l'influence du sang.

La série des races féminines ou féminisées tient la plus grande place sur le globe; cette observation s'applique à l'Europe en particulier. Qu'on en excepte la famille teutonique et une partie des Slaves, on ne trouve, dans notre partie du monde, que des groupes faiblement pourvus du sens utilitaire, et qui, ayant déjà joué leur rôle dans les époques antérieures, ne pourraient plus le recommencer. Les masses, nuancées dans leurs variétés, présentent, du Gaulois au Celtibérien, du Celtibérien au mélange sans nom des nations italiennes et romanes, une échelle descendante non pas quant à toutes les aptitudes du principe mâle, du moins quant aux principales.

Le mélange des tribus germaniques avec les races de l'ancien monde, cette union de groupes mâles à un si haut degré avec des races et des débris de races consommés dans les détritus d'anciennes idées, a créé notre civilisation; la richesse, la diver-

sité, la fécondité, dont nous faisons honneur à nos sociétés, est un résultat naturel des éléments tronqués et disparates qu'il était dans le propre de nos tribus paternelles de savoir, jusqu'à un certain point, mêler, travestir et utiliser.

Partout où s'étend notre mode de culture, il porte deux caractères communs : l'un, c'est d'avoir été au moins touché par le contact germanique; l'autre, d'être chrétien. Mais, je le dis encore, ce second trait, bien que le plus apparent et celui qui d'abord saute aux yeux, parce qu'il se produit à l'extérieur de nos États, dont il semble en quelque sorte le vernis, n'est pas absolument essentiel, attendu que beaucoup de nations sont chrétiennes, et un plus grand nombre encore pourra le devenir, sans faire partie de notre cercle de civilisation. Le premier caractère est, au contraire, positif, décisif. Là où l'élément germanique n'a jamais pénétré, il n'y a pas de civilisation à notre manière.

Ceci m'amène naturellement à traiter cette question : Peut-on affirmer que les sociétés européennes soient entièrement civilisées? que les idées, les faits qui se produisent à leurs surfaces, aient leur raison d'être bien profondément enracinée dans les masses, et que les conséquences de ces idées et de ces principes répondent aux instincts du plus grand nombre? On y doit encore ajouter cette demande, qui en est le corollaire : Les dernières couches de nos populations pensent-elles et agissent-elles dans le sens de ce qu'on appelle la civilisation européenne?

On a admiré avec raison l'extrême homogénéité d'idées et de vues qui, dans les États grecs de la belle époque, dirigeait le corps entier des citoyens. Sur chaque point essentiel, les données, souvent hostiles, partaient pourtant de la même source : on voulait plus ou moins de démocratie, plus ou moins d'oligarchie en politique; en religion, on adorait de préférence ou la Cérès Éleusinienne ou la Minerve du Parthénon; en matière de goût littéraire, on pouvait préférer Eschyle à Sophocle, Alcée à Pindare; au fond, les idées sur lesquelles on disputait étaient toutes ce qu'on pourrait appeler nationales; la discussion n'en attaquait que la mesure. A Rome, avant les

guerres puniques, il en était de même, et la civilisation du pays était uniforme, incontestée. Dans sa façon de procéder, elle s'étendait du maître à l'esclave; tout le monde y participait à des degrés divers, mais ne participait qu'à elle.

Depuis les guerres puniques chez les successeurs de Romulus, et chez tous les Grecs depuis Périclès et surtout depuis Philippe, ce caractère d'homogénéité tendit de plus en plus à s'altérer. Le mélange plus grand des nations amena le mélange des civilisations, et il en résulta un produit extrêmement multiple, très savant, beaucoup plus raffiné que l'antique culture, qui avait cet inconvénient capital, en Italie comme dans l'Hellade, de n'exister que pour les classes supérieures, et de laisser les couches du dessous tout à fait ignorantes de sa nature, de ses mérites et de ses voies. La civilisation romaine, après les grandes guerres d'Asie, fut sans doute une manifestation puissante du génie humain; cependant, à l'exception des rhéteurs grecs, qui en fournissaient la partie transcendantale, des jurisconsultes syriens, qui vinrent lui composer un système de lois athée, égalitaire et monarchique, des hommes riches, engagés dans l'administration publique ou dans les entreprises d'argent, et enfin des gens de loisir et de plaisir, elle eut ce malheur de ne jamais être que subie par les masses, attendu que les peuples d'Europe ne comprenaient rien à ses éléments asiatiques et africains, que ceux de l'Égypte n'avaient pas davantage l'intelligence de ce qu'elle leur apportait de la Gaule et de l'Espagne, et que ceux de Numidie n'appréciaient pas plus ce qui leur venait du reste du monde. De sorte qu'au-dessous de ce qu'on pourrait appeler les classes sociales, vivaient des multitudes innombrables, civilisées autrement que le monde officiel, ou n'ayant pas du tout de civilisation. C'était donc la minorité du peuple romain qui, en possession du secret, y attachait quelque prix. Voilà un exemple d'une civilisation acceptée et régnante, non plus par la conviction des peuples qu'elle couvre, mais par leur épuisement, leur faiblesse, leur abandon.

En Chine, un tout autre spectacle se présente. Le territoire est sans doute immense; mais, d'un bout à l'autre de cette

vaste étendue, circule, chez la race nationale (je laisse les autres à l'écart), un même esprit, une même intelligence de la civilisation possédée. Quels qu'en puissent être les principes, soit qu'on en approuve ou blâme les fins, il faut avouer que les multitudes y prennent une part démonstrative de l'intelligence qu'elles en ont. Et ce n'est pas que ce pays soit libre dans le sens où nous l'entendons, qu'une émulation démocratique pousse tout le monde à bien faire, afin de parvenir à la place que les lois lui garantissent. Non; j'éloigne tout tableau idéal. Les paysans comme les bourgeois sont fort peu assurés, dans l'empire du Milieu, de sortir de leur position par la seule puissance du mérite. A cette extrémité du monde, et malgré les promesses officielles du système des examens appliqué au recrutement des emplois publics, il n'est personne qui ne se doute que les familles de fonctionnaires absorbent les places, et que les suffrages scolaires coûtent souvent plus d'argent que d'efforts de science (1); mais les ambitions lésées, en gémissant sur les torts de cette organisation, n'en imaginent pas de meilleure, et l'ensemble de la civilisation existante est pour le peuple entier l'objet d'une imperturbable admiration.

Chose assez remarquable, l'instruction est en Chine très répandue, générale; elle atteint et dépasse des classes dont on ne se figure pas aisément, chez nous, qu'elles puissent même sentir des besoins de ce genre. Le bon marché des livres (2), la multiplicité et le bas prix des écoles, mettent les

(1) « Il n'y a encore que la Chine où un pauvre étudiant puisse se « présenter au concours impérial et en sortir grand personnage. C'est « le côté brillant de l'organisation sociale des Chinois, et leur théorie « est incontestablement la meilleure de toutes; malheureusement l'ap- « plication est loin d'être parfaite. Je ne parle pas ici des erreurs de « jugement et de la corruption des examinateurs, ni même de la vente « des titres littéraires, expédient auquel le gouvernement a quelque- « fois recours en temps de détresse financière... » (F. J. Mohl, *Rapport annuel fait à la Société asiatique*, 1846, p. 49.)

(2) John F. Davis, *The Chinese*, in-16, London, 1840, p. 274. « Three or four volumes of any ordinary work of the octavo size and shape, may be had for a sum equivalent to two shillings. A Canton bookseller's manuscript catalogue marked the price of the four books of Confucius, including the commentary at a price rather under half a

gens qui le veulent en état de s'instruire, au moins dans une mesure suffisante. Les lois, leur esprit, leurs tendances, sont très bien connues, et même le gouvernement se pique d'ouvrir à tous l'entendement sur cette science utile. L'instinct commun a la plus profonde horreur des bouleversements politiques. Un juge fort compétent en cette matière, qui non seulement a habité Canton, mais y a étudié les affaires avec l'attention d'un homme intéressé à les connaître, M. John Francis Davis, commissaire de S. M. Britannique en Chine, affirme qu'il a vu là une nation dont l'histoire ne présente pas une seule tentative de révolution sociale, ni de changement dans les formes du pouvoir. A son avis, on ne peut mieux la définir qu'en la déclarant composée toute entière de conservateurs déterminés (1).

C'est là un contraste bien frappant avec la civilisation du monde romain, où les modifications gouvernementales se suivirent dans une si effrayante rapidité jusqu'à l'arrivée des nations du Nord. Sur tous les points de cette grande société on trouvait toujours et facilement des populations assez désintéressées de l'ordre existant pour se montrer prêtes à servir les plus folles tentatives. Il n'y eut rien d'inessayé pendant cette longue période de plusieurs siècles, pas de principe respecté. La propriété, la religion, la famille soulevèrent, là comme ailleurs, des doutes considérables sur leur légitimité et des masses nombreuses se trouvèrent disposées, soit au nord, soit au sud, à appliquer de force les théories des novateurs. Rien, non rien, ne reposa, dans le monde gréco-romain, sur une base solide, pas même l'unité impériale, si indispensable pourtant, ce semble, au salut commun, et ce ne furent pas seulement les armées, avec leurs nuées d'Augustes improvisés, qui se chargèrent d'ébranler constamment ce palladium de la société; les empereurs eux-mêmes, à commencer par Dioclétien, croyaient si faiblement à la monarchie, qu'ils essayèrent volontairement le dualisme dans le pouvoir, puis se mirent à

crown. The cheapness of their common litteratur is occasioned partly by the mode of printing, but partly also by the low price of paper. »

(1) Ouvr. cité, p. 100 : « They are, in short, a nation of steady conservatives. »

quatre pour gouverner. Je le répète, pas une institution, pas un principe ne fut stable dans cette misérable société, qui ne possédait pas de meilleure raison d'être que l'impossibilité physique d'échouer d'un côté ou de l'autre, jusqu'au moment où des bras vigoureux vinrent, en la démantelant, la forcer de devenir quelque chose de défini.

Ainsi nous trouvons chez deux grands êtres sociaux, l'Empire Céleste et le monde romain, une parfaite opposition. A la civilisation de l'Asie orientale j'ajouterai la civilisation brahmanique, dont il faut en même temps admirer l'intensité et la diffusion. Si, en Chine, un certain niveau de connaissances atteint tout le monde, ou presque tout le monde, il en est de même parmi les Hindous : chacun, dans sa caste, est animé d'un esprit séculaire, et connaît nettement ce qu'il doit apprendre, penser et croire. Chez les bouddhistes du Thibet et des autres parties de la haute Asie, rien de plus rare que de rencontrer un paysan ne sachant pas lire. Tout le monde y a des convictions pareilles sur les sujets importants.

Trouvons-nous la même homogénéité dans nos nations européennes? La question ne vaut pas la peine d'être posée. A peine l'empire gréco-romain nous offre-t-il des nuances, des couleurs aussi tranchées, non pas entre les différents peuples, mais je dis dans le sein des mêmes nationalités. Je glisserai sur ce qui concerne la Russie et une grande partie des États autrichiens; ma démonstration y serait trop facile. Voyons l'Allemagne, ou bien l'Italie, l'Italie méridionale surtout; l'Espagne, bien qu'à un moindre degré, présenterait un pareil tableau; la France, de même.

Prenons la France : je ne dirai pas seulement que la différence des manières y frappe si bien les observateurs les plus superficiels, que l'on s'est aperçu depuis longtemps qu'entre Paris et le reste du territoire il y a un abîme, et qu'aux portes mêmes de la capitale, commence une nation tout autre que celle qui est dans les murs. Rien de plus vrai; les gens qui se fient à l'unité politique établie chez nous pour en conclure l'unité des idées et la fusion du sang, se livrent à une grande illusion.

Pas une loi sociale, pas un principe générateur de la civilisation compris de la même manière dans tous nos départements. Il est inutile de faire comparaître ici le Normand, le Breton, l'Angevin, le Limousin, le Gascon, le Provençal; tout le monde doit savoir combien ces peuples se ressemblent peu et varient dans leurs jugements. Ce qu'il faut signaler, c'est que, tandis qu'en Chine, au Thibet et dans l'Inde, les notions les plus essentielles au maintien de la civilisation sont familières à toutes les classes, il n'en est aucunement de même chez nous. La première, la plus élémentaire de nos connaissances, la plus abordable, reste un mystère fort négligé par la masse de nos populations rurales : car très généralement on n'y sait ni lire ni écrire, et on n'attache aucune importance à l'apprendre, parce qu'on n'en voit pas l'utilité, parce qu'on n'en trouve pas l'application. Sur ce point-là, je crois peu aux promesses des lois, aux beaux semblants des institutions, beaucoup à ce que j'ai vu moi-même, et aux faits constatés par de bons observateurs. Les gouvernements ont épuisé les efforts les plus louables pour tirer les paysans de leur ignorance; non seulement les enfants trouvent, dans leurs villages, toutes facilités pour s'instruire, mais les adultes même, saisis, à l'âge de vingt ans, par la conscription, rencontrent, dans les écoles régimentaires, les meilleurs moyens d'acquérir les connaissances les plus indispensables. Malgré ces précautions, malgré cette paternelle sollicitude et ce perpétuel *compelle intrare* dont, tous les jours, l'administration répète l'avis à ses agents, les classes agricoles n'apprennent rien. J'ai vu, et toutes les personnes qui ont habité la province l'ont vu comme moi, les parents n'envoyer leurs enfants à l'école qu'avec une répugnance marquée, et taxer de temps perdu les heures qui s'y passent; les en retirer en hâte, sous le plus léger prétexte, ne jamais permettre que les premières années de force s'y prolongent; et quand une fois l'école est quittée, le jeune homme n'a rien de plus pressé que d'oublier ce qu'il y a appris. Il s'en fait, en quelque sorte, un point d'honneur, ce en quoi il est imité par les soldats congédiés, qui, dans plus d'une partie de la France, non seulement ne veulent plus avoir su lire et écrire,

mais, affectant même d'oublier le français, y parviennent souvent. J'approuverais donc, avec plus de tranquillité d'âme, tant d'efforts généreux vainement dépensés pour instruire nos populations rurales, si je n'étais convaincu que la science qu'on veut leur donner ne leur convient pas, et qu'il y a, au fond de leur nonchalance apparente, un sentiment invinciblement hostile à notre civilisation. J'en trouve une preuve dans cette résistance passive; mais ce n'est pas la seule, et là où on parvient, avec l'aide de circonstances qui semblent favorables, à faire céder cette obstination, une autre preuve plus convaincante encore m'apparaît et me poursuit. Sur quelques points, on réussit mieux dans les tentatives d'instruction. Nos départements de l'est et nos grandes villes manufacturières comptent beaucoup d'ouvriers qui apprennent volontiers à lire et à écrire. Ils vivent dans un milieu qui leur en démontre l'utilité. Mais aussitôt que ces hommes possèdent à un degré suffisant les premiers éléments de l'instruction, qu'en font-ils pour la plupart? Des moyens d'acquérir telles idées et tels sentiments non plus instinctivement, mais désormais activement hostiles à l'ordre social. Je ne fais une exception que pour nos populations agricoles et même ouvrières du nord-ouest, où les connaissances élémentaires sont beaucoup plus répandues que partout ailleurs, conservées une fois acquises, et ne portent généralement que de bons fruits. On remarquera que ces populations tiennent de beaucoup plus près que toutes les autres à la race germanique, et je ne m'étonne pas de les voir ce qu'elles sont. Ce que je dis ici de nos départements du nord-ouest s'applique à la Belgique et à la Néerlande.

Si, après avoir constaté le peu de goût pour notre civilisation, nous considérons le fond des croyances et des opinions, l'éloignement devient encore plus remarquable. Quant aux croyances, c'est encore là qu'il faut remercier la foi chrétienne de n'être pas exclusive et de n'avoir pas voulu imposer un formulaire trop étroit. Elle aurait rencontré des écueils bien dangereux. Les évêques et les curés ont à lutter, non moins aujourd'hui qu'il y a un siècle, qu'il y en a cinq, qu'il y en a quinze, contre des préventions et des tendances transmises

héréditairement, et d'autant plus à redouter que, ne s'avouant presque jamais, elles ne se laissent ni combattre ni vaincre. Il n'est pas de prêtre éclairé, ayant évangélisé des villages, qui ne sache avec quelle astuce profonde le paysan, même dévot, continue à cacher, à caresser au fond de son esprit, quelque idée traditionnelle dont l'existence ne se révèle que malgré lui et dans de rares instants. Lui en parle-t-on ? il nie, n'accepte jamais la discussion et demeure inébranlablement convaincu. Il a dans son pasteur toute confiance, toute, jusqu'à ce qu'on pourrait appeler sa religion secrète exclusivement, et de là cette taciturnité qui, dans toutes nos provinces, est le caractère le plus marqué du paysan vis-à-vis de ce qu'il appelle le bourgeois, et cette ligne de démarcation si infranchissable entre lui et les propriétaires les plus aimés de son canton. Voilà, à l'encontre de la civilisation, l'attitude de la majorité de ce peuple qui passe pour y être le plus attaché; je serais porté à croire que si, dressant une sorte de statistique approximative, on disait qu'en France 10 millions d'âmes agissent dans notre sphère de sociabilité, et que 26 millions restent en dehors, on serait au-dessous de la vérité.

Et encore si nos populations rurales n'étaient que grossières et ignorantes, on pourrait se préoccuper médiocrement de cette séparation, et se consoler par l'espoir vulgaire de les conquérir peu à peu et de les fondre dans les multitudes déjà éclairées. Mais il en est de ces masses absolument comme de certains sauvages : au premier abord, on les juge irréfléchissantes et à demi brutes, parce que l'extérieur est humble et effacé; puis à mesure qu'on pénètre, si peu que ce soit, au sein de leur vie particulière, on s'aperçoit qu'elles n'obéissent pas, dans leur isolement volontaire, à un sentiment d'impuissance. Leurs affections et leurs antipathies ne vont pas au hasard, et tout, chez elles, concorde dans un enchaînement logique d'idées fort arrêtées. En parlant tout à l'heure de la religion, j'aurais pu faire remarquer aussi quelle distance immense sépare nos doctrines morales de celles des paysans (1), combien

(1) Une nourrice tourangelle avait mis un oiseau dans les mains de son nourrisson, enfant de trois ans, et l'excitait à lui arracher plumes

ce qu'ils appelleraient *délicatesse* est différent de ce que nous entendons sous ce nom; et, enfin, avec quelle ténacité ils continuent à regarder tout ce qui n'est pas, comme eux, paysan, sous le même aspect que les hommes de la plus lointaine antiquité considéraient l'étranger. A la vérité, ils ne le tuent pas, grâce à la terreur, même singulière et mystérieuse, que leur inspirent des lois qu'ils n'ont point faites; mais ils le haïssent franchement, s'en défient, et, quant à ce qui est de le rançonner, s'en donnent à cœur joie, lorsqu'ils le peuvent sans trop de risques. Sont-ils donc méchants? Non, pas entre eux; on les voit échanger de bons procédés et des complaisances. Seulement ils se regardent comme une autre espèce, espèce, à les en croire, opprimée, faible, qui doit avoir son recours à la ruse, mais qui garde aussi son orgueil très tenace, très méprisant. Dans quelques-unes de nos provinces, le laboureur s'estime de beaucoup meilleur sang et de plus vieille souche que son ancien seigneur. L'orgueil de famille, chez certains paysans, égale aujourd'hui, pour le moins, ce qu'on observait dans la noblesse du moyen âge (1).

Qu'on n'en doute pas, le fond de la population française n'a que peu de points communs avec sa surface; c'est un abîme au-dessus duquel la civilisation est suspendue, et les eaux pro-

et ailes. Comme les parents lui reprochaient cette leçon de méchanceté : « C'est pour le rendre fier, » répliqua-t-elle. Cette réponse de 1847 descend des maximes d'éducation en vigueur au temps de Vercingétorix.

(1) Il s'agissait, il y a très peu d'années, d'élire un marguillier dans une très petite et très obscure paroisse de la Bretagne française, cette partie de l'ancienne province que les vrais Bretons appellent le *pays gallais*. Le conseil de fabrique, composé de paysans, délibéra pendant deux jours sans pouvoir se décider à faire un choix, attendu que le candidat présenté, fort honnête homme, très bon chrétien, riche et considéré, était pourtant *étranger*. On n'en démordait pas, et pourtant cet *étranger* était né dans le pays, son père également; mais on se souvenait encore que son grand-père, mort depuis longues années et que personne de l'assemblée n'avait connu, était venu d'ailleurs. — Une fille de cultivateur-propriétaire se mésallie quand elle épouse un tailleur, un meunier ou même un fermier à gages, fût-il plus riche qu'elle, et la malédiction paternelle punit souvent ce crime-là. Ne sont-ce pas des opinions bien chapitrales?

fondes et immobiles, dormant au fond du gouffre, se montreront, quelque jour, irrésistiblement dissolvantes. Les événements les plus tragiques ont ensanglanté le pays, sans que la nation agricole y ait cherché une autre part que celle qu'on la forçait d'y prendre. Là où son intérêt personnel et direct ne s'est pas trouvé en jeu, elle a laissé passer les orages sans s'y mêler, même par la sympathie. Effrayées et scandalisées à ce spectacle, beaucoup de personnes ont prononcé que les paysans étaient essentiellement pervers; c'est tout à la fois une injustice et une très fausse appréciation. Les paysans nous regardent presque comme des ennemis. Ils n'entendent rien à notre civilisation, ils n'y contribuent pas de leur gré, et, en tant qu'ils le peuvent, ils se croient autorisés à profiter de ses désastres. Si on les considère en dehors de cet antagonisme, quelquefois actif, le plus souvent inerte, on ne révoque plus en doute que de hautes qualités morales, quoique souvent très singulièrement appliquées, ne résident chez eux.

J'applique à toute l'Europe ce que je viens de dire de la France, et j'en infère que, pareil en ceci à l'empire romain, le monde moderne embrasse infiniment plus qu'il n'étreint. On ne peut donc accorder beaucoup de confiance à la durée de notre état social, et le peu d'attachement qu'il inspire, même dans des couches de population supérieures aux classes rurales, m'en paraît une démonstration patente. Notre civilisation est comparable à ces îlots temporaires poussés au-dessus des mers par la puissance des volcans sous-marins. Livrés à l'action destructive des courants et abandonnés de la force qui les avait d'abord soutenus, ils fléchissent un jour, et vont engloutir leurs débris dans les domaines des flots conquérants. Triste fin, et que bien des races généreuses ont dû subir avant nous! Il n'y a pas à détourner le mal, il est inévitable. La sagesse ne peut que prévoir, et rien davantage. La prudence la plus consommée n'est pas capable de contrarier un seul instant les lois immuables du monde.

Ainsi, inconnue, dédaignée ou haïe du plus grand nombre des hommes assemblés sous son ombre, notre civilisation est pourtant un des monuments les plus glorieux que le génie de

l'espèce ait jamais édifié. Ce n'est pas, à la vérité, par l'invention qu'elle se signale. Cette qualité mise à part, disons qu'elle a poussé loin l'esprit compréhensif et la puissance de la conquête, qui en est une conséquence. Comprendre tout, c'est tout prendre. Si elle n'a pas créé les sciences exactes, elle leur a donné du moins leur exactitude et les a débarrassées des divagations dont, par un singulier phénomène, elles étaient peut-être encore plus mêlées que toutes les autres connaissances. Grâce à ses découvertes, elle connaît mieux le monde matériel que ne faisaient les sociétés précédentes. Elle a deviné une partie de ses lois principales, elle sait les exposer, les décrire et leur emprunter des forces vraiment merveilleuses pour centupler celles de l'homme. De proche en proche et par la rectitude avec laquelle elle manie l'induction, elle a reconstruit d'immenses fragments de l'histoire, dont les anciens ne s'étaient jamais doutés, et, plus elle s'éloigne des époques primitives, plus elle les voit et pénètre leurs mystères. Ce sont là de grandes supériorités, et qu'on ne saurait lui disputer sans injustice.

Ceci admis, est-on bien en droit d'en conclure, comme on le fait généralement avec trop de facilité, que notre civilisation ait la préexcellence sur toutes celles qui ont existé et existent en dehors d'elle? Oui et non. Oui, parce qu'elle doit à la prodigieuse diversité des éléments qui la composent, de reposer sur un esprit puissant de comparaison et d'analyse, qui lui rend plus facile l'appropriation de presque tout; oui, parce que cet éclectisme favorise ses développements dans les sens les plus divers; oui, encore, parce que, grâce aux conseils du génie germanique, trop utilitaire pour être destructeur, elle s'est fait une moralité dont les sages exigences étaient inconnues généralement jusqu'à elle. Mais, si l'on pousse cette idée de son mérite jusqu'à la déclarer supérieure absolument et sans réserve, je dis non, car précisément elle n'excelle en presque rien.

Dans l'art du gouvernement, on la voit soumise, en esclave, aux oscillations incessantes amenées par les exigences des races si tranchées qu'elle renferme. En Angleterre, en Hollande,

à Naples, en Russie, les principes sont encore assez stables, parce que les populations sont plus homogènes, ou du moins appartiennent à des groupes de la même catégorie et ont des instincts similaires. Mais, partout ailleurs, surtout en France, dans l'Italie centrale, en Allemagne, où la diversité ethnique est sans bornes, les théories gouvernementales ne peuvent jamais s'élever à l'état de vérités, et la science politique est en perpétuelle expérimentation. Notre civilisation, rendue ainsi incapable de prendre une croyance ferme en elle-même, manque donc de cette stabilité qui est un des principaux caractères que j'ai dû comprendre plus haut dans la formule de définition. Comme on ne trouve pas cette triste impuissance au milieu des sociétés bouddhiques et brahmaniques, comme le Céleste Empire ne la connaît pas non plus, c'est un avantage que ces civilisations ont sur la nôtre. Là, tout le monde est d'accord quant à ce qu'il faut croire en matière politique. Sous une sage administration, quand les institutions séculaires portent de bons fruits, on se réjouit. Lorsque, entre des mains maladroites, elles nuisent au bien-être public, on les plaint comme on se plaint soi-même. Mais, en aucun temps, le respect ne cesse de les entourer. On veut quelquefois les épurer, jamais les mettre à néant ni les remplacer par d'autres. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir là une garantie de longévité que notre civilisation est bien loin de comporter.

Au point de vue des arts, notre infériorité vis-à-vis de l'Inde est marquée, tout autant qu'en face de l'Égypte, de la Grèce et de l'Amérique. Ni dans le grandiose, ni dans le beau, nous n'avons rien de comparable aux chefs-d'œuvre des races antiques, et lorsque, nos jours étant consommés, les ruines de nos monuments et de nos villes couvriront la face de nos contrées, certainement le voyageur ne découvrira rien, dans les forêts et les marécages des bords de la Tamise, de la Seine et du Rhin, qui rivalise avec les somptueuses ruines de Philæ, de Ninive, du Parthénon, de Salsette, de la vallée de Tenochtitlan. Si, dans le domaine des sciences positives, les siècles futurs ont à apprendre de nous, il n'en est pas ainsi pour la poésie. L'admiration désespérée que nous avons vouée, avec tant de jus-

tice, aux merveilles intellectuelles des civilisations étrangères, en est une preuve surabondante.

Parlant maintenant du raffinement des mœurs, il est de toute évidence que nous y sommes primés de tous côtés. Nous le sommes par notre propre passé, où il se trouve des moments pendant lesquels le luxe, la délicatesse des habitudes et la somptuosité de la vie étaient compris d'une manière infiniment plus dispendieuse, plus exigeante et plus large que de nos jours. A la vérité, les jouissances étaient moins généralisées. Ce qu'on appelle *bien-être* n'appartenait comparativement qu'à peu de monde. Je le crois : mais, s'il faut admettre, fait incontestable, que l'élégance des mœurs élève autant l'esprit des multitudes spectatrices qu'elle ennoblit l'existence des individus favorisés, et qu'elle répand sur tout le pays dans lequel elle s'exerce un vernis de grandeur et de beauté, devenu le patrimoine commun, notre civilisation, essentiellement mesquine dans ses manifestations extérieures, n'est pas comparable à ses rivales.

Je terminerai ce chapitre en faisant observer que le caractère primitivement organisateur de toute civilisation est identique avec le trait le plus saillant de l'esprit de la race dominatrice; que la civilisation s'altère, change, se transforme à mesure que cette race subit elle-même de tels effets; que c'est dans la civilisation que se continue, pendant une durée plus ou moins longue, l'impulsion donnée par une race qui cependant a disparu, et, par conséquent, que le genre d'ordre établi dans une société est le fait qui accuse le mieux les aptitudes particulières et le degré d'élévation des peuples; c'est le miroir le plus clair où ils puissent refléter leur individualité.

Je m'aperçois que j'ai fait une digression bien longue, et dont les ramifications se sont étendues plus loin que je ne comptais. Je ne le regrette pas trop. J'ai pu émettre, à cette occasion, certaines idées qui devaient nécessairement passer sous les yeux du lecteur. Cependant il est temps que je rentre dans le courant naturel de mes déductions. La série est encore loin d'être complète.

J'ai posé d'abord cette vérité, que la vie ou la mort des so-

ciétés résultait de causes internes. J'ai dit quelles étaient ces causes. Je me suis adressé à leur nature intime pour les pouvoir reconnaître. J'ai démontré la fausseté des origines qu'on leur attribue généralement. En cherchant un signe qui pût les dénoncer constamment, et servir à constater, dans tous les cas, leur existence, j'ai trouvé l'aptitude à créer la civilisation, mise en regard de l'impossibilité de concevoir cet état. C'est de cette recherche que je sors en ce moment. Maintenant quel est le premier point dont je dois m'occuper? C'est incontestablement, après avoir reconnu en elle-même la cause latente de la vie ou de la mort des sociétés à un signe naturel et constant, d'étudier la nature intime de cette cause. J'ai dit qu'elle dérivait du mérite relatif des races. La logique exige donc que je précise immédiatement ce que j'entends par le mot *race,* et c'est ce qui fera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE X.

Certains anatomistes attribuent à l'humanité des origines multiples.

Il faut interroger, d'abord, le mot *race* dans sa portée physiologique.

L'opinion d'un grand nombre d'observateurs, procédant de la première impression et jugeant sur les extrêmes (1), déclare que les familles humaines sont marquées de différences tellement radicales, tellement essentielles, qu'on ne peut faire moins que de leur refuser l'identité d'origine. A côté de la descendance adamique, les érudits ralliés à ce système supposent plusieurs autres généalogies. Pour eux l'unité primordiale n'existe pas dans l'espèce, ou, pour mieux dire, il n'y a pas

(1) M. Flourens, *Éloge de Blumenbach*, *Mémoires de l'Académie des sciences,* Paris, 1847, in-4°, p. XIII. Ce savant se prononce, avec raison, contre cette méthode.

une seule espèce ; il y en a trois, quatre, et davantage, d'où sont issues des générations parfaitement distinctes, qui, par leurs mélanges, ont formé des hybrides.

Pour appuyer cette théorie, on s'empare assez aisément de la conviction commune en plaçant sous les yeux du critique les dissemblances évidentes, claires, frappantes des groupes humains. Lorsque l'observateur se voit mettre en face d'un sujet à carnation jaunâtre, à barbe et cheveux rares, à masque large, à crâne pyramidal, aux yeux fortement obliques, à la peau des paupières si étroitement tendue vers l'angle externe que l'œil s'ouvre à peine, à la stature assez humble et aux membres lourds (1), cet observateur reconnaît un type bien caractérisé, bien marqué, et dont il est certainement facile de garder les principaux traits dans la mémoire.

Un autre individu paraît : c'est un nègre de la côte occidentale d'Afrique, grand, d'aspect vigoureux, aux membres lourds, avec une tendance marquée à l'obésité (2). La couleur n'est plus jaunâtre, mais entièrement noire ; les cheveux ne sont plus rares et effilés, mais, au contraire, épais, grossiers, laineux et poussant avec exubérance ; la mâchoire inférieure avance en saillie, le crâne affecte cette forme que l'on a appelée *prognathe*, et quant à la stature, elle n'est pas moins particulière. « Les os longs sont déjetés en dehors, le tibia et le « péroné sont, en avant, plus convexes que chez les Européens, « les mollets sont très hauts et atteignent jusqu'au jarret ; les « pieds sont très plats, et le calcanéum, au lieu d'être arqué, « se continue presque en ligne droite avec les autres os du pied, « qui est remarquablement large. La main présente aussi, « dans sa disposition générale, quelque chose d'analogue (3). »

Quand l'œil s'est fixé un instant sur un individu ainsi conformé, l'esprit se rappelle involontairement la structure du singe et se sent enclin à admettre que les races nègres de l'Afrique occidentale sont sorties d'une souche qui n'a rien de

(1) Prichard, *Histoire nat. de l'homme*, t. I, p. 133, 146, 102.
(2) Id., *ibid.*, t. I, p. 108, 134, 174.
(3) Id., *ibid.*, passim.

commun, sinon certains rapports généraux dans les formes, avec la famille mongole.

Viennent ensuite des tribus dont l'aspect flatte moins encore que celui du nègre congo l'amour-propre de l'humanité. C'est un mérite particulier de l'Océanie que de fournir les spécimens à peu près les plus dégradés, les plus hideux, les plus repoussants de ces êtres misérables, formés, en apparence, pour servir de transition entre l'homme et la brute pure et simple. Vis-à-vis de plusieurs tribus australiennes, le nègre africain, lui-même, se rehausse, prend de la valeur, semble trahir une meilleure descendance. Chez beaucoup des malheureuses populations de ce monde dernier trouvé, la grosseur de la tête, l'excessive maigreur des membres, la forme famélique du corps, présentent un aspect hideux. Les cheveux sont plats ou ondulés, plus souvent laineux, la carnation est noire, sur un fond gris (1).

Enfin, si, après avoir examiné ces types pris dans tous les coins du globe, on revient aux habitants de l'Europe, du sud et de l'ouest de l'Asie, on leur trouve une telle supériorité de beauté, de justesse dans la proportion des membres, de régularité dans les traits du visage, que, tout de suite, on est tenté d'accepter la conclusion des partisans de la multiplicité des races. Non seulement, les derniers peuples que je viens de nommer sont plus beaux que le reste de l'humanité, compendium assez triste, il faut en convenir, de bien des laideurs (2); non seulement ces peuples ont eu la gloire de fournir les modèles admirables de la Vénus, de l'Apollon et de l'Hercule Farnèse; mais, de plus, entre eux, une hiérarchie visible est établie de toute antiquité, et, dans cette noblesse

(1) Prichard, ouvrage cité, t. II, p. 71.

(2) C'est parce que Meiners était extrêmement frappé de cet aspect repoussant de la plus grande partie des variétés humaines, qu'il avait imaginé une classification des plus simples; elle n'était composée que de deux catégories : la *belle*, c'est-à-dire la race blanche, et la *laide*, qui renfermait toutes les autres. (Meiners, *Grundriss der Geschichte der Menschheit.*) On s'apercevra que je n'ai pas cru devoir passer en revue tous les systèmes ethnologiques. Je ne me suis arrêté qu'aux plus importants.

humaine, les Européens sont les plus éminents par la beauté des formes et la vigueur du développement musculaire. Rien donc qui semble plus raisonnable que de déclarer les familles dont l'humanité se compose aussi étrangères, l'une à l'autre, que le sont, entre eux, les animaux d'espèces différentes.

Telle fut aussi la conclusion tirée des premières remarques, et, tant que l'on ne prononça que sur des faits généraux, il ne sembla pas que rien pût l'infirmer.

Camper, un des premiers, systématisa ces études. Il ne se contenta plus de décider uniquement d'après des témoignages superficiels; il voulut asseoir ses démonstrations d'une manière mathématique, et chercha à préciser, anatomiquement, les différences caractéristiques des catégories humaines. En réussissant, il établissait une méthode stricte qui ne laissait plus de place aux doutes, et ses opinions acquéraient cette rigueur sans laquelle il n'y a point véritablement de science. Il imagina donc de prendre la face latérale de la tête osseuse, et de mesurer l'ouverture du profil au moyen de deux lignes appelées, par lui, *lignes faciales*. Leur intersection formait un angle, qui, par sa plus ou moins grande ouverture, devait donner la mesure du degré d'élévation de la race. L'une de ces lignes allait de la base du nez au méat auditif; l'autre était tangente à la saillie du front par le haut, et par en bas à la partie la plus proéminente de la mâchoire inférieure. Au moyen de l'angle ainsi formé, on établissait, non seulement pour l'homme, mais pour toutes les classes d'animaux, une échelle dont l'Européen formait le sommet; et plus l'angle était aigu, plus les sujets s'éloignaient du type qui, dans la pensée de Camper, résumait le plus de perfection. Ainsi, les oiseaux formaient, avec les poissons, le plus petit angle. Les mammifères des différentes classes l'agrandissaient. Une certaine espèce de singe montait jusqu'à 42 degrés, même jusqu'à 50. Puis venait la tête du nègre d'Afrique, qui, ainsi que celle du Kalmouk, en présentait 70. L'Européen atteignait 80, et, pour citer les paroles mêmes de l'inventeur, paroles si flatteuses pour notre congénère : « C'est, dit-il, de cette différence de « 10 degrés que dépend sa beauté plus grande, ce qu'on peut

« appeler sa beauté comparative. Quant à cette beauté absolue qui nous frappe à un si haut degré dans quelques œuvres de la statuaire antique, comme dans la tête de l'Apollon et dans la Méduse de Sosiclès, elle résulte d'une ouverture encore plus grande de l'angle, qui, dans ce cas, atteint « jusqu'à 100 degrés (1). »

Cette méthode était séduisante par sa simplicité. Malheureusement, elle eut contre elle les faits, accident arrivé à bien des systèmes. Owen établit, par une série d'observations sans réplique, que Camper n'avait étudié la conformation de la tête osseuse des singes que sur de jeunes sujets, et que, chez les individus parvenus à l'âge adulte, la croissance des dents, l'élargissement des mâchoires et le développement de l'arcade zygomatique n'étant pas accompagnés d'un agrandissement correspondant du cerveau, les différences avec la tête humaine sont tout autres que celles dont Camper avait établi les chiffres, puisque l'angle facial de l'orang noir ou du chimpanzé le plus favorisé de la nature ne dépasse pas 30 et 35 degrés au plus. De ce chiffre aux 70 degrés du nègre et du Kalmouk, il y a trop loin pour que la série imaginée par Camper demeure admissible.

La phrénologie avait marié beaucoup de ses démonstrations à la théorie du savant hollandais. On aimait à reconnaître, dans la série ascendante des animaux vers l'homme, des développements correspondants dans les instincts. Cependant les faits furent encore contraires à ce point de vue. On objecta, entre autres, que l'éléphant, dont l'intelligence est incontestablement supérieure à celle des orangs-outangs, présente un angle facial beaucoup plus aigu que le leur, et, parmi les singes eux-mêmes, il s'en faut que les plus intelligents, les plus susceptibles de recevoir une sorte d'éducation domestique, appartiennent aux plus grandes espèces.

Outre ces deux graves défauts, la méthode de Camper présentait encore un côté très attaquable. Elle ne s'appliquait pas à toutes les variétés de la race humaine. Elle laissait en dehors

(1) Prichard, ouvrage cité, t. I, p. 152.

de ses catégories les tribus à tête pyramidale, et c'est là cependant un caractère assez frappant.

Blumenbach, ayant beau jeu contre son prédécesseur, proposa, à son tour, un système : c'était d'étudier la tête de l'homme par en haut. Il appela son invention, *norma verticalis*, la méthode verticale. Il assurait que la comparaison de la largeur supérieure des têtes faisait ressortir les principales différences dans la configuration générale du crâne. Suivant lui, l'étude de cette partie du corps soulève tant de remarques, surtout quant aux points déterminant le caractère national, qu'il est impossible de soumettre toutes ces diversités à une mesure unique de lignes et d'angles, et que, pour parvenir à une classification satisfaisante, il faut considérer les têtes sous l'aspect qui peut embrasser, d'un seul coup d'œil, le plus grand nombre de variétés. Or, son idée devait présenter cet avantage. Elle se résumait ainsi : « Placer la série des crânes « que l'on veut comparer de manière à ce que les os malaires « se trouvent sur une même ligne horizontale, comme cela a « lieu quand ces crânes reposent sur la mâchoire inférieure; « puis se placer derrière en amenant l'œil successivement au-« dessus du vertex de chacun; de ce point, en effet, on saisira « les variétés dans la forme des parties qui contribuent le plus « au caractère national, soit qu'elles consistent dans la direc-« tion des os maxillaires et malaires, soit qu'elles dépendent « de la largeur où de l'étroitesse du contour ovale présenté « par le vertex; soit, enfin, qu'elles se trouvent dans la con-« figuration aplatie ou bombée de l'os frontal (1). »

La conséquence de ce système fut, pour Blumenbach, une division de l'humanité en cinq grandes catégories, partagées à leur tour en un certain nombre de genres et de types.

Plusieurs doutes s'attachèrent à cette classification. On put lui reprocher, avec raison, comme à celle de Camper, de négliger plusieurs caractères importants, et ce fut, en partie, pour en éviter les objections principales qu'Owen proposa d'examiner les crânes non plus par leur sommet, mais par

(1) Prichard, ouvrage cité, t. I, p. 157.

leur base. Un des résultats principaux de cette nouvelle façon de procéder était de trouver définitivement une ligne de démarcation si nette et si forte entre l'homme et l'orang, qu'il devenait à jamais impossible de retrouver entre les deux espèces le lien imaginé par Camper. En effet, le premier coup d'œil jeté sur deux crânes, l'un d'orang, l'autre d'homme, examinés par leurs bases, suffit pour faire apercevoir des différences capitales. Le diamètre antéro-postérieur est plus allongé chez l'orang que chez l'homme; l'arcade zygomatique, au lieu de se trouver comprise dans la moitié antérieure de la base crânienne, forme, dans la région moyenne, juste un tiers de la longueur totale du diamètre; enfin, la position du trou occipital, si intéressante par ses rapports avec le caractère général des formes de l'individu, et surtout par l'influence qu'elle exerce sur les habitudes, n'est nullement la même. Chez l'homme, elle occupe presque le milieu de la base du crâne; chez l'orang, elle se trouve repoussée au milieu du tiers postérieur (1).

Le mérite des observations d'Owen est grand, sans doute; je préférerais cependant le plus récent des systèmes cranioscopiques, qui en est, en même temps, le plus ingénieux, à bien des égards, celui du savant américain M. Morton, adopté par M. Carus (2). Voici en quoi il consiste :

Pour démontrer la différence des races, les deux savants que je cite sont partis de cette idée, que plus les crânes sont vastes, plus, en thèse générale, les individus auxquels appartiennent ces crânes se montrent supérieurs (3). La question posée est donc celle-ci : Le développement du crâne est-il égal chez toutes les catégories humaines?

Pour obtenir la solution voulue, M. Morton a pris un certain nombre de têtes appartenant à des blancs, à des Mongols, à des nègres, à des Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, et, bouchant avec du coton toutes les ouvertures, sauf le *foramen magnum*, il a rempli complètement l'intérieur de grains de

(1) Prichard, ouvrage cité, t. I, p. 60.

(2) Carus, *Ueber ungleiche Befæhigung*, etc., p. 19.

(3) Id., *ibid.*, p. 20.

poivre soigneusement séchés; puis il a comparé les quantités ainsi contenues. Cet examen lui a fourni le tableau suivant (1) :

	1	2	3	4
	Nombre des crânes mesurés.	Moyenne du chiffre de capacité.	Maximum de capacité.	Minimum de capacité.
Peuples blancs.........	52	87	109	75
Peuples jaunes Mongols.	10	83	93	69
Peuples jaunes Malais ..	18	81	89	64
Peaux-Rouges..........	147	82	100	60
Nègres.................	29	78	94	65

Les résultats inscrits dans les deux premières colonnes sont certainement très curieux. En revanche, j'attache peu de prix à ceux des deux dernières; car pour que la violente perturbation qu'elles semblent apporter dans les observations de la seconde colonne fût réelle, il faudrait, d'abord, que M. Morton eût opéré sur un nombre beaucoup plus considérable de crânes, et, ensuite, qu'il eût spécifié la position sociale des personnes auxquelles les crânes auraient appartenu. Ainsi il a pu avoir d'assez beaux sujets pour les blancs et les Peaux-Rouges : il s'est procuré là des têtes ayant appartenu à des hommes au-dessus du niveau tout à fait vulgaire; tandis que, pour les noirs, il n'est pas probable qu'il ait eu à sa disposition des crânes de chefs de peuplades, et, pour les jaunes, des têtes de mandarins. C'est ce qui m'explique comment il a pu attribuer le chiffre 100 à un indigène américain, tandis que le Mongol le plus intelligent qu'il ait examiné ne dépasse pas 93, et se laisse ainsi primer par le nègre même, qui atteint 94. De tels résultats sont tout à fait incomplets, fortuits et sans valeur scientifique et, dans de telles questions, on ne saurait éviter avec trop de soin des jugements fondés sur l'examen des indivi-

(1) Ouvrage cité, p. 19.

dualités. Je serais donc porté à rejeter tout à fait la seconde moitié des calculs de M. Morton.

Je me sens également disposé à contester un détail des autres. Ainsi, dans la seconde colonne, entre les chiffres 87, indicatif de la capacité du crâne blanc, 83 du jaune et 78 du noir, il y a gradation claire et évidente. Mais les mesures de 83, 81 et 82, données pour les Mongols, les Malais et les Peaux-Rouges, sont des moyennes qui, évidemment, se confondent, et d'autant mieux que M. Carus n'hésite pas à comprendre les Mongols et les Malais dans une seule et même race, c'est-à-dire, à réunir les chiffres 83 et 81. Pourquoi, dès lors, prendre 82 pour caractéristique d'une race distincte, et créer ainsi tout à fait arbitrairement, une quatrième grande subdivision humaine?

Cette anomalie soutient d'ailleurs la partie faible du système de M. Carus. Le savant saxon aime à supposer que, ainsi que l'on voit notre planète passer par les quatre états de jour, de nuit, de crépuscule du soir et de crépuscule du matin, de même, *il faut* qu'il y ait dans l'espèce humaine, quatre subdivisions correspondantes à ces variations de la lumière. Il aperçoit là un symbole (1), tentation toujours bien dangereuse pour un esprit raffiné. M. Carus y a cédé, comme beaucoup de ses savants compatriotes l'eussent fait à sa place. Les peuples blancs sont les peuples du jour; les noirs, ceux de la nuit; les jaunes, ceux du matin ou du crépuscule d'orient; les rouges, ceux du soir ou du crépuscule d'occident. On devine assez tous les rapprochements ingénieux qui viennent se rattacher à ce tableau. Ainsi, les nations européennes, par l'éclat de leurs sciences et la netteté de leur civilisation, ont les rapports les plus évidents avec l'état lumineux, et, tandis que les noirs dorment dans les ténèbres de l'ignorance, les Chinois vivent dans un demi-jour qui leur donne une existence sociale incomplète, cependant puissante. Pour les Peaux-Rouges, disparaissant peu à peu de ce monde, où trouver une plus belle image de leur sort que le soleil qui se couche!

(1) Carus, ouvrage cité, p. 12.

Malheureusement, comparaison n'est pas raison, et, pour s'être abandonné indûment à ce courant poétique, M. Carus a gâté quelque peu sa belle théorie. Du reste, il faut avouer encore ici ce que j'ai dit pour toutes les autres doctrines ethnologiques, celles de Camper, de Blumenbach, d'Owen : M. Carus ne parvient pas à systématiser régulièrement l'ensemble des diversités physiologiques remarquées dans les races (1).

Les partisans de l'unité ethnique n'ont pas manqué de s'emparer de cette impuissance, et de prétendre que, du moment où les observations sur la conformation de la tête osseuse semblent ne pouvoir être classées de manière à formuler un système démonstratif de la séparation originelle des types, il faut en considérer les divergences, non plus comme de grands traits radicalement distinctifs, mais comme les simples résultats de causes secondes indépendantes, tout à fait destituées du caractère spécifique.

C'est chanter victoire un peu vite. La difficulté de trouver une méthode n'autorise pas toujours à conclure à l'impossibilité de la découvrir. Les unitaires cependant n'ont pas admis cette réserve. Pour étayer leur opinion, ils ont fait remarquer que certaines tribus appartenant à une même race, loin de présenter le même type physique, s'en écartent, au contraire, assez notablement. Pour exemple, sans tenir compte de la quotité des éléments dans chaque mélange, ils ont cité les différentes branches de la famille métisse malayo-polynésienne, et ils ont ajouté que, si des groupes dont l'origine est commune (2) peuvent cependant revêtir des formes craniennes et faciales totalement différentes, il en résulte que les plus grandes diversités

(1) Il en est de légères qui sont pourtant fort caractéristiques. Je mettrais de ce nombre un certain renflement des chairs aux côtés de la lèvre inférieure qui se rencontre chez les Allemands et les Anglais. Je retrouve aussi cet indice d'une origine germanique dans quelques figures de l'école flamande, dans la *Madone* de Rubens du musée de Dresde, dans les *Satyres* et *Nymphes* de la même collection, dans une *Joueuse de luth* de Miéris, etc. Aucune méthode cranioscopique n'est en état de relever de tels détails, qui ont cependant leur valeur dans nos races si mélangées.

(2) Prichard, ouvrage cité, t. II, p. 35.

dans ce genre ne prouvent pas la multiplicité première des origines; que, dès lors, si étranges que puissent paraître, à des yeux européens, les types nègres ou mongols, ce n'est pas une démonstration de cette multiplicité d'origines, et que les causes de la séparation des familles humaines devant être cherchées moins haut et moins loin, on peut considérer les déviations physiologiques comme les simples résultats de certaines causes locales agissant pendant un laps de temps plus ou moins long (1).

Poursuivis par tant d'objections bonnes et mauvaises, les partisans de la multiplicité des races ont cherché à agrandir le cercle de leurs arguments; et, cessant de s'en tenir à la seule étude des crânes, ils ont passé à celle de l'individu humain tout entier. Pour montrer, ce qui est vrai, que les différences n'existent pas uniquement dans l'aspect de la face et dans la

(1) Job Ludolf, dont les données sur cette matière étaient nécessairement fort incomplètes et inférieures à celles que nous possédons aujourd'hui, n'en combat pas moins, en termes très piquants, et avec des raisons sans réplique pour ce qui concerne les nègres, l'opinion acceptée par M. Prichard. Je ne résiste pas au plaisir de citer : « De nigredine Æthiopum hic agere nostri non est instituti, plerique ardoribus solis atque zonæ torridæ id tribuant. Verum etiam intra solis orbitam populi dantur, si non plane albi, saltem non prorsus nigri. Multi extra utrumque tropicum a media mundi linea longius obsunt quam Persæ aut Syri, veluti promontorii Bonæ Spei habitantes, et tamen isti sunt nigerrimi. Si Africæ tantum et Chami posteris id inspectare velis, Malabares et Ceilonii aliique remotiores Asiæ populi æque nigri excipiendi erunt. Quod si causam ad cœli solique naturam referas, non homines albi in illis regionibus renascentes non nigrescunt? Aut qui ad occultas qualitates confugiunt, melius fecerint si sese nescire fateantur. — Jobus Ludolfus, *Commentarium ad Historiam Æthiopicam*, in-fol., Norimb., p. 56. — J'ajouterai encore un passage de M. Pickering; ce passage est court et concluant. Parlant des séjours de la race noire, le voyageur américain s'exprime ainsi : « Excluding the northern and « southern extrems with the tableland of Abyssinia, it holds all the « *more temperate*, and fertiles parts of the Continent. » Ainsi, là où il se trouve moins de noirs purs, c'est là qu'il fait le moins chaud...

Pickering, *The Races of Man, and their geographical distribution*, dans l'ouvrage intitulé : *United States exploring Expedition during the years* 1838, 1839, 1840, 1841 *and* 1842, *under the command of Charles Wilkes, U. S. N.;* Philadelphia, 1848, in-4°, vol. IX.

construction osseuse des têtes, ils ont allégué des faits non moins graves, comme la forme du bassin, la proportion relative des membres, la couleur de la peau, la nature du système pileux.

Camper et d'autres anatomistes avaient reconnu, depuis longtemps, que le bassin du nègre présentait quelques particularités. Le docteur Vrolik, étendant plus loin ses recherches, a observé que, pour les Européens, les différences entre le bassin de l'homme et celui de la femme sont beaucoup moins marquées, et dans la race nègre il voit, chez les deux sexes, un caractère très saillant d'animalité. Le savant d'Amsterdam, partant de l'idée que la conformation du bassin influe nécessairement sur celle du fœtus, conclut à des différences originelles (1).

M. Weber est venu attaquer cette théorie; toutefois, avec peu d'avantages. Il lui a fallu reconnaître que certaines formes de bassin se rencontraient plus fréquemment dans une race que dans une autre, et tout ce qu'il a pu faire, c'est de montrer que la règle n'est pas sans exception, et que tels sujets américains, africains, mongols, présentent des formes ordinaires aux Européens. Ce n'est pas là prouver beaucoup, d'autant que M. Weber, en parlant de ces exceptions, ne paraît pas avoir été préoccupé de l'idée que leur conformation particulière pouvait n'être que le résultat d'un mélange de sang.

Pour ce qui est de la dimension des membres, les adversaires de l'unité de l'espèce prétendent que l'Européen est mieux proportionné. On leur répond que la maigreur des extrémités, chez les nations qui se nourrissent particulièrement de végétaux, ou dont l'alimentation est imparfaite, n'a rien qui doive surprendre; et cette réplique est bonne assurément. Mais lorsqu'on objecte, en outre, le développement extraordinaire du buste chez les Quichuas, les critiques, décidés à ne pas le reconnaître comme caractère spécifique, réfutent l'argument d'une manière moins concluante : car prétendre, ainsi qu'ils le font, que cette ampleur de la poitrine s'explique, chez les

(1) Prichard, *Histoire natur. de l'homme*, t. I, p. 168.

montagnards du Pérou, par l'élévation de la chaîne des Andes, ce n'est pas donner une raison bien sérieuse (1). Il est dans le monde nombre de populations de montagnes, et qui sont constituées tout différemment que les Quichuas (2).

Viennent ensuite les observations sur la couleur de la peau. Les Unitaires soutiennent que là ne peut se trouver aucun caractère spécifique : d'abord, parce que cette coloration tient à des circonstances climatériques, et n'est pas permanente, assertion plus que hardie; ensuite, parce que la couleur se prête à l'établissement de gradations infinies, par lesquelles on passe insensiblement du blanc au jaune, du jaune au noir, sans pouvoir découvrir une ligne de démarcation suffisamment tranchée. Ce fait prouve simplement l'existence d'innombrables hybrides, observation à laquelle les Unitaires ont le tort fondamental d'être constamment inattentifs. Sur le caractère spécifique des cheveux, M. Flourens apporte sa grande autorité en faveur de l'unité originelle des races.

Après avoir passé rapidement en revue les arguments inconsistants, j'arrive à la véritable citadelle scientifique des Unitaires. Ils possèdent un argument d'une grande force, et je l'ai réservé pour le dernier : je veux dire la facilité avec laquelle les différents rameaux de l'espèce humaine produisent des hybrides, et la fécondité de ces mêmes hybrides.

Les observations des naturalistes semblent avoir démontré que, dans le monde animal ou végétal, les métis ne peuvent naître que d'espèces assez parentes, et que, même dans ce cas, leurs produits sont condamnés d'avance à la stérilité. On a observé, en outre, qu'entre les espèces rapprochées, bien que la fécondation soit possible, l'accouplement est répugnant et ne s'obtient, en général, que par la ruse ou la force; ce qui indiquerait que, dans l'état libre, le nombre des hybrides est encore plus limité que l'intervention de l'homme n'est parvenue à le faire. On en a conclu qu'il fallait mettre au nombre

(1) Prichard, *Histoire naturelle de l'homme*, t. II, p. 180 et passim.

(2) Ni les Suisses, ni les Tyroliens, ni les Highlanders de l'Écosse, ni les Slaves des Balkans, ni les tribus de l'Hymalaya n'offrent l'aspect monstrueux des Quichuas.

des caractères spécifiques la faculté de produire des individus féconds.

Comme rien n'autorise à croire que l'espèce humaine soit exempte de cette règle, rien non plus, jusqu'ici, n'a pu ébranler la force de l'objection qui, plus que toutes les autres, tient en échec le système des adversaires de l'unité. On affirme, il est vrai, que, dans certaines parties de l'Océanie, les femmes indigènes, devenues mères de métis européens, ne sont plus aptes à être fécondées par leurs compatriotes. En admettant ce renseignement comme exact, il serait digne de servir de point de départ à des investigations plus approfondies; mais, quant à présent, on ne saurait encore s'en servir pour infirmer les principes admis sur la génération des hybrides. Il ne prouve rien contre les déductions qu'on en tire.

CHAPITRE XI.

Les différences ethniques sont permanentes.

Les Unitaires affirment que la séparation des races est apparente, et due uniquement à des circonstances locales telles que celles dont nous éprouvons aujourd'hui l'influence, ou à des déviations accidentelles de conformation dans l'auteur d'une branche. Toute l'humanité est, pour eux, accessible aux mêmes perfectionnements; partout le type originel commun, plus ou moins voilé, persiste avec une égale force, et le nègre, le sauvage américain, le Tongouse du nord de la Sibérie peuvent et doivent, sous l'empire d'une éducation similaire, parvenir à rivaliser avec l'Européen pour la beauté des formes. Cette théorie est inadmissible.

On a vu plus haut quel était le plus solide rempart scientifique des Unitaires : c'est la fécondité des croisements humains. Cette observation, qui paraît présenter jusqu'ici à la réfutation de grandes difficultés, ne sera peut-être pas toujours

aussi invincible, et elle ne suffirait pas à m'arrêter si je ne la voyais appuyée par un autre argument, d'une nature bien différente, qui, je l'avoue, me touche davantage : on dit que la Genèse n'admet pas, pour notre espèce, plusieurs origines.

Si le texte est positif, péremptoire, clair, incontestable, il faut baisser la tête : les plus grands doutes doivent céder, la raison n'a qu'à se déclarer imparfaite et vaincue, l'origine de l'humanité est une, et tout ce qui semble démontrer le contraire n'est qu'une apparence à laquelle on ne doit pas s'arrêter. Car mieux vaut laisser l'obscurité s'épaissir sur un point d'érudition que de se hasarder contre une autorité pareille. Mais si la Bible n'est pas explicite? Si les livres saints, consacrés à tout autre chose qu'à l'éclaircissement de questions ethniques, ont été mal compris, et que, sans leur faire violence, on puisse en extraire un autre sens, alors je n'hésiterai pas à passer outre.

Qu'Adam soit l'auteur de notre espèce blanche, il faut l'admettre certainement. Il est bien clair que les Écritures veulent qu'on l'entende ainsi, puisque de lui descendent des générations qui incontestablement ont été blanches. Ceci posé, rien ne prouve que, dans la pensée des premiers rédacteurs des généalogies adamites, les créatures qui n'appartenaient pas à la race blanche aient passé pour faire partie de l'espèce. Il n'est pas dit un mot des nations jaunes, et ce n'est que par une interprétation dont je réussirai, je pense, dans le livre suivant, à faire ressortir le caractère arbitraire, que l'on attribue au patriarche Cham la couleur noire. Sans doute, les traducteurs, les commentateurs, en affirmant qu'Adam a été l'auteur de tout ce qui porte le nom d'homme, ont fait entrer dans les familles de ses fils l'ensemble des peuples venus depuis. Suivant eux, les Japhétides sont la souche des nations européennes, les Sémites occupent l'Asie antérieure, les Chamites, dont on fait, sans bonnes raisons, je le répète, une race originairement mélanienne, occupent les régions africaines. Voilà pour une partie du globe : c'est à merveille; et la population du reste du monde, qu'en fait-on? Elle demeure en dehors de cette classification.

Je n'insiste pas, en ce moment, sur cette idée. Je ne veux pas entrer en lutte apparente, même avec de simples interprétations, du moment qu'elles sont accréditées. Je me contente d'indiquer qu'on pourrait, peut-être, sans sortir des limites imposées par l'Église, en contester la valeur; puis je me rabats à chercher si, en admettant, telle quelle, la partie fondamentale de l'opinion des Unitaires, il n'y aurait pas encore moyen d'expliquer les faits autrement qu'ils ne font, et d'examiner si les différences physiques et morales les plus essentielles ne peuvent pas exister entre les races humaines et avoir toutes leurs conséquences, indépendamment de l'unité ou de la multiplicité d'origine première?

On admet l'identité ethnique pour toutes les variétés canines (1); qui donc, cependant, ira entreprendre la thèse difficile de constater chez tous ces animaux, sans distinction de genres, les mêmes formes, les mêmes tendances, les mêmes habitudes, les mêmes qualités? Il en est de même pour d'autres espèces telles que les chevaux, la race bovine, les ours, etc. Partout identité quant à l'origine, diversité pour tout le reste, et diversité si profondément établie qu'elle ne peut se perdre que par les croisements, et même alors les types ne reviennent pas à une identité réelle de caractère. Tandis que, tant que la pureté de race se maintient, les traits spéciaux restent permanents et se reproduisent, de génération en génération, sans offrir de déviations sensibles.

Ce fait, qui est incontestable, a conduit à se demander si, dans les espèces animales soumises à la domesticité et en ayant contracté les habitudes, on pouvait reconnaître les formes et les instincts de la souche primitive. La question paraît devoir demeurer insoluble. Il est impossible de déterminer quelles devaient être les formes et le naturel de l'individu primitif, et de combien s'en éloignent ou s'en rapprochent les déviations placées aujourd'hui sous nos yeux. Un très grand nombre de végétaux offrent le même problème. L'homme surtout, la créature la plus intéressante à connaître dans ses origines, semble se refuser à tout déchiffrement, sous ce rapport.

(1) M. Frédéric Cuvier, entre autres, *Annales du Muséum*, t. XI, p. 458.

Les différentes races n'ont pas douté que l'auteur antique de l'espèce n'eût précisément leurs caractères. Sur ce point, sur celui-là seul, leurs traditions sont unanimes. Les blancs se sont fait un Adam et une Ève que Blumenbach aurait déclarés caucasiques; et un livre, frivole en apparence, mais rempli d'observations justes et de faits exacts, *les Mille et une Nuits*, raconte que certains nègres donnent pour noirs Adam et sa femme; que, ces auteurs de l'humanité ayant été créés à l'image de Dieu, Dieu est noir aussi, et les anges de même, et que le prophète de Dieu était naturellement trop favorisé pour montrer une peau blanche à ses disciples.

Malheureusement, la science moderne n'a pu rien faire pour simplifier le dédale de ces opinions. Aucune hypothèse vraisemblable n'a réussi à éclairer cette obscurité, et, en toute vraisemblance, les races humaines diffèrent autant de leur générateur commun, si en effet elles en ont eu un, qu'elles le font entre elles. Reste à expliquer, sur le terrain modeste et étroit où je me confine, en admettant l'opinion des Unitaires, cette déviation du type primitif.

Les causes en sont fort difficiles à démêler. L'opinion des Unitaires l'attribue, je l'ai dit, à l'influence du climat, de la position topographique et des habitudes. Il est impossible de se ranger à un pareil avis (1), attendu que les modifications

(1) Les unitaires se servent constamment, pour appuyer cette thèse, de la comparaison de l'homme avec les animaux. Je viens de me prêter à ce mode de raisonnement. Cependant, je n'en voudrais pas abuser, et je ne le saurais faire, en conscience, lorsqu'il s'agit d'expliquer les modifications des espèces au moyen de l'influence des climats; car, sur ce point, la différence entre les animaux et l'homme est radicale, et on pourrait dire spécifique. Il y a une géographie des animaux, comme une géographie des plantes; il n'y a pas de géographie des hommes. Il est telle latitude où tels végétaux, tels quadrupèdes, tels reptiles, tels poissons, tels mollusques peuvent vivre; et l'homme, de toutes les variétés, existe également partout. C'est là plus qu'il n'en faut pour expliquer une immense diversité d'organisation. Je conçois, sans nulle difficulté, que les espèces qui ne peuvent franchir tel degré du méridien ou telle élévation du relief de la terre sans mourir, subissent avec soumission l'influence des climats et en ressentent rapidement les effets dans leurs formes et leurs instincts; mais c'est précisément parce que l'homme

dans la constitution des races, depuis le commencement des temps historiques, sous l'empire des circonstances ici indiquées, ne paraissent pas avoir eu l'importance qu'il faudrait leur prêter pour expliquer suffisamment tant et de si profondes dissemblances. On va le comprendre à l'instant.

Je suppose que deux tribus, pareilles encore au type primitif, se trouvent habiter, l'une une contrée alpestre, située dans l'intérieur d'un continent, l'autre une île de la région maritime. La condition de l'air ambiant sera toute différente pour les deux populations, la nourriture le sera de même. Si, de plus, j'attribue des moyens d'alimentation abondants à l'une, précaires à l'autre; qu'en outre, je place la première sous l'action d'un climat froid, la seconde sous celle d'un soleil tropical, il est bien certain que j'aurai accumulé les contrastes locaux les plus essentiels. Le cours du temps venant ajouter ce qu'on lui suppose de forces à l'activité naturelle des agents physiques, peu à peu les deux groupes finiront certainement par revêtir quelques caractères propres qui aideront à les distinguer. Mais, fût-ce au bout d'une série de siècles, rien d'essentiel, rien d'organique n'aura changé dans leur conformation; et la preuve, c'est qu'on rencontre des populations séparées par le monde entier, placées dans des conditions de climat et d'existence très disparates, dont les types offrent cependant la ressemblance la plus parfaite. Tous les ethnologistes en conviennent. On a même voulu que les Hottentots fussent une colonie chinoise, tant ils ressemblent aux habitants du Céleste Empire, supposition d'ailleurs inacceptable (1). On découvre, de même, une grande similitude entre le portrait qui nous est resté des anciens Étrusques et le type des Araucans de l'A-

échappe complètement à cet esclavage, que je refuse de comparer perpétuellement sa position, vis-à-vis des forces de la nature, à celle des animaux.

(1) C'est Barrow qui a émis cette idée, se fondant sur quelques ressemblances dans les formes de la tête et sur la carnation, en effet jaunâtre, des indigènes du cap de Bonne-Espérance. Un voyageur dont le nom m'échappe a même corroboré cette opinion de la remarque que les Hottentots portent, en général, une coiffure qui ressemble au chapeau conique des Chinois.

mérique méridionale. La figure, les formes corporelles des Chérokees semblent se confondre tout à fait avec celles de plusieurs populations italiennes, telles que les Calabrais. La physionomie accusée des habitants de l'Auvergne, surtout chez les femmes, est bien plus éloignée du caractère commun des nations européennes que celui de plusieurs tribus indiennes de l'Amérique du Nord. Ainsi, du moment que, sous des climats éloignés et différents, et dans des conditions de vie si peu pareilles, la nature peut produire des types qui se ressemblent, il est bien clair que ce ne sont pas les agents extérieurs aujourd'hui agissants qui imposent aux types humains leurs caractères.

Néanmoins, on ne saurait méconnaître que les circonstances locales peuvent au moins favoriser l'intensité plus ou moins grande de certaines nuances de carnation, la tendance à l'obésité, le développement relatif des muscles de la poitrine, l'allongement des membres inférieurs ou des bras, la mesure de la force physique. Mais, encore une fois, il n'y a rien là d'essentiel, et à juger d'après les très faibles modifications que ces causes, lorsqu'elles changent de nature, apportent dans la conformation des individus, il n'y a pas à croire non plus, et c'est encore une preuve qui a du poids, qu'elles aient exercé jamais beaucoup d'action.

Si nous ne savons pas quelles révolutions ont pu survenir dans l'organisation physique des peuples jusqu'à l'aurore des temps historiques, nous pouvons du moins remarquer que cette période ne comprend environ que la moitié de l'âge attribué à notre espèce; et si donc, pendant trois ou quatre mille ans, l'obscurité est impénétrable, il nous reste trois mille autres années, jusqu'au début desquelles nous pouvons remonter pour quelques nations, et tout prouve que les races alors connues, et restées, depuis ce temps, dans un état de pureté relative, n'ont pas notablement changé d'aspect, bien que quelques-unes aient cessé d'habiter les mêmes lieux, d'être soumises, par conséquent, aux mêmes causes extérieures. Je citerai les Arabes. Comme les monuments égyptiens nous les représentent, ainsi les trouvons-nous encore, non seulement dans

les déserts arides de leur pays, mais dans les contrées fertiles, souvent humides, du Malabar et de la côte de Coromandel, dans les îles de la mer des Indes, sur plusieurs points de la côte septentrionale de l'Afrique, où ils sont, à la vérité, plus mélangés que partout ailleurs; et leur trace se rencontre encore dans quelques parties du Roussillon, du Languedoc et de la plage espagnole, bien que deux siècles, à peu près, se soient écoulés depuis leur invasion. La seule influence des milieux, si elle avait la puissance, comme on le suppose, de faire et de défaire les démarcations organiques, n'aurait pas laissé subsister une telle longévité de types. En changeant de lieux, les descendants de la souche ismaélite auraient également changé de conformation.

Après les Arabes, je citerai les Juifs, plus remarquables encore en cette affaire, parce qu'ils ont émigré dans des climats extrêmement différents, de toute façon, de celui de la Palestine, et qu'ils n'ont pas conservé davantage leur ancien genre de vie. Leur type est pourtant resté semblable à lui-même, n'offrant que des altérations tout à fait insignifiantes, et qui n'ont suffi, sous aucune latitude, dans aucune condition de pays, à altérer le caractère général de la race. Tels on voit les belliqueux Réchabites des déserts arabes, tels nous apparaissent aussi les pacifiques Israélites portugais, français, allemands et polonais. J'ai eu occasion d'examiner un homme appartenant à cette dernière catégorie. La coupe de son visage trahissait parfaitement son origine. Ses yeux surtout étaient inoubliables. Cet habitant du Nord, dont les ancêtres directs vivaient, depuis plusieurs générations, dans la neige, semblait avoir été bruni, de la veille, par les rayons du soleil syrien. Ainsi, force est d'admettre que le visage du Sémite a conservé, dans ses traits principaux et vraiment caractéristiques, l'aspect qu'on lui voit sur les peintures égyptiennes exécutées il y a trois ou quatre mille ans et plus; et cet aspect se retrouve dans les circonstances climatériques les plus multiples, les mieux tranchées, également frappant, également reconnaissable. L'identité des descendants avec les ancêtres ne s'arrête pas aux traits du visage : elle persiste, de même, dans la conformation des

membres et dans la nature du tempérament. Les Juifs allemands sont, en général, plus petits, et présentent une structure plus grêle que les hommes de race européenne, parmi lesquels ils vivent depuis des siècles. En outre, l'âge de la nubilité est, pour eux, beaucoup plus précoce que pour leurs compatriotes d'une autre race (1).

Voilà, du reste, une assertion diamétralement opposée au sentiment de M. Prichard. Ce physiologiste, dans son zèle à prouver l'unité de l'espèce, cherche à démontrer que l'époque de la puberté, dans les deux sexes, est la même partout et pour toutes les races (2). Les raisons qu'il met en avant sont tirées de l'Ancien Testament pour les Juifs, et, pour les Arabes, de la loi religieuse du Coran par laquelle l'âge du mariage des femmes est fixé à 15 ans et même à 18, dans l'opinion d'Abou-Hanifah.

Ces deux arguments paraissent fort discutables. D'abord, les témoignages bibliques ne sont guère recevables en cette matière, puisqu'ils émettent souvent des faits en dehors de la marche habituelle des choses, et que, pour en citer un, l'enfantement de Sarah, arrivé dans son extrême vieillesse, et quand Abraham lui-même comptait 100 ans, est un événement sur lequel ne peut s'appuyer un raisonnement ordinaire (3). Passant à l'opinion et aux prescriptions de la loi musulmane, je remarque que le Coran n'a pas eu uniquement l'intention de constater l'aptitude physique avant d'autoriser le mariage : il a voulu aussi que la femme fût assez avancée d'intelligence et d'éducation pour être en état de comprendre les devoirs d'un état si sérieux. La preuve en est que le Prophète met beaucoup de soin à ordonner, à l'égard des jeunes filles, la continuation de l'enseignement religieux jusqu'à l'époque des noces. A un tel point de vue, il était tout simple que ce moment fût retardé autant que possible, et que le législateur trouvât très important de développer la raison avant de se montrer aussi hâtif, dans

(1) Müller, *Handbuch der Physiologie des Menschen*, t. II, p. 639.
(2) Prichard, *Histoire naturelle de l'homme*, t. II, p. 249, et passim.
(3) Gen., XXI, 5.

ses autorisations, que la nature l'était dans les siennes. Ce n'est pas tout. Contre les graves témoignages qu'invoque M. Prichard, il en est d'autres plus concluants, quoique plus légers, et qui tranchent la question en faveur de mon opinion.

Les poètes, attachés seulement, dans leurs récits d'amour, à montrer leurs héroïnes à la fleur de leur beauté, sans se soucier du développement moral, les poètes orientaux ont toujours fait leurs amantes bien plus jeunes que l'âge indiqué par le Coran. Zélika, Leïla n'ont certes pas quatorze ans. Dans l'Inde, la différence est plus marquée encore. Sakontala serait en Europe une toute jeune fille, une enfant. Le bel âge de l'amour pour une femme de ce pays-là, c'est de neuf à douze ans. Voilà donc une opinion très générale, bien établie, bien admise dans les races indiennes, persanes et arabes, que le printemps de la vie, chez les femmes, éclôt à une époque un peu précoce pour nous. Longtemps nos écrivains ont pris l'avis, en cette matière, des anciens modèles de Rome. Ceux-ci, d'accord avec leurs instituteurs de la Grèce, acceptaient quinze ans pour le bel âge. Depuis que les idées du Nord (1) ont influé sur notre littérature, nous n'avons plus vu dans les romans que des adolescentes de dix-huit ans, et même au delà.

Si, maintenant, on retourne à des arguments moins gais, on ne les trouvera pas en moindre abondance. Outre ce qui a déjà été dit, plus haut, sur les Juifs allemands, on pourra relever que, dans plusieurs parties de la Suisse, le développement physique de la population est tellement tardif, que, pour les hommes, il n'est pas toujours achevé à la vingtième année. Une autre série d'observations, très facile à aborder, serait offerte

(1) Il faut faire exception pour Shakspeare, composant sur des canevas italiens. Ainsi, dans *Roméo et Juliette,* voici comment parle Capulet :

> My child is yet a stranger in the world,
> She hath not seen the change of fourteen years,
> Let two more summers wither in their pride,
> Ere we may think her ripe to be a bride.

Ce à quoi Paris répond :

> Younger than she are happy mothers made.

par les bohémiens ou zingaris (1). Les individus de cette race présentent exactement la même précocité physique que les Hindous, leurs parents; et sous les cieux les plus âpres, en Russie, en Moldavie, on les voit conserver, avec leurs notions et leurs habitudes anciennes, l'aspect, la forme des visages et les proportions corporelles des parias. Je ne prétends cependant pas combattre M. Prichard sur tous les points. Il est une de ses observations que j'adopte avec empressement : c'est que « la « différence du climat n'a que peu ou point d'effet pour pro« duire des diversités importantes dans les époques des chan« gements physiques auxquels la constitution humaine est « assujettie (2). » Cette remarque est très fondée, et je ne chercherais pas à l'infirmer, me bornant à ajouter seulement qu'elle semble contredire un peu les principes défendus par le savant physiologiste et antiquaire américain.

On n'aura pas manqué de s'apercevoir que la question de permanence dans les types est, ici, la clef de la discussion. S'il est démontré que les races humaines sont, chacune, enfermées dans une sorte d'individualité d'où rien ne les peut faire sortir que le mélange, alors la doctrine des Unitaires se trouve bien pressée et ne peut se soustraire à reconnaître que, du moment où les types sont si complètement héréditaires, si constants, si *permanents*, en un mot, malgré les climats et le temps, l'humanité n'est pas moins complètement et inébranla-

(1) D'après M. Krapff, missionnaire protestant dans l'Afrique orientale, les Wanikas se marient à douze ans avec des filles du même âge. (*Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, t. III, p. 317.) Au Paraguay, les jésuites avaient établi la coutume, qui s'est conservée, de marier leurs néophytes, à 10 ans les filles, à 13 les garçons. On voit, dans ce pays, des veuves et des veufs de 11 et 12 ans. (A. d'Orbigny, *l'Homme américain*, t. I, p. 40.) — Dans le Brésil méridional, les femmes se marient vers 10 à 11 ans. La menstruation paraît de très bonne heure et passe de même. (Martius et Spix, *Reise in Brasilien*, t. I, p. 382.) On pourrait multiplier ces citations à l'infini; je n'en ajouterai qu'une : c'est que, dans le roman d'Yo-Kiao-li, l'héroïne chinoise a 16 ans, et que son père est désolé qu'à un tel âge, elle ne soit pas encore mariée.

(2) Prichard, ouvrage cité, t. II, p. 253.

blement partagée, que si les distinctions spécifiques prenaient leur source dans une diversité primitive d'origine.

Cette assertion, si importante, nous est devenue facile à soutenir désormais. On l'a vue appuyée par le témoignage des sculptures égyptiennes, au sujet des Arabes, et par l'observation des Juifs et des Zingaris. Ce serait se priver, sans nul motif, d'un précieux secours que de ne pas rappeler, en même temps, que les peintures des temples et des hypogées de la vallée du Nil attestent également la permanence du type nègre à chevelure crépue, à tête prognathe, à grosses lèvres, et que la récente découverte des bas-reliefs de Khorsabad (1), venant confirmer ce que proclamaient déjà les monuments figurés de Persépolis, établit, à son tour, d'une manière incontestable, l'identité physiologique des populations assyriennes avec telles nations qui occupent aujourd'hui le même territoire.

Si l'on possédait, sur un plus grand nombre de races encore vivantes, des documents semblables, les résultats demeureraient les mêmes. La permanence des types n'en serait que plus démontrée. Il suffit cependant d'avoir établi le fait pour tous les cas où l'étude en est possible. C'est maintenant aux adversaires à proposer leurs objections.

Les ressources leur manquent, et dans la défense qu'ils essayent, ils se démentent eux-mêmes, dès le premier mot, ou se mettent en contradiction avec les réalités les plus palpables. Ainsi, ils allèguent que les Juifs ont changé de type suivant les climats, et les faits démontrent le contraire. Leur raison, c'est qu'il y a en Allemagne beaucoup d'Israélites blonds avec des yeux bleus. Pour que cette allégation ait de la valeur, au point de vue où se placent les Unitaires, il faut que le climat soit reconnu comme étant la cause unique ou du moins principale de ce phénomène, et précisément les savants de cette école assurent, d'autre part, que la couleur de la peau, des yeux et des cheveux ne dépend, en aucune façon, de la situation géographique, ni des influences du froid ou du chaud (2). Ils trou-

(1) Botta, *Monuments de Ninive;* Paris, 1850.

(2) Edinburgh Review, *Ethnology or the Science of Races*, October 1848, p. 444 et passim : « There is probably no evidence of original

vent et signalent, avec raison, des yeux bleus et des cheveux blonds chez les Cinghalais (1); ils y observent même une grande variété de teint passant du brun clair au noir. D'autre part encore, ils avouent que les Samoyèdes et les Tongouses, bien que vivant sur les bords de la mer Glaciale, sont extrêmement basanés (2). Le climat n'est donc pour rien dans la carnation fixe, non plus que dans la couleur des cheveux et des yeux. Il faut dès lors laisser ces marques ou comme indifférentes en elles-mêmes, ou comme annexées à la race, et puisqu'on sait d'une manière très précise que les cheveux rouges ne sont pas rares en Orient et ne l'ont jamais été, personne, non plus, ne peut être surpris d'en voir aujourd'hui à des Juifs allemands. Il n'y a là de quoi rien établir, ni la permanence des types ni le contraire.

Les Unitaires ne sont pas plus heureux lorsqu'ils appellent à leur aide les preuves historiques. Ils n'en fournissent que deux : l'une s'applique aux Turcs, l'autre aux Madjars. Pour les premiers, l'origine asiatique est considérée comme hors de question. On croit pouvoir en dire autant de leur étroite parenté avec les rameaux finniques des Ostiaks et des Lapons. Dès lors ils ont eu primitivement la face jaune, les pommettes saillantes, la taille petite des Mongols. Ce point établi, on se tourne vers leurs descendants actuels, et, voyant ceux-ci pourvus du type européen, avec la barbe épaisse et longue,

« diversity of race which is so generally and unhesitatingly relied upon, « as that derived from the *colour of the skin* and *the charakter of the* « *hair*... but it will not, we think, stand the test of a serious examina- « tion... Among the Kabyles of Algier and Tunis, the Tuarikes of Sahara, « the Shelahs or mountaineers of Southern Morocco and other people « of the same race, there are very considerable difference of com- « plexion (p. 448). »

(1) Ed. Rew., l. c., p. 453 : « The Cinghalese are described by Dr Davy, « as varying in colour from light brown to black, the prevalent hue « of their hair and eyes is black, but hazel eyes and brown hair are « not very uncommon; grey eyes and red hair are occasionally seen, « though rarely, and sometimes the light blue or red eye and flaxen « hair of the Albino. »

(2) *Ibid.*, l. c. : « The Samoiedes, Tungusians, and others living on the « borders of the Icy sea have a dirty brown or swarthy complexion. »

les yeux coupés en amande et non plus bridés, on conclut victorieusement que les races ne sont pas permanentes, puisque les Turcs se sont ainsi transformés (1). « A la vérité, disent « les Unitaires, quelques personnes ont prétendu qu'il y avait « eu des mélanges avec les familles grecque, géorgienne et « circassienne. Mais, ajoutent-ils aussitôt, ces mélanges n'ont « pu être que très partiels : tous les Turcs n'étaient pas assez « riches pour acheter leurs femmes dans le Caucase; tous n'a« vaient pas des harems peuplés d'esclaves blanches, et, d'autre « part, la haine des Grecs pour leurs conquérants et les anti« pathies religieuses n'ont pas favorisé les alliances, puisque « les deux peuples, bien que vivant ensemble, sont encore « aujourd'hui aussi séparés qu'au premier jour de la con« quête (2). »

Ces raisons sont plus spécieuses que solides. On ne saurait admettre que sous bénéfice d'inventaire l'origine finnique de la race turque. Cette origine n'a été démontrée, jusqu'ici, qu'au moyen d'un seul et unique argument : la parenté des langues. J'établirai plus bas combien cet argument, lorsqu'il se présente isolé, laisse de prise à la critique et de place au doute. En supposant, toutefois, que les premiers auteurs de la nation aient appartenu au type jaune, les moyens abondent d'établir qu'ils ont eu les meilleures raisons de s'en éloigner.

Entre le moment où les premières hordes touraniennes descendirent vers le sud-ouest et le jour où elles s'emparèrent de la cité de Constantin, entre ces deux dates que tant de siècles séparent, il s'est passé bien des événements; les Turcs occidentaux ont eu bien des fortunes diverses. Tour à tour, vainqueurs et vaincus, esclaves ou maîtres, ils se sont installés au milieu de nationalités très diverses. Suivant les annalistes (3), leurs ancêtres Oghouzes, descendus de l'Altaï, habitaient, au temps d'Abraham, ces steppes immenses de la haute Asie qui s'étendent du Kataï au lac Aral, de la Sibérie au Thibet, pré-

(1) *Ethnology*, p. 439.
(2) *Ibid.*, p. 439.
(3) Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reichs*, t. I, p. 2.

cisément l'ancien et mystérieux domaine où vivaient encore, à cette époque, de nombreuses nations germaniques (1). Circonstance assez singulière : aussitôt que les écrivains de l'Orient commencent à parler des peuples du Turkestan, c'est pour vanter la beauté de leur taille et de leur visage (2). Toutes les hyperboles leur sont, à ce sujet, familières, et comme ces écrivains avaient, sous les yeux, pour leur servir de point de comparaison, les plus beaux types de l'ancien monde, il n'est pas très probable qu'ils se soient enthousiasmés à l'aspect de créatures aussi incontestablement laides et repoussantes que le sont d'ordinaire les individus de sang mongol. Ainsi, malgré la linguistique, peut-être mal appliquée (3), il y aurait là quelque chose à dire. Admettons pourtant que les Oghouzes de l'Altaï aient été, comme on le suppose, un peuple finnois,

(1) Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. I, p. 433 et passim, p. 1115, etc.; Tassen, *Zeitschrift fur die Kunde des Morgenlandes*, t. II, p. 65; Benfey, *Encyclopædie* de Ersch et Gruber. *Indien*, p. 12. M le baron Alexandre de Humboldt, en parlant de ce fait, le signale comme une des découvertes les plus importantes de nos temps. (*Asie centrale*, t. II, p. 639.) Au point de vue des sciences historiques, rien n'est plus vrai.

(2) Nouschirwan, dont le règne tombe dans la première moitié du sixième siècle de notre ère, épousa Schahrouz, fille du Khakan des Turcs. C'était la plus belle personne de son temps. (Haneberg, *Zeitsch f. d. K. des Morgenl.*, t. I, p. 187.) Le Schahnameh fournit beaucoup de faits du même genre.

(3) De même que les Scythes, peuples mongols, avaient accepté une langue ariane, il n'y aurait rien de surprenant à ce que les Oghouzes fussent une nation ariane, tout en parlant un idiome finnois; et cette hypothèse est singulièrement appuyée par une phrase naïve du voyageur Rubruquis, envoyé par saint Louis auprès du souverain des Mongols : « Je fus frappé, dit ce bon moine, de la « ressemblance du prince *avec feu M. Jean de Beaumont*, dont le « teint coloré avait la même fraîcheur. » M. le baron Alexandre de Humboldt, intéressé, à bon droit, par cette remarque, ajoute avec non moins de sens : « Cette observation physionomique mérite « quelque attention, si l'on se rappelle que la famille de Tchinguiz « était vraisemblablement de race turque non mongole. » Et poursuivant cette donnée, le judicieux érudit corrobore le résultat par ces mots : « L'absence des traits mongols frappe aussi dans les por- « traits que nous possédons des Baburides, dominateurs de l'Inde. » (*Asie centrale*, t. I, p. 248 et note.)

et descendons à l'époque musulmane où les tribus turques se trouvaient établies dans la Perse et l'Asie Mineure sous différentes dénominations et dans des situations non moins variées.

Les Osmanlis n'existaient pas encore, et les Seldjoukis, d'où ils devaient sortir, étaient fortement mélangés déjà avec les races de l'islamisme. Les princes de cette nation, tels que Ghaïaseddin-Keïkosrew, en 1237, épousaient librement des femmes arabes. Ils faisaient mieux encore, puisque la mère d'un autre dynaste seldjouki, Aseddin, était chrétienne; et, du moment que les chefs, en tous pays, plus jaloux que le vulgaire de garder la pureté généalogique, se montraient si dégagés de préjugés, il est, au moins, permis de supposer que les sujets n'étaient pas plus scrupuleux. Comme leurs courses perpétuelles leur donnaient tous les moyens d'enlever des esclaves sur le vaste territoire qu'ils parcouraient, nul doute que dès le XIIIe siècle l'ancien rameau oghouze, auquel appartenaient de loin les Seldjoukis du Roum, ne fût extrêmement imprégné de sang sémitique.

Ce fut de ce rameau que sortit Osman, fils d'Ortoghroul et père des Osmanlis. Les familles ralliées autour de sa tente étaient peu nombreuses. Son armée ne valait guère mieux qu'une bande, et si les premiers successeurs de ce Romulus errant purent réussir à l'augmenter, ce ne fut qu'en usant du procédé pratiqué par le frère de Rémus, c'est-à-dire, en ouvrant leurs tentes à tous ceux qui en souhaitèrent l'entrée.

Je veux supposer que la ruine de l'empire seldjouki contribua à leur envoyer des recrues de leur race. Cette race était bien altérée, on le voit, et d'ailleurs la ressource fut insuffisante, puisqu'à dater de ce moment les Turcs firent la chasse aux esclaves dans le but avoué d'épaissir leurs rangs. Au commencement du XIVe siècle, Ourkan, conseillé par Khalil Tjendereli le Noir, instituait la milice des janissaires. D'abord, il n'y en eut que mille. Mais, sous Mahomet IV, les nouvelles milices comptaient cent quarante mille soldats, et, comme jusqu'à cette époque, on fut soigneux de ne remplir les compagnies que d'enfants chrétiens enlevés en Pologne, en Allema-

gne et en Italie, ou recrutés dans la Turquie d'Europe, puis convertis à l'islamisme, ce furent au moins cinq cent mille chefs de famille qui, dans une période de quatre siècles, vinrent infuser un sang européen dans les veines de la nation turque.

Là ne se bornèrent pas les adjonctions ethniques. La piraterie, pratiquée sur une si grande échelle dans tout le bassin de la Méditerranée, avait surtout pour but de recruter les harems, et, ce qui est plus concluant encore, pas de bataille n'était livrée et gagnée qui n'augmentât de même le peuple croyant. Une bonne partie des captifs mâles abjurait, et dès lors comptait parmi les Turcs. Puis les environs du champ de combat parcourus par les troupes livraient toutes les femmes que les vainqueurs pouvaient saisir. Souvent ce butin se trouva tellement abondant, qu'il ne se plaçait qu'avec peine; on échangeait la plus belle fille pour *une* botte (1). En rapprochant ces observations du chiffre bien connu de la population turque, tant d'Asie que d'Europe, et qui n'a jamais dépassé 12 millions, on restera convaincu que la question de la permanence du type n'a rien absolument à emprunter, en fait d'arguments pour ou contre, à l'histoire d'un peuple aussi mélangé que les Turcs. Et cette vérité est si claire, qu'en retrouvant, ce qui arrive quelquefois, dans des individus osmanlis, quelques traits assez reconnaissables de la race jaune, ce n'est pas à une origine finnique directe qu'il faut attribuer cette rencontre; c'est simplement aux effets d'une alliance slave ou tatare, livrant, de seconde main, ce qu'elle avait reçu elle-même d'étranger. Voilà ce qu'on peut observer sur l'ethnologie des Ottomans. Je passe maintenant aux Madjars.

La prétention des Unitaires est fondée sur le raisonnement

(1) Hammer, ouvrage cité, t. I, p. 448. — « Der Kampf war heiss « (gegen die Ungarn), die Beute gross. Es wurde eine solche Anzahl von « Knaben und Mædchen erbeutet, dass die schœnste Sklavinn für einen « Stiefel eingetauscht ward, dass Aaschikpaschazadeh, der Geschichtschreiber, welcher selbst mitkæmpfte und mitplünderte, fünf Sklaven hernach zu Skopi nicht theuerer als um fünfhundert Aspern verkaufen kœnnte. »

que voici : « Les Madjars sont d'origine finnoise, parents des « Lapons, des Samoyèdes, des Esquimaux, tous gens de petite « taille, à faces larges et à pommettes saillantes, à teints jau-« nâtres ou bruns sales. Cependant les Madjars ont une sta-« ture élevée et bien prise, des membres longs, souples et vi-« goureux, des traits pareils à ceux des nations blanches et « d'une évidente beauté. Les Finnois ont toujours été faibles, « inintelligents, opprimés. Les Madjars tiennent parmi les « conquérants du monde un rang illustre. Ils ont fait des es-« claves et ne l'ont pas été; donc....., puisque les Madjars « sont Finnois, et, au physique comme au moral, diffèrent de « si loin de tous les autres rameaux de leur souche primitive, « c'est qu'ils ont énormément changé (1). »

Le changement serait tellement extraordinaire, s'il avait eu lieu, qu'il serait inexplicable, même pour les Unitaires, en supposant, d'ailleurs, les types doués de la mobilité la plus excessive; car la métamorphose se serait opérée entre la fin du IXe siècle et notre époque, c'est-à-dire dans un espace de 800 ans seulement, pendant lequel on sait que les compatriotes de saint Étienne se sont assez peu mêlés aux nations au milieu desquelles ils vivent. Heureusement pour le sens commun, il n'y a pas lieu à s'étonner, puisque le raisonnement que je vais combattre, parfait d'ailleurs, pèche dans l'essentiel; les Hongrois ne sont certainement pas des Finnois.

Dans une notice fort bien écrite, M. A. de Gérando (2) a désormais réduit à rien les théories de Schlotzer et de ses partisans, et prouvé, par les raisons les plus solides, tirées des historiens grecs et arabes, par l'opinion des annalistes hongrois, par des faits constatés et des dates qui bravent toute critique, par des raisons philologiques enfin, la parenté des Sicules avec les Huns et l'identité primitive de la tribu transyl-

(1) *Ethnology*, etc., p. 439. — « The Ungarian nobility... is « proved by historical and philological evidence to have been a « branch of the great Northern-Asiatic stock, closely allied in blood « to the stupid ann feeble Ostiaks and the untamable Laplanders. »

(2) *Essai historique sur l'origine des Hongrois;* Paris, in-8°, 1844.

vaine avec les derniers envahisseurs de la Pannonie. Les Hongrois sont donc des Huns.

Ici se produira sans doute une objection nouvelle. On dira qu'il en résulte seulement pour les Madjars une parenté différente, mais non moins intime avec la race jaune. C'est une erreur. Si la dénomination de Huns est un nom de nation, c'est aussi, historiquement parlant, un mot collectif, et qui ne désigne pas une masse homogène. Dans la foule des tribus enrôlées sous la bannière des ancêtres d'Attila, on a distingué, entre autres, de tous temps, certaines bandes appelées les Huns blancs, où l'élément germanique dominait (1).

A la vérité, le contact avec les groupes jaunes avait altéré la pureté du sang : mais c'est aussi ce que le facies un peu anguleux et osseux du Madjar confesse avec une remarquable sincérité. La langue est très voisine, dans ses affinités, des dialectes turcs : les Madjars sont donc des Huns blancs, et cette nation, dont on a fait improprement un peuple jaune, parce qu'elle était confondue, par des alliances volontaires ou forcées, avec cette race, se trouve ainsi composée de métis à base germanique. La langue a des racines et une terminologie tout étrangères à leur espèce dominante, absolument comme il en était pour les Scythes jaunes, qui parlaient un dialecte arian (2), et pour les Scandinaves de la Neustrie, gagnés, après quelques

(1) Il semblerait qu'il y a beaucoup à modifier, désormais, dans les opinions reçues au sujet des peuples de l'Asie centrale. Maintenant que l'on ne peut plus nier que le sang des nations jaunes s'y trouve affecté par des mélanges plus ou moins considérables avec celui de peuples blancs, ait dont on ne se doutait pas autrefois, toutes les notions anciennes se trouvent atteintes et sujettes à revision. M. Alexandre de Humboldt fait une remarque très importante, à ce sujet, en parlant des Kirghiz-Kazakes, cités par Ménandre de Byzance et par Constantin Porphyrogénète, et il montre, très justement, que, lorsque le premier de ces écrivains parle d'une concubine kirghize (χερχίς), présent du chagan turc Dithouboul à l'ambassadeur Zémarch, envoyé par l'empereur Justin II, en 569, il s'agit d'une fille métisse. C'est le pendant exact des belles filles turques si vantées par les Persans et qui n'avaient pas, plus que celle-là, le type mongol. (Voir *Asie centrale*, t. I, p. 237 et passim, et t. II, p. 130-131.)

(2) Schaffarik, *Slavische Alterthümer*, t. I, p. 279 et passim.

années de conquête, au dialecte celto-latin de leurs sujets (1). Rien, dans tout cela, n'autorise à supposer que le temps, l'effet des climats divers et du changement d'habitudes aient, d'un Lapon ou d'un Ostiak, d'un Tongouse ou d'un Permien, fait un saint Étienne. En vertu de cette réfutation des seuls arguments présentés par les Unitaires, je conclus que la permanence des types chez les races est au-dessus de toute contestation, et si forte, si inébranlable, que le changement de milieu le plus complet ne peut rien pour la détruire, tant qu'il n'y a pas mélange d'une branche humaine avec quelque autre.

Ainsi, quelque parti qu'on veuille prendre sur l'unité ou la multiplicité des origines de l'espèce, les différentes familles sont aujourd'hui parfaitement séparées les unes des autres, puisque aucune influence extérieure ne saurait les amener à se ressembler, à s'assimiler, à se confondre.

Les races actuelles sont donc des branches bien distinctes d'une ou de plusieurs souches primitives perdues, que les temps historiques n'ont jamais connues, dont nous ne sommes nullement en état de nous figurer les caractères même les plus généraux ; et ces races, différant entre elles par les formes extérieures et les proportions des membres, par la structure de la tête osseuse, par la conformation interne du corps, par la nature du système pileux, par la carnation, etc., ne réussissent à perdre leurs traits principaux qu'à la suite et par la puissance des croisements.

Cette permanence des caractères génériques suffit pleinement à produire les effets de dissemblance radicale et d'inégalité, à leur donner la portée de lois naturelles, et à appliquer à la vie physiologique des peuples les mêmes distinctions que j'appliquerai plus tard à leur vie morale.

Puisque je me suis résigné, par respect pour un agent scientifique que je ne puis détruire, et, plus encore, par une interprétation religieuse que je n'oserais attaquer, à laisser de côté les doutes véhéments qui m'assiègent au sujet de la question

(1) Aug. Thierry, *Histoire de la Conquête de l'Angleterre;* Paris, in-12, 1846; t. I, p. 155.

d'unité primordiale, je vais maintenant tâcher d'exposer, autant que faire se peut, par les moyens qui me restent, les causes probables de divergences physiologiques si indélébiles.

Personne ne sera tenté de le nier, il plane au-dessus d'une question de cette gravité une mystérieuse obscurité, grosse de causes à la fois physiques et immatérielles. Certaines raisons ressortant du domaine divin, et dont l'esprit effrayé sent le voisinage sans en deviner la nature, dominent au fond des plus épaisses ténèbres du problème, et il est bien vraisemblable que les agents terrestres, auxquels on demande la clef du secret, ne sont eux-mêmes que des instruments, des ressorts inférieurs de la grande œuvre. Les origines de toutes choses, de tous les mouvements, de tous les faits, sont, non pas des infiniment petits, comme on s'amuse souvent à le dire, mais tellement immenses, au contraire, tellement vastes et démesurées vis-à-vis de notre faiblesse, que nous pouvons les soupçonner et indiquer que peut-être elles existent, sans jamais pouvoir espérer les toucher du doigt ni les révéler d'une manière sûre. De même que, dans une chaîne de fer destinée à supporter un grand poids, il arrive fréquemment que l'anneau le plus rapproché de l'objet est le plus petit, de même la cause dernière peut sembler souvent presque insignifiante, et si on s'arrête à la considérer isolément, on oublie la longue série qui la précède et la soutient, et qui, forte et puissante, prend son attache hors de la vue. Il ne faut donc pas, avec l'anecdote antique, s'émerveiller de la puissance de la feuille de rose qui fit déborder l'eau : il est plus juste de considérer que l'accident gisait au fond du liquide surabondamment renfermé dans les flancs du vase. Rendons tout respect aux causes premières, génératrices, célestes et lointaines, sans lesquelles rien n'existerait, et qui, confidentes du motif divin, ont droit à une part de la vénération rendue à leur auteur omnipotent ; cependant, abstenons-nous d'en parler ici. Il n'est pas à propos de sortir de la sphère humaine où seulement on peut espérer de rencontrer des certitudes, et il convient de se borner à saisir la chaîne, sinon par son dernier et moindre anneau, du moins par sa partie visible et tangible, sans avoir la prétention, trop difficile

à soutenir, de remonter au delà de la portée du bras. Ce n'est pas de l'irrévérence; c'est, au contraire, le sentiment sincère d'une faiblesse insurmontable.

L'homme est un nouveau venu dans le monde. La géologie, ne procédant que par inductions, il est vrai, toutefois avec une persistance bien remarquable, constate son absence dans toutes les formations antérieures du globe; et, parmi les fossiles, elle ne le rencontre pas. Lorsque, pour la première fois, nos parents apparurent sur la terre déjà vieille, Dieu, suivant les livres saints, leur apprit qu'ils en seraient les maîtres, et que tout plierait sous leur autorité. Cette promesse de domination s'adressait moins aux individus qu'à leur descendance; car ces faibles créatures semblaient pourvues de bien peu de ressources, je ne dirai pas pour dompter toute la nature, mais seulement pour résister à ses moindres forces (1). Les cieux éthérés avaient vu, dans les périodes précédentes, sortir, du limon terrestre et des eaux profondes, des êtres bien autrement imposants que l'homme. Sans doute, la plupart des races gigantesques avaient disparu dans les révolutions terribles où le monde inorganique témoigna d'une puissance si fort éloignée de toute proportion avec celle de la nature animée. Pourtant un grand nombre de ces bêtes monstrueuses vivaient encore. Les éléphants et les rhinocéros hantaient par troupeaux tous les climats, et le mastodonte même laisse encore les traces de son existence dans les traditions américaines (2).

Ces monstres attardés devaient suffire et au delà pour imprimer aux premiers individus de notre espèce, avec un sentiment craintif de leur infériorité, des pensées bien modestes sur leur royauté problématique. Et ce n'étaient pas les animaux seuls auxquels il fallait disputer et enlever l'empire. On pouvait, à la rigueur, les combattre, employer contre eux la ruse, à défaut de la force, et sinon les vaincre, du moins les éviter et les fuir. Il n'en était pas de même de cette immense nature qui, de toutes parts, embrassait, enfermait les familles primitives et leur faisait sentir lourdement son effrayante domina-

(1) Lyell's, *Principles of Geology*, t. I, p. 178.
(2) Link, *die Urwelt und das Alterthum*, t. I, p. 84.

tion (1). Les causes cosmiques auxquelles on doit attribuer les antiques bouleversements agissaient toujours, bien qu'affaiblies. Des cataclysmes partiels dérangeaient encore les positions relatives des terres et des océans. Tantôt le niveau des mers s'élevait et engloutissait de vastes plages; tantôt une terrible éruption volcanique soulevait du sein des flots quelque contrée montagneuse qui venait s'annexer à un continent. Le monde était encore en travail, et Jéhovah ne l'avait pas calmé en lui disant : Tout est bien!

Dans cette situation, les conditions atmosphériques se ressentaient nécessairement du manque général d'équilibre. Les luttes entre la terre, l'eau, le feu, amenaient des variations rapides et tranchées d'humidité, de sécheresse, de froid, de chaud, et les exhalaisons d'un sol encore tout frémissant exerçaient sur les êtres une action irrésistible. Toutes ces causes enveloppant le globe d'un souffle de combats, de souffrances, de peines, redoublaient nécessairement la pression que la nature exerçait sur l'homme, et l'influence des milieux et les différences climatériques ont alors possédé, pour réagir sur nos premiers parents, une tout autre efficacité qu'aujourd'hui. Cuvier affirme, dans son *Discours sur les Révolutions du Globe,* que l'état actuel des forces inorganiques ne pourrait, en aucune façon, déterminer des convulsions terrestres, des soulèvements, des formations semblables à celles dont la géologie constate les effets. Ce que cette nature, si terriblement douée, exerçait alors sur elle-même de modifications devenues aujourd'hui impossibles, elle le pouvait aussi sur l'espèce humaine, et ne le peut plus désormais. Son omnipotence s'est tellement perdue, ou du moins tellement amoindrie et rapetissée, que dans une série d'années équivalant à peu près à la moitié du temps que notre espèce a passé sur la terre, elle n'a produit aucun changement de quelque importance, encore bien moins rien de comparable à ces traits arrêtés qui ont séparé à jamais les différentes races (2).

(1) Link, ouvrage cité, t. I, p. 91.

(2) Cuvier, *Discours sur les Révolutions du Globe.* — Voici, égale-

Deux points ne sont pas douteux : c'est que les principales différences qui séparent les branches de notre espèce ont été fixées dans la première moitié de notre existence terrestre, et, ensuite que, pour concevoir un moment où, dans cette première moitié, ces séparations physiologiques aient pu s'effectuer, il faut remonter aux temps où l'influence des agents extérieurs a été plus active que nous ne la voyons être dans l'état ordinaire du monde, dans sa santé normale. Cette époque ne saurait être autre que celle qui a immédiatement entouré la création, alors qu'émue encore par les dernières catastrophes, elle était soumise sans réserve aux influences horribles de leurs derniers tressaillements.

En s'en tenant à la doctrine des Unitaires, il est impossible d'assigner à la séparation des types une date postérieure.

Il n'y a pas à tirer parti de ces déviations fortuites qui se produisent quelquefois dans certains individus, et qui, si elles se perpétuaient, créeraient, incontestablement, des variétés très dignes d'attention. Sans parler de plusieurs affections, comme la gibbosité, on a relevé des faits curieux qui semblent, au premier abord, propres à expliquer la diversité des races. Pour n'en citer qu'un seul, M. Prichard parle, d'après M. Baker (1), d'un homme couvert sur tout le corps, à l'exception de la face, d'une sorte de carapace de couleur obscure, analogue à une immense verrue fort dure, insensible et calleuse, et qui, lorsqu'on l'entamait, ne donnait point de sang. A diffé-

ment, sur ces matières, l'opinion exprimée par M. le baron Alexandre de Humboldt : « Dans les temps qui ont précédé l'existence « de la race humaine, l'action de l'intérieur du globe sur la croûte « solide, augmentant d'épaisseur, a dû modifier la température de « l'atmosphère et rendre le globe entier habitable aux productions « que l'on regarde comme exclusivement *tropicales;* depuis que, par « l'effet du rayonnement et du refroidissement, les rapports de po- « sition de notre planète avec un corps central (le soleil) ont com- « mencé à déterminer presque exclusivement les climats à diverses « latitudes. C'est dans ces temps primitifs aussi que les fluides élas- « tiques, ou forces volcaniques de l'intérieur, plus puissantes qu'au- « jourd'hui, se sont fait jour à travers la croûte oxydée et peu soli- « difiée de la planète. » (*Asie centrale*, t. I, p. 47.)

(1) Prichard, ouvrage cité, t. I, p. 124.

rentes époques, ce tégument singulier, ayant atteint une épaisseur de trois quarts de pouce, se détachait, tombait, et était remplacé par un autre tout pareil. Quatre fils naquirent de cet homme. Ils étaient semblables à leur père. Un seul survécut : mais M. Baker, qui le vit dans son enfance, ne dit pas s'il est parvenu à l'âge adulte. Il conclut seulement que, puisque le père avait produit de tels rejetons, une famille particulière aurait pu se former, qui aurait conservé un type spécial, et que, le temps et l'oubli aidant, on se serait cru autorisé, plus tard, à considérer cette variété d'hommes comme présentant des caractères spécifiques particuliers.

La conclusion est admissible. Seulement, les individus, si différents de l'espèce en général, ne se perpétuent pas. Leur postérité rentre dans la règle commune ou s'éteint bientôt. Tout ce qui dévie de l'ordre naturel et normal ne peut qu'emprunter la vie et n'est pas apte à la conserver. Sans quoi, les accidents les plus étranges auraient écarté, depuis longtemps, l'humanité des conditions physiologiques observées de tous temps chez elle. Il faut en inférer qu'une des conditions essentielles, constitutives, de ces anomalies est précisément d'être transitoires, et on ne saurait dès lors faire rentrer dans de telles catégories la chevelure du nègre, sa peau noire, la couleur jaune du Chinois, sa face large, ses yeux bridés. Ce sont autant de caractères permanents qui n'ont rien d'anormal et qui, en conséquence, ne proviennent pas d'une déviation accidentelle.

Résumons ici tout ce qui précède.

Devant les difficultés que présentent l'interprétation la plus répandue du texte biblique et l'objection tirée de la loi qui régit la génération des hybrides, il est impossible de se prononcer catégoriquement et d'affirmer, pour l'espèce, la multiplicité d'origines.

Il faut donc se contenter d'assigner des causes inférieures à ces variétés si tranchées dont la permanence est incontestablement le caractère principal, permanence qui ne peut se perdre que par l'effet des croisements. Ces causes, on peut les apercevoir dans l'énergie climatérique que possédait notre

globe aux premiers temps où parut la race humaine. Il n'y a pas de doute que les conditions de force de la nature inorganique étaient, alors, tout autrement puissantes qu'on ne les a connues depuis, et il a pu s'accomplir, sous leur pression, des modifications ethniques devenues impossibles. Probablement aussi, les êtres exposés à cette action redoutable s'y prêtaient beaucoup mieux que ne le pourraient les types actuels. L'homme, étant nouvellement créé, présentait des formes encore incertaines, peut-être même n'appartenait d'une manière bien tranchée ni à la variété blanche, ni à la noire, ni à la jaune. Dans ce cas, les déviations qui portèrent les caractères primitifs de l'espèce vers les variétés aujourd'hui établies, eurent beaucoup moins de chemin à faire que n'en aurait maintenant la race noire, par exemple, pour être ramenée au type blanc, ou la jaune pour être confondue avec la noire. Dans cette supposition, on devrait se représenter l'invividu adamite comme également étranger à tous les groupes humains actuels; ceux-ci auraient rayonné autour de lui et se seraient éloignés, les uns des autres, du double de la distance existant entre lui et chacun d'eux. Qu'auraient dès lors conservé les individus de toutes races du spécimen primitif? Uniquement les caractères les plus généraux qui constituent notre espèce : la vague ressemblance de formes que les groupes les plus distants ont en commun; la possibilité d'exprimer leurs besoins au moyen de sons articulés par la voix; mais rien davantage. Quant au surplus des traits les plus spéciaux de ce premier type, nous les aurions tous perdus, aussi bien les peuples noirs que les peuples non noirs; et, quoique descendus primitivement de lui, nous aurions reçu d'influences étrangères tout ce qui constitue désormais notre nature propre et distincte. Dès lors, produits tout à la fois de la race adamique primitive et des milieux cosmogoniques, les races humaines n'auraient entre elles que des rapports très faibles et presque nuls. Le témoignage persistant de cette fraternité primordiale serait la possibilité de donner naissance à des hybrides féconds, et il serait unique. Il n'y aurait rien de plus, et en même temps que les différences des milieux primordiaux auraient distribué à chaque groupe son caractère isolé,

ses formes, ses traits, sa couleur d'une manière permanente, elles auraient brisé décidément l'unité primitive, demeurée à l'état de fait stérile quant à son influence sur le développement ethnique. La permanence rigoureuse, indélébile des traits et des formes, cette permanence que les plus lointains documents historiques affirment et garantissent, serait le cachet, la confirmation de cette éternelle séparation des races.

CHAPITRE XII.

Comment les races se sont séparées physiologiquement, et quelles variétés elles ont ensuite formées par leurs mélanges. Elles sont inégales en force et en beauté.

Il est bon d'éclairer complètement la question des influences cosmogoniques, puisque les arguments qui en sortent sont ceux dont je me contente ici. Le premier doute à écarter est le suivant : Comment les hommes, réunis sur un seul point par suite d'une origine commune, ont-ils pu être exposés à des actions physiques totalement diverses? Et si leurs groupes, quand les différences de races ont commencé, étaient déjà assez nombreux pour se répandre dans des climats distincts, comment se fait-il qu'ayant à lutter contre des difficultés immenses, telles que traversées de forêts profondes et de contrées marécageuses, de déserts de sable ou de neige, passages de fleuves, rencontres de lacs et d'océans, ils soient parvenus à réaliser des voyages que l'homme civilisé, avec toute sa puissance, n'accomplit encore qu'avec grand'peine? Pour répondre à ces objections, il faut examiner quelle a pu être la première station de l'espèce.

C'est une notion fort ancienne, et adoptée par de grands esprits des temps modernes, tels que Georges Cuvier, que les différents systèmes de montagnes ont dû servir de points de départ à certaines catégories de races. Ainsi les blancs, et

même quelques variétés africaines, qui, par la forme de la tête osseuse, se rapprochent des proportions de nos familles, auraient eu leur première résidence dans le Caucase. La race jaune serait descendue des hauteurs glacées de l'Altaï. A leur tour, les tribus de nègres prognathes auraient, sur les versants méridionaux de l'Atlas, construit leurs premières cabanes, tenté leurs premières migrations; et, de cette façon, ce que les temps originels auraient le mieux connu, ce seraient précisément ces lieux redoutables, de difficile accès, pleins de sombres horreurs, torrents, cavernes, glaces, neiges éternelles, infranchissables abîmes; tandis que toutes les terreurs de l'inconnu se seraient trouvées, pour nos plus antiques parents, dans les plaines découvertes, sur les grandes rives des fleuves, des lacs et des mers.

Le motif premier qui semble avoir conduit les philosophes anciens à émettre cette théorie, et les modernes à la renouveler, c'est l'idée que, pour traverser les grandes crises physiques de notre globe, l'espèce humaine a dû se rallier sur des sommets où les flots des déluges ne pouvaient l'atteindre. Mais cette application agrandie et généralisée de la tradition de l'Ararat, bien que convenant peut-être à des époques postérieures aux temps primitifs, à des temps où les populations avaient déjà couvert la face du monde, devient tout à fait inadmissible pour les temps où précisément l'espèce a dû naître dans le calme au moins relatif de la nature, et, soit dit en passant, elle est tout à fait contraire aux notions d'unité de l'espèce. De plus, les montagnes ont toujours été, dès les temps les plus reculés, l'objet d'une profonde crainte, d'un respect superstitieux. C'est là que toutes les mythologies ont placé le séjour des dieux. C'est sur la cime nuageuse de l'Olympe, c'est sur le mont Mérou que les Grecs et les Brahmes ont rêvé leurs assemblées divines; c'est sur le haut du Caucase que Prométhée souffrait le châtiment mystérieux d'un crime plus mystérieux encore; et, si les hommes avaient commencé par habiter ces hautes retraites, il est peu probable que leur imagination les eût ainsi relevées si fort que de les porter jusque dans le ciel. On vénère médiocrement ce que l'on a vu, connu, foulé aux pieds; il n'y

aurait eu de divinités que dans les eaux et les plaines. Je suis donc induit à admettre l'idée contraire, et à supposer que les terrains découverts et plats ont été les témoins des premiers pas de l'homme. Du reste, c'est la notion biblique (1), et du moment où le premier séjour se trouve ainsi établi, les difficultés des migrations sont sensiblement diminuées; car les terrains plats, généralement coupés par des fleuves, aboutissent à des mers, et il n'est plus besoin de se préoccuper de la traversée bien autrement difficile des forêts, des déserts et des grands marécages.

Il y a deux genres de migrations : les unes volontaires; de celles-là il ne saurait être question dans les âges tout à fait génésiaques. Les autres sont imprévues et plus possibles et plus probables encore chez des sauvages imprudents, maladroits, que chez des nations perfectionnées. Il suffit d'une famille embarquée sur un radeau qui dérive, de quelques malheureux surpris par une irruption de la mer, cramponnés à des troncs d'arbres et saisis par les courants, pour donner la raison d'une transplantation lointaine. Plus l'homme est faible, plus il est le jouet des forces inorganiques. Moins il a d'expérience, plus il obéit en esclave à des accidents qu'il n'a pas su prévoir et qu'il ne peut éviter. On connaît des exemples frappants de la facilité avec laquelle des êtres de notre espèce peuvent être transportés, malgré eux, à des distances considérables. Ainsi l'on raconte qu'en 1696, deux pirogues d'Ancorso, montées d'une trentaine de sauvages, hommes et femmes, furent saisies par le mauvais temps, et, après avoir vogué quelque temps à la dérive, arrivèrent enfin à l'une des îles Philippines, Samal, distante de trois cents lieues du point d'où les pirogues étaient parties. Autre exemple : Quatre naturels d'Ulea, se trouvant dans un canot, furent emportés par

(1) Gen. II, 8 et passim : « Plantaverat autem Dominus Deus « paradisum voluptatis a principio, in quo posuit hominem quem « formaverat. — 10. Et fluvius egrediebatur de loco voluptatis, ad « irrigandum paradisum. — 15. Tulit ergo Dominus Deus hominem, « et posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur et custodiret « illum. »

un coup de vent, errèrent pendant huit mois en mer, et finirent par arriver à l'une des îles de Radack, à l'extrémité orientale de l'archipel des Carolines, ayant ainsi fait involontairement une traversée de 550 lieues. Ces malheureux vivaient uniquement de poisson; ils recueillaient les gouttes de pluie avec le plus grand soin. Cette ressource venait-elle à leur manquer, ils plongeaient au fond de la mer, et buvaient de cette eau, qui, dit-on, est moins salée. Il va sans dire qu'en arrivant à Radack, les navigateurs étaient dans l'état le plus déplorable; cependant ils se remirent assez promptement, et recouvrèrent la santé (1).

Ces deux citations suffisent pour rendre admissible l'idée d'une rapide diffusion de certains groupes humains dans des climats très différents, et sous l'empire des circonstances locales les plus opposées. Si, cependant, il fallait encore d'autres preuves, on pourrait parler de la facilité avec laquelle les insectes, les testacés, les plantes, se répandent partout, et certainement il n'est pas nécessaire de démontrer que ce qui arrive pour les catégories d'êtres que je viens de nommer est, à plus forte raison, moins difficile pour l'homme (2). Les testacés terrestres sont entraînés dans la mer par la destruction des falaises, puis emportés jusqu'à des plages lointaines au moyen des courants. Les zoophytes, attachés à la coquille des mollusques, ou laissant flotter leurs bourgeons sur la surface de l'Océan, vont, où les vents les emportent, établir de lointaines colonies; et ces mêmes arbres d'espèces inconnues, ces mêmes poutres sculptées qui, dans le XVe siècle, vinrent s'échouer, après tant d'autres inobservées, sur les côtes des Canaries, et servant de texte aux méditations de Christophe

(1) Lyell's, *Principles of Geology*, t. II, p. 119.

(2) M. Alexandre de Humboldt ne pense pas que cette hypothèse puisse s'appliquer à la migration des plantes. « Ce que nous savons, « dit cet érudit, de l'action délétère qu'exerce l'eau de mer dans « un trajet de 500 à 600 lieues sur l'excitabilité germinative de la « plupart des grains, n'est d'ailleurs pas en faveur du système trop « généralisé sur la migration des végétaux au moyen des courants « pélagiques. » (*Examen critique de l'Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. II, p. 78.)

Colomb, contribuèrent à la découverte du nouveau monde, portaient probablement aussi, sur leurs surfaces, des œufs d'insectes, que la chaleur d'une sève nouvelle devait faire éclore bien loin du lieu de leur origine et du terrain où vivaient leurs congénères.

Ainsi nulle difficulté à ce que les premières familles humaines aient pu habiter promptement des climats très divers, des lieux très éloignés les uns des autres. Mais, pour que la température et les circonstances locales qui en résultent soient diverses, il n'est pas nécessaire, même dans l'état actuel du globe, que les lieux se trouvent à de longues distances. Sans parler des pays de montagnes, comme la Suisse, où, dans l'espace d'une à deux lieues de terrain, les conditions de l'atmosphère et du sol varient tellement que l'on y trouve confondues, en quelque sorte, la flore de la Laponie et celle de l'Italie méridionale; sans rappeler que l'Isola-Madre, sur le lac Majeur, nourrit des orangers en pleine terre, de grands cactus et des palmiers nains à la vue du Simplon, personne n'ignore combien la température de la Normandie est plus rude que celle de l'île de Jersey. Dans un triangle étroit, et sans qu'il soit besoin de faire appel aux déductions de l'orographie, nos côtes de l'ouest présentent le spectacle le plus varié en fait d'existences végétales (1).

(1) M. Alexandre de Humboldt expose la loi déterminante de cette vérité lorsqu'il dit (*Asie centrale*, t. III, p. 23) : « La première base de la climatologie est la connaissance précise des inégalités de la surface d'un continent. Sans cette connaissance « hypsométrique, on attribuerait à l'élévation du sol ce qui est « l'effet d'autres causes, qui influent, dans les basses régions, dans « une surface qui a une même courbure avec la surface de l'Océan, « sur l'inflexion des lignes isothermes (ou d'égale chaleur d'été). » En appelant l'attention sur cette grande multiplicité d'influences qui agissent sur la température d'un point géographique indiqué, le grand érudit berlinois conduit l'esprit à concevoir sans peine que, dans des lieux très voisins, et indépendamment de l'élévation du sol, il se forme des phémonènes climatériques très divers. Ainsi, il est un point de l'Irlande, dans le nord-est de l'île, sur la côte de Glenarn, qui, contrastant avec ce qui est possible aux environs, nourrit des myrtes en pleine terre, et aussi vigoureux que ceux du Portugal, sous le parallèle de Kœnigsberg en Prusse. « Il y gèle à

Quelle ne devait pas être la valeur des contrastes, sur l'espace le plus resserré, dans les époques redoutables au lendemain desquelles se reporte la naissance de notre espèce ! Un seul et même lieu devenait aisément le théâtre des plus grandes révolutions atmosphériques, lorsque la mer s'en éloignait ou s'en approchait par l'inondation ou la mise à sec des régions voisines; lorsque des montagnes s'élevaient, tout à coup, en masses énormes, ou s'abaissaient au niveau commun du globe, de manière à laisser des plaines remplacer leurs crêtes; lorsque, enfin, des tressaillements dans l'axe de la terre et, par suite, dans l'équilibre général et dans l'inclinaison des pôles sur l'écliptique, venaient troubler l'économie générale de la planète.

On doit ainsi considérer comme écartée toute objection tirée de la difficulté du changement de lieux et de température aux premiers âges du monde, et rien ne s'oppose à ce que la famille humaine ait pu, soit étendre fort loin quelques-uns de ses groupes, soit, en les conservant réunis tous dans un espace assez resserré, les voir subir des influences très multiples. C'est de cette manière que purent se former les types secondaires dont sont descendues les branches actuelles de l'espèce. Quant à l'homme de la création première, quant à l'Adamite, puisqu'il est impossible de rien savoir de ses caractères spécifiques, ni combien chacune des familles nouvelles a conservé ou perdu de sa ressemblance, laissons-le, tout à fait, en dehors de la controverse. De cette façon, nous ne remontons pas plus haut dans notre examen que les races de seconde formation.

Je rencontre ces races bien caractérisées au nombre de trois

« peine en hiver, et cependant les chaleurs de l'été ne suffisent pas « pour mûrir le raisin... Les mares et les petits lacs des îles « Færoë ne se couvrent pas de glace pendant l'hiver, malgré leur « latitude de 62°... En Angleterre, sur les côtes du Devonshire, « les myrtes, le camelia japonica, le fuchsia coccinea et le boddleya « globosa passent l'hiver sans abri en pleine terre... A Salcombe, « les hivers sont tellement doux, qu'on y a vu des orangers en espa- « liers portant du fruit et à peine abrités par le moyen des estères « (p. 147-148). »

seulement : la blanche, la noire et la jaune (1). Si je me sers de dénominations empruntées à la couleur de la peau, ce n'est pas que je trouve l'expression juste ni heureuse, car les trois catégories dont je parle n'ont pas précisément pour trait distinctif la carnation, toujours très multiple dans ses nuances, et on a vu plus haut qu'il s'y joignait des faits de conformation plus importants encore. Mais, à moins d'inventer moi-même des noms nouveaux, ce que je ne me crois pas en droit de faire, il faut bien me résoudre à choisir, dans la terminologie en usage, des désignations non pas absolument bonnes, mais moins défectueuses que les autres, et je préfère décidément celles que j'emploie ici et qui, après avertissement préalable, sont assez inoffensives, à tous ces appellatifs tirés de la géographie ou de l'histoire, qui ont jeté tant de désordre sur un terrain déjà assez embarrassé par lui-même. Ainsi, j'avertis, une fois pour toutes, que j'entends par *blancs* ces hommes que l'on désigne aussi sous le nom de race caucasique, sémitique, japhétide. J'appelle *noirs*, les Chamites, et *jaunes*, le rameau altaïque, mongol, finnois, tatare. Tels sont les trois éléments purs et primitifs de l'humanité. Il n'y a pas plus de raisons d'admettre les vingt-huit variétés de Blumenbach que les sept de M. Prichard, l'un et l'autre classant dans leurs séries des hybrides notoires. Chacun des trois types originaux, en son particulier, ne présenta probablement jamais une unité parfaite. Les grandes causes cosmogoniques n'avaient pas seulement créé dans l'espèce des variétés tranchées : elles avaient aussi, sur les points où leur action s'était exercée, déterminé, dans le sens de chacune des trois variétés principales, l'apparition de plusieurs genres qui possédèrent, outre les caractères généraux de leur branche, des traits distinctifs particuliers.

(1) J'expliquerai en leur lieu les motifs qui me portent à ne pas compter les sauvages peaux-rouges de l'Amérique au nombre des types purs et primitifs. J'ai déjà laissé entrevoir mon opinion, à ce sujet, à la page 114 de ce volume. D'ailleurs, je ne fais ici que me rallier à l'avis de M. Flourens, qui ne reconnaît aussi que trois grandes subdivisions dans l'espèce : celles d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Ces dénominations me semblent prêter le flanc à la critique, mais le fond est juste.

Il n'y eut pas besoin de croisements ethniques pour amener ces modifications spéciales; elles préexistèrent à tous les alliages. C'est vainement qu'on chercherait aujourd'hui à les constater dans l'agglomération métisse qui constitue ce qu'on nomme la race blanche. Cette impossibilité doit exister aussi pour la jaune. Peut-être le type mélanien s'est-il conservé pur quelque part; du moins, il est certainement resté plus original, et il démontre ainsi, sur le vu même, ce que nous pouvons, pour les deux autres catégories humaines, admettre, non pas d'après le témoignage de nos sens, mais d'après les inductions fournies par l'histoire.

Les nègres ont continué d'offrir différentes variétés originelles, telles que le type prognathe à chevelure laineuse, celui du nègre hindou du Kamaoun et du Dekkhan, celui du Pélagien de la Polynésie. Très certainement des variétés se sont formées entre ces genres au moyen de mélanges, et c'est de là que dérivent, tant pour les noirs que pour les blancs et les jaunes, ce qu'on peut appeler les types tertiaires.

On a relevé un fait bien digne de remarque, dont on prétend se servir aujourd'hui comme d'un criterium sûr pour reconnaître le degré de pureté ethnique d'une population. C'est la ressemblance des visages, des formes, de la constitution et, partant, des gestes et du maintien. Plus une nation serait exempte d'alliage et plus tous ses membres auraient en commun ces similitudes que j'énumère. Plus au contraire elle se serait croisée, et plus on trouverait de différences dans la physionomie, la taille, le port, l'apparence enfin des individualités. Le fait est incontestable, et le parti à en tirer est précieux; mais ce n'est pas tout à fait celui que l'on pense.

La première observation qui a fait découvrir ce fait, a eu lieu sur des Polynésiens; or, les Polynésiens ne sont pas une race pure, tant s'en faut, puisqu'ils sont issus de mélanges différemment gradués entre les noirs et les jaunes. La transmission intégrale du type dans les différents individus n'indique donc pas la pureté de la race, mais seulement ceci : que les éléments, plus ou moins nombreux, dont cette race est composée, sont arrivés à se fondre parfaitement ensemble, de

manière à ce que la combinaison en est, à la fin, devenue homogène, et que chaque individu de l'espèce n'ayant pas, dans les veines, d'autre sang que son voisin, il n'y a pas moyen qu'il en diffère physiquement. De même que les frères et sœurs se ressemblent souvent, comme provenant d'éléments semblables, ainsi, lorsque deux races productrices sont parvenues à s'amalgamer si complètement qu'il n'y a plus dans la nation de groupes ayant plus de l'essence de l'une que de l'autre, il s'établit, par équilibre, une sorte de pureté fictive, un type artificiel, et tous les nouveau-nés en apportent l'empreinte.

De cette façon, le type tertiaire, dont j'ai défini le mode de formation, put avoir de bonne heure le cachet faussement attribué à la pureté absolue et vraie de race, c'est-à-dire la ressemblance de ses individualités, et cela fut possible dans un délai d'autant plus court que deux variétés d'un même type furent relativement peu différentes entre elles. C'est pour ce motif que, dans une famille, si le père appartient à une nation autre que celle de la mère, les enfants ressembleront soit à l'un, soit à l'autre de leurs auteurs, et auront peine à établir une identité de caractères physiques entre eux; tandis que, si les parents sont issus tous deux d'une même souche nationale, cette identité se produira sans aucune peine.

Il est encore une loi à signaler avant d'aller plus loin : les croisements n'amènent pas seulement la fusion de deux variétés. Ils déterminent la création de caractères nouveaux, qui deviennent dès lors le côté le plus important par lequel on puisse envisager un sous-genre. On va en voir bientôt des exemples. Je n'ai pas besoin d'ajouter, ce qui s'entend assez de soi, que le développement de cette originalité nouvelle ne peut être complet sans cette condition que la fusion des types générateurs sera préalablement parfaite, sans quoi la race tertiaire ne pourrait passer pour véritablement fondée. On devine donc qu'il faut ici des conditions de temps d'autant plus considérables, que les deux nations fusionnées seront plus nombreuses. Jusqu'à ce que le mélange soit complet et que la ressemblance et l'identité physiologique des individualités aient été établies, il n'y a pas sous-genre nouveau, il n'y a pas développement

normal d'une originalité propre, bien que composite; il n'existe que la confusion et le désordre qui naissent toujours de la combinaison inachevée d'éléments naturellement étrangers l'un à l'autre.

Nous n'avons qu'une très faible connaissance historique des races tertiaires. Ce n'est qu'aux débuts les plus brumeux des chroniques humaines que nous pouvons entrevoir, sur certains points, l'espèce blanche dans cet état qui ne paraît, nulle part, avoir duré longtemps. Les penchants essentiellement civilisateurs de cette race d'élite la poussaient constamment à se mélanger avec les autres peuples. Quant aux deux types jaune et noir, là où on les trouve à cet état tertiaire, ils n'ont pas d'histoire, car ce sont des sauvages (1).

Aux races tertiaires en succèdent d'autres que j'appellerai quartenaires. Elles proviennent de l'hymen de deux grandes variétés. Les Polynésiens, nés du mélange du type jaune avec le type noir (2), les mulâtres, produits par les blancs et les noirs, voilà des générations qui appartiennent au type quar-

(1) M. Carus donne son puissant appui à la loi que j'ai établie au sujet de l'aptitude particulière des races civilisatrices à se mélanger, lorsqu'il fait ressortir la variété extrême de l'organisme humain perfectionné et la simplicité des corpuscules microscopiques qui occupent le plus bas degré de l'échelle des êtres. Il tire de cette remarque ingénieuse l'axiome suivant : « Toutes les fois qu'entre « les éléments d'un tout organique, il y a la plus grande similitude « possible, leur état ne peut être considéré comme l'expression « haute et parfaite d'un développement complet. Ce n'est qu'un « développement primitif et élémentaire. » (*Ueber die ungl. B. d. versch. Menschheitst f. hœh geist. Entwick.*, p. 4.) Ailleurs, il ajoute : « La plus grande diversité, c'est-à-dire inégalité possible « des parties, jointe à l'unité la plus complète de l'ensemble, ap- « paraît partout comme la mesure de la plus haute perfection « d'un organisme. » C'est, dans l'ordre politique, l'état d'une société où les classes gouvernantes, habilement hiérarchisées, sont strictement distinctes, ethniquement parlant, des classes populaires.

(2) C'est probablement par suite d'une faute de typographie que M. Flourens (*Éloge de Blumenbach*, p. XI) donne la race polynésienne comme « un mélange de deux autres, la *caucasique* et la mongolique ». C'est la noire et la mongolique que le savant académicien a certainement voulu dire.

tenaire. Inutile de faire remarquer, une fois de plus, que le nouveau type unit d'une manière plus ou moins parfaite des caractères spéciaux aux traits qui rappellent sa double descendance.

Du moment qu'une race quartenaire est encore modifiée par l'intervention d'un type nouveau, le mélange ne se pondère plus que difficilement, ne se combine plus que lentement et a grand'peine à se régulariser. Les caractères originels entrés dans sa composition, déjà considérablement affaiblis, sont de plus en plus neutralisés. Ils tendent à disparaître dans une confusion qui devient le principal cachet du nouveau produit. Plus ce produit se multiplie et se croise, plus cette disposition augmente. Elle arrive à l'infini. La population où on la voit s'accomplir est trop nombreuse pour que l'équilibre ait quelque chance de s'établir avant des séries de siècles. Elle ne présente qu'un spectacle effrayant d'anarchie ethnique. Dans les individualités, on retrouve, çà et là, tel trait dominant qui rappelle d'une manière sûre que cette population a dans les veines du sang de toute provenance. Tel homme aura la chevelure du nègre, tel autre le facies mongol; celui-ci les yeux du Germain, celui-là la taille du Sémite, et ce seront tous des parents! Voilà le phénomène offert par les grandes nations civilisées, et on l'observe surtout dans leurs ports de mer, leurs capitales et leurs colonies, lieux où les fusions s'accomplissent avec le plus de facilité. A Paris, à Londres, à Cadix, à Constantinople, on trouvera, sans sortir de l'enceinte des murs, et en se bornant à l'observation de la population qui se dit indigène, des caractères appartenant à toutes les branches de l'humanité. Dans les basses classes, depuis la tête prognathe du nègre jusqu'à la face triangulaire et aux yeux bridés du Chinois, on verra tout; car, depuis la domination des Romains principalement, les races les plus lointaines et les plus disparates ont fourni leur contingent au sang des habitants de nos grandes villes. Les invasions successives, le commerce, les colonies implantées, la paix et la guerre ont contribué, à tour de rôle, à augmenter le désordre, et si l'on pouvait remonter un peu haut sur l'arbre généalogique du premier homme venu,

on aurait chance d'être étonné de l'étrangeté de ses aïeux (1).

Après avoir établi la différence physique des races, il reste encore à décider si ce fait est accompagné d'inégalité, soit dans la beauté des formes, soit dans les mesures de la force musculaire. La question ne saurait rester longtemps douteuse.

J'ai déjà constaté que, de tous les groupes humains, ceux qui appartiennent aux nations européennes et à leur descendance sont les plus beaux. Pour en être pleinement convaincu, il suffit de comparer les types variés répandus sur le globe, et l'on voit que depuis la construction et le visage, en quelque sorte, rudimentaires du Pélagien et du Pécherai jusqu'à la taille élevée, aux nobles proportions de Charlemagne, jusqu'à l'intelligente régularité des traits de Napoléon, jusqu'à l'imposante majesté qui respire sur le visage royal de Louis XIV, il y a une série de gradations par laquelle les peuples qui ne sont pas du sang des blancs approchent de la beauté, mais ne l'atteignent pas.

Ceux qui y touchent de plus près sont nos plus proches parents : telles la famille ariane dégénérée de l'Inde et de la Perse, et les populations sémitiques les moins rabaissées par le contact noir (2). A mesure que toutes ces races s'éloignent trop du type blanc, leurs traits et leurs membres subissent des incorrections de formes, des défauts de proportion qui, en s'amplifiant, de plus en plus, chez celles qui nous sont devenues étrangères, finissent par produire cette excessive laideur,

(1) Les caractères physiologiques des différents ancêtres se représentent dans les descendants suivant des règles fixes. Ainsi l'on observe dans l'Amérique du Sud que les produits d'un blanc et d'une négresse peuvent, à la première génération, avoir les cheveux plats et souples; mais, invariablement, à la seconde, le lainage crépu apparait. (A. d'Orbigny, *l'Homme américain*, t. I, p. 143.)

(2) Il est à remarquer que les mélanges les plus heureux, au point de vue de la beauté, sont ceux qui sont formés par l'hymen des blancs et des noirs. On n'a qu'à mettre en parallèle le charme souvent puissant des mulâtresses, des capresses, des quarteronnes avec les produits des jaunes et des blancs, comme les femmes russes et hongroises. La comparaison ne tourne pas à l'avantage de ces dernières. Il n'est pas moins certain qu'un beau Radjepout est plus idéalement beau que le Slave le plus accompli.

partage antique, caractère ineffaçable du plus grand nombre des branches humaines. On n'en est plus à écouter la doctrine reproduite par Helvétius dans son livre de l'*Esprit*, et qui consiste à faire de la notion du beau une idée purement factice et variable. Que tous ceux qui pourraient conserver encore quelques scrupules à cet égard consultent l'admirable essai de M. Gioberti (1), il ne leur restera rien à contester. Nulle part on n'a mieux démontré que le beau est une idée absolue et nécessaire, qui ne saurait avoir une application facultative, et c'est en vertu des principes solides établis par le philosophe piémontais que je n'hésite pas à reconnaître la race blanche pour supérieure en beauté à toutes les autres, qui, entre elles, diffèrent encore dans la mesure où elles se rapprochent ou s'éloignent du modèle qui leur est offert. Il y a donc inégalité de beauté dans les groupes humains, inégalité logique, expliquée, permanente et indélébile.

Y a-t-il aussi inégalité de forces ? Sans contredit, les sauvages de l'Amérique, comme les Hindous, sont de beaucoup nos inférieurs sur ce point. Les Australiens se trouvent dans le même cas. Les nègres ont également moins de vigueur musculaire (2). Tous ces peuples supportent infiniment moins les fatigues. Mais il y a lieu de distinguer entre la force purement musculaire, celle qui n'a besoin pour vaincre que de se déployer à un seul moment donné, et cette puissance de résistance dont le caractère le plus remarquable est la durée. Cette dernière est plus typique que la première, qui rencontrerait au besoin des rivales, même dans les races les plus notoirement faibles. La pesanteur du poing, si on voulait la prendre comme unique criterium de la force, trouve chez des peupla-

(1) Gioberti, *Essai sur le Beau*, traduction de M. Bertinatti, p. 6 et 25.

(2) Voir, entre autres, pour les indigènes américains, Martius et Spix, *Reise in Brasilien*, t. I, p. 259; pour les nègres, Pruner, *der Neger, eine aphoristische Skizze aus der medicinischen Topographie von Cairo*, dans la *Zeitsch. d. deutsch. morgenl. Gesellsch.*, t. I, p. 131; pour la supériorité musculaire des blancs sur toutes les autres races, Carus, *Ueber die hungl. Befaehigung*, etc., p. 84.

des nègres fort abruties, chez des Nouveaux-Zélandais très débilement constitués, chez des Lascars, chez des Malais, quelques individus qui peuvent l'exercer de manière à contre-balancer les exploits de la populace anglaise; tandis qu'à prendre les nations en masse, et en les jugeant d'après la somme de travaux qu'elles endurent sans fléchir, la palme appartient à nos peuples de race blanche.

Parmi ces peuples même, pour la force comme pour la beauté, l'inégalité se rencontre encore dans les différents groupes tout aussi bien, quoiqu'à un degré inférieur. Les Italiens sont plus beaux que les Allemands et que les Suisses, plus beaux que les Français et que les Espagnols. De même les Anglais présentent un caractère de beauté corporelle supérieur à celui des nations slaves.

Quant à la force du poing, les Anglais priment toutes les autres races européennes; tandis que les Français et les Espagnols possèdent une puissance supérieure de résistance à la fatigue, aux privations, aux intempéries des climats les plus durs. La question a été mise hors de doute pour les Français, lors de la funeste campagne de Russie. Là, où les Allemands et les troupes du Nord, habituées cependant aux rigueurs de la température, s'affaissèrent, presque en totalité, sous la neige, nos régiments, tout en payant un horrible tribut aux rigueurs de la retraite, purent cependant sauver le plus de monde. On a voulu attribuer cette prérogative à la supériorité de l'éducation morale et du sentiment guerrier. L'explication est peu satisfaisante. Les officiers allemands, qui périrent par centaines, avaient tout autant d'honneur et une conception aussi élevée du devoir que nos soldats, et ils n'en succombèrent pas moins. Concluons donc que les populations françaises possèdent certaines qualités physiques supérieures à celles de la famille allemande et qui leur permettent de braver, sans mourir, les neiges de la Russie comme les sables brûlants de l'Égypte.

CHAPITRE XIII.

Les races humaines sont intellectuellement inégales; l'humanité n'est pas perfectible à l'infini.

Pour bien apprécier les différences intellectuelles des races, le premier soin doit être de constater jusqu'à quel degré de stupidité l'humanité peut descendre. Nous connaissons déjà le plus bel effort qu'elle puisse produire : c'est la civilisation.

La plupart des observateurs scientifiques ont eu jusqu'ici une tendance marquée à rabaisser, au delà de la vérité, les types les plus infimes.

Presque tous les premiers renseignements sur une tribu sauvage la dépeignent sous des couleurs faussement horribles, et lui assignent une telle impuissance d'intelligence et de raisonnement, qu'elle tombe au niveau du singe et au-dessous de l'éléphant. Ce jugement, il est vrai, a ses contrastes. Un navigateur est-il bien reçu dans une île, croit-il trouver, chez les habitants, de la douceur et un accueil hospitalier, réussit-il à en déterminer quelques-uns à travailler, un tant soit peu, avec les matelots, aussitôt les éloges s'accumulent sur l'heureuse peuplade; elle est déclarée bonne à tout, propre à tout, capable de tout, et quelquefois l'enthousiasme, franchissant toutes limites, jure avoir trouvé chez elle des esprits supérieurs.

Il faut en appeler du jugement trop favorable comme du trop sévère. Parce que certains Taïtiens auront contribué au radoubage d'un baleinier, leur nation n'est pas pour cela civilisable. Parce que tel homme de Tonga-Tabou aura montré de la bienveillance à des étrangers, il n'est pas nécessairement accessible à tous les progrès, et, de même, on n'est pas autorisé à ravaler jusqu'à la brute tel indigène d'une côte longtemps inconnue, parce qu'il aura reçu les premiers visiteurs à coups de flèche, ou même parce qu'on l'aura trouvé mangeant des lézards crus et des boules de terre. Ce genre de repas n'annonce pas, sans doute, une intelligence bien relevée ni des

mœurs bien cultivées. Mais, qu'on en soit certain toutefois, chez le cannibale le plus répugnant, il reste une étincelle du feu divin, et la compréhension peut s'allumer chez lui au moins jusqu'à un certain degré. Pas de tribus si humbles qui ne portent, sur les choses dont elles sont entourées, des jugements quelconques, vrais ou faux, justes ou erronés, qui, par le fait seul qu'ils existent, prouvent suffisamment la persistance d'un rayon intellectuel dans toutes les branches de l'humanité. C'est par là que les sauvages les plus dégradés sont accessibles aux enseignements de la religion et qu'ils se distinguent, d'une manière toute particulière et toujours reconnaissable, des brutes les plus intelligentes.

Cependant, cette vie morale, placée au fond de la conscience de chaque individu de notre espèce, est-elle capable de se dilater à l'infini? Tous les hommes ont-ils, à un degré égal, le pouvoir illimité de progresser dans leur développement intellectuel? Autrement dit, les différentes races humaines sont-elles douées de la puissance de s'égaler les unes les autres? Cette question est, au fond, celle de la perfectibilité indéfinie de l'espèce et de l'égalité des races entre elles. Sur les deux points, je réponds non.

L'idée de la perfectibilité à l'infini séduit beaucoup les modernes, et ils s'appuient sur cette remarque que notre mode de civilisation possède des avantages et des mérites que nos prédécesseurs, différemment cultivés, n'avaient pas. On cite tous les faits qui distinguent nos sociétés. J'en ai parlé déjà; je me prête volontiers à les énumérer de nouveau.

On assure donc que nous possédons, sur tout ce qui ressort du domaine de la science, des opinions plus vraies; que nos mœurs sont, en général, douces, et notre morale préférable à celles des Grecs et des Romains. Nous avons aussi, ajoute-t-on, au sujet de la liberté politique, des idées et des sentiments, des opinions, des croyances, des tolérances qui prouvent mieux que tout le reste notre supériorité. Il ne manque pas de théoriciens à belles espérances pour soutenir que les conséquences de nos institutions doivent nous conduire tout droit à ce jardin des Hespérides, si cherché et si peu trouvé depuis que les

plus anciens navigateurs en ont constaté l'absence aux îles Canaries.

Un examen un peu plus sérieux de l'histoire fait justice de ces hautes prétentions.

Nous sommes, à la vérité, plus savants que les anciens. C'est que nous avons profité de leurs découvertes. Si nous possédons plus de connaissances, c'est uniquement parce que nous sommes leurs continuateurs, leurs élèves et leurs héritiers. S'ensuit-il que la découverte des forces de la vapeur et la solution de quelques problèmes de la mécanique nous acheminent vers l'omniscience ? Tout au plus, ces succès nous conduiront à pénétrer dans tous les secrets du monde matériel. Lorsque nous aurons achevé cette conquête, pour laquelle il y a encore à faire bien et bien des choses qui ne sont pas même commencées, ni entrevues, aurons-nous avancé d'un seul pas au delà de la pure et simple constatation des lois physiques? Nous aurons, je le veux, beaucoup augmenté nos forces pour réagir sur la nature et la plier à nos besoins. Nous aurons encore traversé la terre de part en part, ou reconnu définitivement ce trajet impraticable. Nous aurons appris à nous diriger dans les airs, et, en nous rapprochant de quelques milliers de mètres des limites de l'air respirable, découvert et éclairci certains problèmes astronomiques ou autres; rien de plus. Tout cela ne nous mène pas à l'infini. Et eussions-nous compté tous les systèmes planétaires qui se meuvent dans l'espace, serions-nous plus près de cet infini? Avons-nous appris, sur les grands mystères, une chose ignorée des anciens? Nous avons, ce me semble, changé les méthodes employées avant nous, pour tourner autour du secret. Nous n'avons pas fait un pas de plus dans ses ténèbres.

Puis, en admettant que nous soyons plus éclairés sur certains faits, combien, d'autre part, nous avons perdu de notions familières à nos plus lointains ancêtres! Est-il douteux qu'au temps d'Abraham, on ne sût de l'histoire primordiale beaucoup plus que nous n'en connaissons? Combien de choses découvertes par nous, à grand'peine, ou par hasard, ne sont en définitive que des connaissances oubliées et retrouvées! Et

comme, sur bien des points, nous sommes inférieurs à ce qu'on a été jadis! Que pourrait-on comparer, ainsi que je le disais plus haut pour un autre objet, oui, que pourrait-on comparer, en choisissant dans nos plus splendides travaux, à ces merveilles que l'Égypte, l'Inde, la Grèce, l'Amérique nous montrent encore, attestant la magnificence sans bornes de tant d'autres édifices que le poids des siècles a fait disparaître, bien moins que les ineptes ravages de l'homme? Que sont nos arts auprès de ceux d'Athènes? Que sont nos penseurs auprès de ceux d'Alexandrie et de l'Inde? Que sont nos poètes auprès de Valmiki, de Kalidasa, d'Homère et de Pindare?

En somme, nous faisons autrement. Nous appliquons notre esprit à d'autres buts, à d'autres recherches que les autres groupes civilisés de l'humanité; mais, en changeant de terrain, nous n'avons pu conserver dans toute leur fertilité les terres qu'ils cultivaient déjà. Il y a donc eu abandon d'un côté, en même temps qu'il y avait conquête de l'autre. C'était une triste compensation, et, loin d'annoncer un progrès, elle n'indique qu'un déplacement. Pour qu'il y eût acquisition réelle, il faudrait qu'ayant au moins gardé dans toute leur intégrité les principales richesses des sociétés antérieures, nous eussions réussi à édifier, à côté de leurs travaux, certains grands résultats qu'elles et nous avons cherchés également; que nos sciences et nos arts, appuyés sur leurs arts et leurs sciences, eussent trouvé quelque nouveauté profonde touchant la vie et la mort, la formation des êtres, les principes primordiaux du monde. Or, sur toutes ces questions, la science moderne n'a plus ces lueurs qui se projetaient, on a lieu de le penser, à l'aurore des temps antiques, et, de son propre cru et de ses propres efforts, elle n'est parvenue encore qu'à cet humiliant aveu : « Je cherche et ne trouve pas. » Il n'y a donc guère de progrès réels dans les conquêtes intellectuelles de l'homme. Notre critique seule est incontestablement meilleure que celle de nos devanciers. C'est un grand point; mais *critique* veut dire *classement,* et non pas *acquisition.*

Pour ce qui est de nos idées prétendues neuves sur la poli-

tique, on peut sans inconvénient prendre avec elles des libertés plus vives encore qu'avec nos sciences.

Cette fécondité de théories, dont nous aimons à nous faire honneur, on la retrouve tout aussi grande à Athènes après Périclès. Le moyen de s'en convaincre, c'est de relire ces comédies d'Aristophane, amplifications satiriques, dont Platon recommandait la lecture à qui voulait connaître les mœurs publiques de la ville de Minerve. On récuse la comparaison depuis que l'on s'est avisé de prétendre qu'entre notre ordre social actuel et l'état de l'antiquité grecque la servitude crée une différence fondamentale. La démagogie n'en était que plus profonde, si l'on veut, et voilà tout. On parlait alors des esclaves sur le même ton où l'on parle aujourd'hui des ouvriers et des prolétaires, et combien n'était-il pas avancé, ce peuple athénien qui fit tant pour plaire à sa plèbe servile après le combat des Arginuses!

Transportons-nous à Rome. Ouvrons les lettres de Cicéron. Quel tory modéré que cet orateur romain! quelle similitude parfaite entre sa république et nos sociétés constitutionnelles, quant au langage des partis et aux luttes parlementaires! Là, aussi, dans les bas-fonds, s'agitait une population d'esclaves dépravés, toujours la révolte dans le cœur, quand ils ne l'avaient pas au bout des poings. Laissons cette tourbe. Nous le pouvons d'autant mieux que la loi ne lui reconnaissait pas d'existence civile, qu'elle ne comptait pas dans la politique, et n'agissait sur les décisions, aux jours d'émeute, que comme auxiliaire des perturbateurs de naissance libre.

Eh bien! les esclaves rejetés dans le néant, n'avons-nous pas, sur le Forum, tout ce qui constitue un état social à la moderne? La populace, qui demandait du pain, des jeux, des distributions gratuites et le droit de jouir; la bourgeoisie, qui voulait et obtint le partage des emplois publics; le patriciat, transformé successivement et reculant toujours, et toujours perdant de ses droits, jusqu'au moment où ses défenseurs mêmes acceptèrent, comme unique système de défense, de refuser toute prérogative en ne réclamant que la liberté pour tous? Ne sont-ce pas là des ressemblances parfaites?

Croit-on que, dans les opinions qui s'expriment aujourd'hui, si variées qu'elles puissent être, il en existe une seule, il se trouve même une nuance qui n'ait été connue à Rome? Je parlais tout à l'heure des lettres écrites de Tusculum : c'est la pensée d'un conservateur progressiste. Vis-à-vis de Sylla, Pompée et Cicéron étaient des libéraux. Ils ne l'étaient pas encore assez pour César. Ils l'étaient trop pour Caton. Plus tard, sous le principat, nous voyons, dans Pline le jeune, un royaliste modéré, ami du repos quand même. Il ne veut ni de trop de liberté, ni d'excès de pouvoir, et, positif dans ses doctrines, tenant très peu aux grandeurs évanouies de l'âge des Fabius, il leur préférait la prosaïque administration de Trajan. Ce n'était pas l'avis de tout le monde. Beaucoup de gens pensaient, redoutant quelque résurrection de l'ancien Spartacus, que l'empereur ne pouvait trop faire sentir sa puissance. Quelques provinciaux, au rebours, demandaient et obtenaient ce que nous appellerions des garanties constitutionnelles; tandis que les opinions socialistes ne trouvaient pas de moindres interprètes que le césar gaulois C. Junius Posthumus, qui s'écriait dans ses déclamations : *Dives et pauper, inimici*, le riche et le pauvre sont des ennemis nés. »

Bref, tout homme ayant quelque prétention à participer aux lumières du temps soutenait avec force l'égalité du genre humain, le droit universel à posséder les biens de cette terre, la nécessité évidente de la civilisation gréco-latine, sa perfection, sa douceur, ses progrès futurs plus grands encore que ses avantages actuels, et, pour couronner le tout, son éternité. Ces idées n'étaient pas seulement la consolation et l'orgueil des païens; c'était aussi l'espoir solide des premiers, des plus illustres Pères de l'Église, dont Tertullien se faisait l'interprète (1).

Enfin, pour achever le tableau d'un dernier trait frappant, le plus nombreux de tous les partis était celui des indifférents, de ces gens trop faibles, trop dégoûtés, trop craintifs ou trop indécis pour saisir une vérité au milieu de toutes les théories disparates qu'ils voyaient sans cesse miroiter à leurs yeux, et

(1) Amédée Thierry, *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, t. I, p. 241.

qui, jouissant de l'ordre quand il existait, supportant, tant bien que mal, le désordre quand il venait, admiraient, en tous temps, le progrès des jouissances matérielles inconnues à leurs pères, et, sans trop vouloir penser au reste, se consolaient en répétant à satiété :

On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux.

Il y aurait plus de raisons de croire à des perfectionnements dans la science politique, si nous avions inventé quelque rouage inconnu jusqu'à nous, et qui n'ait pas été auparavant pratiqué, au moins dans l'essentiel. Cette gloire nous manque. Les monarchies limitées ont été connues de tous temps. On en voit même des modèles curieux chez certaines peuplades américaines restées cependant barbares. Les républiques démocratiques et aristocratiques de toutes formes et pondérées suivant les méthodes les plus variées ont existé dans le nouveau monde comme dans l'ancien. Tlascala est, en ce genre, un spécimen complet tout comme Athènes, Sparte, et la Mecque avant Mahomet. Et quand même, d'ailleurs, il serait vrai que nous eussions appliqué à la science gouvernementale quelque perfectionnement secondaire de notre invention, en serait-ce assez pour justifier une prétention si grosse que celle de la perfectibilité illimitée? Soyons modestes, comme le fut un jour le plus sage des rois : *Nil novi sub sole* (1).

(1) On est quelquefois disposé à considérer le gouvernement des États-Unis d'Amérique comme une création tout à fait originale et particulière à notre époque, et ce qu'on y relève de surtout remarquable, c'est la part restreinte abandonnée dans cette société à l'initiative et même à la simple intervention de l'autorité gouvernementale ou administrative. Si l'on veut jeter les yeux sur tous les commencements d'États fondés par la race blanche, on aura identiquement le même spectacle. Le *self-government* n'est pas aujourd'hui plus triomphant, à New-York, qu'il ne le fut jadis à Paris, au temps des Franks. Les Indiens, il est vrai, sont traités beaucoup plus inhumainement par les Américains que ne le furent les Gaulois par les leudes de Khlodowig. Mais il faut considérer que la distance ethnique est bien plus grande entre les républicains éclairés du nouveau

Voyons nos mœurs, maintenant. On les dit plus douces que celles des autres grandes sociétés humaines : c'est encore une affirmation qui tente bien fort la critique.

Il est des rhétoriciens qui voudraient aujourd'hui faire disparaître du code des nations le recours à la guerre. Ils ont pris cette théorie dans Sénèque. Certains sages de l'Orient professaient aussi, à cet égard, des idées toutes conformes à celles des Frères moraves. Mais quand bien même les amis de la paix universelle réussiraient à dégoûter l'Europe de l'appel aux armes, il leur faudrait encore amener les passions humaines à se transformer pour toujours. Ni Sénèque ni les brahmanes n'ont obtenu cette victoire. Il est douteux qu'elle nous soit réservée, et pour ce qui est de notre mansuétude, regardez dans nos champs, dans nos rues, la trace sanglante qu'elle y creuse.

Nos principes sont purs et élevés, je le veux. La pratique y répond-elle ?

Attendons, pour nous vanter, que nos pays, qui depuis le commencement de la civilisation moderne ne sont pas encore restés cinquante ans sans massacres, puissent se glorifier,

monde et leurs victimes, qu'elle ne l'était entre le conquérant germain et ses vaincus.

Du reste, lorsque, par la suite, j'exposerai les débuts de toutes les sociétés arianes, on verra que *toutes* ont commencé par l'exagération de l'indépendance vis-à-vis du magistrat et vis-à-vis de la loi.

Les inventions politiques de ce monde ne sauraient, ce me semble, sortir des deux limites tracées par deux peuples situés, l'un dans le nord-est de l'Europe, l'autre dans les pays riverains du Nil, à l'extrême sud de l'Égypte. Le gouvernement du premier de ces peuples, à Bolgari, près de Kazan, avait l'habitude de *faire pendre les gens d'esprit*, comme moyen préventif. C'est au voyageur arabe Ibn Foszlan que nous devons la connaissance de ce fait. (A. de Humboldt, *Asie centrale*, t. I, p. 494.)

Chez l'autre nation, habitant le Fazoql, lorsque le roi ne convient plus, ses parents et ses ministres viennent le lui annoncer, et on lui fait remarquer que, puisqu'il ne plaît plus *aux hommes*, *aux femmes*, *aux enfants*, *aux bœufs*, *aux ânes*, etc., le mieux qu'il puisse faire, c'est de mourir, et on l'y aide aussitôt. (Lepsius, *Briefe aux Ægypten, Æthiopien und der Halbinsel des Sinai*; Berlin, 1852.)

comme l'Italie romaine, de deux siècles de paix, qui n'ont d'ailleurs, hélas! rien prouvé pour l'avenir (1)!

La perfectibilité humaine n'est donc pas démontrée par l'état de notre civilisation. L'homme a pu apprendre certaines choses, il en a oublié beaucoup d'autres. Il n'a pas ajouté un sens à ses sens, un membre à ses membres, une faculté à son âme. Il n'a fait que tourner d'un autre côté du cercle qui lui est dévolu, et la comparaison de ses destinées à celles de nombreuses familles d'oiseaux et d'insectes n'est pas même propre à inspirer toujours des pensées bien consolantes sur son bonheur d'ici-bas.

Depuis le moment où les termites, les abeilles, les fourmis noires ont été créées, elles ont trouvé spontanément le genre de vie qui leur convenait. Les termites et les fourmis, dans leurs communautés, ont d'abord découvert, pour leurs demeures, un mode de construction, et pour leurs provisions un emmagasinement, pour leurs œufs un système de soins, dont les naturalistes pensent qu'il n'admet pas de variations ni de perfectionnements (2). Du moins tel qu'il est, il a constamment suffi aux besoins des pauvres êtres qui l'emploient. De même les abeilles, avec leur gouvernement monarchique exposé à des renversements de souveraines, jamais à des révolutions sociales, n'ont pas, un seul jour, ignoré la manière de vivre la plus appropriée à ce que désire leur nature. Il a été loisible longtemps aux métaphysiciens d'appeler les animaux des machines, et de reporter à Dieu, *anima brutorum,* la cause de leurs mouvements. Aujourd'hui que, d'un œil un peu plus soigneux, on étudie les mœurs de ces prétendus automates, on ne s'est pas borné à abandonner cette doctrine dédaigneuse : on a reconnu à l'instinct une portée qui l'approche de la dignité de la raison.

Que dire lorsque, dans les royaumes des abeilles, on voit les souveraines exposées à la colère des sujettes, ce qui suppose, ou l'esprit de mutinerie chez ces dernières, ou l'inapti-

(1) Amédée Thierry, *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, t. I, p. 241.

(2) Martius und Spix, *Reise in Brasilien*, t. III, p. 950 et passim.

tude à remplir de légitimes obligations chez les reines? Que dire, lorsqu'on voit les termites épargner leurs ennemis vaincus, puis les enchaîner et les employer à l'utilité publique en les forçant d'avoir soin des jeunes individus?

Sans doute nos États, à nous, sont plus compliqués, satisfont à plus de besoins; mais, lorsque je regarde le sauvage errant, sombre, sale, farouche, désœuvré, traînant paresseusement ses pas et le bâton pointu qui lui sert de lance sur un sol sans culture; quand je le contemple, suivi de sa femme, unie à lui par un hymen dont une violence férocement inepte a constitué toute la cérémonie (1); quand je vois cette femme portant son enfant, qu'elle va tuer elle-même s'il tombe malade, ou seulement s'il l'ennuie (2); que tout à coup, la faim se faisant sentir, ce misérable groupe, à la recherche d'un gibier quelconque, s'arrête charmé devant une de ces demeures d'intelligentes fourmis, donne du pied dans l'édifice, en ravit et en dévore les œufs, puis, le repas fait, se retire tristement dans un creux de rocher, je me demande si les insectes qui viennent de périr n'ont pas été plus favorablement doués que la stupide famille du destructeur; si l'instinct des animaux, borné à un court ensemble de besoins, ne les rend pas plus heureux que cette raison avec laquelle notre humanité s'est trouvée nue sur la terre, et plus exposée cent fois que les autres espèces aux souffrances que peuvent causer l'air, le soleil,

(1) Chez plusieurs peuplades de l'Océanie, voici comme on a conçu l'institution du mariage : l'homme remarque une fille. Elle lui convient. Il l'obtient du père moyennant quelques cadeaux, parmi lesquels une bouteille d'eau-de-vie, quand le futur a pu l'offrir, tient le rang le plus distingué. Alors le prétendu va s'embusquer au coin d'un buisson ou derrière un rocher. La fille passe sans songer à mal. Il la renverse d'un coup de bâton; la frappe jusqu'à ce qu'elle ait perdu connaissance et l'emporte amoureusement chez lui, baignée dans son sang. Il est en règle. L'union légale est accomplie.

(2) M. d'Orbigny raconte que les mères indiennes aiment leurs enfants à l'excès, qu'elles les chérissent au point d'en être véritablement les esclaves; que cependant, par une bizarrerie sans exemple, si l'enfant vient à les gêner un jour, elles le noient ou l'écrasent, ou l'abandonnent, sans nul regret, dans les bois. (D'Orbigny, *l'Homme américain*, t. II, p. 232.)

la neige et la pluie conjurés. Pauvre humanité! elle n'est jamais parvenue à inventer un moyen de vêtir tout le monde et de mettre tout le monde à l'abri de la soif et de la faim. Certes le moindre des sauvages en sait plus long que les animaux; mais les animaux connaissent ce qui leur est utile, et nous l'ignorons. Ils s'y tiennent, et nous ne le pouvons garder, quand parfois nous l'avons découvert. Ils sont toujours, en temps normal, assurés, par leurs instincts, de trouver le nécessaire. Nous, nous voyons de nombreuses hordes qui, depuis le commencement des siècles, n'ont pu sortir d'un état précaire et souffreteux. En tant qu'il n'est question que du bien-être terrestre, nous n'avons de mieux que les animaux, rien de mieux qu'un horizon plus étendu à parcourir, mais fini et borné comme le leur.

Je n'ai pas assez insisté sur cette triste condition humaine, de toujours perdre d'un côté quand nous gagnons de l'autre; c'est là cependant le grand fait qui nous condamne à errer dans nos domaines intellectuels, sans réussir jamais, tout limités qu'ils sont, à les posséder dans leur entier. Si cette loi fatale n'existait pas, on comprendrait qu'à un jour donné, lointain peut-être, en tous cas, probable, l'homme, se trouvant en possession de toute l'expérience des âges successifs, sachant ce qu'il peut savoir, s'étant emparé de ce qu'il peut prendre, aurait enfin appris à appliquer ses richesses, vivrait au milieu de la nature, sans combat avec ses semblables non plus qu'avec la misère, et, tranquille à la fin, se reposerait, sinon à l'apogée des perfections, au moins dans un état suffisant d'abondance et de joie.

Une telle félicité, toute restreinte qu'elle serait, ne nous est même pas promise, puisqu'à mesure que l'homme apprend, il désapprend; puisqu'il ne peut gagner sous le rapport intellectuel et moral sans perdre sous le rapport physique, et qu'il ne tient assez fortement aucune de ses conquêtes pour être assuré de les garder toujours.

Nous croyons, nous, que notre civilisation ne périra jamais, parce que nous avons l'imprimerie, la vapeur, la poudre à canon. L'imprimerie, qui n'est pas moins connue au Tonquin,

dans l'empire d'Annam et au Japon (1) que dans l'Europe actuelle, a-t-elle, par hasard, donné aux peuples de ces contrées une civilisation même passable? Ils ont cependant des livres, beaucoup de livres, des livres qui se vendent à bien plus bas prix que les nôtres. D'où vient que ces peuples soient si abaissés, si faibles, si rapprochés du degré où l'homme civilisé, corrompu, faible et lâche, ne vaut pas, en puissance intellectuelle, tel barbare qui, l'occasion s'offrant, va l'opprimer (2)? D'où cela vient-il? Uniquement de ce que l'imprimerie est un moyen, et non pas un principe. Si vous l'employez à reproduire des idées saines, vigoureuses, salutaires, elle fonctionnera de la manière la plus fructueuse, et contribuera à soutenir la civilisation. Si, au contraire, les intelligences sont tellement abâtardies que personne n'apporte plus sous les presses des œuvres philosophiques, historiques, littéraires, capables de nourrir fortement le génie d'une nation; si ces presses avilies ne servent plus qu'à multiplier les malsaines et venimeuses compositions de cerveaux énervés, les productions empoisonnées d'une théologie de sectaires, d'une politique de libellistes, d'une poésie de libertins, comment et pourquoi l'imprimerie sauverait-elle la civilisation?

On suppose sans doute que, par la facilité avec laquelle elle peut répandre en grand nombre les chefs-d'œuvre de l'esprit, l'imprimerie contribue à les conserver, et même, dans les temps où la stérilité intellectuelle ne permet pas de leur donner de rivaux, de les offrir au moins aux méditations des gens

(1) M. J. Mohl, *Rapport annuel à la Société asiatique*, 1851, p. 92 : « La librairie indienne indigène est extrêmement active, et les ouvrages qu'elle fournit n'entrent jamais dans la librairie européenne même de l'Inde. M. Sprenger dit, dans une lettre, qu'il y a dans la seule ville de Luknau treize établissements lithographiques uniquement occupés à multiplier les livres pour les écoles, et il donne une liste considérable d'ouvrages dont probablement aucun n'est parvenu en Europe. Il en est de même à Dehli, Agra, Cawnpour, Allahabad et d'autres villes. »

(2) Les Siamois sont le peuple le plus déhonté de la terre. Ils gisent au plus bas degré de la civilisation indo-chinoise; cependant ils savent tous lire et écrire. (Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. III, p. 1152.)

honnêtes. Il en est ainsi en effet. Toutefois, pour aller chercher un livre du passé et s'en servir à sa propre amélioration, il faut déjà posséder, sans ce livre, le meilleur des biens, la force d'une âme éclairée. Dans les temps mauvais, témoins du départ des vertus publiques, on fait peu de cas des anciennes compositions, et personne ne se soucie de troubler le silence des bibliothèques. C'est valoir beaucoup déjà que de songer à fréquenter ces lieux augustes, et à de telles époques on ne vaut rien...

D'ailleurs on s'exagère beaucoup la longévité assurée aux productions de l'esprit par la découverte de Gutenberg. A l'exception de quelques ouvrages reproduits pendant une certaine période, tous les livres meurent aujourd'hui, comme jadis mouraient les manuscrits. Tirés à quelques centaines d'exemplaires, les œuvres de la science surtout disparaissent avec rapidité du domaine commun. On peut encore les trouver, bien qu'avec peine, dans les grandes collections. Il en était absolument de même des richesses intellectuelles de l'antiquité, et, encore une fois, ce n'est pas l'érudition qui sauve un peuple arrivé à la décrépitude.

Cherchons ce que sont devenues ces myriades d'excellents ouvrages publiés depuis le jour où fonctionna la première presse. La plupart sont oubliés. Ceux dont on parle encore n'ont plus guère de lecteurs, et tel qui se recherchait il y a cinquante ans voit son titre même disparaître peu à peu de toutes les mémoires.

Pour rehausser le mérite de l'imprimerie, on a trop nié la diffusion des manuscrits. Elle était plus grande qu'on ne se l'imagine. Aux temps de l'empire romain, les moyens d'instruction étaient très répandus, les livres étaient même communs, si l'on en doit juger d'après ce nombre extraordinaire de grammairiens déguenillés qui pullulaient jusque dans les plus petites villes, sortes de gens comparables aux avocats, aux romanciers, aux journalistes de notre époque, et dont le *Satyricon* de Pétrone nous raconte les mœurs dévergondées, la misère et le goût passionné des jouissances. Quand la décadence fut complète, tous ceux qui voulaient des livres en trou-

vaient encore. Virgile était lu partout. Les paysans, qui l'entendaient vanter, le prenaient pour un dangereux enchanteur. Les moines le copiaient. Ils copiaient aussi Pline, Dioscoride, Platon et Aristote. Ils copiaient de même Catulle et Martial. Dans le moyen âge, on peut, au grand nombre qui nous en reste après tant de guerres, de dévastations, d'incendies d'abbayes et de châteaux, deviner combien les œuvres littéraires, scientifiques, philosophiques, sorties de la plume des contemporains, avaient été multipliées au delà de ce qu'on pense. On s'exagère donc les mérites réels de l'imprimerie envers la science, la poésie, la moralité et la vraie civilisation, et l'on serait plus exact si, glissant modestement sur cette thèse, on s'attachait surtout à parler des services journaliers rendus par cette invention aux intérêts religieux et politiques de toutes venues. L'imprimerie, je le répète, est un merveilleux instrument; mais, lorsque la main et la tête font défaut, l'instrument ne saurait bien fonctionner par lui-même.

Une longue démonstration n'est pas nécessaire pour établir que la poudre à canon ne peut non plus sauver une société en danger de mort. C'est une connaissance qui ne s'oubliera certainement pas. D'ailleurs il est douteux que les peuples sauvages qui la possèdent aujourd'hui comme nous, et s'en servent autant, la considèrent jamais à un autre point de vue que celui de la destruction.

Pour la vapeur et toutes les découvertes industrielles, je dirai aussi, comme de l'imprimerie, que ce sont de grands moyens; j'ajouterai que l'on a vu quelquefois des procédés nés de découvertes scientifiques se perpétuer à l'état de routine, quand le mouvement intellectuel qui les avait fait naître s'était arrêté pour toujours, et avait laissé perdre le secret théorique d'où ces procédés émanaient. Enfin, je rappellerai que le bien-être matériel n'a jamais été qu'une annexe extérieure de la civilisation, et qu'on n'a jamais entendu dire d'une société qu'elle avait vécu uniquement parce qu'elle connaissait les moyens d'aller vite et de se bien vêtir.

Toutes les civilisations qui nous ont précédés ont pensé, comme nous, s'être cramponnées au rocher du temps par leurs

inoubliables découvertes. Toutes ont cru à leur immortalité. Les familles des Incas, dont les palanquins parcouraient avec rapidité ces admirables chaussées de cinq cents lieues de long qui unissent encore Cuzco à Quito, étaient convaincues certainement de l'éternité de leurs conquêtes. Les siècles, d'un coup d'aile, ont précipité leur empire, à côté de tant d'autres, dans le plus profond du néant. Ils avaient, eux aussi, ces souverains du Pérou, leurs sciences, leurs mécaniques, leurs puissantes machines dont nous admirons avec stupeur les œuvres sans pouvoir en deviner le secret. Ils connaissaient, eux aussi, le secret de transporter des masses énormes. Ils construisaient des forteresses où l'on entassait les uns sur les autres des blocs de pierre de trente-huit pieds de long sur dix-huit de large. Les ruines de Tihuanaco nous montrent un tel spectacle, et ces matériaux monstrueux étaient apportés de plusieurs lieues de distance. Savons-nous comment s'y prenaient les ingénieurs de ce peuple évanoui pour résoudre un tel problème? Nous ne le savons pas plus que les moyens appliqués à la construction des gigantesques murailles cyclopéennes dont les débris résistent encore, sur tant de points de l'Europe méridionale, aux efforts du temps.

Ainsi, ne prenons pas les résultats d'une civilisation pour ses causes. Les causes se perdent, les résultats s'oublient quand disparaît l'esprit qui les avait fait éclore, ou, s'ils persistent, c'est grâce à un nouvel esprit qui va s'en emparer, et souvent leur donner une portée différente de celle qu'ils avaient d'abord. L'intelligence humaine, constamment vacillante, court d'un point à un autre, n'a point d'ubiquité, exalte la valeur de ce qu'elle tient, oublie ce qu'elle lâche, et, enchaînée dans le cercle qu'elle est condamnée à ne jamais franchir, ne réussit à féconder une partie de ses domaines qu'en laissant l'autre en friche, toujours à la fois supérieure et inférieure à ses ancêtres. L'humanité ne se surpasse donc jamais elle-même; l'humanité n'est donc pas perfectible à l'infini.

CHAPITRE XIV.

Suite de la démonstration de l'inégalité intellectuelle des races. Les civilisations diverses se repoussent mutuellement. Les races métisses ont des civilisations également métisses.

Si les races humaines étaient égales entre elles, l'histoire nous présenterait un tableau bien touchant, bien magnifique et bien glorieux. Toutes intelligentes, toutes l'œil ouvert sur leurs intérêts véritables, toutes habiles au même degré à trouver le moyen de vaincre et de triompher, elles auraient, dès les premiers jours du monde, égayé la face du globe par une foule de civilisations simultanées et identiques également florissantes. En même temps que les plus anciens peuples sanscrits fondaient leur empire, et, par la religion et par le glaive, couvraient l'Inde septentrionale de moissons, de villes, de palais et de temples; en même temps que le premier empire d'Assyrie illustrait les plaines du Tigre et de l'Euphrate par ses somptueuses constructions, et que les chars et la cavalerie de Nemrod défiaient les peuples des quatre vents, on aurait vu, sur la côte africaine, parmi les tribus des nègres à tête prognathe, surgir un état social raisonné, cultivé, savant dans ses moyens, puissant dans ses résultats.

Les Celtes voyageurs auraient apporté au fond de l'extrême occident de l'Europe, avec quelques débris de la sagesse orientale des âges primitifs, les éléments indispensables d'une grande société, et auraient certainement trouvé chez les populations ibériennes alors répandues sur la face de l'Italie, dans les îles de la Méditerranée, dans la Gaule et l'Espagne, des rivaux aussi bien renseignés qu'eux-mêmes sur les traditions anciennes, aussi experts dans les arts nécessaires et dans les inventions d'agrément.

L'humanité unitaire se serait promenée noblement à travers le monde, riche de son intelligence, fondant partout des sociétés similaires, et peu de temps eût suffi pour que toutes les

nations, jugeant leurs besoins de la même façon, considérant la nature du même œil, lui demandant les mêmes choses, se trouvassent dans un contact étroit et pussent lier ces relations, ces échanges multiples, si nécessaires partout et si profitables aux progrès de la civilisation.

Certaines tribus, malheureusement confinées sous des climats stériles, au fond des gorges de montagnes rocheuses, sur le bord de plages glacées, dans des steppes incessamment balayées par les vents du nord, auraient pu avoir à lutter plus longtemps que les nations favorisées contre l'ingratitude de la nature. Mais enfin ces tribus, n'ayant pas moins que les autres d'intelligence et de sagesse, n'auraient pas tardé à découvrir qu'il est des remèdes contre l'âpreté des climats. On les aurait vues déployer l'intelligente activité que montrent aujourd'hui les Danois, les Norwégiens, les Islandais. Elles auraient dompté le sol rebelle, contraint malgré lui de produire. Dans les régions montagneuses, elles auraient, comme les Suisses, exploité les avantages de la vie pastorale, ou, comme les Cachemiriens, recouru aux ressources de l'industrie, et si leur pays avait été si mauvais, sa situation géographique si défavorable que l'impossibilité d'en tirer jamais parti leur eût été bien démontrée, elles auraient réfléchi que le monde était grand, possédait bien des vallons, bien des plaines douces à leurs habitants, et, quittant leur rétive patrie, elles n'auraient pas tardé à rencontrer des terres où déployer fructueusement leur intelligente activité.

Alors les nations d'ici-bas, également éclairées, également riches, les unes par le commerce, se multipliant dans leurs cités maritimes, les autres par l'agriculture, florissant dans leurs vastes campagnes, celles-ci par l'industrie exercée dans les lieux alpestres, celles-là par le transit, résultat heureux de leur situation mitoyenne, toutes ces nations, malgré des dissensions passagères, des guerres civiles, des séditions, malheurs inséparables de la condition humaine, auraient imaginé bientôt, entre leurs intérêts, un système de pondération quelconque. Les civilisations identiques d'origine se prêtant beaucoup, s'empruntant de même, auraient fini par se ressembler à peu près de tous points, et l'on aurait vu s'établir cette confédéra-

tion universelle, rêve de tant de siècles, et que rien ne pourrait empêcher de se réaliser, si, en effet, toutes les races étaient pourvues de la même dose et de la même forme de facultés.

On sait de reste que ce tableau est fantastique. Les premiers peuples, dignes de ce nom, se sont agglomérés sous l'empire d'une idée d'association que les barbares, vivant plus ou moins loin d'eux, non seulement n'avaient pas eue aussi promptement, mais n'ont pas eue depuis. Ils ont émigré de leur premier domaine et ont rencontré d'autres peuplades : ces peuplades ont été domptées, elles n'ont jamais ni embrassé sciemment ni compris l'idée qui dominait dans la civilisation qu'on venait leur imposer. Bien loin de témoigner que l'intelligence de toutes les tribus humaines fût semblable, les nations civilisables ont toujours prouvé le contraire, d'abord en asseyant leur état social sur des bases complètement diverses, ensuite en montrant les unes pour les autres un éloignement décidé. La force de l'exemple n'a rien éveillé chez les groupes qui ne se trouvaient pas poussés par un ressort intérieur. L'Espagne et les Gaules ont vu tour à tour les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois établir sur leurs côtes des villes florissantes. Ni l'Espagne ni les Gaules n'ont consenti à imiter les mœurs, les gouvernements de ces marchands célèbres, et, quand les Romains sont venus, ces vainqueurs ne sont parvenus à transformer leur nouveau domaine qu'en le saturant de colonies. Les Celtes et les Ibères ont prouvé alors que la civilisation ne s'acquiert pas sans le mélange du sang.

Les peuplades américaines, à quel spectacle ne leur est-il pas donné d'assister en ce moment? Elles se trouvent placées aux côtés d'un peuple qui veut grandir de nombre pour augmenter de puissance. Elles voient sur leurs rivages passer et repasser des milliers de navires. Elles savent que la force de leurs maîtres est irrésistible. L'espoir de voir, un jour, leurs contrées natales délivrées de la présence des conquérants n'existe chez aucune d'elles. Toutes ont conscience que leur continent tout entier est désormais le patrimoine de l'Européen. Elles n'ont qu'à regarder pour se convaincre de la fécondité de ces institutions exotiques qui ne font plus dépendre la pro-

longation de la vie de l'abondance du gibier et de la richesse de la pêche. Elles savent, puisqu'elles achètent de l'eau-de-vie, des couvertures, des fusils, que même leurs goûts grossiers trouveraient plus aisément satisfaction dans les rangs de cette société qui les appelle, qui les sollicite à venir, qui les paye et les flatte pour avoir leur concours. Elles s'y refusent, elles aiment mieux fuir de solitudes en solitudes; elles s'enfoncent de plus en plus dans l'intérieur des terres. Elles abandonnent tout, jusqu'aux os de leurs pères. Elles mourront, elles le savent; mais une mystérieuse horreur les maintient sous le joug de leurs invincibles répugnances, et, tout en admirant la force et la supériorité de la race blanche, leur conscience, leur nature entière, leur sang enfin, se révoltent à la seule idée d'avoir rien de commun avec elle.

Dans l'Amérique espagnole on croit rencontrer moins d'aversion chez les indigènes. C'est que le gouvernement métropolitain avait jadis laissé ces peuples sous l'administration de leurs caciques. Il ne cherchait pas à les civiliser. Il leur permettait de conserver leurs usages et leurs lois, et, pourvu qu'ils fussent chrétiens, il ne leur demandait qu'un tribut d'argent. Lui-même ne colonisait guère. La conquête une fois achevée, il s'abandonna à une tolérance indolente, et n'opprima que par boutades. C'est pourquoi les Indiens de l'Amérique espagnole sont moins malheureux et continuent à vivre, tandis que les voisins des Anglo-Saxons périront sans miséricorde.

Ce n'est pas seulement pour les sauvages que la civilisation est incommunicable, c'est aussi pour les peuples éclairés. La bonne volonté et la philanthropie française en font, en ce moment, l'épreuve dans l'ancienne régence d'Alger d'une manière non moins complète que les Anglais dans l'Inde et les Hollandais à Batavia. Pas d'exemples, pas de preuves plus frappantes, plus concluantes de la dissemblance et de l'inégalité des races entre elles.

Car si l'on raisonnait seulement d'après la barbarie de certains peuples, et que, déclarant cette barbarie originelle, on en conclût que toute espèce de culture leur est refusée, on s'exposerait à des objections sérieuses. Beaucoup de nations

sauvages ont conservé des traces d'une situation meilleure que celle où nous les voyons plongées. Il est des tribus, fort brutales d'ailleurs, qui, pour la célébration des mariages, pour la répartition des héritages, pour l'administration politique, ont des règlements traditionnels d'une complication curieuse, et dont les rites, aujourd'hui privés de sens, dérivent évidemment d'un ordre d'idées supérieur. On en cite, comme témoignage, les tribus de Peaux-Rouges errant dans les vastes solitudes que l'on suppose avoir vu jadis les établissements des Alléghaniens (1). Il est d'autres peuples qui possèdent des procédés de fabrication dont ils ne peuvent être les inventeurs : tels les naturels des îles Mariannes. Ils les conservent sans réflexion, et les mettent en usage, pour ainsi dire, machinalement.

Il y a donc lieu d'y regarder de près lorsque, voyant une nation dans l'état de barbarie, on se sent porté à conclure qu'elle y a toujours été. Pour ne commettre aucune erreur, tenons compte de plusieurs circonstances.

Il y a des peuples qui, saisis par l'activité d'une race parente, s'y soumettent à peu près, en acceptent certaines conséquences, en retiennent certains procédés; puis, lorsque la race dominatrice vient à disparaître, soit par expulsion, soit par immersion complète dans le sein des vaincus, ceux-ci laissent périr la culture presque entière, les principes surtout, et n'en gardent que le peu qu'ils en ont pu comprendre. Ce fait ne peut d'ailleurs arriver qu'entre des nations alliées par le sang. Ainsi ont agi les Assyriens envers les créations chaldéennes; les Grecs syriens et égyptiens, vis-à-vis des Grecs d'Europe; les Ibères, les Celtes, les Illyriens, à l'encontre des idées romaines. Si donc les Chérokees, les Catawhas, les Muskhogees, les Séminoles, les Natchez, etc., ont gardé une certaine empreinte de l'intelligence alléghanienne, je n'en conclurai pas qu'ils sont les descendants directs et purs de la partie initiatrice de la race, ce qui entraînerait la conséquence qu'une race peut avoir été civilisée et ne l'être plus : je dirai que, si quelqu'une de ces tribus tient encore ethniquement à l'ancien type dominateur, c'est par un lien indirect et très bâtard, sans quoi les

(1) Prichard, *Histoire naturelle de l'homme*, t. II, p. 78.

Chérokees ne seraient jamais tombés dans la barbarie, et, quant aux autres peuplades moins bien douées, elles ne me représentent que le fond de la population étrangère, conquise, vaincue, agglomérée de force, sur laquelle reposait jadis l'état social. Dès lors, il n'est pas étonnant que ces détritus sociaux aient conservé, sans les comprendre, des habitudes, des lois, des rites combinés par plus habile qu'eux, et dont ils n'ont jamais su la portée et le secret, n'y devinant rien de plus qu'un objet de superstitieux respect. Ce raisonnement s'applique à la perpétuité des débris d'arts mécaniques. Les procédés qu'on y admire peuvent provenir primitivement d'une race d'élite depuis longtemps disparue. Quelquefois aussi la source en remonte plus loin. Ainsi, pour ce qui concerne l'exploitation des mines chez les Ibères, les Aquitains et les Bretons des îles Cassitérides, le secret de cette science était dans la haute Asie, d'où les ancêtres des populations occidentales l'avaient jadis apporté dans leur émigration.

Les habitants des Carolines sont les insulaires à peu près les plus intéressants de la Polynésie. Leurs métiers à tisser, leurs barques sculptées, leur goût pour la navigation et le commerce tracent entre eux et les nègres pélagiens une ligne profonde de démarcation. L'on découvre sans peine d'où leur viennent leurs talents. Ils les doivent au sang malais infusé dans leurs veines, et comme, en même temps, ce sang est loin d'être pur, les dons ethniques n'ont pu que se conserver parmi eux sans fructifier et en se dégradant.

Ainsi, de ce que chez un peuple barbare il existe des traces de civilisation, il n'est pas prouvé par là que ce peuple ait jamais été civilisé. Il a vécu sous la domination d'une tribu parente et supérieure, ou bien, se trouvant dans son voisinage, il a humblement et faiblement profité de ses leçons. Les races aujourd'hui sauvages l'ont toujours été, et, à raisonner par analogie, on est tout à fait en droit de conclure qu'elles continueront à l'être jusqu'au jour où elles disparaîtront.

Ce résultat est inévitable aussitôt que deux types, entre lesquels il n'existe aucune parenté, se trouvent dans un contact actif, et je n'en connais pas de meilleure démonstration que le

sort des familles polynésiennes et américaines. Il est donc établi, par les raisonnements qui précèdent :

1° Que les tribus actuellement sauvages l'ont toujours été, quel que soit le milieu supérieur qu'elles aient pu traverser, et qu'elles le seront toujours; 2° que, pour qu'une nation sauvage puisse même supporter le séjour dans un milieu civilisé, il faut que la nation qui crée ce milieu soit un rameau plus noble de la même race; 3° que la même circonstance est encore nécessaire pour que des civilisations diverses puissent, non pas se confondre, ce qui n'arrive jamais, seulement se modifier fortement l'une par l'autre, se faire de riches emprunts réciproques, donner naissance à d'autres civilisations composées de leurs éléments; 4° que les civilisations issues de races complètement étrangères l'une à l'autre ne peuvent que se toucher à la surface, ne se pénètrent jamais et s'excluent toujours. Comme ce dernier point n'a pas été suffisamment éclairci, je vais y insister.

Des conflits ont mis en présence la civilisation persane avec la civilisation grecque, l'égyptienne avec la grecque et la romaine, la romaine avec la grecque; puis la civilisation moderne de l'Europe avec toutes celles qui existent aujourd'hui dans le monde, et notamment la civilisation arabe.

Les rapports de l'intelligence grecque avec la culture persane étaient aussi multipliés que forcés. D'abord, une grande partie de la population hellénique, et la plus riche, sinon la plus indépendante, était concentrée dans ces villes du littoral syrien, dans ces colonies de l'Asie Mineure et du Pont, qui, très promptement réunies aux États du grand roi, vécurent sous la surveillance des satrapes, en conservant, jusqu'à un certain point, leur isonomie. La Grèce continentale et libre entretenait, de son côté, des rapports très intimes avec la côte d'Asie.

Les civilisations des deux pays vinrent-elles à se confondre? On sait que non. Les Grecs traitaient leurs puissants antagonistes de barbares, et probablement ceux-ci le leur rendaient bien. Les mœurs politiques, la forme des gouvernements, la direction donnée aux arts, la portée et le sens intime du culte public, les mœurs privées de nations entremêlées sur tant de

points demeurèrent pourtant distinctes. A Ecbatane, on ne comprenait qu'une autorité unique, héréditaire, limitée par certaines prescriptions traditionnelles, absolue dans le reste. Dans l'Hellade, le pouvoir était subdivisé en une foule de petites souverainetés. Le gouvernement, aristocratique chez les uns, démocratique chez les autres, monarchique chez ceux-ci, tyrannique chez ceux-là, affichait à Sparte, à Athènes, à Sicyone, en Macédoine, la plus étrange bigarrure. Chez les Perses, le culte de l'État, beaucoup plus rapproché de l'émanatisme primitif, montrait la même tendance à l'unité que le gouvernement, et surtout avait une portée morale et métaphysique qui ne manquait pas de profondeur. Chez les Grecs, le symbolisme, ne se prenant qu'aux apparences variées de la nature, se contentait de glorifier les formes. La religion abandonnait aux lois civiles le soin de commander à la conscience, et du moment qu'étaient parachevés les rites voulus, les honneurs rendus au dieu ou au héros topique, la foi avait rempli sa mission. Puis ces rites, ces honneurs, ces dieux et ces héros changeaient à chaque demi-lieue. Au cas où, dans quelques sanctuaires, comme à Olympie, par exemple, ou à Dodone, on voudrait reconnaître, non plus l'adoration d'une des forces ou d'un des éléments de la nature, mais celle du principe cosmique lui-même, cette sorte d'unité ne ferait que rendre le fractionnement plus remarquable, comme n'étant pratiquée que dans des lieux isolés. D'ailleurs l'oracle Dodonéen, le Jupiter d'Olympie étaient des cultes étrangers.

Pour les usages, il n'est pas besoin de faire ressortir à quel point ils différaient de ceux de la Perse. C'était s'exposer au mépris public, lorsqu'on était jeune, riche, voluptueux et cosmopolite, que de vouloir imiter les façons de vivre de rivaux bien autrement luxueux et raffinés que les Hellènes. Ainsi, jusqu'au temps d'Alexandre, c'est-à-dire, pendant la belle et grande période de la puissance grecque, pendant la période féconde et glorieuse, la Perse, malgré toute sa prépondérance, ne put convertir la Grèce à sa civilisation.

Avec Alexandre, ce fait reçut une confirmation singulière. En voyant l'Hellade conquérir l'empire de Darius, on crut,

sans doute, un moment, que l'Asie allait devenir grecque, et d'autant mieux, que le vainqueur s'était permis, dans une nuit d'égarement, contre les monuments du pays, des actes d'une agression tellement violente qu'elle semblait témoigner d'autant de mépris que de haine. Mais l'incendiaire de Persépolis changea bientôt d'avis, et si complètement que l'on put deviner son projet de se substituer purement et simplement à la dynastie des Achéménides et de gouverner comme son prédécesseur ou comme le grand Xerxès, avec la Grèce de plus dans ses États. De cette façon, la sociabilité persane aurait absorbé celle des Hellènes.

Cependant, malgré toute l'autorité d'Alexandre, rien de semblable n'arriva. Ses généraux, ses soldats ne s'accommodèrent pas de le voir revêtir la robe longue et flottante, ceindre la mitre, s'entourer d'eunuques et renier son pays. Il mourut. Quelques-uns de ses successeurs continuèrent son système. Ils furent pourtant forcés de le mitiger, et pourquoi encore purent-ils établir ce moyen terme qui devint l'état normal de la côte asiatique et des hellénisants d'Égypte? Parce que leurs sujets se composèrent d'une population bigarrée de Grecs, de Syriens, d'Arabes, qui n'avait nul motif pour accepter autre chose qu'un compromis en fait de culture. Mais là où les races restèrent distinctes, point de transaction. Chaque pays garda ses mœurs nationales.

De même encore, jusqu'aux derniers jours de l'empire romain, la civilisation métisse qui régnait dans tout l'Orient, y compris alors la Grèce continentale, était devenue beaucoup plus asiatique que grecque, parce que les masses tenaient beaucoup plus du premier sang que du second. L'intelligence semblait, il est vrai, se piquer de formes helléniques. Il n'est cependant pas malaisé de découvrir, dans la pensée de ces temps et de ces pays, un fond oriental qui vivifie tout ce qu'a fait l'école d'Alexandrie, comme les doctrines unitaires des jurisconsultes gréco-syriens. Ainsi la proportion, quant à la quantité respective du sang, est gardée : la prépondérance appartient à la part la plus abondante.

Avant de terminer ce parallèle, qui s'applique au contact de

toutes les civilisations, quelques mots seulement sur la situation de la culture arabe vis-à-vis de la nôtre.

Quant à la répulsion réciproque, il n'y a pas à en douter. Nos pères du moyen âge ont pu admirer de près les merveilles de l'État musulman, lorsqu'ils ne se refusaient pas à envoyer leurs étudiants dans les écoles de Cordoue. Cependant rien d'arabe n'est resté en Europe hors des pays qui ont gardé quelque peu de sang ismaélite, et l'Inde brahmanique ne s'est pas montrée de meilleure composition que nous. Comme nous, soumise à des maîtres mahométans, elle a résisté avec succès à leurs efforts.

Aujourd'hui, c'est notre tour d'agir sur les débris de la civilisation arabe. Nous les balayons, nous les détruisons : nous ne réussissons pas à les transformer, et, pourtant, cette civilisation n'est pas elle-même originale, et devrait dès lors moins résister. La nation arabe, si faible de nombre, n'a fait notoirement que s'assimiler des lambeaux des races soumises par son sabre. Ainsi les Musulmans, population extrêmement mélangée, ne possèdent pas autre chose qu'une civilisation de ce même caractère métis dont il est facile de retrouver tous les éléments. Le noyau des vainqueurs, on le sait, n'était pas, avant Mahomet, un peuple nouveau ni inconnu. Ses traditions lui étaient communes avec les familles chamites et sémites d'où il tirait son origine. Il s'était frotté aux Phéniciens comme aux Juifs. Il avait dans les veines du sang des uns et des autres, et leur avait servi de courtier pour le commerce de la mer Rouge, de la côte orientale d'Afrique et de l'Inde. Auprès des Perses et des Romains, il avait joué le même rôle. Plusieurs de ses tribus avaient pris part à la vie politique de la Perse sous les Arsacides et les fils de Sassan, tandis que tel de ses princes, comme Odénat, s'instituait César, que telle de ses filles, comme Zénobie, fille d'Amrou, souveraine de Palmyre, se couvrait d'une gloire toute romaine, et que tel de ses aventuriers, comme Philippe, put même s'élever jusqu'à revêtir la pourpre impériale. Cette nation bâtarde n'avait donc jamais cessé, dès l'antiquité la plus haute, d'entretenir des relations suivies avec les sociétés puissantes qui l'avoisinaient.

Elle avait pris part à leurs travaux et, semblable à un corps moitié plongé dans l'eau, moitié exposé au soleil, elle tenait, tout à la fois, d'une culture avancée et de la barbarie.

Mahomet inventa la religion la plus conforme aux idées de son peuple, où l'idolâtrie trouvait de nombreux adeptes, mais où le christianisme, dépravé par les hérétiques et les judaïsants, ne faisait guère moins de prosélytes. Le thème religieux du prophète koréischite fut une combinaison telle, que l'accord entre la loi de Moïse et la foi chrétienne, ce problème si inquiétant pour les premiers catholiques et toujours assez présent à la conscience des populations orientales, s'y trouva plus balancé que dans les doctrines de l'Église. C'était déjà un appât d'une saveur séduisante, et du reste, toute nouveauté théologique avait chance de gagner des croyants parmi les Syriens et les Égyptiens. Pour couronner l'œuvre, la religion nouvelle se présentait le sabre à la main, autre garantie de succès chez des masses sans lien commun, et pénétrées du sentiment de leur impuissance.

C'est ainsi que l'islamisme sortit de ses déserts. Arrogant, peu inventeur, et déjà, d'avance, conquis, aux deux tiers, à la civilisation gréco-asiatique, à mesure qu'il avançait, il trouvait, sur les deux plages de l'est et du sud de la Méditerranée, toutes ses recrues saturées d'avance de cette combinaison compliquée. Il s'en imprégna davantage. Depuis Bagdad jusqu'à Montpellier, il étendit son culte emprunté à l'Église, à la Synagogue, aux traditions défigurées de l'Hedjaz et de l'Yémen, ses lois persanes et romaines, sa science gréco-syrienne (1) et égyptienne, son administration, dès le premier jour, tolérante comme il convient, lorsque rien d'unitaire ne réside dans un corps d'État. On a eu grand tort de s'étonner des rapides progrès des Musulmans dans le raffinement des mœurs. Le

(1) W. de Humboldt, *Ueber die Kawie-Sprache*, *Einleitung*, p. CCLXIII : « Durch die Richtung auf diese Bildung und durch innere « Stammesverwandtschaft werden sie wirklich für griechischen « Geist und griechische Sprache empfænglich, da die Araber vor- « zugsweise nur an den wissentschaftlichen Resultaten griechischer » Forschung hingen. »

gros de ce peuple avait simplement changé d'habits, et on l'a méconnu quand il s'est mis à jouer le rôle d'apôtre sur la scène du monde, où, depuis longtemps, on ne le remarquait plus sous ses noms anciens. Il faut tenir compte encore d'un fait capital. Dans cette agrégation de familles si diverses, chacun apportait sans doute sa quote-part à la prospérité commune. Qui, pourtant, avait donné l'impulsion, qui soutint l'élan tant qu'on le vit durer, ce qui ne fut pas long? Uniquement, le petit noyau de tribus arabes sorties de l'intérieur de la péninsule, et qui fournirent non pas des savants, mais des fanatiques, des soldats, des vainqueurs et des maîtres.

La civilisation arabe ne fut pas autre chose que la civilisation gréco-syrienne, rajeunie, ravivée par le souffle d'un génie assez court, mais plus neuf, et altérée par un mélange persan de plus. Ainsi faite, disposée à beaucoup de concessions, elle ne s'accorde cependant avec aucune formule sociale sortie d'autres origines que les siennes; non, pas plus que la culture grecque ne s'était accordée avec la romaine, parente si proche et qui resta renfermée tant de siècles dans les limites du même empire. C'est là ce que je voulais dire sur l'impossibilité des civilisations possédées par des groupes ethniques étrangers l'un à l'autre, de se confondre jamais.

Quand l'histoire établit si nettement cet irréconciliable antagonisme entre les races et leurs modes de culture, il est bien évident que la dissemblance et l'inégalité résident au fond de ces répugnances constitutives, et du moment que l'Européen ne peut pas espérer de civiliser le nègre, et qu'il ne réussit à transmettre au mulâtre qu'un fragment de ses aptitudes; que ce mulâtre, à son tour, uni au sang des blancs, ne créera pas encore des individus parfaitement aptes à comprendre quelque chose de mieux qu'une culture métisse d'un degré plus avancé vers les idées de la race blanche, je suis autorisé à établir l'inégalité des intelligences chez les différentes races.

Je répète encore ici qu'il ne s'agit nullement de retomber dans une méthode malheureusement trop chère aux ethnologistes, et, pour le moins, ridicule. Je ne discute pas, comme eux, sur la valeur morale et intellectuelle des individus pris isolément.

Pour la valeur morale, je l'ai mise complètement hors de question quand j'ai constaté l'aptitude de toutes les familles humaines à reconnaître, dans un degré utile, les lumières du christianisme. Lorsqu'il s'agit du mérite intellectuel, je me refuse absolument à cette façon d'argumenter qui consiste à dire : Tout nègre est inepte (1), et ma principale raison pour m'en abstenir, c'est que je serais forcé de reconnaître, par compensation, que tout Européen est intelligent, et je me tiens à cent lieues d'un pareil paradoxe.

Je n'attendrai pas que les amis de l'égalité des races viennent me montrer tel passage de tel livre de missionnaire ou de navigateur, d'où il conste qu'un Yolof s'est montré charpentier vigoureux, qu'un Hottentot est devenu bon domestique, qu'un Cafre danse et joue du violon, et qu'un Bambara sait l'arithmétique.

J'admets, oui, j'admets, avant qu'on me le prouve, tout ce qu'on pourra raconter de merveilleux, dans ce genre, de la part des sauvages les plus abrutis. J'ai nié l'excessive stupidité, l'ineptie chronique, même chez les tribus les plus bas ravalées. Je vais même plus loin que mes adversaires, puisque je ne révoque pas en doute qu'un bon nombre de chefs nègres dépassent, par la force et l'abondance de leurs idées, par la puissance de combinaison de leur esprit, par l'intensité de leurs facultés actives, le niveau commun auquel nos paysans, voire même nos bourgeois convenablement instruits et doués peuvent atteindre. Encore une fois, et cent fois, ce n'est pas sur le terrain étroit des individualités que je me place. Il me paraît trop indigne de la science de s'arrêter à de si futiles arguments. Si Mungo-Park ou Lander ont donné à quelque nègre un certificat d'intelligence, qui me répond qu'un autre voyageur, rencontrant le même phénix, n'aura pas fondé sur sa tête une conviction diamétralement opposée? Laissons donc ces puérilités, et comparons, non pas les hommes, mais les

(1) Le jugement le plus rigoureux peut-être qui ait été porté sur la variété mélanienne émane d'un des patriarches de la doctrine égalitaire. Voici comment Franklin définissait le nègre : « C'est un animal qui mange le plus possible et travaille le moins possible. »

groupes. C'est lorsqu'on aura bien reconnu de quoi ces derniers sont ou non capables, dans quelle limite s'exercent leurs facultés, à quelles hauteurs intellectuelles ils parviennent, et quelles autres nations les dominent depuis le commencement des temps historiques, que l'on sera, peut-être un jour, autorisé à entrer dans le détail, à rechercher pourquoi les grandes individualités de telle race sont inférieures aux beaux génies de telle autre. Ensuite, comparant entre elles les puissances des hommes vulgaires de tous les types, on s'enquerra des côtés par où ces puissances s'égalent et de ceux par où elles se priment. Ce travail difficile et délicat ne pourra s'accomplir tant qu'on n'aura pas balancé de la manière la plus exacte, et, en quelque sorte, par des procédés mathématiques, la situation relative des races. Je ne sais même si jamais on obtiendra des résultats d'une clarté incontestable, et si, libre de ne plus prononcer uniquement sur des faits généraux, on se verra maître de serrer les nuances de si près que l'on puisse définir, reconnaître et classer les couches inférieures de chaque nation et les individualités passives. Dans ce cas, on prouvera sans peine que l'activité, l'énergie, l'intelligence des sujets les moins doués dans les races dominatrices, surpassent l'intelligence, l'énergie, l'activité des sujets correspondants produits par les autres groupes (1).

Voici donc l'humanité partagée en deux fractions très dissemblables, très inégales, ou, pour mieux dire, en une série de catégories subordonnées les unes aux autres, et où le degré d'intelligence marque le degré d'élévation.

Dans cette vaste hiérarchie, il est deux faits considérables agissant incessamment sur chaque série. Ces faits, causes éternelles du mouvement qui rapproche les races et tend à les

(1) Je n'hésite pas à considérer comme une marque spécifique, dénotant l'infériorité intellectuelle, le développement exagéré des instincts qui se remarque chez les races sauvages. Certains sens y acquièrent un développement qui ne s'ouvre qu'au détriment des facultés pensantes. Voir, à ce sujet, ce que dit M. Lesson des Papous, dans un mémoire inséré au 10e volume des *Annales des sciences naturelles*.

confondre, sont, comme je l'ai déjà indiqué (1) : la similitude approximative des principaux caractères physiques, et l'aptitude générale à exprimer les sensations et les idées par les modulations de la voix.

J'ai surabondamment parlé du premier de ces phénomènes en le renfermant dans ses limites vraies.

Je vais m'occuper, maintenant, du second et rechercher quels rapports existent entre la puissance ethnique et la valeur du langage : autrement dit, si les plus beaux idiomes appartiennent aux fortes races; dans le cas contraire, comment l'anomalie peut s'expliquer.

CHAPITRE XV.

Les langues, inégales entre elles, sont dans un rapport parfait avec le mérite relatif des races.

S'il était possible que des peuples grossiers, placés au bas de l'échelle ethnique, ayant aussi peu marqué dans le développement mâle que dans l'action féminine de l'humanité, eussent cependant inventé des langages philosophiquement profonds, esthétiquement beaux et souples, riches d'expressions diverses et précises, de formes caractérisées et heureuses, également propres aux sublimités, aux grâces de la poésie, comme à la sévère précision de la politique et de la science, il est indubitable que ces peuples auraient été doués d'un génie bien inutile : celui d'inventer et de perfectionner un instrument sans emploi au milieu de facultés impuissantes.

Il faudrait croire alors que la nature a des caprices sans but, et avouer que certaines impasses de l'observation aboutissent non pas à l'inconnu, rencontre fréquente, non pas à l'indéchiffrable, mais tout simplement à l'absurde.

(1) Voir p. 142-144.

Le premier coup d'œil jeté sur la question semble favoriser cette solution fâcheuse. Car, en prenant les races dans leur état actuel, on est obligé de convenir que la perfection des idiomes est bien loin d'être partout proportionnelle au degré de civilisation. A ne considérer que les langues de l'Europe moderne, elles sont inégales entre elles, et les plus belles, les plus riches n'appartiennent pas nécessairement aux peuples les plus avancés. Si on compare, en outre, ces langues à plusieurs de celles qui ont été répandues dans le monde, à différentes époques, on les voit sans exception rester bien en arrière.

Spectacle plus singulier, des groupes entiers de nations arrêtées à des degrés de culture plus que médiocre sont en possession de langages dont la valeur n'est pas niable. De sorte que le réseau des langues, composé de mailles de différents prix, semblerait jeté au hasard sur l'humanité : la soie et l'or couvrant parfois de misérables êtres incultes et féroces; la laine, le chanvre et le crin embarrassant des sociétés inspirées, savantes et sages. Heureusement, ce n'est là qu'une apparence et, en y appliquant la doctrine de la diversité des races, aidée du secours de l'histoire, on ne tarde pas à en avoir raison, de manière à fortifier encore les preuves données plus haut sur l'inégalité intellectuelle des types humains.

Les premiers philologues commirent une double erreur : la première, de supposer que, parallèlement à ce que racontent les Unitaires de l'identité d'origine de tous les groupes, toutes les langues se trouvent formées sur le même principe; la seconde, d'assigner l'invention du langage à la pure influence des besoins matériels.

Pour les langues, le doute n'est même pas permis. Il y a diversité complète dans les modes de formation et, bien que les classifications proposées par la philologie puissent être encore susceptibles de revision, on ne saurait garder, une seule minute, l'idée que la famille altaïque, l'ariane, la sémitique ne procèdent pas de sources parfaitement étrangères les unes aux autres. Tout y diffère. La lexicologie a, dans ces différents milieux linguistiques, des formes parfaitement caractérisées à part. La modulation de la voix y est spéciale : ici, se servant

surtout des lèvres pour créer les sons; là, les rendant par la contraction de la gorge; dans un autre système, les produisant par l'émission nasale et comme du haut de la tête. La composition des parties du discours n'offre pas des marques moins distinctes, réunissant ou séparant les nuances de la pensée, et présentant, surtout dans les flexions des substantifs et dans la nature du verbe, les preuves les plus frappantes de la différence de logique et de sensibilité qui existe entre les catégories humaines. Que résulte-t-il de là? C'est que, lorsque le philosophe s'efforçant de se rendre compte, par des conjectures purement abstraites, de l'origine des langages, débute dans ce travail par se mettre en présence de l'homme idéalement conçu, de l'homme dépourvu de tous caractères spéciaux de race, de l'*homme* enfin, il commence par un véritable non-sens, et continue infailliblement de même. Il n'y a pas d'homme idéal, l'*homme* n'existe pas, et si je suis persuadé qu'on ne le découvre nulle part, c'est surtout lorsqu'il s'agit de langage. Sur ce terrain, je connais le possesseur de la langue finnoise, celui du système arian ou des combinaisons sémitiques; mais l'*homme* absolu, je ne le connais pas. Ainsi, je ne puis pas raisonner d'après cette idée, que tel point de départ unique ait conduit l'humanité dans ses créations idiomatiques. Il y a eu plusieurs points de départ parce qu'il y avait plusieurs formes d'intelligence et de sensibilité (1).

Passant maintenant à la seconde opinion, je ne crois pas moins à sa fausseté. Suivant cette doctrine, il n'y aurait eu dé-

(1) M. Guillaume de Humboldt, dans un de ses plus brillants opuscules, a exprimé, d'une manière admirable, la partie essentielle de cette vérité : « Partout, dit ce penseur de génie, l'œuvre du temps « s'unit dans les langages à l'œuvre de l'originalité nationale, et ce « qui caractérise les idiomes des hordes guerrières de l'Amérique et « de l'Asie septentrionale, n'a pas nécessairement appartenu aux « races primitives de l'Inde et de la Grèce. Il n'est pas possible « d'attribuer une marche parfaitement pareille et, en quelque sorte, « imposée par la nature, au développement, soit d'une langue ap- « partenant à une nation prise isolément, soit d'une autre qui « aura servi à plusieurs peuples. » (W. v. Humboldt's, *Ueber das entstehen der grammatischen Formen, und ihren Einfluss auf die Ideenentwickelung.*)

veloppement que dans la mesure où il y aurait eu nécessité. Il en résulterait que les races mâles posséderaient un langage plus précis, plus abondant, plus riche que les races femelles, et, comme, en outre, les besoins matériels s'adressent à des objets qui tombent sous les sens et se manifestent surtout par des actes, la lexicologie serait la partie principale des idiomes.

Le mécanisme grammatical et la syntaxe n'auraient jamais eu occasion de dépasser les limites des combinaisons les plus élémentaires et les plus simples. Un enchaînement de sons bien ou mal liés suffit toujours pour exprimer un besoin, et le geste, commentaire facile, peut suppléer à ce que l'expression laisse d'obscur (1), comme le savent bien les Chinois. Et ce n'est pas seulement la synthèse du langage qui serait demeurée dans l'enfance. Il aurait fallu subir un autre genre de pauvreté non moins sensible, en se passant d'harmonie, de nombre et de rythme. Qu'importe, en effet, le mérite mélodique là où il s'agit seulement d'obtenir un résultat positif? Les langues auraient été l'assemblage irréfléchi, fortuit, de sons indifféremment appliqués.

Cette théorie dispose de quelques arguments. Le chinois, langue d'une race masculine, semble, d'abord, n'avoir été conçu que dans un but utilitaire. Le mot ne s'y est pas élevé au-dessus du son. Il est resté monosyllabe. Là, point de développements lexicologiques. Pas de racine donnant naissance à des familles de dérivés. Tous les mots sont racines, ils ne se modifient pas par eux-mêmes, mais entre eux, et suivant un mode très grossier de juxtaposition. Là se rencontre une simplicité grammaticale d'où il résulte une extrême uniformité dans le discours, et qui exclut, pour des intelligences habituées aux formes riches, variées, abondantes, aux intarissables combinaisons d'idiomes plus heureux, jusqu'à l'idée même de la perfection esthétique. Il faut cependant ajouter que rien n'autorise à admettre que les Chinois eux-mêmes éprouvent cette dernière impression, et, par conséquent, puisque leur langage a un but de beauté pour ceux qui le parlent, puisqu'il est soumis à cer-

(1) W. de Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache. Einl.*

taines règles propres à favoriser le développement mélodique des sons, s'il peut être taxé, au point de vue comparatif, d'atteindre à ces résultats moins bien que d'autres langues, on n'est pas en droit de méconnaître que, lui aussi, les poursuit. Dès lors, il y a dans les premiers éléments du chinois autre chose et plus qu'un simple amoncellement d'articulations utilitaires (1).

(1) Je serais porté à croire que la nature monosyllabique du chinois ne constitue pas un caractère linguistique spécifique, et, malgré ce que cette particularité offre de saillant, elle ne me paraît pas essentielle. Si cela était, le chinois serait une langue isolée et se rattacherait, tout au plus, aux idiomes qui peuvent offrir la même structure. On sait qu'il n'en est rien. Le chinois fait partie du système tatare ou finnois, qui possède des branches parfaitement polysyllabiques Puis, dans des groupes de tout autre origine, on retrouve des spécimens de la même nature. Je n'insisterai pas trop sur l'othomi. Cet idiome mexicain, suivant du Ponceau, présente, à la vérité, les traces que je relève ici dans le chinois, et cependant, placé au milieu des dialectes américains, comme le chinois parmi les langues tatares, l'othomi n'en fait pas moins partie de leur réseau. (Voir Morton, *An Inquiry into the distinctive characteristics of the aboriginal race of America*, Philadelphia, 1844; voir aussi Prescott, *History of the conquest of Mejico*, t. III, p. 245.) Ce qui m'empêcherait d'attacher à ce fait toute l'importance qu'il semble comporter, c'est qu'on pourrait alléguer que les langues américaines, langues ultra-polysyllabiques, puisque, seules au monde avec l'euskara, elles poussent la faculté de combiner les sons et les idées jusqu'au polysynthétisme, seront peut-être un jour reconnues comme ne formant qu'un vaste rameau de la famille tatare, et qu'en conséquence l'argument que j'en tirerais se trouverait corroborer seulement ce que j'ai dit de la parenté du chinois avec les idiomes ambiants, parenté que ne dément, en aucune façon, la nature particulière de la langue du Céleste Empire. Je trouve donc un exemple plus concluant dans le copte, qu'on supposera difficilement allié au chinois. Là, également, toutes les syllabes sont des racines et des racines qui se modifient par de simples affixes tellement mobiles, que, même pour marquer les temps du verbe, la particule déterminante ne reste pas toujours annexée au mot. Par exemple : *hôn* veut dire ordonner; *a-hôn*, il ordonna; *Moïse ordonna*, se dit : *a Moyses hôn*. (Voir E. Meier's, *hebraeisches Wurzelwœrterbuch*, in-8°; Mannheim, 1845.) Il me paraît donc que le monosyllabisme peut se présenter chez toutes les familles d'idiomes. C'est une sorte d'infirmité déterminée par des accidents d'une nature encore inconnue, mais point un trait spécifique propre

Néanmoins, je ne repousse pas l'idée d'attribuer aux races masculines une infériorité esthétique assez marquée (1), qui se reproduirait dans la construction de leurs idiomes. J'en trouve l'indice, non seulement dans le chinois et son indigence relative, mais encore dans le soin avec lequel certaines races modernes de l'Occident ont dépouillé le latin de ses plus belles facultés rythmiques, et le gothique de sa sonorité. Le faible mérite de nos langues actuelles, même des plus belles, comparées au sanscrit, au grec, au latin même, n'a pas besoin d'être démontré, et concorde parfaitement avec la médiocrité de notre civilisation et de celle du Céleste Empire, en matière d'art et de littérature. Cependant, tout en admettant que cette différence puisse servir, avec d'autres traits, à caractériser les langues des races masculines, comme il existe pourtant dans ces langues un sentiment, moindre sans doute, cependant puissant encore, de l'eurythmie, et une tendance réelle à créer et à maintenir des lois d'enchaînement entre les sons et des conditions particulières de formes et de classes pour les modifications parlées de la pensée, j'en conclus que, même au sein des idiomes des races masculines, le sentiment du beau et de la logique, l'étincelle intellectuelle se fait encore apercevoir et préside donc partout à l'origine des langages, aussi bien que le besoin matériel.

Je disais, tout à l'heure, que, si cette dernière cause avait pu régner seule, un fond d'articulations formées au hasard aurait suffi aux nécessités humaines, dans les premiers temps de l'existence de l'espèce. Il paraît établi que cette hypothèse n'est pas soutenable.

Les sons ne se sont pas appliqués fortuitement à des idées. Le choix en a été dirigé par la reconnaissance instinctive d'un certain rapport logique entre des bruits extérieurs recueillis

à séparer le langage qui en est revêtu du reste des langages humains, en lui constituant une individualité spéciale.

(1) Gœthe a dit dans son roman de *Wilhelm Meister* : « Peu d'Allemands et peut-être peu d'hommes, dans les nations modernes, « possèdent le sens d'un ensemble esthétique. Nous ne savons louer « et blâmer que par morceaux, nous ne sommes ravis que d'une façon « fragmentaire. »

par l'oreille de l'homme, et une idée que son gosier ou sa langue voulait rendre. Dans le dernier siècle, on avait été frappé de cette vérité. Par malheur, l'exagération étymologique, dont on usait alors, s'en empara, et l'on ne tarda pas à se heurter contre des résultats tellement absurdes, qu'une juste impopularité vint les frapper et en faire justice. Pendant longtemps, ce terrain, si follement exploité par ses premiers explorateurs, a effrayé les bons esprits. Maintenant, on y revient, et, en profitant des sévères leçons de l'expérience pour se montrer prudent et retenu, on pourra y recueillir des observations très dignes d'être enregistrées. Sans pousser des remarques, vraies en elles-mêmes, jusqu'au domaine des chimères, on peut admettre, en effet, que le langage primitif a su, autant que possible, profiter des impressions de l'ouïe pour former quelques catégories de mots, et que, dans la création des autres, il a été guidé par le sentiment de rapports mystérieux entre certaines notions de nature abstraite et certains bruits particuliers. C'est ainsi, par exemple, que le son de l'*i* semble propre à exprimer la dissolution ; celui du *w*, le vague physique et moral, le vent, les vœux ; celui de l'*m*, la condition de la maternité (1). Cette doctrine, contenue dans de très prudentes limites, trouve assez

(1) W. de Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache*, *Einleit.*, p. xcv : « Man kann hernach eine dreifache Bezeichnung der Begriffe unterscheiden : . . . 2). Die nicht unmittelbar, sondern in einer dritten, dem Laute und dem Gegenstande gemeinschaftlichen Beschaffenheit nachahmende Bezeichnung. Man Kann diese, obgleich der Begriff des Symbols in der Sprache viel weiter geht, die *Symbolische* nennen. Sie wæhlt für die zu bezeichnenden Gegenstænde Laute aus, welche, theils au sich, theils in Vergleichung mit anderen, für das Ohr einen dem des Gegenstandes auf die Seele æhnlichen Eindruk hervorbringen, wie *stehen*, *stætig*, *starr*, den Eindruck des Festen, das sanskritische *li*, schmelzen, ausemandergehen, der des Zerfliessenden, *nicht*, *nagen*, *Neid* den des fein und scharf Abschneidenden. Auf diese Weise erhalten æhuliche Eindruck hervorbringender Gegenstænde Wœrter mit vorherrschend gleichen Lauten, wie *Wehen*, *Wind*, *Wolke*, *Wirren*, *Wunsch*, in welchen allen die schwankende, unruhige, vor den Sinnen undeutlich durch einandergehende Bewegung durch das aus dem, an sich schon dumpfen und hohlen *u* verhærtete *w* ausgedrückt wird. Diese Art der Bezeichnung, die auf einer gewissen Bedeutsamkeit jedes einzelnen Buchstaben und ganzer Gattungen derselben be-

fréquemment son application pour qu'on soit contraint de lui reconnaître quelque réalité. Mais, certes, on ne saurait en user avec trop de réserve, sous peine de s'aventurer dans des sentiers sans clarté, où le bon sens se fourvoie bientôt.

Ces indications, si faibles qu'elles soient, démontrent que le besoin matériel n'a pas seul présidé à la formation des langages, et que les hommes y ont mis en jeu leurs plus belles facultés. Ils n'ont pas appliqué arbitrairement les sons aux choses et aux idées. Ils n'ont procédé, en cette matière, qu'en vertu d'un ordre préétabli dont ils trouvaient en eux-mêmes la révélation. Dès lors, tel de ces premiers langages, si rude, si pauvre et si grossier qu'on se le représente, n'en contenait pas moins tous les éléments nécessaires pour que ses rameaux futurs pussent se développer un jour dans un sens logique, raisonnable et nécessaire.

M. Guillaume de Humboldt a remarqué, avec sa perspicacité ordinaire, que chaque langue existe dans une grande indépendance de la volonté des hommes qui la parlent. Se nouant étroitement à leur état intellectuel, elle est, tout à fait, au-dessus de la puissance de leurs caprices, et il n'est pas en leur pouvoir de l'altérer arbitrairement. Des essais dans ce genre en fournissent de curieux témoignages.

Les tribus des Boschismans ont inventé un système d'altération de leur langage, destiné à le rendre inintelligible à tous ceux qui ne sont pas initiés au procédé modificateur. Quelques peuplades du Caucase pratiquent la même coutume. Malgré tous les efforts, le résultat obtenu ne dépasse pas la simple adjonction ou intercalation d'une syllabe subsidiaire au commencement, au milieu ou à la fin des mots. A part cet élément parasite, la langue est demeurée la même, aussi peu altérée dans le fond que dans les formes.

Une tentative plus complète a été relevée par M. Sylvestre de Sacy, à propos de la langue balaïbalan. Ce bizarre idiome avait été composé par les Soufis, à l'usage de leurs livres mysti-

ruht, hat unstreitig anf die primitive Wortbezeichnung, eine grosse, vielleicht ausschliessliche Herrschaft ausgeübt. »

ques, et comme moyen d'entourer de plus de mystères les rêveries de leurs théologiens. Ils avaient inventé, au hasard, les mots qui leur paraissaient résonner le plus étrangement à l'oreille. Cependant, si cette prétendue langue n'appartenait à aucune souche, si le sens attribué aux vocables était entièrement factice, la valeur eurythmique des sons, la grammaire, la syntaxe, tout ce qui donne le caractère typique fut invinciblement le calque exact de l'arabe et du persan. Les Soufis produisirent donc un jargon sémitique et arian tout à la fois, un chiffre, et rien de plus. Les dévots confrères de Djelat-Eddin-Roumi n'avaient pas pu inventer une langue. Ce pouvoir, évidemment, n'a pas été donné à la créature (1).

J'en tire cette conséquence, que le fait du langage se trouve intimement lié à la forme de l'intelligence des races, et, dès sa première manifestation, a possédé, ne fût-ce qu'en germe, les moyens nécessaires de répercuter les traits divers de cette intelligence à ses différents degrés (2).

(1) Un jargon semblable au balaïbalan est probablement cette langue nommée *afnskoë* qui se parle entre les maquignons et colporteurs de la Grande-Russie, surtout dans le gouvernement de Wladimir. Il n'y a que les hommes qui s'en servent. Les racines sont étrangères au russe; mais la grammaire est entièrement de cet idiome. (Voir Pott, *Encyclopædie* Ersch und Gruber, *Indogerman. Sprachstamm*, p. 110.)

(2) Je ne résiste pas à la tentation de copier ici une admirable page de C. O. Müller, où cet érudit, plein de sentiment et de tact, a précisé, d'une manière rare, la véritable nature du langage. « Notre temps, dit-il, a appris par l'étude des langues hindoues, et plus encore par celle des langues germaniques, que les idiomes obéissent à des lois aussi nécessaires que le font les êtres organiques eux-mêmes. Il a appris qu'entre les différents dialectes, qui, une fois séparés, se développent indépendamment l'un de l'autre, des rapports mystérieux continuent à subsister, au moyen desquels les sons et la liaison des sons se déterminent réciproquement. Il sait de plus, désormais, que la littérature et la science, tout en modérant et en contenant, il est vrai, le bel et riche développement de cette croissance, ne peuvent lui imposer aucune règle supérieure à celle que la nature, mère de toutes choses, lui a imposée dès le principe. Ce n'est pas que les langues, longtemps avant les époques de fantaisie et de mauvais goût, ne puissent succomber à des causes internes et externes de maladie et souffrir de profondes perturbations; mais, aussi longtemps que la vie réside en elles, leur virtualité intime suffit à guérir leurs blessures, à

Mais, là où l'intelligence des races a rencontré des impasses et éprouvé des lacunes, la langue en a eu aussi. C'est ce que démontrent le chinois, le sanscrit, le grec, le groupe sémitique. J'ai déjà relevé, pour le chinois, une tendance plus particulièrement utilitaire conforme à la voie où chemine l'esprit de la variété. La plantureuse abondance d'expressions philosophiques et ethnologiques du sanscrit, sa richesse et sa beauté eurythmiques sont encore parallèles au génie de la nation. Il en est de même dans le grec, tandis que le défaut de précision des idiomes parlés par les peuples sémites s'accorde parfaitement avec le naturel de ces familles.

Si, quittant les hauteurs un peu vaporeuses des âges reculés, nous descendons sur des collines historiques plus rapprochées de nos temps, nous assistons, cette fois, à la naissance même d'une multitude d'idiomes, et ce grand phénomène nous fait voir plus nettement encore avec quelle fidélité le génie ethnique se mire dans les langages.

Aussitôt qu'a lieu le mélange des peuples, les langues respectives subissent une révolution, tantôt lente, tantôt subite, toujours inévitable. Elles s'altèrent, et, au bout de peu de temps, meurent. L'idiome nouveau qui les remplace est un compromis entre les types disparus, et chaque race y apporte une part d'autant plus forte qu'elle a fourni plus d'individus à la société naissante (1). C'est ainsi que, dans nos populations occidentales, depuis le XIII[e] siècle, les dialectes germaniques ont dû céder, non pas devant le latin, mais devant le roman (2), à

réparer leurs maux, à réunir leurs membres lacérés, à rétablir une unité, une régularité suffisante, alors même que la beauté et la perfection de ces nobles plantes a déjà presque entièrement disparu. » (C. O. Müller, *die Etrusker*, p. 65.)

(1) Pott, *Encycl.* Ersch und Gruber, *Indo-german. Sprachst.*, p. 74.

(2) Le mélange des idiomes, proportionnel au mélange des races dans une nation, avait déjà été observé lorsque la science philologique n'existait, pour ainsi dire, pas encore. J'en citerai le témoignage que voici : « On peut poser comme une règle constante qu'à « proportion du nombre des étrangers qui s'établiront dans un pays, « les mots de la langue qu'ils parlent entreront dans le langage de « ce pays-là, et par degrés s'y naturaliseront, pour ainsi dire, et de-

mesure que renaquit la puissance gallo-romaine. Quant au celtique, il n'avait point reculé devant la civilisation italienne, c'est devant la colonisation qu'il avait fui, et encore peut-on dire avec vérité qu'il avait remporté en fin de compte, grâce au nombre de ceux qui le parlaient, plus qu'une demi-victoire puisqu'il lui avait été donné, quand la fusion des Galls, des Romains et des hommes du Nord s'était opérée définitivement, de préparer à la langue moderne sa syntaxe, d'éteindre en elle les accentuations rudes venues de la Germanie et les plus vives sonorités apportées de la Péninsule, et de faire triompher l'eurythmie assez terne qu'il possédait lui-même. Le développement graduel de notre français n'est que l'effet de ce travail latent, patient et sûr. Les causes qui ont dépouillé l'allemand moderne des formes assez éclatantes remarquées dans le gothique de l'évêque Ulphila, ne sont pas autres, non plus, que la présence d'une épaisse population kymrique sous le petit nombre d'éléments germaniques demeurés au delà du Rhin (1), après les grandes migrations qui suivirent le ve siècle de notre ère.

Les mélanges de peuples présentant sur chaque point des caractères particuliers issus du quantum des éléments ethniques, les résultats linguistiques sont également nuancés. On peut poser en thèse générale qu'aucun idiome ne demeure pur après un contact intime avec un idiome différent ; que même, lorsque les principes respectifs offrent le plus de dissemblances, l'altération se fait au moins sentir dans la lexicologie ; que, si la langue parasite a quelque force, elle ne manque pas d'attaquer le mode d'eurythmie, et même les côtés les plus faibles du système grammatical, d'où il résulte que le langage est une des parties les plus délicates et les plus fragiles de l'individualité des peuples. On aura donc souvent le singulier spectacle d'une

« viendront aussi familiers aux habitants que s'ils étaient de leur cru. » (Kaempfer, *Histoire du Japon*, in-fol., la Haye, 1729, liv. Ier, p. 73.)

(1) Keferstein (*Ansichten uber die keltischen Alterthümer*, Halle, 1846-1851 ; *Einleit.*, 1, XXXVIII) prouve que l'allemand n'est qu'une langue métisse composée de celtique et de gothique. Grimm exprime le même avis.

langue noble et très cultivée passant, par son union avec un idiome barbare, à une sorte de barbarie relative, se dépouillant par degrés de ses plus belles facultés, s'appauvrissant de mots, se desséchant de formes, et témoignant ainsi d'un irrésistible penchant à s'assimiler, de plus en plus, au compagnon de mérite inférieur que l'accouplement des races lui aura donné. C'est ce qui est arrivé au valaque et au rhétien, au kawi et au birman. L'un et l'autre de ces derniers idiomes sont imprégnés d'éléments sanscrits, et, malgré la noblesse de cette alliance, les juges compétents les déclarent inférieurs en mérite au delaware (1).

Issue du tronc des Lenni-Lénapes, l'association de tribus qui parle ce dialecte vaut primitivement plus que les deux groupes jaunes remorqués par la civilisation hindoue, et si, malgré cette prérogative, elle est au-dessous d'eux, c'est que les Asiatiques en question vivent sous l'impression des inventions sociales d'une race noble, et profitent de ces mérites, tout en étant peu de chose par eux-mêmes. Le contact sanscrit a suffi pour les élever assez haut, tandis que les Lénapes, que rien de semblable n'a fécondés jamais, n'ont pu monter, en civilisation, au-dessus de la valeur qu'on leur voit. C'est ainsi, pour me servir d'une comparaison facile à apprécier, que les jeunes mulâtres élevés dans les collèges de Londres et de Paris, peuvent, tout en restant mulâtres et très mulâtres, présenter, sous certains rapports, une apparence de culture plus satisfaisante que tels habitants de l'Italie méridionale dont la valeur intime est incontestablement plus grande. Il faut donc, lorsqu'on rencontre un peuple sauvage en possession d'un idiome supérieur à celui de nations plus civilisées, distinguer soigneusement si la

(1) W. de Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache*, *Einl.*, p. XXXIV : « Angeblich rohe und ungebildete Sprachen hœnnen hervorstechende « Trefflichkeiten in ihrem Baue besitzen und besitzen dieselben wir- « klich, und es wære nicht unmœglich dass sie darin hœher gebildete « übertræfen. Schon die Vergleichung der Barmanischen, in welche « das Pali unlaügbar einen Theil indischer Kultur verwebt hat, mit « der Delaware-Sprache, geschweige denn mit der Mexicanischen, « dürfte das Urtheil über den Vorzug der letzteren kaum zweifelhaft « lassen. »

civilisation de ces dernières leur appartient en propre, ou si elle ne provient que d'une infiltration de sang étranger. Dans ce dernier cas, l'imperfection du langage primitif et l'abâtardissement du langage importé s'accordent parfaitement avec l'existence d'un certain degré de culture sociale (1).

J'ai dit ailleurs que, chaque civilisation ayant une portée particulière, il ne fallait pas s'étonner si le sens poétique et philosophique était plus développé chez les Hindous sanscrits et chez les Grecs que chez nous, tandis que l'esprit pratique, critique, érudit, distingue davantage nos sociétés. Pris en masse, nous sommes doués d'une vertu active plus énergique que les illustres dominateurs de l'Asie méridionale et de l'Hellade. En revanche, il nous faut leur céder le pas sur le terrain du beau, et il est, dès lors, naturel que nos idiomes tiennent l'humble rang de nos esprits. Un essor plus puissant vers les sphères idéales se reflète naturellement dans la parole dont les écrivains de l'Inde et de l'Ionie ont fait usage, de sorte que le langage, tout en étant, je le crois, je l'admets, un très bon criterium de l'élévation générale des races, l'est pourtant, d'une manière plus spéciale, de leur élévation esthétique, et il prend surtout ce caractère lorsqu'il s'applique à la comparaison des civilisations respectives.

Pour ne pas laisser ce point douteux, je me permettrai de discuter une opinion émise par M. le baron Guillaume de Humboldt, au sujet de la supériorité du mexicain sur le péruvien (2), supériorité évidente, dit-il, bien que la civilisation des Incas ait été fort au-dessus de celle des habitants de l'Anahuac.

(1) C'est cette différence de niveau qui, se marquant entre l'intelligence du conquérant et celle des peuples soumis, a donné cours, au début des nouveaux empires, à l'usage des *langues sacrées*. On en a vu dans toutes les parties du monde. Les Égyptiens avaient la leur, les Incas du Pérou de même. Cette langue sacrée, objet d'un superstitieux respect, propriété exclusive des hautes classes et souvent du groupe sacerdotal, à l'exclusion de tous les autres, est toujours la preuve la plus forte que l'on puisse donner de l'existence d'une race étrangère dominant sur le sol où on la trouve.

(2) M. de Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache*, *Einl.*, XXXIV.

Les mœurs des Péruviens se montraient, sans doute, plus douces, leurs idées religieuses aussi inoffensives qu'étaient féroces celles des sujets de Montézuma. Malgré tout cela, l'ensemble de leur état social était loin de présenter autant d'énergie, autant de variété. Tandis que leur despotisme, assez grossier, ne réalisait qu'une sorte de communisme hébétant, la civilisation aztèque avait essayé des formes de gouvernement très raffinées. L'état militaire y était beaucoup plus vigoureux, et, bien que les deux empires ignorassent également l'usage de l'écriture, il semblerait que la poésie, l'histoire et la morale, fort cultivées au moment où apparut Cortez, auraient joué un plus grand rôle au Mexique qu'au Pérou, dont les institutions penchaient vers un épicuréisme nonchalant peu favorable aux travaux de l'intelligence. Il devient alors tout simple d'avoir à constater la supériorité du peuple le plus actif sur le peuple le plus modeste.

Au reste, l'opinion de M. Guillaume de Humboldt est, ici, conséquente à la manière dont il définit la civilisation (1). Sans renouveler la controverse, il m'était indispensable de ne pas laisser ce point dans l'ombre ; car, si deux civilisations avaient pu se développer jamais parallèlement à des langues en contradiction avec leurs mérites respectifs, il faudrait abandonner l'idée de toute solidarité entre la valeur des idiomes et celle des intelligences. Ce fait est impossible à concéder dans une mesure différente de ce que j'ai dit plus haut pour le sanscrit et le grec comparés à l'anglais, au français, à l'allemand.

D'ailleurs, en suivant cette voie, ce ne serait pas une médiocre difficulté que de déterminer pour les populations métisses les causes de l'état idiomatique où on les trouve. On ne possède pas toujours, sur la quotité des mélanges ou sur leur qualité, des lumières suffisantes pour pouvoir en examiner le travail organisateur. Cependant l'influence de ces causes premières persiste, et, si elle n'est pas démasquée, elle peut aisément conduire à des conclusions erronées. Précisément parce que le rapport de l'idiome à la race est assez étroit, il se con-

(1) Voir p. 82.

serve beaucoup plus longtemps que les peuples ne gardent leurs corps d'État. Il se fait reconnaître après que les peuples ont changé de nom. Seulement, s'altérant comme leur sang, il ne disparaît, il ne meurt qu'avec la dernière parcelle de leur nationalité (1). Le grec moderne est dans ce cas; mutilé autant que possible, dépouillé de la meilleure part de ses richesses grammaticales, troublé et souillé dans sa lexicologie, appauvri même, à ce qu'il semble, quant au nombre de ses sons, il n'en a pas moins conservé son empreinte originelle (2). C'est, en quelque sorte, dans l'univers intellectuel, ce qu'est, sur la terre, ce Parthénon si dégradé, qui, après avoir servi d'église aux popes, puis, devenu poudrière, avoir éclaté, en mille endroits de son fronton et de ses colonnes, sous les boulets vénitiens de Morosini, présente encore à l'admiration des siècles l'adorable modèle de la grâce sérieuse et de la majesté simple.

Il arrive aussi qu'une parfaite fidélité à la langue des aïeux n'est pas dans le caractère de toutes les races. C'est encore là une difficulté de plus quand on cherche à démêler, à l'aide de la philologie, soit l'origine, soit le mérite relatif des types humains. Non seulement il arrive aux idiomes de subir des alté-

(1) Une observation intéressante, c'est de voir, dans les langues issues d'une langue moyenne, certains dérivés se présenter sous une forme bien plus rapprochée de la racine primitive que le mot d'où, en général, on les suppose formés ou que celui qui, dans la langue la plus voisine, exprime la même idée. Ainsi FUREUR : all. *Wuth*, angl. *mad*, sanscrit *mada;* DÉSIR, comme expression de la passion : all. *Begierde*, franç. *rage*, sanscrit *raga;* DEVOIR : all. *Pflicht*, angl. *Duty*, sanscrit *dutia;* RUISSEAU : all. *rinnen*, lat. *rivus*, sanscrit *arivi*, grec ῥέω. (Voir Klaproth, *Asia polyglotta*, in-4°.) On pourrait induire de ce fait que quelques races, après avoir subi un certain nombre de mélanges, sont partiellement ramenées à une pureté plus grande, à une vigueur blanche plus prononcée que d'autres qui les ont devancées dans l'ordre des temps.

(2) La Grèce antique, qui possédait de nombreux dialectes, n'en avait cependant pas autant que celle du XVI[e] siècle, lorsque Siméon Kavasila en comptait soixante et dix; et, remarque à rattacher à ce qui va suivre, au XIII[e] siècle, on parlait le français dans toute l'Hellade et surtout dans l'Attique. (Heilmayer, cité par Pott, *Encycl. v. Ersch u. Gruber*, *indo-germanischer Sprachstamm*, p. 73.)

rations dont il n'est pas toujours facile de retrouver la cause ethnique; il se rencontre encore des nations qui, pressées par le contact des langues étrangères, abandonnent la leur. C'est ce qui est advenu, après les conquêtes d'Alexandre, à la partie éclairée des populations de l'Asie occidentale, telles que les Cariens, les Cappadociens et les Arméniens, et c'est ce que j'ai signalé aussi pour nos Gaulois. Les uns et les autres ont cependant inculqué dans les langues victorieuses un principe étranger qui les a, à la fin, transfigurées à leur tour. Mais, tandis que ces peuples maintenaient encore, bien que d'une manière imparfaite, leur propre instrument intellectuel; que d'autres, beaucoup plus tenaces, tels que les Basques, les Berbères de l'Atlas, les Ekkhilis de l'Arabie méridionale, parlent jusqu'à nos jours comme parlaient leurs plus anciens parents, il est des groupes, les Juifs, par exemple, qui semblent n'y avoir jamais tenu, et cette indifférence éclate dès les premiers pas de la migration des favoris de Dieu. Tharé, venant d'Ur des Chaldéens, n'avait certainement pas appris, dans le pays de sa parenté, la langue chananéenne qui devint nationale pour les enfants d'Israël. Ceux-ci s'étaient donc dépouillés de leur idiome natif pour en accepter un autre différent, et qui, subissant, quelque peu, je le veux croire, l'influence des souvenirs premiers, devint, dans leur bouche, un dialecte particulier de cette langue très ancienne, mère de l'arabe le plus ancien, héritage légitime des tribus alliées, de fort près, aux Chamites noirs (1). Cette langue, les Juifs ne devaient pas s'y montrer plus fidèles qu'à la première. Au retour de la captivité, les bandes de Zorobabel l'avaient oubliée sur les bords des fleuves de Babylone, pendant leur séjour, pourtant bien court, de soixante et dix ans. Le patriotisme, fort contre l'exil, avait conservé sa chaleur : le reste avait été abandonné avec une bizarre facilité par ce peuple tout à la fois jaloux de lui-

(1) Les Hébreux eux-mêmes ne nommaient pas leur langue *l'hébreu*; ils l'appelaient très justement *la langue de Chanaan*, rendant ainsi hommage à la vérité. (Isaïe, 19, 18.) Voir, à ce sujet, les observations de Rœdiger sur la *Grammaire hébraïque* de Gésénius, 16e édition, Leipzig, 1851, p. 7 et passim.

même et cosmopolite à l'excès. Dans Jérusalem reconstruite, la multitude reparut, parlant un jargon araméen ou chaldéen qui, d'ailleurs, n'était peut-être pas sans ressemblance avec l'idiome des pères d'Abraham.

Aux temps de Jésus-Christ, ce dialecte résistait avec peine à l'invasion d'un patois grec qui, de tous côtés, pénétrait l'intelligence juive. Ce n'était plus guère que sous ce nouveau costume, plus ou moins élégant, affichant plus ou moins de prétentions attiques, que les écrivains juifs d'alors produisaient leurs ouvrages. Les derniers livres canoniques de l'Ancien Testament, comme les écrits de Philon et de Josèphe, sont des œuvres hellénistiques.

Lorsque la destruction de la ville sainte eut dispersé la nation désormais déshéritée des bontés de l'Éternel, l'Orient ressaisit l'intelligence de ses fils. La culture hébraïque rompit avec Athènes comme avec Alexandrie, et la langue, les idées du Talmud, les enseignements de l'école de Tibériade furent de nouveau sémitiques, quelquefois arabes et souvent chananéens, pour employer l'expression d'Isaïe. Je parle de la langue désormais sacrée, de celle des rabbins, de la religion, de celle dès lors considérée comme nationale. Mais pour le commerce de la vie, les Juifs usèrent des idiomes des pays où ils se trouvèrent transportés. Il est encore à noter que partout ces exilés se firent remarquer par leur accent particulier. Le langage qu'ils avaient adopté et appris dès la première enfance ne réussit jamais à assouplir leur organe vocal. Cette observation confirmerait ce que dit M. Guillaume de Humboldt d'un rapport si intime de la race avec la langue, qu'à son avis, les générations ne s'accoutument pas à bien prononcer les mots que ne savaient pas leurs ancêtres (1).

Quoi qu'il en soit, voilà, dans les Juifs, une preuve remarquable de cette vérité, qu'on ne doit pas toujours, à première vue, établir une concordance exacte entre une race et la langue dont elle est en possession, attendu que cette langue peut

(1) C'est aussi le sentiment de M. W. Edwards, *Caractères physiques des races humaines*, p. 101 et passim.

ne pas lui appartenir originairement. Après les Juifs, je pourrais citer encore l'exemple des Tsiganes et de bien d'autres peuples (1).

On voit avec quelle prudence il convient d'user de l'affinité et même de la similitude des langues pour conclure à l'identité des races, puisque, non seulement des nations nombreuses n'emploient que des langages altérés dont les principaux éléments n'ont pas été fournis par elles, témoin la plupart des populations de l'Asie occidentale et presque toutes celles de l'Europe méridionale, mais encore que plusieurs autres en ont adopté de complètement étrangers, à la confection desquels elles n'ont presque pas contribué. Ce dernier fait est sans doute plus rare. Il se présente même comme une anomalie. Il suffit cependant qu'il puisse avoir lieu pour qu'on ait à se tenir en garde contre un genre de preuves qui souffre de telles déviations. Toutefois, puisque le fait est anormal, puisqu'il ne se rencontre pas aussi fréquemment que son opposite, c'est-à-dire la conservation séculaire d'idiomes nationaux par de très faibles groupes humains; puisque l'on voit aussi combien les langues ressemblent au génie particulier du peuple qui les crée, et combien elles s'altèrent justement dans la mesure où le sang de ce peuple se modifie; puisque le rôle qu'elles jouent dans la formation de leurs dérivées est proportionnel à l'influence numérique de la race qui les apporte dans le nouveau mélange, tout donne le droit de conclure qu'un peuple ne saurait avoir une langue valant mieux que lui-même, à moins de raisons spéciales. Comme on ne saurait trop insister sur ce point, je vais en faire ressortir l'évidence par une nouvelle espèce de démonstration.

On a vu déjà que, dans une nation d'essence composite, la

(1) Il est encore un cas qui peut se présenter, c'est celui où une population parle deux langues. Dans les Grisons, presque tous les paysans de l'Engadine emploient avec une égale facilité le romansch dans leurs rapports entre compatriotes, l'allemand quand ils s'adressent à des étrangers. En Courlande, il est un district où les paysans, pour s'entretenir entre eux, se servent de l'esthonien, dialecte finnois. Avec toute autre personne, ils parlent letton. (Voir Pott, *Encycl. Ersch und Gruber, indo-germanischer Sprachstamm*, p. 104.)

civilisation n'existe pas pour toutes les couches successives (1). En même temps que les anciennes causes ethniques poursuivent leur travail dans le bas de l'échelle sociale, elles n'y admettent, elles n'y laissent pénétrer que faiblement, et d'une façon tout à fait transitoire, les influences du génie national dirigeant. J'appliquais naguère ce principe à la France, et je disais que, sur ses 36 millions d'habitants, il y en avait, au moins, 20 qui ne prenaient qu'une part forcée, passive, temporaire, au développement civilisateur de l'Europe moderne. Excepté la Grande-Bretagne, servie par une plus grande unité dans ses types, conséquence de son isolement insulaire, cette triste proportion est plus considérable encore sur le reste du continent. Puisqu'une fois déjà j'ai choisi la France pour exemple, je m'y tiens, et crois trouver que mon opinion sur l'état ethnique de ce pays, et celle que je viens d'exprimer à l'instant pour toutes les races en général, quant à la parfaite concordance du type et de la langue, s'y confirment l'une l'autre d'une manière frappante.

Nous savons peu, ou, pour mieux dire, nous ne savons pas, preuves en main, par quelles phases le celtique et le latin rustique (2) ont d'abord dû passer avant de se rapprocher et de finir par se confondre. Saint Jérôme et son contemporain Sulpice Sévère nous apprennent pourtant, le premier dans ses *Commentaires* sur l'Épître de saint Paul aux Galates, le second dans son *Dialogue sur les mérites des moines d'Orient*, que, de leur temps, on parlait au moins deux langues vulgaires dans la Gaule : *le celtique*, conservé si pur sur les bords du Rhin, que le langage des Gallo-Grecs, éloignés de la mère patrie de-

(1) Voir p. 96-98.

(2) La route n'était pas si longue du latin rustique, *lingua rustica Romanorum*, *lingua romana*, *du roman*, en un mot, a la corruption, que de la langue élégante, dont les formes précises et cultivées présentaient plus de résistance. Il est aussi à remarquer que, chaque légionnaire étranger apportant dans les colonies de la Gaule le patois de ses provinces, l'avènement d'un dialecte général et mitoyen était hâté, non seulement par les Celtes, mais par les émigrants eux-mêmes.

puis six cents ans, y ressemblait de tous points (1); puis ce qu'on appelait *le gaulois,* et qui, de l'avis d'un commentateur, ne pouvait être qu'un romain déjà altéré. Mais ce gaulois, différent de ce qui se parlait à Trèves, n'était pas non plus la langue de l'ouest ni celle de l'Aquitaine. Ce dialecte du IV[e] siècle, probablement partagé lui-même en deux grandes divisions, ne trouve donc de place que dans le centre et le midi de la France actuelle. C'est à cette source commune qu'il faut reporter les courants, différemment latinisés, qui ont formé plus tard, avec d'autres mélanges, et dans des proportions diverses, la langue d'oil et le roman proprement dit. Je parlerai d'abord de ce dernier.

Pour lui donner naissance, il ne s'agissait que de créer une altération assez facile de la terminologie latine, modifiée par un certain nombre d'idées grammaticales empruntées au celtique et à d'autres langues jadis inconnues dans l'ouest de l'Europe. Les colonies impériales avaient apporté bon nombre d'éléments italiens, africains, asiatiques. Les invasions bourguignonnes, et, surtout les gothiques, fournirent un nouvel apport doué d'une grande vivacité d'harmonie, de sons larges et brillants. Les irruptions sarrasines en renforcèrent la puissance. De sorte que le roman, se distinguant tout à fait du gaulois, quant à son mode d'eurythmie, revêtit bientôt un cachet très spécial. Sans doute, nous ne le trouvons pas, dans la formule de serment des fils de Louis le Débonnaire, arrivé à sa perfection, comme plus tard, dans les poésies de Raimbaud de Vachères ou de Bertrand de Born. Cependant on le reconnaît déjà pour ce qu'il est, ses caractères principaux lui sont acquis, sa direction lui est nettement indiquée. C'était bien, dès lors, dans ses différents dialectes, limousin, provençal, auvergnat, la langue d'une population aussi mélangée d'origine qu'il y en ait jamais eu au monde. Cette langue souple, fine, spirituelle, railleuse, pleine d'éclat, mais sans profondeur, sans philosophie, clinquant et non pas or, n'avait pu, dans aucune des mines opulentes

(1) Sulpitii Severi dial. 1, *de Virt. monach. orient.*, *Elzevir;* in-12, 1665, p. 528, not.

qui lui avaient été ouvertes, que glaner à la surface. Elle était sans principes sérieux : elle devait rester un instrument d'universelle indifférence, partant, de scepticisme et de moquerie. Elle ne manqua pas à cette vocation. La race ne tenait à rien qu'aux plaisirs et aux brillantes apparences. Brave à l'excès, joyeuse avec autant d'emportement, passionnée sans sujet et vive sans conviction, elle eut un instrument tout propre à servir ses tendances, et qui d'ailleurs, objet de l'admiration du Dante, ne servit jamais, en poésie, qu'à rimer des satires, des chansons d'amour, des défis de guerre, et, en religion, à soutenir des hérésies comme celle des Albigeois, manichéisme licencieux, dénué de valeur même littéraire, dont un auteur anglais, peu catholique, félicite la papauté d'avoir délivré le moyen âge (1). Telle fut, jadis, la langue romane, telle on la trouve encore aujourd'hui. Elle est jolie, non pas belle, et il suffit de l'examiner pour voir combien peu elle est apte à servir une grande civilisation.

La langue d'oil se forma-t-elle dans des conditions semblables? L'examen va prouver que non, et, de quelque manière que la fusion des éléments celtique, latin, germanique, se soit faite, ce qu'on ne peut parfaitement apprécier (2), faute de monuments appartenant à la période de création, il est du moins certain qu'elle naissait d'un antagonisme décidé entre trois idiomes différents, et que le produit représenté par elle devait être pourvu d'un caractère et d'un fond d'énergie tout à fait étranger aux nombreux compromis, aux transactions assez molles d'où était sorti le roman. Cette langue d'oil fut, à un moment de sa vie, assez rapprochée des principes germaniques.

(1) Macaulay, *History of England*, t. I, p. 18, éd. de Paris. Les Albigeois sont l'objet d'une prédilection toute spéciale de la part des écrivains révolutionnaires, surtout en Allemagne (voir à ce sujet le poëme de Lenau, *die Albigenser*). Cependant les sectaires du Languedoc se recrutaient surtout dans les classes chevaleresques et chez les dignitaires ecclésiastiques. Mais leurs doctrines étaient antisociales : c'est de quoi leur faire beaucoup pardonner.

(2) La préface de la *Chanson de Roland*, par M. Génin, contient, à ce sujet, des observations assez curieuses. (*Chanson de Roland*, in-8°, Imprimerie nationale, Paris, 1851.)

On y découvre, dans les restes écrits parvenus jusqu'à nous, un des meilleurs caractères des langues arianes : c'est le pouvoir, limité, il est vrai, moins grand que dans le sanscrit, le grec et l'allemand, mais considérable encore, de former des mots composés. On y reconnaît, pour les noms, des flexions indiquées par des affixes, et, comme conséquence, une facilité d'inversion perdue pour nous, et dont la langue française du XVIe siècle, ayant imparfaitement hérité, ne jouissait qu'aux dépens de la clarté du discours. Sa lexicologie contenait également de nombreux éléments apportés par la race franque (1). Ainsi, la langue d'oil débutait par être presque autant germanique que gauloise, et le celtique y apparaissait au second plan, comme décidant peut-être des raisons mélodiques du langage. Le plus bel éloge qu'on puisse en faire se trouve dans la réussite de l'ingénieux essai de M. Littré, qui a pu traduire littéralement et vers pour vers, en français du XIIIe siècle, le premier chant de l'Iliade, tour de force impraticable dans notre français d'aujourd'hui (2).

Cette langue ainsi dessinée appartenait évidemment à un peuple qui faisait grandement contraste avec les habitants du sud de la Gaule. Plus profondément attaché aux idées catholiques, portant dans la politique des notions vives d'indépendance, de liberté, de dignité, et dans toutes ses institutions une recherche très caractérisée de l'utile, la littérature populaire de cette race eut pour mission de recueillir, non pas les fantaisies de l'esprit ou du cœur, les boutades d'un scepticisme universel, mais bien les annales nationales, telles qu'on les comprenait alors et qu'on les jugeait vraies. Nous devons à cette glorieuse disposition de la nation et de la langue les grandes compositions rimées, surtout Garin le Loherain, témoignage, renié depuis, de la prédominance du Nord. Malheureusement, comme les compilateurs de ces traditions, et même leurs premiers auteurs, avaient, avant tout, l'intention de con-

(1) Consulter le *Fœmina*, cité par Hickes, dans son *Thesaurus litteraturæ septentrionalis* et par l'*Histoire littéraire de France*, t. XVII, p. 633.

(2) *Revue des Deux Mondes.*

server des faits historiques ou de servir des passions positives, la poésie proprement dite, l'amour de la forme et la recherche du beau ne tiennent pas toujours assez de place dans leurs grands récits. La littérature de la langue d'oil eut, avant tout, la prétention d'être utilitaire. C'est ainsi que les races, le langage et les écrits se trouvent ici en accord parfait.

Mais il était naturel que l'élément germanique, beaucoup moins abondant que le fond gaulois et que la mixture romaine, perdît peu à peu du terrain dans le sang. En même temps, il en perdit dans la langue et, d'une part, le celtique, d'autre part, le latin gagnèrent à mesure qu'il se retira. Cette belle et forte langue, dont nous ne connaissons guère que l'apogée, et qui se serait encore perfectionnée en suivant sa voie, commença à déchoir et à se corrompre vers la fin du XIII[e] siècle. Au XV[e], ce n'était plus qu'un patois d'où les éléments germaniques avaient complètement disparu. Ce qui restait de ce trésor dépensé, n'apparaissant désormais que comme une anomalie au milieu des progrès du celtique et du latin, n'offrait plus qu'un aspect illogique et barbare. Au XVI[e] siècle, le retour des études classiques trouva le français dans ce délabrement, et voulut s'en emparer pour le perfectionner dans le sens des langues anciennes. Tel fut le but avoué des littérateurs de cette belle époque. Ils ne réussirent guère, et le XVII[e] siècle, plus sage, ou s'apercevant qu'il ne pouvait maîtriser la puissance irrésistible des choses, ne s'occupa qu'à améliorer, par elle-même, une langue qui se précipitait chaque jour davantage vers les formes les plus naturelles à la race prédominante, c'est-à-dire vers celles qui avaient autrefois constitué la vie grammaticale du celtique.

Bien que la langue d'oil d'abord, la française ensuite aient, dû à la simplicité plus grande des mélanges de races et d'idiomes d'où elles sont issues un plus grand caractère d'unité que le roman, elles ont eu cependant des dialectes qui ont vécu et se maintiennent. Ce n'est pas trop d'honneur pour ces formes que de les appeler des dialectes, et non pas des patois. Leur raison d'être ne se trouve pas dans la corruption du type dominant dont elles ont toujours été au moins les contemporai-

nes. Elle réside dans la proportion différente des éléments celtique, romain et germanique qui ont constitué ou constituent encore notre nationalité. En deçà de la Seine, le dialecte picard est, par l'eurythmie et la lexicologie, tout près du flamand, dont les affinités germaniques sont si évidentes qu'il n'est pas besoin de les relever. En cela, le flamand est resté fidèle aux prédilections de la langue d'oil, qui put, à un certain moment, sans cesser d'être elle-même, admettre, dans les vers d'un poème, les formes et les expressions presque pures du langage parlé à Arras (1).

A mesure qu'on s'avance au delà de la Seine et en deçà de la Loire, les idiomes provinciaux tiennent, de plus en plus, de la nature celtique. Dans le bourguignon, dans les dialectes du pays de Vaud et de la Savoie, la lexicologie même, chose bien digne de remarque, en a gardé de nombreuses traces, qui ne se trouvent pas dans le français, où généralement le latin rustique domine (2).

Je relevais ailleurs (3) comment, à dater du XV[e] siècle, l'influence du nord de la France avait cédé devant la prépondérance croissante des races d'outre-Loire. Il n'y a qu'à rapprocher ce que je dis ici, touchant le langage, de ce qu'alors je disais du sang, pour voir combien est serrée la relation entre l'élément physique et l'instrument phonétique de l'individualité d'une population (4).

Je me suis un peu étendu sur un fait particulier à la France. Si l'on veut le généraliser à toute l'Europe, on ne lui trouvera guère de démentis. Partout on verra que les modifications et les

(1) P. Pâris, *Garin le Loherain*, préface.

(2) Il est toutefois à remarquer que l'accent vaudois et savoyard a quelque chose de méridional qui rappelle fortement la colonie d'Aventicum.

(3) Voir p. 70.

(4) Pott exprime très bien comment les dialectes sont les modifications parlées qui maintiennent l'accord entre l'état de composition du sang et celui de la langue, lorsqu'il dit : « Les dialectes sont la di- « versité dans l'unité, les sections chromatiques de l'Un primordial et « de la lumière unicolore. » (Pott, *Encycl. Erchs. und Grüber*, p. 66.) — C'est, sans doute, une phraséologie obscure; mais ici elle indique assez ce qu'elle entend.

changements successifs d'un idiome ne sont pas, comme on le dit communément, l'œuvre des siècles : s'il en était ainsi, l'ekkhili, le berbère, l'euskara, le bas-breton, auraient depuis longtemps disparu, et ils vivent. Modifications et changements sont amenés, avec un parallélisme bien frappant, par les révolutions survenues dans le sang des générations successives.

Je ne passerai pas, non plus, sous silence un détail qui doit trouver ici son explication. J'ai dit comment certains groupes ethniques pouvaient, sous l'empire d'une aptitude et de nécessités particulières, renoncer à leur idiome naturel pour en accepter un qui leur était plus ou moins étranger. J'ai cité les Juifs, j'ai cité les Parsis. Il existe encore des exemples plus singuliers de cet abandon. Nous voyons des peuples sauvages en possession de langages supérieurs à eux-mêmes, et c'est l'Amérique qui nous offre ce spectacle.

Ce continent a eu cette singulière destinée, que ses populations les plus actives se sont développées, pour ainsi dire, en secret. L'art de l'écriture a fait défaut à ses civilisations. Les temps historiques n'y commencent que très tard, pour rester presque toujours obscurs. Le sol du nouveau monde possède un grand nombre de tribus qui, voisines à voisines, se ressemblent peu, bien qu'appartenant toutes à des origines communes diversement combinées (1).

M. d'Orbigny nous apprend que, dans l'Amérique centrale, le groupe qu'il appelle rameau chiquitéen, est un composé de nations comptant, pour la plus nombreuse, environ quinze mille âmes, et pour celles qui le sont le moins, entre trois cents et cinquante membres, et que toutes ces nations, même les infiniment petites, possèdent des idiomes distincts. Un tel état de choses ne peut résulter que d'une immense anarchie ethnique.

Dans cette hypothèse, je ne m'étonne nullement de voir plusieurs d'entre ces peuplades, comme les Chiquitos, maîtresses d'une langue compliquée et, à ce qu'il semble, assez savante. Chez ces indigènes, les mots dont l'homme se sert ne

(1) Voir au second volume.

sont pas toujours les mêmes que ceux dont use la femme. En tous cas, l'homme, lorsqu'il emploie les expressions de la femme, en modifie les désinences. Ceci est assurément fort raffiné. Malheureusement, à côté de ce luxe lexicologique, le système de numération se présente restreint aux nombres les plus élémentaires. Très probablement, dans une langue en apparence si travaillée, ce trait d'indigence n'est que l'effet de l'injure des siècles, servie par la barbarie des possesseurs actuels. On se rappelle involontairement, en contemplant de telles bizarreries, ces palais somptueux, merveilles de la Renaissance, que les effets des révolutions ont adjugés définitivement à de grossiers villageois. L'œil y admire encore des colonnettes délicates, des rinceaux élégants, des porches sculptés, des escaliers hardis, des arêtes imposantes, luxe inutile à la misère qui les habite; tandis que les toits crevés laissent entrer la pluie, que les planchers s'effondrent et que la pariétaire disjoint les murs qu'elle envahit.

Je puis établir désormais que la philologie, dans ses rapports avec la nature particulière des races, confirme toutes les observations de la physiologie et de l'histoire. Seulement, ses assertions se font remarquer par une extrême délicatesse, et lorsqu'on ne peut s'appuyer que sur elles, rien de plus hasardé que de s'en contenter pour conclure. Sans doute, sans nul doute, l'état d'un langage répond à l'état intellectuel du groupe qui le parle, mais non pas toujours à sa valeur intime. Pour obtenir ce rapport, il faut considérer uniquement la race par laquelle et pour laquelle ce langage a été primitivement créé. Or l'histoire ne paraît nous adresser, à part la famille noire et quelques peuplades jaunes, qu'à des races quartenaires, tout au plus. En conséquence, elle ne nous conduit que devant des idiomes dérivés, dont on ne peut préciser nettement la loi de formation que lorsque ces idiomes appartiennent à des époques comparativement récentes. Il s'ensuit que des résultats ainsi obtenus, et qui ont besoin constamment de la confirmation historique, ne sauraient fournir une classe de preuves bien infaillibles. A mesure qu'on s'enfonce dans l'antiquité et que la lumière vacille davantage, les arguments phi-

lologiques deviennent plus hypothétiques encore. Il est fâcheux de s'y voir réduit lorsqu'on cherche à éclairer la marche d'une famille humaine et à reconnaître les éléments ethniques qui la composent. Nous savons que le sanscrit, le zend, sont des langues parentes. C'est un grand point. Quant à leur racine commune, rien ne nous est révélé. De même pour les autres langues très anciennes. De l'euskara, nous ne connaissons rien que lui-même. Comme il n'a pas, jusqu'à présent, d'analogue, nous ignorons sa généalogie, nous ignorons s'il doit être considéré comme tout à fait primitif, ou bien s'il ne faut voir en lui qu'un dérivé. Il ne saurait donc rien nous apprendre de positif sur la nature simple ou composite du groupe qui le parle.

En matière d'ethnologie, il est bon d'accepter avec gratitude les secours philologiques. Pourtant il ne faut les recevoir que sous réserve, et, autant que possible, ne rien fonder sur eux seuls (1).

Cette règle est commandée par une nécessaire prudence. Cependant tous les faits qui viennent d'être passés en revue établissent que l'identité est originairement entière entre le mérite intellectuel d'une race et celui de sa langue naturelle et propre; que les langues sont, par conséquent, inégales en valeur et en portée, dissemblables dans les formes et dans le fond, comme les races; que leurs modifications ne proviennent que de mélanges avec d'autres idiomes, comme les modifications des races; que leurs qualités et leurs mérites s'absorbent et disparaissent, absolument comme le sang des races, dans une immersion trop considérable d'éléments hétérogènes; enfin que, lorsqu'une langue de caste supérieure se trouve chez un groupe humain indigne d'elle, elle ne manque pas de dé-

(1) On ne doit pas perdre de vue que les précautions ici indiquées ne s'appliquent qu'à la détermination de la généalogie d'un peuple, et non pas d'une famille de peuples. Si une nation change quelquefois de langue, jamais ce fait ne s'est produit et ne pourrait se produire pour tout un faisceau de nationalités, ethniquement identiques, politiquement indépendantes. Les Juifs ont abandonné leur idiome; l'ensemble des nations sémitiques n'a jamais pu perdre ses dialectes natifs et ne saurait en avoir d'autres.

périr et de se mutiler. Si donc il est souvent difficile, dans un cas particulier, de conclure, de prime abord, de la valeur de la langue à celle du peuple qui s'en sert, il n'en reste pas moins incontestable qu'en principe on le peut faire. Je pose donc cet axiome général :

La hiérarchie des langues correspond rigoureusement à la hiérarchie des races.

CHAPITRE XVI.

Récapitulation; caractères respectifs des trois grandes races; effets sociaux des mélanges; supériorité du type blanc et, dans ce type, de la famille ariane.

J'ai montré la place réservée qu'occupe notre espèce dans le monde organique. On a pu voir que de profondes différences physiques, que des différences morales non moins accusées, la séparaient de toutes les autres classes d'êtres vivants. Ainsi mise à part, je l'ai étudiée en elle-même, et la physiologie, bien qu'incertaine dans ses voies, peu sûre dans ses ressources, et défectueuse dans ses méthodes, m'a néanmoins permis de distinguer trois grands types nettement distincts, le noir, le jaune et le blanc.

La variété mélanienne est la plus humble et gît au bas de l'échelle. Le caractère d'animalité empreint dans la forme de son bassin lui impose sa destinée, dès l'instant de la conception. Elle ne sortira jamais du cercle intellectuel le plus restreint. Ce n'est cependant pas une brute pure et simple, que ce nègre à front étroit et fuyant, qui porte, dans la partie moyenne de son crâne, les indices de certaines énergies grossièrement puissantes. Si ces facultés pensantes sont médiocres ou même nulles, il possède dans le désir, et par suite dans la volonté, une intensité souvent terrible. Plusieurs de ses sens

sont développés avec une vigueur inconnue aux deux autres races : le goût et l'odorat principalement (1).

Mais là, précisément, dans l'avidité même de ses sensations, se trouve le cachet frappant de son infériorité. Tous les aliments lui sont bons, aucun ne le dégoûte, aucun ne le repousse. Ce qu'il souhaite, c'est manger, manger avec excès, avec fureur; il n'y a pas de répugnante charogne indigne de s'engloutir dans son estomac. Il en est de même pour les odeurs, et sa sensualité s'accommode non seulement des plus grossières, mais des plus odieuses. A ces principaux traits de caractère il joint une instabilité d'humeur, une variabilité de sentiments que rien ne peut fixer, et qui annule, pour lui, la vertu comme le vice. On dirait que l'emportement même avec lequel il poursuit l'objet qui a mis sa sensitivité en vibration et enflammé sa convoitise, est un gage du prompt apaisement de l'une et du rapide oubli de l'autre. Enfin il tient également peu à sa vie et à celle d'autrui; il tue volontiers pour tuer, et cette machine humaine, si facile à émouvoir, est, devant la souffrance, ou d'une lâcheté qui se réfugie volontiers dans la mort, ou d'une impassibilité montrueuse.

La race jaune se présente comme l'antithèse de ce type. Le crâne, au lieu d'être rejeté en arrière, se porte précisément en avant. Le front, large, osseux, souvent saillant, développé en hauteur, plombe sur un facies triangulaire, où le nez et le menton ne montrent aucune des saillies grossières et rudes qui font remarquer le nègre. Une tendance générale à l'obésité n'est pas là un trait tout à fait spécial, pourtant il se rencontre plus fréquemment chez les tribus jaunes que dans les autres variétés. Peu de vigueur physique, des dispositions à l'apathie. Au moral, aucun de ces excès étranges, si communs chez les Mélaniens. Des désirs faibles, une volonté plutôt obstinée qu'extrême, un goût perpétuel mais tranquille pour les jouissances matérielles; avec une rare gloutonnerie, plus de choix que les nègres dans les mets destinés à la satisfaire. En

(1) « Le goût et l'odorat sont, chez le nègre, aussi puissants qu'informes. Il mange tout, et les odeurs les plus répugnantes, à notre avis, lui sont agréables. » (Pruner, ouvrage cité, t. I, p. 133.)

toutes choses, tendances à la médiocrité; compréhension assez facile de ce qui n'est ni trop élevé ni trop profond (1); amour de l'utile, respect de la règle, conscience des avantages d'une certaine dose de liberté. Les jaunes sont des gens pratiques dans le sens étroit du mot. Ils ne rêvent pas, ne goûtent pas les théories, inventent peu, mais sont capables d'apprécier et d'adopter ce qui sert. Leurs désirs se bornent à vivre le plus doucement et le plus commodément possible. On voit qu'ils sont supérieurs aux nègres. C'est une populace et une petite bourgeoisie que tout civilisateur désirerait choisir pour base de sa société : ce n'est cependant pas de quoi créer cette société ni lui donner du nerf, de la beauté et de l'action.

Viennent maintenant les peuples blancs. De l'énergie réfléchie, ou pour mieux dire, une intelligence énergique; le sens de l'utile, mais dans une signification de ce mot beaucoup plus large, plus élevée, plus courageuse, plus idéale que chez les nations jaunes; une persévérance qui se rend compte des obstacles et trouve, à la longue, les moyens de les écarter; avec une plus grande puissance physique, un instinct extraordinaire de l'ordre, non plus seulement comme gage de repos et de paix, mais comme moyen indispensable de conservation, et, en même temps, un goût prononcé de la liberté, même extrême; une hostilité déclarée contre cette organisation formaliste où s'endorment volontiers les Chinois, aussi bien que contre le despotisme hautain, seul frein suffisant aux peuples noirs.

Les blancs se distinguent encore par un amour singulier de la vie. Il paraît que, sachant mieux en user, ils lui attribuent plus de prix, ils la ménagent davantage, en eux-mêmes et dans les autres. Leur cruauté, quand elle s'exerce, a la conscience de ses excès, sentiment très problématique chez les noirs. En même temps, cette vie occupée, qui leur est si précieuse, ils ont découvert des raisons de la livrer sans murmure. Le premier de ces mobiles, c'est l'honneur, qui, sous des noms à peu près pareils, a occupé une énorme place dans les idées, depuis le commencement de l'espèce. Je n'ai pas besoin d'ajouter que

(1) Carus, *Ueber ung.*, etc., p. 60.

ce mot d'honneur et la notion civilisatrice qu'il renferme sont, également, inconnus aux jaunes et aux noirs.

Pour terminer le tableau, j'ajoute que l'immense supériorité des blancs, dans le domaine entier de l'intelligence, s'associe à une infériorité non moins marquée dans l'intensité des sensations. Le blanc est beaucoup moins doué que le noir et que le jaune sous le rapport sensuel. Il est ainsi moins sollicité et moins absorbé par l'action corporelle, bien que sa structure soit remarquablement plus vigoureuse (1).

Tels sont les trois éléments constitutifs du genre humain, ce que j'ai appelé les types secondaires, puisque j'ai cru devoir laisser en dehors de la discussion l'individu adamite. C'est de la combinaison des variétés de chacun de ces types, se mariant entre elles, que les groupes tertiaires sont issus. Les quatrièmes formations sont nées du mariage d'un de ces types tertiaires ou d'une tribu pure avec un autre groupe ressortant d'une des deux espèces étrangères.

Au-dessous de ces catégories, d'autres se sont révélées et se révèlent chaque jour. Les unes très caractérisées, formant de nouvelles originalités distinctes, parce qu'elles proviennent de fusions achevées; les autres incomplètes, désordonnées, et, on peut le dire, antisociales, parce que leurs éléments, ou trop disparates, ou trop nombreux, ou trop infimes, n'ont pas eu le temps ni la possibilité de se pénétrer d'une manière féconde. A la multitude de toutes ces races métisses si bigarrées qui composent désormais l'humanité entière, il n'y a pas à assigner d'autres bornes que la possibilité effrayante de combinaisons des nombres.

Il serait inexact de prétendre que tous les mélanges sont mauvais et nuisibles. Si les trois grands types, demeurant strictement séparés, ne s'étaient pas unis entre eux, sans doute la suprématie serait toujours restée aux plus belles des tribus blanches, et les variétés jaunes et noires auraient rampé éternellement aux pieds des moindres nations de cette race. C'est

(1) M. Martius remarque que l'Européen surpasse les hommes de couleur en intensité du fluide nerveux. (*Reise in Brasilien*, t. I, p. 259.)

un état en quelque sorte idéal, puisque l'histoire ne l'a pas vu. Nous ne pouvons l'imaginer qu'en reconnaissant l'incontestable prédominance de ceux de nos groupes demeurés les plus purs.

Mais tout n'aurait pas été gain dans une telle situation. La supériorité relative, en persistant d'une manière plus évidente, n'aurait pas, il faut le reconnaître, été accompagnée de certains avantages que les mélanges ont produits, et qui, bien que ne contre-balançant pas, tant s'en faut, la somme de leurs inconvénients, n'en sont pas moins dignes d'être, quelquefois, applaudis. C'est ainsi que le génie artistique, également étranger aux trois grands types, n'a surgi qu'à la suite de l'hymen des blancs avec les nègres. C'est encore ainsi que, par la naissance de la variété malaye, il est sorti des races jaunes et noires une famille plus intelligente que sa double parenté, et que de l'alliance jaune et blanche il est issu, de même, des intermédiaires très supérieurs aux populations purement finnoises aussi bien qu'aux tribus mélaniennes.

Je ne le nie pas : ce sont là de bons résultats. Le monde des arts et de la noble littérature résultant des mélanges du sang, les races inférieures améliorées, ennoblies, sont autant de merveilles auxquelles il faut applaudir. Les petits ont été élevés. Malheureusement les grands, du même coup, ont été abaissés, et c'est un mal que rien ne compense ni ne répare. Puisque j'énumère tout ce qui est en faveur des mélanges ethniques, j'ajouterai encore qu'on leur doit bien des raffinements de mœurs, de croyances, surtout des adoucissements de passions et de penchants. Mais ce sont autant de bénéfices transitoires, et si je reconnais que le mulâtre, dont on peut faire un avocat, un médecin, un commerçant, vaut mieux que son grand-père nègre, entièrement inculte et propre à rien, je dois avouer aussi que les Brahmanes de l'Inde primitive, les héros de l'Iliade, ceux du Schahnameh, les guerriers scandinaves, tous fantômes si glorieux des races les plus belles, désormais disparues, offraient une image plus brillante et plus noble de l'humanité, étaient surtout des agents de civilisation et de grandeur plus actifs, plus intelligents, plus sûrs que les

populations métisses, cent fois métisses, de l'époque actuelle, et cependant, déjà, ils n'étaient pas purs.

Quoi qu'il en soit, l'état complexe des races humaines est l'état historique, et une des principales conséquences de cette situation a été de jeter dans le désordre une grande partie des caractères primitifs de chaque type. On a vu, par suite d'hymens multipliés, les prérogatives, non seulement diminuer d'intensité comme les défauts, mais aussi se séparer, s'éparpiller et se faire souvent contraste. La race blanche possédait originairement le monopole de la beauté, de l'intelligence et de la force. A la suite de ses unions avec les autres variétés, il se rencontra des métis beaux sans être forts, forts sans être intelligents, intelligents avec beaucoup de laideur et de débilité. Il se trouva aussi que la plus grande abondance possible du sang des blancs, quand elle s'accumulait, non pas d'un seul coup, mais par couches successives, dans une nation, ne lui apportait plus ses prérogatives naturelles. Elle ne faisait souvent qu'augmenter le trouble déjà existant dans les éléments ethniques et ne semblait conserver de son excellence native qu'une plus grande puissance dans la fécondation du désordre. Cette anomalie apparente s'explique aisément, puisque chaque degré de mélange parfait produit, outre une alliance d'éléments divers, un type nouveau, un développement de facultés particulières. Aussitôt qu'à une série de créations de ce genre d'autres éléments viennent s'adjoindre encore, la difficulté d'harmoniser le tout crée l'anarchie, et plus cette anarchie augmente, plus les meilleurs, les plus riches, les plus heureux apports perdent leur mérite et, par le seul fait de leur présence, augmentent un mal qu'ils se trouvent impuissants à calmer. Si donc les mélanges sont, dans une certaine limite, favorables à la masse de l'humanité, la relèvent et l'ennoblissent, ce n'est qu'aux dépens de cette humanité même, puisqu'ils l'abaissent, l'énervent, l'humilient, l'étêtent dans ses plus nobles éléments, et quand bien même on voudrait admettre que mieux vaut transformer en hommes médiocres des myriades d'êtres infimes que de conserver des races de princes dont le sang, subdivisé, appauvri, frelaté, devient l'élément

déshonoré d'une semblable métamorphose, il resterait encore ce malheur que les mélanges ne s'arrêtent pas; que les hommes médiocres, tout à l'heure formés aux dépens de ce qui était grand, s'unissent à de nouvelles médiocrités, et que de ces mariages, de plus en plus avilis, naît une confusion qui, pareille à celle de Babel, aboutit à la plus complète impuissance, et mène les sociétés au néant auquel rien ne peut remédier.

C'est là ce que nous apprend l'histoire. Elle nous montre que toute civilisation découle de la race blanche, qu'aucune ne peut exister sans le concours de cette race, et qu'une société n'est grande et brillante qu'à proportion qu'elle conserve plus longtemps le noble groupe qui l'a créée, et que ce groupe lui-même appartient au rameau le plus illustre de l'espèce. Pour exposer ces vérités dans un jour éclatant, il suffit d'énumérer, puis d'examiner les civilisations qui ont régné dans le monde, et la liste n'en est pas longue.

Du sein de ces multitudes de nations qui ont passé ou vivent encore sur la terre, dix seulement se sont élevées à l'état de sociétés complètes. Le reste, plus ou moins indépendant, gravite à l'entour comme les planètes autour de leurs soleils. Dans ces dix civilisations, s'il se trouve, soit un élément de vie étranger à l'impulsion blanche, soit un élément de mort qui ne provienne pas des races annexées aux civilisateurs, ou du fait des désordres introduits par les mélanges, il est évident que toute la théorie exposée dans ces pages est fausse. Au contraire, si les choses se trouvent telles que je les annonce, la noblesse de notre espèce reste prouvée de la manière la plus irréfragable, et il n'y a plus moyen de la contester. C'est là que se rencontrent donc, tout à la fois, la seule confirmation suffisante et le détail désirable des preuves du système. C'est là, seulement, que l'on peut suivre, avec une exactitude satisfaisante, le développement de cette affirmation fondamentale, que les peuples ne dégénèrent que par suite et en proportion des mélanges qu'ils subissent, et dans la mesure de qualité de ces mélanges; que, quelle que soit cette mesure, le coup le plus rude dont puisse être ébranlée la vitalité d'une

civilisation, c'est quand les éléments régulateurs des sociétés et les éléments développés par les faits ethniques en arrivent à ce point de multiplicité qu'il leur devient impossible de s'harmoniser, de tendre, d'une manière sensible, vers une homogénéité nécessaire, et, par conséquent, d'obtenir, avec une logique commune, ces instincts et ces intérêts communs, seules et uniques raisons d'être d'un lien social. Pas de plus grand fléau que ce désordre, car, si mauvais qu'il puisse rendre le temps présent, il prépare un avenir pire encore.

Pour entrer dans ces démonstrations, je vais aborder la partie historique de mon sujet. C'est une tâche vaste, j'en conviens; cependant, elle se présente si fortement enchaînée dans toutes ses parties, et, là, si concordante, convergeant si strictement vers le même but, que, loin d'être embarrassé de sa grandeur, il me semble en tirer un puissant secours pour mieux établir la solidité des arguments que je vais moissonner. Il me faudra, sans doute, parcourir, avec les migrations blanches, une grande partie de notre globe. Mais ce sera toujours rayonner autour des régions de la haute Asie, point central d'où la race civilisatrice est primitivement descendue. J'aurai à rattacher, tour à tour, au domaine de l'histoire, des contrées qui, entrées une fois dans sa possession, ne pourront plus s'en séparer. Là, je verrai se déployer, dans toutes leurs conséquences, les lois ethniques et leur combinaison. Je constaterai avec quelle régularité inexorable et monotone elles imposent leur application. De l'ensemble de ce spectacle, à coup sûr bien imposant, de l'aspect de ce paysage animé qui embrasse, dans son cadre immense, tous les pays de la terre où l'homme s'est montré vraiment dominateur; enfin, de ce concours de tableaux également émouvants et grandioses, je tirerai, pour établir l'inégalité des races humaines et la prééminence d'une seule sur toutes les autres, des preuves incorruptibles comme le diamant, et sur lesquelles la dent vipérine de l'idée démagogique ne pourra mordre. Je vais donc quitter, ici, la forme de la critique et du raisonnement pour prendre celle de la synthèse et de l'affirmation. Il ne me reste plus qu'à faire bien connaître le terrain sur lequel je m'établis. Ce sera court.

J'ai dit que les grandes civilisations humaines ne sont qu'au nombre de dix et que toutes sont issues de l'initiative de la race blanche (1). Il faut mettre en tête de la liste :

I. La civilisation indienne. Elle s'est avancée dans la mer des Indes, dans le nord et à l'est du continent asiatique, au delà du Brahmapoutra. Son foyer se trouvait dans un rameau de la nation blanche des Arians.

II. Viennent ensuite les Égyptiens. Autour d'eux se rallient les Éthiopiens, les Nubiens, et quelques petits peuples habitant à l'ouest de l'oasis d'Ammon. Une colonie ariane de l'Inde, établie dans le haut de la vallée du Nil, a créé cette société.

III. Les Assyriens, auxquels se rattachent les Juifs, les Phéniciens, les Lydiens, les Carthaginois, les Hymiarites, ont dû leur intelligence sociale à ces grandes invasions blanches auxquelles on peut conserver le nom de descendants de Cham et de Sem. Quant aux Zoroastriens-Iraniens qui dominèrent dans l'Asie antérieure sous le nom de Mèdes, de Perses et de Bactriens, c'était un rameau de la famille ariane.

IV. Les Grecs étaient issus de la même souche ariane, et ce furent les éléments sémitiques qui la modifièrent.

V. Le pendant de ce qui arrive pour l'Égypte se rencontre en Chine. Une colonie ariane, venue de l'Inde, y apporta les lumières sociales. Seulement, au lieu de se mêler, comme sur les bords du Nil, avec des populations noires, elle se fondit dans des masses malaises et jaunes, et reçut, en outre, par le nord-ouest, d'assez nombreux apports d'éléments blancs, également arians, mais non plus hindous (2).

(1) Je suis encore plus généreux que M. J. Mohl. Le savant professeur exprime ainsi son opinion à ce sujet : « Quand on réfléchit qu'il n'y a eu dans le monde que trois grandes impulsions civilisatrices, celle donnée par les Indiens, celle donnée par les Sémites et celle donnée par les Chinois, que l'histoire de l'esprit humain n'est que le développement et la lutte de ces trois éléments, on comprend alors de quelle importance, etc. (*Rapport annuel fait à la Société asiatique*, 1851.) On ne verra rien, du reste, dans ce que j'ai à dire qui contredise ce point de vue fort exact, mais un peu abstrait.

(2) Ainsi que j'ai déjà eu occasion d'en avertir le lecteur, je me vois

VI. L'ancienne civilisation de la péninsule italique, d'où sortit la culture romaine, fut une marqueterie de Celtes, d'Ibères, d'Arians et de Sémites.

VII. Les races germaniques transformèrent, au v[e] siècle, le génie de l'Occident. Elles étaient arianes.

VIII, IX, X. Sous ces chiffres, je classerai les trois civilisations de l'Amérique, celles des Alléghaniens, des Mexicains et des Péruviens.

Sur les sept premières civilisations, qui sont celles de l'ancien monde, six appartiennent, en partie du moins, à la race ariane, et la septième, celle d'Assyrie, doit à cette même race la renaissance iranienne, qui est restée son plus illustre monument historique. Presque tout le continent d'Europe est occupé, actuellement, par des groupes où existe le principe blanc, mais où les éléments non arians sont les plus nombreux. Point de civilisation véritable chez les nations européennes, quand les rameaux arians n'ont pas dominé.

Dans les dix civilisations, pas une race mélanienne n'apparaît au rang des initiateurs. Les métis seuls parviennent au rang des initiés.

De même, point de civilisations spontanées chez les nations jaunes, et la stagnation lorsque le sang arian s'est trouvé épuisé.

Voilà le thème dont je vais suivre le rigoureux développement dans les annales universelles. La première partie de mon ouvrage se termine ici.

quelquefois contraint de poser *à priori*, comme déjà démontrés, des faits qui sont discutés plus tard. Je demande pardon de cette liberté sans laquelle il me serait impossible de cheminer. Tout ce que je puis faire, c'est d'en restreindre l'usage aux cas véritablement impérieux. L'origine ariane des sociétés égyptienne et chinoise appelle la démonstration, je ne me le dissimule pas, et je ferai de mon mieux pour la donner.

LIVRE SECOND.

CIVILISATION ANTIQUE RAYONNANT DE L'ASIE CENTRALE AU SUD-OUEST.

CHAPITRE PREMIER.

Les Chamites.

Les premières traces de l'histoire certaine remontent à une époque antérieure à l'an 5000 avant la naissance de Jésus-Christ (1). Vers cette date, la présence évidente des hommes commence à troubler le silence des siècles. On entend bourdonner les fourmilières des nations du côté de l'Asie inférieure. Le bruit se prolonge au sud, dans la direction de la péninsule arabique et du continent africain; tandis que, vers l'est, partant des hautes vallées ouvertes sur les versants du Bolor (2), il se répercute, d'échos en échos, jusque vers les régions situées sur la rive gauche de l'Indus.

Les populations qui appellent d'abord nos regards sont de race noire.

(1) L'opinion de Klaproth (*Asia polyglotta*) ne les reporte pas plus haut que l'an 3000; mais d'autres chronologistes sont plus larges dans leur estimation, entre autres M. Lepsius, dans ses travaux sur l'Égypte. Il rend l'opinion de Klaproth tout à fait inadmissible, puisqu'il fait remonter une classe entière de monuments égyptiens à l'an 4000. (Lepsius, *Briefe über Ægypten, Æthiopien und der Halbinsel des Sinai;* Berlin, 1852.) Je n'ai pas, du reste, à m'occuper d'un tel problème. Il importe peu à mon sujet. Je ne prétends ici qu'à fixer, à peu près, la pensée du lecteur.

(2) J'entends désigner la chaîne qui, s'attachant à l'Hindou-Kho septentrional, remonte au nord, coupe le Thian-Chan et incline à l'oues vers le lac Kabankoul. (Voir M. A. de Humboldt, *Asie centrale*, carte.)

Cette diffusion extrême de la famille mélanienne ne peut manquer de surprendre (1). Non contente du continent qui lui appartient tout entier, nous la voyons, avant la naissance d'aucune société, maîtresse et dominatrice absolue de l'Asie méridionale, et lorsque, plus tard, nous monterons vers le pôle nord, nous découvrirons encore d'anciennes peuplades du même sang, oubliées jusqu'à nos jours dans les montagnes chinoises du Kouenloun et au delà des îles du Japon. Si extraordinaire que le fait puisse paraître, telle fut pourtant, aux premiers âges, la fécondité de cette immense catégorie du genre humain (2).

Soit qu'il faille la tenir pour simple ou composée (3), soit qu'on la considère dans les régions brûlantes du midi ou dans les vallées glacées du septentrion, elle ne transmet aucun vestige de civilisation, ni présente ni possible. Les mœurs de

(1) Il résulte, des plus récentes découvertes opérées dans le centre et le sud de l'Afrique, que les populations de cette partie du monde ont été étrangement agitées et déplacées à des époques inconnues. (Voir dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* et dans la *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, les travaux de Pott, d'Ewald et du missionnaire protestant Krapf.)

(2) Sur les habitants noirs du Kouenloun, voir Ritter, *Erdkunde, Asien;* Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 391. — On trouve encore d'autres noirs à cheveux crépus et laineux dans le Kamaoun, où ils s'appellent *Rawats* et *Rajeh*. C'est, probablement, une branche des *Thums* du Népal. (Ritter, *Erdkunde, Asien*, t. II, p. 1044.) — Dans l'Assam, au sud du district de Queda, habitent les *Samang*, sauvages à cheveux crépus, ressemblant du reste aux Papouas de la Nouvelle-Guinée (Ritter, ouvr. cité, t. III, p. 1131). — A Formose, autres nègres ressemblant aux Haraforas. (Ritter, t. III, p. 879.) — Kæmpfer parle d'habitants noirs dans les îles au sud du Japon (p. 81). — Elphinstone (*Account of the kingdom of Cabul*, p. 493) mentionne dans le Sedjistan, sur le lac Zareh, la présence d'une peuplade nègre, etc.

(3) Elle comptait, certainement, plusieurs variétés, puisque la note précédente indique des nègres à cheveux crépus dans le Kamaoun, dans l'Assan, etc., tandis que la plupart des nègres asiatiques ont les cheveux plats. M. Lassen a donc eu tort de dire (*Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 390) que les nègres asiatiques n'ont pas les cheveux laineux des Africains ni le ventre saillant des Pélagiens. C'est une race très mélangée, un type tertiaire incontestable et qui tient, par tous les côtés, aux familles africaines et océaniennes.

ces peuplades paraissent avoir été des plus brutalement cruelles. La guerre d'extermination, voilà pour leur politique ; l'anthropophagie, voilà pour leur morale et leur culte. Nulle part, on ne voit ni villes, ni temples, ni rien qui indique un sentiment quelconque de sociabilité. C'est la barbarie dans toute sa laideur, et l'égoïsme de la faiblesse dans toute sa férocité. L'impression qu'en reçurent les observateurs primitifs, issus d'un autre sang, que je vais bientôt introduire sur la scène, fut partout la même, mêlée de mépris, de terreur et de dégoût. Les bêtes de proie semblèrent d'une trop noble essence pour servir de point de comparaison avec ces tribus hideuses. Des singes suffirent à en représenter l'idée au physique, et quant au moral, on se crut obligé d'évoquer la ressemblance des esprits de ténèbres (1).

Tandis que le monde central était, jusque très avant dans le nord-est, inondé par de pareils essaims, la partie boréale de l'Asie, les bords de la mer Glaciale et l'Europe, presque en totalité, se trouvaient au pouvoir d'une variété toute différente (2). C'était la race jaune, qui, s'échappant du grand continent d'Amérique, s'était avancée à l'est et à l'ouest sur les bords des deux océans, et se répandait, d'un côté, vers le sud, où, par son hymen avec l'espèce noire, elle donnait

(1) Deuteron., II, 9. — « Filiis Loth tradidi Ar in possessionem, « 10. Enim primi fuerunt habitatores ejus, populus magnus, et « validus, et tam excelsus, ut de Enacim Stirpe, 11. Quasi gigantes « crederentur. » Et encore dans le même livre : « 20. Terra gigantum « reputata est, et in ipsa olim habitaverunt gigantes quos Ammonitæ « vocant Zomzommim, 21. Populus magnus, et multus et proceræ « longitudinis, sicut Enacim. » (Voir, plus bas, la note sur les Chorréens.)

(2) Les nègres affectionnent les généalogies qui commencent, non pas au soleil, ni à la lune, mais aux bêtes. Les Sahos, sur la mer Rouge, non loin de Massowa, se disent descendus, à la treizième génération, d'un certain Aa'saor, أعسور, fils d'une lionne et habitant des montagnes. Le choix de l'animal est, cette fois, assez noble, il faut l'avouer. Les fréquents contacts avec les Arabes ont produit quelque ennoblissement de l'imagination. (Voir Ewald, *Ueber die Sahosprache in Æthiopien*, dans la *Zeitschrift für die Kunde der Morgenlandes*, t. V, p. 13.)

naissance à la populeuse famille malaye, et, de l'autre, vers l'ouest, ce qui la conduisait sur les terres européennes encore inoccupées.

Cette bifurcation de l'invasion jaune démontre, d'une manière évidente, que les flots des arrivants rencontraient, sur leur front, une cause puissante qui les contraignait à se diviser. Ils étaient brisés, vers les plaines de la Mantchourie, par une digue forte et compacte, et bien du temps se passa avant qu'ils pussent inonder, à leur aise, les vastes régions centrales où campent, aujourd'hui, leurs descendants. Ils ruisselaient donc, en nombreux courants, sur les flancs de l'obstacle, occupant d'abord les contrées désertes, et c'est pour ce motif que les peuples jaunes devinrent les premiers possesseurs de l'Europe.

Cette race a semé ses tombeaux et quelques-uns de ses instruments de chasse et de guerre dans les steppes de la Sibérie, comme dans les forêts scandinaves et les tourbières des îles Britanniques (1). A prononcer d'après la façon de ces ustensiles, on ne saurait juger la race jaune beaucoup plus favorablement que les maîtres noirs du sud. Ce n'était pas alors, sur la plus grande partie de la terre, le génie, ni même l'intelligence, qui tenait le sceptre. La violence, la plus faible des forces, possédait seule la domination.

Combien de temps dura cet état de choses? En un sens, la réponse est facile : ce régime se prolonge encore partout où les espèces noire et jaune sont demeurées à l'état tertiaire. Ainsi, cette ancienne histoire n'est pas spéculative. Elle peut servir de miroir à l'état contemporain d'une notable portion du globe. Mais de dire quand la barbarie a commencé, voilà ce qui dépasse les forces de la science. Par sa nature même elle est négative, parce qu'elle reste sans action. Elle végète inaperçue, et l'on ne peut constater son existence que le jour où une force de nature contraire se présente pour la battre en brèche. Ce jour fut celui de l'apparition de la race blanche au

(1) Prichard, *Histoire naturelle de l'homme* (trad. de M. Roulin), t. I, p. 259.

milieu des noirs. De ce moment seul, nous pouvons entrevoir une aurore planant au-dessus du chaos humain. Tournons-nous donc vers les origines de la famille d'élite, afin d'en saisir les premiers rayonnements.

Cette race ne paraît pas être moins ancienne que les deux autres. Avant ses invasions, elle vivait en silence, préparant les destinées humaines et grandissant, pour la gloire de la planète, dans une partie de notre globe qui, depuis est redevenue bien obscure.

Il est, entre les deux mondes du nord et du sud, et, pour me servir de l'expression hindoue, entre le pays du midi, contrée de la mort, et le pays septentrional, région des richesses (1), une série de plateaux qui semblent isolés du reste de l'univers, d'un côté par des montagnes d'une hauteur incomparable, de l'autre par des déserts de neige et une mer de glace (2).

Là un climat dur et sévère semblerait particulièrement propre à l'éducation des races fortes, s'il en avait élevé ou transformé plusieurs. Des vents glacés et violents, de courts étés, de longs hivers, en un mot, plus de maux que de biens, rien de ce que l'on dit propre à exciter, à développer, à créer le génie civilisateur : voilà l'aspect de cette terre. Mais, à côté de tant de rudesse, et comme un véritable symbole des mérites secrets de toute austérité, le sol recouvre d'immenses richesses minérales. Ce pays redoutable est, par excellence, le pays des richesses et des pierres fines (3). Sur ses montagnes habitent

(1) Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I.

(2) A. de Humboldt, *Asie centrale*, t. I.

(3) A. de Humboldt, *Asie centrale*, t. I, p. 389. — « Les recherches « des dernières années et la conviction que l'on a obtenue de la ri- « chesse métallique que possède encore de nos jours l'Asie boréale, « jusque dans la région des plaines, nous conduit presque involon- « tairement aux Issédons, aux Arimaspes et à ces griffons, gardiens « de l'or, auxquels Aristée de Proconnèse et, deux cents ans après lui, « Hérodote, ont donné une si grande célébrité. J'ai visité ces vallons « où, à la pente méridionale de l'Oural, on a trouvé, il n'y a que « quinze ans, à peu de pouces sous le gazon, et très rapprochées les « unes des autres, des masses arrondies d'or, d'un poids de 13, de 16

des animaux à fourrures et à lainage précieux, et le musc, cette production si chère aux Asiatiques, devait un jour en sortir. Tant de merveilles restent pourtant inutiles quand des mains habiles ne sont pas là pour les dévoiler et leur donner leur prix.

Mais ce n'étaient ni l'or, ni les diamants, ni les fourrures, ni le musc, dont ces régions devaient tirer leur gloire : leur honneur incomparable, c'est d'avoir élevé la race blanche.

Différente, tout à la fois, et des sauvages noirs du sud et des barbares jaunes du nord, cette variété humaine, bornée, dans ses débuts, à la part du monde la plus restreinte, la moins fertile, devait évidemment conquérir le reste, s'il était dans les desseins de la Providence que ce reste fût jamais mis en valeur. Un tel effort dépassait trop absolument le pouvoir des misérables multitudes maîtresses du tout. La tâche semble d'ailleurs tellement difficile, même pour les blancs, que cinq mille années n'ont pas encore suffi à son entier accomplissement.

La famille prédestinée ne peut, comme ses deux servantes, qu'être très obscurément définie. Elle porta partout de grandes similitudes, qui autorisent et forcent même à la ranger, tout entière, sous une même dénomination : celle, un peu vague et très incomplète, de *race blanche*. Comme, en même temps, ses principales ramifications trahissent des aptitudes assez diverses et se caractérisent facilement à part, on peut juger qu'il n'y a pas d'identité complète dans les origines de l'ensemble; et, de même que la race noire et les habitants de l'hémisphère boréal présentent, dans le sein de leurs espèces

« et de 24 livres. Il est assez probable que des masses plus volumineu-
« ses encore ont existé jadis à la surface même du sol, sillonnée par
« les eaux courantes. Comment donc s'étonner que cet or, analogue
« aux blocs erratiques, ait été recueilli par des peuples chasseurs
« ou pasteurs, etc. » C'est le Hataka, le pays de l'or de la géographie mythologique des Hindous. Les trésors y sont abondants et gardés par des gnomes appelés *Guhyakas* (de *guh*, cacher), dans lesquels on reconnaît les Finnois, les mineurs à la taille ramassée. Nous leur verrons jouer le même rôle chez les Scandinaves. (Lassen, *Ind. Alterht.*, t. II, p. 62.)

respectives, des différences bien tranchées, il est vraisemblable aussi que la physiologie des blancs offrait, dès le principe, une semblable multiplicité de types. Plus tard nous rechercherons les traces de ces divergences. Ne nous occupons ici que des caractères communs.

Le premier examen en met en lumière un bien important : la race blanche ne nous apparaît jamais à l'état rudimentaire où nous voyons les autres. Dès le premier moment, elle se montre relativement cultivée et en possession des principaux éléments d'un état supérieur, qui, développé, plus tard, par ses rameaux multiples, aboutira à des formes diverses de civilisation.

Elle vivait encore réunie dans les pays reculés de l'Asie septentrionale, qu'elle jouissait déjà des enseignements d'une cosmogonie que nous devons supposer savante, puisque les peuples modernes les plus avancés n'en ont pas d'autre, que dis-je? n'ont que des fragments de cette science antique consacrée par la religion (1). Outre ces lumières sur les origines du monde, les blancs gardaient le souvenir des premiers ancêtres, tant de ceux qui avaient succédé aux Noachides, que des patriarches antérieurs à la dernière catastrophe cosmique. On serait en droit d'en induire que, sous les trois noms de Sem, de Cham et de Japhet, ils classaient non pas tous nos congénères, mais uniquement les branches de la seule race considérée par eux comme véritablement humaine, c'est-à-dire de la leur. Le mépris profond qu'on leur connut, plus tard, pour les autres espèces en serait une preuve assez forte.

Lorsqu'on a appliqué le nom de Cham, tantôt aux Égyptiens, tantôt aux races noires, on ne l'a fait qu'arbitrairement dans un seul pays, dans des temps relativement récents et par suite

(1) Suivant Ewald, les Sémites reconnaissent, comme leur lieu commun d'origine, le haut pays du nord-est, c'est-à-dire le lieu d'où sortirent les Zoroastriens. Il existe aussi, entre les premiers peuples de l'Asie antérieure et les Arians, des traditions communes qui ont devancé la formation des systèmes idiomatiques respectifs, tels que les quatre âges du monde, les dix ancêtres primitifs, le déluge, etc. (Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 528; Ewald, *Geschichte des volkes Israël*, t. I, p 304.)

d'analogies de sons qui ne présentent rien de certain et ne suffisent pas à une étymologie sérieuse.

Quoi qu'il en soit, voilà ces peuples blancs, longtemps avant les temps historiques, pourvus, dans leurs différentes branches, des deux éléments principaux de toute civilisation : une religion, une histoire.

Quant à leurs mœurs, un trait saillant en est resté : ils ne combattaient pas à pied, comme, probablement, leurs grossiers voisins du nord et de l'est. Ils s'élançaient contre leurs ennemis, montés sur des chariots de guerre, et, de cette habitude conservée, unanimement, par les Égyptiens, les Hindous, les Assyriens, les Perses, les Grecs, les Galls, on est en droit de conclure un certain raffinement dans la science militaire, qu'il eût été impossible d'atteindre sans la pratique de plusieurs arts compliqués, tels que le travail du bois, du cuir, la connaissance des métaux, et le talent de les extraire et de les fondre. Les blancs primitifs savaient, aussi, tisser des étoffes (1) pour leur habillement et vivaient réunis et sédentaires dans de grands villages (2), ornés de pyramides, d'obélisques et de tumulus de pierre ou de terre.

Ils avaient su réduire les chevaux en domesticité. Leur mode d'existence était la vie pastorale. Leurs richesses consistaient en troupeaux nombreux de taureaux et de génisses (3). L'étude comparée des langues, d'où jaillissent, chaque jour, tant de faits curieux et inattendus, paraît établir, d'accord avec la nature de leurs territoires, qu'ils ne s'adonnaient que peu à l'agriculture (4).

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 815.

(2) Id., *ibid.*, t. I, p. 816.

(3) Il semble que l'existence pastorale ait d'abord été inventée par l'espèce blanche. Ce qui l'indiquerait, c'est que plusieurs familles jaunes ont ignoré l'usage du lait, et cela dans un état de civilisation avancée. Les habitants de certaines parties de la Chine et de la Cochinchine ne traient jamais leurs vaches. Les Aztèques ne pratiquent même pas la domestication des animaux. (Voir Prescott, *History of the conquest of Mejico*, t. III, p. 257; et A. de Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. III, p. 58.)

(4) Les méthodes que l'on a employées pour tirer, en quelque sorte, du néant ces renseignements, que l'on pourrait appeler l'histoire an-

Voilà donc une race en possession des vérités primordiales de la religion, douée à un haut degré de la préoccupation du passé, sentiment qui la distinguera toujours et qui n'illustrera pas moins les Arabes et les Hébreux que les Hindous, les

téhistorique, ne sont pas sans analogie avec les ingénieux travaux des géologues, et, trouvées par non moins de sagacité et d'acutesse d'esprit, elles conduisent à des résultats aussi précis, aussi incontestables, et tels que les annales positives sont loin de les donner toujours. Ainsi, de ce qu'on rencontre l'usage du char de guerre chez tous les peuples que j'ai énumérés, on conclut, et avec toute raison, que cette mode guerrière était pratiquée par les rameaux blancs d'où sont descendus les Égyptiens, les Hindous, les Galls. En effet, l'idée de combattre en voiture n'est pas de ces notions essentielles qui, comme celles de manger et de boire, viennent indifféremment à toutes les créatures, sans consultation ni entente préalables. D'autre part, c'est une de ces découvertes compliquées qui, une fois faites et jusqu'à ce qu'elles soient remplacées par de plus heureuses, ou entravées dans leur application par des circonstances locales, persistent dans les nations et contribuent à leur luxe comme à leur force.

On a pu préciser de la même manière le genre de vie des populations blanches primitives. L'examen des langues qu'on nomme indo-germaniques a fait reconnaître dans le sanscrit, le grec, le latin, les dialectes celtiques et slaves, une parfaite identité de termes pour tout ce qui touche à la vie pastorale et aux habitudes politiques. C'est en considérant les mots de près et dans leurs racines qu'on a appris de quelles idées découlaient les notions simples ou complexes que ces mots étaient chargés de reproduire. On a trouvé que, pour nommer un *bœuf*, un *cheval*, un *chariot*, une *arme*, les blancs primitifs avaient des expressions qui sont demeurées inébranlablement attachées au. lexique de la plupart des langues de la même famille. Les habitudes guerrières et pastorales avaient donc chez eux de profondes racines En même temps, on remarquait, dans toutes ces langues, la diversité des formes employées pour tout ce qui ressort de l'agriculture, comme les noms des végétaux et des instruments aratoires. Le travail de la terre est donc une invention postérieure aux séparations de la grande famille, etc.

En poursuivant le même travail étymologique, on a de même connu ce que les blancs primitifs entendaient par un *Dieu;* l'idée qu'emportaient, pour eux, le mot *roi*, celui de *chef*. L'étude comparée des idiomes a donné, ainsi, trois grands résultats à l'histoire : 1° la preuve de la parenté des nations blanches les plus séparées par les distances géographiques; 2° l'état commun dans lequel ces nations vivaient antérieurement à leurs migrations; 3° la démonstration de leur précoce sociabilité et de ses caractères.

Grecs, les Romains, les Gaulois et les Scandinaves. Habile dans les principaux arts mécaniques, ayant assez médité déjà sur l'art militaire pour en faire quelque chose de plus que les rixes élémentaires des sauvages, et souveraine de plusieurs classes d'animaux soumises à ses besoins, cette race se montre à nous, placée vis-à-vis des autres familles humaines, sur un tel degré de supériorité, qu'il nous faut, dès à présent, établir, en principe, que toute comparaison est impossible par cela seul que nous ne trouvons pas trace de barbarie dans son enfance même. Faisant preuve, à son début, d'une intelligence bien éveillée et forte, elle domine les autres variétés incomparablement plus nombreuses, non pas encore en vertu d'une autorité acquise sur ces rivales humiliées, puisque aucun contact notable n'a eu lieu, mais déjà de toute la hauteur de l'aptitude civilisatrice sur le néant de cette faculté.

Le moment d'entrer en lutte arriva vers la date indiquée plus haut. Cinq mille ans pour le moins avant notre ère, le territoire occupé par les tribus blanches fut franchi. Poussées probablement par des masses parentes qui commençaient, elles-mêmes, à s'ébranler dans le nord sous la pression des peuples jaunes, les nations de cette espèce qui se trouvaient placées le plus au sud, abandonnèrent leurs demeures antiques, traversèrent les contrées basses, connues des Orientaux sous le nom de Touran (1), et, attaquant à l'ouest les races noires qui leur bar-

(1) M. A. de Humboldt fait observer que les contrées à l'est de la Caspienne subissent une dépression considérable (*Asie centrale*, t. I, p. 31). Le passage est intéressant; le voici tout entier : « Ces deux « grandes masses (le monde anglo-hindou et le monde russe-sibérien) « ou divisions politiques ne communiquent, depuis des siècles, que « par les basses régions de la Bactriane, je pourrais dire par la dé- « pression du sol qui entoure l'Aral et le bord oriental de la Caspienne « entre Balkh et Astrabad, comme entre Tachkend et l'isthme de Trou- « khmènes. C'est une bande de terrains, en partie très fertile, à tra- « vers laquelle l'Oxus a tracé son cours... C'est le chemin de Delhy, de « Lahore et de Kaboul à Khiva et à Orenbourg... La dépression du sol « asiatique, sur laquelle des mesures très récentes et de la plus haute « précision ont rectifié les notions, se prolonge sans doute aussi au « delà du rivage occidental de la Caspienne; mais en descendant du « plateau de la Perse par Tebriz et par Erivan (plateau de 600 à 700

raient le passage, parurent en dehors des limites qu'elles n'avaient encore jamais touchées ni même jamais vues.

Cette descente primordiale des peuples blancs est celle des Chamites, et développant, ici, ce que j'indiquais quelques pages plus haut, je réclamerai contre l'habitude, peu justifiée à mon sens, de déclarer ces multitudes primitivement noires. Rien, dans les témoignages anciens, n'autorise à considérer le patriarche, auteur de leur descendance, comme souillé, par la malédiction paternelle, des caractères physiques des races réprouvées. Le châtiment de son crime ne se développa qu'avec le temps, et les stigmates vengeurs ne s'étaient pas encore réalisés à cet instant où les tribus chamites se séparèrent du reste des nations noachides.

Les menaces mêmes dont l'auteur de l'espèce blanche, dont le père sauvé des eaux a flétri une partie de ses enfants, confirment mon opinion. D'abord, elles ne s'adressent pas à Cham lui-même, ni à tous ses descendants. Puis, elles n'ont qu'une portée morale, et ce n'est que par une induction très forcée que l'on a pu leur attribuer des conséquences physiologiques. « Maudit soit Chanaan, dit le texte, il sera serviteur des serviteurs de ses frères (1). »

« toises d'élévation), vers Tiflis, on rencontre la chaîne du Caucase « touchant presque au bassin des deux mers et offrant une route mili« taire très fréquentée, qui a 7,530 pieds de hauteur. »

(1) Genèse, ch. IX, v. 25 : « Ait : Maledictus Chanaan, servus ser« vorum erit fratribus suis. »

Jamais l'expression de *Chanaan* n'a indiqué un peuple nègre ni même complètement noir. Elle s'applique, historiquement, à des populations métisses inclinant, sans doute, vers l'élément mélanien, mais non pas identiques avec lui, et la Vulgate a parfaitement établi le fait en reproduisant rigoureusement le terme hébreu כְּנַעַן et non pas חָם, de sorte qu'il n'est même pas possible de se méprendre au sens du passage. D'ailleurs, si l'on veut un commentaire, il se trouve clair et précis au chap. XX, v. 5, de l'Exode, où il est dit : « Ego sum Do« minus Deus tuus fortis, zelotes, *visitans iniquitatem patrum in fi*« *lios, in tertiam et quartam generationem eorum qui oderunt me.* » La punition des coupables dans la décadence de leur famille est trop fréquemment racontée par les livres saints pour que je ne sois pas dispensé d'en fournir ici tous les exemples.

Je conclus que la Bible ne déclare pas que Cham, personnellement,

Les Chamites arrivèrent ainsi flétris d'avance dans leur destinée et dans leur sang. Pourtant, l'énergie qu'ils avaient empruntée au trésor des forces particulières à la nature blanche ne leur en permit pas moins de fonder plusieurs vastes sociétés. La première dynastie assyrienne, les patriciats des cités de Chanaan, sont les monuments principaux de ces âges éloignés, dont le caractère se trouve, en quelque sorte, résumé dans le nom de Nemrod (1).

Ces grandes conquêtes, ces courageuses et lointaines invasions, ne pouvaient être pacifiques. Elles s'exerçaient aux dépens de peuplades de la variété la plus inepte, mais aussi la plus féroce : de celle qui appelle davantage l'abus de la contrainte. Naturellement portée à résister à ces étrangers irrésistibles qui venaient la dépouiller, elle leur opposa l'incurable sauvagerie de son essence, et les obligea à ne compter que sur l'emploi incessant de leur vigueur. Elle n'était pas à convertir, puisqu'il lui manquait l'intelligence nécessaire pour être persuadée. Il fallait donc n'en pas espérer une participation réfléchie à l'œuvre civilisatrice, et se contenter de plier ses membres à devenir les machines animées appliquées au labeur social.

sera noir, ni même esclave, mais seulement que Chanaan, c est-à-dire un des fils de Cham, sera un jour dégradé dans son sang, dans sa noblesse, et réduit à servir ses cousins. — J'ajouterai encore une dernière observation. La postérité de Cham ne s'est pas bornée au seul Chanaan. Le patriarche eut encore trois fils, outre celui-là : Chus, Mesraïm et Phuth (Gen., X, 6), et le texte ne dit nullement qu'ils aient été atteints par la malédiction. N'y a-t-il pas quelque chose de singulier dans un récit qui respecte le vrai coupable et la plus grande partie de sa postérité, pour ne faire tomber les effets vengeurs du crime que sur un seul membre de la famille, Chanaan, sur celui-là même qui se trouva en compétition territoriale et religieuse avec les enfants d'Israël? Il s'agirait donc ici bien moins d'une question physiologique que d'une haine politique.

(1) M. le colonel Rawlinson pense que *Nemrod* est un mot collectif, participe passif régulier d'un verbe assyrien, et signifie : *ceux qui sont trouvés* ou *les colons*, *les premiers possesseurs*, c'est-à-dire, ici, les premiers habitants blancs de la basse Chaldée. (Rawlinson, *Report of the Royal Asiatic Society*, 1852, p. XVII.)

Ainsi que je l'ai déjà annoncé, l'impression éprouvée par les Chamites blancs, à la vue de leurs hideux antagonistes, est peinte des mêmes couleurs dont les conquérants hindous ont plus tard revêtu leurs ennemis locaux, frères de ceux-là. Ce sont, pour les nouveaux venus, des êtres féroces et d'une taille gigantesque. Ce sont des monstres également redoutables par leur laideur, leur vigueur et leur méchanceté. Si la première conquête fut difficile, et par l'épaisseur des masses attaquées, et par leur résistance, soit furieuse, soit stupidement inerte, le maintien des États qu'inaugurait la victoire ne dut pas exiger moins d'énergie. La compression devint l'unique moyen de gouvernement. Voilà pourquoi Nemrod, dont je citais le nom tout à l'heure, fut un grand chasseur devant l'Éternel (1).

Toutes les sociétés issues de cette première immigration révélèrent le même caractère de despotisme altier et sans bornes.

Mais, vivant en despotes au milieu de leurs esclaves, les Chamites donnèrent bientôt naissance à une population métisse. Dès lors, la position des anciens conquérants devint moins éminente, et celle des peuples vaincus moins abjecte.

L'omnipotence gouvernementale ne pouvait pourtant rien perdre de ses prérogatives, trop conformes, par leur nature excessive, à l'esprit même de l'espèce noire. Aussi n'y eut-il aucune modification dans l'idée qu'on se faisait de la façon et des droits de régner. Seulement, le pouvoir, désormais, s'exerça à un autre titre que celui de la supériorité du sang. Son principe fut limité à ne plus supposer que des préexcellences de familles et non plus de peuples. L'opinion qu'on avait du caractère des dominateurs commença cette marche décroissante, qui toujours s'accomplit dans l'histoire des nations mêlées.

Les anciens Chamites blancs allèrent se perdant chaque jour, et finirent par disparaître. Leur descendance mulâtre, qui pouvait très bien encore porter leur nom comme un titre d'honneur, devint par degrés, un peuple saturé de noir. Ainsi le voulaient les branches génératrices les plus nombreuses de

(1) Movers, *das Phœnizische Alterthum*, t. II, 1re partie, p. 271.

leur arbre généalogique. De ce moment, le cachet physique qui devait faire reconnaître la postérité de Chanaan et la réserver à la servitude des enfants plus pieux, était à jamais imprimé sur l'ensemble des nations formées par l'union trop intime des conquérants blancs avec leurs vaincus de race mélanienne.

En même temps que cette fusion matérielle s'opérait, une autre toute morale avait lieu, qui achevait de séparer, à jamais, les nouvelles populations métisses de l'antique souche noble, à laquelle elles ne devaient plus qu'une partie de leur origine. Je veux parler du rapprochement entre les langages. Les premiers Chamites avaient apporté du nord-est un dialecte de cet idiome originellement commun aux familles blanches. dont il est encore aujourd'hui si facile de reconnaître les vestiges dans les langues de nos races européennes. A mesure que les tribus immigrantes s'étaient trouvées en contact avec les multitudes noires, elles n'avaient pas pu empêcher leur langage naturel de s'altérer; et quand elles se trouvèrent alliées de plus en plus avec les noirs, elles le perdirent tout à fait. Elles l'avaient laissé envahir par les dialectes mélaniens de façon à le défigurer.

A la vérité, nous ne sommes pas complètement en droit d'appliquer, péremptoirement, aux langues de Cham les réflexions que suggère ce que nous connaissons du phénicien et du libyque. Beaucoup d'éléments, développés postérieurement par les migrations sémitiques, se sont infusés dans ces idiomes métis, et on pourrait objecter que les apports nouveaux possédèrent un autre caractère que celui des langues formées d'abord par les Chamites noirs. Je ne le crois cependant pas. Ce que nous savons du chananéen, et l'étude des dialectes berbères, paraissent révéler un système commun de langage imbu de l'essence qu'on a appelée sémitique, à un degré supérieur à ce qu'en possèdent les langues sémitiques elles-mêmes, par conséquent s'éloignant davantage des formes appartenant aux langues des peuples blancs, et conservant ainsi moins de traces de l'idiome typique de la race noble. Je ne fais pas difficulté, pour ma part, de considérer cette révolution linguistique comme

une conséquence de la presque identification avec les peuples noirs, et je donnerai plus bas mes raisons.

Le Chamite était dégénéré : le voilà au sein de sa société d'esclaves, entouré par elle, dominé par son esprit, tandis qu'il domine lui-même sa matière, engendrant, de ses femmes noires, des fils et des filles qui portent, de moins en moins, le cachet des antiques conquérants. Cependant parce qu'il lui reste quelque chose du sang de ses pères, il n'est pas un sauvage, il n'est pas un barbare. Il maintient debout une organisation sociale qui, depuis tant de siècles qu'elle a disparu, laisse encore tomber sur l'imagination du monde l'ombre de quelque chose de monstrueux et d'insensé, mais de non moins grandiose.

Le monde ne saurait plus rien voir de comparable, par les effets, aux résultats du mariage des Chamites blancs avec les peuples noirs. Les éléments d'une pareille alliance n'existent nulle part, et il n'est pas étonnant que, dans la production si fréquente des hybrides des deux espèces, rien ne représente plus au physique ni au moral l'énergie de la première création. Si l'élément noir a généralement assez conservé de la pureté pour montrer des qualités à peu près analogues à celles de ses plus anciens types, il n'en est pas de même du blanc. L'espèce ne se retrouve nulle part dans sa valeur primitive. Nos nations les plus dégagées d'alliages ne sont que des résultats très décomposés, très peu harmoniques d'une série de mélanges, soit noirs et blancs comme, au midi de l'Europe, les Espagnols, les Italiens, les Provençaux ; soit jaunes et blancs comme, dans le nord, les Anglais, les Allemands, les Russes. De sorte que les métis, produits d'un père soi-disant blanc, dont l'essence originelle est déjà si modifiée, ne saurait nullement s'élever à la valeur ethniquement possédée par les Chamites noirs.

Chez ces hommes, l'hymen s'était accompli entre des types également et complètement armés de leur vigueur et de leur originalité propres. Le conflit des deux natures avait pu s'accuser fortement dans leurs fruits et y portait ce caractère de vigueur, source d'excès aujourd'hui impossibles. L'observation de faits contemporains en fournit une preuve concluante : lors-

qu'un Provençal ou un Italien donne le jour à un hybride mulâtre, ce rejeton est infiniment moins vigoureux que lorsqu'il est né d'un père anglais. C'est qu'en effet le type blanc de l'Anglo-Saxon, quoique loin d'être pur, n'est pas du moins affaibli d'avance par des séries d'alluvions mélaniennes comme celui des peuples du sud de l'Europe, et il peut transmettre à ses métis une plus grande part de la force primordiale. Cependant, je le répète, il s'en faut que le plus vigoureux mulâtre actuel équivaille au Chamite noir d'Assyrie, qui, la lance à la main, faisait trembler tant de nations esclaves.

Pour présenter de ce dernier un portrait ressemblant, je ne trouve rien de mieux que de lui appliquer le récit de la Bible sur certains autres métis plus anciens encore que lui, et dont l'histoire trop obscure et en partie mythique ne doit pas trouver place dans ces pages. Ces métis sont les êtres antédiluviens donnés comme fils des Caïnites et des anges. Ici il est indispensable de se débarrasser de l'idée agréable dont les notions chrétiennes ont revêtu le nom de ces créatures mystérieuses. L'imagination chananéenne, origine de la notion mosaïque, ne prenait pas les choses ainsi. Les anges étaient pour elle, comme, du reste, pour les Hébreux, des messagers de la divinité, sans doute, mais plutôt sombres que doux, plutôt animés d'une grande force matérielle que représentant une énergie purement idéale. A ce titre, on se les imaginait sous des formes monstrueuses et propres à inspirer l'épouvante, non pas la sympathie (1).

Lorsque ces créatures robustes se furent unies aux filles des Caïnites, il en naquit des géants (2) dont on peut juger le caractère par le morceau littéraire le plus ancien, peut-être, du monde, par cette chanson, que disait à ses femmes un des

(1) Tels étaient, par exemple, les chérubins à tête de bœuf. Gesénius les définit ainsi : « כְּרוּב in Hebræorum theologia natura quædam sublimior et cœlestis cujus formam ex humana, bovina, leonina et aquilina (quæ tria animalia cum homine potentiæ et sapientiæ symbola sunt), compositam sibi fingebanl. » (*Lexicon manuale hebraïcum et chaldaïcum.*)

(2) Gen., VI, 2, 4. « Videntes filii Dei filias hominum quod essent pulchræ, acceperunt sibi uxores ex omnibus quas elegerant... Gi-

descendants du meurtrier d'Abel, parent probablement bien proche de ces redoutables métis :

« Entendez ma voix, femmes de Lamech; écoutez ma pa-
« role : De même que j'ai tué un homme pour une blessure et
« un enfant pour un affront, de même la vengeance septuple de
« Caïn sera pour Lamech soixante-dix-sept fois septuple (1)! »

Voilà, je m'imagine, ce qui peint le mieux les Chamites noirs, et je me laisserais aller aisément à voir un rapport étroit de similitude entre le mélange d'où ils sont sortis et l'hymen maudit des aïeules de Noé avec cet autre type inconnu que la pensée primitive relégua, non sans quelque horreur, dans un rang surnaturel.

CHAPITRE II.

Les Sémites.

Tandis que les Chamites se répandaient fort avant dans toute l'Asie antérieure et au long des côtes arabes jusque dans l'est de l'Afrique (2), d'autres tribus blanches, se pressant sur leurs

« gantes autem erant super terram in diebus illis. Postquam enim « ingressi sunt filii Dei ad filias hominum, illæque genuerunt, isti sunt « potentes a sæculo viri famosi. »

(1) Gen., IV, 23, 24 : « Dixitque Lamech uxoribus suis Adæ et Sellæ : Audite vocem meam, uxores Lamech, auscultate sermonem meum. Quoniam occidi virum in vulnus meum et adolescentulum in livorem meum, — septuplum ultio dabitur de Caïn; de Lamech vero septuagies septies. » — Le *sel* de cette composition ne consiste pas seulement dans la rudesse du sentiment. Il y a encore là plus d'orgueil que d'esprit de vengeance. Dieu, en condamnant Caïn, n'avait cependant pas voulu le punir de mort, et il l'avait couvert de sa protection, en déclarant que celui qui le tuerait serait puni au septuple. Lamech se mettait audessus même de son aïeul, objet de la vénération de la famille, en promettant soixante-dix-sept fois plus de châtiment à ses agresseurs.

(2) Il est probable que très anciennement des mélanges chamites ont atteint le sang des populations cafres, vers le méridien de Monbaz.

pas, avaient gagné, à l'ouest, les montagnes de l'Arménie et les pentes méridionales du Caucase (1).

Ces peuples sont ceux qu'on appelle Sémites. Leur force principale paraît s'être concentrée, dans les premiers temps, au milieu des régions montagneuses de la haute Chaldée. C'est de là que sortirent, à différentes époques, leurs masses les plus vigoureuses. C'est de là que provinrent les courants dont le mélange régénéra le mieux, et pendant le plus longtemps, le sang dénaturé des Chamites, et, dans la suite, l'espèce aussi abâtardie des plus anciens émigrants de leur propre race. Cette famille si féconde rayonna sur une très grande étendue de territoires. Elle poussa, dans la direction du sud-est, les Arméniens, les Araméens, les Élamites, les Élymééns, même nom sous différentes formes (2); elle couvrit de ses rejetons l'Asie Mineure. Les Lyciens, les Lydiens, les Cariens lui appartiennent. Ses colonies envahirent la Crète, d'où elles revinrent plus tard, sous le nom de Philistins, occuper les Cyclades, Théra, Mélos, Cythère et la Thrace. Elles s'étendirent sur le pourtour entier de la Propontide, dans la Troade, le long du littoral de la Grèce, arrivèrent à Malte, dans les îles Lipari, en Sicile.

Pendant ce temps, d'autres Sémites, les Joktanides (3), envoyèrent, jusqu'à l'extrême sud de l'Arabie, des tribus appelées à jouer un rôle important dans l'histoire des anciennes sociétés. Ces Joktanides furent connus de l'antiquité grecque et latine sous le nom d'Homérites, et ce que la civilisation de l'Éthiopie ne dut pas à l'influence égyptienne, elle l'emprunta à ces Arabes qui formèrent, non pas la partie la plus ancienne de la nation, prérogative des Chamites noirs, fils de Cush, mais certainement la plus glorieuse, quand les Arabes ismaélites, encore à naître au moment où nous parlons, furent venus se placer à leurs côtés. Ces établissements sont nombreux. Ils n'épuisent cependant pas la longue liste des possessions sé-

(1) Movers, *das Phœniz. Alterth.*, t. I, 2e partie, p. 461; Ewald, *Gesch. d. Volkes Israël*, t. I, p. 332.

(2) Ewald, ouvrage cité, t. I, p. 327 et passim.

(3) Id., *ibid.*, t. I, p. 337.

mitiques. Je n'ai rien dit jusqu'à présent de leurs envahissements sur plusieurs points de l'Italie, et il faut ajouter que, maîtres de la côte nord de l'Afrique, ils finirent par occuper l'Espagne en si grand nombre, qu'à l'époque romaine on y constatait aisément leur présence.

Une si énorme diffusion ne s'expliquerait pas, quelle que pût être d'ailleurs la fécondité de la race, si l'on voulait revendiquer pour ces peuples une longue pureté de sang. Mais, pour bien des causes, cette prétention ne serait pas soutenable. Les Chamites, retenus par une répugnance naturelle, avaient peut-être résisté quelque temps au mélange qui confondait leur sang avec celui de leurs noirs sujets. Pour soutenir ce combat et maintenir la séparation des vainqueurs et des vaincus, les bonnes raisons ne manquaient pas, et les conséquences du laisser-aller sautaient aux yeux. Le sentiment paternel devait être médiocrement flatté en ne retrouvant plus la ressemblance des blancs dans le rejeton mulâtre. Cependant l'entraînement sensuel avait triomphé de ce dégoût, comme il en triompha toujours, et il en était résulté une population métisse plus séduisante que les anciens aborigènes, et qui présentait, avec des tentations physiques plus fortes que celles dont les Chamites avaient été victimes, la perspective de résultats, en définitive, beaucoup moins repoussants. Puis la situation n'était pas non plus la même : les Chamites noirs ne se trouvaient pas, vis-à-vis des arrivants, dans l'infériorité où les ancêtres de leurs mères s'étaient vus en face des anciens conquérants. Ils formaient des nations puissantes auxquelles l'action des fondateurs blancs avait infusé l'élément civilisé, donné le luxe et la richesse, prêté tous les attraits du plaisir. Non seulement les mulâtres ne pouvaient pas faire horreur, mais ils devaient, sous beaucoup de rapports, exciter et l'admiration et l'envie des Sémites, encore inhabiles aux arts de la paix.

En se mêlant à eux, ce n'étaient pas des esclaves que les vainqueurs acquéraient, c'étaient des compagnons bien façonnés aux raffinements d'une civilisation depuis longtemps assise. Sans doute la part apportée par les Sémites à l'association

était la plus belle et la plus féconde, puisqu'elle se composait de l'énergie et de la faculté initiatrice d'un sang plus rapproché de la souche blanche; pourtant elle était la moins brillante. Les Sémites offraient des prémices et des primeurs, des espérances et des forces. Les Chamites noirs étaient déjà en possession d'une culture qui avait donné ses fruits.

On sait ce que c'était : de vastes et somptueuses cités gouvernaient les plaines assyriennes. Des villes florissantes s'élevaient sur les côtes de la Méditerranée. Sidon étendait au loin son commerce, et n'étonnait pas moins le monde par ses magnificences que Ninive et Babylone. Sichem, Damas, Ascalon (1), d'autres villes encore, renfermaient des populations

(1) Je me sers ici de ces noms de cités célèbres sans prétendre affirmer qu'elles aient les premières servi de métropoles aux États chamites ou même sémo-chamites. Longtemps avant ces grandes villes, la Bible et les inscriptions cunéiformes nous révèlent l'existence d'autres capitales, telles que Niffer, Warka, Sanchara (probablement la Lanchara de Bérose). La fameuse ville où résidait le roi chamite Chedarlaomer, roi d'Élam (Gen., XIV), bien que moins ancienne, florissait cependant avant Ninive. (Voir le lieut.-colonel Rawlinson, *Report of the Royal Asiatic Society,* 1852, p. XV-XVI.) — De même la capitale de Sennacherib était à Kar-Dunyas, et non pas à Babylone (ouvr. cité, p. XXXII), ce qui est assez remarquable à cette époque; relativement basse, puisque Sennacherib régnait en 716 av. J.-C. seulement. Cependant Babylone était bâtie depuis fort longtemps; le lieutenant-colonel Rawlinson, s'appuyant sur le 13e verset du 23e chap. d'Isaïe (j'avoue ne pas comprendre très bien les motifs du célèbre antiquaire), pense que l'on peut considérer le treizième siècle avant notre ère comme l'époque de fondation de cette cité. (Ouvr. cité, p. XVII.)

La raison qui me porte à m'en tenir aux notions les plus répandues c'est l'état encore imparfait des connaissances modernes sur l'histoire des États assyriens. Nul doute que les découvertes de Botta, de Layard, de Rawlinson, et celles que poursuit, en ce moment, avec tant de zèle, d'énergie et d'habileté, le consul de France à Mossoul, M. Place, n'amènent, dans ce que nous savons des peuples primitifs de l'Asie, une révolution plus considérable encore et suivie de résultats plus heureux et plus brillants que celle qui fut opérée, il y a quelques années, dans les annales de l'Italie antique par les savants travaux des Niebuhr, des O. Müller, des Aufrecht. Mais nous n'en sommes encore qu'aux débuts, et il y aurait témérité à vouloir trop user de résultats, jusqu'ici fragmentaires et souvent si inattendus, si émouvants pour l'imagination la plus froide, qu'avant de les utiliser, il faut qu'une critique sé-

actives habituées à toutes les jouissances de la vie. Cette société puissante se morcelait en des myriades d'États qui tous, à un degré plus ou moins complet, mais sans exception, subissaient l'influence religieuse et morale du centre d'action placé en Assyrie (1). Là était la source de la civilisation; là se trouvaient réunis les principaux mobiles des développements, et ce fait, prouvé par des considérations multiples, me fait

vère en ait plus que constaté la valeur. Lorsque le savant colonel Rawlinson donne, d'après deux cylindres en terre cuite, l'histoire complète des huit premières années du règne de Sennacherib avec le récit de la campagne de ce monarque contre les Juifs (*Outlines of Assyrian history, collection from the cuneiform inscriptions*, p. xv), c'est bien le moins que nous ne cédions pas trop facilement au charme inévitable qu'exerce sur l'esprit cette autobiographie où le roi raconte sa défaite et la met en regard du récit de la Bible. Une grande réserve ne me semble pas moins obligatoire, lorsque l'infatigable érudit nous offre une découverte plus surprenante encore. Dans des tablettes en terre cuite trouvées sur le bas Euphrate et envoyées à Londres par M. Loftus, membre de la commission mixte pour la délimitation des frontières turco-persanes, M. Rawlinson pense avoir découvert des reconnaissances du trésor d'un prince assyrien pour un certain poids d'or ou d'argent, déposé dans les caisses publiques, reconnaissances qui auraient eu, dans les mains des particuliers, un cours légal. M. Mohl, en rendant compte de cette opinion, ajoute prudemment : « Ce serait « un premier essai de valeurs de convention dans un temps où certai- « nement personne ne l'aurait soupçonné, et cette supposition a quel- « que chose de si surprenant, qu'on ose à peine espérer qu'elle se vé- « rifiera. » (*Rapport à la Société asiatique*, 1851, p. 46.)

J'espère que personne ne me blâmera d'imiter la discrétion dont un juge si compétent me donne l'exemple. Plus on fera de progrès dans la lecture des inscriptions cunéiformes, plus on découvrira de ruines dans ces vastes provinces, dont le sol inexploré paraît en être couvert, plus on accomplira de miracles, j'en suis convaincu, en faisant revivre des faits déjà morts et oubliés à l'époque des Grecs. Mais c'est précisément parce qu'il y a lieu de beaucoup attendre de l'avenir, qu'il ne faut pas le compromettre en embarrassant le présent d'assertions trop hâtives, inutilement hypothétiques et souvent erronées. Je continuerai donc à me tenir de préférence sur des terrains connus et solides, et c'est pourquoi j'invoque les noms de Ninive et de Babylone comme étant ceux qui, jusqu'ici, personnifient le mieux les splendeurs assyriennes.

(1) Movers, *das Phœniz. Alterthum*, t. II, 1re partie, p. 265; Ewald, *Geschichte d. V. Israël*, t. I, p. 367.

accepter pleinement l'assertion d'Hérodote, amenant de ce voisinage les tribus phéniciennes, bien que le fait ait été contesté récemment (1). L'activité chananéenne était trop vive pour n'avoir pas puisé la naissance aux sources les plus pures de l'émigration chamite (2).

Partout dans cette société, à Babylone comme à Tyr, règne avec force le goût des monuments gigantesques, que le grand nombre des ouvriers disponibles, leur servitude et leur abjection, rendaient si faciles à élever. Jamais, nulle part, on n'eut de pareils moyens de construire des monuments énormes, si ce n'est en Égypte, dans l'Inde et en Amérique, sous l'empire de circonstances et par la force de raisons absolument semblables. Il ne suffisait pas aux orgueilleux Chamites de faire monter vers le ciel de somptueux édifices; il leur fallait encore ériger des montagnes pour servir de base à leurs palais, à leurs temples, montagnes artificielles non moins solidement soudées au sol que les montagnes naturelles, et rivalisant avec elles par l'étendue de leurs contours et l'élévation de leurs crêtes. Les environs du lac de Van (3) montrent encore ce que furent ces prodigieux chefs-d'œuvre d'une imagination sans frein, servie par un despotisme sans pitié, obéie par la stupidité vigoureuse. Ces tumulus géants sont d'autant plus dignes d'arrêter l'attention, qu'ils nous reportent à des temps antérieurs à la séparation des Chamites blancs du reste de l'espèce. Le type en constitue le monument primordial commun à toute la race. Nous le retrouverons dans l'Inde, nous le verrons chez les Celtes. Les Slaves nous le montreront également, et ce ne sera pas sans surprise qu'après l'avoir contemplé sur les bords du Jénisséi et du fleuve Amour, nous le reconnaîtrons s'élevant au pied des montagnes alléghaniennes, et servant de base aux téocallis mexicains.

Nulle part, sauf en Égypte, les tumulus ne reçurent les pro-

(1) Movers, t. II, 1re partie, p. 302.

(2) Movers, t. II, 1re partie, p. 31. — L'opinion de cet auteur est victorieusement réfutée par Ewald, Taber, Michaelis, etc.

(3) Voir les découvertes du docteur Schultz.

portions puissantes que les Assyriens surent leur donner. Accompagnements ordinaires de leurs plus vastes constructions, ceux-ci les érigèrent avec une recherche de luxe et de solidité inouïe. Comme d'autres peuples, ils n'en firent pas seulement des tombeaux; ils ne les réduisirent pas non plus au rôle de bases pleines, ils les disposèrent en palais souterrains pour servir de refuge aux monarques et aux grands contre les ardeurs de l'été.

Leur besoin d'expansion artistique ne se contenta pas de l'architecture. Ils furent admirables dans la sculpture figurée et écrite. Les surfaces des rochers, les versants des montagnes devinrent des tableaux immenses où ils se plurent à sculpter des personnages gigantesques et des inscriptions qui ne l'étaient pas moins, et dont la copie embrasse des volumes (1). Sur leurs murailles, des scènes historiques, des cérémonies religieuses, des détails de la vie privée, entaillèrent savamment le marbre et la pierre, et servirent le besoin d'immortalité qui tourmentait ces imaginations démesurées.

La splendeur de la vie privée n'était pas moindre. Un immense luxe domestique entourait toutes les existences et, pour me servir d'une expression d'économiste, les États sémo-chamites étaient remarquablement consommateurs. Des étoffes variées par la matière et le tissu, des teintures éclatantes, des broderies délicates, des coiffures recherchées, des armes dispendieuses et ornées jusqu'à l'extravagance, comme aussi les chars et les meubles, l'usage des parfums, les bains de senteur, la frisure des cheveux et de la barbe, le goût effréné des bijoux et des joyaux, bagues, pendants d'oreilles, colliers, bracelets, cannes de jonc indien ou de bois précieux, enfin, toutes les exigences, tous les caprices d'un raffinement poussé jusqu'à la mollesse la plus absolue : telles étaient les habitudes des métis assyriens (2). N'oublions pas qu'au milieu de

(1) Botta, *Monuments de Ninive.*

(2) Tout ce qui concernait l'élégance et le luxe délicat, ce qui était caprice, les objets de mode et, en un mot, ce qui répondait à ce que la langue commerciale d'aujourd'hui appelle l'*article Paris*, se fabriquait dans les grandes capitales mésopotamiques. Voir Heeren, *Ideen*

leur élégance, et comme un stigmate infligé par la partie la moins noble de leur sang, ils pratiquaient la barbare coutume du tatouage (1).

über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Vœlker der alten Welt, t. I, p. 810 et pass.

(1) Wilkinson, *Customs and Manners of the ancient Egyptians*, t. I, p. 386. Les peintures égyptiennes portent témoignage de ce fait curieux, et ce qui établit complètement l'origine mélanienne de la coutume qu'elles dénoncent, c'est de voir cette même coutume répandue dans toute l'Afrique et sur la côte occidentale aussi bien qu'à l'est. Pour expliquer cette particularité, Degrandpré, surpris de voir des nègres *tatoués*, dit-il, *en couleur, à la manière des Indiens*, fait remarquer que les naturels traversent assez souvent toute la largeur de leur continent parallèlement à l'équateur, et que, de cette façon, on peut s'expliquer que les habitants de la Guinée pratiquent ce que les gens du Congo ont pu apprendre des navigateurs de l'Inde. (Voir Pott, *Verwandtschaftliches Verhœltniss der Sprachen vom Kaffer und Kongo-Stamme untereinander* dans la *Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellschaft*, t. II, p. 9.) C'est une démonstration un peu pénible, à laquelle je substitue celle que voici : Comme il n'y a au monde aucun peuple se tatouant au moyen de peintures, appliquées seulement sur la peau ou pénétrant sous l'épiderme par incision, qui n'appartienne, de très près, aux espèces noire ou jaune, j'en conclus que le tatouage est une habitude propre à ces deux variétés et qu'elles l'ont fait adopter aux races blanches les plus fortement mêlées à elles. Ainsi, de même que les Chamo-Sémites et les Hindous, alliés aux noirs, se sont peints, de même les Celtes alliés aux jaunes en ont fait autant par une raison toute semblable. Il faut donc considérer les tatouages comme une marque de l'origine métisse et apporter beaucoup de soin à les étudier au point de vue ethnologique. C'est ce qu'ont très bien compris les savants américains. Les formes et les caractères des dessins tracés dans une tribu du nouveau continent ou de la Polynésie, sur le visage ou le corps des guerriers, ont souvent servi à faire reconnaître la descendance, en révélant des rapports avec une autre peuplade souvent fort lointaine. Il m'a été donné, à moi-même, de remarquer ce fait dans la belle collection de plâtres de M. de Froberville. Ces empreintes reproduisent des têtes de nègres de la côte orientale d'Afrique. Sur le front de plusieurs de ces spécimens, on retrouve une série de points longitudinaux relevés en saillie par un gonflement artificiel des chairs, ornement de la nature la plus bizarre, mais tout à fait identique à ce que l'on voit pratiquer à plusieurs groupes pélagiens de l'Océanie. Le savant ethnologiste, dont l'obligeance m'a mis à même de faire cette observation, n'hésite pas à y découvrir la preuve d'une identité primitive d'origine entre les deux familles barbares que sépare une mer immense.

Pour satisfaire à leurs besoins, sans cesse renaissants, sans cesse augmentant, le commerce allait fouiller tous les coins du monde, y quêter le tribut de chaque rareté. Les vastes territoires de l'Asie inférieure et supérieure demandaient sans relâche, réclamaient toujours de nouvelles acquisitions. Rien n'était pour eux ni trop beau ni trop cher. Ils se trouvaient, par l'accumulation de leurs richesses, en situation de tout vouloir, de tout apprécier et de tout payer.

Mais à côté de tant de magnificence matérielle, mêlée à l'activité artistique et la favorisant, de terribles indices, des plaies hideuses révélaient les maladies dégradantes que l'infusion du sang noir avait fait naître et développait d'une façon terrible. L'antique beauté des idées religieuses avait été graduellement souillée par les besoins superstitieux des mulâtres. A la simplicité de l'ancienne théologie avait succédé un émanatisme grossier, hideux dans ses symboles, se plaisant à représenter les attributs divins et les forces de la nature sous des images monstrueuses, défigurant les idées saines, les notions pures, sous un tel amas de mystères, de réserves, d'exclusions et d'indéchiffrables mythes, qu'il était devenu impossible à la vérité, refusée ainsi systématiquement au plus grand nombre, de ne pas finir, avec le temps, par devenir inabordable même au plus petit. Ce n'est pas que je ne comprenne les répugnances que durent éprouver les Chamites blancs à commettre la majesté des doctrines de leurs pères avec l'abjecte superstition de la tourbe noire, et de ce sentiment on peut faire dériver le premier principe de leur amour du secret. Puis ils ne manquèrent pas non plus de comprendre bientôt toute la puissance que le silence donnait à leurs pontificats sur des multitudes plus portées à redouter la réserve hautaine du dogme et ses menaces qu'à en rechercher les côtés sympathiques et les promesses. D'autre part, je conçois aussi que le sang des esclaves, ayant, un jour, abâtardi les maîtres, inspira bientôt à ces derniers ce même esprit de superstition contre lequel le culte s'était d'abord mis en garde.

Ce qui primitivement avait été pudeur, puis moyen politique, finit par devenir croyance sincère, et, les gouvernants

étant tombés au niveau des sujets, tout le monde crut à la laideur, admira et adora la difformité, lèpre victorieuse, invinciblement unie désormais aux doctrines et aux représentations figurées.

Et ce n'est pas en vain que le culte se déshonore chez un peuple. Bientôt la morale de ce peuple, suivant avec fidélité la triste route dans laquelle s'engage la foi, ne s'avilit pas moins que son guide. Il est impossible, à la créature humaine qui se prosterne devant un tronc de bois ou un morceau de pierre laidement contourné, de ne pas perdre la notion du bien après celle du beau. Les Chamites noirs avaient eu, d'ailleurs, tant de bonnes raisons pour se pervertir! Leurs gouvernements les mettaient si directement sur la voie, qu'ils ne pouvaient y manquer. Tant que la puissance souveraine était restée entre les mains de la race blanche, l'oppression des sujets avait peut-être tourné au profit de l'amélioration des mœurs. Depuis que le sang noir avait tout souillé de ses superstitions brutales, de sa férocité innée, de son avidité pour les jouissances matérielles, l'exercice du pouvoir avait profité particulièrement à la satisfaction des instincts les moins nobles, et la servitude générale, sans devenir plus douce, s'était trouvée beaucoup plus dégradante. Tous les vices s'étaient donné rendez-vous dans les pays assyriens.

A côté des raffinements de luxe, que j'énumérais tout à l'heure, les sacrifices humains, ce genre d'hommage à la divinité, que la race blanche n'a jamais pratiqué que par emprunt aux habitudes des autres espèces, et que la moindre infusion nouvelle de son propre sang lui a fait aussitôt maudire, les sacrifices humains déshonoraient les temples des cités les plus riches et les plus civilisées. A Ninive, à Tyr, et plus tard à Carthage, ces infamies furent d'institution politique, et ne cessèrent jamais de s'accomplir avec le cérémonial le plus imposant. On les jugeait nécessaires à la prospérité de l'État.

Les mères donnaient leurs enfants pour être éventrés sur les autels. Elles s'enorgueillissaient à voir leurs nourrissons gémir et se débattre dans les flammes du foyer de Baal. Chez les dévots, l'amour de la mutilation était l'indice le plus estimé du

zèle. Se couper un membre, s'arracher les organes de la virilité, c'était faire œuvre pie. Imiter, de plein gré, sur sa personne les atrocités que la justice civile exerçait envers les coupables, s'abattre le nez et les oreilles, et se consacrer tout sanglant, dans cet équipage, au Melkart Tyrien ou au Bel de Ninive, c'était mériter les faveurs de ces abominables fétiches.

Voilà le côté féroce; passons au dépravé. Les turpitudes que, bien des siècles après, Pétrone décrivait dans Rome, devenue asiatique, et celles dont le célèbre roman d'Apulée, d'après les fables milésiennes, faisait matière à badinage, avaient droit de cité chez tous les peuples assyriens. La prostitution, recommandée, honorée et pratiquée dans les sanctuaires, s'était propagée au sein des mœurs publiques, et les lois de plus d'une grande ville en avaient fait un devoir religieux et un moyen naturel et avouable de s'acquérir une dot. La polygamie, pourtant bien jalouse et terrible dans ses soupçons et ses vengeances, ne s'armait d'aucune délicatesse à cet égard. Le succès vénal de la fiancée ne jetait sur le front de l'épouse l'ombre d'aucun opprobre.

Lorsque les Sémites, descendus de leurs montagnes, étaient apparus, 2,000 ans avant Jésus-Christ (1), au milieu de la société chamite et l'avaient même, dans la basse Chaldée (2),

(1) Je donne ici la date indiquée par Movers (*das Phœnizische Alterthum*, t. II, 1re partie, p. 259). Lassen (*Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 752) fait mention d'une dynastie existant à cette époque, mais ne se prononce pas sur son origine ethnique. Le colonel Rawlinson (*Outlines of Assyrian history*, p. xv) ne connaît pas d'empire sémitique avant le treizième siècle qui a précédé notre ère. C'est alors qu'il trouve dans les inscriptions la mention d'un roi nommé honorifiquement Derketo, ou Sémiramis, mais dont il n'a pu encore déchiffrer le nom véritable. Il pense que Ninive a été construite sous ce monarque. M. Rawlinson me paraît ici prendre la quatrième dynastie de Lassen (*Ind Alterth.*, I, p. 752) et de Movers (loc. cit.) pour la première. Dans tous les cas, sa date est trop basse et ne concorde pas avec la chronologie biblique.

(2) Les inscriptions cunéiformes et la Genèse s'accordent à signaler l'établissement primitif d'un État sémite dans la basse Chaldée, ou dans le pays voisin, la Susiane. Longtemps, le lieu d'origine de leur race, c'est-à-dire la haute Chaldée, la région des montagnes, fut pour

soumise à une dynastie issue de leur sang, les nouveaux principes blancs jetés au milieu des masses avaient dû régénérer et régénérèrent, en effet, les nations dans lesquelles ils furent infusés. Mais leur rôle ne fut pas complètement actif. C'était chez des métis et des lâches qu'ils arrivaient, non pas chez des barbares. Ils auraient pu tout détruire, s'il leur avait plu d'agir en maîtres brutaux. Beaucoup de choses regrettables auraient péri : ils firent mieux. Ils usèrent de l'admirable instinct qui jamais n'a abandonné l'espèce, et, donnant de loin un exemple que, plus tard, les Germains n'ont pas manqué de suivre, ils s'imposèrent l'obligation d'étayer la société vieillie et mourante à laquelle venait s'associer la jeunesse de leur sang. Pour y parvenir, ils se mirent à l'école de leurs vaincus et apprirent ce que l'expérience de la civilisation avait à leur enseigner. A en juger par l'événement, leurs succès ne laissèrent rien à souhaiter. Leur règne fut plein d'éclat et leur gloire si brillante, que les collecteurs grecs d'antiquités asiatiques leur ont fait l'honneur de la fondation de l'empire d'Assyrie, dont ils n'étaient que les restaurateurs. Erreur bien honorable pour eux et qui donne, tout à la fois, la mesure de leur goût pour la civilisation et de la vaste étendue de leurs travaux.

Dans la société chamite, aux destinées de laquelle ils se trouvèrent dès lors présider, ils apparaissent dans des fonctions bien multipliées. Soldats, matelots, ouvriers, pasteurs, rois, continuateurs des gouvernements auxquels ils se substituaient, ils acceptèrent la politique assyrienne en ce qu'elle avait d'essentiel. Ils furent ainsi amenés à consacrer une part de leur attention aux intérêts du commerce.

Si l'Asie antérieure était le grand marché du monde occidental et son point principal de consommation, la côte de la

les souverains sémites de l'Assyrie un point dangereux d'où sortaient des compétiteurs qu'il fallait mater d'avance, et je crois facilement à l'assertion de M. Rawlinson, qui remarque qu'un des plus illustres conquérants de la dynastie que je persiste à considérer comme la quatrième, monarque dont le nom paraît devoir se lire Amak-bar-beth-kira, dirigea l'effort de ses armes vers les sources du Tigre et de l'Euphrate, en Arménie et dans toute la contrée septentrionale avoisinante. (*Outlines of Assyrian history*, p. XXIII.)

Méditerranée se présentait comme l'entrepôt naturel des denrées tirées des continents d'Afrique et d'Europe, et le pays de Chanaan, où se concentrait l'activité intellectuelle et mercantile des Chamites maritimes, devenait un point très intéressant pour les gouvernements et les peuples assyriens. Les Sémites babyloniens et ninivites l'avaient compris à merveille. Tous leurs efforts tendaient donc à dominer, soit directement, soit par voie d'influence, sur ces peuples habiles. Ceux-ci, de leur côté, s'étaient toujours efforcés de maintenir leur indépendance politique vis-à-vis des dynasties anciennes auxquelles la victoire avait substitué le nouveau rameau blanc. Pour modifier cet état de choses, les conquérants chaldéens engagèrent une suite de négociations et de guerres le plus souvent heureuses, qui ont rendu célèbre le génie de leur race, sous le nom caractéristique et dédoublé par l'histoire des reines Sémiramis (1).

Toutefois, parce que les Sémites se trouvaient mêlés à des populations civilisées, leur action sur les villes chananéennes ne s'exerça pas uniquement par la force des armes et la politique. Doués d'une grande activité, ils agirent individuellement autant que par nations, et ils pénétrèrent en très grand nombre et pacifiquement dans les campagnes de la Palestine, aussi bien que dans les murs de Sidon et de Tyr, en qualité de soldats mercenaires, d'ouvriers, de marins. Ce mode paisible d'infiltration n'eut pas de moins grands résultats que la conquête, pour l'unité de la civilisation asiatique et l'avenir des États phéniciens (2).

La Genèse nous a conservé une relation aussi curieuse qu'animée de la façon dont s'accomplissaient les déplacements paisibles de certaines tribus, ou, pour mieux dire, de simples

(1) Les Assyriens ont occupé trois fois la Phénicie : la première fois, 2,000 ans avant J.-C.; la seconde, vers le milieu du treizième siècle; la troisième, en 750. (Movers, *das. Phœn. Alterth,* t. II, 1re partie, p. 259.)

(2) C'est ainsi qu'il faut comprendre l'histoire mythique de Sémiramis, personnification d'une invasion chaldéenne. Avant d'être reine, elle avait commencé par être servante. (Movers, *das Phœnizische Alterthum*, t. II, 1re partie, p. 261.)

familles sémitiques. Il est une de celles-ci que le Livre saint prend au milieu des montagnes chaldéennes, promène de provinces en provinces, et dont il nous fait voir les misères, les travaux, les succès jusque dans les moindres détails. Ce serait manquer à notre sujet que de ne pas utiliser des renseignements si précieux.

La Genèse, donc, nous apprend qu'un homme de la race de Sem, de la branche arménienne d'Arphaxad, de la nation si prolifique de Hebr, vivait dans la haute Chaldée, au pays montagneux d'Ur; que cet homme conçut un jour la pensée de quitter son pays pour aller habiter la terre de Chanaan (1). Le Livre saint ne nous dit pas quelles raisons puissantes avaient dicté la résolution du Sémite. Ces raisons étaient graves, sans doute, puisque le fils de l'émigrant défendit plus tard à sa race de se rapatrier jamais, bien qu'en même temps il commandât à son héritier de choisir une épouse dans le pays de sa parenté (2).

Tharé (c'est le nom du voyageur), ayant pris le parti du départ, réunit ceux des siens qui devaient l'accompagner, et se mit en chemin avec eux. Les parents dont il s'entourait étaient Abram, son fils aîné; Saraï, sa fille d'un autre lit, femme d'Abram (3), et Loth, son petit-fils, dont le père, Aran, était mort quelques années en çà (4). A ce groupe de maîtres se joignaient des esclaves, en bien petit nombre, car la famille était pauvre, et quelques chameaux et chamelles, des ânes, des vaches, des brebis, des chèvres.

(1) Gen., XI, 10 : « Sem.. genuit Arphaxad... 12. Arphaxad... genuit... Sale... 14. Sale genuit Hebr... 16. Hebr genuit Phaleg... 18. Phaleg... genuit Reu... 20. Reu genuit Sarug... 22. Sarug... genuit... Nachor... 24. Nachor... genuit Thare. »

(2) Gen., XXIV, 6 : « Cave, ne quando reducas filium meum illuc. »

(3) Gen., XX, 12 : « Alia autem et vere soror mea est, filia patris mei, « et non filia matris meæ, et duxi eam in uxorem. »

(4) Gen., XI, 31 : « Tulit itaque Thare Abram filium suum, et Loth « filium Aran, filium filii sui, et Saraï nurum suam, uxorem Abram, « filii sui, et eduxit eos de Ur Chaldæorum ut irent in terram Chanaan... » — 28 : « Mortuusque est Aran ante Thare, patrem suum, in terra nativitatis suæ in Ur Chaldæorum. »

Le motif pour lequel Tharé avait choisi le Chanaan comme terme de son voyage est facile à deviner. Il était berger comme ses pères, et ne s'expatriait pas avec l'intention de changer d'état (1). Ce qu'il allait chercher, c'était une terre neuve, abondante en pâturages, et où la population fût assez clair-semée pour qu'il y pût à son aise promener ses troupeaux et les multiplier. Tharé appartenait donc à la classe la moins aventureuse de ses concitoyens.

Il était d'ailleurs très vieux lorsqu'il quitta la haute Chaldée. A 70 ans, il avait eu son fils Abram, et, au moment du départ, ce fils était marié. Si Tharé nourrissait l'espoir de conduire bien loin sa caravane, cet espoir fut déçu. Le vieillard expira à Haran, avant d'avoir pu sortir de la Mésopotamie (2). Les siens marchaient d'ailleurs fort lentement et comme gens préoccupés, avant tout, de laisser paître leurs troupeaux et de ne pas les fatiguer. Lorsque les tentes étaient plantées en un lieu favorable, elles y restaient jusqu'à ce que les puits fussent à sec et les prés tondus.

Abram, devenu le chef de l'émigration, avait vieilli sous la tutelle de son père. Il avait 75 ans quand la mort de ce dernier l'émancipa, et il devenait chef à un moment où il n'avait pas à se plaindre de l'être. Le nombre des esclaves s'était augmenté comme aussi celui des troupeaux (3). Ce qui ne laissait pas que d'avoir aussi quelque importance, une fois sorti des pays assyriens et entré dans la terre quasi-déserte de Chanaan, le pasteur sémite n'aperçut autour de son campement que des nations trop faibles pour l'inquiéter.

Des tribus de nègres aborigènes, des peuplades chamitiques, un petit nombre de groupes sémitiques, émigrant comme lui, quoique beaucoup plus anciennement arrivés dans la contrée, c'était tout, et le fils de Tharé qui, dans le pays d'Ur, n'avait

(1) Gen., XLVI, 3... : « Responderunt : Pastores ovium sumus servi tui, « et nos, et patres nostri. »

(2) Gen., XI, 32 : « Et facti sunt dies Thare ducentorum quinque annorum et mortuus est in Haran. »

(3) Gen., XII, 5 : « Tulit... universam substantiam, quam possederant, « et animas, quas fecerant in Haran. »

compté, selon toute vraisemblance, que pour un très mince personnage, se trouva être, dans cette nouvelle patrie, un grand propriétaire, un homme considérable, presque un roi (1). Il en arrive ainsi, d'ordinaire, à ceux qui, abandonnant à propos une terre ingrate, portent dans un pays neuf du courage, de l'énergie et la résolution de s'agrandir.

Aucune de ces qualités ne manquait à Abram. Il ne forma pas d'abord un établissement fixe. Dieu lui avait promis de le rendre un jour maître de la contrée et d'y établir les générations sorties de ses reins. Il voulut connaître son empire. Il le parcourut tout entier. Il contracta des alliances utiles avec plusieurs des nomades qui l'exploitaient comme lui (2). Il descendit même en Égypte; bref, quand il approcha du terme de sa carrière, il était puissant, il était riche. Il avait gagné beaucoup d'or et d'esclaves, beaucoup de troupeaux. Il était surtout devenu l'homme du pays, et il pouvait le juger ainsi que les peuples qui l'habitaient.

Ce jugement était sévère. Il avait bien connu les mœurs brutales et abominables des Chamites. Ce qui était arrivé à Sodome et à Gomorrhe lui avait paru hautement mérité par les crimes de deux villes où Dieu lui avait prouvé qu'il ne se trouvait pas dix honnêtes gens (3). Il ne voulut pas que sa descendance fût souillée, dans le seul rameau qui lui tînt à cœur, par une parenté avec des races si perverties, et il commanda à son intendant d'aller querir, dans le pays natal de sa tribu, une femme de sa parenté, une fille de Bathuel, fils de Melcha et de Nachor (4), par conséquent sa petite-nièce. Jadis on lui avait fait savoir la naissance de cette enfant (5).

(1) Gen., XXIII, 6 : « Audi nos, domine, princeps Dei es apud nos. »

(2) Gen., XIV, 13 : « Nunciavit Abram Hebræo qui habitabat in con« valle Mambre Amorrhæi, fratris Eschol et fratris Aner; hi enim pe« pigerant fœdus cum Abram. » — XXI, 27... : « Percusseruntque ambo « (cum Abimelech) fœdus. »

(3) Gen., XVIII, 32 : « Et dixit (Deus) : Non delebo propter decem. »

(4) Gen., XIV. 24... : « Filia sum Bathuelis, filii Nachor, quem peperit ei Melcha. »

(5) Gen., XXII, 20 : « His ita gestis, nunciatum est Abrahæ, quod Melcha quoque genuisset filios Nachor fratri suo. »

Ainsi, à ces époques primitives, l'émigration ne rompait pas tous les liens entre les Sémites absents de leurs montagnes et les membres de leurs familles qui avaient continué d'y habiter. Les nouvelles traversaient les plaines et les rivières, volaient de la maison chaldéenne à la tente errante du Chanaan, et circulaient à travers de vastes contrées morcelées entre tant de souverainetés diverses. C'est un exemple et une preuve de l'activité de vie et de la communauté d'idées et de sentiments qui embrassaient le monde chamo-sémitique.

Je ne veux pas pousser plus avant les détails de cette histoire : on les connaît assez. On sait que les Sémites abrahamides finirent par se fixer à demeure dans le pays de la Promesse. Ce que je veux seulement ajouter, c'est que les scènes du premier établissement, comme celles du départ et des hésitations qui précédèrent, rappellent d'une manière frappante ce que montrent, de nos jours, tant de familles irlandaises ou allemandes sur la terre d'Amérique. Quand un chef intelligent les conduit et dirige leurs travaux, elles réussissent comme les enfants du patriarche. Lorsqu'elles sont mal inspirées, elles échouent et disparaissent comme tant de groupes sémitiques dont la Bible nous laisse par éclairs entrevoir les désastres. C'est la même situation; les mêmes sentiments s'y montrent dans des circonstances toujours analogues. On y voit persister au fond des cœurs cette touchante partialité à l'égard de la patrie lointaine, vers laquelle, pour rien au monde, on ne voudrait cependant rétrograder. C'est une joie semblable d'en recevoir des nouvelles, le même orgueil attaché à la parenté qu'on y conserve; en un mot, tout est pareil.

J'ai montré une famille de pasteurs assez obscurs, assez humbles. Ce n'était pas là ce qui faisait surtout l'importance des émigrations sémitiques isolées dans les États assyriens ou chananéens. Ces bergers vivaient trop pour eux-mêmes et n'étaient pas d'une utilité assez directe aux populations visitées par eux. Il est donc tout simple que ceux de leurs frères qui avaient embrassé le métier des armes et se montraient experts dans cette utile profession fussent plus recherchés et plus remarqués.

Un des traits principaux de la dégradation des Chamites et la cause la plus apparente de leur chute dans le gouvernement des États assyriens, ce fut l'oubli du courage guerrier et l'habitude de ne plus prendre part aux travaux militaires. Cette honte, profonde à Babylone et à Ninive, ne l'était guère moins à Tyr et à Sidon. Là, les vertus militaires étaient négligées et méprisées par ces marchands, trop absorbés dans l'idée de s'enrichir. Leur civilisation avait déjà trouvé les raisonnements dont les patriciens italiens du moyen âge se servirent plus tard pour déconsidérer la profession du soldat (1).

Des troupes d'aventuriers sémites s'offrirent en foule à combler la lacune que les idées et les mœurs tendaient à rendre, chaque jour, plus profonde. Ils furent acceptés avec empressement. Sous les noms de Cariens, de Pisidiens, de Ciliciens, de Lydiens, de Philistins, coiffés de casques de métal, sur le front desquels leur coquetterie martiale inventa de faire flotter des panaches, vêtus de tuniques courtes et serrées, cuirassés, le bras passé dans un bouclier rond, ceints d'une épée qui dépassait la mesure ordinaire des glaives asiatiques et portant en main des javelots, ils furent chargés de la garde des capitales et devinrent les défenseurs des flottes (2). Leurs mérites étaient moins grands toutefois que l'énervement de ceux qui les payaient (3). La très haute noblesse phénicienne était la seule partie de la nation qui, quelque peu fidèle aux souvenirs de ses pères, les grands chasseurs de l'Éternel, eût

(1) Ewald, *Gesch. d. V. Israël*, I, 294. Les Carthaginois ne se montrèrent pas plus militaires que les Tyriens. Ils employaient des stipendiés.

(2) Ewald, ouvrage cité, t. I, p. 293 et pass. Ces troupes mercenaires jouèrent un très grand rôle dans tous les États chamites et sémites d'Asie et d'Afrique. Les Égyptiens mêmes en enrôlaient. Au temps d'Abraham, les petites principautés de la Palestine se confiaient sur elles de leur défense. Phicol, que la Genèse appelle *le chef de l'armée* d'Abimélech (שַׂר־הַצָּבָא Gen., XXI, 22), était probablement un condottiere de cette espèce. Plus tard, la garde de David fut aussi composée de Philistins. Tout cela prouve combien les mœurs générales étaient peu militaires.

(3) Ewald, *Geschichte des Volkes Israël*, t. I, p. 294.

gardé l'habitude de porter les armes. Elle aimait encore à suspendre ses boucliers, richement peints et dorés, aux sommets des grandes tours et à embellir ses villes de cette parure brillante qui, au dire des témoignages, les faisait resplendir de loin comme des étoiles (1). Le reste du peuple travaillait. Il jouissait des produits de son industrie et de son commerce. Quand la politique réclamait quelque coup de vigueur, une colonisation, une émigration, les rois et les conseils aristocratiques, après avoir enlevé l'écume de leurs populations par une presse forcée, lui donnaient pour gardes et pour soutiens des Sémites; tandis que quelques rejetons des Chamites noirs, se mettant à la tête de ce mélange, tantôt commandaient temporairement, tantôt allaient, au delà des mers, former le noyau d'un nouveau patriciat local et créer un État modelé sur les habitudes politiques et religieuses de la mère patrie.

De cette façon, les bandes sémites pénétraient partout où les Chamites avaient de l'action. Elles ne se séparaient pas, pour ainsi dire, de leurs vaincus, et le cercle de ces derniers, leur milieu, leur puissance étaient également les leurs. Les blancs de la seconde alluvion semblaient, en un mot, n'avoir pas d'autre mission à remplir que de prolonger autant que possible, par l'adjonction de leur sang, demeuré plus pur, l'antique établissement de la première invasion blanche dans le sud-ouest.

On dut croire longtemps que cette source régénératrice était inépuisable. Tandis que, vers le temps de la première émigration des Sémites, quelques-unes des nations arianes, autres tribus blanches, s'établissaient dans la Sogdiane et le Pendjab actuel, il arrivait que deux rameaux étaient détachés de celles-ci. Les peuples arians-helléniques et arians-zoroastriens, cherchant une issue pour gagner l'ouest, pressaient avec force sur les Sémites, et les contraignaient d'abandonner leurs vallées montagneuses pour se jeter dans les plaines et descendre vers le midi. Là se trouvaient les plus considérables des États fondés par les Chamites noirs.

(1) Isaïe.

Il est difficile de savoir d'une manière exacte si la résistance opposée aux envahisseurs helléniques fut bien vigoureuse dans son malheur. Il ne le semble pas. Les Sémites, supérieurs aux Chamites noirs, n'étaient cependant pas de taille à lutter contre les nouveaux venus. Moins pénétrés par les alliages mélaniens que les descendants de Nemrod, ils étaient cependant infectés dans une grande mesure, puisqu'ils avaient abandonné la langue des blancs pour accepter le système issu de l'hymen de ses débris avec les dialectes des noirs, système qui nous est connu sous le nom très discutable de sémitique.

La philologie actuelle divise les langues sémitiques en quatre groupes principaux (1) : le premier contient le phénicien, le punique et le libyque, dont les dialectes berbères sont des dérivés (2); le second renferme l'hébreu et ses variations (3); le troisième, les branches araméennes; le quatrième, l'arabe, le gheez et l'amharique.

A considérer le groupe sémitique dans son ensemble et en faisant abstraction des mots importés par des mélanges ethniques postérieurs avec des nations blanches, on ne peut pas affirmer qu'il y ait eu séparation radicale entre ce groupe et ce qu'on nomme les langues indo-germaniques, qui sont celles de l'espèce d'où sont sortis, incontestablement, les pères des Chamites et de leurs continuateurs.

Le système sémitique présente, dans son organisme, des lacunes remarquables. Il semblerait que, lorsqu'il s'est formé, ses premiers développements ont rencontré autour d'eux, dans

(1) Gesénius, *Geschichte der hebraeischen Sprache und Schrift*, p. 4.

(2) Les nations berbères et amazighs, d'origine sémitique, s'étendent très avant au sud, dans le Sahara africain, et, dans l'ouest, jusqu'aux îles Canaries. Les Guanches étaient des Berbères. Les invasions sémitiques se sont répétées sur le littoral occidental de l'Afrique pendant mille ans au moins. (Movers, *das Phœnizische Alterthum*, t. II, 2e partie, p. 363 et pass.)

(3) Gesénius, *Hebraeische Grammatik*, 16e édition, 1851, p. 12. On n'a que peu d'indices de l'existence de dialectes hébraïques. Les Éphraïmites donnaient au *Schin* la prononciation du *Sin* ou du *Samech*. Il paraît aussi, suivant Néhémie, qu'il y avait un langage particulier à Asdod.

les langues qu'ils venaient remplacer, de puissantes antipathies dont ils n'ont pas pu complètement triompher. Ils ont détruit les obstacles sans pouvoir fertiliser leurs restes, de sorte que les langues sémitiques sont des langues incomplètes (1).

Ce n'est pas uniquement par ce qui leur fait défaut qu'on peu constater en elles ce caractère, c'est aussi par ce qu'elles possèdent. Un de leurs traits principaux, c'est la richesse des combinaisons verbales. Dans l'arabe ancien, les formes existent pour quinze conjugaisons dans lesquelles un verbe idéal peut passer. Mais ce verbe, comme je le dis, est idéal, et aucun des verbes réels n'est apte à profiter de la facilité de flexion ni de la multiplicité de nuances qui lui sont offertes par la théorie grammaticale (2). Il y a certainement, au fond de la nature de ces langues, quelque chose d'inconnu qui s'y oppose. Il s'ensuit que tous les verbes sont défectueux et que les irrégularités et les exceptions abondent. Or, comme on l'a bien démontré, toute langue a le complément de ce qui lui manque dans l'opulence plus logique de quelque autre à laquelle elle a fait ses emprunts imparfaits (3).

Le complément du système sémitique paraît se rencontrer dans les langues africaines. Là, on est frappé de retrouver tout

(1) Gesénius les définit ainsi : 1° Parmi les consonnes, beaucoup de gutturales; les voyelles ne jouent qu'un rôle très subordonné; 2° la plupart des racines, trilittères; 3° dans le verbe, deux temps seulement; une régularité singulière quant à la formation des modes; 4° dans le nom, deux genres, sans plus; des désignations de cas d'une extrême simplicité; 5° dans le pronom, tous les cas obliques déterminés par des affixes; 6° presque aucun composé ni dans le verbe ni dans le nom (excepté dans les noms propres); 7° dans la syntaxe, une simple juxtaposition des membres de la phrase, sans grande coordination périodique. (*Hebraeische Grammatik*, t. I, p. 3.)

(2) Sylvestre de Sacy, *Grammaire arabe*, 2e édition, t. I, p. 125 et passim. — Ce savant philologue, contrairement à l'avis de plusieurs grammairiens nationaux, trouve l'emploi des deux dernières formes si rare, qu'il réduit le nombre total à treize, en y comprenant la conjugaison radicale du primitif trilittère.

(3) M. Prisse d'Avennes a récemment fait une très heureuse application de ce principe, dans son examen de la grammaire persane de M. Chodzko. Voir *Revue orientale*.

entier l'appareil des formes verbales, si saillant dans les idiomes sémitiques, avec cette grave différence, que rien n'y est stérile; tous les verbes passent, sans difficulté, par toutes les conjugaisons (1). D'autre part, on n'y trouve plus de ces racines dont la parenté visible avec l'indo-germanique trouble singulièrement les idées de ceux qui veulent faire du groupe sémitique un système entièrement original, absolument isolé des langues de notre espèce (2). Pour les idiomes nègres, pas de trace, pas de soupçon possible d'une alliance quelconque avec les langues de l'Inde et de l'Europe; au contraire, alliance intime, parenté visible avec celles de l'Assyrie, de la Judée, du Chanaan et de la Libye.

(1) Pott, *Verwandtschaftliches Verhæltniss der Sprachen vom Kaffer- und Kongo-Stamme*, p. 11, p. 25. « Noch erwæhnte ich hier behuf allgemeinerer Charakterisirungs gegenwærtiger Idiome ihre Ueberfülle an dem, was die semitische Grammatik unter *Conjugationen* versteht; ich meine die Menge besonderer Verbal-formen, welche eigenthümliche Begriffsabschattungen und Nebenbezeichnungen des im jedesmaligen Verbum liegenden Grundgedankens abgebên und darstellen. Diese Conjugationen entshehen aber, in der Regel, durch Zusætze hinten an der Wurzel. » Et page 138 : « Es giebt gar keine Wurzelverba, die nicht æhnlicher Modificationen faehig wären; und vermittelst gewisser Partikeln oder Zusætze zeigt ein jeder dieser Verba, und alle daraus abgeleiteten, an, ob die Handlung, die sie ausdrücken, selten oder haüfig ist; ob sich Schwierigkeit, Leichtigkeit, Uebermaass oder andere Unterschiede dabey finden. »

(2) Ce qui n'est pas l'opinion de M. Rawlinson. Voir *Journal of the R. A. Society*, t. XIX, part. 1, p. XXIII, la note sur le pronom *kaga* de l'inscription de Bi-Soutoun et le rapprochement qu'en fait le savant colonel avec le mot pouschtou *haga* et le latin *hic*. — Voir encore, pour les affinités indo-germaniques de l'assyrien, le travail de Rawlinson, précité, p. XCV. Il n'est plus douteux désormais que la plus ancienne classe d'inscriptions cunéiformes recouvre une langue sémitique. MM. Westergaard et de Saulcy, feu M. Burnouf, ont mis le fait hors de question. Et à ce propos, qu'il me soit permis de déposer ici l'expression des profonds regrets que la perte prématurée de M. Burnouf inspire à tous les amis de la science. Homme rare, d'une érudition inouïe, d'une sagacité qui tenait du prodige, d'une prudence merveilleuse, l'Angleterre et l'Allemagne nous l'enviaient justement. Il avait fait, sur les écritures assyriennes, des travaux préparatoires qu'il n'a pas eu le temps de terminer et dont le fruit est ainsi perdu pour nous. Peut-être se passera-t-il bien du temps avant que la place éminente de ce grand esprit soit occupée de nouveau.

Je parle ici des langues de l'Afrique orientale. On était déjà bien d'avis que le gheez et l'amharique, parlés en Abyssinie, sont franchement sémitiques, et, d'un commun accord, on les rattachait, purement et simplement, à la souche arabe (1). Mais voilà que la liste s'allonge, et dans les nouveaux rameaux linguistiques qu'il faut, bon gré mal gré, rattacher au nom de Sem, il se manifeste des caractères spéciaux qui forcent de les constituer à part de l'idiome des Cushites, des Joktanides et des Ismaélites. En première ligne se présentent le tögr-jana et le tögray; puis la langue du Gouraghé au sud-ouest, l'adari dans le Harar, le gafat à l'ouest du lac Tzana, l'ilmorma, en usage chez plusieurs tribus gallas, l'afar et ses deux dialectes; le saho (2), le ssomal, le sechuana et le wanika (3). Toutes ces langues présentent des caractères nettement sémitiques. Il faut leur adjoindre encore le suahili, qui ouvre à son tour un autre coin de l'horizon.

C'est une langue cafre, et le peuple qui en parle les dialectes, jadis borné, dans l'opinion des Européens, aux territoires les plus méridionaux de l'Afrique, s'étend maintenant, pour nous, 5° plus au nord, jusque par delà Monbaz (4). Il atteint l'Abyssinie, confesse, lui noir et non pas nègre, une communauté fondamentale d'idiome avec des tribus purement nègres, telles que les Suahilis proprement dits, les Makouas et les

(1) Ewald, *Zeitschrift fur die Kunde des Morgenlandes, Ueber die Saho-Sprache in Æthiopien*, t. V, p. 410.

(2) Les Sahos habitent non loin de Mossawa, ou mieux *Massowa* مصوع sur la mer Rouge. Jusqu'à d'Abbadie, on les avait toujours confondus tantôt avec les Gallas, tantôt avec les Danakils. (Ewald, *Ueber die Saho-Sprache*, t. V, p. 412.)

(3) Ewald, loc. cit., p. 422, pense que le saho s'est *séparé* des autres langues sémitiques dans une antiquité incommensurable. Il se sert de ce mot *séparé*, parce qu'il part de la supposition que le foyer sémitique est en Asie. Cependant, frappé du monde d'idées que soulève l'examen des langues noires, il s'écrie : « Quelles clartés nouvelles « nous sont présentées par l'existence de pareilles langues sur le con- « tinent africain, au point de vue de l'histoire primitive des peuples « et des idiomes sémitiques! » M. d'Ewald ne se trompe pas, c'est toute une révélation.

(4) Pott, ouvr. cité, t. II, p. 8.

Monjous. Enfin, les Gallas parlent tous des dialectes qui se rapprochent du cafre (1).

Ces observations ne s'arrêtent pas là. On est en droit d'y ajouter ce dernier mot, de la plus haute importance : tout le continent d'Afrique, du sud au nord et de l'est à l'ouest, ne connaît qu'une seule langue, ne parle que des dialectes d'une même origine. Dans le Congo comme dans la Cafrerie et l'Angola, sur tout le pourtour des côtes, on retrouve les mêmes formes et les mêmes racines (2). La Nigritie, qui n'a pas encore été étudiée, et le patois des Hottentots, restent, provisoirement, en dehors de cette affirmation, mais ne la réfutent pas.

Maintenant, récapitulons. 1° Tout ce qu'on connaît des langues de l'Afrique, tant de celles qui appartiennent aux nations noires que de celles qui sont parlées par les tribus nègres, se rapporte à un même système; 2° ce système présente les caractères principaux du groupe sémitique dans un plus grand état de perfection que dans ce groupe même; 3° plusieurs des langues qui en ressortent sont classées hardiment, par ceux qui les étudient, dans le groupe sémitique.

En faut-il davantage pour reconnaître que ce groupe, tant dans ses formes que dans ses lacunes, puise ses raisons d'exister au fond des éléments ethniques qui le composent, c'est-à-dire dans les effets d'une origine blanche absorbée au sein d'une proportion infiniment forte d'éléments mélaniens?

Il n'est pas nécessaire, pour comprendre ainsi la genèse des langues de l'Asie antérieure, de supposer que les populations sémitiques se soient préalablement noyées dans le sang des

(1) Pott. ouvr. cité, *loc. cit.*

(2) Cette opinion, basée sur les travaux des missionnaires et des voyageurs, et en particulier ceux de d'Abbadie et de Krapf, trouve de vigoureux propagateurs dans M. de la Gabelentz, *Zeitschrift d. m. Gesellsch.*, t. I, p. 238; M. d'Ewald, dans son beau mémoire sur la langue saho; M. Krapf, directement, dans un essai intitulé : *Von der afrikanischen Ostküste* (même recueil, t. III, p. 311), et M. Pott, dont l'autorité est si grande en un pareil sujet. Ritter et Carus partagent le même avis (*Erdkunde; Ueber ungleiche Befæhigung der Menschheitsstæmme*, etc., p. 34.)

noirs. Le fait, incontestable pour les Chamites, ne l'est pas pour leurs associés.

A la manière dont ceux-ci se sont mêlés aux sociétés antérieures, tantôt s'abattant victorieux sur les États du centre, tantôt se glissant, en serviteurs utiles et intelligents, dans les communautés maritimes, il est fort à croire qu'ils firent comme les enfants d'Abraham : ils apprirent les langues du pays où ils venaient aussi bien gagner leur vie que régner (1). L'exemple donné par le rameau hébreu a très bien pu être suivi par toutes les autres branches de la famille, et je ne répugne pas davantage à croire que les dialectes formés postérieurement par celle-ci n'aient eu précisément pour caractère typique de créer, ou au moins d'agrandir des lacunes. Je les signalais tout à l'heure dans l'organisme des langues sémitiques. Ceci n'est d'ailleurs pas une hypothèse. Les Sémites les moins mélangés de sang chamite, tels que les Hébreux, ont possédé un idiome plus imparfait que les Arabes. Les alliances multipliées de ces derniers avec les peuplades environnantes avaient sans cesse replongé la langue dans ses origines mélaniennes. Toutefois, l'arabe est encore loin d'atteindre à l'idéal noir, comme l'essence de ceux qui le possèdent est loin d'être identique avec le sang africain.

Quant aux Chamites, il en fut différemment : il fallut, de toute nécessité, que, pour donner naissance au système linguistique qu'ils adoptèrent et transmirent aux Sémites, ils s'abandonnassent sans réserve à l'élément noir. Ils durent posséder le système sémitique beaucoup plus purement, et je ne serais pas surpris si, malgré la rencontre de racines indo-germaniques dans les inscriptions de Bi-Soutoun, on était amené à reconnaître un jour que la langue de quelques-unes de ces annales du plus lointain passé se rapproche plus du type nègre que l'arabe, et, à plus forte raison, que l'hébreu et l'araméen.

(1) A cette époque, l'araméen était déjà distinct de la langue de Chanaan. (Gen., XXXI, 47) : « Quem (tumulum) vocavit Laban Tumulum « testis, et Jacob, Acervum testimonii, uterque juxta proprietatem « linguæ suæ. » Les mots araméens sont יְגַר שָׂהֲדוּתָא, les mots hébreux גַּלְעֵד.

Je viens de montrer comment il y avait plusieurs degrés vers la perfection sémitique. On part de l'araméen, la plus défectueuse des langues de cette famille, pour arriver au noir pur. Je ferai voir plus tard comment on sort de ce système, avec les peuples les moins atteints par le mélange noir, pour remonter par degrés vers les langues de la famille blanche. Toutefois, laissons ce sujet pour un moment : c'est assez d'avoir établi la situation ethnique des conquérants sémites. Plus respectés que les Assyriens primitifs par la lèpre mélanienne, ils étaient métis comme eux. Ils ne se trouvaient en état de triompher que de nations malades, et nous les verrons succomber toujours quand ils auront affaire à des hommes d'extraction plus noble.

Mais, vers l'an 2000 avant Jésus-Christ, ces hommes d'énergie supérieure, les Arians zoroastriens, pointaient à peine à l'horizon oriental. Ils s'occupaient uniquement de s'assurer les demeures conquises par eux dans la Médie. De leur côté, les Arians hellènes ne cherchaient qu'à se faire place dans leur migration vers l'Europe. Les Sémites avaient ainsi de longs siècles de prédominance et de triomphes assurés sur les gens civilisés du sud-ouest.

Chaque fois qu'un mouvement des Arians hellènes les forçait de céder quelque part de leur ancien territoire, la défaite se résolvait pour eux en une victoire fructueuse, car elle s'opérait aux dépens des colons de la riche Babylonie. C'est ainsi que ces bandes de vaincus fugitifs, ensevelissant la honte de leur déroute dans les ténèbres des pays situés vers le Caucase et la Caspienne, frappaient le monde d'admiration à la vue des faciles lauriers que recueillait leur fuite.

Les invasions sémitiques constituent donc des œuvres reprises à plusieurs fois. Le détail n'en importe pas ici. Il suffit de rappeler que la première émigration s'empara des États situés dans la basse Chaldée. Une autre expédition, celle des Joktanides, se prolongea jusqu'en Arabie (1). Une autre, d'au-

(1) Ewald, *Geschichte des Volkes Israël*, t. I, p. 337. — L'arrivée des Joktanides et la fondation de leurs principaux États dans l'Arabie méridionale sont antérieures à l'époque d'Abraham.

tres encore, peuplèrent de nouveaux maîtres les contrées maritimes de l'Asie supérieure. Le sang noir combattait souvent avec succès, chez les plus mélangés de ces peuples, les tendances sédentaires de l'espèce ; et non seulement des déplacements très considérables avaient lieu dans les masses, mais quelquefois aussi des tribus peu nombreuses, cédant à des considérations de toute nature, abandonnaient leurs résidences pour gagner une autre patrie.

Les Sémites étaient déjà en pleine possession de tout l'univers chamite, où les chefs sociaux qui n'étaient pas directement vaincus subissaient pourtant leur influence, quand parut au milieu de leurs établissements un peuple destiné à de grandes épreuves et à de grandes gloires : je veux parler du rameau de la nation hébraïque, que j'ai déjà amené hors des montagnes arméniennes, et qui, sous la conduite d'Abraham, et bientôt avec le nom d'Israël, avait poursuivi sa marche jusqu'en Égypte pour revenir ensuite dans le pays de Chanaan. Lorsque avec le père des patriarches la nation traversa ce pays, il était peu peuplé. Quand Josué y reparut, le sol était largement occupé et bien cultivé par de nombreux Sémites (1).

La naissance d'Abraham est fixée par l'exégèse à l'an 2017, postérieurement aux premières attaques des nations helléniques contre les peuples des montagnes, par conséquent non loin de l'époque des victoires de ces derniers sur les Chamites, et de l'élévation de la nouvelle dynastie assyrienne. Abraham appartenait à une nation d'où les Joktanides étaient déjà issus, et dont les branches, restées dans la mère patrie, y formèrent, plus tard, différents États sous les noms de Péleg, de Réhou, de Saroudj, de Nachor et autres (2). Le fils de Tharé devint lui-même le fondateur vénéré de plusieurs peuples, dont les plus célèbres ont été les enfants de Jacob, puis les Arabes

(1) Movers, *das Phœnizische Alterthum*, t. II, 1re partie, p. 63-70. — Entre Abraham et Moïse, la Palestine avait été le théâtre de mouvements de population considérables. D'ailleurs de nombreuses nations abrahamides, non israélites, s'y étaient établies, telles que les enfants de Cétura, les fils d'Ismaël, ceux d'Esaü, ceux de Loth, etc.

(2) Ewald, *G. d. V. Israël*, t. I, p. 338.

occidentaux, qui, sous le nom d'Ismaélites, partageant avec les Joktanides hébreux et les Chamites kuschites la domination de la péninsule, agirent, dans la suite, avec le plus de force sur les destinées du monde, soit lorsqu'ils donnèrent de nouvelles dynasties aux Assyriens, soit lorsque, avec Mahomet, ils dirigèrent la dernière renaissance de la race sémitique.

Avant de suivre plus avant les destinées ethniques du peuple d'Israël, et maintenant que j'ai trouvé dans la date de la naissance de son patriarche un point chronologique assuré qui peut servir à fixer la pensée, j'épuiserai ce qui me reste à dire sur les autres nations chamo-sémites les plus apparentes.

Il ne faut pas perdre de vue que le nombre des États indépendants compris dans la société d'alors était innombrable. Toutefois, je ne puis parler que de ceux qui ont laissé les traces les plus profondes de leur existence et de leurs actes. Attachons-nous d'abord aux Phéniciens.

CHAPITRE III.

Les Chananéens maritimes.

Au temps d'Abraham, la civilisation chamite était dans tout l'éclat de son perfectionnement et de ses vices (1). Un de ses territoires les plus remarquables était la Palestine (2), où les villes de Chanaan florissaient, grâce à leur commerce alimenté par des colonies innombrables déjà. Ce qui pouvait manquer, en population, à toutes ces villes était amplement compensé par cette circonstance heureuse, que nul concurrent ne leur disputait encore les immenses profits de leurs manufactures

(1) Ewald, *G. d. V. Israël*, t. I, p. 292.
(2) Même ouvrage, p. 278.

d'étoffes, de leurs teintureries, de leur navigation et de leur transit (1).

Toutes les sources de richesses que je viens d'énumérer restaient concentrées entre les mains de leurs créateurs. Mais, comme pour prouver combien c'est une faible marque de la force vitale des nations qu'un commerce productif, les Phéniciens, déchus de l'antique énergie qui les avait amenés jadis des bords de la mer Persique aux rives de la Méditerranée, n'avaient conservé aucune indépendance politique réelle (2). Ils se gouvernaient, le plus souvent, il est vrai, par leurs propres lois et dans leurs formes aristocratiques anciennes. Mais, en fait, la puissance assyrienne avait annulé leur indépendance. Ils recevaient et respectaient les ordres venus des contrées de l'Euphrate (3). Lorsque, dans quelques mouvements intérieurs, ils essayaient de secouer ce joug, leur unique ressource était de se tourner vers l'Égypte et de substituer l'influence de Memphis à celle de Ninive. De véritable isonomie, il n'en était plus question.

Outre la prépondérance des deux grands empires entre lesquels les villes chananéennes se trouvaient resserrées, un motif d'une autre nature forçait les Phéniciens aux plus constants ménagements envers ces puissants voisins. Les territoires de

(1) Je ne mentionne pas les ports de Gaza et d'Ascalon, parce qu'ils ne furent fondés qu'après l'émigration de Crète, déterminée par les conquêtes de l'Hellène Minos, 1548 avant J.-C. Du reste, les Assyriens, fidèles à leur système de s'affranchir du monopole phénicien, s'emparèrent très promptement de ces deux cités et leur donnèrent beaucoup de puissance. (Ewald, ouvrage cité, t. I, p. 294 et 367; Gesénius, *Geschichte der hebraeischen Sprache*, p. 14.)

(2) Movers, *das Phœnizische Alterthum*, t. II-I, p. 298 et 378. La politique assyrienne faisait trembler les États chananéens; quand il n'y avait pas domination directe, l'influence restait énorme et, se mêlant aux querelles des partis, appuyant le faible pour ruiner le fort, suscitait des querelles incessantes et rendait la paix encore plus redoutable que la guerre. M. Movers décrit très bien le jeu de ces antiques combinaisons, et prouve que le but principal des hommes d'État d'Assyrie touchait aux questions commerciales.

(3) Movers, *das Phœnizische Alterthum*, t. II-I, p. 259 et 271, et passim.

l'Assyrie et de l'Égypte, mais surtout de l'Assyrie, étaient les grands débouchés du commerce de Sidon et de Tyr. A la vérité, les Chananéens allaient, sur d'autres points encore, porter les étoffes de pourpre, les verreries, les parfums et les denrées de toute sorte, dont leurs magasins regorgeaient. Mais quand la proue élevée de leurs navires noirs et longs venait toucher la grève encore si jeune des côtes grecques ou les rivages de l'Italie, de l'Afrique, de l'Espagne, l'équipage ne faisait là que d'assez maigres profits. La longue barque était tirée à terre par les rameurs noirs, aux tuniques rouges, courtes et serrées. Les populations aborigènes entouraient, la convoitise et l'étonnement peints sur le visage, ces navigateurs arrogants qui commençaient par disposer autour de leur navire les groupes prudemment armés de leurs mercenaires sémites; puis on étalait devant les rois et les chefs, accourus de tous les points de la contrée, ce que contenaient les flancs du vaisseau. Autant que possible, on cherchait à obtenir en échange des métaux précieux. C'était ce qu'on demandait à l'Espagne, riche en ce genre. Avec les Grecs, on traitait surtout pour des troupeaux, pour des bois principalement, comme en Afrique pour des esclaves. Quand l'occasion s'y prêtait et que le marchand se jugeait le plus fort, sans scrupule il se jetait, avec son monde, sur les belles filles, vierges royales ou servantes, sur les enfants, sur les jeunes garçons, sur les hommes faits, et rapportait joyeusement dans les marchés de sa patrie les fruits abondants de ce commerce sans foi qui, dès la plus haute antiquité, a rendu célèbres l'avidité, la lâcheté et la perfidie des Chamites et de leurs alliés. On comprend, de reste, quelle aversion dangereuse devaient inspirer ces marchands sur les côtes, où ils ne s'étaient pas encore assuré, par des établissements fixes, la haute main et la domination absolue. En somme, ce qu'ils faisaient par tous ces pays, c'était une exploitation des richesses locales. Donnant peu pour obtenir ou extorquer, ou arracher, beaucoup, leurs opérations se bornaient à un commerce de troc, et leurs plus beaux produits, comme leurs plus précieuses denrées, ne trouvaient pas là de placement. La grande importance de

l'Occident ne consistait donc nullement pour eux dans ce qu'ils y apportaient, mais bien dans ce qu'ils en tiraient, au meilleur marché possible. Nos régions fournissaient la matière première, que Tyr, Sidon, les autres cités chananéennes travaillaient, façonnaient ou faisaient valoir ailleurs, chez les Égyptiens et dans les contrées mésopotamiques.

Ce n'était pas seulement en Europe et en Afrique que les Phéniciens allaient chercher les éléments de leurs spéculations. Par des relations très antiques avec les Arabes kouschites et les enfants de Joktan, ils prenaient part au commerce des parfums, des épices, de l'ivoire et de l'ébène, provenant de l'Yémen ou de lieux beaucoup plus éloignés, tels que la côte orientale d'Afrique, de l'Inde, ou même de l'extrême Orient (1). Pourtant n'ayant pas là, comme pour les produits de l'Europe, un monopole absolu, leur attention restait fixée de préférence sur les pays occidentaux, et c'était entre ces terres accaparées et les deux grands centres de la civilisation contemporaine qu'ils jouaient, dans toute sa plénitude, le rôle avantageux de facteurs uniques.

Leur existence et leur prospérité se trouvaient ainsi liées d'une manière étroite aux destinées de Ninive et de Thèbes. Quand ces pays souffraient, aussitôt la consommation était en baisse, et immédiatement le coup portait sur l'industrie et le commerce chananéens. Si les rois de la Mésopotamie croyaient avoir à se plaindre des États marchands de la Phénicie, ou bien s'ils voulaient, dans une querelle, les amener à composition sans tirer l'épée, quelques mesures fiscales dirigées contre l'introduction des denrées de l'Occident dans les pays assyriens ou dans les provinces égyptiennes nuisaient beaucoup

(1) Le Mahabharata ne connaît pas les noms de Babylone ni de la Chaldée. Cependant il y avait eu, de tout temps, un grand commerce entre les Arians hindous et le monde occidental, par l'intermédiaire des Phéniciens, soit avant, soit après que ceux-ci eurent quitté Tylos et Aradus dans le golfe Persique. (Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 858 et passim.) Je parlerai ailleurs des vases de porcelaine chinoise trouvés dans des tombeaux égyptiens des plus anciennes dynasties.

plus aux patriciens de Tyr, les atteignaient plus profondément et plus sensiblement dans leur existence et, par là, dans leur tranquillité intérieure, que si l'on avait envoyé contre eux d'innombrables armées de cavaliers et de chars. Voilà donc, dans la plus lointaine antiquité, les Phéniciens, si fiers de leur activité mercantile, si dépravés, si abaissés par les vices un peu ignobles, compagnons inséparables de ce genre de mérite, réduits à ne posséder que l'ombre de l'indépendance et vivant serviteurs humiliés de leurs puissants acheteurs.

Le gouvernement des villes de la côte avait jadis commencé par être sévèrement théocratique. C'était l'usage de la race de Cham. En effet, les premiers vainqueurs blancs s'étaient montrés au milieu des populations noires avec l'appareil d'une telle supériorité d'intelligence, de volonté et de force, que ces masses superstitieuses ne purent dépeindre mieux la sensation d'admiration et d'épouvante qu'elles en éprouvèrent qu'en les déclarant dieux. C'est par suite d'une idée toute semblable que les peuples de l'Amérique, aux temps de la découverte, demandaient aux Espagnols s'ils ne venaient pas du ciel, s'ils n'étaient pas des dieux, et, malgré les réponses négatives dictées aux conquérants par la foi chrétienne, leurs vaincus persistaient à les soupçonner véhémentement de cacher leur qualité. C'est de même encore que, de nos jours, les tribus de l'Afrique orientale ne dépeignent pas autrement l'état dans lequel ils voient les Européens qu'en disant : Ce sont des dieux (1).

Les Chamites blancs, médiocrement retenus par les délicatesses de conscience des temps modernes, n'avaient vraisemblablement eu aucune peine à se résoudre aux adorations. Mais lorsque le sang se mêla, et qu'à la race pure succédèrent partout les mulâtres, le noir découvrit des traces nombreuses d'humanité dans le maître que sa fille ou sa sœur avait mis au monde. Le nouvel hybride, toutefois, était puissant et hautain.

(1) Les nègres donnent même ce titre aux Mahalaselys, tribu cafre, qui paraît mériter cet honneur par la possession de vêtements d'étoffe et de maisons pourvues d'escaliers. (Prichard, *Histoire naturelle de l'homme*, t. II, p. 21.)

Il tenait aux anciens vainqueurs par sa généalogie, et si le règne des divinités finit, celui de leurs prêtres commença. Le despotisme, pour changer de forme, n'en fut pas moins aveuglément vénéré. Les Chananéens conservaient dans leur histoire (1) l'exposé très complet de ce double état de choses. Ils avaient été gouvernés par Melkart et Baal, et plus tard par les pontifes de ces êtres surhumains (2).

Quand les Sémites arrivèrent, la révolution fit un pas en avant. Les Sémites étaient, au fond, plus proches parents des dieux que les dynasties hiératiques des Chamites noirs. Ils avaient quitté plus récemment la souche commune, et leur sang, bien qu'assez altéré, l'était moins que celui des métis dont ils venaient partager les richesses et soutenir l'existence politique, chaque jour plus débile. Toutefois, les prêtres phéniciens ne seraient pas tombés d'accord de cette supériorité de noblesse, et l'auraient-ils voulu qu'ils ne l'auraient pas pu, car l'essence noire prédominait tellement dans leurs veines, qu'ils avaient oublié le Dieu de leurs dieux et l'origine réelle de ces derniers. Ils se considéraient, avec eux, comme autochtones (3). C'est dire qu'ils avaient adopté les superstitions grossières des ancêtres de leurs mères. Pour ces gens dégénérés, point de migration blanche de Tylos sur la côte méditerra-

(1) Les annales chamites paraissent avoir été conservées avec beaucoup de soin par les intéressés. M. d'Ewald considère le XIV[e] chapitre de la Genèse et d'autres fragments du même livre comme des emprunts faits à ces histoires. (Ewald, *Geschichte des Volkes Israël*, t. I, p. 71.) — A son avis, ces travaux des peuples chananéens auraient, en outre, servi de base à la partie cosmogonique et généalogique de la Genèse, rédigée par un lévite au temps de Salomon. (Ouvr. cité, p. 87 et passim.)

(2) On verra, lorsqu'il s'agira des nations arianes, tous les motifs qui existent d'assimiler les dieux d'Assyrie aux antiques héros blancs. Il ne paraît pas douteux à M. Rawlinson que le dieu-poisson et la déesse Derceto, représentés sur les sculptures de Khorsabad et de Bi-Soutoun, n'aient été les images des patriarches échappés au dernier déluge.

(3) Movers, *das Phœnizische Alterth.*, t. II-I, p. 15. — C'est là ce qui porte M. Movers à combattre le témoignage d'Hérodote, et à soutenir que les Phéniciens n'étaient pas des émigrants de Tylos.

néenne. Melkart et son peuple étaient sortis du limon sur lequel s'élevaient leurs demeures. Dans d'autres pays et dans d'autres temps, les Hindous, les Grecs, les Italiens et d'autres nations empruntèrent la même erreur aux mêmes sources.

Mais les faits vont à leurs conséquences, sans se soucier du concours des opinions. Les Sémites ne purent, sans doute, devenir des dieux puisqu'ils n'avaient pas le sang pur et que, prépondérants, ils ne l'étaient pas assez pour agir sur les imaginations au degré nécessaire à l'apothéose. Les Chamites noirs surent également leur refuser l'entrée des sacerdoces réservés depuis tant de siècles aux mêmes familles. Alors les Sémites humilièrent la théocratie et, plus haut qu'elle, placèrent le gouvernement et le pouvoir du sabre. Après une lutte assez vive, de sacerdotal, monarchique et absolu, le gouvernement des villes phéniciennes devint aristocratique, républicain et absolu, ne gardant ainsi de la triade de forces qu'il remplaçait que la dernière.

Il ne détruisit pas complètement les deux autres, fidèle en cela au rôle réformateur, modificateur, plutôt que révolutionnaire, imposé à ses actes par son origine, si voisine de celle des Chamites noirs, et dès lors respectueuse pour le fond de leurs œuvres. Parmi les grandeurs de son aristocratie, il fit une place des plus honorables aux pontificats. Il leur assigna dans l'État le second rang, et continua à en laisser les honneurs aux nobles familles chamites qui jusqu'alors les avaient possédés. La royauté ne fut pas traitée si bien. Peut-être, d'ailleurs, les Chamites noirs eux-mêmes n'en avaient-ils jamais que médiocrement développé la puissance, comme on est tenté de le croire pour les États assyriens.

Soit qu'on acceptât désormais, dans le gouvernement des villes phéniciennes, un chef unique, ou bien, combinaison plus fréquente, que la couronne dédoublée se partageât entre deux rois intentionnellement choisis dans deux maisons rivales, l'autorité de ces chefs suprêmes devint entièrement limitée, surveillée, contrainte, et on ne leur accorda guère, avec plénitude, que des prérogatives sans effet et des splendeurs sans liberté. Il est permis de croire que les Sémites étendirent à

toutes les contrées où ils dominèrent cette jalouse surveillance de la puissance monarchique, et qu'à Ninive comme à Babylone, les titulaires de l'empire ne furent, sous leur inspiration, que les représentants sans initiative des prêtres et des nobles.

Telle fut l'organisation sortie de la fusion des Chamites noirs de la Phénicie avec les Sémites. Les rois, autrement dit les suffètes, vivaient dans des palais somptueux. Rien ne semblait ni trop beau ni trop bon pour rehausser la magnificence dont les vrais maîtres de l'État se plaisaient à en orner la double tête. Des multitudes d'esclaves des deux sexes, splendidement vêtus, étaient aux ordres de ces mortels accablés sous l'étalage des jouissances. Des eunuques par troupeaux gardaient l'entrée de leurs jardins et de leurs gynécées. Des femmes de tous les pays leur étaient amenées par les navires voyageurs. Ils mangeaient dans l'or, ils se couronnaient de diamants et de perles, d'améthystes, de rubis, de topazes, et la pourpre, si exaltée par l'imagination antique, était la couleur respectueusement réservée à tous leurs vêtements. En dehors de cette vie somptueuse et des formes de vénération que la loi commandait d'y ajouter, il n'y avait rien. Les suffètes donnaient leur avis sur les affaires publiques comme les autres nobles, rien de plus; ou s'ils allaient au delà, c'était par l'usage d'une influence personnelle qui avait été disputée avant d'être subie; car l'action légale et régulière, et même la puissance exécutive, se concentraient entre les mains des chefs des grandes maisons (1).

Pour ces derniers, collectivement, l'autorité n'avait pas de bornes. Du moment qu'un accord conclu entre eux avait pris le caractère impératif qui constitue la lôi, tout devait plier devant cette loi, dont les législateurs eux-mêmes étaient les premières victimes. Nulle part et jamais cette abstraction ne ménageait les situations personnelles. Une rigueur inflexible en introduisait les redoutables effets jusque dans l'intérieur des familles, tyrannisait les rapports les plus intimes des époux, planait sur la tête du père, despote de ses enfants, mettait la contrainte entre l'individu et sa conscience. Dans l'État tout

(1) Movers, *das Phœnizische Alterthum,* t. II-I.

entier, depuis le dernier matelot, le plus infime ouvrier, jusqu'au grand prêtre du Dieu le plus révéré, jusqu'au noble le plus arrogant, la loi étendait le niveau terrible révélé par cette courte sentence : Autant d'hommes, autant d'esclaves!

C'est ainsi que les Sémites, unis à la postérité de Cham, avaient compris et pratiquaient la science du gouvernement. J'insiste d'autant plus sur cette sévère conception, que nous la verrons, avec le sang sémitique, pénétrer dans les constitutions de presque tous les peuples de l'antiquité, et toucher même aux temps modernes, où elle ne recule, provisoirement, que devant les notions plus équitables et plus saines de la race germanique.

N'oublions pas d'analyser les inspirations qui avaient présidé à cette organisation rigoureuse. En ce qu'elles avaient de brutal et d'odieux, leur source, évidemment, trempait dans la nature noire, amie de l'absolu, facile à l'esclavage, s'attroupant volontiers dans une idée abstraite, à qui elle ne demande pas de se laisser comprendre, mais de se faire craindre et obéir. Au contraire, dans les éléments d'une nature plus élevée, qu'on ne peut y méconnaître, dans cet essai de pondération entre la royauté, le sacerdoce et la noblesse armée, dans cet amour de la règle et de la légalité, on retrouve les instincts bien marqués que nous constaterons partout chez les peuples de race blanche.

Les villes chananéennes attiraient à elles de nombreuses troupes de Sémites, appartenant à tous les rameaux de la race, et par conséquent différemment mélangées. Les hommes qui arrivaient d'Assyrie apportaient, du mélange chamite particulier auquel ils avaient touché, un sang tout autre que celui du Sémite qui, venu de la basse Égypte ou du sud de l'Arabie, avait été longtemps en contact avec le nègre à chevelure laineuse. Le Chaldéen du nord, celui des montagnes de l'Arménie (1), l'Hébreu, enfin, dans les alliages subis par sa race,

(1) L'homme venu du pays d'Arpaxad (Gen., 22). — Tous les peuples sortis de Sem, à la première génération, sont dénommés dans l'ordre de leur position géographique, en commençant par le sud et en finissant par le nord-ouest : Elam, au delà du Tigre, près du golfe Persi-

avait eu plus de participation à l'essence blanche. Cet autre, qui descendait des régions voisines du Caucase, pouvait déjà, directement ou indirectement, apporter dans ses veines un ressouvenir de l'espèce jaune. Telles bandes sorties de la Phrygie avaient pour mères des femmes grecques.

Autant de nouvelles émigrations, autant d'éléments ethniques nouveaux qui venaient s'accoster dans les cités phéniciennes. Outre ces différents rapports de la famille sémitique, il y avait encore des Chamites du pays, des Chamites fournis par les grands États de l'est, et encore des Arabes cuschites et des Égyptiens et des nègres purs. En somme, les deux familles blanche et noire, et quelque peu même l'espèce jaune, se combinaient de mille manières différentes au milieu de Chanaan, s'y renouvelaient sans cesse et y abondaient constamment, de manière à y former des variétés et des types jusque-là inconnus.

Un tel concours avait lieu parce que la Phénicie offrait de l'occupation à tout ce monde. Les travaux de ses ports, de ses fabriques, de ses caravanes, demandaient beaucoup de bras. Tyr et Sidon, outre qu'elles étaient de grandes villes maritimes et commerciales à la façon de Londres et de Hambourg, étaient en même temps de grands centres industriels comme Liverpool et Birmingham; devenues les déversoirs des populations de l'Asie antérieure, elles les occupaient toutes et en reportaient le trop-plein sur le vaste cercle de leurs colonies. Elles y envoyaient de la sorte, par des immigrations constantes, des forces fraîches et un surcroît de leur propre vie. N'admirons pas trop cette activité prodigieuse. Tous ces avantages d'une population sans cesse augmentée avaient leurs revers fâcheux : ils commencèrent par altérer la constitution politique de façon à l'améliorer; ils finirent par déterminer sa ruine totale.

On a vu par quelles transformations ethniques le règne des

que; Assur, l'Assyrie, remontant le Tigre, vers le nord; Arpaxad, l'Arménie, inclinant à l'ouest; Lud, la Lydie; Aram redescend vers le sud avec le cours de l'Euphrate. (Ewald, *Geschichte des Volkes Israël*, t. I.)

dieux avait pris fin, pour être remplacé par celui des prêtres, qui, à leur tour, avaient cédé le pas à une organisation compliquée et savante, destinée à donner accès dans la sphère du pouvoir aux chefs et aux puissants des villes. A la suite de cette réforme, la distinction des races était tombée dans le néant. Il n'y avait plus eu que celle des familles. Devant la mutabilité perpétuelle et rapide des éléments ethniques, cet état aristocratique, dernier mot, terme extrême du sentiment révolutionnaire chez les premiers arrivants sémites, se trouva un jour ne plus suffire aux exigences des générations qui s'élevaient, et les idées démocratiques commencèrent à poindre.

Elles s'appuyèrent d'abord sur les rois. Ceux-ci prêtèrent volontiers l'oreille à des principes dont la première application devait être d'humilier les patriciats. Elles s'adressèrent ensuite aux troupeaux d'ouvriers employés dans les manufactures, et en firent le nerf de la faction qu'elles réunissaient. Comme agents actifs des intrigues et des conspirations, on recruta largement dans une classe d'hommes particulière, troupe habituée au luxe, touchant, au moins des yeux, aux grandes séductions de la puissance, mais sans droits, sans autre considération que celle de la faveur, méprisée surtout par les nobles, et dès lors les favorisant peu; j'entends les esclaves royaux, les eunuques des palais, les favoris ou ceux qui tendaient à le devenir. Telle fut la composition du parti qui poussa à la destruction de l'ordre aristocratique.

Les adversaires de ce parti possédaient bien des ressources pour se défendre. Contre les désirs et les velléités des rois, ils avaient l'impuissance légale, la dépendance de ces magistrats sans autorité. Ils s'attachaient à en resserrer les nœuds. Aux masses turbulentes des ouvriers et des matelots, ils présentaient les épées et les dards de cette multitude de troupes mercenaires, surtout cariennes et philistines, qui formaient les garnisons des villes et dont eux seuls exerçaient le commandement. Enfin, aux ruses et aux menées des esclaves royaux, ils opposaient une longue habitude des affaires, une méfiance suffisamment aiguisée de la nature humaine, une sagesse pratique bien supérieure aux roueries de leurs rivaux; en un mot,

contre les intrigues des uns, la force brutale des autres, l'ambition ardente des plus grands, les convoitises grossières des plus petits, ils pouvaient user de cette immense ressource d'être les maîtres, arme qui ne se brise pas aisément dans le poing des forts.

Certes ils auraient gardé leur empire comme le garderait toute aristocratie, à perpétuité, si la victoire n'avait pu résulter que de l'énergie des assaillants; mais c'était de leur affaiblissement qu'elle devait éclore. La défaite n'était à prévoir que du mélange de leur sang.

La révolution ne triompha que lorsqu'il lui fut né des auxiliaires à l'intérieur des palais dont elle s'évertuait à briser les portes.

Dans des États où le commerce donne la richesse et la richesse l'influence, les mésalliances, pour user d'un terme technique, sont toujours difficiles à éviter. Le matelot d'hier est le riche armateur de demain, et ses filles pénètrent, à la manière de la pluie d'or, dans le sein des plus orgueilleuses familles. Le sang des patriciens de la Phénicie était d'ailleurs si mélangé déjà, qu'on avait certainement peu de soin de le garantir contre de séduisantes modifications. La polygamie, si chère aux peuples noirs ou demi-noirs, rend aussi, sous ce rapport, toutes les précautions inutiles. L'homogénéité avait donc cessé d'exister parmi les races souveraines de la côte de Chanaan, et la démocratie trouva moyen de faire parmi celles-ci des prosélytes. Plus d'un noble commença à goûter des doctrines mortelles à sa caste.

L'aristocratie, s'apercevant de cette plaie ouverte dans ses flancs, se défendit au moyen de la déportation. Quand les séditions étaient sur le point d'éclater, ou quand une émeute était vaincue, on saisissait les coupables; le gouvernement les embarquait de force avec des troupes cariennes, chargées de les surveiller, et les envoyait soit en Libye, soit en Espagne, soit au delà des colonnes d'Hercule, dans des lieux si éloignés, qu'on a prétendu retrouver la trace de ces colonisations jusqu'au Sénégal.

Les nobles apostats, mêlés à la tourbe, devaient, dans cet

exil éternel, former à leur tour le patriciat des nouvelles colonies, et on n'a pas entendu dire que, malgré leur libéralisme, ils aient jamais désobéi à ce dernier ordre de la mère patrie.

Un jour arriva pourtant où la noblesse dut succomber. On connaît la date de cette défaite définitive; on sait la forme qu'elle revêtit; on peut en désigner la cause déterminante. La date, c'est l'an 829 avant J.-C.; la forme, c'est l'émigration aristocratique qui fonda Carthage (1); la cause déterminante est indiquée par l'extrême mélange où en étaient arrivées les populations sous l'action d'un élément nouveau qui, depuis un siècle environ, fomentait d'une manière irrésistible l'anarchie des éléments ethniques.

Les peuples hellènes avaient pris un développement considérable. Ils avaient commencé, de leur côté, à créer des colonies, et ces ramifications de leur puissance, s'étendant sur la côte de l'Asie Mineure, n'avaient pas tardé à envoyer en Chanaan de très nombreuses immigrations (2). Les nouveaux venus, bien autrement intelligents et alertes que les Sémites, bien autrement vigoureux de corps et d'esprit, apportèrent un précieux concours de forces à l'idée démocratique, et hâtèrent par leur présence la maturité de la révolution. Sidon avait succombé la première sous les efforts démagogiques. La populace victorieuse avait chassé les nobles, qui étaient allés fonder à Aradus une nouvelle cité, où le commerce et la prospérité s'étaient réfugiés, au détriment de l'ancienne ville, demeurée complètement ruinée (3). Tyr eut bientôt un sort pareil.

Les patriciens, craignant à la fois les séditieux des fabriques, le bas peuple, les esclaves royaux et le roi; avertis du destin qui les menaçait par l'assassinat du plus grand d'entre eux, le pontife de Melkart, et ne jugeant pas pouvoir maintenir davantage leur autorité, ni sauver leur vie devant une génération issue de mélanges trop multiples, prirent le parti de s'expatrier. La flotte leur appartenait, les navires étaient gardés par

(1) Movers, *das Phœnizische Alterthum*, t. II, 1re partie, p. 352 et passim.
(2) Movers, t. II, 1re partie, p. 369.
(3) Movers, *loc. cit.*

leurs troupes. Ils se résignèrent, ils s'éloignèrent avec leurs trésors, et surtout avec leur science gouvernementale et administrative, leur longue et traditionnelle pratique du négoce, et ils s'en allèrent porter leurs destins sur un point de la côte d'Afrique qui fait face à la Sicile.

Ainsi s'accomplit un acte héroïque qu'on n'a guère revu depuis. A deux reprises pourtant, dans les temps modernes, il fut question de le renouveler. Le sénat de Venise, dans la guerre de Chiozza, délibéra s'il ne devait pas s'embarquer pour le Péloponèse avec toute sa nation, et il n'y a pas de trop longues années qu'une éventualité semblable fut prévue et discutée dans le parlement anglais.

Carthage n'eut point d'enfance (1). Les maîtres qui la gouvernaient étaient sûrs d'avance de leur volonté. Ils avaient pour but précis ce que la Tyr ancienne leur avait appris à estimer et à poursuivre. Ils étaient entourés de populations presque entièrement noires, et partant inférieures aux métis qui venaient trôner au milieu d'elles. Ils n'éprouvèrent aucune peine à se faire obéir. Leur gouvernement, remontant le cours des siècles, reprit, en face des sujets, toute la dureté et l'inflexibilité chamitiques; et comme la cité de Didon ne reçut jamais, pour toute immigration blanche, que les nobles tyriens ou chananéens, victimes, ainsi que ses fondateurs, des catastrophes démagogiques, elle appesantit son joug tant qu'il lui plut. Jusqu'au moment de sa ruine, elle ne fit pas la moindre concession à ses peuples. Lorsqu'ils osèrent en appeler aux armes, elle sut les châtier sans faiblir jamais. C'est que son autorité était fondée sur une différence ethnique qui n'eut pas le temps de composer et de disparaître.

L'anarchie tyrienne était devenue complète après le départ des nobles qui, seuls, avaient encore possédé une ombre de l'ancienne valeur de la race, surtout de son homogénéité relative. Quand les rois et le bas peuple se trouvèrent seuls à agir, la diversité des origines se jeta au travers de la place publique pour empêcher toute réorganisation sérieuse. L'esprit chami-

(1) Movers, t. II, 1re partie, p. 367 et passim.

tique, la multiplicité des branches sémitiques, la nature grecque, tout parla haut, tout parla fort. Il fut impossible de s'entendre, et l'on s'aperçut que, loin de prétendre à retrouver jamais un système de gouvernement logique et fermement dessiné, il faudrait s'estimer très heureux quand on pourrait obtenir une paix temporaire au moyen de compromis passagers. Après la fondation de Carthage, Tyr ne créa pas de colonies nouvelles. Les anciennes, désertant sa cause, se rallièrent, l'une après l'autre, à la cité patricienne, qui devint ainsi leur capitale : rien de plus logique. Elles ne déplacèrent pas leur obéissance : le sol métropolitain fut seul changé. La race dominatrice resta la même, et si bien la même, que désormais ce fut elle qui colonisa. A la fin du VIII[e] siècle, elle posséda des établissements en Sardaigne : elle-même n'avait pas encore cent années d'existence. Cinquante ans plus tard, elle s'emparait des Baléares. Dans le VI[e] siècle, elle faisait réoccuper par des colons libyens toutes les cités autrefois phéniciennes de l'Occident, trop peu peuplées à son gré (1). Or, dans les nouveaux venus, le sang noir dominait encore plus que sur la côte de Chanaan, d'où étaient venus leurs prédécesseurs : aussi, lorsque, peu de temps avant J.-C., Strabon écrivait que la plus grande partie de l'Espagne était au pouvoir des Phéniciens, que trois cents villes du littoral de la Méditerranée, pour le moins, n'avaient pas d'autres habitants, cela signifiait que ces populations étaient formées d'une base noire assez épaisse sur laquelle étaient venus se superposer, dans une proportion moindre, des éléments tirés des races blanches et jaunes ramenées encore par des alluvions carthaginoises vers le naturel mélanien.

Ce fut de son patriciat chamite que la patrie d'Annibal reçut sa grande prépondérance sur tous les peuples plus noirs. Tyr, privée de cette force et livrée à une complète incohérence de race, s'enfonça dans l'anarchie à pas de géant.

Peu de temps après le départ de ses nobles, elle tomba, pour toujours, dans la servitude étrangère, d'abord assyrienne,

(1) Movers, t. II, 2[e] partie, p. 629.

puis persane, puis macédonienne. Elle ne fut plus à jamais qu'une ville sujette. Pendant le petit nombre d'années qui lui restèrent encore pour exercer son isonomie, soixante-dix-neuf ans seulement après la fondation de Carthage, elle se rendit célèbre par son esprit séditieux, ses révolutions constantes et sanglantes. Les ouvriers de ses fabriques se portèrent, à plusieurs reprises, à des violences inouïes, massacrant les riches, s'emparant de leurs femmes et de leurs filles et s'établissant en maîtres dans les demeures des victimes au milieu de richesses usurpées (1). Bref, Tyr devint l'horreur de tout le Chanaan, dont elle avait été la gloire, et elle inspira à toutes les contrées environnantes une haine et une indignation si fortes et de si longue haleine, que, lorsque Alexandre vint mettre le siège devant ses murailles, toutes les villes du voisinage s'empressèrent de fournir des vaisseaux pour la réduire. Suivant une tradition locale, on applaudit unanimement en Syrie, quand le conquérant condamna les vaincus à être mis en croix. C'était le supplice légal des esclaves révoltés : les Tyriens n'étaient pas autre chose.

Tel fut, en Phénicie, le résultat du mélange immodéré, désordonné des races, mélange trop compliqué pour avoir eu le temps de devenir une fusion, et qui, n'arrivant qu'à juxtaposer les instincts divers, les notions multiples, les antipathies des types différents, favorisait, créait et éternisait des hostilités mortelles.

Je ne puis m'empêcher de traiter ici épisodiquement une question curieuse, un vrai problème historique. C'est l'attitude humble et soumise des colonies phéniciennes vis-à-vis de leurs métropoles, Tyr d'abord, Carthage ensuite. L'obéissance et le respect furent tels que, pendant une longue suite de siècles, on ne cite pas un seul exemple de proclamation d'indépendance dans ces colonies, qui cependant n'avaient pas toujours été formées des meilleurs éléments.

On connaît leur mode de fondation. C'étaient d'abord de simples campements temporaires, fortifiés sommairement pour

(1) Movers, t. II, 1re partie, p. 366.

défendre les navires contre les déprédations des indigènes. Lorsque le lieu prenait de l'importance par la nature des échanges, ou que les Chananéens trouvaient plus fructueux d'exploiter eux-mêmes la contrée, le campement devenait bourg ou ville. La politique de la métropole multipliait ces cités, en prenant grand soin de les maintenir dans un état de petitesse qui les empêchât de songer à aller seules. On pensait aussi que les répandre sur une plus grande étendue de pays augmentait le profit des spéculations. Rarement plusieurs émissions d'émigrants furent dirigées vers un même point, et de là vient que Cadix, au temps de sa plus grande splendeur et quand le monde était plein du bruit de son opulence, n'avait pourtant qu'une étendue des plus modestes et une population permanente très restreinte (1).

Toutes ces bourgades étaient strictement isolées les unes des autres. Une complète indépendance réciproque était le droit inné qu'on leur apprenait à maintenir, avec une jalousie fort agréable à l'esprit centralisateur de la capitale. Libres, elles étaient sans force vis-à-vis de leurs gouvernants lointains, et, ne pouvant se passer de protection, elles adhéraient avec ferveur à la puissante patrie d'où leur venait et qui leur conservait l'existence. Une autre raison très forte de ce dévouement, c'est que ces colonies fondées en vue du commerce n'avaient toutes qu'un grand débouché, l'Asie, et on n'arrivait en Asie qu'en passant par le Chanaan. Pour parvenir aux marchés de Babylone et de Ninive, pour pénétrer en Égypte, il fallait l'aveu des cités phéniciennes et les factoreries se trouvaient ainsi contraintes de confondre en une seule et même idée la soumission politique et le désir de vendre. Se brouiller avec la mère patrie, ce n'était autre que se fermer les portes du monde, et voir bientôt richesses et profits passer à quelque bourgade rivale plus soumise, et dès lors plus heureuse.

(1) Strabon, livre III. — La ville de cette époque, avec une population que le grand géographe ne pouvait comparer qu'à celle de Rome, n'occupait encore que l'île. Elle avait cependant été agrandie par Balbus.

L'histoire de Carthage montre bien toute la puissance de cette nécessité. Malgré les haines qui semblaient devoir creuser un abîme entre la métropole démagogique et sa fière colonie, Carthage ne voulut pas rompre le lien d'une certaine dépendance. Des rapports longs et bienveillants ne cessèrent d'exister que lorsque Tyr ne compta plus comme entrepôt, et ce ne fut qu'après sa ruine et quand les cités grecques se furent substituées à son activité commerciale, que Carthage affecta la suprématie. Elle rallia alors sous son empire les autres fondations, et devint chef déclaré du peuple chananéen, dont elle avait conservé orgueilleusement le nom, jadis si glorieux. C'est ainsi que ses populations s'appelèrent de tout temps *Chanani* (1), bien que le sol de la Palestine ne leur ait jamais appartenu (2). Ce que les Carthaginois ménageaient si fort dans les Tyriens, avec lesquels ils n'avaient pu vivre, c'était moins le foyer du culte national que le libre passage des marchandises vers l'Asie. Voici maintenant un second fait qui redouble l'évidence des déductions à tirer du premier.

Quand les rois perses se furent emparés de la Phénicie et de l'Égypte, ils prétendirent considérer Carthage comme conquise *ipso facto* et légitimement unie au sort de son ancienne capitale. Ils envoyèrent donc des hérauts aux patriciens du lac Tritonide pour leur donner certains ordres et leur faire certaines défenses. Carthage alors était fort puissante; elle avait peu sujet de craindre les armées du grand roi, d'abord à cause

(1) Les Phéniciens donnaient à leur pays le nom de *Chna* ou terre de Chanaan par excellence; mais cette prétention n'était pas reconnue par les autres nations même de la famille, qui n'attribuaient pas d'appellation collective à l'ensemble des États de la côte syrienne (Movers, t. II, 1re partie, p. 65). — Outre les Phéniciens, la race de Chanaan compte de nombreux rameaux. Voici l'énumération qu'en donne la Genèse, X, 15 : « Chanaan autem genuit Sidonem, primogenitum suum, « Hethæum, 16, et Zebusæum et Amorrhæum, Gergesæum, 17, Hevæum et Aracæum, Sinæum, 18, et Aradium, Samaræum et Amathæum... »

(2) Encore au temps de saint Augustin, le bas peuple de la Carthage romaine se donnait le nom de *Chanani*. (Gesénius, *Hebræische Grammatik*, p. 16.)

de ses énormes ressources, puis parce qu'elle était bien loin du centre de la monarchie persane. Pourtant elle obéit et s'humilia. C'est qu'il fallait à tout prix conserver la bienveillance d'une dynastie qui pouvait fermer à son gré les ports orientaux de la Méditerranée. Les Carthaginois, politiques positifs, se déterminèrent, en cette occasion, par des motifs analogues à ceux qui, aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, portèrent plusieurs nations européennes, désireuses de conserver leurs relations avec le Japon et la Chine, à subir des humiliations assez dures pour la conscience chrétienne. Devant une telle résignation de la part de Carthage, et lorsqu'on en pèse les causes, on s'explique que les colonies phéniciennes aient toujours montré un esprit bien éloigné de toute velléité de révolte.

Du reste, on se tromperait fort si l'on croyait que ces colonies se soient jamais préoccupées de la pensée de civiliser les nations au milieu desquelles elles se fondaient (1). Animées uniquement d'idées mercantiles, nous savons par Homère quelle aversion elles inspiraient aux populations antiques de l'Hellade. En Espagne et sur les côtes de la Gaule, elles ne donnèrent pas une meilleure opinion d'elles. Là où les Chananéens se trouvaient en face de populations faibles, ils poussaient la compression jusqu'à l'atrocité, et réduisaient à l'état de bêtes de somme les indigènes employés aux travaux des mines. S'ils rencontraient plus de résistance, ils employaient plus d'astuce. Mais le résultat était le même. Partout les populations locales n'étaient pour eux que des instruments dont ils abusaient, ou des adversaires qu'ils exterminaient. L'hostilité fut permanente entre les aborigènes de tous les pays et ces marchands féroces. C'était encore là une raison qui forçait les colonies, toujours isolées, faibles et mal avec leurs voisins, de rester fidèles à la métropole, et ce fut aussi un grand levier dans la main de Rome pour renverser la puissance carthagi-

(1) Rien de plus ridicule que le sens philanthropique attribué par quelques modernes au mythe de l'Hercule tyrien. Le héros sémite et ses compagnons se donnaient des torts et ne redressaient pas ceux des autres.

noise. La politique de la cité italienne, comparée à celle de sa rivale, parut humaine et conquit par là des sympathies, et finalement la victoire. Je ne veux pas ici adresser aux consuls et aux préteurs un éloge peu mérité. Il y avait grand moyen de se montrer cruel et oppressif en l'étant moins que la race chananéenne. Cette nation de mulâtres, phénicienne ou carthaginoise, n'eut jamais la moindre idée de justice ni le moindre désir d'organiser, je ne dirai pas d'une manière équitable, seulement tolérable, les peuples soumis à son empire. Elle resta fidèle aux principes reçus par les Sémites de la descendance de Nemrod, et puisés par celle-ci dans le sang des noirs.

L'histoire des colonies phéniciennes, si elle fait honneur à l'habileté des organisateurs, doit, en somme, ce qu'elle eut de particulièrement heureux pour les métropoles à des circonstances toutes particulières, et qui n'ont jamais pu se renouveler depuis. Les colonies des Grecs furent moins fidèles; celles des peuples modernes, également : c'est que les unes et les autres avaient le monde ouvert, et n'étaient pas contraintes de traverser la mère patrie pour parvenir à des marchés où elles pussent débiter leurs productions.

Il ne me reste plus rien à dire sur la branche la plus vivace de la famille chananéenne. Elle fournit, par ses mérites et ses vices, la première certitude que l'histoire présente à l'ethnologie : l'élément noir y domina. De là, amour effréné des jouissances matérielles, superstitions profondes, dispositions pour les arts, immoralité, férocité.

Le type blanc s'y montra en force moindre. Son caractère mâle tendit à s'effacer devant les éléments féminins qui l'absorbaient. Il apporta, dans ce vaste hymen, l'esprit utilitaire et conquérant, le goût d'une organisation stable et cette tendance naturelle à la régularité politique, qui dit son mot et joue son rôle dans l'institution du despotisme légal, rôle contrarié sans doute, cependant efficace. Pour achever le tableau, la surabondance de types inconciliables, issus des proportions diverses entre les mélanges, enfanta le désordre chronique, et amena la paralysie sociale et cet état d'abaissement grégaire où chaque jour a dominé davantage la puissance de l'essence méla-

nienne. C'est dans cette situation que croupirent désormais les races formées par les alliages chananéens.

Retournons aux autres branches des familles de Cham et de Sem.

CHAPITRE IV.

Les Assyriens; les Hébreux; les Choréens.

Le sentiment unanime de l'antiquité n'a jamais cessé d'attribuer aux peuples de la région mésopotamique cette supériorité marquée sur toutes les autres nations ressortant de Cham et de Sem, dont j'ai déjà touché quelques mots. Les Phéniciens étaient habiles; les Carthaginois le furent à leur tour. Les États juifs, arabes, lydiens, phrygiens eurent leur éclat et leur gloire. Rien de mieux : en somme, ces planètes n'étaient que les satellites de la grande contrée où s'élaboraient leurs destinées. L'Assyrie dominait tout, sans conteste.

D'où pouvait provenir une telle supériorité? La philologie va répondre strictement.

J'ai montré que le système des langues sémitiques était une extension imparfaite de celui des langues noires. C'est là seulement que se trouve l'idéal de ce mode d'idiome. Il est altéré dans l'arabe, plus incomplet encore dans l'hébreu, et je ne me suis pas avancé, dans la progression descendante, au delà de l'araméen, où la décadence des principes constitutifs est plus prononcée encore. On se trouve là comme un homme qui, s'enfonçant dans un passage souterrain, perd la lumière à mesure qu'il avance. En continuant de marcher, on reverra la clarté, mais ce sera par un autre côté de la caverne, et sa lueur sera différente.

L'araméen n'offre encore qu'une désertion négative de l'esprit mélanien. Il ne dévoile pas des formes nettement étrangères à ce système. En regardant un peu plus loin, géographiquement parlant, se présente bientôt l'arménien ancien, et là, sans aucun doute, s'aperçoivent des nouveautés. On met la main sur une originalité qui frappe. On la regarde, on l'étudie : c'est l'élément indo-germanique. Il n'y a pas à en douter. Bien limité encore, faible peut-être, toutefois vivant et imméconnaissable.

Je poursuis ma route. A côté des Arméniens sont les Mèdes. J'écoute leur langue. Je constate encore et des sons et des formes sémitiques. Les uns et les autres sont plus effacés que dans l'arménien, et l'indo-germanique y occupe une plus grande place (1). Aussitôt que j'entre sur les territoires placés au nord de la Médie, je passe au zend. J'y trouve encore du sémitique, cette fois à l'état tout à fait subordonné. Si, par un pas de côté, je tombais vers le sud, le pehlvi, toujours indo-germanique, me ramènerait cependant vers une plus grande abondance d'éléments empruntés à Sem. Je l'évite, je pousse toujours plus avant dans le nord-est, et les premiers parages hindous m'offrent aussitôt le meilleur type connu des langues de l'espèce blanche, en me présentant le sanscrit (2).

Je tire de ces faits cette conséquence, que plus je descends au midi, plus je trouve d'alliage sémitique, et qu'à proportion où je m'élève vers le nord, je rencontre les éléments blancs dans un meilleur état de pureté et avec une abondance incomparable. Or les États assyriens étaient, de toutes les fondations

(1) Un érudit d'une réputation aussi grande que méritée, M. de Saulcy, a émis une théorie nouvelle au sujet du médique, dans lequel il découvre des éléments appartenant aux langues turques. En adoptant cette très intéressante hypothèse, il deviendrait indispensable sans doute d'ajouter une partie constitutive de plus au médique. Mais les rapports existant aussi dans le sein de cet idiome, entre l'indo-germanique et le sémitique, et que je signale, n'en seraient pas troublés. (Voir F. de Saulcy, *Recherches analytiques sur les inscriptions cunéiformes du système médique*, Paris, 1850.)

(2) Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 65; voir aussi, au sujet du médique, Rœdiger et Pott, *Kurdische Studien*, dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. III, p. 12-13.

chamo-sémites les plus reculées dans cette direction. Ils étaient sans cesse atteints par des immigrations, latentes ou déclarées, descendues des montagnes du nord-est. C'est donc là qu'était la cause de leur longue, de leur séculaire prépondérance.

Avec quelle rapidité les invasions se succédaient, on l'a vu. La dynastie sémite-chaldéenne, qui avait mis fin à la domination exclusive des Chamites, vers l'an 2000, fut renversée, deux cents ans après environ, par de nouvelles bandes sorties des montagnes,

A celles-ci, l'histoire donne le nom de médiques. On aurait lieu d'être un peu surpris de rencontrer des nations indo-germaniques si avant dans le sud-ouest, à une époque encore bien reculée, si, persistant dans l'ancienne classification, on prétendait tirer une rigoureuse ligne de démarcation entre les peuples blancs, des différentes origines, et séparer nettement les Sémites des nations dont les principales branches ont peuplé l'Inde et plus tard l'Europe. Nous venons de voir que la vérité philologique repousse cette méthode de classifications strictes. Nous sommes complètement en droit d'admettre les Mèdes comme fondateurs d'une très ancienne dynastie assyrienne, et de considérer ces Mèdes, soit, avec Movers, comme des Sémites-Chaldéens (1), soit, avec Ewald, comme des peuples arians ou indo-germains, suivant la face sous laquelle il nous plaît le mieux d'envisager la question (2). Servant de transition aux deux races, ils tiennent de l'une et de l'autre. Ce sont indifféremment, à parler géographie, les derniers des Sémites ou les premiers des Arians, comme on voudra.

Je ne doute pas que, sous le rapport des qualités qui tiennent à la race, ces Mèdes de première invasion ne fussent supérieurs aux Sémites plus mêlés aux noirs dont ils étaient les parents. J'en veux pour témoignage leur religion, qui était le magisme. Il faut l'induire du nom du second roi de leur dynastie, Zaratuschtra (3). Non pas que je sois tenté de confondre ce monarque avec le législateur religieux : celui-là vivait à une

(1) Movers, *das Phœnizische Alterthum*, t. II, 1re partie, p. 420.
(2) Ewald, *Geschichte des Volkes Israël*, t. I, p. 334.
(3) Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 753.

époque beaucoup plus ancienne; mais l'apparition du nom de ce prophète, porté par un souverain, est une garantie de l'existence de ses dogmes au milieu de la nation. Les Mèdes n'étaient donc pas dégradés par les monstruosités des cultes chamitiques, et, avec des notions religieuses plus saines, ils gardaient certainement plus de vigueur militaire et plus de facultés gouvernementales.

Il n'était cependant pas possible que leur domination se maintînt indéfiniment. Les raisons qui leur imposaient une prompte décadence sont de différent ordre.

La nation médique n'a jamais été très nombreuse, nous aurons occasion de le démontrer plus tard, et si, au VIIIe siècle avant Jésus-Christ, elle a repris sur les États assyriens une autorité perdue depuis l'an 2234 avant notre ère, c'est qu'alors elle fut puissamment aidée par l'abâtardissement final des races chamo-sémitiques, par l'absence complète de tout concurrent à l'empire et par l'alliance de plusieurs nations arianes, qui, à l'époque de sa première invasion, n'avaient pas encore paru dans les régions du sud-ouest qu'elles occupèrent plus tard, entre autres les tribus persiques.

De sorte que les Mèdes formaient une sorte d'avant-garde de la famille ariane. Ils n'étaient pas nombreux par eux-mêmes, ils n'étaient pas appuyés par les autres peuples leurs parents; et non seulement ils ne l'étaient pas, parce que ceux-ci n'étaient pas encore descendus, à leurs côtés, vers les contrées méridionales, mais parce que, dans ces époques reculées et après le départ des Arians Hellènes, dont les migrations jetaient constamment des essaims de Sémites sur le monde assyrien et chananéen, une civilisation imposante exerçait un immense empire sur le gros des peuples arians zoroastriens, dans les régions situées entre la Caspienne et l'Hindoukoh, et, plus particulièrement, dans la Bactriane. Là régnait une populeuse cité, Balk, *la mère des villes*, pour me servir de l'expression emphatique employée par les traditions iraniennes lorsqu'elles veulent peindre d'un même trait et la puissance et l'incroyable antiquité de l'ancienne métropole du magisme.

Il s'était formé sur ce point un centre de vie qui, concen-

trant toute l'attention et toute la sympathie des nations zoroastriennes, les détournait d'entrer dans le courant assyrien. Ce qui leur restait d'activité, en dehors de cette sphère, se reportait d'ailleurs tout entier du côté de l'est, vers les régions de l'Inde, vers les pays du Pendjab, où des relations étroites de parenté, des souvenirs importants, d'anciennes habitudes, la similitude de langage, et même des haines religieuses et l'esprit de controverse, qui en est la suite naturelle, reportaient leur pensée.

Les Mèdes, dans leurs entreprises sur l'Asie antérieure, se trouvaient ainsi réduits à la modicité de leurs seules ressources, situation d'autant plus faible que des compétiteurs ambitieux, des bandes de Sémites descendant du nord, se succédaient sans cesse pour ébranler leur domination.

A égalité de nombre, ces Sémites ne les valaient pas. Mais leurs flots épais, se multipliant, les astreignaient à des efforts qui ne pouvaient pas être toujours heureux, et d'autant moins que les mérites allaient, en définitive, s'égalisant, et même quelque chose de plus, à mesure que les années passaient sur les maîtres du trône.

Ceux-ci résidaient dans les villes d'Assyrie, soutenus, sans doute, de loin par leur nation, cependant séparés d'elle et vivant loin d'elle, perdus dans la foule chamo-sémitique. Leur sang s'altéra, comme s'était altéré celui des Chamites blancs et celui des premiers Chaldéens. Les incursions sémitiques, d'abord rembarrées avec vigueur, ne trouvèrent plus, un jour, la même résistance. Ce jour-là, elles firent brèche et la domination médique fut si bien renversée que l'épée des vainqueurs commanda même au gros du peuple, découragé et accablé par les multitudes qui vinrent fondre sur lui.

Les États assyriens avaient recommencé à décliner sous les derniers souverains mèdes. Ils reprirent leur éclat, leur omnipotence dans toute l'Asie antérieure, avec le nouvel apport de sang frais et choisi qui vint, sinon relever leurs races nationales, du moins les gouverner sans conteste. C'est, par cette série incessante de régénérations que l'Assyrie se maintenait toujours à la tête des contrées chamo-sémitiques.

La nouvelle invasion donna naissance, pour le pays-roi, à de grandes extensions territoriales (1).

Après avoir asservi le pays des Mèdes, les conquérants sémites firent des invasions au nord et à l'est. Ils ravagèrent une partie de la Bactriane et pénétrèrent jusqu'aux premiers confins de l'Inde. La Phénicie, autrefois conquise, le fut de nouveau, et les idées, les notions, les sciences, les mœurs assyriennes se répandirent plus que jamais, et poussèrent plus avant leurs racines. Les grandes entreprises, les grandes créations se succédèrent rapidement. Tandis que de puissants monarques babyloniens fondaient dans l'est, aux environs de la ville actuelle de Kandahar, cette cité de Kophen, dont les ruines ont été retrouvées par le colonel Rawlinson (2), Mabudj s'élevait sur l'Euphrate, Damas et Gadara plus à l'ouest (3). Les civilisateurs sémites passaient l'Halys, et organisaient sur la côte de la Troade, dans les pays lydiens, des souverainetés qui, plus tard indépendantes, se firent gloire à jamais de leur avoir dû la naissance (4).

Il est inutile de suivre le mouvement de ces dynasties assyriennes, qui retinrent pendant tant de siècles le gouvernement de l'Asie antérieure dans des mains régénératrices. Tant que les contrées voisines de l'Arménie et adossées au Caucase fournirent des populations plus blanches que celles qui habitaient les plaines méridionales, les forces des États assyriens se renouvelèrent toujours à propos. Une dynastie d'Arabes Ismaé-

(1) Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 858 et pass. — Movers, *das Phœnizische Alterthum*, t. II, 1re partie, p. 272 et pass.

(2) Movers, *das Phœnizische Alterthum*, t. II, 1re partie, p. 265.

(3) Damas fut possédé, quelque temps après Abraham, par une émigration de Sémites venus d'Arménie. Ewald, *Geschichte des Volkes Israël*, t. I, p. 367. Plus tard, une autre invasion de la même provenance renversa la dynastie nationale des Ben-Hadad, et la remplaça par une famille qui porta le titre de Derketade, *ibid.*, p. 274. — Dans les temps grecs et romains, les Damascènes, par une prétention qui se rencontre rarement chez les peuples comme chez les individus, niaient l'extrême antiquité de leur ville, et prétendaient pour elle à l'honneur d'avoir été fondée par Abraham.

(4) Les Sandonides de Lydie se vantaient d'une origine assyrienne. (Ewald, *Geschichte des Volkes Israël*, t. I, p. 329.)

lites interrompit seule (de 1520 à 1274 av. J.-C.) le cours de la puissance chaldéenne. Une race dégénérée fut ainsi remplacée par des Sémites du sud, moins corrompus que l'élément chamitique, si prompt à pourrir tous les apports de sang noble dans les pays mésopotamiques. Mais aussitôt que des Chaldéens, plus purs que la famille ismaélite, se montrèrent de nouveau, celle-ci descendit du trône pour le leur céder.

On le voit : dans les sphères élevées du pouvoir, là où s'élaborent les idées civilisatrices, il n'est plus question, il ne doit plus jamais être tenu compte des Chamites noirs. Leurs masses se sont tout à fait humiliées sous les couches successives de Sémites. Elles font nombre dans l'État, et ne jouent plus de personnage actif. Mais un rôle si humble en apparence n'en est pas moins terrible et décisif. C'est le fond stagnant où tous les conquérants viennent, après peu de générations, s'abattre et s'engloutir. D'abord, de ce terrain corrompu sur lequel marchent triomphalement les vainqueurs, la boue ne leur monte que jusqu'à la cheville. Bientôt les pieds enfoncent, et l'immersion dépasse la tête. Physiologiquement comme moralement, elle est complète. Au temps d'Agamemnon, ce qui frappa le plus les Grecs dans les Assyriens venus au secours de Priam, ce fut la couleur de Memnon, le fils de l'Aurore. A ces peuples orientaux les rapsodes appliquaient sans hésitation le nom significatif d'Éthiopiens (1).

Après la destruction de Troie, les mêmes motifs commerciaux qui avaient engagé les Assyriens à favoriser l'établissement de villes maritimes dans le pays des Philistins et au nord de l'Asie Mineure (2), les portèrent également à pardonner

(1) Movers, t. II, 1re partie, p. 277. Les Éthiopiens, Αἰθίωπες, des Grecs, sont les enfants de Kouch. Ce sont des Arabes كوشى. Ce mot Αἰθίωπες indique la couleur noire des visages, comme celui de Φοίνικες indique la carnation cuivrée, rougeâtre, des Chananéens.

(2) Movers, t. II, 1re partie, p. 411. Cette alliance naturelle entre les Assyriens et les Grecs, concurrents des Phéniciens, est très bien caractérisée par ce qui se passait à Chypre. Il y eut là, de bonne heure, une double population : l'une sémitique, l'autre grecque. Les Chypriotes grecs tenaient pour les Assyriens, les Sémites pour Tyr. (Movers, t. II, 1re partie, 387.)

aux Grecs la destruction d'une ville, leur tributaire, et à protéger l'Ionie. Leur but était de mettre fin au monopole des cités phéniciennes, et en conséquence, les Troyens une fois tombés sans remède, leurs vainqueurs furent admis à les remplacer. Les Grecs asiatiques devinrent ainsi les facteurs préférés du commerce de Ninive et de Babylone. C'est la première preuve que nous ayons encore rencontrée de cette vérité si souvent répétée par l'histoire, que, si l'identité de race crée entre les peuples l'identité de destinée, elle ne détermine nullement l'identité d'intérêts, et par suite l'affection mutuelle.

Tant que les Phéniciens furent seuls à exploiter les régions occidentales du monde, ils vendirent trop cher leurs denrées aux Assyriens, qui n'eurent pas de cesse jusqu'à ce que, leur ayant suscité des concurrents, d'abord dans les Troyens, puis dans les Grecs, ils eussent réussi à obtenir à meilleur compte les produits que réclamait leur consommation (1).

Ainsi, dans toute l'Asie antérieure on vivait sous la direction des Assyriens. Si l'on devait réussir, on réussissait par eux, et tout ce qui essayait de sortir de leur ombre restait faible et languissant. Encore cette indépendance funeste n'était-elle jamais que rélative, même chez les tribus nomades du désert. Pas une nation, grande ou petite, qui n'éprouvât l'action des populations et du pouvoir de la Mésopotamie. Cependant, parmi celles qui s'en ressentaient le moins, les fils d'Israël semblent se présenter en première ligne. Ils se disaient jaloux de leur individualité plus que toute autre tribu sémite. Ils désiraient passer pour purs dans leur descendance. Ils affectaient de s'isoler de tout ce qui les entourait. A ce titre seul, ils mériteraient d'occuper dans ces pages une place réservée, si les grandes idées que leur nom réveille ne la leur avaient pas assurée d'avance.

Les fils d'Abraham ont changé plusieurs fois de nom. Ils ont commencé par s'appeler Hébreux. Mais ce titre, qu'ils partageaient avec tant d'autres peuples, était trop vaste, trop général. Ils y substituèrent celui de fils d'Israël. Plus tard, Juda

(1) Movers, *das Phœnizische Alterthum*, t. II, 1re partie, p. 411.

ayant dominé en éclat et en gloire tous les souvenirs de leurs patriarches, ils devinrent les Juifs. Enfin, après la prise de Jérusalem par Titus, ce goût de l'archaïsme, cette passion des origines, triste aveu de l'impuissance présente qui ne manque jamais de saisir les peuples vieillards, sentiment naturel et touchant, leur fit reprendre le nom d'Hébreux.

Cette nation, malgré ce qu'elle a pu prétendre, ne posséda jamais, non plus que les Phéniciens, une civilisation qui lui fût propre. Elle se borna à suivre les exemples venus de la Mésopotamie, en les mélangeant de quelque peu de goût égyptien. Les mœurs des Israélites, dans leur plus beau moment, au temps de David et de Salomon (1), furent tout à fait tyriennes, et partant ninivites. On sait avec quelle peine et même quels succès mélangés, les efforts de leurs prêtres tendirent constamment à les tenir loin des plus horribles abus de l'émanatisme oriental.

Si les fils d'Abraham avaient pu garder, après leur descente des montagnes chaldéennes, la pureté relative de race qu'ils apportaient avec eux, il n'y a pas de doute qu'ils eussent conservé et étendu cette prépondérance qu'avec le père de leurs patriarches, on leur vit exercer sur les populations chananéennes plus civilisées, plus riches, mais moins énergiques, parce qu'elles étaient plus noires. Par malheur, en dépit de prescriptions fondamentales, malgré les défenses successives de la loi, malgré même les exemples terribles de réprobation que rappellent les noms des Ismaélites, des Édomites, descendants illégitimes et rejetés de la souche abrahamide, il s'en fallut de tout que les Hébreux ne s'alliassent que dans leur parenté (2). Dès leurs

(1) Ewald, *Geschichte des Volkes Israël*, t. I, p. 87.

(2) D'ailleurs la famille même du fils de Tharé ne se composait pas que de personnes issues de la même souche. Lorsqu'il forma alliance avec le Seigneur et qu'il eut circoncis tous les mâles de sa maison, ceux-ci devinrent tous Hébreux, bien que le texte dise expressément qu'il y avait parmi eux des esclaves achetés à prix d'argent et des étrangers (Gen., XVII, 27) : « Et omnes viri domus illius, tam vernaculi, quam *emptitii* et *alienigenæ*, pariter circumcisi sunt. » On doit conclure aussi des paroles expresses du livre saint que la nationalité israélite résultait beaucoup moins de la descendance que du fait

premiers temps, la politique les contraignit d'accepter l'alliance de plusieurs nations réprouvées, de résider au milieu d'elles, de mêler leurs tentes et leurs troupeaux aux troupeaux et aux tentes de l'étranger, et les jeunes gens des deux familles se rencontraient aux citernes. Les Kénaens, fraction d'Amalek, et bien d'autres furent fondus de la sorte, dans le peuple des douze tribus (1). Puis les patriarches avaient été des premiers à violer la loi. Les généalogies mosaïques nous enseignent bien que Sara était la demi-sœur de son mari, et par conséquent d'un sang pur (2). Mais si Jacob épousa Lia et Rachel, ses cousines, et en eut huit de ses fils, ses quatre autres enfants, qui ne sont pas moins comptés parmi les véritables pères d'Israël, naquirent des deux servantes Bala et Zelpha (3). L'exemple donné fut suivi par ses rejetons (4).

Dans les époques suivantes, on trouve d'autres alliances ethniques, et, quand on arrive à l'époque monarchique, il est impossible de les énumérer, tant elles sont devenues communes.

Le royaume de David, s'étendant jusqu' à l'Euphrate, embrassait bien des populations diverses. Il ne pouvait même

de la circoncision. Voici les paroles expresses (Gen., XVII, 11) : « Et « circumcidetis carnem præputii vestri, ut sit in signum fœderis inter « me et vos... » (12) « Omne masculinum in generationibus vestris; tam « vernaculus quam emptitius circumcidetur... » Et (XXXIV, 15) : « Sed « in hoc valebimus fœderari, si volueritis esse similes nostri et cir- « cumcidatur in vobis omne masculini sexus. » (13) « Tunc dabimus « mutuo filias vestras ac nostras : et habitabimus vobiscum, erimus- « que unus populus. » D'après un tel système, il était impossible que la pureté des races se maintînt, quels que fussent les efforts que l'on pouvait faire d'ailleurs dans ce but.

(1) Gen., 15, 19; Sam., 1, 15, 6; Ewald, *Geschichte des Volkes Israël*, t. I, p. 298 et passim.

(2) Gen., XX, 12 : « Alias autem et vere soror mea est, filia patris mei; et non filia matris meæ, et duxi eam in uxorem.

(3) Gen., XXIX, 3-13.

(4) Je ne citerai, de tous les passages qui l'établissent, que celui qui a rapport à la descendance de Joseph. C'était le fils favori d'Israël, l'homme pur par excellence; il avait cependant épousé une Égyptienne. — Gen., XLVI, 20 : « Natique sunt Joseph filii in terra Ægypti, quos « genuit ei Aseneth, filia Putiphare sacerdotis Heliopoleos : Manasses et « Ephraïm. »

être question d'y maintenir la pureté ethnique. Le mélange pénétra donc par tous les pores, dans les membres d'Israël. Il est vrai que le principe resta; que plus tard Zorobabel exerça des sévérités approuvées contre les hommes mariés aux filles des nations. Mais l'intégrité du sang d'Abraham n'en avait pas moins disparu, et les Juifs étaient aussi souillés de l'alliage mélanien que les Chamites et les Sémites au milieu desquels ils vivaient. Ils avaient adopté leur langue (1). Ils avaient pris leurs coutumes; leurs annales étaient en partie celles de leurs voisins, Philistins, Édomites, Amalécites, Amorrhéens. Trop souvent, ils porteront l'imitation des mœurs jusqu'à l'apostasie religieuse (2). Hébreux et gentils étaient taillés, en vérité, sur un seul et même modèle. Enfin, je donne ceci, tout à la fois, comme une preuve et comme une conséquence : ni au temps de Josué, ni sous David ou Salomon, ni quand les Machabées régnèrent, les Juifs ne parvinrent à exercer sur les peuples de leur entourage, sur tant de petites nations parentes, pourtant si faibles, une supériorité quelque peu durable. Ils furent comme les Ismaélites, comme les Philistins. Ils eurent des jours, rien que quelques jours de puissance, et l'égalité d'ailleurs fut complète avec leurs rivaux.

J'ai déjà expliqué pourquoi les Israélites, les fils d'Ismaël, ceux d'Édom, et d'Amalek, composés des mêmes éléments fondamentaux noirs, chamites et sémites, que les Phéniciens et les Assyriens, sont constamment demeurés au plus bas degré de la civilisation typique de la race, laissant aux peuples de la Mésopotamie le rôle inspirateur et dirigeant. C'est que les éléments d'origine blanche se renouvelaient périodiquement chez ces derniers, et jamais chez eux. Ils ne réussirent donc point à faire des conquêtes stables, et, lorsqu'ils se trouvèrent avoir le loisir et le goût de perfectionner leurs mœurs, ils ne purent que tout emprunter à la culture assyrienne, sans lui rendre jamais rien, la pratiquant un peu, j'imagine, comme les provinciaux font des modes de Paris. Les Tyriens, tout grands

(1) Isaïe appelle l'hébreu, *langue de Chanaan* (36, 11, 13).
(2) Ewald, t. I, p. 71.

marchands qu'ils étaient, n'étaient pas plus inspirés. Ils ne comprenaient que d'une façon incomplète ce que leur enseignait Ninive. Salomon, à son tour, lorsqu'il voulait bâtir son temple, faisant venir de Tyr architectes, sculpteurs et brodeurs, n'obtenait pas le dernier mot des talents de son époque. Il est vraisemblable que, dans les magnificences qui éblouirent si fort Jérusalem, l'œil d'un homme de goût venu de Ninive n'aurait démêlé qu'une copie faite de seconde main des belles choses qu'il avait contemplées en original dans les grandes métropoles mésopotamiques, où l'Occident, l'Orient, l'Inde et la Chine même, au dire d'Isaïe (1), envoyaient, sans se lasser, tout ce qu'il y avait de plus accompli dans tous les genres.

Rien de plus simple. Les petits peuples dont je parle en ce moment étaient des Sémites trop chamitisés pour jouer un autre rôle que celui de satellites dans un système de culture qui d'ailleurs, étant celui de leur race, leur convenait et n'avait besoin pour leur sembler parfait que de subir des modifications locales. Ce furent précisément ces modifications locales qui, réduisant les splendeurs ninivites au degré voulu par des nations obscures et pauvres, créait l'amoindrissement de la civilisation. Transporté à Babylone, le Phénicien, l'Hébreu, l'Arabe, s'y mettaient aisément de pair avec le reste des populations, sauf peut-être les Sémites du nord les plus récemment arrivés, et devenaient habiles à secouer les liens que leur imposait la médiocrité de leurs milieux nationaux; mais c'était là de l'imitation, rien de plus. En ces groupes fractionnaires ne résidait pas l'excellence du type (2).

Je ne quitterai pas les Israélites sans avoir touché quelques mots de certaines tribus qui vécurent longtemps parmi eux, dans les districts situés au nord du Jourdain. Cette population mystérieuse paraît n'avoir été autre que les débris restés purs de quelques-unes des familles mélaniennes, de ces noirs jadis seuls maîtres de l'Asie antérieure avant la venue des Chamites blancs. La description que les livres saints nous font de ces

(1) Isaïe, XLIX, 12, Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 857.
(2) Movers, *das Phœnizische Alterthum*, t. II, 1re partie, p. 302.

hommes misérables est précise, caractéristique, terrible par l'idée de dégradation profonde qu'elle éveille.

Ils n'habitaient plus, au temps de Job, que dans le district montagneux de Séir ou Édom, au sud du Jourdain. Abraham les y avait déjà connus. Esaü, ce ne fut vraisemblablement pas sa moindre faute, habita parmi eux (1), et, conséquence naturelle dans ces temps-là, il prit, au nombre de ses épouses, une de leurs femmes, Oolibama, fille d'Ana, fille de Sébéon, de sorte que les fils qu'il en eut, Jehus, Jhelon et Coré, se trouvèrent liés très directement par leur mère à la race noire.

Les Septante appellent ces peuplades les Chorréens; la Vulgate les nomme moins justement Horréens, et il en est fait mention en plusieurs endroits des Écritures (2). Ils vivaient au milieu des rochers et se blottissaient dans des cavernes. Leur nom même signifie *troglodytes* (3). Leurs tribus avaient des communautés indépendantes. Toute l'année, errant au hasard, ils allaient volant ce qu'ils trouvaient, assassinant quand ils pouvaient. Leur taille était très élevée. Misérables à l'excès, les voyageurs les redoutaient pour leur férocité. Mais toute description pâlit en face des versets de Job, où M. d'Ewald (4)

(1) Gen. XXXVI, 8 : « Habitavitque Esau in monte Seir... »

(2) Tantôt la Vulgate dit *Horræi* (Gen., XXXVI, 20, 21 et 29), et tantôt *Horrhæi* (Deuteron., II, 12).

(3) חֹרִי de חוֹר, trou, caverne.

(4) Ewald, *Geschichte des Volkes Israël*, t. I, p. 273.

Les Chorréens avaient occupé, à des époques plus anciennes, les deux rives du Jourdain jusqu'à l'Euphrate vers le nord-est et au sud jusqu'à la mer Rouge.

Il est d'ailleurs assez fréquemment question de ces peuplades noires dans la Genèse, le Deutéronome et les Paralipomènes, partout, enfin, où paraissent des aborigènes. Elles ne sont pas connues que sous un seul nom. Appelées Chorréens dans la Genèse, le Deutéronome les nomme aussi *Emim* (אֵמִים ou אֵימִים), dont le singulier est, אֵמָה, qui signifie *terreur*. Les *Emim* seraient donc les *terreurs*, les *gens dont l'aspect épouvante* (Deutér., II, 10 et 11). On trouve encore une tribu particulière, anciennement établie sur le territoire d'Ar, assigné depuis aux Ammonites. Ces derniers les nommaient les *Zomzommim* (זַמְזֻמִּים). Le texte décrit ainsi leur pays et eux-mêmes (Deutér., II, 20) : « Terra gigantum reputata est et in ipsa olim habitaverunt gi-

reconnaît leur portrait. Voici le passage : « Ils se moquent de « moi, ceux-là même dont je n'aurais pas daigné mettre les « pères avec les chiens de mon troupeau...

« De disette et de faim, ils se tenaient à l'écart, fuyant « dans les lieux arides, ténébreux, désolés et déserts.

« Ils coupaient des herbes sauvages auprès des arbrisseaux « et la racine des genévriers pour se chauffer.

« Ils étaient chassés d'entre les autres hommes, et l'on criait « après eux comme après un larron.

« Ils habitaient dans les creux des torrents, dans les trous « de la terre et des rochers.

« Ils faisaient du bruit entre les arbrisseaux, et ils s'attrou- « paient entre les chardons.

« Ce sont des hommes de néant et sans nom qui ont été « abaissés plus bas que la terre. » (Job, XXX, I, 3-8.)

Les noms de ces sauvages sont sémitiques, s'il faut absolument employer l'expression abusive consacrée; mais, à parler d'une manière plus exacte, les langues noires en réclament la propriété directe. Quant aux êtres qui portaient ces noms, peut-on rien imaginer de plus dégradé? Ne croit-on pas lire, dans les paroles du saint homme, une description exacte du Boschisman et du Pélagien? En réalité, la parenté qui unissait l'antique Chorréen à ces nègres abrutis est intime. On reconnaît dans ces trois branches de l'espèce mélanienne, non pas le type même des nègres, mais un degré d'avilissement auquel cette branche de l'humanité peut seule tomber. Je veux bien

« gantes, quos Ammonitæ vocant Zomzommim. 21. Populus magnus et « multus et proceræ longitudinis, sicut Enacim, quos delevit Dominus « a facie eorum... » Gesenius rapporte la racine de ce nom de peuple au quadrilitère inusité : זִמְזֵם (murmuravit, fremuit). Enfin les Chorréens, les Émim, les Zomzommim, ces hommes de terreur et de bruit, sont toujours comparés aux *Enacim*, *les hommes aux longs cous*, les géants par excellence. Ces derniers, avant l'arrivée des Israélites, habitaient les environs d'Hébron. En partie exterminés, ce qui en survécut se réfugia dans les villes des Philistins, où on en rencontrait encore à une époque assez basse. Il n'est pas douteux que le célèbre champion qui combattit contre le berger David, Goliath (dont le nom signifie l'*exilé*, le *refugié*), appartenait à cette famille proscrite.

admettre que l'oppression exercée par les Chamites sur ces misérables êtres, comme celle des Cafres sur les Hottentots et des Malais sur les Pélagiens, puisse être considérée comme la cause immédiate de leur avilissement. Qu'on en soit certain cependant, une telle excuse, trouvée par la philanthropie moderne à l'abrutissement et à ses opprobres, n'eut jamais besoin d'être invoquée pour les populations de notre famille. Certes les victimes n'y manquèrent pas plus que chez les noirs et les jaunes. Les peuples vaincus, les peuples vexés, tyrannisés, ruinés, s'y sont rencontrés et s'y rencontreront en foule. Mais, tant qu'une goutte active du sang des blancs persiste dans une nation, l'abaissement, quelquefois individuel, ne devient jamais général. On citera, oui, l'on citera des multitudes réduites à une condition abjecte, et l'on dira que le malheur seul a pu les y conduire. On verra ces misérables habiter les buissons, dévorer tout crus des lézards et des serpents, vaguer nus sur les grèves, perdre quelquefois la majeure partie des mots nécessaires pour former une langue, et les perdre avec la somme des idées ou des besoins que ces mots représentaient, et le missionnaire ne trouvera d'autre solution à ce triste problème que les cruautés d'un vainqueur despotique et le manque de nourriture. C'est une erreur. Qu'on y regarde mieux. Les peuples ravalés à cet infime niveau seront toujours des nègres et des Finnois, et, sur aucune page de l'histoire, les plus malheureux des blancs ne verront leur souvenir aussi honteusement consacré. Ainsi les annales primitives ne peuvent nous faire découvrir nos ancêtres blancs à l'état sauvage; au contraire, elles nous les montrent doués de l'aptitude et des éléments civilisateurs, et voici de plus un nouveau principe qui se pose, et dont l'enchaînement des siècles nous apportera en foule d'incessantes démonstrations : jamais ces glorieux ancêtres n'ont pu être amenés par les malheurs les plus accablants à ce point déshonorant d'où ils n'étaient pas venus. C'est là, ce me semble, une grande preuve de leur supériorité absolue sur le reste de l'espèce humaine.

Les Chorréens cessèrent de résister et disparurent. Dépossédés du peu qui leur restait par leurs parents, fils d'Ésaü,

enfants d'Oolibama, Édomites (1), ils s'éteignirent devant la civilisation, comme s'éteignent aujourd'hui les aborigènes de l'Amérique septentrionale. Ils ne jouèrent aucun rôle politique. Leurs expéditions ne furent que des brigandages. On sait par l'histoire de Goliath qu'ils n'avaient plus d'autre rôle que de servir les haines de leurs spoliateurs contre les Israélites.

Quant aux Juifs, ils restèrent fidèles à l'influence ninivite tant que les Sémites la dirigèrent. Plus tard, lorsque le sceptre eut passé dans les mains des Arians Zoroastriens, comme les rapports de race n'existaient plus entre les dominateurs de la Mésopotamie et les nations du sud-ouest, il put y avoir obéissance politique : il n'y eut plus communion d'idées. Mais ces considérations seraient ici prématurées. Avant de descendre aux époques où elles doivent trouver leur place, il me reste beaucoup de faits à examiner, parmi lesquels ceux qui ont trait à l'Égypte réclament immédiatement l'attention.

CHAPITRE V.

Les Égyptiens, les Éthiopiens.

Jusqu'à présent il n'a encore été question que d'une seule civilisation, sortie du mélange de la race blanche des Chamites et des Sémites avec les noirs, et que j'ai appelée assyrienne. Elle acquit une influence non seulement longue, non seulement durable, mais éternelle, et ce n'est pas trop que de la considérer, même de nos jours, comme beaucoup plus importante par ses conséquences que toutes celles qui ont éclairé le monde, sauf la dernière.

(1) *Deuteron.*, II, 12 : « In Seir autem prius habitaverunt Horrhæi, « quibus expulsis atque deletis, habitaverunt filii Esaü, sicut fecit « Israël in terra possessionis suæ, quam dedit illi Dominus. »

Toutefois, à l'idée de la suprématie de domination, il serait inexact de joindre celle d'antériorité d'existence. Les plaines de l'Asie inférieure n'ont pas vu fleurir des États réguliers avant tout autre pays de la terre. Il sera question plus tard de l'antiquité extrême des établissements hindous; pour le moment, je vais parler des gouvernements égyptiens, dont la fondation est probablement à peu près synchronique à celle des pays ninivites. La première question à débattre, c'est l'origine de la partie civilisatrice de la nation habitant la vallée du Nil.

La physiologie interrogée répond avec une précision très satisfaisante : les statues et les peintures les plus anciennes accusent d'une manière irréfragable la présence du type blanc (1). On a souvent cité avec raison, pour la beauté et la noblesse des traits, la tête de la statue connue au Musée britannique sous le nom de Jeune Memnon (2). De même, dans d'autres monuments figurés, dont la fondation remonte précisément aux époques les plus lointaines, les prêtres, les rois, les chefs militaires appartiennent, sinon à la race blanche parfaitement pure, du moins à une variété qui ne s'en est pas encore écartée beaucoup (3). Cependant, l'élargissement de la face, la grandeur des oreilles, le relief des pommettes, l'épaisseur des lèvres sont autant de caractères fréquents dans les représentations des hypogées et des temples, et qui, variés à l'extrême et gradués de cent manières, ne permettent pas de révoquer en doute l'infusion assez forte du sang des noirs des

(1) Wilkinson, *Customs and manners of the ancient Egyptians*, t. I, p. 3. — Cet auteur croit les Égyptiens d'origine asiatique. Il cite le passage de Pline (VI, 34) qui, d'après Juba, remarque que les riverains du Nil, de Syène à Méroé, étaient Arabes. Lepsius (*Briefe aus Ægypten, Æthyopien*, etc.; Berlin, 1852) affirme le même fait pour toute la vallée du Nil jusqu'à Khartoum, peut-être même pour les populations plus méridionales encore, le long du Nil Bleu, p. 220.

(2) A. W. v. Schlegel, *Vorrede zur Darstellung der Ægyptischen Mythologie*, von Prichard, übers. von Z. Haymann (Bonn, 1837), p. XIII.

(3) Lepsius (*ouvrage cité*, p. 220) dit que les peintures exécutées dans les hypogées de l'ancien empire représentent les Égyptiennes avec la couleur jaune. Sous la XVIII[e] dynastie, elles sont rougeâtres.

deux variétés, à cheveux plats et crépus (1). Il n'y a rien à opposer, en cette matière, au témoignage des constructions de Médinet-Abou. Ainsi l'on peut admettre que la population égyptienne avait à combiner les éléments que voici : des noirs à cheveux plats, des nègres à tête laineuse, plus une immigration blanche, qui donnait la vie à tout ce mélange.

La difficulté est de décider à quel rameau de la famille noble appartenait ce dernier terme de l'alliage. Blumenbach, citant la tête d'un Rhamsès, le compare au type hindou. Cette observation, toute juste qu'elle est, ne saurait malheureusement suffire à fonder un jugement arrêté, car l'extrême variété que présentent les types égyptiens des différentes époques hésite beaucoup, comme il est facile de le concevoir, entre les données mélaniennes et les traits des blancs. Partout, en effet, même dans la tête attribuée à Rhamsès, des traits encore fort beaux et très voisins du type blanc sont cependant assez altérés déjà, par les effets des mélanges, pour offrir un commencement de dégradation qui déroute les idées et empêche la conviction de se fixer. Outre cette raison décisive, on ne doit jamais oublier non plus que les apparences physionomiques ne fournissent souvent que des raisons bien imparfaites, quand il s'agit de décider sur des nuances (2). Si donc la physiologie suffit à nous apprendre que le sang des blancs coulait dans les veines des Égyptiens, elle ne peut nous dire à quel rameau était emprunté ce sang, s'il était chamite ou arian. Elle fait assez pour nous, toutefois, en nous affirmant le fait en gros et en renversant de fond en comble l'opinion de de Guignes, d'après laquelle les ancêtres de Sésostris auraient été une colonie chinoise, hypothèse écartée aujourd'hui de toute discussion.

L'histoire, plus explicite que la physiologie, épouvante ce-

(1) Parmi les nations nègres représentées et nommées sur les monuments, les Toreses, les Tareao, les Éthiopiens ou Kush, présentent un type très prognathe et laineux. (Wilkinson, *ouvrage cité*, t. I, p. 387-388.)

(2) C'est une vérité qui a frappé M. Schaffarik dans ses *Slawische Alterthümer* (t. I, p. 24).

pendant par l'éloignement excessif dans lequel elle semble vouloir se reporter et cacher les origines de la nation égyptienne (1). Après tant de siècles de recherches et d'efforts, on n'a pu réussir à s'entendre encore sur la chronologie des rois, sur la composition des dynasties, et encore bien moins sur les synchronismes qui unissent les faits arrivés dans la vallée du Nil aux événements accomplis ailleurs. Ce coin des annales humaines n'a jamais cessé d'être un des terrains les plus mouvants, les plus variables de la science, et à chaque instant une découverte ou seulement une théorie le déplace. Il n'y a pas à choisir ici entre les opinions brillantes de M. le chevalier Bunsen et l'allure plus modeste de sir Gardiner Wilkinson. Je me garderais de vouloir exclure les unes pour me confier uniquement à l'autre. Il se peut que la publication de la dernière partie, encore inconnue, de l'*Ægyptens Stelle in der Welt Geschichte*, élève les assertions du savant diplomate prussien à la hauteur d'une démonstration irréfragable. En attendant ce grand résultat, et malgré la tendance que je pourrais avoir à adopter avec empressement une doctrine qui se relie si bien aux opinions de ce livre, le plus prudent est, sans nul doute, de s'en tenir, pour le principal, à la manière de voir de l'auteur anglais.

Suivant ce dernier, il faudrait placer le moment le plus éclatant de la civilisation, des arts et de la puissance militaire de l'Égypte, à l'époque strictement historique entre le règne d'Osirtasen, roi de la 18e dynastie, et celui du Diospolite de la 19e, Rhamsès III, le Mi-A-Moun des monuments, c'est-à-dire entre l'année 1740 et l'année 1355 avant J.-C. (2). Toute-

(1) M. Lepsius, d'accord avec M. Bunsen, s'exprime ainsi au sujet de la chronologie égyptienne : « Lorsqu'il s'agit des monuments, des sculptures et des inscriptions de la 5e dynastie, nous sommes transportés « à une époque de florissante civilisation qui a devancé l'ère chrétienne « de *quatre mille ans*. On ne saurait trop se rappeler à soi-même et « redire aux autres cette date jusqu'ici jugée si incroyable. Plus la « critique sera sollicitée sur ce point et obligée à des recherches de « plus en plus sévères, mieux cela vaudra pour la question. » (*Briefe aus Ægypten*, etc., p. 36.)

(2) Il s'agit ici de la période postérieure à l'expulsion des Hyksos, et

fois, cette splendeur n'était pas à son début. L'époque où furent construites les pyramides remonte plus haut, et c'est sur ces mystérieux témoignages que M. Bunsen a surtout fait porter ses essais de déchiffrement les plus ingénieux. Calculons, avec la méthode d'explication la plus ordinairement appliquée au récit d'Ératosthènes, que les pyramides situées au nord de Memphis, généralement tenues pour les plus anciennes, ont été construites vers l'an 2120 avant J.-C. par Suphis et son frère Sensuphis. Ainsi, en 2120 avant J.-C., l'Égypte aurait présenté déjà un état de civilisation fort avancé et capable d'entreprendre et de conduire à bonne fin les travaux les plus étonnants accomplis jamais par la main de l'homme. L'émigration blanche avait donc eu lieu avant cette époque, puisque chaque groupe de pyramides appartient à un âge différent, et que chaque pyramide, en particulier, a dû coûter assez d'efforts pour qu'une seule génération ne pût entreprendre la construction de plusieurs (1).

Veut-on supposer qu'un rameau chamite se soit avancé jusque dans les régions du Nil, entre Syène et la mer, et y ait fondé la civilisation égyptienne? Cette hypothèse se renverse d'elle-même. Pourquoi ces Chamites, après avoir établi un État considérable, auraient-ils rompu ensuite toute relation avec les autres peuples de leur race, en se confinant loin de la route suivie par ces derniers, par eux-mêmes, dans les migrations vers l'Afrique, loin de la Méditerranée, loin du Delta, pour inventer là, dans l'isolement, une civilisation tout égoïste,

que l'on appelle le *nouvel empire*. L'âge des pyramides est plus reculé, comme on le verra ailleurs. M. Champollion-Figeac place à l'année 2200 avant J.-C. l'avènement de la 12ᵉ dynastie. (*Égypte ancienne*, Paris 1840.)

(1) Un roi, en montant sur le trône, commençait l'érection de la pyramide qui devait un jour lui servir de tombe. Il la faisait de taille médiocre, afin d'avoir le temps de l'achever. S'il survivait à la première construction, il la couvrait d'un revêtement de pierre qui la faisait croître en épaisseur et en hauteur. Ce travail achevé, il en entreprenait un tout semblable, et continuait ainsi jusqu'à la fin de ses jours. Lui mort, le revêtement commencé était seul achevé; mais le successeur, se mettant à travailler pour son propre compte, n'en ajoutait pas d'autres. (Lepsius, *Briefe aus Ægypten*, p. 42.)

hostile sur mille points à celle des Chamites noirs? Comment auraient-ils adopté une langue si remarquablement différente des idiomes de leurs congénères? On ne voit pas à ces objections de réponse raisonnable. Les Égyptiens ne sont donc pas des Chamites, et il faut se tourner d'un autre côté.

L'ancienne langue égyptienne se compose de trois parties. L'une appartient aux langues noires. L'autre, provenant du contact de ces langues noires avec l'idiome des Chamites et des Sémites, produit ce mélange que l'on dénomme d'après la seconde de ces races. Enfin se présente une troisième partie, très mystérieuse, très originale, sans doute, mais qui, sur plusieurs points, paraît trahir des affinités arianes et une certaine parenté avec le sanscrit (1). Ce fait important, s'il était solidement établi, pourrait être considéré comme terminant la discussion, et pouvant servir à tracer l'itinéraire des colons blancs de l'Égypte, depuis le Pendjab jusqu'à l'embouchure de l'Indus, et de là dans la vallée supérieure du Nil. Malheureusement, bien qu'indiqué, il n'est pas clair et ne peut servir que d'indice (2). Cependant il n'est pas impossible de lui trouver des étais.

On a considéré longtemps les contrées basses de l'Égypte comme ayant fait partie primitive du pays de Misr. C'était une opinion erronée. Les lieux où la civilisation égyptienne établit

(1) M. le baron d'Eckstein ne convient pas de ce fait très fort et trop affirmé par M. de Bohlen. Cependant il reconnaît, de la manière la plus explicite, l'origine hindoue. Voici ses expressions mêmes : « Quoi- « que le copte soit aux antipodes du sanscrit, mille raisons me sem- « blent toutefois conspirer pour retrouver dans le bassin de l'Indus « le siége de la primitive civilisation transportée dans la vallée du Nil. » (*Recherches historiques sur l'humanité primitive*, p. 76.)

M. Wilkinson partage cet avis et considère les Égyptiens comme une colonie hindoue (t. I, p. 3).

(2) Il ne faut pas perdre de vue que le copte ou langue démotique, le seul secours que nous ayons pour traduire les inscriptions hiéroglyphiques, n'est qu'un dialecte, une dégénération, une sorte de mutilation de la langue sacrée, et il faudrait savoir si les traces sanscrites ne sont pas plus abondantes dans ce plus ancien idiome. — Voir Brugsch, *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, t. III, p. 266

ses plus anciennes splendeurs, sont tout à fait au-dessus du Delta. En dehors de la côte arabique, parce que le caractère stérile du sol n'y permettait pas de vastes établissements, la colonisation antique ne s'en écarte cependant pas trop et ne cherche pas encore à gagner les rives de la Méditerranée. C'est que, probablement, elle ne voulait pas rompre toute relation avec l'ancienne patrie. Malgré les sables, malgré les rocs qui bordent le golfe par où l'immigration avait pu se faire, des ports de commerce existaient sur ces rivages, entre autres, Philotéras (1), tous reliés au centre fertile où se mouvaient principalement les populations, au moyen de stations établies dans le désert, Wadi-Djasous, par exemple, dont on sait que les puits furent réparés par Amounm-Gori (1686 avant J.-C., suivant Wilkinson; à une date plus ancienne, au dire de M. le chevalier Bunsen), et lorsque les Égyptiens ne possédaient rien du côté de la Palestine. Il y a même lieu de croire que les mines d'émeraudes de Djebel-Zabara étaient déjà exploitées avant cette époque. Dans les tombeaux des Pharaons de la 18e dynastie, le lapis-lazuli et d'autres pierres précieuses, originaires de l'Inde, se rencontrent en abondance. Je ne parle pas ici des vases de porcelaine, venus indubitablement de la Chine, et découverts dans des hypogées dont la date de fondation est inconnue. Cette dernière circonstance suffit, à elle seule, pour donner le droit d'attribuer ces monuments et leur contenu à une époque très reculée (2).

De ce que les Égyptiens étaient établis dans le centre de la vallée du Nil, je conclus qu'ils n'appartenaient pas aux nations chamites et sémites, dont la route vers l'Afrique occidentale était, au contraire, la rive méditerranéenne. De ce qu'ils portent, dans toutes les représentations figurées, le caractère évidemment caucasien, je conclus que la partie civilisatrice de la nation avait une origine blanche. Des traces arianes qui se trouvent dans leur langue, je conclus aussi, dès à présent, leur identité primitive avec la famille sanscrite. A mesure que

(1) Wilkinson, t. I, p. 225 et pass.
(2) *Ouvrage cité*, t. I, p. 231.

nous allons avancer dans l'examen du peuple d'Isis, de nombreux détails vont confirmer, l'un après l'autre, ces prémisses.

J'ai montré qu'aux époques historiques les plus lointaines, les Égyptiens n'avaient que peu ou point de rapports avec les peuples chamites ou sémites et les contrées habitées par ces peuples; tandis qu'au contraire, ils paraissent avoir entretenu des relations suivies avec les nations maritimes du sud-est. Leur activité se tournait si naturellement de ce côté, les transactions qui en résultaient avaient un tel degré d'importance, qu'au temps de Salomon le commerce entre les deux pays dépassait, pour un seul voyage d'importation, la valeur de 80 millions de nos francs (1).

Tout en constatant l'origine sanscrite du noyau civilisateur de la race, il ne faudrait pas nier que, dès une époque très ancienne, cette race ne se soit fortement imprégnée du sang des noirs et mêlée aussi à de nombreux essaims chamites et à des fils de Sem. J'ai cité, sur ce point, l'autorité de Juba, qui reconnaît aux riverains du Nil, de Syène à Méroé, une provenance arabe (2). Malgré cette descendance multiple, les Égyptiens se croyaient et se disaient autochtones. Ils l'étaient en effet, en tant qu'héritiers, par le sang des aborigènes mélaniens. Cependant, si l'on veut s'attacher à la partie la plus noble de leur généalogie, on se refusera à partager leur opinion, et, persistant à les considérer comme des immigrants, non pas tant du nord et de l'est que du sud-est, on relèvera dans la constitution de leurs mœurs les traces très apparentes de la filiation que l'ignorance leur faisait renier.

A la religion féroce des nations assyriennes les Égyptiens opposaient les magnificences d'un culte, sinon plus idéal, au moins plus humain, et qui, après avoir aboli au temps de l'ancien empire, sous les premiers successeurs de Menès (3),

(1) Wilkinson, t. I, p. 225 et pass.

(2) La Genèse trouve des Sémites parmi les fils de Mesraïm, fils de Cham : « At vero Mesraïm genuit Ludim et Anamim et Laabim Nephtuïm et Phetrusim et Chasluim; de quibus egressi sunt Philistiim et « Caphtorim (X, 13, 14). »

(3) M. de Bohlen a trouvé entre le fondateur de la royauté égyptienne

l'usage nègre des massacres hiératiques, n'avait jamais osé tenter de le faire renaître.

Les principes généraux de l'art religieux pratiqués à Thèbes et à Memphis ne craignaient certainement pas de produire le laid, mais ils ne cherchaient pas trop l'horrible, et bien que l'image de Typhon et d'autres encore soient assez repoussantes, la divinité égyptienne affectionne les formes grotesques plutôt que les contorsions de la bête sauvage, ou les grimaces du cannibale. Ces déviations de goût, mêlées à un véritable caractère de grandeur et commandées évidemment par la quantité noire infusée dans la race, étaient dominées par la valeur spéciale de la partie blanche, qui, supérieure autant qu'on en doit juger, d'après ce fait même, à l'affluent chamo-sémite, se montrait plus douce, et forçait l'élément noir à abonder dans le ridicule, en abandonnant l'atroce.

Il y aurait pourtant exagération à trop louer les populations riveraines du Nil. Si, au point de vue de la moralité, on doit féliciter une société d'être plus ridicule que méchante, à celui de la force, il faut l'en plaindre. Les nations assyriennes eurent le coupable malheur d'abâtardir leurs consciences aux pieds des monstrueuses images d'Astarté, de Baal, de Melkart, de ces idoles horribles trouvées dans le sol de la Sardaigne comme sous le seuil des portes de Khorsabad; mais les gens de Thèbes et de Memphis furent, de leur côté, assez ravalés, par leur alliance avec la race aborigène, pour prostituer leur adoration à ce qu'ont de plus humble et le règne végétal et la nature animale. Ne parlons pas ici de la cobra di capello, dont le culte symbolique, commun aux populations de l'Inde et de l'Égypte, n'était peut-être qu'une importation de la mère patrie (1). Laissons aussi en dehors les crocodiles et tout ce qui

et le législateur mythique de l'Inde, Manou, un grand rapport de noms.

(1) Schlegel, *Préface à la Mythologie Égyptienne* de Prichard, p. xv. — Une différence avec les Hindous que M. de Schlegel trouve radicale, c'est la circoncision. Les Hindous ne connaissaient pas cet usage pratiqué en Égypte et dans lequel on voit, à tort, une coutume judaïque. Comme le tatouage, c'est une idée originairement nègre et tout à fait conforme aux notions de cette espèce. Le but hygiénique, par lequel

peut se faire craindre, culte éternel de qui a du sang des noirs dans les veines. L'infatuation pour des êtres inoffensifs, comme le bouc, le chat, le scarabée; pour des légumes qui n'offraient rien que de très vulgaire dans leurs formes et dans leurs mérites : voilà ce qui est particulier à l'Égypte, de sorte que l'influence nègre, tout en s'y montrant apprivoisée, ne s'y faisait pas moins sentir que dans le Chanaan et sur les terres de Ninive. L'absurde régnait seul; il n'en était que plus complet, et l'action mélanienne, si naturellement puissante, ne différait d'intensité et de forme qu'au gré de la valeur particulière à l'influence blanche, qui la dirigeait encore en se laissant obscurcir par elle. De là les différences des deux nationalités assyrienne et égyptienne.

Je ne confonds pas, tout à fait, le culte d'Apis, ni surtout le respect profond dont la vache et le taureau étaient l'objet, avec le culte des végétaux. L'adoration, en tant qu'hommage rendu à la Divinité, est un témoignage de respect un peu excessif, sans doute; et quand on le donne à la chose créée, le sentiment d'où naît cette erreur peut fort bien se rapporter à la même source que les autres apothéoses condamnables (1). Mais, au fond de la sympathie égyptienne pour la race bovine, il y a quelque chose d'étranger au pur et simple fétichisme.

on cherche à la justifier ou à l'expliquer aujourd'hui, me semble peu admissible, soit que la circoncision ait lieu sur les hommes seulement ou sur les hommes et les femmes sans distinction, comme on le voit dans plusieurs tribus africaines. Je ne reconnais dans l'origine de cette coutume que le désir de créer une marque distinctive, ou, peut-être même, uniquement un simple dérivé du goût natif pour la mutilation, que, suivant les temps et les lieux, les populations qui l'ont adopté ont expliqué à leur guise. Chez les Ekkhilis, la circoncision se pratique sur les adultes et d'une manière atroce. L'opérateur arrache la peau du prépuce, en présence des parents et de la fiancée de la victime. La moindre marque de douleur est considérée comme déshonorante. Souvent le tétanos emporte le malade au bout de quelques jours.

(1) Le lecteur a déjà remarqué peut-être que les nations modernes sont les seules qui aient su tracer une barrière exacte entre le respect et l'adoration. Soit qu'il provienne de la crainte ou de l'amour, le respect des peuples mélangés fortement de noir ou de jaune va facilement à l'extrême. Chez les uns, il crée la divinisation pure et simple; chez les autres, le culte superstitieux des ancêtres.

On doit sans scrupule le rattacher aux antiques habitudes pastorales de la race blanche, et, comme à la vénération rendue à la cobra di capello, lui assigner une origine hindoue. C'est une folie dont la source n'est pas grossière.

Je ferais la même réserve pour d'autres similitudes très frappantes, telles que le personnage de Typhon, l'amour du lotus et, avant tout, la physionomie particulière de la cosmogonie qui se rapproche tout à fait des idées brahmaniques. A la vérité, il est quelquefois dangereux d'ajouter une foi trop explicite aux conclusions tirées de comparaisons semblables. Les idées peuvent souvent voyager à demi mortes et venir se régénérer sur un terrain propre à les faire réussir, après avoir passé par bien des milieux. Ainsi se trouveraient déçues les espérances que l'on aurait pu concevoir de leur présence à deux points extrêmes, pour constater une identité de race chez leurs possesseurs différents. Cette fois, cependant, il est difficile de se tenir en méfiance. L'hypothèse la plus défavorable à la communication directe entre les Hindous et les Égyptiens serait de supposer que les notions théologiques des premiers seraient passées du territoire sacré dans la Gédrosie, de là chez les diverses tribus arabes, pour tomber enfin chez les seconds. Or, les Gédrosiens étaient de misérables barbares, détritus immondes des tribus noires (1). Les Arabes s'adonnaient entièrement aux notions des Chamites, et on ne trouve pas trace, parmi eux, de celles dont il s'agit. Ces dernières venaient donc directement de l'Inde, sans transmission intermédiaire. C'est un grand argument de plus en faveur de l'origine ariane du peuple des Pharaons.

Je ne considérerai pas tout à fait comme aussi concluante une particularité qui, au premier aspect, frappe cependant beaucoup. C'est l'existence, dans les deux pays, du régime des castes. Cette institution semble porter en elle un tel cachet d'originalité, qu'elle donne toutes les tentations possibles de

(1) A une époque assez basse, les Arians ont poussé jusque chez ces peuplades. Ils n'ont fait que passer et n'ont laissé aucune trace de leur séjour. (Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 533.)

la considérer comme ne pouvant être que le résultat d'une source unique, et de conclure de sa présence chez plusieurs peuples à leur identité originelle. Mais, en y réfléchissant un peu, on n'a pas de peine à se convaincre que l'organisation généalogique des fonctions sociales n'est qu'une conséquence directe de l'idée d'inégalité des races entre elles, et que partout où il y a eu des vainqueurs et des vaincus, principalement quand ces deux pôles de l'État ont été visiblement séparés par des barrières physiologiques, le désir est né chez les forts de conserver le pouvoir à leurs descendants, en les contraignant de garder pur, autant que possible, ce même sang dont ils regardaient les vertus comme l'unique cause de leur domination. Presque tous les rameaux de la race blanche ont essayé, un moment, l'ébauche de ce système exclusif, et s'ils ne l'ont pas généralement poussé aussi loin que les gardiens des Védas et les sectateurs d'Osiris, c'est que les populations au milieu desquelles ils se trouvaient leur étaient déjà parentes de trop près quand ils se sont avisés de se rendre inaccessibles. Sous ce rapport, toutes les sociétés blanches s'y sont prises trop tard; les Égyptiens, comme les autres, et même les Brahmanes. Leur prétention ne pouvait naître qu'après expérience faite des inconvénients à éviter. Elle ne constituait, dès lors, qu'un effort plus ou moins impuissant.

Ainsi, l'existence des castes ne suppose pas en elle-même l'identité des peuples, puisqu'elle existe chez les Germains, chez les Étrusques, chez les Romains comme à Thèbes, tout comme à Videha. Cependant on pourrait répondre que, si l'idée séparatiste doit se produire partout où deux races inégales sont en présence, il n'en est pas de même des applications variées qui en ont été faites, et on insistera sur cette grande ressemblance dans les systèmes de l'Égypte et de l'Inde : la contrainte perpétuelle des lignées au métier de leurs ancêtres. C'est là, en effet, le rapport. Il y a aussi la dissemblance, et la voici : en Égypte, pourvu qu'un fils remplît les mêmes fonctions que son père, la loi était satisfaite; la mère pouvait sortir de toute descendance, sauf d'une famille de bergers. Cette exception contre les gardiens de troupeaux,

corollaire forcé de cette autre qui leur fermait l'entrée des sanctuaires, confirme très bien la tolérance de la règle. Du reste, les exemples abondent. Des rois épousent des négresses, témoin Aménoph Ier. Des rois sont mulâtres comme Aménoph II, et la société, fidèle à la lettre de l'institution, ne paraît nullement avoir pris soin d'en observer, ni même d'en comprendre l'esprit.

Enfin, voici deux preuves dernières, et ce sont certainement les plus fortes.

Les annales égyptiennes donnent la date de l'institution des castes et en font honneur à un de leurs premiers rois, le troisième de la 3e dynastie, le Sésonchosis du scoliaste des Argonautiques, le Sésostris d'Aristote.

Second argument : l'antiquité si haute à laquelle il faudrait reporter l'époque où les émigrants arians quittèrent les bouches de l'Indus pour se diriger vers l'ouest, rend inadmissible l'origine sanscrite de la loi, attendu qu'alors elle n'existait certainement pas dans le pays même auquel se rattache, à son sujet, une sorte de réputation classique.

Je viens de prouver que je ne cherche pas à renforcer mon opinion d'un argument que je juge fragile. Maintenant j'ajouterai qu'en me prononçant contre toutes les conclusions directes à tirer de l'existence simultanée des castes dans l'Inde et en Égypte, je ne prétends nullement affirmer que certaines inductions collatérales ne s'en puissent extraire, qui ne laissent pas que de corroborer d'une manière fort utile le principe de la communauté d'origine : telle est la vénération égale pour les ministres du culte, leur longue domination et la dépendance dans laquelle ils ont su retenir la caste militaire, même quand celle-ci a porté la couronne, triomphe que le sacerdoce chamite n'a pas su remporter, et qui fit également la gloire, la force des civilisations de l'Indus et du Nil. C'est que la race ariane est surtout religieuse. Il faut encore observer l'intervention constante des prêtres dans les habitudes et les actes les plus intimes du foyer domestique (1). En Égypte, ainsi que

(1) Schlegel, *ouvrage cité*, p. XXIV.

dans l'Inde, on voit les hommes des temples réglementer tout, jusqu'au choix des aliments, et établir, à ce sujet, une discipline à peu près pareille. Bref, et bien que le nombre des castes ne corresponde pas, la hiérarchie en est assez semblable sur les deux territoires (1). C'est là tout ce qu'il peut être utile de remarquer sur des faits, en apparence secondaires, mais qui ont cet avantage de se laisser très bien rapprocher, fragments séparés d'une primitive unité sinon d'institutions, du moins d'instincts, en même temps que de sang.

Les plus anciens monuments de la civilisation égyptienne se trouvent dans les parties haute et moyenne du pays (2). Négligeant le nord et le nord-est, les premières dynasties ont laissé des traces d'une prédilection évidente pour la direction contraire, et leurs communications avec l'Inde ont dû nécessairement multiplier leurs rapports avec les contrées situées sur cette route, telles que la région des Arabes Kuschites, la côte orientale de l'Afrique et, peut-être, quelques-unes des grandes îles de l'Océan (3).

Cependant rien n'indique sur tous ces points, excepté la presqu'île du Sinaï, une action régulièrement dominatrice, et il n'en est pas de même si l'on se tourne vers le sud et vers l'ouest africain (4). Là, les Égyptiens apparaissent comme des maîtres. Aussi le théâtre principal de l'ancienne civilisation égyptienne laisse-t-il le Nil descendre jusqu'à la mer sans s'é-

(1) Wilkinson, t. I, p. 237 et pass. Il n'y avait, en Égypte, de caste réellement impure que la subdivision des porchers. Suivant Hérodote, on comptait sept classes; suivant Diodore, trois ou cinq. Strabon en nomme trois; Platon, dans le *Timée*, six, avec des subdivisions de métiers, d'arts, etc.

(2) Une des capitales de l'ancien empire, c'est Thèbes, *Tapou*. Elle fut fondée par Sesortesen Ier, premier roi de la dynastie thébaine, la 12e de Manéthon, 2,300 ans av. J.-C. (Lepsius, *Briefe aus Ægypten*, p. 272.)

(3) Rosellini a trouvé le nom de Sesortesen (M. de Bunsen, Orsitasen Ier de Wilkinson), sur une stèle en Nubie, près de Wadi-Halfa. Ce même prince avait également envahi la presqu'île du Sinaï. (Bunsen, t. II, p. 307. Voir aussi Lepsius, *Briefe aus Ægypten*, etc., p. 336 et pass.) — L'exploitation des mines de cuivre du Sinaï a commencé sous l'ancien empire. C'est alors qu'elle eut le plus d'importance.

(4) Movers, t. II, 1re partie, p. 301.

tendre avec son cours inférieur; tandis qu'il le remonte au delà de Méroé et le quitte même pour s'avancer dans la région occidentale, sous les palmiers de l'oasis d'Ammon.

Les anciens se rendaient compte de cette situation lorsqu'ils attribuaient la dénomination géographique de *Kousch* (1), tant à la haute Égypte et à une partie de l'Égypte moyenne qu'à l'Abyssinie, à la Nubie et aux districts de l'Yémen habités par les descendants des Chamites noirs. Faute de s'être placé à ce point de vue, on s'est beaucoup inquiété de la véritable valeur de ce nom, et trop souvent on s'est épuisé sur la tâche impossible de lui créer une signification topographique positive. Il en est de ce mot comme de tant d'autres, Inde, Syrie, Éthiopie, Illyrie, appellations vagues qui ont sans cesse varié suivant les temps et les mouvements de la politique. Le mieux qu'on puisse faire, c'est de ne pas chercher à leur attribuer une rectitude scientifique que leur bon usage ne comporte pas. Je ne ferai donc nul effort pour préciser les frontières de ce pays de Kousch, en tant que l'Éthiopie est ainsi désignée, et, considérant que, parmi les territoires qu'il embrasse, l'Égypte, incontestablement, prend le pas sur tous les autres, et les rallie autour de ses provinces supérieures dans une civilisation commune, je profiterai de ce que le mot existe, pour faire observer qu'il pourrait être employé très justement à dénommer et le foyer et les conquêtes de cette antique culture, si exclusivement tournée vers le sud, et étrangère aux rivages de la Méditerranée.

Les pyramides sont les restes imposants de cette gloire primitive. Elles furent construites par les premières dynasties qui, s'étendant depuis Ménès jusqu'à l'époque d'Abraham et un peu au-dessous, se sont, jusqu'à présent, si bien prêtées à la discussion et si peu à la certitude (2). Tout ce qu'il est

(1) Wilkinson, t. I, p. 4. Movers, t. II, 1re partie, 282. Ce nom s'appliquait aussi au Nedj et à l'Yémen. Il s'étendait encore à la partie de l'Asie la plus voisine. L'Écriture sainte fait de Nemrod un Kuschite.

(2) Parmi les pyramides les plus anciennes, plusieurs sont construites en briques crues, ce qui les identifie presque avec les tumulus des peuples blancs primitifs. (Wilkinson, t. I, p. 30.)

utile d'en remarquer ici, c'est que là, comme en Assyrie, le gouvernement commence par être exercé par les dieux, des dieux passe aux prêtres, des prêtres tombe aux chefs militaires (1). C'est l'idée nègre qui reparaît dans la même forme et suscitée par des circonstances toutes semblables. Les dieux, ce sont les blancs, les prêtres, les mulâtres de la caste hiératique. Les rois, ce sont les chefs armés, autorisés par la communauté d'origine blanche à prétendre au partage de l'empire, c'est-à-dire à s'emparer du gouvernement des corps en laissant celui des âmes à leurs rivaux. On peut supposer que la lutte fut longue et bien soutenue, que les pontifes ne se laissèrent pas aisément arracher la couronne ni chasser du trône, car la royauté militaire eut tous les caractères, non d'une victoire, mais d'un compromis. Le souverain pouvait appartenir indifféremment à l'une ou à l'autre caste, celle des pontifes ou celle des guerriers. C'est la concession. La restriction la suit : si le souverain était de la seconde catégorie, il lui fallait, avant que d'entrer en jouissance des droits royaux, se faire admettre parmi les desservants des temples et s'instruire dans les sciences du sanctuaire (2). Une fois devenu hiérophante de forme et de fait, et seulement alors, le soldat heureux pouvait s'appeler roi, et, pendant tout le reste de sa vie, témoignant d'un respect sans bornes pour la religion et le sacerdoce, il devait, dans sa conduite privée et ses habitudes les plus intimes, ne s'écarter jamais des règles dont les prêtres étaient les auteurs et les gardiens. Jusqu'au fond du retrait le plus particulier de l'existence royale, les rivaux du maître avaient les yeux fixés. Quand il s'agissait d'affaires publiques, la dépendance était plus étroite encore. Rien ne s'exécutait sans la participation de l'hiérophante : membre du conseil souverain, sa voix avait le poids des oracles, et comme si tous ces liens de servitude eussent paru trop faibles encore pour sauvegarder cette part si énorme de pouvoir, les rois savaient qu'après leur mort ils auraient à subir un jugement, non pas de la part de leurs peu-

(1) Les plus anciens noms, dans les ovales, sont précédés du titre de prêtre au lieu de celui de roi. (Wilkinson, t. I, p. 19.)

(2) Wilkinson, t. I, p. 246.

ples, mais de la part de leurs prêtres; et chez une nation qui avait sur l'existence d'au delà du tombeau des idées si particulières, on peut aisément s'imaginer quelle terreur entretenait dans l'esprit du despote le plus audacieux l'idée d'un procès qui, suscité à son cadavre impuissant, pouvait le priver du bonheur le plus désirable au gré des idées nationales, une sépulture magnifique et les derniers honneurs. Ces juges futurs étaient donc constamment redoutables, et ce n'était pas trop de prudence que de les ménager pendant toute la vie (1).

L'existence d'un roi d'Égypte, ainsi enchaînée, surveillée, contrariée sur les points les plus importants comme dans les détails les plus futiles, aurait été intolérable, si quelque dédommagement ne lui avait été offert. Les droits religieux mis à part, le monarque était tout-puissant, et ce que le respect a de plus raffiné lui était constamment offert par les peuples à genoux. Il n'était pas Dieu, sans doute, et on ne l'adorait pas de son vivant; mais on le vénérait en tant qu'arbitre absolu de la vie et de la mort, et aussi comme personnage sacré, car il était pontife lui-même. A peine les plus grands de l'État étaient-ils assez nobles pour le servir dans les plus humbles emplois. C'était à ses fils que revenait l'honneur de courir derrière son char, dans la poussière, en portant ses parasols.

Ces mœurs n'étaient pas sans rapport avec ce qui se passait en Assyrie. Le caractère absolu du pouvoir, et l'abjection qu'il imposait aux sujets, se rencontraient aussi très complètement à Ninive. Pourtant l'esclavage des rois vis-à-vis des prêtres ne paraît pas y avoir existé, et si l'on se tourne vers un autre rameau des Sémo-Chamites noirs, si l'on regarde à Tyr, on y trouve bien un roi esclave; mais c'est une aristocratie qui le domine, et le pontife de Melkart, apparaissant dans les rangs des patriciens comme une force, n'y représente pas la force unique ou dominante.

A considérer similitudes et dissemblances au point de vue ethnique, les similitudes se montrent dans l'abaissement des sujets et dans l'énormité du pouvoir. La prérogative exercée

(1) Wilkinson, t. I, p. 290.

sur des êtres brutaux est complète en Égypte comme en Assyrie, comme à Tyr. La raison en est que, dans tous les pays où l'élément noir se trouva ou se trouve soumis au pouvoir des blancs, l'autorité emprunte un caractère constant d'atrocité, d'une part, à la nécessité de se faire obéir d'êtres inintelligents, et, d'autre part, à l'idée même que ces êtres se font des droits illimités de la puissance à leur soumission.

Pour les dissemblances, leur source est en ceci que le rameau civilisateur de l'Égypte était supérieur en mérite aux branches de Cham et de Sem. Dès lors, les Sanscrits Égyptiens avaient pu apporter, dans le pays de leur conquête, une organisation assez différente et certainement plus morale; car ce n'est pas un point à controverser que, partout où le despotisme est le seul gouvernement possible, l'autorité sacerdotale, même poussée à l'extrême, a toujours les résultats les plus salutaires, parce que, du moins, est-elle toujours plus trempée d'intelligence.

Après les rois et les prêtres de l'Égypte, il ne faut pas oublier les nobles, qui, pareils aux Kchattryas de l'Inde, avaient seuls le droit de porter les armes et l'emploi de défendre le pays. En supposant qu'ils s'en soient acquittés avec distinction, ils paraissent avoir mis non moins d'énergie à opprimer leurs inférieurs : je viens de l'indiquer tout à l'heure, et il n'est pas mal à propos d'y revenir. Le bas peuple de l'Égypte était aussi malheureux que possible, et son existence, à peine garantie par les lois, se trouvait constamment exposée aux violences des hautes classes. On le contraignait à un travail sans relâche; l'agriculture dévorait et ses sueurs et sa santé; logé dans de misérables cabanes, il y mourait de fatigue et de maladie sans que personne s'en préoccupât, et des admirables moissons qu'il produisait, des fruits merveilleux qu'il faisait croître, rien ne lui appartenait. A peine lui en était-il accordé une part insuffisante à sa nourriture. Tel est le témoignage porté sur l'état des basses classes en Égypte par les écrivains de l'antiquité grecque (1). A la vérité, on peut citer également, dans un sens

(1) Hérodote, II, 47.

contraire, les lamentations des Israélites fatigués de manger la manne du désert. Ces nomades regrettèrent alors les oignons de la captivité. Mais aussi incrimine-t-on avec justice les murmures de la nation coupable, comme provenant d'un excès inconcevable de bassesse et d'abattement. Ceux qui proféraient ces blasphèmes oubliaient qu'ils n'avaient quitté le pays de Misr que pour fuir une oppression devenue exorbitante, qui n'était, à peu de chose près, que le régime ordinaire du peuple indigène. Mais celui-ci était impuissant à imiter les enfants d'Israël dans leur Exode, et, né d'une race infiniment moins noble, il sentait aussi beaucoup moins sa misère. La fuite des Israélites, envisagée à ce point de vue, n'est pas un des moindres exemples de la résolution avec laquelle le génie des peuples alliés de près à la famille blanche sait éviter de descendre jusqu'à un trop profond degré d'avilissement.

Ainsi le régime politique imposé à la population inférieure était au moins aussi dur en Égypte que dans les pays chamites et sémites, quant à l'intensité de l'esclavage et à la nullité des droits des sujets. Pourtant, au fond il était moins sanguinaire, parce que la religion, clémente et douce, ne réclamait pas les homicides horreurs où se complaisaient les dieux de Chanaan, de Babylone et de Ninive (1). Sous ce rapport, le paysan, l'ouvrier, l'esclave égyptiens étaient moins à plaindre que la tourbe asiatique; sous ce rapport seul, et si ces misérables ne devaient pas craindre de tomber jamais sous le couteau saint du sacrificateur, ils rampaient toute leur vie aux pieds des hautes castes.

On les employait, eux aussi, comme des bêtes de somme, pour exécuter ces gigantesques travaux que tous les siècles admireront. C'étaient eux qui charriaient les blocs destinés à l'érection des statues et des obélisques monolithes. C'était cette population noire ou presque noire dont la foule mourait en

(1) Le sort des prisonniers semble avoir été moins dur. M. Wilkinson l'affirme. On ne les voit pas, comme sur les monuments ninivites, traînés par les vainqueurs au moyen d'un anneau passé dans la lèvre inférieure. Ils étaient vendus et devenaient esclaves. (Wilkinson, t. I, p. 403 et passim.)

creusant les canaux, tandis que les castes plus blanches imaginaient, ordonnaient et surveillaient l'ouvrage, et, lorsqu'il était achevé, en recueillaient justement la gloire. Que l'humanité gémisse d'un si terrible spectacle, c'est à propos; mais, après un tribut suffisant d'indignation et de regrets, on apprécie les terribles raisons qui forçaient les masses populaires de l'Égypte et de l'Assyrie à s'accommoder patiemment d'un joug aussi durement imposé : il y avait chez la plèbe de ces pays nécessité ethnique invincible de subir les caprices de tous les maîtres, à cette condition cependant que ces maîtres conserveraient le talisman qui leur assurait l'obéissance, c'est-à-dire, assez du sang des blancs pour justifier leurs droits à la domination.

Cette condition fut certainement remplie dans les belles périodes de la puissance égyptienne. Aux plus illustres moments de l'empire d'Assyrie, les trônes de Babylone et de Ninive ne voyaient pas défiler sous les yeux des rois de plus nobles profils que ceux dont on admire encore la majesté sur les sculptures de Beni-Hassan (1).

Mais il est bien évident que cette pureté, d'ailleurs relative, ne pouvait pas durer indéfiniment. Les castes n'étaient pas organisées de manière à la conserver d'une manière suffisante. Aussi n'est-il pas douteux que, si la civilisation égyptienne n'avait eu d'autre raison d'exister que la seule influence du type hindou auquel elle devait la vie, elle n'aurait pas eu la longévité qu'on peut lui attribuer, et longtemps avant Rhamsès III, qui termine l'ère de plus grande splendeur, longtemps avant le XIIIe siècle avant J.-C., la décadence aurait commencé.

Ce qui soutint cette civilisation, ce fut le sang de ses ennemis asiatiques, chamites et sémites, qui, à plusieurs reprises et de différentes façons, vinrent quelque peu la régénérer. Sans se prononcer d'une manière rigoureuse sur la nationalité

(1) Le type de l'Égypte était fixé sous la troisième dynastie, qui, suivant M. Bunsen, commença quatre-vingt-dix ans après la première. (Bunsen, *Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte*, t. III, p. 7.)

des Hyksos, on ne peut douter qu'ils n'appartinssent à une race alliée à l'espèce blanche (1). Au point de vue politique, leur arrivée fut un malheur, mais un malheur qui rafraîchit pourtant le sang national et en raviva l'essence. Les guerres avec les peuples asiatiques, soutenues longtemps à égalité, bien qu'il soit prudent de douter beaucoup de ces conquêtes étendues jusqu'à la mer Caspienne, dont l'Asie n'offre de traces ni dans son histoire ni dans ses monuments, ces guerres des Sésostris, des Rhamsès et autres princes heureux, firent affluer, dans les nomes de l'intérieur, les captifs de Chanaan, d'Assyrie et d'Arabie, et leur sang, bien que mêlé lui-même, tempéra quelque peu la sauvagerie du sang des noirs, que les basses classes, et surtout le voisinage et le contact intime avec les tribus abyssines et nubiennes, versaient incessamment dans les veines de la nation.

Puis, il faut tenir compte de ce double courant chamite et sémite qui, pendant tant de siècles, longea l'Égypte moyenne et la pénétra. Ce fut par cette voie que les hordes à demi blanches s'étendirent sur la côte occidentale de l'Afrique, et la population qui s'y forma apporta plus tard à l'État des successeurs de Ménès une race mêlée, dans laquelle le sang hindou n'existait pas, et qui tirait tout son mérite des mélanges multipliés avec les groupes civilisateurs de l'Asie inférieure.

De ces alluvions successives de principes blancs naquirent

(1) Dans les hypogées de Beni-Hassan, on voit des peintures représentant des combats de gladiateurs d'une carnation très claire, avec les yeux bleus, la barbe et les cheveux rougeâtres. M. Lepsius considère ces figures comme étant les images d'hommes de race sémitique, probablement ancêtres des Hyksos (Lepsius, *Reise in Ægypten*, etc., p. 98.) — Avant de renverser l'ancien empire et de forcer les dynasties égyptiennes à chercher un refuge en Éthiopie, les Hyksos avaient commencé par s'établir pacifiquement dans le pays, et très probablement ils s'étaient mêlés à la population indigène. — Je remarquerai, en passant, que, d'après le témoignage des monuments que je cite, les contrées de l'Asie antérieure possédaient, dans l'âge des Pharaons, certains groupes de populations beaucoup plus blanches qu'aujourd'hui. Elles ne faisaient, pour ainsi dire, que de descendre des montagnes du nord et n'avaient encore contracté qu'un nombre limité d'alliances avec l'espèce mélanienne.

les nations qui défendirent la civilisation kouschite d'une disparition trop prématurée, et en même temps, comme ces alluvions ne furent jamais fort riches, l'esprit égyptien put se tenir toujours à distance des notions démocratiques finalement triomphantes à Tyr et à Sidon, parce que sa populace ne s'éleva jamais à une telle amélioration de sang, qu'elle pût concevoir la pensée ambitieuse et acquérir la faculté de devenir l'égale de ses maîtres. Toutes les révolutions se passèrent entre les castes supérieures. L'organisation hiératique et royale ne se vit pas attaquée. Si quelquefois des dynasties mélaniennes, comme celle dont Tirhakah fut le héros (1), parurent à la tête du gouvernement d'un nome, leur triomphe fut court : ce ne fut qu'une élévation profitable à certains chefs, élévation résultant des jeux fortuits de la politique, et qui n'inspira jamais à ceux qu'elle glorifiait la tentation d'user de leur omnipotence pour établir cette égalité de droits cherchée par les groupes, en effet à peu près égaux, qui se querellaient dans les rues et sur les places des villes de la Phénicie. C'est ainsi que se précisent les causes de la stabilité égyptienne.

Cette stabilité devint de très bonne heure de la stagnation, parce que l'Égypte ne grandit réellement que tant que persista la suprématie du rameau hindou qui l'avait fondée : ce que les autres races blanches lui procurèrent de secours suffit pour prolonger sa civilisation, et non pour la développer.

Néanmoins, même dans la décadence, et bien que l'art égyptien des temps postérieurs à la 19e dynastie, c'est-à-dire à Ménéphthah (1480 avant J.-C.), ne présente plus qu'à de lointains intervalles des monuments dignes de rivaliser par la beauté de l'exécution, et jamais plus par le grandiose, avec ceux des âges précédents (2), néanmoins, dis-je, l'Égypte

(1) Wilkinson, t. I, p. 140. — Les deux prédécesseurs de Tirhakah, Éthiopiens comme lui, étaient Sabakoph et Shebek. Tirhakah, d'ailleurs, rendit hommage au génie égyptien en retournant, de lui-même, en Éthiopie (Lepsius, p. 275). Espèce de Mantchou, il n'avait jamais régné, aussi bien que ses prédécesseurs de même sang, qu'à la façon antique du pays.

(2) Wilkinson, t. I, p. 22, 85 et passim, 165 et passim, 206 et passim, W. v. Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache*, t. I, p. 60.

resta toujours tellement au-dessus des pays situés au sud et au sud-ouest de son territoire, qu'elle ne cessa pas d'être pour eux le foyer d'où émanait leur vie.

Cette prérogative civilisatrice fut loin cependant d'être absolue, et, pour ne pas errer, il est nécessaire de remarquer que la civilisation de l'Abyssinie provenait de deux sources. L'une, sans doute, était bien égyptienne et se montra toujours la plus abondante et la plus féconde; mais l'autre exerçait une action qui vaut aussi la peine d'être signalée. Elle était due à une émigration très antique de Chamites noirs d'abord, les Arabes Cuschites, puis de Sémites, les Arabes Himyarites, qui passèrent, les uns et les autres, le détroit de Bab-el-Mandeb et allèrent porter aux populations d'Afrique une part de ce qu'elles possédaient elles-mêmes de culture assyrienne. A en juger d'après la situation qu'occupaient sur la côte sud de l'Arabie ces nations, et le commerce étendu auquel elles prenaient part avec l'Inde, commerce qui paraît avoir déterminé sur leur côte la fondation d'une ville sanscrite (1), il est assez probable que leurs propres idées devaient avoir reçu une certaine teinte ariane, proportionnée au mélange ethnique qui avait pu se faire de la part de ces marchands avec la famille hindoue. Quoi qu'il en soit, et en étendant autant que possible la somme de leurs richesses civilisatrices, nous avons, dans l'exemple des Phéniciens, la mesure du degré de développement auquel atteignaient ces populations annexes de la race d'Assyrie, mesure qui ne dépassait pas de beaucoup l'aptitude à comprendre et à accepter ce que les rameaux plus blancs, c'est-à-dire, les nations de la Mésopotamie, avaient la puissance exclusive de créer et de développer. Les Phéniciens, tout habiles qu'ils fussent, ne s'élevaient pas au-dessus de cet humble rang, et quand on considère pourtant que leur sang fut sans cesse renouvelé et amélioré par des émigrations au moins à demi blanches, qui, bien certainement, faisaient défaut aux Himyarites, en tant que le mélange de ceux-ci avec les Hindous ne pût être ni bien intime ni bien fécond, on est amené

(1) Cette ville s'appelait Nagara. (Lassen, *Indisch. Altertn.*, t. I, p. 748.)

à conclure que la civilisation des Arabes extrêmes, bien qu'assyrienne, n'était pas comparable en mérite et en éclat au reflet dont jouissaient les cités chananéennes (1).

Suivant cette proportion décroissante, les émigrants qui passèrent le détroit de Bab-el-Mandeb et vinrent s'établir en Éthiopie, n'y apportèrent qu'une civilisation fragmentaire, et les races noires de Nubie et d'Abyssinie n'auraient pu être bien sérieusement ni bien longtemps affectées, soit dans leur type physique, soit dans leur valeur morale, si le voisinage de l'Égypte n'avait pas suppléé un jour, plus largement que de coutume, à la pauvreté des dons ordinaires provenant des civilisations de Misr et d'Arabie.

Je ne veux pas dire ici que l'Abyssinie et les contrées environnantes soient devenues le théâtre d'une société très avancée. Non seulement la culture de ce pays ne fut jamais originale, non seulement elle se borna toujours à la simple et lointaine imitation de ce qui se faisait, soit dans les villes arabes de la côte, soit dans l'Inde ariane et dans les capitales égyptiennes, Thèbes, Memphis, et plus tard Alexandrie, mais encore l'imitation ne se montra ni complète ni étendue.

Je sais que je prononce là des paroles très irrévérencieuses et qui ne peuvent manquer d'indigner les panégyristes de l'espèce nègre, car on n'ignore pas que, l'esprit de parti s'en mêlant, les flatteurs de cette fraction de l'humanité se sont mis en humeur de lui conquérir des titres de gloire, et n'ont pas hésité à présenter la civilisation abyssine comme typique,

(1) Ce sera peut-être un jour la gloire la plus solide et la plus réelle de notre époque que ces admirables découvertes qui viennent aujourd'hui transformer et enrichir, de toutes parts, le domaine autrefois si sec et si restreint de l'histoire primordiale. Des ruines considérables et des inscriptions sans nombre ont été découvertes dans l'Arabie méridionale. Les annales himyarites sortent du néant où elles étaient presque entièrement ensevelies, et, avant peu, ce qu'on saura de cette antiquité, non seulement lointaine, mais plus étrangère pour nous que celle de Ninive et même de Thèbes, parce qu'elle fut plus absolument locale et tournée vers l'Inde dans ce qu'elle eut d'expansion au dehors, n'aura pas moins d'intérêt dans l'ensemble des chroniques humaines que toutes les conquêtes du même genre dont la science s'enrichit par ailleurs.

sortie uniquement de l'intellect de leurs favoris et antérieure à toute autre culture. De là, pris d'un noble élan que rien n'arrête, ils ont fait ruisseler cette prétendue civilisation noire sur toute l'Égypte, et l'ont encore tirée vers l'Asie. A la vérité, la physiologie, la linguistique, l'histoire, les monuments, le sens commun, réclament unanimement contre cette façon de représenter le passé. Mais les inventeurs de ce beau système ne se laissent pas aisément étonner. Embarrassés de peu de science, armés de beaucoup d'audace, il est vraisemblable qu'ils continueront leur route et ne cesseront pas de proposer Axoum pour la capitale du monde. Ce sont là des excentricités dont je ne fais mention que pour établir qu'elles ne valent pas la peine d'être discutées (1).

La réalité scientifique, pour qui ne veut pas rire, est que la civilisation abyssine procède des deux sources que je viens d'indiquer, égyptienne et arabe, et que la première surtout domina de beaucoup sur la seconde dans l'âge antique. Il sera toujours difficile d'établir à quelle époque eurent lieu les premières émigrations des Cuschites d'Asie et des Himyarites. Une opinion qui date de notre XVIIe siècle, et dont Scaliger fut l'auteur, ne faisait remonter qu'à l'époque de Justinien l'invasion des Joktanides dans ce pays d'Afrique. Job Ludolf la réfute très bien et lui préfère avec raison le sentiment de

(1) Wilkinson, t. I, p. 4. — Ce savant se prononce sans hésitation contre le système chéri des négrophiles. M. Lepsius n'est pas moins péremptoire. En parlant de la pyramide d'Assur, il prononce l'arrêt suivant : « Le plus important résultat de notre examen, exécuté moi- « tié à la clarté de la lune, moitié à celle des torches, ne fut pas pré- « cisément de la nature la plus réjouissante. J'acquis la conviction « irréfragable (*unabweissliche*) que, dans ce monument, le plus célè- « bre de tous ceux de l'ancienne Éthiopie, je n'avais sous les yeux que « des débris d'un art relativement très moderne. » (*Briefe aus Ægypten*, etc., p. 147.) Et quelques lignes plus bas : « Ce serait vainement, « désormais, que l'on prétendrait appuyer sur le témoignage d'anciens « monuments les hypothèses concernant une Méroé glorieuse et anti- « que, dont les habitants auraient été les prédécesseurs et les maîtres « des Égyptiens dans la civilisation. » (Ouvr. cité, p. 184.) M. Lepsius ne pense pas que les constructions éthiopiennes les plus anciennes dépassent le règne de Tirhakah, prince qui avait fait son éducation royale en Égypte et qui florissait au VIIe siècle avant J.-C. seulement.

Conringius. Sans citer tous ses motifs, je lui ferai deux emprunts : l'un, d'un argument qui fixe du moins l'esprit sur la très haute antiquité de l'émigration himyarite (1), et l'autre, d'une phrase dans laquelle il caractérise l'ancienne langue éthiopienne, et sur laquelle il est bon de ne pas laisser régner une obscurité qui pourrait faire supposer une apparente contradiction avec ce que j'ai avancé de la prédominance de l'élément égyptien dans la civilisation abyssine.

D'abord, le premier point : Ludolf retourne très adroitement les raisonnements de Scaliger au sujet du silence des historiens grecs sur l'émigration himyarite en Abyssinie. Il prouve que ce silence n'a pas eu d'autre cause que l'oubli accumulé par une longue suite de siècles sur un fait trop fréquent dans l'histoire des âges reculés pour que les observateurs d'alors aient songé à lui reconnaître de l'importance. Au temps où les Grecs ont commencé à s'occuper de l'ethnologie des nations qui, pour eux, avoisinaient le bout du monde, ces événements étaient déjà trop loin pour que leurs renseignements, toujours assez incomplets sur les annales étrangères, pussent percer jusque-là. Le silence des voyageurs hellènes ne signifie absolument rien, et n'infirme pas les raisons tirées de l'antique communauté de culte, de la ressemblance physique, et enfin de l'affinité des langues, tous arguments que Ludolf fait très bien valoir. C'est de ce point qu'il faut surtout parler, et il constitue mon second emprunt.

Cette affinité entre l'arabe et l'ancienne langue éthiopienne, ou le gheez, ne crée pas un rapport de descendance; c'est simplement une conséquence de la nature des deux idiomes qui les classe l'un et l'autre dans un même groupe (2). Si le gheez se range dans la famille sémitique, ce n'est pas qu'il ait emprunté ce caractère à l'arabe. La population indigène purement noire du pays lui fournissait la base la plus large, l'étoffe la plus riche de ce système. Elle en possédait les éléments, les principes, les causes déterminantes bien plus parfaitement

(1) J. Ludolf, *Comm. ad Histor. Æthiopic.*, p. 61.

(2) Prichard, *Histoire naturelle de l'homme* (traduction allemande de Wagner, avec annotations), t. I, p. 324.

encore que les Himyarites, puisque ceux-ci avaient laissé altérer la pureté de l'idiome noir par les souvenirs arians restés avec la partie blanche de leur origine; et pour jeter dans la langue de l'Éthiopie civilisée ces traces de l'action étrangère, il n'était même pas rigoureusement nécessaire que l'intervention des Sémites fût mise en jeu. On se souvient que ces mêmes éléments sémitiques se trouvent aussi dans l'ancien égyptien (1). Ainsi, sans nier que les Himyarites aient apporté à la langue de l'Éthiopie des marques de leur origine blanche, on doit pourtant remarquer que de tels restes ont pu également provenir de l'importation égyptienne et, en tout cas, en ont profité pour augmenter de force. De plus, certains éléments, non seulement arians, mais plus particulièrement sanscrits, déposés dans l'ancien égyptien, ayant passé de là dans le gheez, donnent à cette langue cette triplicité de source existant dans l'idiome des civilisateurs. Ainsi, la langue nationale représente très bien les origines ethniques : beaucoup plus chargée d'éléments sémitiques, c'est-à-dire noirs, que l'arabe et l'égyptien surtout, elle eut aussi moins de traces sanscrites que ce dernier.

Sous les 18e et 19e dynasties (de 1575 à 1180 avant J.-C.), les Abyssins étaient soumis aux Pharaons et payaient tribut (2). Les monuments nous les montrent apportant aux intendants royaux les richesses et les curiosités de leur pays. Ces hommes fortement marqués de l'empreinte nègre sont couverts de tuniques de mousseline transparente fournies par les manufactures de l'Inde ou des villes d'Arabie et d'Égypte. Ce vêtement court et n'allant qu'aux genoux est retenu par une ceinture de cuir ouvré, richement dorée et peinte (3). Une peau de léopard attachée aux épaules fait manteau; des colliers tombent sur la poitrine, des bracelets serrent les poignets, de grandes

(1) M. T. Benfey a réuni un grand nombre d'arguments et de faits tant lexicologiques que grammaticaux, pour mettre cette dernière vérité en lumière. Voir son livre intitulé : *Ueber das Verhæltniss der ægyptischen Sprache zum semitischen Sprachstamme*, in-8°; Leipzig, 1844.

(2) Wilkinson, t. I, p. 387 et passim.

(3) Id., *ibid.*

boucles de métal se balancent aux oreilles, et la tête est chargée de plumes d'autruche. Bien que cette magnificence barbare ne fût pas conforme au goût égyptien, elle en tenait, et l'imitation se fait sentir dans toutes les parties importantes du costume, telles que la tunique et la ceinture. La peau de léopard était empruntée d'ailleurs aux nègres par plusieurs hiérophantes.

La nature du tribut n'indique pas un peuple avancé. Ce sont des produits bruts, pour la plupart, des animaux rares, du bétail, et surtout des esclaves. Les troupes fournies aussi comme auxiliaires n'avaient pas l'organisation savante des corps égyptiens ou sémites, et combattaient irrégulièrement. Rien donc, à ce moment, n'indiquait un grand développement, même dans la simple imitation de ce que les vainqueurs, les maîtres, pratiquaient le plus communément.

Il faut descendre jusqu'à une époque plus basse pour trouver, avec plus de raffinement, la cause ethnique des innovations à laquelle j'ai déjà fait allusion.

Au temps de Psammatik (664 avant J.-C.), ce prince, le premier d'une dynastie saïte, la 26e de Manéthon, ayant mécontenté l'armée nationale par son goût pour les mercenaires ioniens-grecs et cariens-sémites, une grande émigration militaire eut lieu vers l'Abyssinie, et 240,000 soldats, abandonnant femmes et enfants, s'enfoncèrent dans le sud pour ne plus en revenir (1). C'est de là que date l'ère brillante de l'Abyssinie, et nous pouvons maintenant parler de monuments dans cette région, où l'on en chercherait vainement d'antérieurs qui aient été vraiment nationaux (2).

Deux cent quarante mille chefs de famille égyptiens, appartenant à la caste militaire, fort mélangés, sans doute, de sang noir, et, probablement, ayant reçu un certain apport de race blanche par les intermédiaires chamites et sémites, un tel groupe venant s'ajouter à ce que l'Abyssinie possédait déjà

(1) Hérodote, II, 30.

(2) Suivant M. Lepsius, les dynasties chassées par les Hyksos se réfugièrent sur la limite de l'Éthiopie et y ont laissé quelques monuments. (*Briefe aus Ægypten*, etc., p. 267.)

de facultés de la race supérieure, pouvait déterminer dans l'ensemble du mouvement national une activité propre à la séparer davantage de la stagnation de la race noire (1). Mais il eût été bien surprenant et tout à fait inexplicable qu'une civilisation originale, ou seulement une copie faite de main de maître, sortît de ce mélange où, en définitive, le noir continuait à dominer. Les monuments ne présentèrent que des imitations médiocres de ce qui se voyait à Thèbes, à Memphis et ailleurs. Rien, pas un indice, pas une trace, ne montre une création personnelle des Abyssins, et leur plus grande gloire, ce qui a rendu leur nom illustre, c'est, il faut bien l'avouer, le mérite, en lui-même assez pâle, d'avoir été le dernier des peuples situés en Afrique chez lequel les recherches les plus minutieuses aient pu faire découvrir vestige d'une véritable culture politique et intellectuelle.

Dans les temps de l'empire romain, le commerce du monde s'étant beaucoup étendu, les Abyssins y jouèrent un rôle derrière les Himyarites. Le génie de l'Égypte ancienne était alors tout à fait éteint. Des colons hellénisés pénétrèrent jusque dans la Nubie, et l'élément sémite, apporté par eux, commença à l'emporter sur le souvenir des Pharaons. Le gheez eut une écriture empruntée à l'Arabie. Cependant, malgré tout, les naturels du pays donnèrent un si petit éclat à leur action, on les connaissait si mal et si peu, leur influence était si lointaine, si effacée, qu'ils restèrent constamment, même pour les géographes les plus savants et les plus perspicaces, à l'état de demi-énigmes.

L'avènement du christianisme ne haussa pas le degré de leur culture. A la vérité, persistant encore quelque temps dans leurs habitudes de tout recevoir de l'Égypte, et touchés par le zèle apostolique des premiers missionnaires, ils embrassèrent assez généralement la foi. Ils avaient déjà dû au

(1) A Abou-Simbel, sur la jambe gauche d'un des quatre colosses de Rhamsès, le second en allant vers le sud, on trouve une inscription grecque et plusieurs inscriptions chananéennes commémoratives de la poursuite faite des guerriers fugitifs par les soldats grecs et cariens à la solde de Psammatik. — Lepsius, *Briefe aus Ægypten*, p. 261.

voisinage des tribus arabes avec lesquelles quelques invasions, exécutées sous l'empereur Justin (1), avaient resserré leurs liens antiques, l'adoption de certaines idées juives fort remarquées, plus tard, et qui s'accordaient assez naturellement avec la portion sémitique de leur sang (2).

Le christianisme apporté par les Pères du désert, ces terribles anachorètes rompus aux plus rudes austérités, aux macérations les plus effrayantes, voire enclins aux mutilations les plus énergiques, était de nature à frapper les imaginations de ces peuples. Ils auraient été très probablement insensibles aux douces et sublimes vertus d'un saint Hilaire de Poitiers. Les pénitences d'un saint Antoine ou d'une sainte Marie Égyptienne exerçaient sur eux une autorité illimitée, et c'est ainsi que le catholicisme, si admirable dans sa diversité, si universel dans ses pouvoirs, si complet dans ses déductions, n'était pas moins armé pour ouvrir les cœurs de ces compagnons de la gazelle, de l'hippopotame et du tigre, qu'il ne le fut plus tard pour aller, avec Adam de Brême, parler raison aux Scandinaves et les convaincre. Les Abyssins, déjà plus d'à demi déserteurs de la civilisation égyptienne depuis l'affaiblissement des provinces hautes de l'ancien empire des Pharaons, et plus tournés du côté de l'Yémen, restèrent pendant des siècles dans une sorte de situation intermédiaire entre la barbarie complète et un état social un peu meilleur ; et, pour continuer la transformation dont ils étaient devenus susceptibles, il fallut un nouvel apport de sang sémitique. L'irruption qui le fournit eut lieu 600 ans après J.-C. : ce fut celle des Arabes musulmans.

J'insiste peu sur les quelques conquêtes opérées à différentes reprises par les Abyssins dans la péninsule arabique. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que, de deux populations vivant

(1) Ludolf, *Comm. ad Hist. Æthiop.*, p. 61. — C. T. Johannsen, *Historia Jemanæ*, Bonn, 1828, p. 80 : « Ait deinde Hamza, Maaditis eum « sororis filium Alharithsum b. Amru præfecisse, Meccam et Medinam « expugnasse, tum ad Jemanam reversum Judaismum cum populo suo « amplexum, Judæos in Jemanam vocasse, atque Jemanenses et Rebiitas fœdere conjunxisse. »

(2) Prichard, *Naturgeschichte d. M. G.*, t. I, p. 324.

en face l'une de l'autre, la moins noble ait quelquefois des succès passagers. L'Abyssinie ne tira jamais assez d'avantages de ses victoires dans l'Yémen pour y former un établissement durable. Seulement, le supplément de sang noir qu'elle y apporta ne contribua pas peu à hâter la submersion du mérite des Himyarites (1).

Les rapports des populations arabes avec l'Éthiopie, au temps de l'islamisme, eurent un sens ethnique tout contraire. Dirigés, et en grande partie exécutés par des Ismaélites, au lieu d'abâtardir l'espèce dans la péninsule, ils la renouvelèrent chez les hommes d'Afrique. Ni la Grèce ni Rome, malgré la gloire de leur nom et la majesté de leurs exemples, n'avaient eu le pouvoir d'entraîner les Abyssins dans le sein de leurs civilisations. Les Sémites de Mahomet opérèrent cette conversion et obtinrent, non pas tant des apostasies religieuses, qui ne furent jamais très complètes, que de nombreuses désertions de l'ancienne forme sociale. Le sang des nouveaux venus et celui des anciens habitants se mêla abondamment. Sans peine les esprits se reconnurent et s'entendirent, ils eurent la même logique, ils comprirent les faits de la même façon. Le sang hindou s'était assez tari pour n'avoir plus rien à prétendre dans la domination. Le costume, les mœurs, les principes de gouvernement et le goût littéraire des Arabes envahirent sur les souvenirs du passé; mais l'œuvre ne fut pas complète. La civilisation musulmane proprement dite ne pénétra jamais bien. Dans sa plus belle expression, elle avait pour raison d'être une combinaison ethnique trop différente de celle des populations abyssines. Ces dernières se bornèrent simplement à épeler la portion sémitique de la culture musulmane, et jusqu'à nos jours, chrétiennes ou mahométanes, elles n'ont pas eu autre chose, elles n'ont pas eu davantage et n'ont pas cessé d'être la fin, le terme extrême, l'application frontière de cette civilisation gréco-sémitique, comme dans l'antiquité la plus lointaine, où j'ai hâte de retourner, elles n'avaient été

(1) Johannsen, *Historia Jemanæ*, p. 89 et passim. — La domination des Abyssins dans l'Yémen fut d'une très courte durée, elle commença en 529 de notre ère et finit en 589. (*Ibid.*, p. 100.)

également que l'écho du perfectionnement égyptien, soutenu par un souvenir d'Assyrie transmis de main en main jusqu'à elle. Les splendeurs fantastiques de la cour du Prêtre-Jean, si l'on veut qu'il ait été le grand Négu, n'ont existé que dans l'imagination des voyageurs romanesques du temps passé.

Pour la première fois, nos recherches viennent de trouver dans l'Éthiopie un de ces pays annexes d'une grande civilisation étrangère, ne la possédant que d'une manière incomplète et absolument comme le disque lunaire fait pour la clarté du soleil. L'Abyssinie est à l'ancienne Égypte ce que l'empire d'Annam est à la Chine, et le Thibet à la Chine et à l'Inde (1). Ces sortes de sociétés imitatrices ou mixtes offrent les points où se rattache l'esprit de système pour remonter à l'encontre de tous les faits présentés par l'histoire. C'est là qu'on aime à défigurer les vestiges à peine apparents d'une importation certaine, et à leur prêter la valeur d'inspirations primordiales. C'est là surtout qu'on a trouvé des armes pour défendre cette théorie moderne qui veut que les peuples sauvages ne soient que des peuples dégénérés, doctrine parallèle à cette autre, que tous les hommes sont de grands génies désarmés par les circonstances.

Cette opinion, partout où on l'applique, chez les indigènes des deux Amériques, chez les Polynésiens comme chez les Abyssins, est un abus de langage ou une erreur profonde. Bien loin de pouvoir attribuer à la pression des faits extérieurs l'engourdissement fatal qui a toujours pesé, avec plus ou moins de force, sur les nations cultivées de l'Afrique orientale, il faut se persuader que c'est là une infirmité étroitement inhérente à leur nature; que jamais ces nations n'ont été civilisées parfaitement, intimement; que leurs éléments ethniques les plus nombreux ont toujours été radicalement inaptes à se perfectionner; que les faibles effets de fertilité importés par des filons de sang meilleur étaient trop peu considérables pour pouvoir durer longtemps; que leur groupe a rempli le

(1) Et aussi Tombouctou au Maroc. (Voir *Journal asiatique*, 1er janvier 1853; *Lettre à M. Defrémery, sur Ahmed Baba, le Tombouctien*, par M. A. Cherbonneau.)

simple rôle d'imitateurs inintelligents et temporaires des peuples formés d'éléments plus généreux. Cependant, même dans cette nation abyssine et surtout là, puisque c'est au point extrême, l'heureuse énergie du sang des blancs réclame encore l'admiration. Certes, ce qui, après tant de siècles, en reste aujourd'hui dans les veines de ces populations est subdivisé bien à l'infini. D'ailleurs, avant de leur parvenir, combien de souillures hétérogènes ne s'y étaient pas attachées chez les Himyarites, chez les Égyptiens, chez les Arabes musulmans? Toutefois, là où le sang noir a pu contracter cette illustre alliance, il en conserve les précieux effets pendant des temps incalculables. Si l'Abyssin se classe tout au dernier degré des hommes riverains de la civilisation, il marche, en même temps, le premier des peuples noirs. Il a secoué ce que l'espèce mélanienne a de plus abaissé. Les traits de son visage se sont anoblis, sa taille s'est développée; il échappe à cette loi des races simples de ne présenter que des déviations légères d'un type national immobile, et dans la variété des physionomies nubiennes on retrouve même, d'une manière surprenante, les traces, honorables en ce cas, de l'origine métisse. Pour la valeur intellectuelle, bien que médiocre et désormais inféconde, elle présente du moins une réelle supériorité sur celle de plusieurs tribus de Gallas, oppresseurs du pays, plus véritables noirs et plus véritables barbares dans toute la portée de l'expression.

CHAPITRE VI.

Les Egyptiens n'ont pas été conquérants; pourquoi leur civilisation resta stationnaire.

Il n'y a pas à s'occuper des oasis de l'ouest, et en particulier de l'oasis d'Ammon. La culture égyptienne y régna seule, et probablement même ne fut-elle jamais possédée que par les

familles sacerdotales groupées autour des sanctuaires. Le reste de la population ne pratiqua guère que l'obéissance. Ne nous occupons donc plus que de l'Égypte proprement dite, où cette question, la seule importante, reste à résoudre presque en entier : la grandeur de la civilisation égyptienne a-t-elle correspondu exactement à la plus ou moins grande concentration du sang de la race blanche dans les groupes habitants du pays? En d'autres termes, cette civilisation, sortie d'une migration hindoue et modifiée par des mélanges chamites et sémites, alla-t-elle toujours en décroissant à mesure que le fond noir, existant sous les trois éléments vitaux, prit graduellement le dessus?

Avant Ménès, premier roi de la première dynastie humaine, l'Égypte était déjà civilisée et possédait au moins deux villes considérables, Thèbes et This. Le nouveau monarque réunit sous sa domination plusieurs petits États jusque-là séparés. La langue avait déjà revêtu son caractère propre. Ainsi l'invasion hindoue et son alliance avec des Chamites remontent au delà de cette très antique période, qui en fut le couronnement. Jusque-là point d'histoire. Les souffrances, les dangers et les fatigues du premier établissement forment, comme chez les Assyriens, l'âge des dieux, l'époque héroïque.

Cette situation n'est pas particulière à l'Égypte : dans tous les États qui commencent on la retrouve.

Tant que durent les difficiles travaux de l'arrivée, tant que la colonisation demeure incertaine, que le climat n'est pas encore assaini, ni la nourriture assurée, ni l'aborigène dompté, que les vainqueurs eux-mêmes, dispersés dans les marais fangeux, sont trop absorbés par les assauts auxquels chaque individualité doit faire tête, les faits arrivent sans qu'on les recueille; on n'a d'autre souci que la préservation, si ce n'est la conquête.

Cette période a une fin. Aussitôt que le labeur porte réellement ses premiers fruits, que l'homme commence à jouir de cette sécurité relative vers laquelle le portent tous ses instincts, et qu'un gouvernement régulier, organe du sentiment général, est enfin assis; à ce moment, l'histoire commence, et la na-

tion se connaît véritablement elle-même. C'est ce qui s'est passé, sous nos yeux, à plusieurs reprises, dans les deux Amériques, depuis la découverte du xve siècle.

La conséquence de cette observation est que les temps véritablement antéhistoriques ont peu de valeur, soit parce qu'ils appartiennent aux races incivilisables, soit parce qu'ils constituent, pour les sociétés blanches, des époques de gestation où rien n'est complet ni coordonné, et ne peut confier un ensemble de faits logiques à la mémoire des siècles.

Dès les premières dynasties égyptiennes, la civilisation marcha si rapidement, que l'écriture hiéroglyphique fut trouvée; elle ne fut pas perfectionnée du même coup. Rien n'autorise à supposer que le caractère figuratif ait été immédiatement transformé, de manière à se simplifier, et, en même temps, à s'idéaliser sous une forme purement graphique (1).

La bonne critique attache de nos jours, et très justement, une haute idée de supériorité civilisatrice à la possession d'un moyen de fixer la pensée, et le mérite est d'autant plus grand, que le moyen est moins compliqué. Rien ne dénote chez un peuple plus de profondeur de réflexion, plus de justesse de déduction, plus de puissance d'application aux nécessités de la vie, qu'un alphabet réduit à des éléments aussi simples que possible. A ce titre, les Égyptiens sont loin de pouvoir se réclamer de leur invention pour occuper une des places d'honneur. Leur découverte, toujours ténébreuse, toujours laborieuse à mettre en œuvre, les rejette sur les bas degrés de l'échelle des nations cultivées. Derrière eux, il n'est que les Péruviens nouant leurs cordelettes teintes, leurs quipos, et les Mexicains peignant leurs dessins énigmatiques. Au-dessus d'eux se placent les Chinois eux-mêmes; car, du moins, ces derniers ont franchement passé du système figuratif à une expression conventionnelle des sons, opération, sans doute, imparfaite encore, mais qui, pourtant, a permis, à ceux qui

(1) Brugsch, *Zeitschrift d. deutsch. Morgenl. Gesellsch.*, t. III, p. 266 et passim.

s'en sont contentés, de rallier les éléments de l'écriture sous un nombre de clefs assez restreint. Du reste, combien cet effort, plus habile que celui des hommes de Thèbes, est-il encore inférieur aux intelligentes combinaisons des alphabets sémitiques, et même aux écritures cunéiformes, moins parfaites, sans doute, que celles-ci qui, à leur tour, doivent céder la palme à la belle réforme de l'alphabet grec, dernier terme du bien en ce genre, et que le système sanscrit, si beau cependant, n'égale pas! Et pourquoi ne l'égale-t-il pas? C'est uniquement parce que nulle race, autant que les familles occidentales, n'a été douée, tout à la fois, de cette puissance d'abstraction qui, unie au vif sentiment de l'utile, est la vraie source de l'alphabet.

Ainsi donc, tout en considérant l'écriture hiéroglyphique comme un titre solide de la nation égyptienne à prendre place parmi les peuples civilisés, on ne peut méconnaître que la nature de cette conception, parvenue même à ses perfectionnements derniers, ne classe ses inventeurs au-dessous des peuples assyriens. Ce n'est pas tout : dans le fait de cette idée stérilisée, il y a encore quelque chose à remarquer. Si les peuples noirs de l'Égypte n'avaient été gouvernés, dès avant le temps de Ménès, par des initiateurs blancs, ce premier pas de la découverte de l'écriture hiéroglyphique n'aurait certainement pas été fait. Mais, d'autre part, si l'inaptitude de l'espèce noire n'avait pas, à son tour, dominé la tendance naturelle des Arians à tout perfectionner, l'écriture hiéroglyphique et, après elle, les arts de l'Égypte n'auraient pas été frappés de cette immobilité, qui n'est pas un des caractères les moins spéciaux de la civilisation du Nil.

Tant que le pays ne fut soumis qu'à des dynasties nationales, tant qu'il fut dirigé, éclairé par des idées nées sur son sol et issues de sa race, ses arts purent se modifier dans les parties; ils ne changèrent jamais dans l'ensemble. Aucune innovation puissante ne les bouleversa. Plus rudes peut-être sous la 2e et la 3e dynastie, ils n'obtinrent, sous les 18e et 19e, que l'adoucissement de cette rudesse, et sous la 29e, qui précéda Cambyse, la décadence ne s'exprime que par la perversion

des formes, et non par l'introduction de principes jusque-là inconnus. Le génie local vieillit et ne changea pas. Élevé, porté au sublime tant que l'élément blanc exerça la prépondérance, stationnaire aussi longtemps que cet élément illustre put se maintenir sur le terrain civilisateur, décroissant toutes les fois que le génie noir prit accidentellement le dessus, il ne se releva jamais. Les victoires de l'influence néfaste étaient trop constamment soutenues par le fond mélanien sur lequel reposait l'édifice (1).

On a de tous temps été frappé de cette mystérieuse somnolence. Les Grecs et les Romains s'en étonnèrent comme nous, et puisqu'il n'est rien qui demeure sans une explication, telle quelle, on crut bien dire en accusant les prêtres d'avoir produit le mal.

Le sacerdoce égyptien fut dominateur, sans nul doute, ami du repos, ennemi des innovations comme toutes les aristocraties. Mais quoi! les sociétés chamites, sémites, hindoues eurent aussi des pontificats vigoureusement organisés et jouissant d'une vaste influence. D'où vient que, dans ces contrées, la civilisation ait remué, marché, traversé des phases multiples; que les arts aient progressé, que l'écriture ait changé de formes et soit arrivée à sa perfection? C'est que, simplement, dans ces différents lieux, la puissance des pontificats, tout immense qu'elle pût être, ne fut rien devant l'action exercée par les couches successives du sang des blancs, source intarissable de vie et de puissance. Les hommes des sanctuaires, eux-mêmes, pénétrés du besoin d'expansion qui échauffait leur poitrine, n'étaient pas les derniers à trouver et à créer. C'est rabaisser la valeur et la force des éternels principes de l'existence sociale que d'y supposer des obstacles infranchissables dans le fait essentiellement mobile et transitoire des institutions.

Quand, par ces inventions de la convenance humaine, la civilisation se trouve gênée dans sa marche, elle, qui les a créées uniquement pour en tirer profit, est parfaitement armée pour

(1) Wilkinson, t. I, p. 85 et passim, p. 206; Lepsius, p. 276.

les défaire, et l'on peut hardiment décider que, lorsqu'un régime dure, c'est qu'il convient à ceux qui le supportent et ne le changent pas. La société égyptienne, n'ayant reçu dans son sein que bien peu de nouveaux affluents blancs, n'eut pas lieu de renoncer à ce que, primitivement, elle avait trouvé bon et complet, et qui continua à lui paraître tel. Les Éthiopiens, les nègres, auteurs des plus anciennes et plus nombreuses invasions, n'étaient pas gens à transformer l'ordre de l'empire. Après l'avoir pillé, ils n'avaient que deux alternatives : ou se retirer, ou obéir aux règles établies avant leur venue. Les rapports mutuels des éléments ethniques de l'Égypte n'ayant été modifiés, jusqu'à la conquête de Cambyse, que par l'inondation croissante de la race noire, il n'y a rien d'étonnant à ce que tout mouvement ait commencé par se ralentir, puis se soit arrêté, et que les arts, l'écriture, l'ensemble entier de la civilisation, se soient, jusqu'au septième siècle avant J.-C., développés dans un sens unique, sans abandonner aucune des conventions qui avaient d'abord servi d'étais, et qui finirent, suivant la règle, par constituer la partie la plus saillante de l'originalité nationale.

On a la preuve que, dès la seconde dynastie, l'influence des vaincus de race noire se faisait déjà sentir dans les institutions, et, si l'on se représente l'oppression résolue des maîtres et leur mépris systématique des populations, on ne doutera pas que, pour obtenir ainsi créance, il fallait que les idées des sujets s'exprimassent par la bouche de puissants intéressés, d'hommes placés de manière à exercer les prérogatives dominatrices de la race blanche, tout en partageant jusqu'à un certain point les sentiments de la noire. Ces hommes ne pouvaient être autres que des mulâtres. Le fait dont il s'agit ici est celui que Jules Africain rapporte dans les termes qui suivent, au règne de Kaïechos, second roi de la dynastie thinite : « Depuis ce « monarque, dit l'abréviateur, on établit en loi que les bœufs « Apis à Memphis, et Mnévis à Héliopolis, et le bouc Mendésien « étaient des dieux. »

Je regrette de ne pas trouver, sous la plume savante de M. le chevalier Bunsen, la traduction suffisamment exacte de

cette phrase plus pleine de sens qu'il ne lui en attribue (1). Jules Africain ne dit pas, ainsi qu'on pourrait l'induire des expressions dont se sert le savant diplomate prussien, que le culte des animaux sacrés fut, *pour la première fois*, introduit, mais bien qu'il fut officiellement reconnu, étant déjà ancien. Quant à ce dernier point, je m'en rapporte aux nègres pour n'avoir pas manqué, dès l'origine de leur espèce, de calculer la religion sur le pied de l'animalité. Si donc cette adoration de tous les temps avait besoin d'être consacrée par un décret pour devenir légale, c'est que, jusque-là, elle n'avait pu rallier les sympathies de la partie dominante de la société, et comme cette partie dominante était d'origine blanche, il fallut, pour que se fît une révolution aussi grave contre toutes les notions arianes du vrai, du sage et du beau, que le sens moral et intellectuel de la nation eût déjà subi une dégradation fâcheuse. C'était la conséquence des innovations survenues dans la nature du sang. De blanche, la société active était devenue métisse et, s'abaissant de plus en plus dans le noir, s'était, chemin faisant, associée à l'idée qu'un bœuf et un bouc méritaient des autels.

On peut être tenté de reprocher à ceci une sorte de contradiction. Je semble donner toutes les raisons et rassembler toutes les causes d'une décadence sans miséricorde dans les mains même du premier roi Ménès, et, pourtant, l'Égypte n'a fait que commencer sous lui de longs siècles d'illustration (2). En y regardant de près, la difficulté apparente s'é-

(1) Voici le texte et la traduction de M. de Bunsen :

Ἐφ' οὗ οἱ βόες Ἆπις ἐν Μέμφει καὶ Μνευῖς ἐν Ἡλιουπόλει καὶ ὁ Μενδήσιος τράγος ἐνομίσθησαν εἶναι θεοί.

Kaiechos... Unter ihm wurde die gœttliche Verehrung der Stiere, des Apis in Memphis und des Mnævis in Heliopolis, so wie des mendesischen Bockes eingefuhrt. (Bunsen, t. II, p. 103.)

(2) Il ne saurait être inutile de rappeler ici quelle fut la prospérité à laquelle parvinrent les États de la vallée du Nil. On sait que, dans sa plus grande étendue, cette contrée n'a pas 50 milles allemands de largeur, et qu'en longueur, depuis la mer Méditerranée jusqu'à Syène, elle en comporte environ 120. Dans cet espace étroit, Hérodote place 20,000 villes et villages, à l'époque d'Amasis. Diodore en compte 18,000. La France actuelle, douze fois plus grande, n'en a que 39,000. La popu-

vanouit. On a vu déjà, dans les États assyriens, avec quelle lenteur s'opère la fusion ethnique étendue sur un grand ensemble. C'est un véritable combat entre ses éléments, et, outre cette lutte générale dont l'issue est très facile à préciser, il y a sur mille points particuliers des luttes partielles où l'influence à laquelle est assurée, par la raison de quantité, la victoire définitive, n'en subit pas moins des défaites momentanées, d'autant plus multipliées que cette influence se trouve aux prises avec un compétiteur, en lui-même, bien autrement doué et puissant. De même que sa victoire sera la fin de tout, de même aussi, tant que la vie, importée par le principe étranger, se manifeste, la puissance dont l'inertie est le caractère reçoit échecs sur échecs. Tout ce qu'elle peut, c'est de tracer le cercle d'où son adversaire finit par ne pouvoir sortir, et qui, se rétrécissant de plus en plus, l'étouffera un jour. Ainsi en advint-il de l'élément blanc qui dirigeait les destinées de la nation égyptienne, au milieu et contrairement aux tendances d'une masse trop considérable de principes mélaniens. Aussitôt que ces principes commencèrent assez notablement à se trouver mêlés à lui, ils imposèrent à ses découvertes, à ses inventions, une limite qu'il ne put jamais leur faire franchir. Ils bridaient son génie et ne lui permirent que les œuvres de patience et d'application. Ils voulurent bien le laisser toujours édifier ces prodigieuses pyramides dont il avait apporté, du voisinage des monts Oural et Altaï, l'inspiration et le modèle. Ils voulurent bien encore que les principaux perfectionnements trouvés aux premiers temps de l'établissement (car, là, tout ce qui était vraiment de génie datait de la plus haute antiquité) continuassent à être appliqués; mais, graduellement, le mérite de l'exécution grandissait aux dépens de la conception, et, au bout d'une période qu'en l'étendant autant que possible, on ne peut guère agrandir au delà de sept à huit siècles, la déca-

lation de Thèbes, au temps d'Homère, peut se calculer à 2,800,000 habitants, et quand je songe à celle que, dans les époques postérieures, atteignit Syracuse, beaucoup moins riche et moins puissante, je ne partage nullement la surprise et l'incrédulité de M. de Bohlen. (*Das alte Indien*, t. I, p. 32 et passim.)

dence commença. Après Rhamsès III, vers le milieu du treizième siècle avant J.-C. (1), ce fut fini de toute la grandeur égyptienne. On ne vécut plus que sur les indications, chaque jour s'effaçant, des errements anciens (2).

Il est impossible que les plus fervents admirateurs de l'ancienne Égypte n'aient pas été frappés d'une remarque qui forme un singulier contraste avec l'auréole dont l'imagination entoure ce pays. Cette remarque ne laisse pas que de jeter une ombre fâcheuse sur la place qu'il occupe parmi les splendeurs du monde : c'est l'isolement à peu près entier dans lequel il a vécu vis-à-vis des États civilisés de son temps. Je parle, bien entendu, de l'ancien empire, et surtout, comme pour les Assyriens, je ne fais pas descendre au-dessous du septième siècle avant J.-C. le texte de mes considérations actuelles (3).

A la vérité, le grand nom de Sésostris plane sur toute l'histoire de l'Égypte primitive, et notre esprit, s'étant accoutumé à enchaîner derrière le char de ce vainqueur des populations innombrables, se laisse aller aisément à promener avec lui les drapeaux égyptiens du fond de la Nubie aux colonnes d'Hercule, des colonnes d'Hercule à l'extrémité sud de l'Arabie, du

(1) D'après la chronologie de Wilkinson, qui reconnaît ce prince dans le Rhamsès Amoun-Maï des monuments, roi diospolite de la 19e dynastie, et qui le fait régner en 1235 avant J.-C. (Wilkinson, t. I, p. 83.) — M. Lepsius reporte ce Rhamsès beaucoup plus haut et le place dans la 20e dynastie, au 15e siècle avant notre ère. (*Briefe aus Ægypten*, p. 274.)

(2) Sous Osirtasen Ier (1740 av. J.-C., suivant le calcul de Wilkinson), les monuments sont magnifiques. Les sculptures de Beni-Hassan appartiennent à cette époque, la plus brillante pour les arts. (Wilkinson, t. I, p. 22.) C'est le commencement du nouvel empire. Il ne s'agit déjà plus des constructions les plus colossales; ainsi, bien que l'art soit dans tout son beau, il a déjà dépassé sa période de croissance. L'Osirtasen Ier de Wilkinson est le même que le Sesortesen de M. le chevalier Bunsen (t. II, p. 306).

(3) M. Lepsius remarque que, pendant toute la durée de l'ancien empire, la civilisation fut essentiellement pacifique; il ajoute que les Grecs ne soupçonnèrent même jamais l'existence de cette période de gloire et de puissance antérieure à la domination des Hyksos. (Lepsius, *Briefe aus Ægypten*, etc.) Le nouvel empire, dont l'établissement fut déterminé par l'expulsion des Hyksos, commença 1,700 ans avant notre ère, et Amosis en fut le premier roi. (Lepsius, p. 272.)

détroit de Bab-el-Mandeb à la mer Caspienne, et à les faire rentrer à Memphis, entourés encore des Thraces et de ces fabuleux Pélasges dont le héros égyptien est censé avoir dompté les patries. C'est un spectacle grandiose, mais la réalité en soulève des objections.

Pour commencer, la personnalité du conquérant n'est pas elle-même bien claire. On ne s'est jamais accordé ni sur l'âge qui l'a vu fleurir, ni même sur son nom véritable. Il a vécu longtemps avant Minos, dit un auteur grec; tandis qu'un autre le repousse impitoyablement jusque dans les nuages des époques mythologiques. Celui-ci l'appelle Sésostris; celui-là Sesoosis; un dernier veut le reconnaître dans un Rhamsès, mais dans lequel? Les chronologistes modernes, héritiers embarrassés de toutes ces contradictions, se divisent, à leur tour, pour faire de ce personnage mystérieux un Osirtasen ou un Sésortesen, ou encore un Rhamsès II ou un Rhamsès III. Un des arguments les plus solides au moyen desquels on pensait pouvoir appuyer l'opinion favorite touchant l'étendue des conquêtes de ce mystérieux personnage, c'était l'existence de stèles victorieuses dressées par lui sur plusieurs points de ses marches. On en a, en effet, trouvé, qui doivent être attribuées à des souverains du Nil, et dans la Nubie près de Wadi Halfah, et dans la presqu'île du Sinaï (1). Mais un autre monument, d'autant plus célèbre qu'Hérodote le mentionne, monument existant encore près de Beyrouth, a été positivement reconnu, de nos jours, pour le gage de victoire d'un triomphateur assyrien (2). D'ailleurs, rien d'égyptien ne s'est jamais rencontré au-dessus de la Palestine.

Avec toute la réserve que je dois apporter à me présenter dans ce débat, j'avoue que des différentes façons dont on a voulu prouver les conquêtes des Pharaons en Asie, aucune ne m'a jamais semblé satisfaisante (3). Elles reposent sur des al-

(1) Bunsen, t. II, p. 307; Lepsius, p. 336 et passim; Movers, *das Plœniz. Alterth.*, t. II, 1re partie, p. 301.

(2) Movers, t. II, 1re partie, p. 281. Cet historien attribue la stèle en question à Memnon, et la fait contemporaine de la guerre de Troie.

(3) M. de Bunsen porte un jugement bien vrai et bien concluant sur

légations trop vagues; elles font courir trop loin les vainqueurs et leur livrent trop de terres pour ne pas éveiller la méfiance (1).

Puis elles se heurtent contre une très grave difficulté : l'ignorance complète où l'on trouve les prétendus vaincus de leur malheur. Je ne vois, à l'exception de quelques petits États

les prétendues expansions de la puissance égyptienne du côté de l'Asie. Voici en quels termes il s'exprime : « Il nous paraît hasardé de « déclarer asiatiques les noms des peuples indiqués sur ces monuments « (le tombeau de Nerotp à Beni-Hassan) comme septentrionaux, toutes « les fois que des contrées connues, telles que le Chanana et le Naharaïm (Chanaan et la Mésopotamie) ne sont pas indiquées, et de prétendre chercher parmi ces noms de nouvelles listes de nations, dans « l'Iran et le Touran. Est-ce donc le sud que la Libye septentrionale, « la Cyrénaïque, la Syrtique, la Numidie, la Gétulie, en un mot, toute « la côte nord de l'Afrique? Est-ce même un pays de nègres (nahao)? « Ou bien les Égyptiens n'avaient-ils à penser qu'aux pays septentrionaux de l'Asie, à la Palestine, à la Syrie, où ils ne pouvaient exécuter que des courses? En revanche, ils se seraient tenus isolés de « tout contact avec les pays du nord de l'Afrique! » (*Ægypten's Stelle in der Welt-Geschichte*, t. II, p. 311.)

(1) Deux causes me paraissent surtout induire les égyptologues à céder à leur enthousiaste admiration pour le peuple illustre dont ils étudient l'histoire et dont un penchant bien naturel les porte à exagérer les mérites. L'une, c'est l'expression *peuples septentrionaux*, inscrite dans les hiéroglyphes commémoratifs des expéditions guerrières et qui reporte aisément la pensée vers le nord-est; l'autre, c'est la rencontre de certaines appellations ethniques ou géographiques que l'on trouve moyen de rapprocher des noms de plusieurs peuples asiatiques connus. Il est tout simple, sans doute, que lorsque les monuments parlent du *Kanana*, du *Lemanon* et d'*Ascalon*, on reconnaisse des contrées du littoral de Syrie. (Wilkinson, t. I, p. 386.) Mais lorsque, dans les *Kheta*, on veut reconnaître les Gètes, c'est absolument comme si dans les Gallas d'Abyssinie on prétendait retrouver des Gallas celtiques, et d'autant plus que les Gètes ou Σκύθαι des Grecs étaient des peuples barbares, tandis que les Kheta sont représentés, sur les monuments égyptiens, comme une nation très civilisée. Les peintures de Médinet-Abou nous les montrent vêtus de longues robes de couleurs brillantes tombant jusqu'à la cheville, avec la barbe épaisse et les yeux droits. Ce ne sont donc pas, dans tous les cas, des hommes de race jaune. Ils combattent en fort belle ordonnance, les soldats armés d'épées au premier rang, les piquiers au second. Le Memnonium de Thèbes représente aussi leurs forteresses entourées d'un double fossé. (Wilkinson, t. I, 384.) Aussi, bien que le nom de *Kheta* ou *Sheta* ait un certain rapport de son avec celui de *Gètes*, il n'y a pas là de quoi

de Syrie, pas un moment dans l'histoire unie, suivie, compacte des nations assyriennes jusqu'au VIIe siècle, où l'on puisse introduire d'autres conquérants que les différentes couches de Sémites et quelques Arians, et quant à reporter bien haut la douteuse omnipotence d'un nébuleux Sésostris, la tâche n'en devient que plus scabreuse. A ces époques indéterminées, témoins, il est vrai, de la plus belle efflorescence de Thèbes et de Memphis, les principaux efforts du pays se portaient vers le sud (1), vers l'Afrique intérieure, un peu vers l'est, tandis que le Delta servait de passage à des peuples de races diverses longeant les plages de l'Afrique septentrionale.

Outre les expéditions dans la Nubie et les contrées sinaïtiques, il faut tenir compte également des immenses travaux de canalisation et de défrichement, tels que le desséchement du

justifier une identification de nations qui certainement étaient fort dissemblables. Même chose des *Tokhari*. Les peintures égyptiennes leur attribuent un profil régulier, un nez légèrement aquilin, une coiffure un peu semblable à la mitre persane. On les voit cheminer dans des espèces de charrettes avec leurs femmes et leurs enfants. C'en est assez pour que M. Wilkinson les confonde avec les *Tokhari* connus des Grecs, les *Tokkhara* du Mahabharata, habitants de la Sogdiane et de la Bactriane, sur le Iaxarte supérieur et le Zariaspe. M. Lassen partage cette opinion (*Indisch. Alterth.*, t. I, p. 852). M. le lieutenant-colonel Rawlinson me paraît mieux inspiré lorsque, trouvant sur un cylindre assyrien la mention d'une expédition de Sennachérib contre les *Tokhari* qui habitent la vallée de Salbura, il se refuse à conduire les troupes de son héros chaldéen jusque vers l'Oxus, et se borne à chercher ces fameux Tokhari dans le sud de l'Asie Mineure (*Report of the R. A. S.*, p. XXXVIII). Je crois que la véritable histoire ne saurait que gagner à se tenir fort en garde contre des extensions indéfinies de prétendues conquêtes qui ne se justifient que d'après des preuves aussi fragiles que des ressemblances de noms et quelques vagues ressemblances physiologiques.

(1) Les premières conquêtes en Éthiopie remontent, suivant M. Lepsius, à l'ancien empire, et eurent pour auteur Sesortesen III, roi de la 12e dynastie, qui fonda les remparts de Semleh et devint, plus tard, divinité topique. (*Briefe aus Ægypten*, p. 259.) — M. Bunsen envoie Sesortesen II non seulement dans la presqu'île du Sinaï, mais sur toute la côte septentrionale de l'Afrique jusque vis-à-vis l'Espagne; il le ramène ensuite en Asie et en Europe jusqu'à la Thrace. C'est beaucoup. (Bunsen, ouvrage cité, t. II, p. 306 et passim.)

Fayoum, la mise en rapport de ce bassin, et les vastes constructions dont les différents groupes de pyramides sont les dispendieux résultats. Toutes ces œuvres pacifiques des premières dynasties n'indiquent pas un peuple qui ait eu ni beaucoup de goût ni beaucoup de loisir pour des expéditions lointaines, que rien, pas même la raison de voisinage, ne rendait attrayantes, encore bien moins nécessaires (1).

Cependant, faisons céder un moment toutes ces objections si fortes. Réduisons-les au silence, et adoptons Sésostris, et ses conquêtes pour ce qu'on nous les donne. Il restera incontesté que ces invasions ont été tout à fait temporaires, n'en déplaise à la fondation vaguement indiquée de cités soi-disant nombreuses, et tout à fait inconnues dans l'Asie Mineure, et à la colonisation de la Colchide, occupée par des peuples noirs, des Éthiopiens, disaient les Grecs, c'est-à-dire des hommes qui, de même que l'Éthiopien Memnon, peuvent fort bien n'avoir été que des Assyriens.

Tous les récits qui font des monarques de Memphis autant d'incarnations antérieures de Tamerlan, outre qu'ils sont contraires à l'humeur pacifique et à la molle langueur des adorateurs de Phtah, à leur goût pour les occupations rurales, à leur religiosité casanière, se montrent trop incohérents pour ne pas reposer sur des confusions infinies d'idées, de dates, de faits et de peuples (2). Jusqu'au dix-septième siècle avant J.-C. l'influence égyptienne, et toujours l'Afrique exceptée, n'avait que très peu d'action; elle exerçait un faible prestige, elle était à peine connue (3). Des travaux de défense du genre de ceux que

(1) Bunsen, t. II, p. 214 et passim.

(2) Movers, *das Phœn. Alterth.*, t. II, 1re partie, p. 298.

(3) La Phénicie en tenait seule quelque compte; les petites nations hébraïques ou chananéennes montraient une prédilection presque absolue pour les idées assyriennes. Je l'ai expliqué plus haut, du reste : ces petits États frontières étaient soumis à beaucoup de ménagements, en même temps qu'à beaucoup de séductions, et il n'y a rien d'extraordinaire à ce que, dans le voisinage immédiat de l'Égypte, il se trouve quelques traces de l'influence de ce pays. En tout cas, on aurait tort de trop facilement en accepter l'idée. Plus d'une coutume supposée égyptienne est tout aussi facile à revendiquer pour d'autres ori-

les rois avaient fait construire sur les frontières orientales pour fermer le passage aux sables et surtout aux étrangers (1), sont toujours l'œuvre d'un peuple qui, en se garantissant des invasions, limite lui-même son terrain. Les Égyptiens étaient donc volontairement séparés des nations orientales. Sans que tous rapports guerriers ou pacifiques fussent détruits, il n'en résultait pas un échange durable des idées, et par conséquent la civilisation resta confinée au sol qui l'avait vue naître, et ne porta point ses merveilles à l'est ni au nord, ni même dans l'ouest africain (2).

Quelle différence avec la culture assyrienne! Celle-ci embrassa dans son vol immense un si vaste tour de pays, qu'il dépasse l'essor où purent s'emporter, dans des temps postérieurs, la Grèce d'abord, Rome ensuite. Elle domina l'Asie moyenne, découvrit l'Afrique, découvrit l'Europe, sema profondément dans tous ces lieux ses mérites et ses vices, s'implanta partout, de la manière la plus durable, et, vis-à-vis d'elle, le perfectionnement égyptien, demeuré à peu près local, se trouva dans une situation semblable à ce que la Chine a été depuis pour le reste du monde.

Bien simple est la raison de ce phénomène, si on veut la chercher dans les causes ethniques. De la civilisation assyrienne, produit des Chamites blancs mêlés aux peuples noirs,

gines. La forme des chars est identique à Memphis et à Khorsabad (Wilkinson, t. I, p. 346; Botta, *Monuments de Ninive*); la construction des places de guerre se ressemblait extrêmement (loc. cit.), etc., etc.

(1) Bunsen, t. II, p. 320.

(2) Au VIIIe siècle avant J.-C., les Égyptiens n'avaient pas même de marine, bien qu'à cette époque ils eussent englobé le Delta dans leur empire. Les peuples chananéens, sémites ou grecs étaient les seuls navigateurs qui auraient pu animer le commerce de leur pays; ils attachaient une importance si secondaire à cet avantage, que, pour se défendre des insultes des pirates, ils n'avaient pas hésité à fermer l'entrée du Nil par des barrages qui la rendaient impraticable à tous les navires. (Movers, *das Phœnizisch. Alterth.*, t. II, 1re partie, p. 370.) — En somme, les guerres des Égyptiens du côté de l'Asie ont toujours eu un caractère plutôt défensif qu'agressif, et l'influence même que les Pharaons s'efforçaient de gagner dans les cités phéniciennes avait plutôt pour but de neutraliser l'action des gouvernements assyriens que de poursuivre des résultats positifs. (Movers, *ibid.*, p. 298, 299, 415 et passim.)

puis de différentes branches des Sémites ajoutées au tout, il résulta la naissance de masses épaisses qui, se poussant et se pénétrant de mille manières, allèrent porter en cent endroits divers, entre le golfe Persique et le détroit de Gibraltar, les nations composites nées de leur fécondation incessante. Au contraire, la civilisation égyptienne ne put jamais se rajeunir dans son élément créateur qui fut toujours sur la défensive et toujours perdit du terrain. Issue d'un rameau d'Arians-Hindous mêlé à des races noires et à quelque peu de Chamites et de Sémites, elle revêtit un caractère particulier qui, dès ses premiers temps, était parfaitement fixé et se développa longtemps dans un sens propre avant d'être attaqué par des éléments étrangers. Elle était mûre déjà lorsque des invasions ou introductions de Sémites vinrent se superposer à elle (1). Ces courants auraient pu la transformer, s'ils avaient été considérables. Ils restèrent faibles, et l'organisation des castes, tout imparfaite qu'elle était, suffit longtemps à les neutraliser.

Tandis qu'en Assyrie les émigrants du nord pénétraient et se montraient rois, prêtres, nobles, tout, ils rencontraient sur le sol de l'Égypte une législation jalouse qui commençait par leur fermer l'entrée du territoire à titre d'êtres impurs, et lorsque, malgré cette défense, maintenue jusqu'au temps de Psammatik (664 av. J.-C.), les intrus parvenaient à se glisser à côté des maîtres du pays, décastés et haïs, ce n'était que lentement qu'ils se fondaient dans cette société rébarbative. Ils y réussissaient cependant, je le crois; mais pour quel résultat? Pour imiter l'œuvre du sang hellénique en Phénicie. Comme lui, ils contribuaient, unis à l'action noire, à hâter la dissolution d'une race que, plus nombreux et arrivés plus tôt, ils auraient fait vivre et se régénérer. Si, dès les premières années où régna Ménès, au mélange arian, chamite et noir, une forte dose de sang sémitique avait pu s'ajouter, l'Égypte aurait été profondément révolutionnée et agitée. Elle ne serait pas restée isolée dans le monde, et elle se serait trouvée en communication directe et intime avec les États assyriens.

(1) J'entends parler ici des Hyksos qui renversèrent l'ancien empire.

Pour en faire juger, il suffit de décomposer les deux groupes de nations :

ASSYRIENS.	ÉGYPTIENS.
ÉLÉMENT NOIR FONDAMENTAL.	ÉLÉMENT NOIR FONDAMENTAL.
Chamites, en quantité suffisamment grande pour être fécondante.	*Arians*, dominants sur l'élément chamite.
Sémites, de plusieurs couches, singulièrement fécondants.	*Chamites*, en quantité fécondante.
Noirs, toujours dissolvants.	*Noirs*, nombreux et dissolvants.
Grecs, en quantité dissolvante.	*Sémites*, en quantité dissolvante.

On peut tirer encore une autre vérité de ce tableau : c'est que, le sang chamite tendant à s'épuiser chez les deux peuples, les ressemblances également tendaient à disparaître avec cet élément qui, seul, les avait fondées et aurait été en état de les maintenir, puisque l'action sémitique s'exerçait dans les deux sociétés en sens inverse. En Égypte, elle ne pénétrait qu'en quantité dissolvante; en Assyrie, elle se répandait avec profusion, débordait de là sur l'Afrique, l'Europe, et devenait, entre mille nations, le lien d'une alliance dont la terre des Pharaons allait être exclue, réduite qu'elle se voyait à sa fusion noire et ariane; les vertus s'en épuisaient chaque jour, sans que rien vînt les relever. L'Égypte ne fut admirable que dans la plus haute antiquité. Alors, c'est vraiment le sol des miracles. Mais quoi ! ses qualités et ses forces sont concentrées sur un point trop étroit. Les rangs de sa population initiatrice ne peuvent se recruter nulle part. La décadence commence de bonne heure, et rien ne l'arrête plus, tandis que la civilisation assyrienne vivra bien longtemps, subira bien des transformations, et, plus immorale, plus tourmentée que sa contemporaine, aura joué un bien plus important personnage.

C'est ce dont on sera convaincu lorsque, après avoir considéré la situation de l'Égypte au VII[e] siècle, situation déjà bien humble et désespérée, on la verra réduite à un tel degré d'impuissance, que, sur son propre domaine, dans ses propres

affaires, elle ne jouera plus de rôle, laissera le pouvoir et l'influence aux mains des conquérants et des colons étrangers, et en arrivera à ce point d'être si oubliée, que le nom d'Égyptien indiquera bien moins un des descendants de la race antique qu'un fils des nouveaux habitants sémites, grecs ou romains. Cette nouveauté le cédera encore en singularité à celle-ci : l'Égypte, ce ne sera plus, comme autrefois, la haute partie du pays, le voisinage des Pyramides, la terre classique, Memphis, Thèbes : ce sera plutôt Alexandrie, ce rivage abandonné, dans l'époque de gloire, au trajet des invasions sémitiques. Ainsi Ninive, victorieuse de sa rivale, aura à la fois dépouillé du nom national et les hommes et le sol. Malgré le mur d'Héliopolis, la terre de Misr sera devenue la proie inerte des sables et des Sémites, parce qu'aucun élément arian nouveau n'aura sauvé sa population du malheur de s'engloutir dans la prépondérance enfin décidée de ses principes mélaniens.

CHAPITRE VII.

Rapport ethnique entre les nations assyriennes et l'Égypte. Les arts et la poésie lyrique sont produits par le mélange des blancs avec les peuples noirs.

Toute la civilisation primordiale du monde se résume, pour les Occidentaux, dans ces deux noms illustres, Ninive et Memphis. Tyr et Carthage, Axoum et les cités des Himyarites ne sont que des colonies intellectuelles de ces deux points royaux. En essayant de caractériser les civilisations qu'ils représentent, j'ai touché quelques-uns de leurs points de contact. Mais j'ai réservé jusqu'ici l'étude des principaux rapports communs, et au moment où leur déclin va commencer, avec des fortunes diverses, où le rôle de l'un va cesser, le rôle de l'autre s'agrandir encore dans des mains étrangères, en changeant de nom, de forme et de portée; en ce moment, où je

vais me voir forcé, dans un sujet très grave, d'imiter la méthode des poètes chevaleresques, de passer des bords de l'Euphrate et du Nil aux montagnes de la Médie et de la Perse, et de m'enfoncer dans les steppes de la haute Asie, pour y querir les nouveaux peuples qui vont transfigurer le monde politique et les civilisations, je ne puis tarder davantage à préciser et à définir les causes de la ressemblance générale de l'Égypte et de l'Assyrie.

Les groupes blancs qui avaient créé la civilisation dans l'une et dans l'autre n'appartenaient pas à une même variété de l'espèce, sans quoi il serait impossible d'expliquer leurs différences profondes. En dehors de l'esprit civilisateur qu'ils possédaient également, des traits particuliers les marquaient, et imprimèrent comme un cachet de propriété sur leurs créations respectives. Les fonds, étant également noirs, ne pouvaient amener de dissemblances; et quand bien même on voudrait trouver des diversités entre leurs populations mélaniennes, en ne découvrant que des noirs à cheveux plats dans les pays assyriens, des nègres à chevelure crépue en Égypte, outre que rien n'autorise cette supposition, rien n'a jamais indiqué non plus qu'entre les rameaux de la race noire les différences ethniques impliquent une plus ou moins grande dose d'aptitude civilisatrice. Loin de là, partout où l'on étudie les effets des mélanges, on s'aperçoit qu'un fond noir, malgré les variétés qu'il peut présenter, crée les similitudes entre les sociétés en ne leur fournissant que ces aptitudes négatives bien évidemment étrangères aux facultés de l'espèce blanche. Force est donc d'admettre, devant la nullité civilisatrice des noirs, que la source des différences réside dans la race blanche; que, par conséquent, il y a entre les blancs des variétés; et si nous en envisageons maintenant le premier exemple dans l'Assyrie et en Égypte, à voir l'esprit plus régularisateur, plus doux, plus pacifique, plus positif surtout, du faible rameau arian établi dans la vallée du Nil, nous sommes enclins à donner à l'ensemble de la famille une véritable supériorité sur les branches de Cham et de Sem. Plus l'histoire déroulera ses pages, plus nous serons confirmés dans cette première impression.

Revenant aux peuples noirs, je me demande quelles sont les marques de leur nature, les marques semblables qu'ils ont portées dans les deux civilisations d'Assyrie et d'Égypte. La réponse est évidente. Elle ressort de faits qui prennent la conviction par les yeux.

Nul doute que ce ne soit ce goût frappant des choses de l'imagination, cette passion véhémente de tout ce qui pouvait mettre en jeu les parties de l'intelligence les plus faciles à enflammer, cette dévotion à tout ce qui tombe sous les sens, et, finalement, ce dévouement à un matérialisme qui, pour être orné, paré, ennobli, n'en était que plus entier. Voilà ce qui unit les deux civilisations primordiales de l'Occident. L'on rencontre, dans l'une comme dans l'autre, les conséquences d'une pareille entente. Chez toutes deux, les grands monuments, chez toutes deux, les arts de la représentation de l'homme et des animaux, la peinture, la sculpture prodiguées dans les temples et les palais, et évidemment chéries par les populations. On y remarque encore l'amour égal des ajustements magnifiques, des harems somptueux, les femmes confiées aux eunuques, la passion du repos, le croissant dégoût de la guerre et de ses travaux, et enfin les mêmes doctrines de gouvernement : un despotisme tantôt hiératique, tantôt royal, tantôt nobiliaire, toujours sans limites, l'orgueil délirant dans les hautes classes, l'abjection effrénée dans les basses. Les arts et la poésie devaient être et furent, en effet, l'expression la plus apparente, la plus réelle, la plus constante de ces époques et de ces lieux.

Dans la poésie règne l'abandon complet de l'âme aux influences extérieures. J'en veux, pour preuve, ramassée au hasard, cette espèce de lamentation phénicienne à la mémoire de Southoul, fille de Kabirchis, gravée à Éryx sur son tombeau :

« Les montagnes d'Éryx gémissent. C'est partout le son des
« cithares et les chants, et la plainte des harpes dans l'assem-
« blée de la maison de Mécamosch.

« Son peuple a-t-il encore sa pareille? Sa magnificence était
« comme un torrent de feu.

« Plus que la neige brillait l'éclat de son regard... Ta poi-
« trine voilée était comme le cœur de la neige.

« Telle qu'une fleur fanée, notre âme est flétrie par ta perte;
« elle est brisée par le gémissement des chants funéraires.

« Sur notre poitrine coulent nos larmes (1). »

Voilà le style lapidaire des Sémites.

Tout dans cette poésie est brûlant, tout vise à emporter les sens, tout est extérieur. De telles strophes n'ont pas pour but d'éveiller l'esprit et de le transporter dans un monde idéal. Si, en les écoutant, on ne pleure, si l'on ne crie, si l'on ne déchire ses habits, si l'on ne couvre son visage de cendres, elles ont manqué leur but. C'est là le souffle qui a passé depuis dans la poésie arabe, lyrisme sans bornes, espèce d'intoxication qui touche à la folie et nage quelquefois dans le sublime.

Lorsqu'il s'agit de peindre dans un style de feu, avec des expressions d'une énergie furieuse et vagabonde, des sensations effrénées, les fils de Cham et ceux de Sem ont su trouver des rapprochements d'images, des violences d'expression qui, dans leurs incohérences, en quelque sorte volcaniques, laissent de bien loin derrière elles tout ce qu'a pu suggérer aux chanteurs des autres nations l'enthousiasme ou le désespoir.

La poésie des Pharaons a laissé moins de traces que celle des Assyriens, dont tous les éléments nécessaires se retrouvent soit dans la Bible, soit dans les compilations arabes du Kitab-Alaghani, du Hamasa et des Moallakats. Mais Plutarque nous parle des chansons des Égyptiens, et il semblerait que le naturel assez régulier de la nation ait inspiré à ses poètes des accents sinon plus raisonnables, du moins un peu plus tièdes. Au reste, pour l'Égypte comme pour l'Assyrie, la poésie n'avait que deux formes, ou lyrique, ou didactique, froidement et faiblement historique, et, dans ce dernier cas, ne poursuivant d'autre but que d'enfermer des faits dans une forme cadencée et commode pour la mémoire. Ni en Égypte, ni en Assyrie, on ne trouve ces beaux et grands poèmes qui ont besoin pour

(1) Blau, *Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellsch.*, t. III, p. 448.

se produire de facultés bien supérieures à celles d'où peut jaillir l'effusion lyrique. Nous verrons que la poésie épique est le privilège de la famille ariane; encore n'a-t-elle tout son feu, tout son éclat, que chez les nations de cette branche qui ont été atteintes par le mélange mélanien.

A côté de cette littérature si libérale pour la sensation, et si stérile pour la réflexion, se placent la peinture et la sculpture. Ce serait une faute que d'en parler en les séparant; car si la sculpture était assez perfectionnée pour qu'on pût l'étudier et l'admirer à part, il n'en était pas de même de sa sœur, simple annexe de la figuration en relief, et qui, dénuée du clair-obscur comme de la perspective, et ne procédant que par teintes plates, se rencontre quelquefois isolée dans les hypogées, mais ne sert alors qu'à l'ornementation, ou bien laisse regretter l'absence de la sculpture qu'elle devrait recouvrir. Une peinture plate ne peut valoir que pour une abréviation.

D'ailleurs, comme il est fort douteux que la sculpture se soit jamais passée du complément des couleurs, et que les artistes assyriens ou égyptiens aient consenti à présenter aux regards exigeants de leurs spectateurs matérialistes des œuvres habillées uniquement des teintes de la pierre, du marbre, du porphyre ou du basalte; séparer les deux arts ou élever la peinture à un rang d'égalité avec la sculpture, c'est se méprendre sur l'esprit de ces antiquités. Il faut, à Ninive et à Thèbes, ne se figurer les statues, les hauts, les bas et les demi-reliefs, que dorés et peints des plus riches couleurs.

Avec quelle exubérance la sensualité assyrienne et égyptienne s'empressait de se ruer vers toutes les manifestations séduisantes de la matière! A ces imaginations surexcitées et voulant toujours l'être davantage, l'art devait arriver non par la réflexion, mais par les yeux, et lorsqu'il avait touché juste, il en était récompensé par de prodigieux enthousiasmes et une domination presque incroyable. Les voyageurs qui parcourent aujourd'hui l'Orient remarquent, avec surprise, l'impression profonde, et quelque peu folle, produite sur les populations par les représentations figurées, et il n'est pas un penseur qui

ne reconnaisse, avec la Bible et le Coran, l'utilité spiritualiste de la prohibition jetée sur l'imitation des formes humaines chez des peuples si singulièrement enclins à outrepasser les bornes d'une légitime admiration, et à faire des arts du dessin la plus puissante des machines démoralisatrices.

De telles dispositions excessives sont, tout à la fois, favorables et contraires aux arts. Elles sont favorables, parce que, sans la sympathie et l'excitation des masses, il n'y a pas de création possible. Elles nuisent, elles empoisonnent, elles tuent l'inspiration, parce que, l'égarant dans une ivresse trop violente, elles l'écartent de la recherche de la beauté, abstraction qui doit se poursuivre en dehors et au-dessus du gigantesque des formes et de la magie des couleurs.

L'histoire de l'art a beaucoup à apprendre encore, et on pourrait dire qu'à chacune de ses conquêtes elle aperçoit de nouvelles lacunes. Toutefois, depuis Winckelmann, elle a fait des découvertes qui ont changé ses doctrines à plusieurs reprises. Elle a renoncé à attribuer à l'Égypte les origines de la perfection grecque. Mieux renseignée, elle les cherche désormais dans la libre allure des productions assyriennes. La comparaison des statues éginétiques avec les bas-reliefs de Khorsabad ne peut manquer de faire naître entre ces deux manifestations de l'art l'idée d'une très étroite parenté.

Rien de plus glorieux pour la civilisation de Ninive que de s'être avancée si loin sur la route qui devait aboutir à Phidias. Cependant ce n'était pas à ce résultat que tendait l'art assyrien. Ce qu'il voulait, c'était la splendeur, le grandiose, le gigantesque, le sublime, et non pas le beau. Je m'arrête devant ces sculptures de Khorsabad, et qu'y vois-je? Bien certainement la production d'un ciseau habile et libre. La part faite à la convention est relativement petite, si l'on compare ces grandes œuvres à ce qui se voit dans le temple-palais de Karnak et sur les murailles du Memnonium. Toutefois, les attitudes sont forcées, les muscles saillants, leur exagération systématique. L'idée de la force oppressive ressort de tous ces membres fabuleusement vigoureux, orgueilleusement tendus. Dans le buste, dans les jambes, dans les bras, le désir qui animait l'artiste,

de peindre le mouvement et la vie, est poussé au delà de toutes mesures. Mais la tête? la tête, que dit-elle? que dit le visage, ce champ de la beauté, de la conception idéale, de l'élévation de la pensée, de la divinisation de l'esprit? La tête, le visage, sont nuls, sont glacés. Aucune expression ne se peint sur ces traits impassibles. Comme les combattants du temple de Minerve, ils ne disent rien; les corps luttent, mais les visages ne souffrent ni ne triomphent. C'est que là il n'était pas question de l'âme, il ne s'agissait que du corps. C'était le fait et non la pensée qu'on recherchait; et la preuve que ce fut bien l'unique cause de l'éternel temps d'arrêt où mourut l'art assyrien, c'est que, pour tout ce qui n'est pas intellectuel, pour tout ce qui s'adresse uniquement à la sensation, la perfection a été atteinte. Lorsque l'on examine les détails d'ornementation de Khorsabad, ces grecques élégantes, ces briques émaillées de fleurs et d'arabesques délicieuses, on convient bien vite avec soi-même que le génie hellénique n'a eu là qu'à copier, et n'a rien trouvé à ajouter à la perfection de ce goût, non plus qu'à la fraîcheur gracieuse et correcte de ces inventions.

Comme l'idéalisation morale est nulle dans l'art assyrien, celui-ci ne pouvait, malgré ses grandes qualités, éviter mille énormités monstrueuses qui l'accompagnèrent sans cesse et qui furent son tombeau. C'est ainsi que les Kabires et les Telchines sémites fabriquèrent, pour l'édification de la Grèce, leur demi-compatriote, ces idoles mécaniques, remuant les bras et les jambes, imitées depuis par Dédale, et bientôt méprisées par le sens droit d'une nation trop mâle pour se plaire à de telles futilités. Quant aux populations féminines de Cham et de Sem, je suis bien persuadé qu'elles ne s'en lassèrent jamais; l'absurde ne pouvait exister pour elles dans des tendances à imiter, d'aussi près que possible, ce que la nature présente de matériellement vrai.

Qu'on pense au Baal de Malte avec sa perruque et sa barbe blondes, rougeâtres ou dorées; que l'on se rappelle ces pierres informes, habillées de vêtements splendides et saluées du nom de divinités dans les temples de Syrie, et que de là on passe à la laideur systématique et repoussante des poupées hiératiques

de l'Armeria de Turin, il n'y a rien, dans toutes ces aberrations, que de très conforme aux penchants de la race chamite et de son alliée. Elles voulaient, l'une et l'autre, du frappant, du terrible, et, à défaut de gigantesque, elles se jetaient dans l'effroyable et frottaient leurs sensations même au dégoûtant. C'était une annexe naturelle du culte rendu aux animaux.

Ces considérations s'appliquent également à l'Égypte, avec cette seule différence que, dans cette société plus méthodique. le vilain et le difforme ne se développèrent pas avec la même abondance de liberté sauvage où s'abandonnaient Ninive et Carthage. Ces tendances revêtirent les formes immobiles de la nationalité qui les introduisait, du reste, bien volontiers, dans son panthéon.

Ainsi, les civilisations de l'Euphrate et du Nil sont également caractérisées par la prédominance victorieuse de l'imagination sur la raison, et de la sensualité sur le spiritualisme. La poésie lyrique et le style des arts du dessin furent les expressions intellectuelles de cette situation. Si l'on remarque, en outre, que jamais la puissance des arts ne fut plus grande, puisqu'elle atteignit et dépassa les bornes que partout ailleurs le sens commun réussit à lui imposer et que, dans ces dangereuses divagations, elle envahit de beaucoup sur le domaine théologique, moral, politique et social, on se demandera quelle fut la cause, l'origine première de cette loi exorbitante des sociétés primitives.

Le problème est, je crois, résolu déjà pour le lecteur. Il est bon, cependant, de regarder si, dans d'autres lieux et dans d'autres temps, rien de semblable ne s'est représenté. L'Inde mise à part, et encore l'Inde d'une époque postérieure à sa véritable civilisation ariane, non, rien de semblable n'a jamais existé. Jamais l'imagination humaine ne s'est ainsi trouvée libre de tout frein et n'a éprouvé, avec tant de soif et tant de faim de la matière, de si indomptables penchants à la dépravation; le fait est donc, sans contestation, particulier à l'Assyrie et à l'Égypte. Ceci fixé, considérons encore, avant de conclure, une autre face de la question.

Si l'on admet, avec les Grecs et les juges les plus compétents

en cette matière, que l'exaltation et l'enthousiasme sont la vie du génie des arts, que ce génie même, lorsqu'il est complet, confine à la folie, ce ne sera dans aucun sentiment organisateur et sage de notre nature que nous irons en chercher la cause créatrice, mais bien au fond des soulèvements des sens, dans ces ambitieuses poussées qui les portent à marier l'esprit et les apparences, afin d'en tirer quelque chose qui plaise mieux que la réalité. Or, nous avons vu que, pour les deux civilisations primitives, ce qui organisa, disciplina, inventa des lois, gouverna à l'aide de ces lois, en un mot, fit œuvre de raison, ce fut l'élément blanc, chamite, arian et sémite. Dès lors se présente cette conclusion toute rigoureuse, que la source d'où les arts ont jailli est étrangère aux instincts civilisateurs. Elle est cachée dans le sang des noirs. Cette universelle puissance de l'imagination, que nous voyons envelopper et pénétrer les civilisations primordiales, n'a pas d'autre cause que l'influence toujours croissante du principe mélanien.

Si cette assertion est fondée, voici ce qui doit arriver : la puissance des arts sur les masses se trouvera toujours être en raison directe de la quantité de sang noir que celles-ci pourront contenir. L'exubérance de l'imagination sera d'autant plus forte que l'élément mélanien occupera plus de place dans la composition ethnique des peuples. Le principe se confirme par l'expérience : maintenons en tête du catalogue les Assyriens et les Égyptiens.

Nous mettrons à leurs côtés la civilisation hindoue, postérieure à Sakya-Mouni ;

Puis viendront les Grecs ;

A un degré inférieur, les Italiens du moyen âge ;

Plus bas, les Espagnols ;

Plus bas encore, les Français des temps modernes ;

Et enfin, après ceux-ci, tirant une ligne, nous n'admettrons plus rien que des inspirations indirectes et des produits d'une imitation savante, non avenues pour les masses populaires.

C'est, dira-t-on, une bien belle couronne que je pose sur la tête difforme du nègre, et un bien grand honneur à lui faire que de grouper autour de lui le chœur harmonieux des Muses.

L'honneur n'est pas si grand. Je n'ai pas dit que toutes les Piérides fussent là réunies, il y manque les plus nobles, celles qui s'appuient sur la réflexion, celles qui veulent la beauté préférablement à la passion. En outre, que faut-il pour construire une lyre? un fragment d'écaille et des morceaux de bois; et je ne sache pas que personne ait rapporté à la traînante tortue, au cyprès, voire aux entrailles du porc ou au laiton de la mine, le mérite des chants du musicien : et cependant, sans tous ces ingrédients nécessaires, quelle musique harmonieuse, quels chants inspirés?

Certainement l'élément noir est indispensable pour développer le génie artistique dans une race, parce que nous avons vu quelle profusion de feu, de flammes, d'étincelles, d'entraînement, d'irréflexion réside dans son essence, et combien l'imagination, ce reflet de la sensualité, et toutes les appétitions vers la matière le rendent propre à subir les impressions que produisent les arts, dans un degré d'intensité tout à fait inconnu aux autres familles humaines. C'est mon point de départ, et s'il n'y avait rien à ajouter, certainement le nègre apparaîtrait comme le poète lyrique, le musicien, le sculpteur par excellence. Mais tout n'est pas dit, et ce qui reste modifie considérablement la face de la question. Oui, encore, le nègre est la créature humaine la plus énergiquement saisie par l'émotion artistique, mais à cette condition indispensable que son intelligence en aura pénétré le sens et compris la portée. Que si vous lui montrez la Junon de Polyclète, il est douteux qu'il l'admire. Il ne sait ce que c'est que Junon, et cette représentation de marbre destinée à rendre certaines idées transcendantales du beau qui lui sont bien plus inconnues encore, le laissera aussi froid que l'exposition d'un problème d'algèbre. De même, qu'on lui traduise des vers de l'Odyssée, et notamment la rencontre d'Ulysse avec Nausicaa, le sublime de l'inspiration réfléchie : il dormira. Il faut chez tous les êtres, pour que la sympathie éclate, qu'au préalable l'intelligence ait compris, et là est le difficile avec le nègre, dont l'esprit est obtus, incapable de s'élever au-dessus du plus humble niveau, du moment qu'il faut réfléchir, apprendre, comparer, tirer des

conséquences. La sensivité artistique de cet être, en elle-même puissante au delà de toute expression, restera donc nécessairement bornée aux plus misérables emplois. Elle s'enflammera et elle se passionnera, mais pour quoi? Pour des images ridicules grossièrement coloriées. Elle frémira d'adoration devant un tronc de bois hideux, plus émue d'ailleurs, plus possédée mille fois, par ce spectacle dégradant, que l'âme choisie de Périclès ne le fut jamais aux pieds du Jupiter Olympien. C'est que le nègre peut relever sa pensée jusqu'à l'image ridicule, jusqu'au morceau de bois hideux, et qu'en face du vrai beau cette pensée est sourde, muette et aveugle de naissance. Il n'y a donc pas là d'entraînement possible pour elle. Aussi, parmi tous les arts que la créature mélanienne préfère, la musique tient la première place, en tant qu'elle caresse son oreille par une succession de sons, et qu'elle ne demande rien à la partie pensante de son cerveau. Le nègre l'aime beaucoup, il en jouit avec excès; pourtant, combien il reste étranger à ces conventions délicates par lesquelles l'imagination européenne a appris à ennoblir les sensations!

Dans l'air charmant de Paolino du *Mariage secret :*

Pria che spunti in ciel' l'aurora, etc....

la sensualité du blanc éclairé, dirigée par la science et la réflexion, va, dès les premières mesures, se faire, comme on dit, un tableau. La magie des sons évoque autour de lui un horizon fantastique où les premières lueurs de l'aube jonchent un ciel déjà bleu! L'heureux auditeur sent la fraîche chaleur d'une matinée printanière se répandre et le pénétrer dans cette atmosphère idéale où le ravissement le transporte. Les fleurs s'ouvrent, secouent la rosée, répandent discrètement leurs parfums au-dessus du gazon humide parsemé déjà de leurs pétales. La porte du jardin s'ouvre, et, sous les clématites et les pampres dont elle est à demi cachée, paraissent, appuyés l'un sur l'autre, les deux amants qui vont s'enfuir. Rêve délicieux! les sens y soulèvent doucement l'esprit et le bercent dans les

sphères idéales où le goût et la mémoire lui offrent la part la plus exquise de son délicat plaisir.

Le nègre ne voit rien de tout cela. Il n'en saisit pas la moindre part ; et cependant, qu'on réussisse à éveiller ses instincts : l'enthousiasme, l'émotion, seront bien autrement intenses que notre ravissement contenu et notre satisfaction d'honnêtes gens.

Il me semble voir un Bambara assistant à l'exécution d'un des airs qui lui plaisent. Son visage s'enflamme, ses yeux brillent. Il rit, et sa large bouche montre, étincelantes au milieu de sa face ténébreuse, ses dents blanches et aiguës. La jouissance vient, l'Africain se cramponne à son siége : on dirait qu'en s'y pelotonnant, en ramenant ses membres les uns sous les autres, il cherche, par la diminution d'étendue de sa surface, à concentrer davantage dans sa poitrine et dans sa tête les crispations tumultueuses du bien-être furieux qu'il éprouve. Des sons inarticulés font effort pour sortir de sa gorge, que comprime la passion ; de grosses larmes roulent sur ses joues proéminentes ; encore un moment, il va crier : la musique cesse, il est accablé de fatigue (1).

Dans nos habitudes raffinées, nous nous sommes fait de l'art quelque chose de si intimement lié avec ce que les méditations de l'esprit et les suggestions de la science ont de plus sublime, que ce n'est que par abstraction, et avec un certain effort, que nous pouvons en étendre la notion jusqu'à la danse. Pour le nègre, au contraire, la danse est, avec la musique, l'objet de la plus irrésistible passion. C'est parce que la sensualité est pour presque tout, sinon tout, dans la danse. Aussi tenait-elle une bien grande place dans l'existence publique et privée des Assyriens et des Égyptiens ; et là où le monde antique de Rome la rencontrait encore plus curieuse et plus enivrante que partout ailleurs, c'est encore là que nous, mo-

(1) Le mot *ku-teta* signifie en cafre *parler*, et en suahili, *se battre*, parce que l'expression violente et criarde des Africains ressemble à une querelle. (Krapf, *Von der afrikanischen Ostkuste*, dans la *Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellschaft*, t. III, p. 317.)

dernes, nous allons la chercher, chez les populations sémitiques de l'Espagne, et principalement à Cadix.

Ainsi le nègre possède au plus haut degré la faculté sensuelle sans laquelle il n'y a pas d'art possible ; et, d'autre part, l'absence des aptitudes intellectuelles le rend complètement impropre à la culture de l'art, même à l'appréciation de ce que cette noble application de l'intelligence des humains peut produire d'élevé. Pour mettre ses facultés en valeur, il faut qu'il s'allie à une race différemment douée. Dans cet hymen, l'espèce mélanienne apparaît comme personnalité féminine, et bien que ses branches diverses présentent, sur ce point, du plus ou du moins, toujours, dans cette alliance avec l'élément blanc, le principe mâle est représenté par ce dernier. Le produit qui en résulte ne réunit pas les qualités entières des deux races. Il a de plus cette dualité même qui explique la fécondation ultérieure. Moins véhément dans la sensualité que les individualités absolues du principe féminin, moins complet dans la puissance intellectuelle que celles du principe mâle, il jouit d'une combinaison des deux forces qui lui permet la création artistique, interdite à l'une et à l'autre des souches associées. Il va sans dire que cet être que j'invente est abstrait, tout idéal. On ne voit que rarement, et par l'effet de circonstances très multiples, des entités dans lesquelles ces principes générateurs se reproduisent et s'affrontent à forces convenablement pondérées. En tout cas, et si on peut croire à de telles combinaisons chez des hommes isolés, il n'y faut pas penser une minute pour les nations, et il n'est question ici que de ces dernières. Les éléments ethniques sont en constante oscillation dans les masses. Il est tellement difficile de saisir les moments où ils se trouvent à peu près en équilibre ; ces moments sont si rapides, si impossibles à prévoir, qu'il vaut mieux n'en pas parler et ne raisonner que sur ceux où tel élément, l'emportant manifestement sur l'autre, préside un peu plus longuement aux destinées nationales.

Les deux civilisations primordiales fortement imbues de germes mélaniens, en même temps que dirigées et inspirées par la puissance propre à la race blanche, ont dû à la prédo-

minance de plus en plus déclarée de l'élément noir l'exaltation qui les caractérisa : la sensualité fut donc leur cachet principal et commun.

L'Égypte, peu ou point régénérée, se montra moins longtemps agissante que les nations chamites noires, si heureusement renouvelées par le sang sémitique. Le pays avait pourtant dans son mobile arian quelque chose d'évidemment supérieur; mais la marée montante du sang mélanien, sans détruire absolument les prérogatives de ce sang, les domina, et, donnant à la nation cette immobilité qu'on lui reproche, ne lui permit de sortir de l'immense que pour tomber dans le le grotesque.

La société assyrienne reçut, de la série d'invasions blanches qui la renouvelèrent, plus d'indépendance dans ses inspirations artistiques. Elle y gagna aussi, il faut l'avouer, une splendeur plus éclatante; car si rien, dans le genre sublime, ne dépasse la majesté des pyramides et de certains temples-palais de la haute Égypte, ces merveilleux monuments n'offrent pas de représentations humaines qui, pour la fermeté de l'exécution, la science des formes, puissent être comparées aux superbes bas-reliefs de Khorsabad. Quant à la partie d'ornementation des édifices ninivites, comme les mosaïques, les briques émaillées, j'en ai déjà dit tout ce que le jugement le moins favorable serait contraint de reconnaître : que les Grecs eux-mêmes n'ont su que copier ces inventions, et n'en ont dépassé jamais le goût sûr et exquis.

Malheureusement le principe mélanien était trop fort et devait l'emporter. Les belles sculptures assyriennes, qu'il faut rejeter dans une antiquité antérieure au septième siècle avant J.-C., ne marquèrent qu'une période assez courte. Après la date que j'indique, la décadence fut profonde, et le culte de la laideur, si cher à l'incapacité des noirs, ce culte toujours triomphant, toujours pratiqué, même à côté des chefs-d'œuvre les plus frappants, finit par l'emporter tout à fait.

D'où il résulte que, pour assurer aux arts une véritable victoire, il fallait obtenir un mélange du sang des noirs avec celui des blancs, dans lequel le dernier entrât pour une pro-

portion plus forte que les meilleurs temps de Memphis et de Ninive n'avaient pu l'obtenir, et formât ainsi une race douée d'infiniment d'imagination et de sensibilité unies à beaucoup d'intelligence. Ce mélange fut combiné plus tard lorsque les Grecs méridionaux apparurent dans l'histoire du monde.

TROISIÈME

LIVRE ~~SECOND~~.

CIVILISATION RAYONNANT DE L'ASIE CENTRALE VERS LE SUD ET LE SUD-EST.

CHAPITRE PREMIER.

Les Arians; les brahmanes et leur système social.

Je suis parvenu à l'époque où Babylone fut prise d'assaut par les Mèdes. L'empire assyrien va changer tout à la fois de forme et de valeur. Les fils de Cham et de Sem cesseront à jamais d'être au premier rang des nations. Au lieu de diriger et de conduire les États, ils en formeront désormais le fond corrupteur. Un peuple arian paraît sur la scène, et, se laissant mieux apercevoir et juger que le rameau de même race enveloppé dans les alliages égyptiens, il nous invite à considérer de près, et avec l'attention qu'elle mérite, cette illustre famille humaine, la plus noble, sans contredit, de l'extraction blanche.

Ce serait s'exposer à mettre cette vérité dans un jour incomplet, que de présenter les Mèdes, sans avoir préalablement étudié et connu tout le groupe dont ils ne sont qu'une faible fraction. Je ne puis donc commencer par eux. Je m'attacherai d'abord aux branches les plus puissantes de leur parenté. A cet effet, je vais m'enfoncer dans les régions situées à l'orient de l'Indus, où se sont développés d'abord les plus considérables essaims des peuples arians.

Mais ces premiers pas, détournés de la partie de l'histoire que j'ai d'abord examinée, m'entraîneront au delà des régions hindoues; car la civilisation brahmanique, à peu près étrangère à l'occident du monde, a puissamment vivifié la région orientale, et, rencontrant là des races que l'Assyrie et l'Égypte

n'ont qu'entrevues, elle s'est trouvée en contact intime avec les hordes jaunes. L'étude de ces rapports et de leurs résultats est de première importance. Nous verrons, avec ce secours, si la supériorité de la race blanche pourra s'établir vis-à-vis des Mongols comme vis-à-vis des noirs, dans quelle mesure l'histoire la démontre, et par suite l'état respectif des deux races inférieures et de leurs dérivées.

Il est difficile de trouver des synchronismes entre les émigrations primordiales des Chamites et celles des Arians; il ne l'est pas moins de se soustraire au besoin d'en chercher. La descente des Hindous dans le Pendjab est un fait si reculé au delà de toutes les limites de l'histoire positive, la philologie lui assigne une date si ancienne, que cet événement paraît toucher aux époques antérieures à l'an 4000 avant J.-C. Chamites et Arians auraient ainsi quitté, à peu près à la même heure et sous le coup des mêmes nécessités, les demeures primordiales de la famille blanche, pour descendre dans le sud, les uns vers l'ouest, les autres vers l'orient.

Les Arians, plus heureux que les Chamites, ont gardé, pendant une longue série de siècles, avec leur langue nationale, annexe sacrée de l'idiome blanc primitif, un type physique qui ne les exposa pas, tant il resta particulier, à être confondus parmi les populations noires. Pour expliquer ce double phénomène, il faut admettre que, devant leurs pas, les races aborigènes se retiraient, dispersées ou détruites par des incursions d'avant-garde, ou bien qu'elles étaient très clairsemées dans les vallées hautes du Kachemyr, premier pays hindou envahi par les conquérants. Du reste, il n'y a pas à douter que la population première de ces contrées n'appartînt au type noir (1). Les tribus mélaniennes que l'on rencontre encore aujourd'hui dans le Kamaoun en portent témoignage. Elles sont formées des descendants des fugitifs qui, n'ayant pas suivi leurs congénères lors du grand reflux vers les monts

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 853; voir la note 1 p. 229 de ce volume. L'Himalaya contient de nombreux débris de populations noires ou mulâtres qui sont certainement aborigènes.

Vyndhia et le Dekkhan (1), se sont jetés au milieu des gorges alpestres, asile sûr, puisqu'ils y conservent leur individualité depuis des séries d'années incalculables.

Avant de mettre le pied plus avant sur le sol de l'Inde, saisissons tout l'ensemble de la famille ariane primitive, à ce moment où son mouvement de marche vers le sud est déjà prononcé, mais où, toutefois, si elle a commencé à envahir la vallée de Kachemyr par ses têtes de colonnes, le gros de ses nations n'a pas encore dépassé la Sogdiane.

Déjà les Arians sont détachés des nations celtiques, acheminées vers le nord-ouest et contournant la mer Caspienne par le haut; tandis que les Slaves, très peu différents de ce dernier et vaste amas de peuples, suivent vers l'Europe une route plus septentrionale encore.

Les Arians donc, longtemps avant d'arriver dans l'Inde, n'avaient plus rien de commun avec les nations qui allaient devenir européennes. Ils formaient une immense multitude tout à fait distincte du reste de l'espèce blanche, et qui a besoin d'être désignée, ainsi que je le fais, par un nom spécial. Par malheur, des savants de premier ordre n'ont pas apprécié cette nécessité. Absorbés par la philologie, ils ont donné un peu légèrement, à l'ensemble des langues de la race, le nom fort inexact d'indo-germanique, sans s'arrêter à cette considération, pourtant très sérieuse, que, de tous les peuples qui possèdent ces idiomes, un seul est allé dans l'Inde, tandis que les autres n'en ont jamais approché. Le besoin, d'ailleurs impérieux, des classifications a été de tout temps la source principale des erreurs scientifiques. Les langues de la race blanche ne sont pas plus hindoues que celtiques (2), et

(1) D'après Ritter, les peuples sanscrits ont repoussé jusqu'à Lanka (Ceylan) les nègres et les métis jaunes et noirs (Malais), qui s'étendaient primitivement dans le nord. (Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. I, p. 435.)

(2) Si l'on voulait absolument appliquer aux groupes de langues des noms de nations, il serait plus raisonnable pourtant de qualifier le rameau arian d'*hindou-celtique*. On aurait du moins ainsi la désignation des deux extrêmes géographiques, et on indiquerait les deux faces les plus différentes du système; mais, pour mille causes, cette dénomination serait encore détestable.

je les vois beaucoup moins germaniques que grecques. Le plus tôt on renoncera à ces dénominations géographiques sera le mieux.

Le nom d'Arian possède cet avantage précieux d'avoir été choisi par les tribus mêmes auxquelles il s'applique, et de les suivre partout indépendamment des lieux qu'elles habitent ou ont pu habiter. Ce nom est le plus beau qu'une race puisse adopter : il signifie *honorable* (1); ainsi, les nations arianes étaient des nations d'*hommes honorables*, d'hommes dignes d'estime et de respect, et probablement, par extension, d'hommes qui, lorsqu'on ne leur rendait pas ce qui leur était dû, savaient le prendre. Si cette interprétation n'est pas strictement dans le mot, on verra qu'elle se trouve dans les faits.

Les peuples blancs qui s'appliquèrent cette dénomination en comprenaient la portée hautaine et pompeuse. Ils s'y attachèrent avec force, et ne la laissèrent que tardivement disparaître sous les qualifications particulières que chacun d'eux se donna par la suite. Les Hindous appelèrent le pays sacré, l'Inde légale, *Arya-varta*, la terre des hommes honorables (2). Plus tard, quand ils furent divisés en castes, le nom d'*Arya* resta au gros de la nation, aux Vaycias, la dernière catégorie des vrais Hindous, deux fois nés, lecteurs des Védas.

Le nom primitif, réclamé par les Arians Iraniens, auxquels

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 6; Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, t. I, p. 461, note.

(2) Le *Manava-Dharma-Sastra*, traduction de Haughton, partage le territoire national, en dehors duquel un çoudra, pressé par la faim, a seul le droit d'habiter, en plusieurs catégories. Voici sa classification (t. II, chap. II, § 17) : « Between the two divine rivers Saraswati and « Drishadwati, lies the tract of land, which the sages have named Brah- « maverta, because it was frequented by Gods. » (C'est le territoire primitivement habité par les Arians purs de tout mélange noir ou jaune.) Viennent maintenant les §§ 21 et 22, qui s'expriment ainsi : « That « country which lies between Himawat and Vindhya, to the east of « Vinasana and to the west of Prayaga, is celebrated by the title of « Medhyadesa, or the central region. » § 22 : « As far as the eastern, « and as far as the western Oceans between the two mountains just « mentioned, lies the tract which the wise have named Aryaverta, or « inhabited by respectable men. »

appartenaient les Mèdes, fut Ἄριοι. Une autre branche de cette famille, les Perses, avaient également commencé par s'appeler Ἀρταῖοι, et quand ils y renoncèrent pour l'ensemble de la nation, ils conservèrent la racine de ce mot dans la plupart de leurs noms d'hommes, tels qu'Arta-xerxès, Ario-barzane, Arta-baze, et les prêtèrent ainsi faits aux Scythes-Mongols convertis à leur langage, et qui trouvèrent plus tard à en renouveler l'usage dans l'emploi qu'en faisaient de leur côté les Arians Sarmates (1).

Dans leurs idées cosmogoniques, les Iraniens regardaient comme le pays le premier créé une région qu'ils appelaient *Aïryanem-Vaëgo*, et ils la plaçaient bien loin dans le nord-est, vers les sources de l'Oxus et du Yaxartes (2). Ils se rappelaient que là l'été ne durait que deux mois de l'année, et que, pendant dix autres mois, l'hiver y sévissait avec une rigueur extrême. Ainsi, pour eux, le pays des hommes honorables était resté l'ancienne patrie; tandis que les Hindous des temps postérieurs, attachés au nom et oubliant la chose, transportèrent la désignation et en firent don à leur patrie nouvelle.

Cette racine *ar* suivit partout les rameaux divers de la race et les préoccupa constamment. Les Grecs la montrent, bien conservée et en bon lieu, dans le mot Ἄρης, qui personnifie l'être honorable par excellence, le dieu des batailles, le héros parfait; dans cet autre mot, ἀρετή, qui indique d'abord la réunion des qualités nécessaires à un homme véritable, la bra-

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 6.

(2) *Ibid.*, 526. On trouve, aux époques historiques, un grand nombre de noms de peuples arians dans ce pays, que les Orientaux appellent le Touran, et que, jusqu'ici, on a faussement considéré comme habité par des hordes jaunes exclusivement. Ainsi, on y voit, avec Pline, les *Ariacæ*, les *Antariani*, les *Aramæi*, qui rappellent si fort le mot zend *airyaman*. (Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, t. I, p. CV-CVI, *notes et éclaircissements.*)

Burnouf remarque aussi que des dénominations de lieux évidemment arianes sont celles où l'on trouve les mots : *Açp*, cheval, *arvat* ou *aurvat*, eau, *pati*, maître. Ptolémée en cite dans la Scythie et même dans la Sérique, *Açpabota*, *Açpacara*, *Açparatah*.

voure, la fermeté, la sagesse, et qui, plus tard, voulut dire la vertu. On le trouve encore dans cette expression d'ἀρέομαι, qui se rapporte à l'action d'honorer les puissances surhumaines ; enfin, il ne serait pas trop hardi, peut-être, ni contraire à toute bonne étymologie de voir l'appellation générique de la famille ariane attachée à une de ses plus glorieuses descendances, en rapprochant les mots *arya*, *ayrianem*, de Ἀρχαιοί, et d'Ἀργεῖοι. Les Grecs, en se séparant à une époque antique du faisceau commun, n'auraient point abjuré son nom ni dans leurs habitudes de pensée, le fait est incontestable, ni même dans leur dénomination nationale.

On pourrait pousser beaucoup plus loin cette recherche, et l'on trouverait cette racine *ar*, *ir* ou *er*, conservée jusque dans le mot allemand moderne *Ehre*, qui semble prouver qu'un sentiment d'orgueil fondé sur le mérite moral a toujours occupé une grande place dans les pensées de la plus belle des races humaines (1).

D'après des témoignages aussi nombreux, on trouvera peut-être à propos de rendre un jour, au réseau de peuples dont il s'agit, le nom général et très mérité qu'il s'était appliqué à lui-même et de renoncer à ces appellations de Japhétides, de Caucasiens et d'Indo-Germains, dont on ne saurait trop signaler les inconvénients. En attendant cette restitution bien désirable pour la clarté des généalogies humaines, je me permettrai de la devancer, et je formerai une classe particulière de tous les peuples blancs qui, ayant inscrit cette qualification soit sur des monuments de pierre, soit dans leurs lois, soit dans leurs livres, ne permettent pas qu'on la leur enlève. Partant de ce principe, je crois pouvoir dénommer cette race spéciale d'après les parties qui la constituent au moment où, déjà séparée du reste de l'espèce, elle s'avance vers le sud.

On y compte les multitudes qui vont envahir l'Inde et celles qui, s'engageant sur la route où ont marché les Sémites, gagneront les rivages inférieurs de la mer Caspienne, et de là,

(1) La même racine se trouve dans le pa-zend *hir* ou *ir*, qui signifie maître, dans le latin *herus* et dans l'allemand *Herr*. (Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, t. I, p. 460.)

passant dans l'Asie Mineure et dans la Grèce, en différentes émissions, s'y nommeront les Hellènes. On y reconnaît encore ces colonnes nombreuses dont quelques-unes, descendant au sud-ouest, pénétreront jusqu'au golfe Persique, tandis que les autres, demeurant pendant des siècles aux environs de l'Imaüs, réservent les Sarmates au monde européen. Hindous, Grecs, Iraniens, Sarmates, ne forment ainsi qu'une seule race distincte des autres branches de l'espèce et supérieure à toutes (1).

Pour la conformation physique, il n'y a pas de doute : c'était la plus belle dont on ait jamais entendu parler (2). La noblesse de ses traits, la vigueur et la majesté de sa stature élancée, sa force musculaire, nous sont attestées par des témoignages qui, pour être postérieurs à l'époque où elle était réunie, n'en ont pas moins un poids irrésistible (3). Ils établissent tous, sur les points différents où on les recueille, une grande identité de traits généraux, et ne laissent apercevoir les déviations locales que comme des conséquences d'alliages postérieurs (4). Dans l'Inde, les croisements eurent lieu avec des races noires; dans l'Iran, avec des Chamites, des Sémites et des noirs; en Grèce, avec des peuples blancs qu'il ne s'agit pas de déterminer ici et des Sémites. Mais le fond du type demeura partout le même, et il est peu contestable que la

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 516. — J'ajouterai à l'avis de M. Lassen celui d'un grand partisan de l'unité physique et morale de l'espèce humaine. Voici l'aveu qui échappe à M. Prichard : « Diese Eindring-« linge (die Indo-Europæer) scheinen ihnen (den Allophylen) überall « an geistigen Gaben überlegen gewesen zu seyn. Einige indo-euro-« pæische Nationen haben wirklich viele charakteristische Kennzeichen « von Barbarei und Wildheit zurückbehalten oder bekommen; aber mit « diesen verbanden sie alle, unzweifelhafte Zeichen von frühzeitiger in-« tellectueller Entwickelung, besonders eine hœhere Kultur der Spra-« che. » (Prichard, *Naturgeschichte des menschlichen Geschlechts*, t. III, 1re partie, p. 11.)

(2) Lassen, p. 404.

(3) Lassen, p. 404 et 854.

(4) C'est ainsi que M. Lassen remarque fort bien que le climat ne saurait être rendu responsable du degré de coloration des populations hindoues, attendu que les Malabares sont plus bruns que les Kandys de Ceylan, et les gens du Guzarate que ceux du Karnatik (t. I, p. 407).

souche qui, même dégénérée de sa beauté primordiale, fournissait des types comme ceux des Kachemyriens actuels et comme la plupart des Brahmanes du nord, comme ceux dont la représentation a été figurée sous les premiers successeurs de Cyrus, dans les constructions de Nakschi-Roustam et de Persépolis; enfin, que les hommes dont l'aspect physique a inspiré les sculpteurs de l'Apollon Pythien, du Jupiter d'Athènes, de la Vénus de Milo, formaient la plus belle espèce d'hommes dont la vue ait pu réjouir les astres et la terre.

La carnation des Arians était blanche et rosée : tels apparurent les plus anciens Grecs et les Perses; tels se montrèrent aussi les Hindous primitifs. Parmi les couleurs des cheveux et de la barbe, le blond dominait, et l'on ne peut oublier la prédilection que lui portaient les Hellènes : ils ne se figuraient pas autrement leurs plus nobles divinités. Tous les critiques ont vu, dans ce caprice d'une époque où les cheveux blonds étaient devenus bien rares à Athènes et sur les quais de l'Eurotas, un ressouvenir des âges primitifs de la race hellénique. Aujourd'hui encore, cette nuance n'est pas absolument perdue dans l'Inde, et notamment au nord, c'est-à-dire dans la partie où la race ariane a le mieux conservé et renouvelé sa pureté. Dans le Kattiwar, on trouve fréquemment des cheveux rougeâtres et des yeux bleus.

L'idée de la beauté est restée pour les Hindous attachée à celle de la blancheur, et rien ne le prouve mieux que les descriptions d'enfants prédestinés si fréquentes dans les légendes bouddhiques (1). Ces pieux récits montrent la divine créature, aux premiers jours de son berceau, avec le teint blanc, la peau de couleur d'or. Sa tête doit avoir la forme d'un parasol (c'est-à-dire, être ronde et éloignée de la configuration pyramidale chez les noirs). Ses bras sont longs, son front large, ses sourcils réunis, son nez proéminent.

Comme cette description, postérieure au VIIe siècle av. J.-C., s'applique à une race dont les meilleures branches étaient assez

(1) Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, t. I, p. 237, 314.

mélangées, on ne peut se montrer surpris d'y voir des exigences un peu anormales, telles que la couleur d'or souhaitée pour la peau du corps et les sourcils réunis. Quant au teint blanc, aux bras longs, au front large, à la tête ronde, au nez proéminent, ce sont autant de traits qui révèlent la présence de l'espèce blanche et qui, ayant continué à être caractéristiques des hautes castes, autorisent à penser que la race ariane, dans son ensemble, les possédait également.

Cette variété humaine, ainsi entourée d'une suprême beauté de corps, n'était pas moins supérieure d'esprit (1). Elle avait à dépenser une somme inépuisable de vivacité et d'énergie, et la nature du gouvernement qu'elle s'était donné coïncide parfaitement avec les besoins d'un naturel si actif.

Les Arians, divisés en tribus ou petits peuples concentrés dans de grands villages (2), mettaient, à leur tête, des chefs dont le pouvoir très limité n'avait rien de commun avec l'omnipotence absolue exercée par les souverains chez les peuples noirs ou chez les nations jaunes (3). Le nom sanscrit le plus ancien pour rendre l'idée d'un roi, d'un directeur de la communauté politique, c'est *viç pati;* le zend *viç païtis* l'a parfaitement conservé, et le lithuanien *wiespati* indique aujourd'hui encore un seigneur terrien (4). La signification en est tout entière dans le Ποιμὴν λαῶν si fréquent chez Homère et Hésiode, et, comme la monarchie grecque de l'époque héroïque, tout à fait conforme à celle des Iraniens avant Cyrus, ne montre, dans les souverains, qu'une autorité des plus limitées; comme les épopées du Ramayana et du Mahabharata ne

(1) Lassen, *Indisch. Allerth.*, t. I, p. 854.

(2) Ces villages étaient appelés *pour* chez les Hindous, πόλις chez les Grecs.

(3) Lassen, *Indisch. Allerth.*, t. I, p. 807.

(4) On suit très bien, dans les langues arianes, les deux parties de ce mot composé : *viç*, qui signifie *maison*, devient, par extension, une collection de maisons, et se retrouve dans le *vicus* latin et son dérivé *ci-vis*, l'habitant du *vicus*. *Pati*, le chef, en sanscrit, c'est dans l'arménien *bod*, dans le slave *pod*, dans le letton *patin*, dans le polonais *pan*, dans le gothique *faths*. (Burnouf, *Comment. sur le Yacna*, t. I, p. 461; Schaffarik, *Slawische Allerthümer*, t. I, p. 283.)

connaissent également que la royauté élective, conférée par les habitants des villes, les brahmanes et même les rois alliés, tout nous porte à conclure qu'un pouvoir émanant, d'une façon si complète, de la volonté générale, ne devait être qu'une délégation assez faible, peut-être même précaire, tout à fait dans le goût de l'organisation germanique antérieure à l'espèce de réforme qu'en fit chez nous Khlodowig (1).

Ces rois des Arians, siégeant dans leurs villages, parmi des troupeaux de bœufs, de vaches et de chevaux, juges nécessaires des contestations violentes qui accidentent, à tout moment, la vie des nations pastorales, étaient entourés d'hommes plus belliqueux encore que bergers.

Lorsque j'ai parlé, lorsque je parle de la nation ariane, de la famille ariane, je n'entends pas dire que les différents peuples qui la formaient vécussent entre eux dans des sentiments

(1) Le *Manava-Dharma-Sastra* (traduction de Haughton; Londres, 1825, in-4°, t. II) est beaucoup plus dévoué à l'idée de la monarchie absolue que les grands poèmes; cependant il n'a pas encore, sur ce sujet, les notions des Asiatiques modernes. Après avoir dit magnifiquement (chap. VII, t. VIII, 1) : « A King, even though a child, must not « be treated lightly, from an idea that he is a mere mortal : no; he is a « powerful divinty, who appears in a human shape, » verset qui, par parenthèse, pourrait bien avoir été dicté par un esprit d'opposition à des doctrines différentes et antérieures, le législateur ajoute (p. 37) : « Let the king, having risen at early dawn, respectfully attend to bra- « hmens, learned in the three Vedas, and in the sciences of ethicks; and « by their decision let him abide; » et § 54 : « The king must appoint « seven or eight ministers, who must be sworn by touching a sacred « image and the like; men whose ancestors were servants of kings; « who are versed in the holy books; who are personally braves; who « are skilled in the use of weapons et whose lineage is noble. » § 56 : « Let him perpetually consult with those ministers on peace and war, « on his forces, on his revenues, on the protection of his people, and « on the means of bestowing aptly the wealth which he has acquired. » § 57 : « Having ascertained the several opinions of his counsellors, first « apart and then collectively, let him do what is most beneficial for him « in public affairs. » § 58 : « To one learned Brahmen, distinguishde « among them all, let the king impart his momen teous counsel, rela- « ting to six principal articles. » § 59 : « To him, with full confidence, « let him intrust all transactions; and, with him, having taken his final « resolution, let him begin all his measures. »

d'affectueuse parenté (1). Le contraire est incontestable : leur état le plus ordinaire paraît avoir été l'hostilité flagrante et approuvée, et ces hommes honorables ne voyaient rien de si digne d'admiration qu'un guerrier monté sur un chariot, courant, aidé de son écuyer, épuiser ses flèches contre une tribu voisine (2). Cet écuyer, toujours présent dans les sculptures égyptiennes, assyriennes, perses, dans les poèmes grecs ou sanscrits, dans le Schah-nameh, dans les chants scandinaves et les épopées chevaleresques du moyen âge, fut aussi dans l'Inde une figure militaire d'une grande importance.

Les Arians guerroyaient donc entre eux (3), et comme ils n'étaient pas nomades (4), comme ils restaient le plus longtemps possible dans la patrie qu'ils avaient adoptée, et que leur vaillante audace en avait partout fini promptement avec la résistance des indigènes, leurs expéditions les plus fréquentes, leurs campagnes les plus longues, leurs désastres les plus complets, comme aussi leurs plus beaux triomphes, n'avaient qu'eux-mêmes pour acteurs. La vertu, c'était donc l'héroïsme du combattant, et, avant toute autre considération, la bonté, c'était la bravoure, notion que l'on retrouve, bien loin de ces temps, dans les poésies italiennes où le *buon Rinaldo* est aussi *il gran virtuoso* de l'Arioste. Les récompenses les plus éclatantes étaient assurées aux plus énergiques champions. On les nommait *çoura*, les célestes (5), parce que, s'ils tombaient dans la bataille, ils allaient habiter le Svarga, palais splendide où les recevait Indra, le roi des dieux, et cet honneur était si grand, si au-dessus de tout ce que pouvait réserver l'autre

(1) Ce serait nier l'affirmation positive des hymnes védiques. (Lassen, *Indisch. Alterthüm.*, t. I, p. 734.)

(2) Dans le Zend-Avesta, l'homme de guerre se nomme *rathâestâo*, celui qui est sur le chariot.

(3) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 617.

(4) Lassen, *ibid.*, p. 816. — Bien que pasteurs par excellence, ils n'étaient pas absolument étrangers non plus aux travaux de l'agriculture, et je serais tenté de croire que, si, dans leur première patrie, ils ne s'y adonnèrent pas davantage, c'est que le sol et le climat ne leur permettaient pas d'en tirer des avantages suffisants.

(5) *Ibid.*, p. 734.

vie, que, ni par les riches sacrifices, ni par l'étendue et la profondeur du savoir, ni par aucun moyen humain, il n'était donné à personne d'occuper au ciel la même place que les çouras. La mort reçue en combattant, tout mérite s'éclipsait devant celui-là. Mais la prérogative des guerroyeurs intrépides ne s'arrêtait même pas à ce point suprême. Il pouvait leur arriver, non pas seulement d'aller habiter, hôtes vénérés, la demeure éthérée des dieux : ils étaient en passe de détrôner les dieux mêmes, et, au sein de sa puissance, Indra, menacé sans cesse de se voir arracher le sceptre par un mortel indomptable, tremblait toujours (1).

On trouvera entre ces idées et celles de la mythologie scandinave des rapports frappants. Ce ne sont pas des rapports, c'est une identité parfaite qu'il faut constater ici entre les opinions de ces deux tribus de la famille blanche, si éloignées par les siècles et par les lieux. D'ailleurs, cette orgueilleuse conception des relations de l'homme avec les êtres surnaturels se rencontre dans les mêmes proportions grandioses chez les Grecs de l'époque héroïque. Prométhée, enlevant le feu divin, se montre plus rusé et plus prévoyant que Jupiter; Hercule arrache par la force Cerbère à l'Érèbe; Thésée fait trembler Pluton sur son trône; Ajax blesse Vénus; et Mercure, tout dieu qu'il est, n'ose se commettre avec l'indomptable courage des compagnons de Ménélas.

Le Schah-nameh montre également ses champions aux prises avec les personnages infernaux, qui succombent sous la vigueur de leurs adversaires.

Le sentiment sur lequel se base, chez tous les peuples blancs, cette exagération fanfaronne est incontestablement une idée très franche de l'excellence de la race, de sa puissance et de sa dignité. Je ne suis pas étonné de voir les nègres reconnaître si aisément la divinité des conquérants venus du nord, quand ceux-ci supposent, de bonne foi, la puissance surnaturelle communicable à leur égard, et croient pouvoir, en certains cas, et au prix de certains exploits guerriers ou mo-

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I.

raux, s'élever au lieu et place d'où les dieux les contemplent, les encouragent et les redoutent. C'est une observation qui peut se faire aisément, dans l'existence commune, que les gens sincères sont pris aisément pour ce qu'ils se donnent. A plus forte raison devait-il en être ainsi quand l'homme noir d'Assyrie et d'Égypte, dépouillé et tremblant, entendait son souverain affirmer que, s'il n'était pas encore dieu, il ne tarderait pas à le devenir. Le voyant gouverner, régir, instituer des lois, défricher des forêts, dessécher des marais, fonder des villes, en un mot, accomplir cette œuvre civilisatrice dont lui-même se reconnaissait incapable, l'homme noir disait aux siens : « Il se trompe : il ne va pas devenir dieu, il l'est déjà. » Et ils l'adoraient.

A ce sentiment exagéré de sa dignité on pourrait croire que le cœur de l'homme blanc associait quelque penchant à l'impiété. On serait dans l'erreur ; car précisément le blanc est religieux par excellence (1). Les idées théologiques le préoccupent à un très haut degré. Déjà on a vu avec quel soin il conservait les anciens souvenirs cosmogoniques, dont la tribu sémite des Hébreux abrahamides posséda, moitié par son propre fonds, moitié par transmission chamitique, les fragments les plus nombreux. La nation ariane, de son côté, prêtait son témoignage à quelques-unes des vérités de la Genèse (2). D'ailleurs, ce qu'elle cherchait surtout dans la religion, c'étaient les idées métaphysiques, les prescriptions morales. Le culte en lui-même était des plus simples.

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 755.

(2) Voici les notions cosmogoniques conservées par une des hymnes du Rigvéda : « Alors il n'y avait ni être ni non-être. Pas d'univers, « pas d'atmosphère, ni rien au-dessus ; rien, nulle part, pour le bien « de qui que ce fût, enveloppant ou enveloppé. La mort n'était pas, « ni non plus l'immortalité, ni la distinction du jour et de la nuit. Mais « CELA palpitait sans respirer, seul avec le rapport à lui-même contenu « en lui. Il n'y avait rien de plus. Tout était voilé d'obscurité et plongé « dans l'eau indiscernable. Mais cette masse ainsi voilée fut manifes- « tée par la force de la contemplation. Le désir (*kama*, l'amour) na- « quit d'abord dans son essence, et ce fut la semence originelle, créa- « trice, que les sages, qui la reconnaissaient dans leur propre cœur, « par la méditation, distinguent, au sein du néant, comme étant le

Également simple se montrait, à cette époque reculée, l'organisation du Panthéon. Quelque peu de dieux présidés par Indra dirigeaient plutôt qu'ils ne dominaient le monde (1). Les fiers Arians avaient mis le ciel en république.

Cependant ces dieux qui avaient l'honneur de dominer sur des hommes si hautains leur devaient certainement d'être dignes d'hommages. Contrairement à ce qui arriva plus tard dans l'Inde, et tout à fait en accord avec ce qu'on vit dans la Perse, et surtout dans les Grèce, ces dieux furent d'une irréprochable beauté (2). Le peuple arian voulut les avoir à son image. Comme il ne connaissait rien de supérieur à lui sur la terre, il prétendit que rien ne fût autrement parfait que lui dans le ciel; mais il fallait aux êtres surhumains qui conduisaient le monde une prérogative distincte. L'Arian la choisit dans ce qui est encore plus beau que la forme humaine à sa perfection, dans la source de la beauté, et qui semble aussi l'être de la vie : il la choisit dans la lumière et dériva le nom des êtres suprêmes de la racine *dou*, qui veut dire *éclairer ;* il leur créa donc une nature lumineuse (3). L'idée parut bonne à toute la race, et la racine choisie porta partout une majestueuse unité dans les idées religieuses des peuples blancs. Ce fut le *Dévas* des Hindous; le Ζεύς, le Θεός des Hellènes; le *Diewas* des Lithuaniens, le *Duz* gallique (4); le *Dia* des Celtes d'Irlande; le *Tyr* de l'Edda; le *Zio* du haut allemand; la *Dewana* slave; la *Diana* latine. Partout enfin où pénétra

« lien de l'Existence. » — Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 774. C'est plus profond et plus vigoureusement analysé que le langage d'Hésiode et que les chants celtiques; mais ce n'est pas différent.

(1) Un dieu antérieur à Indra paraît avoir été *Vourounas*, ou *Vouranas;* il est devenu, depuis, chez les Hindous primitifs, *Varouna*, et chez les plus anciens Grecs, *Ouranos;* « c'est physiquement le ciel qui couvre la terre. » — Eckstein, *Recherches historiques sur l'humanité primitive*, p. 1-2.

(2) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 771.

(3) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 755. — Un autre étymologiste fait dériver le mot *dou* de *dhâ*, poser, créer. (Windischmann, *Jenaïsche Litteratur-Zeitung,* juillet 1834, cité par Burnouf, *Comment. sur le Yaçna,* t. I, p. 357.)

(4) Schaffarik, *Slawische Alterth.*, t. I, p. 58.

la race blanche, et où elle domina, se retrouve ce vocable sacré, au moins à l'origine des tribus. Il s'oppose, dans les régions où existent des points de contact avec les éléments noirs, à l'*Al* des aborigènes mélaniens (1). Ce dernier représente la superstition, l'autre la pensée; l'un est l'œuvre de l'imagination en délire et courant à l'absurde, l'autre sort de la raison. Quand le *Deus* et l'*Al* se sont mêlés, ce qui a eu lieu par malheur trop souvent, il est arrivé, dans la doctrine religieuse, des confusions analogues à celles qui résultaient, pour l'organisation sociale, des mélanges de la race noire avec la blanche. L'erreur a été d'autant plus monstrueuse et dégradante, qu'*Al* l'emportait davantage dans cette union. Au contraire, le *Deus* a-t-il eu le dessus? L'erreur s'est montrée moins vile, et, dans le charme que lui prêtèrent des arts admirables et une philosophie savante, l'esprit de l'homme, s'il ne s'endormit pas sans danger, le put du moins sans honte. Le *Deus* est donc l'expression et l'objet de la plus haute vénération chez la race ariane. Exceptons-en la famille iranienne pour des causes tout à fait particulières, dont l'exposition viendra en son temps (2).

Ce fut à l'époque où les peuples arians touchaient déjà à la Sogdiane que le départ des nations helléniques rendit la confédération moins nombreuse. Les Hellènes se trouvaient en face de la route qui devait les mener à leurs destinées; s'ils avaient accompagné plus bas la descente des autres tribus,

(1) Ewald, *Gesch. des Volkes Israël*, t. I, p. 69. En Abyssinie, on ne se sert pas de cette expression. On dit *egzie* et *amlak*, qui signifient simplement *seigneur*, et qui ont probablement fait disparaître le mot primitif par suite d'une idée analogue à celle qui fait substituer aux Juifs le mot d'Adonaï à celui de Jéhovah, lorsqu'ils le rencontrent dans la lecture de la Bible. — Ewald, *Ueber die Saho-Sprache*, dans la *Zeitschrift d. d. morgenl. Gesellsch.*, t. V, p. 419.

(2) Un autre nom, donné par la race ariane à la Divinité, est le mot *Gott*, en gothique *Gouth*, qui se rapporte au grec Κεύθω, et au sanscrit *Goûddhah*. Ce mot veut dire *le Caché*. — V. Windischmann, *Fortschritt der Sprachen-Kunde*, p. 20, et Eckstein, *Recherches historiques sur l'humanité primitive*. — Burnouf incline à voir la racine de ce mot dans le sanscrit *quaddhâta*, l'Incréé. (*Comment. sur le Yaçna*, t. I, p. 554.)

ils n'auraient pas eu l'idée de remonter ensuite vers le nord-ouest. Marchant directement à l'ouest, ils auraient pris le rôle que remplirent plus tard les Iraniens. Ils n'auraient créé ni Sicyone, ni Argos, ni Athènes, ni Sparte, ni Corinthe. Ainsi je conclus qu'ils partirent à ce moment.

Je doute que cet événement soit résulté des causes qui avaient décidé l'émigration primitive des populations blanches. Le contre-coup en était déjà épuisé, car si les envahisseurs jaunes avaient poursuivi les fugitifs, on aurait vu tous les peuples blancs, arians, celtes et slaves, pour échapper à leurs atteintes, se précipiter également vers le sud et inonder cette partie du monde. Il n'en fut pas ainsi. A la même époque, à peu près, où les Arians descendaient vers la Sogdiane, les Celtes et les Slaves gravitaient dans le nord-ouest et trouvaient des routes, sinon libres, du moins assez faiblement défendues pour que le passage restât praticable. Il faut donc reconnaître que la pression qui déterminait les Hellènes à gagner vers l'ouest ne venait pas des régions supérieures : elle était causée par les congénères arians.

Ces nations, toutes également braves, étaient en froissement continuel. Les conséquences de cette situation violente amenaient la destruction des villages, le bouleversement des États et l'obligation pour les peuplades vaincues de subir le joug ou de s'enfuir. Les Hellènes, s'étant trouvés les plus faibles, prirent ce dernier parti, et, faisant leurs adieux à la contrée qu'ils ne pouvaient plus défendre contre des frères turbulents, ils montèrent sur leurs chariots, et, l'arc à la main, s'engagèrent dans les montagnes de l'ouest. Ces montagnes étaient occupées par les Sémites, qui en avaient chassé ou, du moins, asservi les Chamites, auxquels avait plus anciennement appartenu l'honneur d'en dompter les aborigènes noirs. Les Sémites, battus par les Hellènes, ne résistèrent pas à ces vaillants exilés et se renversèrent sur la Mésopotamie, et plus les Hellènes avançaient, poussés par les nations iraniennes, plus ils forçaient de populations sémitiques à se déplacer pour leur donner passage, et plus ils augmentaient l'inondation de l'ancien monde assyrien par cette race mêlée. Nous avons

déjà assisté à ce spectacle. Laissons les émigrants continuer leur voyage. On sait dans quels illustres lieux ce récit les retrouvera.

Après cette séparation, deux groupes considérables forment encore la famille ariane, les nations hindoues et les Zoroastriens. Gagnant du terrain et se considérant comme un seul peuple, ces tribus arrivèrent à la contrée du Pendjab. Elles s'y établirent dans les pâturages arrosés par le Sindh, ses cinq affluents et un septième cours d'eau difficile à reconnaître, mais qui est ou la Yamouna ou la Sarasvati (1). Ce vaste paysage et ses beautés étaient restés profondément gravés dans la mémoire des Zoroastriens Iraniens longtemps après qu'ils l'avaient quitté pour ne plus le revoir. Le Pendjab était, à leur sens, l'Inde entière : ils n'en avaient pas vu davantage. Leurs connaissances sur ce point dirigèrent celles de toutes les nations occidentales, et le Zend-Avesta, se réglant plus tard sur ce que les ancêtres avaient raconté, donnait à l'Inde la qualification de septuple.

Cette région, objet de tant de souvenirs, fut ainsi témoin du nouveau dédoublement de la famille ariane, et les clartés déjà plus vives de l'histoire (2) permettent de démêler assez bien les circonstances du débat qui en fut l'origine. Je vais raconter la plus ancienne des guerres de religion.

Le genre de piété particulier à la race blanche se révèle d'autant mieux dans sa portée raisonnante, qu'on est en situation de le mieux examiner. Après en avoir constaté des lueurs pâles, mais bien reconnaissables, chez les descendants métis des Chamites, après en avoir retrouvé de précieux fragments

(1) Lassen, *Zeitschrift der Deutsch. Morgenl. Gesellschaft*, t. II, p. 200.

(2) C'est ici que commence véritablement l'existence des peuples hindous. La philologie va les chercher avec raison dans leur berceau ethnique, au delà des montagnes du nord; mais leurs annales, mal instruites, les déclarent autochthones. Il est à croire que, dans les temps védiques, le brahmanisme n'avait pas encore imité les Chananéens, les Grecs et les peuplades d'Italie, en admettant comme sienne la tradition de la race inférieure qu'il avait subjuguée. — Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 511.

chez les familles sémitiques, on a vu plus à plein l'antique simplicité des croyances et l'importance souveraine qui leur était attribuée chez les Arians réunis dans leur première station avant l'exode des Hellènes. A ce moment le culte était simple. Il semblerait que tout, dans l'organisation sociale, fût tourné vers le côté pratique et jugé de ce point de vue. Ainsi, de même que le chef de la communauté, le juge du grand village, le viç-pati n'était qu'un magistrat électif entouré, pour tout prestige, du renom que lui donnaient sa bravoure, sa sagesse et le nombre de ses serviteurs et de ses troupeaux; de même que les guerriers, pères de famille, ne voyaient dans leurs filles que des aides utiles au labeur pastoral, chargées du soin de traire les chamelles, les vaches et les chèvres, et ne leur donnaient pas d'autre nom que celui de leur emploi; ainsi, encore, s'ils honoraient les nécessités du culte, ils n'imaginaient pas que les fonctions dussent en être remplies par des personnages spéciaux, et chacun était son propre pontife, et se jugeait les mains assez pures, le front assez haut, le cœur assez noble, l'intelligence assez éclairée, pour s'adresser sans intermédiaire à la majesté des dieux immortels (1).

Mais soit que dans la période qui s'écoula entre le départ des Grecs et l'occupation du Pendjab, la famille ariane, s'étant trouvée en long contact avec les nations aborigènes, eût déjà perdu de sa pureté et compliqué son essence physique et morale de l'adjonction d'une pensée et d'un sang étrangers; soit que les modifications survenues ne fussent que le développement naturel du génie progressif des Arians, toujours est-il que les anciennes notions sur la nature du pontificat se modifièrent insensiblement, et qu'un moment vint où les guerriers ne se crurent plus le droit ni la science de vaquer aux fonctions sacerdotales : des prêtres furent institués.

Ces nouveaux guides des consciences devinrent sur-le-champ les conseillers des rois et les modérateurs des peuples. On les appelait *purohitas*. La simplicité du culte s'altéra en-

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 795.

tre leurs mains; elle se compliqua, et l'art des sacrifices devint une science pleine d'obscurités dangereuses pour les profanes. On redouta dès lors de commettre, dans l'acte de l'adoration, des erreurs de forme qui pouvaient offenser les dieux, et, afin d'éviter ce danger, on ne se risqua plus à agir soi-même : on eut recours au seul purohita. Il est probable qu'à la pratique de la théologie et des fonctions liturgiques cet homme spécial joignit, de bonne heure, des connaissances en médecine et en chirurgie; qu'il se livra à la composition des hymnes sacrés, et qu'il se rendit triplement vénérable aux yeux des rois, des guerriers, des populations tout entières par les mérites qui éclataient en sa personne au point de vue de la religion, de la morale et de la science (1).

Tandis que le pontife se créait ainsi des fonctions sublimes et bien propres à lui concilier l'admiration et les sympathies, les hommes libres n'étaient pas sans gagner quelque chose à la perte de plusieurs de leurs anciens droits, et, tout ainsi que le purohita, en s'emparant exclusivement d'une partie de l'activité sociale, en savait extraire des merveilles que les générations antérieures n'avaient pas soupçonnées, de même le chef de famille, vacant tout entier aux soins terrestres, se perfectionnait dans les arts matériels de la vie, dans la science du gouvernement, dans celle de la guerre et dans l'aptitude aux conquêtes.

L'ambition la plus inquiète n'avait pas le temps de réfléchir à la valeur de ce qu'elle avait cédé, et d'ailleurs les conseils du purohita, non moins que ses secours, lorsque le guerrier était vaincu, ou blessé, ou malade, non moins que ses chants et ses récits, quand il était de loisir, contribuaient à l'impressionner en faveur de l'influence qu'il avait laissé naître, qu'il laissait croître à ses côtés, et à l'étourdir sur les dangers dont, pour l'avenir, elle pouvait menacer sa puissance et sa liberté.

D'ailleurs, le purohita n'était pas un être qui pût sembler redoutable. Il vivait isolé auprès des chefs assez riches ou gé-

(1) Lassen, *loc. cit.* Il est ici question de l'époque où furent composés les hymnes les plus anciens des Védas.

néreux pour entretenir sa vie simple et pacifique. Il ne portait pas les armes; il n'était pas d'une race ennemie. Sorti de la famille même du viç-pati ou de sa tribu, il était le fils, le frère, le cousin des guerriers (1). Il communiquait sa science à des disciples qui pouvaient le quitter à leur gré et reprendre l'arc et la flèche. C'était donc insensiblement et par des voies inconnues, même à ceux qui les suivaient, que le brahmanisme jetait ainsi les fondements d'une autorité qui allait devenir exorbitante.

Un des premiers pas que fit le sacerdoce dans le maniement direct des affaires temporelles, témoigne d'un grand perfectionnement politique et moral chez ces contemporains d'une époque que les érudits allemands appellent, avec une poétique justesse, la *grise antériorité des temps* (2). Les viç-pati comprirent qu'il serait bon de ne plus être pour leurs administrés, qui, insensiblement, devenaient leurs sujets, les produits irréguliers de la ruse ou de la violence heureuse. On voulut qu'une consécration supérieure à l'élection populaire investît les pasteurs des peuples de droits particuliers au respect, et on imagina de faire dépendre la légitimité de leur caractère d'une espèce de sacre administré par les purohitas (3). Dès lors l'importance des rois s'accrut sans doute, car ils étaient devenus participants à la nature des choses saintes, même sans avoir encore détrôné un dieu. Mais le pouvoir mondain du sacerdoce fut également fondé, et l'on devine maintenant ce qu'il va devenir entre les mains d'hommes éclairés, pacifiques, d'une redoutable énergie dans le bien, et qui, sachant que, pour une nation dévouée, corps et âme, à l'admiration de la bravoure, aucun prétexte, si sacré fût-il, ne pouvait couvrir le soupçon d'être lâche, commençaient déjà à pratiquer des doctrines austères d'abstinences intrépides et de renoncements obstinés. Cet esprit de pénitence devait

(1) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 812.
(2) Die graue Vorzeit.
(3) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 812. La consécration royale, dont il est si fort question dans le Ramayana, a encore été pratiquée dans les temps modernes. W. v. Schlegel, *Indische Bibliothek*, t. I, p. 430.

aboutir, un jour, à des mutilations effrénées, à des supplices absurdes, également révoltants pour le cœur et pour la raison. Les purohitas n'en étaient pas là encore. Prêtres d'une nation blanche, ils ne songeaient même pas à de pareilles énormités.

La puissance sacerdotale était désormais assise sur des bases solides. Le pouvoir séculier, fier d'en obtenir sa consécration et de s'appuyer sur elle, servait volontiers ses développements. Bientôt il put s'apercevoir que ce qui se demande se refuse aussi. Tous les rois ne furent pas également bien reçus des maîtres des sacrifices, et il suffit de quelques rencontres où la fermeté de ceux-ci se trouva d'accord avec les sentiments des peuples, il suffit que certains d'entre eux périssent martyrs de leur résistance aux vœux d'un usurpateur, pour que l'opinion publique, frappée de reconnaissance et d'admiration, fît aux purohitas réunis un pont vers les plus hautes entreprises.

Ils acceptèrent le rôle éminent qui leur était attribué. Cependant je ne crois ni à la prédominance des calculs égoïstes dans la politique d'une classe entière, ni aux grands résultats amenés par de petites causes. Quand une révolution durable se produit au sein des sociétés, c'est que les passions des triomphateurs ont pour rebondir un sol plus ferme que des intérêts personnels, sans quoi elles rasent la terre et ne montent à rien. Le fait d'où le sacerdoce arian s'avisa de faire jaillir ses destinées, loin d'être misérable ou ridicule, devait, au contraire, lui gagner les sympathies intimes du génie de la race, et l'observation qu'en firent les prêtres de cette époque antique accuse, chez eux, une rare aptitude à la science du gouvernement, en même temps qu'un esprit subtil, savant, combinateur et logique jusqu'à la rage.

Voici ce dont s'aperçurent ces philosophes, et ce qu'ensuite imagina leur prévoyance. Ils considérèrent que les nations arianes se trouvaient entourées de peuplades noires dont les multitudes s'étendaient à tous les coins de l'horizon et dépassaient de beaucoup par le nombre les tribus de race blanche établies sur le territoire des Sept-Fleuves, et déjà descendues jusqu'à l'embouchure de l'Indus. Ils virent, en outre, qu'au milieu des Arians vivaient, soumises et paisibles, d'autres populations

aborigènes qui ne laissaient pas que de former encore une masse considérable, et qui avaient déjà commencé à se mêler à certaines familles, probablement les plus pauvres, les moins illustres, les moins fières de la nation conquérante. Ils remarquèrent sans peine combien les mulâtres étaient inférieurs en beauté, en intelligence, en courage à leurs parents blancs; et surtout ils eurent à réfléchir aux conséquences que pouvait amener, pour la domination des Arians, une influence exercée par les individualités métisses sur les populations noires soumises ou indépendantes. Peut-être avaient-ils sous les yeux l'expérience de quelques accessions fortuites de sang-mêlés à la dignité royale.

Guidés par le désir de conserver le souverain pouvoir à la race blanche, ils imaginèrent un état social hiérarchisé suivant le degré d'élévation d'intelligence. Ils prétendirent confier aux plus sages et aux plus habiles la conduite suprême du gouvernement. A ceux dont l'esprit était moins élevé, mais le bras vigoureux, le cœur avide d'émotions guerrières, l'imagination sensible aux excitations de l'honneur, ils remirent le soin de défendre la chose publique. Aux hommes d'humeur douce, curieux de travaux paisibles, peu disposés aux fatigues de la guerre, ils se piquèrent de trouver un emploi convenable en les conviant à nourrir l'État par l'agriculture, à l'enrichir par le commerce et l'industrie. Puis, du grand nombre de ceux dont le cerveau n'était éclairé que de lueurs incomplètes, de tous ceux qui n'avaient pas l'âme prête à subir, sans faiblesse, le choc du danger, des gens trop pauvres pour vivre libres, ils composèrent un amalgame sur lequel ils jetèrent le niveau d'une égale infériorité, et décidèrent que cette classe humble gagnerait sa subsistance en remplissant ces fonctions pénibles ou même humiliantes qui sont cependant nécessaires dans les sociétés établies.

Le problème avait trouvé sa solution idéale, et personne ne peut refuser son approbation à un corps social ainsi organisé qu'il est gouverné par la raison et servi par l'inintelligence. La grande difficulté, c'est de faire passer un projet abstrait de cette espèce dans le moule d'une réalisation pratique. Tous les

théoriciens du monde occidental y ont échoué : les purohitas crurent avoir trouvé le sûr moyen d'y réussir.

Partant de cette observation établie, pour eux, sur des preuves irréfragables, que toute supériorité était du côté des Arians, toute faiblesse, toute incapacité du côté des noirs, ils admirent, comme conséquence logique, que la proportion de valeur intrinsèque chez tous les hommes était en raison directe de la pureté du sang, et ils fondèrent leurs catégories sur ce principe.

Ces catégories, ils les appelèrent *varna*, qui signifiait *couleur*, et qui, depuis lors, a pris la signification de *caste* (1).

Pour former la première *caste*, ils réunirent les familles des purohitas en qui éclatait quelque mérite, telles que celles des Gautama, des Bhrigou, des Atri (2), célèbres par leurs chants liturgiques, transmis héréditairement comme une propriété précieuse. Ils supposèrent que le sang de ces familles recommandables était plus arian, plus pur que celui de toutes les autres.

A cette classe, à cette *varna*, à cette *couleur* blanche par excellence, ils attribuèrent non pas d'abord le droit de gouverner, résultat définitif qui ne pouvait être que l'œuvre du temps, mais du moins le principe de ce droit et tout ce qui pouvait y conduire, c'est-à-dire le monopole des fonctions sacerdotales, la consécration royale qn'ils possédaient déjà, la propriété des chants religieux, le pouvoir de les composer, de les interpréter et d'en communiquer la science; enfin ils se déclarèrent, eux-mêmes, personnages sacrés, inviolables; ils se refusèrent aux emplois militaires, s'entourèrent d'un loisir nécessaire, et se vouèrent à la méditation, à l'étude, à toutes les sciences de l'esprit, ce qui n'excluait ni l'aptitude ni la science politiques (3).

(1) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 514. En kawi, *varna* a gardé son sens primitif et n'a pas acquis le sens dérivé. — Voir W. v. Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache*, t. I, p. 83.

(2) Lassen, *ouvr. cité*, p. 804.

(3) Lassen, *Indisch. Alterthüm.*, t. I, p. 804 et pass. — Burnouf, *Introduction à l'hist. du bouddhisme indien*, t. I, p. 141. Le trait essentiel des brahmanes est de pouvoir lire les mantrâs. — Lassen, *ouvr. cité*, p. 806. L'aumône, jadis facultative, est aujourd'hui obliga-

Immédiatement au-dessous d'eux, ils placèrent la catégorie des rois alors existants avec leurs familles. En exclure aucun, c'eût été donner un démenti à la valeur de la consécration, et, en même temps, créer à l'organisation naissante des hostilités trop redoutables. A côté des rois, ils placèrent les guerriers les plus éminents, tous les hommes distingués par leur influence et leurs richesses, et ils supposèrent, plus ou moins justement, que cette classe, cette *varna*, cette *couleur*, était déjà moins franchement blanche que la leur, avait déjà contracté un certain mélange avec le sang aborigène, ou bien que, égale en pureté, tout aussi fidèle à la souche ariane, elle ne méritait néanmoins que le second rang, par la supériorité de la vocation intellectuelle et religieuse sur la vigueur physique. C'était une race grande, noble, illustre, que celle qui pouvait accepter une telle doctrine. Aux membres de la caste militaire, les purohitas donnèrent le nom de *kschattryas* ou *hommes forts*. Ils leur firent un devoir religieux de l'exercice des armes, de la science stratégique, et, tout en leur concédant le gouvernement des peuples, sous la réserve de la consécration religieuse, ils s'appuyèrent sur le sentiment public, imbu des doctrines libres de la race, pour leur refuser la puissance absolue (1).

toire à l'égard des brahmanes. Le bien qui est fait à un homme de caste ordinaire acquiert un mérite simple; à un membre de la caste sacerdotale, un mérite double; à un étudiant des Védas, le mérite se multiplie par cent mille, et si c'est d'un ascète qu'il s'agit, alors il devient incommensurable.

(1) Rien d'admirable comme les prescriptions que le *Manava-Dharma-Sastra* (traduction de Haughton, Londres, 1825, in-4°, t. II) adresse à la caste militaire et compile probablement de règlements plus anciens. Je ne puis résister au plaisir de traduire cette page, animée du plus pur esprit chevaleresque. Chap. XII, § 88 : « Ne jamais quitter le combat, protéger le peuple et honorer les prêtres, tel est le suprême « devoir des rois, celui qui assure leur félicité. » § 89 : « Ces maîtres du « monde, qui, ardents à s'entre-défaire, déploient leur vigueur dans la « bataille sans jamais tourner le visage, montent, après leur mort, directement au ciel. » § 90 : « Que nul homme, en combattant, ne frappe « son ennemi avec des armes pointues emmanchées de bois, ni avec « des flèches méchamment barbelées, ni avec des traits empoisonnés, « ni avec des dards de feu. » § 91 : « Que, monté sur un char ou chevau-

Ils déclarèrent que chaque *varna* conférait à ses membres des priviléges inaliénables, devant lesquels la volonté royale expirait. Il était défendu au souverain d'empiéter sur les droits des prêtres. Il ne lui était pas moins interdit d'attenter à ceux des kschattryas ou des castes inférieures (1). Le monarque fut entouré d'un certain nombre de ministres ou de conseillers, sans le concours desquels il ne pouvait agir et qui appartenaient aussi bien à la classe des purohitas qu'à celle des guerriers (2).

Les constituants firent plus. Au nom des lois religieuses, ils prescrivirent aux rois une certaine conduite dans la vie intérieure. Ils réglèrent jusqu'à la nourriture et proscrivirent, de la manière la plus énergique, et sous des peines temporelles et spirituelles, toute infraction à leurs mandements. Leur chef-d'œuvre, à mon avis, à l'encontre des kschattryas et de la caste qui va suivre, est d'avoir su se départir de la rigueur des classifications pour ne pas monopoliser absolument les choses de l'intelligence dans le sein de leur confrérie. Ils comprirent, sans doute, que l'instruction ne peut être refusée à qui est capable de l'acquérir, de même qu'on la permet sans ré-

« chant un coursier, il n'attaque pas un ennemi à pied, ni un homme « efféminé, ni celui qui demande la vie à mains jointes, ni celui dont « la chevelure dénouée couvre la vue, ni celui qui, épuisé de fatigue, « s'est assis sur la terre, ni celui qui dit : Je suis ton captif. » § 92 : « Ni celui qui dort, ni celui qui a perdu sa cotte de mailles, ni celui « qui est nu ; ni celui qui est désarmé, ni celui qui est spectateur et non « acteur dans le combat, ni celui qui est aux prises avec un autre. » § 93 : « Ayant toujours présent à l'esprit le devoir des Arians, des hom- « mes honorables, qu'il ne tue jamais quelqu'un qui a rompu son arme, « ni celui qui pleure pour un chagrin particulier, ni celui qui a été « blessé grièvement, ni celui qui a peur, ni celui qui tourne le dos. » § 98 : « Telle est la loi antique et irréprochable des guerriers. De cette loi, « nul roi ne doit jamais se départir, quand il attaque ses ennemis dans « la bataille. »

(1) *Manava-Dharma-Sastra*, chap. VII, § 123 : Since the servants of « the king, whom he has appointed guardians of districts, are gene- « rally knaves, who seize what belongs to other men, from such kna- « ves let him defend his people. » Cet article fut inspiré, selon toute vraisemblance, par la féodalité des kschattryas.

(2) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 805.

sultat aux intelligences mal créées pour la recevoir; puis, que si le savoir est une force et exerce un prestige, c'est à la condition d'avoir des spectateurs qui se peuvent faire, par eux-mêmes, une idée juste de son mérite, et qui, pour être en état d'en apprécier la valeur, doivent au moins avoir approché les lèvres de sa coupe.

Loin donc de défendre l'instruction aux kschattryas, les purohitas la leur recommandèrent, leur permirent la lecture des livres sacrés, les engagèrent à se les faire expliquer, et les virent avec complaisance s'adonner aux connaissances laïques, telles que la poésie, l'histoire et l'astronomie. Ils formaient ainsi, autour d'eux, une classe militaire intelligente autant que brave, et qui, si elle pouvait un jour trouver, dans l'éveil de ses idées, des excitations à combattre les progrès du sacerdoce, n'y rencontrait pas moins de motifs d'en être séduite, d'y sourire et de les favoriser au nom de cette sympathie instinctive que l'esprit inspire à l'esprit et le talent au talent. Toutefois, il ne faut pas se le dissimuler : quelles que fussent les dispositions intimes des kschattryas, l'intérêt général de leur caste et la nature des choses en faisaient pour les novateurs religieux une terrible pierre d'achoppement, et un danger devait tôt ou tard se montrer de ce côté-là.

Il n'en était pas de même de la *varna* qui venait après la caste guerrière. Ce fut celle des *vayçias,* supposés moins blancs que les deux catégories sociales supérieures, et qui, probablement aussi, étaient moins riches et moins influents dans la société. Toutefois, leur parenté avec les deux hautes castes étant encore évidente et indiscutable, le nouveau système les considéra comme des hommes d'élite, des hommes deux fois nés (*dvidja*), expression consacrée pour représenter l'excellence de la race vis-à-vis des populations aborigènes (1), et on en forma le peuple, le gros de la nation proprement dite, au-dessus duquel étaient les prêtres et les soldats, et ce fut pour cette raison que le nom d'Arians, abandonné par les kschattryas, comme par les purohitas, plus fiers, les uns de

(1) Lassen, *ouvr. cité,* t. I, p. 818.

leur titre de *forts*, les autres de la qualification nouvellement prise de *brahmanes*, resta le partage de la troisième caste.

La loi de Manou, postérieure, du reste, dans sa forme actuelle, à l'époque en question, établit, d'après des autorités plus anciennes qu'elle-même, le cercle d'action où devait s'écouler l'existence des vayçias. On leur confia le soin du bétail. Le raffinement déjà considérable des mœurs ne permettait plus aux hautes classes de s'en occuper, comme avaient fait les ancêtres. Les vayçias firent le négoce, prêtèrent de l'argent à intérêt et cultivèrent la terre (1). Appelés à concentrer ainsi dans leurs mains les plus grandes richesses, on leur commanda l'aumône et les sacrifices aux dieux. A eux aussi on permit de lire ou de se faire lire les Védas (2), et, afin d'assurer à leur caractère pacifique la tranquille jouissanee des humbles, prosaïques mais fructueux avantages qui leur étaient concédés, il fut sévèrement interdit aux brahmanes comme aux kschattryas d'empiéter sur leurs attributions, de se mêler à leurs travaux et d'obtenir soit un épi de blé, soit un objet fabriqué, autrement que par leur intermédiaire. Ainsi, dès l'antiquité la plus haute, la civilisation ariane de l'Inde asseyait ses travaux sur l'existence d'une nombreuse bourgeoisie, fortement organisée et défendue, dans l'exercice de droits considérables, par toute la puissance des prescriptions religieuses (3). On remarquera encore que, non moins que les kschattryas, cette classe était admise aux études intellectuelles, et que ses

(1) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 817.

(2) *Manava-Dharma-Sastra*, chap. x, § 1 : « Let the three twice-« born classes, remaining firm in their several duties, carefully read « the Veda; but a brahmen must explain it to them, not a man of the « other two classes : this is an established rule. » — Chap. x, § 79 : « The means of subsistence peculiar to..... the vaisya (are), merchan-« dize, attending on cattle and agriculture; but, with a view to the « next life; the duties..... are almsgiving, reading, sacrificing. »

(3) L'importance de cette caste et l'influence extralégale qu'elle était capable d'exercer n'échappèrent pas du tout aux législateurs de l'Inde. Je lis dans le *Manava-Dharma-Sastra*, ch. VIII, § 418 : « With vigilant « care should the king exert himself in compelling merchant and me-« chanicks to perform their respective duties; *for, when such men « swerve from their duty, they throw this world in confusion.* »

habitudes, plus paisibles, plus casanières que celles des guerriers, tendaient à l'en faire profiter davantage.

Avec ces trois hautes castes, la société hindoue, dans son idéal, était complète. En dehors de leur cercle, plus d'Arians, plus d'hommes deux fois nés. Cependant, il fallait tenir compte des aborigènes, qui, soumis depuis plus ou moins longtemps et peut-être un peu apparentés au sang des vainqueurs, vivaient obscurément au bas de l'échelle sociale. On ne pouvait repousser absolument ces hommes attachés à leurs vainqueurs et ne recevant que d'eux leur subsistance, sans se jeter, avec une barbare imprudence, dans des périls inutiles. D'ailleurs, par ce qui se passa ensuite, il est fort probable que les brahmanes avaient déjà senti combien il serait contraire à leurs véritables intérêts de rompre avec ces multitudes noires qui, si elles ne leur rendaient pas les honneurs délicats et raisonnés des autres castes, les entouraient d'une admiration plus aveugle et les servaient avec un fanatisme plus dévoué. L'esprit mélanien se retrouvait là bien entier. Le brahmane, prêtre pour les kschattryas et les vayçias, était dieu pour la foule noire. On ne se brouille pas de gaieté de cœur avec de si chauds amis, et surtout quand il n'est pas besoin de faire beaucoup pour se les conserver.

Les brahmanes composèrent une quatrième caste de toute cette population de manœuvres, d'ouvriers, de paysans et de vagabonds. Ce fut celle des *çoudras* ou des *dazas*, des *serviteurs*, qui reçut le monopole de tous les emplois serviles. Il fut rigoureusement défendu de les maltraiter, et on les soumit à un état de tutelle éternelle, mais avec l'obligation, pour les hautes classes, de les régir doucement et de les garder de la famine et des autres effets de la misère. La lecture des livres sacrés leur fut interdite; ils ne furent pas considérés comme purs, et rien de plus juste, car ils n'étaient pas Arians (1).

Après avoir ainsi distribué leurs catégories, les inventeurs du système des castes en fondèrent la perpétuité, en décrétant que chaque situation serait héréditaire, qu'on ne ferait partie

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 817 et pass.

d'une varna qu'à la condition d'être né de père et de mère y appartenant l'un et l'autre (1). Ce ne fut pas encore assez. De même que les rois ne pouvaient gouverner sans avoir obtenu la consécration brahmanique, de même nul ne fut admis à la jouissance des privilèges de sa caste avant d'avoir accompli, avec l'assentiment sacerdotal, les cérémonies particulières de l'accession (2).

Les gens oublieux de ces formalités obligées étaient exclus de la société hindoue (3). Impurs, fussent-ils nés brahmanes de père et de mère, on les appelait *vratyas* (4), *brigands*, *pillards*, *assassins*, et il est bien probable que, pour vivre, ces rebuts de la loi étaient souvent contraints de s'armer con-

(1) Burnouf, *Introduct. à l'histoire du bouddh. indien*, t. I, p. 155. — *Manava-Dharma-Sastra*, chap. x, § 5 : « In all classes they, and « they only, who are born, in a direct order, of wives equal in clas- « ses and virgins at the time of marriage, are to be considered as the « same in class with their fathers. »

(2) *Manava-Dharma-Sastra*, chap. II, § 26 : « With auspicious acts « prescribed by the veda, must ceremonies over conception and so « forth, be duly performed, which purify the bodies of the three clas- « ses in this life, and qualify them for the next. » Ainsi ce n'était pas seulement pour le bonheur de cette vie qu'il était nécessaire de se pourvoir de la consécration de sa caste, c'était encore pour assurer le sort ultérieur dans l'autre. Puis les cérémonies commençaient dès le moment présumé de la conception. C'était, à proprement parler, celles qui constituaient l'Hindou, indépendamment de l'idée de caste. Cette seconde condition était remplie d'une manière plus complète quelques années après. Chap. II, p. 37 : « Should a brahmen, or his « father for him, be desirous of his advancement in sacred know- « ledge; a cshatriya, of extending his power; or a vaisya of engaging « in mercantile business; the investiture may be made in the fifth, « sixth or eighth year respectively. »

(3) *Manava-Dharma-Sastra*, ch. II, § 38 : « The ceremony of the in- « vestiture hallowed by the gayatri must not be delayed, in the case of « a priest, beyond the sixteenth year, nor in that of a soldier, beyond « the twenty second; nor in that of a merchant, beyond the twenty « fourth. » § 39 : « After that, all youths of these three classes, who have « not been invested at the proper time, become *vratyas*, or outcasts, « degraded from the gayatri, and contemned by the virtuous. »

(4) Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 821. *Vrâta* signifie une horde vivant de pillage et formée de gens de toute origine.

tre elle. Ils formèrent la base de tribus nombreuses qui devinrent étrangères à la nationalité hindoue.

Telle est la classification sur laquelle les successeurs des purohitas imaginèrent de construire leur état social. Avant d'en juger les conséquences et le succès, avant, surtout, de nous arrêter devant la subtilité, les ressources inouïes, l'énergie soutenue, l'irrésistible patience employées par les brahmanes pour défendre leur ouvrage, il est indispensable de l'envisager à un point de vue général.

Au point de vue ethnographique, le système avait pour premier et grand tort de reposer sur une fiction. Les brahmanes n'étaient pas et ne pouvaient être les plus authentiques Arians, à l'exclusion de telles familles de kschattryas et de vayçias dont la pureté n'était peut-être pas contestable, mais qui, par la position qu'elles occupaient dans la société, la mesure de leurs ressources, se voyaient forcément désignées pour tenir tel rang et non tel autre. Je suppose, d'autre part, que les illustres races des Gautama et des Atri aient compté dans leur arbre généalogique plusieurs aïeules issues de pères guerriers à une époque où ces alliances étaient légales, et que, de plus, ces aïeules aient eu, dans leur sang, une quantité plus ou moins grande d'alliage mélanien : voilà les Gautama, voilà les Atri reconnus métis. En sont-ils moins possesseurs des hymnes sacrés composés par leurs ancêtres? Ne remplissent-ils pas auprès de rois puissants les fonctions de sacerdoces révérés? Puissants! ne le sont-ils pas eux-mêmes? Ils comptent parmi les coryphées du nouveau parti, et il ne faut pas s'attendre à ce que, faisant un retour sur leur propre extraction, dont peut-être, d'ailleurs, ils ignorent le vice, ils s'excluent volontairement de la caste suprême.

Toutefois, s'il s'agissait de n'examiner les choses qu'à travers les notions hindoues, on pourrait répondre qu'aussitôt que, par des mariages exclusifs, les races spéciales des brahmanes, des kschattryas, des vayçias eurent été fixées, la gradation, d'abord supposée, quant à la pureté relative, devint bientôt réelle: que les brahmanes se trouvèrent être plus blancs que les kschattryas, ceux-ci que les hommes de la

troisième classe, qui, à leur tour, dominèrent, en ce point, ceux de la quatrième, presque complètement noirs. En admettant cette façon de raisonner, il n'en est pas moins vrai que les brahmanes eux-mêmes n'étaient plus des blancs parfaits et sans mélange. En face du reste de l'espèce, vis-à-vis des Celtes, vis-à-vis des Slaves, et plus encore des autres membres de la famille ariane, les Iraniens et les Sarmates, ils avaient adopté, dès lors, une nationalité spéciale et étaient devenus distincts de la souche commune. Supérieurs en illustration au reste des tribus blanches contemporaines, ils étaient inférieurs au type primitif et n'en possédaient plus l'énergie ancienne.

Plusieurs des facultés de la race noire avaient commencé à déteindre sur eux. On ne leur reconnaît plus cette rectitude de jugement, cette froideur de raison, patrimoine de l'espèce blanche, dans sa pureté, et l'on s'aperçoit, à la grandeur même des plans de leur société, que l'imagination tenait désormais une grande place dans leurs calculs et exerçait une influence dominante sur la combinaison de leurs idées. Comme élan d'intelligence, ouverture de vue, envergure de génie, ils avaient gagné. Ils avaient gagné par l'adoucissement de leurs premiers instincts, devenus moins rêches et plus souples. Mais en tant que métis, je ne leur trouve plus qu'un diminutif des vertus souveraines, et si les brahmanes se présentent ainsi déchus, à plus forte raison les kschattryas et, à un degré plus grand encore, les vayçias étaient ce qu'on peut appeler dégénérés des mérites fondamentaux. Nous avons observé en Égypte que le premier effet, et le plus général, de l'immixtion du sang noir est d'efféminer le naturel. Cette mollesse ne fait pas des êtres dénués de courage; cependant elle altère et passionne la vigueur calme, et on pourrait dire compacte, apanage du plus excellent des types. Les Chamites ne tombent sous l'observation qu'à un moment où ils ont trop perdu les caractères spéciaux de leur origine paternelle, et l'on ne saurait baser sur eux une démonstration exacte. Néanmoins, dans la langueur mêlée de férocité où nous les avons vus plongés, on reconnaît un point où sont arrivées aujourd'hui les classes eth-

niquement correspondantes de la nation hindoue. On est donc en droit de supposer que, dans leurs commencements, les Chamites ont eu aussi une période comparable à celle de la caste brahmanique à ses débuts. Pour les Sémites, dont on découvre mieux le principe, un tel rapprochement ne laisse rien à désirer. Ainsi toutes les expériences envisagées jusqu'ici donnent ce résultat identique : le mélange avec l'espèce noire, lorsqu'il est léger, développe l'intelligence chez la race blanche, en tant qu'il la tourne vers l'imagination, la rend plus artiste, lui prête des ailes plus vastes; en même temps, il désarme sa raison, diminue l'intensité de ses facultés pratiques, porte un coup irrémédiable à son activité et à sa force physique, et enlève aussi, presque toujours, au groupe issu de cet hymen le pouvoir et le droit, sinon de briller beaucoup plus que l'espèce blanche et de penser plus profondément, du moins de lutter avec elle de patience, de fermeté et de sagacité. Je conclus que les brahmanes, s'étant engagés, avant la formation des castes, dans quelques mélanges mélaniens, étaient ainsi préparés pour la défaite, quand viendrait le jour de lutter avec des races demeurées plus blanches.

Ces réserves faites, si l'on consent à ne plus envisager les nations hindoues qu'en elles-mêmes, l'admiration pour les législateurs doit être sans réserve. En face des castes normales et des populations décastées qui les entourent, ils paraissent vraiment sublimes. Il ne sera que trop facile de reconnaître plus tard combien, avec le cours des temps et la perversion inévitable des types sans cesse grandissant malgré tous les efforts, les brahmanes ont dégénéré; mais jamais les voyageurs, les administrateurs anglais, les érudits qui ont consacré leurs veilles à l'étude de la grande péninsule asiatique, n'ont hésité à reconnaître que, au sein de la société hindoue, la caste des brahmanes conserve une supériorité imperturbable sur tout ce qui vit autour d'elle. Aujourd'hui, souillée par les alliages qui faisaient tant d'horreur à ses premiers pères, elle montre cependant, au milieu de son peuple, un degré de pureté physique dont rien n'approche. C'est chez elle seule que l'on retrouve encore le goût de l'étude, la vénération des monuments

écrits, la science de la langue sacrée; et le mérite de ses membres comme théologiens et grammairiens est assez véritable pour que les Colebrooke, les Wilson et d'autres indianistes justement admirés aient à se féliciter d'avoir recouru à leurs lumières. Le gouvernement britannique leur a même confié une partie importante de l'enseignement au collège de Fort-William. Ce reflet de l'ancienne gloire est bien terne, sans doute. Ce n'est qu'un écho, et cet écho va de plus en plus s'affaiblissant, à mesure qu'augmente la désorganisation sociale dans l'Inde. Pourtant le système hiérarchique inventé par les antiques purohitas est resté debout tout entier. On peut l'étudier bien complet dans toutes ses parties, et pour être amené à lui rendre, sans nul regret, l'honneur qui lui est dû, il suffit de calculer à peu près depuis combien de temps il dure.

L'ère de Kali remonte à l'an 3102 avant J.-C., et on ne la fait commencer pourtant qu'après les grandes guerres héroïques des Kouravas et des Pandavas (1). Or, à cette époque, si le brahmanisme n'avait pas encore atteint tous ses développements, il existait dans ses points principaux. Le plan des castes était, sinon rigoureusement fermé, du moins tracé, et la période des purohitas dépassée depuis longtemps. Malheureusement le chiffre de 3,102 ans a quelque chose de si énorme (2) que je ne veux pas trop presser la conviction sur ce point, et je me tourne d'un autre côté.

L'ère kachemyrienne commence un peu plus modestement, 2.448 ans avant J.-C. On la dit également postérieure à la grande guerre héroïque; par conséquent, elle laisse un intervalle de 654 ans entre son début et l'ère de Kali.

Tout incertaines que soient ces deux dates, si l'on en veut chercher de plus récentes, on n'en trouve pas, et à mesure que l'on avance, la clarté historique, devenant plus intense, ne permet pas de douter qu'on ne s'éloigne de l'objet cherché.

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 507 et pass.

(2) Si l'on admet un jour, couramment, les dates extraordinaires de l'histoire égyptienne, il faudra bien s'accommoder de calculs plus lointains encore pour les faits brahmaniques.

Ainsi, après une lacune, à la vérité assez longue, au XIVe siècle avant J.-C., on trouve le brahmanisme parfaitement assis et organisé, les écrits liturgiques fixés et le calendrier védique établi; il est donc impossible de descendre plus bas.

Nous avons trouvé l'ère de Kali trop exagérée : n'en parlons pas. Diminuons le nombre des années qu'elle réclame et rabattons-nous à l'ère kachemyrienne. On ne peut descendre davantage sans rendre toute chronologie égyptienne impossible. A mon sens même, c'est beaucoup trop concéder au doute. Mais, pour ce dont il est question ici, je m'en contente. Ne considérons même pas que le brahmanisme existait visiblement longtemps avant cette époque et concluons que, de l'an 2,448 avant J.-C. à l'an du Seigneur 1852, il s'est écoulé 4,300 ans, que l'organisation brahmanique vit toujours, qu'elle est aujourd'hui dans un état comparable à la situation des Égyptiens sous les Ptolémées du IIIe siècle avant notre ère, et à celle de la première civilisation assyrienne à différentes époques, entre autres au VIIe siècle. Ainsi, en se montrant généreux envers la civilisation égyptienne, en lui accordant, ce que je ne fais pas pour celle des brahmanes, toute la période antérieure à la migration et toute celle de ses débuts avant Ménès, elle aura duré depuis l'an 2448 jusqu'à l'an 300 avant J.-C., c'est-à-dire 2,148. Quant à la civilisation assyrienne, en reculant son point de départ aussi haut que l'on voudra, comme on ne peut le faire antérieur de beaucoup de siècles à l'ère kachemyrienne, il s'ensuit qu'il n'en faut pas même parler : elle s'arrête trop loin du but.

L'organisation égyptienne reste le seul terme de comparaison, et elle est en arrière, sur le type d'où elle a tiré sa vie, de 2,152 ans. Je n'ai pas besoin de confesser tout ce qu'il y a d'arbitraire dans ce calcul : on s'en aperçoit de reste. Seulement, il ne faut pas oublier que cet arbitraire a pour effet de rabaisser d'une manière énorme le chiffre des années de l'existence brahmanique; que j'y suppose bien bénévolement l'organisation des castes contemporaines de l'ère de Kachemyr; qu'avec une facilité non moins exagérée j'admets, contre toute vraisemblance, un synchronisme parfait entre les premiers

développements du brahmanisme et la naissance de la civilisation dans la vallée du Nil, et enfin que je reporte au IIIe siècle avant J.-C., époque où les véritables Égyptiens ne comptaient, pour ainsi dire, plus, la comparaison que j'en fais avec les brahmanes actuels, ce qui procure peu d'honneur à ces derniers. J'ai cru, toutefois, devoir cet hommage au siècle où naquit Manéthon. Ainsi, il est bien entendu qu'en ne faisant vivre la société hindoue que 2,500 ans de plus que celle d'Assyrie, et 2,000 ans de plus que celle d'Égypte, je la calomnie, je rabaisse sa longévité d'un bon nombre de siècles. Toutefois je persiste, parce que les chiffres incomplets qui me sont là entre les mains me permettent encore d'établir le raisonnement qui suit :

Trois sociétés étant données, elles se perpétuent dans la mesure où se maintient le principe blanc qui fait également leur base.

La société assyrienne, incessamment renouvelée au moyen d'affluents médiocrement purs, a déployé une extrême intensité de vie, a témoigné d'une activité en quelque sorte convulsive. Puis, assaillie par trop d'éléments mélaniens et livrée à des luttes ethniques perpétuelles, la lumière qu'elle projetait a été perpétuellement syncopée, a sans cesse changé de direction, de formes et de couleurs, jusqu'au jour où la race ariane-médique est venue lui donner une nouvelle nature. Voilà le sort d'une société très mélangée : c'est d'abord l'agitation extrême, ensuite la torpeur morbide, enfin la mort.

L'Égypte offre un terme moyen, parce que l'organisation de ce pays se tenait dans les demi-mesures. Le système des castes n'y exerçait qu'une influence ethnique très restreinte, car il était incomplètement appliqué, les alliances hétérogènes étant restées possibles. Probablement, le noyau arian s'était senti trop faible pour commander absolument et il s'était rabattu à des transactions avec l'espèce noire. Il reçut le juste loyer de cette modération. Plus vivace que l'organisation assyrienne, surtout plus logique, plus compact, moins fragile et moins variable, il eut une existence effacée, mêlée à moins d'affaires, moins influente sur l'histoire générale, mais plus honorable et plus longue de beaucoup.

Voici maintenant le troisième terme de l'observation : c'est l'Inde. Point de compromis avoué avec la race étrangère, une pureté supérieure; les brahmanes en jouissent d'abord, les kschattryas ensuite. Les vayçias et même les çoudras conservent la nationalité première d'une manière relative. Chaque caste équilibre, vis-à-vis de l'autre, sa valeur ethnique particulière. Les degrés se consolident et se maintiennent. La société élargit ses bases, et, pareille aux végétaux de ce climat torride, pousse, de toutes parts, la plus luxuriante végétation. Quand la science européenne ne connaissait que la lisière du monde oriental, son admiration pour la civilisation antique faisait des Phéniciens et des hommes de l'Égypte et de l'Assyrie autant de personnages d'une nature titanique. Elle leur attribuait la possession de toutes les gloires du passé. En considérant les pyramides, on s'étonnait qu'il eût pu exister des créatures capables de si vastes travaux. Mais depuis que nos pas se sont risqués plus loin et que, sur les rives du Gange, nous voyons ce que l'Inde a été dans les temps antiques, pendant des séries infinies de siècles, notre enthousiasme se déplace, passe le Nil, passe l'Euphrate, et va se prendre aux merveilles accomplies entre l'Indus et le cours inférieur du Brahmapoutra. C'est là que le génie humain a vraiment créé, dans tous les genres, des prodiges qui étonnent l'esprit. C'est là que la philosophie et la poésie ont leur apogée, et que la vigoureuse et intelligente bourgeoisie des vayçias a longtemps attiré et absorbé tout ce que le monde ancien possédait de richesses en or, en argent, en matières précieuses. Le résultat général de l'organisation brahmanique fut supérieur encore aux détails de l'œuvre. Il en sortit une société presque immortelle par rapport à la durée de toutes les autres. Elle avait deux périls à redouter, et seulement deux : l'attaque d'une nation plus purement blanche qu'elle-même, la difficulté de maintenir ses lois contre les mélanges ethniques.

Le premier péril a éclaté plusieurs fois, et jusqu'à présent, si l'étranger s'est trouvé constamment assez fort pour subjuguer la société hindoue, il s'est, non moins constamment, reconnu impuissant à la dissoudre. Aussitôt que la cause de sa

supériorité momentanée a cessé, c'est-à-dire qu'il a laissé entamer la pureté de son sang, il n'a pas tardé à disparaître et à laisser libre sa majestueuse esclave.

Le second danger s'est réalisé aussi. Il était, d'ailleurs, en germe dans l'organisation primitive. Le secret ne s'est pas trouvé de l'étouffer ni même d'arrêter sa croissance, causée par des alliages qui, pour être rares et souvent inaperçus, n'en sont pas moins certains et ne se montrent que trop dans l'abâtardissement graduel des hautes castes de l'Inde. Toutefois, si le régime des castes n'est pas parvenu à paralyser entièrement les exigences de la nature, il les a beaucoup réduites. Les progrès du mal ne se sont accomplis qu'avec une extrême lenteur, et comme la supériorité des brahmanes et des kschattryas sur les populations hindoues n'a pas cessé, jusqu'à nos jours, d'être un fait incontestable, on ne saurait prévoir, avant un avenir très nébuleux, la fin définitive de cette société. C'est une grande démonstration de plus acquise à la supériorité du type blanc et aux effets vivifiants de la séparation des races.

CHAPITRE II.

Développements du brahmanisme.

Dans le tableau du régime inventé par les purohitas, et qui devint le brahmanisme, je n'ai encore indiqué que le système en lui-même, sans l'avoir montré aux prises avec les difficultés d'application, et j'ai choisi pour le dépeindre, non pas le moment où il commença à se former, se développant petit à petit, se complétant par des actes additionnels, mais l'époque de son apogée. Si j'ai voulu le représenter ainsi, dans sa plus haute taille, et des pieds à la tête, c'est afin qu'après avoir décrit l'enfance, je n'eusse pas à expliquer la maturité. Main-

tenant, pour voir le système à l'œuvre, rentrons dans le domaine de l'histoire.

La puissance des purohitas s'était établie sur deux fortes colonnes : la piété intelligente de la race ariane, d'une part; de l'autre, le dévouement, moins noble mais plus fanatique, des métis et des aborigènes soumis. Cette puissance reposait sur les vayçias, toujours enclins à chercher un appui contre la prépondérance des guerriers, et sur les çoudras, pénétrés d'un sentiment nègre de terreur et d'admiration superstitieuse pour des hommes honorés de communications journalières avec la Divinité. Sans ce double appui, les purohitas n'auraient pu raisonnablement songer à attaquer l'esprit d'indépendance si cher à leur race, ou, l'ayant osé, n'auraient pas réussi. Se sachant soutenus, ils furent audacieux. Tout aussitôt, comme ils devaient s'y attendre, une vive résistance éclata dans une fraction nombreuse des Arians. Ce fut certainement à la suite des combats et des grands désastres amenés par cette nouveauté religieuse que les nations zoroastriennes, faisant scission avec la famille hindoue, sortirent du Pendjab et des contrées avoisinantes, et s'éloignèrent vers l'ouest, rompant à jamais avec des frères dont l'organisation politique ne leur convenait plus. Si l'on s'enquiert des causes de cette scission, si l'on demande pourquoi ce qui agréait aux uns écartait les autres, la réponse sans doute est difficile. Cependant je doute peu que les Zoroastriens, étant restés plus au nord et à l'arrière-garde des Arians hindous, n'aient conservé, avec une plus grande pureté ethnique, de bonnes raisons de se refuser à l'établissement d'une hiérarchie de naissance, factice à leur point de vue, et, donc, sans utilité, sans popularité chez eux. S'ils n'avaient pas dans leurs rangs des çoudras noirs, ni de vayçias câpres, ni de kschattryas mulâtres; s'ils étaient tous blancs, tous forts, tous égaux, aucun motif raisonnable n'existait pour qu'ils acceptassent, à la tête du corps social, des brahmanes moralement souverains. Il est, dans tous les cas, certain que le nouveau système leur inspira une aversion qui ne se dissimulait point. On trouve les traces de cette haine dans la réforme dont un très ancien Zoroastre, Zerduscht ou

Zeretoschtro, fut le promoteur; car les dissidents ne conservèrent pas plus que les Hindous l'ancien culte arian. Ils prétendaient peut-être le ramener à une formule plus exacte. Tout porte, en effet, dans le magisme un caractère protestant, et c'est là que se voit la colère contre le brahmanisme (1). Dans le langage sacré des nations zoroastriennes, le Dieu les Hindous, le *Deva*, devint le *Diw*, le mauvais esprit (2), et le mot *maaniou* reçut la signification de *céleste* quand sa racine, pour les nations brahmaniques, conservait celle de *fureur* et de *haine* (3). Ce serait ici le cas d'appliquer le 101e vers du premier livre de Lucrèce.

La séparation eut donc lieu, et les deux peuples, poursuivant leur vie à part, n'eurent plus de rapports que l'arc à la main. Néanmoins, tout en se rendant, sans mesure, aversion pour aversion, insulte pour insulte, ils se souvinrent toujours de leur origine commune et ne renièrent pas leur parenté.

Je noterai ici, en passant, que ce fut, selon toute vraisemblance, à peu de temps de cette séparation, que commença à se former le dialecte prâcrit et que la langue ariane proprement dite, si jamais elle exista sous une forme plus concrète qu'un faisceau de dialectes, acheva de disparaître. Le sanscrit domina longtemps encore à l'état d'idiome parlé et préexcellent, ce qui n'empêcha pas les dérivations de se multiplier et de tendre à refouler, à la longue, la langue sainte dans le mutisme éloquent des livres.

Heureux les brahmanes, si le départ des nations zoroastriennes avait pu les délivrer de toute opposition! Mais ils n'avaient encore lutté qu'avec un seul ennemi, et beaucoup d'opposants devaient s'efforcer de briser leur œuvre. Ils n'avaient expérimenté qu'une seule forme de protestation : d'autres plus redoutables allaient se révéler.

(1) Il y a dans le Zend-Avesta des restes de croyances brahmaniques qui ne se retrouvent pas dans la croyance actuelle des Parsis. Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, t. I, p. 342.

(2) Le nom d'Indra est également donné par les Zoroastriens à un mauvais génie. — Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 516.

(3) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 525.

Les Arians n'avaient pas cessé de graviter vers le sud et vers l'est, et ce mouvement, qui a duré jusqu'au XVIII[e] siècle de notre ère, et qui, peut-être même, se poursuit encore obscurément, tant le brahmanisme est vivace, était suivi et, en partie, causé par la pression septentrionale d'autres populations qui arrivaient de l'ancienne patrie. Le Mahabharata raconte la grande histoire de cette tardive migration (1). Ces nouveaux venus, sous la conduite des fils de Pandou, paraissent avoir suivi la route de leurs prédécesseurs et être venus dans l'Inde par la Sogdiane, où ils fondèrent une ville qui, du nom de leur patriarche, s'appelait *Panda* (2). Quant à la race à laquelle appartenaient ces envahisseurs, le doute n'est pas permis. Le mot qui les désigne veut dire *un homme blanc* (3). Les brahmanes reconnaissent, sans difficulté, ces ennemis pour des rejetons de la famille humaine, source de la nation hindoue. Ils avouent même la parenté de ces intrus avec la race royale orthodoxe des Kouravas. Leurs femmes étaient grandes et blondes, et jouissaient de cette liberté qui, chez les Teutons, bizarrerie à demi condamnée des Romains, n'était que la continuation des primitives coutumes de la famille blanche (4).

Ces Pandavas mangeaient toutes sortes de viandes, c'est-à-dire, se nourrissaient de bœufs et de vaches, suprême abomination pour les Arians hindous. Sur ce point, les réformés zoroastriens conservaient l'ancienne doctrine, et c'est une nouvelle et forte preuve rétrospective qu'un mode particulier de civilisation, et une déviation commune dans les idées religieuses, avait réuni longtemps les deux rameaux en dehors des idées primordiales de la race. Les Pandavas, irrespectueux pour les animaux sacrés, ne connaissaient pas davantage la hiérarchie des castes. Leurs prêtres n'étaient pas des brahmanes, pas même les purohitas de l'ancien temps. A ces différents titres, ils paraissaient, aux yeux des Hindous, frappés

(1) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, 626 et pass.
(2) *Ibid.*, p. 652.
(3) *Ibid.*, p. 664.
(4) *Ibid.*, p. 822.

d'impureté, et leur contact compromettait gravement la civilisation brahmanique.

Comme on les reçut fort mal (ils ne s'attendaient pas, sans doute, à un autre accueil), une guerre s'engagea, qui eut pour théâtre tout le nord, le sud, l'est de la péninsule jusqu'à Videha et Viçala, et pour acteurs toutes les populations, tant arianes qu'aborigènes (1). La querelle fut d'autant plus longue que les envahisseurs avaient des alliés naturels dans beaucoup de nations arianes de l'Himalaya, hostiles au régime brahmanique. Ils en trouvaient dans plusieurs peuples métis, plus intéressés encore à le repousser, et, s'il était possible, à l'abattre : conquérants et pillards, les pillards de toute couleur devenaient leurs amis (2).

L'intérêt incline évidemment du côté des Kouravas, qui défendaient la civilisation. Pourtant, après bien du temps et des peines, après avoir longtemps repoussé leurs antagonistes, les Kouravas finirent par succomber. Le Pendjab et de vastes contrées aux alentours restèrent acquis aux envahisseurs plus blancs, et, par conséquent, plus énergiques que les nations brahmaniques, et la civilisation hindoue, forcée de céder, s'enfonça davantage dans le sud-est. Mais elle était tenace en raison de l'immobilité de ses races. Elle n'eut qu'à attendre, et sa revanche sur les descendants des Pandavas fut éclatante. Ceux-ci, vivant libres de toute restriction sacrée, se mêlèrent rapidement aux indigènes. Leur mérite ethnique se dégrada. Les brahmanes reprirent le dessus. Ils enlacèrent les fils dégénérés de Pandou dans leur sphère d'action, leur imposèrent idées et dogmes, et, les forçant de s'organiser sur les modèles donnés par eux, couronnèrent la victoire en leur fournissant une caste sacerdotale qui ne fut pas triée parmi ce qu'il y avait de mieux. Aussi remarque-t-on, dans le Kachemyr, que les

(1) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 713.

(2) *Ibid.*, p. 689. — Les Pandavas paraissent avoir dû surtout leur victoire à des renforts venus des régions septentrionales, tels que les Kulindas, établis à l'est vers les sources du Gange. Le Mahabharata les considère comme une race pure, mais très en dehors de la culture hindoue.

hommes de la classe suprême sont plus bruns aujourd'hui que le reste de la population. C'est que leurs ancêtres viennent du sud (1).

Les rapports entre les castes ne furent pas, dans le nord, pareils à ce qu'ils étaient dans le sud. Les brahmanes ne s'y montrèrent pas intellectuellement supérieurs au reste des nationaux, ceux-ci n'obéirent jamais aisément à leur sacerdoce (2), et le mépris profond des vrais Hindous, des qualifications injurieuses, et, mieux que tout, une infériorité morale très marquée punirent à jamais les descendants des Pandavas de la perturbation qu'ils avaient apportée un moment dans l'œuvre brahmanique. On peut donc observer ici ce phénomène, que ce fut moins de la pureté de la race que de l'homogénéité des éléments ethniques que résulta la victoire des brahmanes sur les descendants des Pandavas. Chez les premiers, tous les instincts étaient classés et agissaient, sans se nuire, dans des sphères spéciales; chez les seconds, le mélange illimité du sang les brouillait à l'infini. Nous avons déjà vu l'analogue de cette situation dans la dernière période de l'histoire tyrienne.

A dater de ce moment, de nombreuses nations arianes se trouvèrent encore à peu près retranchées de la nationalité hindoue, et réduites à un degré inférieur de dignité et d'estime. Il faut placer, dans cette catégorie, les tribus blanches, vivant entre la Sarasvati et l'Hindou-koh, et plusieurs des

(1) Les populations du Kachemyr et du Pendjab ont eu des contacts de toute espèce avec les peuples jaunes, tout aussi bien qu'avec les tribus noires ou mulâtres. Dans les temps plus modernes, ils ont été envahis par les Grecs Bactriens et les Saces, puis par les Arabes, les Afghans, les Baloukis. F. Lassen, *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. III, p. 208 : *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 404. Il résulte d'un tel état de choses que le pays hindou qui vit le premier dominer les tribus arianes est aujourd'hui un de ceux où ces dernières ont subi le plus de mélanges. Dans les temps épiques, les Dârâdas du Pendjab étaient déjà comptés parmi les peuples réprouvés. — Lassen, *loc. cit.*, p. 544.

(2) C'est ainsi que la fameuse classification que faisaient les écrivains grecs des nations hindoues en trois classes : les *pêcheurs*, les *agriculteurs* et les *montagnards*, ne peut, de toute évidence, s'appliquer qu'à des groupes fort peu arianisés et habitant les confins occidentaux.

riverains de l'Indus, c'est-à-dire celles-là même qui, aux yeux de l'antiquité grecque ou romaine, représentaient les populations de l'Inde (1). Au-dessous de ces peuplades dédaignées, il y en avait un très grand nombre d'impures, puis venaient les aborigènes (2).

Ainsi, pour les brahmanes, terribles logiciens, l'humanité

(1) « Quant aux Pandits (Cachemyriens), tous bramines de caste, ils « sont d'une ignorance grossière, et il n'y a pas un de nos serviteurs « hindous qui ne se regarde comme de meilleure caste qu'eux. Ils « mangent de tout, excepté du bœuf, et boivent de l'arak; il n'y a « dans l'Inde que les gens des castes infâmes qui le fassent. » (*Correspondance de V. Jacquemont.* — Lettre du 22 avril 1831.)

(2) Les populations attaquées par Alexandre étaient à demi arianes, mais considérées comme vratyas par les vrais Hindous. Tels étaient les Malli (Malavas) et les sujets de Porus (Pourou). Les Malavas étaient comptés au nombre des Bahlikas, avec les Ksudrakas (Oxydraques). Leurs brahmanes étaient considérés comme peu réguliers, et le Manava-Dharma-Sastra les accuse de négliger l'enseignement religieux. — Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 197; A. W. V. Schlegel, *Indische Bibliothek*, t. I, p. 169 et pass. — Si les Grecs ne connaissaient les Hindous que par approximation, ceux-ci n'étaient pas moins ignorants à leur égard. Dans les temps les plus anciens, les hommes d'au delà du Sindh avaient appelé les populations de l'ouest, Chamites et Sémites, avec lesquelles ils avaient des relations commerciales, *Javana*, mot très difficile à expliquer, car s'il paraît désigner généralement des nations occidentales, il s'applique aussi à des tribus du nord, voire même du sud. *Jawa* signifie *courir, faire invasion.* (W. de Humboldt, *Ueber die Khwi-Sprache*, t. I, p. 65 et pass.; Burnouf, *Nouveau Journal asiatique*, t. X, p. 238.) Plus tard, *Javana* désigna particulièrement les Arabes. La Bible, s'emparant de cette expression, l'applique aux habitants sémites de Chypre et de Rhodes, et même aux Turdétains d'Espagne, et les nomme *Javanim.* (Movers, *das Phœnizische Alterthum.*, t. II, 1re partie, p. 270.) Enfin on trouve, dans une inscription de Darius, *Jouna* devenu la dénomination des Grecs insulaires, et, comme l'usage de ce mot chez les Hellènes est postérieur à Homère, il est à croire que les colons de la côte l'ont reçu des Perses, et, après l'avoir adopté pour eux-mêmes, l'ont transmis aux populations continentales. (Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 730.) Ce n'est que très tard que les Hindous ont sciemment reconnu les Grecs dans les Javanas et l'époque n'en est pas antérieure au ve siècle avant notre ère. Le Mahabharata, dans ses derniers livres, dénomme ainsi les Macédoniens-Bactriens, et les vante comme faisant partie d'un peuple brave et savant. (Lassen, *ibid.*, p. 862, et *Zeitschrift für d. K. des Morgenl.*, t. III, p. 215.)

politique se divisait en trois grandes fractions : la nation hindoue proprement dite, avec ses trois castes sacrées et sa caste supplémentaire, que l'on pourrait appeler de tolérance, sacrifice que la conviction faisait à la nécessité ; puis les nations arianes, nommées vratyas, trop ouvertement mêlées au sang indigène, avaient adopté tard la règle sacrée, et ne la suivaient pas rigoureusement, ou bien, qui, pires encore, s'étaient obstinées à la repousser. Dans ce cas, l'appellation de *vratya*, voleur, pillard, ne suffisait pas à l'aversion indignée du véritable Hindou, et de pareilles gens étaient qualifiés de *dasyou*, terme qui emporte un sens à peu près semblable avec le superlatif. Cette injure agréait d'autant mieux à la rancune acrimonieuse de ceux qui l'employaient, qu'elle se rapproche étymologiquement du zend *dandyou*, *dakyou*, *dakhou* (1), dont usaient les Zoroastriens du sud pour désigner les provinces de leurs États. Rien de plus semblable (charité à part) au rebut du genre humain qu'un hérétique, et réciproquement.

Enfin, en troisième lieu et même au-dessous de ces *dasyous* si détestés, venaient les nations aborigènes. Nulle part on n'imaginera de plus complets sauvages, et, par malheur, c'est que leur nombre était exorbitant. Pour juger de leur valeur morale, il faut voir aujourd'hui ce que sont leurs descendants les plus purs, soit dans le Dekkhan, soit dans les monts Vyndhias et dans les forêts centrales de la péninsule, où ils vont errants par bandes. Regardons-les vivant, après tant de siècles, comme faisaient leurs aïeux au temps où Rama vint combattre les insulaires de Ceylan, alors leurs congénères. Je ne prétends pas les énumérer tous, ce n'est pas mon affaire; j'indiquera seulement quelques noms.

Les Kad-Erili-Garou, parlent le tamoul. Ils vont entièrement nus, dorment sous des grottes et des buissons, vivent de racines, de fruits et d'animaux qu'ils attrapent.

Ne sont-ce pas là les fils d'Anak, les Chorréens de l'Écriture (2)?

(1) Lassen, *Zeitschrift für K. d. Morgenl.*, t. II, p. 49.
(2) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, 364. — Une tribu qui rappelle en-

Les Katodis campent sous les arbres, mangent les reptiles crus, et, quand ils l'osent, se couchent sur les fumiers des villages hindous.

Les Kauhirs ne savent même pas se défendre contre les attaques des bêtes féroces. Ils fuient ou sont dévorés, et se laissent faire (1).

Les Kandas, très adonnés aux sacrifices humains, égorgent les enfants hindous qu'ils volent, ou même en achètent des plus misérables parias, leurs semblables à beaucoup d'égards. En voilà assez (2).

Les brahmanes donnaient à tous les peuples de cette triste catégorie le nom général de *Mlekkhas* (3), *sauvages*, ou de *Barbaras*. Ce dernier nom est incrusté dans toutes les langues de l'espèce blanche. Il témoigne assez de la supériorité que cette famille s'adjuge sur le reste de l'espèce humaine (4).

A considérer le nombre immense des aborigènes, les politiques de l'Inde comprenaient cependant que les renier ne les paralysait pas, et qu'il fallait, mettant de côté toute répugnance, les rallier par un appât quelconque à la civilisation ariane. Mais le moyen? Que restait-il à leur offrir qui pût les tenter? Tous les bonheurs de ce monde étaient distribués. Les

core mieux les fils d'Anak est celle qui habitait jadis au delà de la rive sud de la Yamouna, dans le désert de Dandaka, jusqu'à la Gadaouri. C'étaient des géants féroces, toujours enclins à attaquer les ermitages des ascètes brahmaniques. (*Ouvr. cité*, p. 524 et passim.)

(1) Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 372.

(2) *Ibid.*, p. 377.

(3) *Mlekkha* veut dire *faible*. (Benfey, *Encycl. Ersch u. Gruber, Indien*, p. 7.)

(4) *Barbara*, *varvara* indique un homme qui a les cheveux crépus; *papoua* a la même signification. (Benfey, *loc. cit.*) Comme le mot *barbare* est en usage dans toutes les langues de notre société, il en faut conclure que les premiers peuples non blancs connus des Arians furent des noirs, ce qui est d'accord avec ce qui a été remarqué de l'énorme diffusion de cette race vers le nord. (Lassen, *Indisch. Alterth.*, t. I, p. 855.) Plusieurs nations, non blanches, métisses ou noires portent aujourd'hui ce nom. Ainsi les *Barbaras*, sur la côte occidentale de l'Indus (Lassen, *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. III, p. 215); les *Barabras*, sur le cours supérieur du Nil; les *Berbers* d'Afrique, etc. (Meïer, *Hebraisches Wurzelwœrterbuch*, 1845.)

brahmanes imaginèrent pourtant de les leur proposer, même les plus hauts, même ceux que les premiers Arians se faisaient forts de conquérir par la vigueur de leurs bras, j'entends le caractère divin, avec cette seule réserve, que tant de magnifiques perspectives ne devaient s'ouvrir qu'après la mort, que dis-je? après une longue série d'existences. Le dogme de la métempsycose une fois admis, rien de plus plausible, et comme le Mlekkha voyait, sous ses yeux, toutes les classes de la société hindoue agir en vertu de cette croyance, il avait déjà, dans la bonne foi de ses convertisseurs, une forte raison de se laisser convaincre.

Le brahmane véritablement pénitent, mortifié, vertueux, se flattait hautement de prendre place, après sa mort, dans une catégorie d'êtres supérieurs à l'humanité. Le kschattrya renaissait brahmane avec la même espérance au deuxième degré, le vayçia reparaissait kschattrya, le çoudra, vaycia (1). Pourquoi l'indigène ne serait-il pas devenu çoudra, et ainsi de suite? D'ailleurs, il arriva que ce dernier rang lui fut conféré même de son vivant. Quand une nation se soumettait en masse, et qu'il fallait l'incorporer à un État hindou, on était contraint, malgré le dogme, de l'organiser, et le moins qu'on pût faire pour elle, c'était encore de l'admettre immédiatement dans la dernière des castes régulières (2).

Des ressources politiques comme ce système de promesses réalisables moyennant résurrection ne peuvent s'improviser.

(1) Les fautes, les crimes produisaient le même effet en sens contraire : « As the son of a Sudra may thus attain the rank of a Brahmen, « and as the son of a Brahmen may sink to a level with Sudras, even « so must it be with him who springs from a Chsatriya; even so with « him, who was born of a Vaisya. » (*Manava-Dharma-Sastra*, chap. x, § 65.)

(2) Les temps les plus anciens offrent des exemples de cette politique tolérante. Ainsi les Angas, les Poundras, les Bangas, les Souhmas et les Kalingas, populations aborigènes du sud-est, s'étant converties, furent d'abord déclarées çoudras en masse. Puis le roi des Angas, Lomâpâda, ayant obtenu la main de la fille du souverain arian d'Ayodhya, ses descendants furent considérés comme fils de brahmanis et de kschattryas. (Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 559.)

Elles n'ont de valeur que lorsque la bonne foi de ceux qui les emploient est intacte. Dans ce cas, elles deviennent irrésistibles, et l'exemple de l'Inde le prouve.

Il y eut ainsi, vis-à-vis des Aborigènes, deux sortes de conquêtes. L'une, la moins fructueuse, fut opérée par les kschattryas. Ces guerriers, formant une armée régulière quadruple, disent les poèmes, c'est-à-dire composée d'infanterie, de cavalerie, de chars armés et d'éléphants, et généralement appuyée d'un corps auxiliaire d'indigènes, se mettaient en campagne et allaient attaquer l'ennemi. Après la victoire, la loi civile et religieuse interdisait aux militaires de procéder à l'incorporation des populations impures. Les kschattyras se contentaient d'enlever le pouvoir au chef promoteur de la querelle, et lui substituaient un de ses parents; après quoi ils se retiraient en emportant le butin et des promesses précaires de soumission et d'alliance (1). Les brahmanes procédaient tout autrement, et leur manière constitue seule la véritable prise de possession du pays et les conquêtes sérieuses (2).

Ils s'avançaient par petits groupes au delà du territoire sacré de l'Aryavarta ou Brahmavarta. Une fois dans ces forêts épaisses, dans ces marécages incultes où la nature des tropiques fait croître en abondance les arbres, les fruits, les fleurs, place les oiseaux aux riches plumages et aux chants variés, les gazelles par troupeaux, mais aussi les tigres et les reptiles les plus redoutables, ils construisaient des ermitages isolés où les aborigènes les voyaient s'appliquant incessamment à la prière, à la méditation, à l'enseignement. Le sauvage pouvait les tuer sans peine. A demi nus, assis à la porte de leurs cabanes de branchages, seuls le plus souvent, tout au plus assistés de quelques disciples aussi désarmés qu'eux-mêmes, le massacre ne présentait ni les difficultés ni les enivrements de la lutte. Cepen-

(1) Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 535. — Il est douteux que la campagne de Rama contre les Raksasas, démons noirs du sud, ait déterminé l'établissement des Arians à Lanka ou Ceylan. Le vainqueur, après avoir détrôné Ravana, donna l'empire à un des frères de ce géant et s'en retourna vers le nord. — *Ramayana.*

(2) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 578.

dant des miliers de victimes tombèrent (1). Mais, pour un ermite égorgé dix accouraient, se disputant le sanctuaire désormais sanctifié, et les vénérables colonies, étendant de plus en plus leurs ramifications, conquéraient irrésistiblement le sol. Leurs fondateurs ne s'emparaient pas moins de l'imagination de leurs farouches meurtriers. Ceux-ci, frappés de surprise ou d'une superstitieuse épouvante, voulaient enfin savoir ce qu'étaient ces mystérieux personnages si indifférents à la souffrance et à la mort, et quelle tâche étrange ils accomplissaient. Et voilà alors ce que les anachorètes leur apprenaient. « Nous sommes les plus augustes des hommes, et nul ici-bas « ne nous est comparable. Ce n'est pas sans l'avoir mérité que « nous possédons cette dignité suprême. Dans nos existences « antérieures, on nous vit aussi misérables que vous-mêmes « A force de vertus et de degrés en degrés, nous voici au « point où les rois même rampent à nos pieds. Toujours « poussés d'une unique ambition, aspirant à des grandeurs « sans limites, nous travaillons à devenir dieux. Nos pénitences, nos austérités, notre présence ici, n'ont pas d'autre but. « Tuez-nous : nous aurons réussi. Écoutez-nous, croyez, « humiliez-vous, servez, et vous deviendrez ce que nous sommes (2). »

Les sauvages écoutaient, croyaient et servaient. L'Aryavarta gagnait une province. Les anachorètes devenaient la souche d'un rameau brahmanique local. Une colonie de kschattryas accourait pour gouverner et garder le nouveau territoire. Bien souvent, presque toujours, une tolérance nécessaire souffrit que les rois du pays prissent rang dans la caste militaire. Des vayçias se formèrent également, et, je le crois, sans un trop grand respect pour la pureté du sang. D'un district de l'Inde à l'autre, le reproche de manquer de pureté n'a jamais cessé

(1) D'après les légendes brahmaniques et les poèmes, les ascètes avaient affaire à des anthropophages. (Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 535.)

(2) *Manava-Dharma-Sastra*, chap. x, § 62 : « Desertion of life, without reward, for the sake of preserving a priest or a cow, a woman « or a child, may cause the beatitude of those base-born tribes. »

de courir et d'atteindre même les brahmanes (1). Il est incontestable que ce reproche est fondé, et l'on en peut donner des preuves éclatantes. Ainsi, dans les temps épiques, Lomâpàda, le roi indigène des Angas convertis, épouse Çanta, fille du roi arian d'Ayodhya (2). Ainsi encore, au XVIIIe siècle, lors des colonisations hindoues opérées chez les peuples jaunes, à l'est de la Kali, dans le Népaul et le Boutan, on a vu les brahmanes se mêler aux filles du pays et installer leur progéniture métisse comme caste militaire (3).

Procédant de cette manière, au nom de leur principe; rendant ce principe indispensable à l'organisation sociale, cependant le faisant plier, malheureusemeni pour l'avenir, très judicieusement pour le présent, devant les difficultés trop grandes, les ascètes brahmaniques formaient une corporation d'autant plus nombreuse que la vie de ses membres était généralement sobre et toujours éloignée des travaux de la guerre. Leur système s'implantait profondément dans la société qui leur devait la vie. Tout se présentait bien : seulement, si grands que fussent les obstacles déjà surmontés, il en allait surgir de plus redoutables encore.

Les kschattryas s'apercevaient que si, dans cette organisation sociale, le rôle le plus brillant leur était assigné, la puissance que leur laissait le sacerdoce avait plus de fleurs que de fruits. A peu près réduits à la situation de satellites effacés, il leur devenait difficile d'avoir une idée, une volonté, un plan

(1) « Of two telingas bramines, who came from the vicinity of Hyde-« rabad, one was derived of intermixture with the white race. This « man stated that his cast intermarried with the bramins of the Dek-« kan; but not with those of Bengal or Guzerat. All the Mahrattas bra-« mins I meet with appeared to be of unmixed white descent; but one « of them said that the telinga bramins were highly respected, while « the Pendjaub, Guzerat, Cutche and Cashmere bramins were regar-« ded as impure. » (Pickering, p. 181.)

(2) De même aux termes du Ramayana, une des femmes du roi héroïque Dasaratha appartient à la nation kêkaya. Ce peuple, à la vérité, était arian; mais habitant au delà de la Sarasvati, hors des limites du territoire sacré, il était considéré comme réfractaire ou vratya.

(3) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 443 et 449.

différent de celui qu'avaient arrêté, sans eux, les brahmanes, et, tout rois qu'on les disait, ils se sentaient tellement enlacés par les prêtres, que leur prestige, vis-à-vis des peuples, devenait secondaire. Ce n'était pas non plus, pour leur avenir, un symptôme peu menaçant que de voir les brahmanes se poser, dans l'État, en médiateurs éternels entre les souverains et leurs bourgeois, leurs peuples, peut-être même leurs guerriers, tandis qu'au moyen d'une énergique patience, d'un indomptable détachement des joies humaines, ces mêmes brahmanes se faisaient les pères, les augmentateurs de l'Aryavarta, par les conversions en masse que leurs courageux missionnaires opéraient dans les nations aborigènes. Un tel tableau devait cesser, tôt ou tard, d'être considéré d'un œil placide par les princes, et les brahmanes paraissent ne pas avoir assez ménagé, même d'après les données de leur propre système, les méfiances et l'ambition des hommes qu'ils avaient le plus à craindre.

Ce n'est pas qu'ils n'aient usé de quelques ménagements. De même qu'ils avaient fait plier la rigueur de leur système jusqu'au point d'admettre des chefs aborigènes à la dignité de kschattryas, ils avaient fait preuve d'une tolérance plus difficile encore à l'égard des Arians de cette caste, en permettant à plusieurs, que signalaient la sainteté, la science et des pénitences extraordinaires, de s'élever au rang de brahmane. L'épisode de Visvamitra, dans le Ramayana, n'a pas d'autre signification (1). On citerait encore la consécration d'un autre guerrier de la race des Kouravas. Mais de telles concessions ne pouvaient être que rares, et il faut avouer qu'en échange ils se réservaient la faculté d'épouser des filles de kschattryas et de devenir rois à leur tour. Gendres des souverains, ils admettaient encore que les rejetons de leurs alliances suivaient une loi de décroissance, et se trouvaient exclus de la caste sacerdotale. Mais, du chef de leur mère, les prérogatives de la tribu militaire leur revenaient pleinement, et la dignité royale du même coup. Il y a, sur ce sujet, une anecdote que j'in-

(1) Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, t. I, p. 891.

tercalerai ici, bien qu'elle interrompe, ou peut-être parce qu'elle interrompt des considérations un peu longues et assez arides.

Il existait, dans des temps très anciens, à Tchampa, un brahmane. Ce brahmane eut une fille, et il demanda aux astrologues quel avenir était réservé à l'objet de son inquiète tendresse. Ceux-ci, ayant consulté les astres, reconnurent, à l'unanimité, que la petite brahmani serait un jour mère de deux enfants, dont l'un deviendrait un saint illustre et l'autre un grand souverain. Le père fut transporté de joie à cette nouvelle, et aussitôt que la jeune fille se trouva nubile, remarquant avec orgueil comme elle était douée d'une beauté parfaite, il voulut concourir à l'accomplissement du destin, peut-être le hâter, et il s'en alla offrir son enfant à Bandusara, roi de Pataliputhra, monarque renommé pour ses richesses et sa puissance.

Le don fut accepté, et la nouvelle épouse conduite dans le gynécée royal. Ses grâces y firent trop de sensation. Les autres épouses du kschattrya la jugèrent tellement dangereuse, qu'elles appréhendèrent d'être remplacées dans le cœur du roi, et se mirent à chercher une ruse qui, tout aussi bien qu'une violence impossible, les pût débarrasser de leurs craintes, en écartant leur rivale. La belle brahmani était, comme je l'ai dit, fort jeune, et, probablement, sans beaucoup de malice. Les conjurées surent lui persuader que, pour plaire à son mari, il lui fallait apprendre à le raser, à le parfumer et à lui couper les cheveux. Elle avait tout le désir imaginable d'être une épouse soumise : elle obéit donc promptement à ces perfides conseils, de sorte que la première fois que Bandusara la fit appeler, elle se présenta devant lui une aiguière d'une main et portant, dans l'autre, tout l'appareil de la profession qu'elle venait d'apprendre.

Le monarque, qui, sans doute, se perdait un peu dans le nombre de ses femmes et avait en tête des préoccupations de toute nature, oublia les tendres mouvements dont il était agité un moment auparavant, tendit le cou et se laissa parer. Il fut ravi de l'adresse et de la grâce de sa servante, et tellement que le lendemain il la demanda encore. Nouvelle cérémonie, nou-

vel enchantement, et, cette fois, voulant, en prince généreux, reconnaître le plaisir qu'il recevait, il demanda à la jeune fille comment il pourrait la récompenser.

La belle brahmani indiqua naïvement un moyen sans lequel les promesses des astrologues ne pouvaient, en effet, s'accomplir. Mais le roi se récria bien fort. Il remontra cependant avec bonté, à la belle postulante, que, puisqu'elle était de la caste des barbiers, sa prétention était insoutenable, et qu'il ne commettrait certainement pas une action aussi énorme que celle dont elle le sollicitait. Aussitôt, explication; l'épouse méconnue revendique, avec le juste sentiment de la dignité blessée, sa qualité de brahmani, raconte pourquoi et dans quelle louable intention elle remplit les fonctions serviles qui scandalisent le roi tout en lui agréant. La vérité se fait jour, la beauté triomphe, l'intrigue s'évanouit, et l'astrologie s'honore d'un succès de plus, à la grande satisfaction du vieux brahmane (1).

Ainsi, dans l'organisation antique de l'Inde, l'union de deux castes était, pour le moins, tolérée, et, en mille circonstances, les brahmanes devaient se trouver en concurrence directe avec les kschattryas pour l'exercice matériel de la souveraine puissance (2). Comment faire? Appliquer le principe de sépa-

(1) Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddbisme indien*, t. I, p. 149.

(2) La *Manava-Dharma-Sastra* (chap. III) stipule, évidemment, une loi de tolérance que le système rigoureux n'admettait pas (§ 12) : « For « the first marriage of the twice born classes, a woman of the same « class is recommended; but for such as are impelled by inclination « to marry again, women in the direct order of the classes are to be « preferred. » — § 13 : « A Sudra-Woman only must be wife of a Su- « dra; she and a Vaicya, of a Vaicya; they two and a Kshatriya of a Ks- « hatriya; those two and a Brahmany of a Brahmen. » — § 14 : « A wo- « man of the servile class is not mentioned, even in the recital of any « ancient story, as the first wife of a Brahmen or of a Kshatriya, though « in the greatest difficulty to find a suitable match. » — Aujourd'hui, toutes ces atténuations, en effet illogiques, ont été supprimées; les alliances d'une caste à l'autre sont sévèrement interdites, et le *Madana-Ratna-Pradipa* dit expressément : « These marriage of twice born « men with damsels not of the same class..... the *parts of ancient law* were abrogated by wise legislators. » Malheureusement, la défense

ration dans sa rigueur entière, n'était-ce pas blesser tout le monde? Il y fallait des ménagements. D'autre part, si l'on en gardait trop, le système même était en péril. On essaya de recourir, pour éviter le double écueil, à la logique et à la subtilité si admirables de la politique brahmanique.

Il fut établi que, dans la règle, le fils d'un kschattrya et d'une brahmani ne pourrait être ni roi ni prêtre. Participant, tout à la fois, des deux natures, il serait le barde et l'écuyer des rois. En tant que brahmane dégénéré, il pourrait être savant dans l'histoire, connaître les poésies profanes, en composer lui-même, les réciter à son maître et aux kschattryas rassemblés. Pourtant il n'aurait pas le caractère sacerdotal, il ne connaîtrait pas les hymnes liturgiques, et l'étude directe des sciences sacrées serait interdite à son intelligence. Comme kschattrya incomplet, il aurait le droit de porter les armes, de monter à cheval, de diriger un char, de combattre, mais en sous-ordre, et sans espoir de commander jamais lui-même à des guerriers. Une grande vertu lui fut réservée : ce fut l'abnégation. Accomplir des exploits pour son prince et s'oublier en chantant les traits de valeur des plus braves, tel fut son lot; on l'appelait le soûta. Aucune figure héroïque des épopées hindoues n'a plus de douceur, de grâce, de tendresse et de mélancolie. C'est le dévouement d'une femme dans le cœur indomptable d'un héros (1).

Une fois le principe admis, les applications en devenaient constantes, et, en dehors des quatre castes légales, le nombre des associations parasites allait devenir incommensurable (2). Il le devint tellement, les combinaisons se croisant formèrent un réseau si inextricable, que l'on peut considérer aujourd'hui, dans l'Inde, les castes primitives comme presque étouffées sous les ramifications prodigieuses auxquelles elles ont donné nais-

est venue quand le mal s'était déjà beaucoup développé. Elle n'est cependant pas inutile.

(1) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 480. — Le soutâ est le véritable prototype de l'écuyer de la chevalerie errante, du Gandolin ou Gwendolin d'Amadis.

(2) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 196.

sance, et sous les greffes perpétuelles que ces ramifications supplémentaires ont causées à leur tour. D'une brahmani et d'un kschattrya nous avons vu naître les bardes-écuyers; d'une brahmani et d'un vayçia sortirent les ambastas, qui prirent le monopole de la médecine, et ainsi de suite. Quant aux noms imposés à ces subdivisions, les uns indiquent les fonctions spéciales qu'on leur attribuait, les autres sont simplement des dénominations de peuples indigènes étendues à des catégories qui, sans doute, avaient mérité de les prendre, en se mêlant à leurs véritables propriétaires (1).

Cet ordre apparent, tout ingénieux qu'il fût, devenait, en définitive, du désordre, et bien que les compromis dont il résultait eussent été inséparables des débuts du système, il n'était pas douteux que, si l'on voulait empêcher le système lui-même de périr sous l'exubérance de ces concessions néfastes, il ne fallait pas louvoyer plus longtemps, et qu'un remède vigoureux devait, quoi qu'il pût arriver, cautériser au plus vite la plaie ouverte aux flancs de l'état social. Ce fut d'après ce principe que le brahmanisme inventa la catégorie des tchandalas, qui vint compléter d'une manière terrible la hiérarchie des castes impures.

Les dénominations insultantes et les rigueurs n'avaient pas été ménagées aux Arians réfractaires ni aux aborigènes insoumis. Mais on peut dire que l'expulsion, et même la mort, furent peu de chose auprès de la condition immonde à laquelle les quatre castes légales eurent à savoir que seraient désormais condamnés les malheureux issus de leurs mélanges par des hymens défendus. L'approche de ces tristes êtres fut à elle

(1) La loi cherchait cependant à retenir, tout en cédant; ainsi elle n'est à peu près clémente que pour les unions contractées entre les castes rapprochées l'une de l'autre, et voici ce qu'elle dit, par exemple, du produit d'un guerrier avec une femme de la classe servile : « From a Kshatrya with a wife of the Sudra class, springs a creature, « called Ugra, with a nature partly warlike and partly servile, fero- « cious in his manners, cruel in his acts. » (*Manava-Dharma Sastra*, chap. x, § 9.) — Ce passage suffirait seul à prouver l'importance que les brahmanes apportaient à conserver le sang arian en vue des qualités morales qu'ils lui reconnaissaient.

seule une honte, une souillure dont le kschattrya pouvait, à son gré, se laver en immolant ceux qui s'en rendaient coupables. On leur refusait l'entrée des villes et des villages. Qui les apercevait pouvait lancer les chiens sur eux. Une fontaine où on les avait vus boire était condamnée. S'établissaient-ils en un lieu quelconque, on avait le droit de détruire leur asile. Enfin, il ne s'est jamais trouvé sur la terre de monstres détestés contre lesquels une théorie sociale, une abstraction politique, se soit plu à imaginer de si épouvantables effets d'anathème. Ce n'étaient pas les malheureux tchandalas que l'on considérait au moment où l'on fulminait des menaces si atroces : c'étaient leurs futurs parents qu'il s'agissait d'effrayer. Aussi faut-il le reconnaître, si la caste réprouvée a senti, en quelques occasions, s'appesantir sur elle le bras sanguinaire de la loi, ces occasions ont été rares. La théorie lutta ici vainement contre la douceur des mœurs hindoues. Les tchandalas furent méprisés, détestés; pourtant ils vécurent. Ils possédèrent des villages qu'on aurait eu le droit d'incendier, et qu'on n'incendia point. On ne prit même pas tant de soin de fuir leur contact, qu'on ne tolérât leur présence dans les villes. On les laissa s'emparer de plusieurs branches d'industrie, et nous avons vu tout à l'heure la brahmani de Tchampa prise pour une tchandala par le roi son mari, parce qu'elle remplissait un office concédé à cette tribu, et cependant favorablement accueillie chez un monarque même. Dans l'Inde moderne, des fonctions réputées impures, comme celles de boucher, par exemple, rapportent de gros bénéfices aux tchandalas qui s'en mêlent. Plusieurs se sont enrichis par le commerce des blés. D'autres jouent un rôle important dans les fonctions d'interprètes. En montant au plus haut de l'échelle sociale, on trouve des tchandalas riches, heureux et, indépendamment de l'idée de caste, considérés et respectés. Telle dynastie hindoue est bien connue pour appartenir à la caste impure, ce qui ne l'empêche pas d'avoir pour conseillers des brahmanes qui se prosternent devant elle. Il est vrai qu'un pareil état de choses n'a pu être amené que par les bouleversements survenus depuis les invasions étrangères. Quant à la tolérance pratique et à la douceur des

mœurs opposée à la fureur théorique de la loi, elle est de tous les temps (1).

J'ajouterai seulement que, de tous les temps aussi, les tchandalas, s'ils eurent quelque chose d'arian dans leur origine, comme on ne peut en douter, n'ont rien eu de plus pressé que de le perdre. Ils ont usé de la vaste latitude de déshonneur où on les abandonnait, pour s'allier et se croiser, sans fin, avec les indigènes. Aussi sont-ils, en général, les plus noirs des Hindous, et quant à leur dégradation morale, à leur lâche perversité, elle n'a pas de limites (2).

L'invention de cette terrible caste eut certainement de grands résultats, et je ne doute pas qu'elle n'ait été assez puissante pour maintenir dans la société hindoue la classification qui en formait la base, et mettre un grand obstacle à la naissance de nouvelles castes, au moins au sein des provinces déjà réunies à l'Aryavarta. Quant à celles qui le furent ensuite, les sources des catégories ne doivent pas non plus être recherchées trop strictement.

Là comme ailleurs, alors comme auparavant, les brahmanes firent ce qu'ils purent. Il leur suffit d'avoir une apparence pour commencer, et de n'établir leurs règles qu'une fois l'organisation assise. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit pour le Boutan et le Népaul. Ce qui arriva dans ces contrées se produisit dans bien d'autres. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue

(1) Le comte E. de Warren, *l'Inde anglaise en 1843*. — Dans les époques antiques, on a vu déjà des hommes qui, sans être de la caste guerrière, pouvaient devenir souverains. Le plus ancien empire établi dans le sud fut celui du Pàndja, dont Madhùra était la capitale. Il avait été fondé par un vayçia venu du nord, postérieurement à l'époque des guerres de Rama. (Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 536.)

(2) C'est à ce dernier trait que les brahmanes prétendent reconnaître surtout les castes impures : « Him, who was born of a sinful mother, and consequently in a low class, but is not openly known, who, « though worthless in truth, bears the semblance of a worthy man, « let people discover by his acts. — Want of virtuous dignity, harshness « of speech, cruelty, and habitual neglect of prescribed duties, betray « in this world the son of a criminal mother. » (*Manava-Dharma-Sastra*, chap. x, §§ 57 et 58.)

que, quel que fût le degré dans lequel la pureté du sang arian se compromît en tel ou tel lieu, cette pureté restait toujours plus grande dans les veines des brahmanes d'abord, des kschattryas ensuite, que dans celles des autres castes locales, et de là cette supériorité incontestable qui, même aujourd'hui, après tant de bouleversements, n'a pas encore fait défaut à la tête de la société brahmanique. Puis, si la valeur ethnique de l'ensemble perdait de son élévation, le désordre des éléments n'y était que passager. L'amalgame des races se faisait plus promptement au sein de chaque caste en se trouvant limité à un petit nombre de principes, et la civilisation haussait ou baissait, mais ne se transformait pas, car la confusion des instincts faisait assez promptement place dans chaque catégorie à une unité véritable, bien que de mérite souvent très pâle. En d'autres termes, autant de castes, autant de races métisses, mais closes et facilement équilibrées.

La catégorie des tchandalas répondait à une nécessité implacable de l'institution, qui devait surtout paraître odieuse aux familles militaires. Tant de lois, tant de restrictions arrêtaient les kschattryas dans l'exercice de leurs droits guerriers et royaux, les humiliaient dans leur indépendance personnelle, les gênaient dans l'effervescence de leurs passions, en leur défendant l'abord des filles et des femmes de leurs sujets. Après de longues hésitations, ils voulurent secouer le joug, et, portant la main à leurs armes, déclarèrent la guerre aux prêtres, aux ermites, aux ascètes, aux philosophes dont l'œuvre avait épuisé leur patience. C'est ainsi qu'après avoir triomphé des hérétiques zoroastriens et autres, après avoir vaincu la féroce inintelligence des indigènes, après avoir surmonté des difficultés de toute nature pour creuser au courant de chaque caste un lit contenu entre les digues de la loi et le contraindre à n'empiéter pas sur le lit des voisins, les brahmanes voyaient venir maintenant la guerre civile, et la guerre de l'espèce la plus dangereuse, puisqu'elle avait lieu entre l'homme armé et celui qui ne l'était pas (1).

(1) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 719-720.

L'histoire du Malabar nous a conservé la date, sinon de la lutte en elle-même, du moins d'un de ses épisodes qui fut certainement parmi les principaux. Les annales de ce pays racontent qu'une grande querelle s'émut entre les kschattryas et les sages dans le nord de l'Inde, que tous les guerriers furent exterminés, et que les vainqueurs, conduits par Paraçou Rama, célèbre brahmane qu'il ne faut pas confondre avec le héros du Ramayana, vinrent, après leurs triomphes, s'établir sur la côte méridionale, et y constituèrent un État républicain. La date de cet événement, qui fournit le commencement de l'ère malabare, est l'an 1176 av. J.-C. (1).

Dans ce récit, il entre un peu de forfanterie. Généralement l'usage des plus forts n'est pas d'abandonner le champ de bataille, et surtout quand le vaincu est anéanti. Il est donc vraisemblable que, tout au rebours de ce que prétend leur chronique, les brahmanes furent battus et forcés de s'expatrier, et qu'en haine de la caste royale dont ils avaient dû subir l'insulte, ils adoptèrent la forme gouvernementale qui ne reconnaît pas l'unité du souverain.

Cette défaite ne fut, d'ailleurs, qu'un épisode de la guerre, et il y eut plus d'une rencontre où les brahmanes n'obtinrent pas l'avantage. Tout indique aussi que leurs adversaires, Arians presque autant qu'eux, ne se montrèrent pas dénués d'habileté, et qu'ils ne mirent pas dans la puissance de leurs épées une confiance tellement absolue, qu'ils n'aient cru nécessaire d'aiguiser encore des armes moins matérielles. Les kschattryas se placèrent très adroitement au sein même des ressources de l'ennemi, dans la citadelle théologique, soit afin d'émousser l'influence des brahmanes sur les vayçias, les çoudras et les indigènes, soit pour calmer leur propre conscience et éviter à leur entreprise un caractère d'impiété qui l'aurait rendue promptement odieuse à l'esprit profondément religieux de la nation.

On a vu que, pendant le séjour dans la Sogdiane et plus tard, l'ensemble des tribus zoroastriennes et hindoues profes-

(1) Lassen, *ouvr. cité*, t. I, p. 537.

sait un culte assez simple. S'il était plus chargé d'erreurs que celui des époques tout à fait primordiales de la race blanche, il était moins compliqué cependant que les notions religieuses des purohitas qui commencèrent le travail du brahmanisme. A mesure que la société hindoue gagnait de l'âge et qu'en conséquence le sang noir des aborigènes de l'ouest et du sud et le type jaune de l'est et du nord s'infiltraient davantage dans son sein, les besoins religieux auxquels il fallait répondre variaient et devenaient exigeants. Pour satisfaire l'élément noir, Ninive et l'Égypte nous ont appris déjà les concessions indispensables. C'était le commencement de la mort des nations arianes. Celles-ci avaient continué à être purement abstraites et morales, et bien que l'anthropomorphisme fût peut-être au fond des idées, il ne s'était pas encore manifesté. On disait que les dieux étaient beaux, beaux à la manière des héros arians. On n'avait pas songé à les portraire.

Quand les deux éléments noir et jaune eurent la parole, il fallut changer de système, il fallut que les dieux eux-mêmes sortissent du monde idéal dans lequel les Arians avaient trouvé du plaisir à laisser planer leurs sublimes essences. Quelles que pussent être les différences capitales existant, d'ailleurs, entre le type noir et le type jaune, sans avoir besoin de tenir compte, non plus, de ce fait que ce fut le premier qui parla d'abord et fut toujours écouté, tout ce qui était aborigène se réunit, non seulement pour vouloir voir et toucher les dieux qu'on lui vantait tant, mais aussi pour qu'ils lui apparussent plutôt terribles, farouches, bizarres et différents de l'homme, que beaux, doux, bénins, et ne se plaçant au-dessus de la créature humaine que par la perfection plus grande des formes de celle-ci. Cette doctrine eût été trop métaphysique au sens de la tourbe. Il est bien permis de croire aussi que l'inexpérience primitive des artistes la rendait plus difficile à réaliser. On voulut donc des idoles très laides et d'un aspect épouvantable. Voilà le côté de dépravation.

On a dit quelquefois, pour trouver une explication à ces bizarreries repoussantes des images païennes de l'Inde, de l'Assyrie et de l'Égypte, à ces obscénités hideuses où les imagina-

tions des peuples orientaux se sont toujours complu, que la faute en revenait à une métaphysique abstruse, qui ne regardait pas tant à présenter aux yeux des monstruosités qu'à leur proposer des symboles propres à donner pâture aux considérations transcendantales. L'explication me paraît plus spécieuse que solide. Je trouve même qu'elle prête, bien gratuitement, un goût pervers aux esprits élevés qui, pour vouloir pénétrer les plus subtils mystères, ne sont cependant pas, *ipso facto*, dans la nécessité absolue de rudoyer et d'avilir leurs sensations physiques. N'est-il pas moyen de recourir à des symboles qui ne soient pas répugnants? Les puissances de la nature, les forces variées de la Divinité, ses attributs nombreux ne sauraient-ils être exprimés que par des comparaisons révoltantes? Lorsque l'hellénisme a voulu produire la statue mystique de la triple Hécate, lui a-t-il donné trois têtes, six bras, six jambes, a-t-il contourné ses visages dans d'abominables contractions? L'a-t-il assise sur un Cerbère immonde? Lui a-t-il disposé sur la poitrine un collier de têtes et dans les mains des instruments de supplice souillés des marques d'un emploi récent? Quand, à son tour, la foi chrétienne a représenté la Divinité triple et une, s'est-elle jetée dans les horreurs? Pour montrer un saint Pierre, ouvrant à la fois le monde d'en haut et celui d'en bas, a-t-elle pris son recours à la caricature? Nullement. L'hellénisme et la pensée catholique ont su parfaitement se dispenser d'en appeler à la laideur dans des sujets qui cependant n'étaient pas moins métaphysiques que les dogmes hindous, assyriens, égyptiens, les plus compliqués. Ainsi, ce n'est pas à la nature de l'idée abstraite en elle-même qu'il faut s'en prendre quand les images sont odieuses : c'est à la disposition des yeux, des esprits, des imaginations auxquelles doivent s'adresser les représentations figurées. Or, l'homme noir et l'homme jaune ne pouvaient bien comprendre que le laid : c'est pour eux que le laid fut inventé et resta toujours rigoureusement nécessaire.

En même temps que chez les Hindous il fallait produire ainsi les personnifications théologiques, il était de même nécessaire de les multiplier, afin, en les dédoublant, de leur faire pré-

senter un sens plus clair et plus facile à saisir. Les dieux peu nombreux des âges primordiaux, Indra et ses compagnons, ne suffirent plus à rendre les séries d'idées qu'une civilisation de plus en plus vaste enfantait à profusion. Pour en citer un exemple, la notion de la richesse étant devenue plus familière à des masses qui avaient appris à en apprécier les causes et les effets, on mit ce puissant mobile social sous la garde d'un maître céleste, et on inventa *Kouvéra*, déesse faite de manière à satisfaire pleinement le goût des noirs (1).

Dans cette multiplication des dieux il n'y avait cependant pas que de la grossièreté. A mesure que l'esprit brahmanique lui-même se raffinait, il faisait effort et cherchait à ressaisir l'antique vérité échappée jadis à la race ariane, et, en même temps qu'il créait des dieux inférieurs pour satisfaire les aborigènes ralliés, ou encore qu'il tolérait d'abord et acceptait ensuite des cultes autochtones, il montait de son côté. Il cherchait par en haut, et, imaginant des puissances, des entités célestes supérieures à Indra, à Agni, il découvrait Brahma, lui donnait le caractère le plus sublime que jamais philosophie humaine ait pu combiner, et, dans le monde de création suréthérée où son instinct des belles choses concevait un si grand être, il ne laissait pénétrer que peu d'idées qui en fussent indignes.

Brahma resta longtemps pour la foule un dieu inconnu. On ne le figura que très tard. Négligé des castes inférieures, qui ne le comprenaient ni ne s'en souciaient, il était par excellence le dieu particulier des ascètes, celui dont ils se réclamaient, qui faisait l'objet de leurs plus hautes études, et qu'ils n'avaient nulle pensée de détrôner jamais. Après avoir passé par toute

(1) Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 771. — Du reste, l'esprit brahmanique lutta longtemps avant d'en venir à l'anthropomorphisme, et c'est ainsi que M. de Schlegel paraît avoir eu toute raison de dire que les monuments hindous ne peuvent rivaliser d'antiquité avec ceux de l'Égypte. Il n'est pas autant dans le vrai, quand il ajoute : « Et ceux de la Nubie. » (A. W. v. Schlegel, *Vorrede zur Darstellung der ægyptischen Mythologie* von Prichard, übersetzt von Haymann (Bonn, 1837), p. XIII.)

la série des existences supérieures, après avoir été dieux eux-mêmes, tout ce qu'ils espéraient, c'était d'aller se confondre dans son sein et se reposer, un temps, des fatigues de la vie, lourde à porter pour eux, même dans les délices de l'existence céleste.

Si le dieu supérieur des brahmanes planait trop au-dessus de la compréhension étroite des classes inférieures et peut-être des vayçias eux-mêmes, il était cependant accessible au sens élevé des kschattryas, qui, restés participants de la science védique, avaient, sans doute, une piété moins active que leurs contemplatifs adversaires, mais possédaient assez de science avec assez de netteté d'esprit, pour ne pas heurter de front une notion dont ils appréciaient très bien la valeur. Ils prirent un biais, et, les théologiens militaires aidant, ou quelque brahmane déserteur, ils transformèrent la nature subalterne d'un dieu kschattrya jusque-là peu remarqué, Vischnou (1), et, lui dressant un trône métaphysique, l'élevèrent aussi haut que le maître céleste de leurs ennemis. Placé alors en face et sur le même plan que Brahma, l'autel guerrier valut celui du rival et les guerriers n'eurent pas à s'humilier sous une supériorité de doctrine.

Un tel coup, bien médité sans doute, et longtemps réfléchi, car il accuse par les développements qui lui furent nécessaires la longueur et l'acharnement d'une lutte obstinée, menaçait le pouvoir des brahmanes, et, avec lui, la société hindoue, d'une ruine complète. D'un côté, aurait été Vischnou avec ses kschattryas libres et armés; de l'autre, Brahma, égalé par un dieu nouveau, avec ses prêtres pacifiques, et les classes impuissantes des vayçias et des çoudras. Les aborigènes auraient été mis en demeure de choisir entre deux systèmes, dont le premier leur eût offert, avec une religion tout aussi complète que l'ancienne, une délivrance absolue de la tyrannie des castes et la perspective, pour le dernier des hommes, de parvenir à tout, pendant le cours même de la vie actuelle, sans avoir à attendre une seconde naissance. L'autre régime n'avait

(1) Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 781.

rien de nouveau à dire ; situation toujours défavorable quand il s'agit de plaider devant les masses; et, de même qu'il ne pouvait pas accuser ses rivaux d'impiété, puisqu'ils reconnaissaient le même panthéon que lui, sauf un dieu supérieur différent, il ne pouvait non plus se poser, comme il l'avait fait jusqu'alors, en défenseur des droits des faibles, en libéral, comme on dirait aujourd'hui; car le libéralisme était évidemment du côté de ceux qui promettaient tout aux plus humbles, et voulaient même leur accorder le rang suprême à l'occasion. Or, si les brahmanes perdaient la fidélité de leur monde noir, quels soldats auraient-ils à opposer au tranchant des épées royales, eux qui ne pouvaient payer de leur personne?

Comment la difficulté fut traitée, c'est ce qu'il est impossible de saisir. Ce sont choses si vieilles, qu'on les devine plutôt qu'on ne les aperçoit au milieu des décombres mutilés de l'histoire. Il est toutefois évident que, dans les deux sommes de fautes que deux partis politiques belligérants ne manquent jamais de commettre, le chiffre le plus petit revient aux brahmanes. Ils eurent aussi le mérite de ne pas s'obstiner sur des détails, et de sauver le fond en sacrifiant beaucoup du reste. A la suite de longues discussions, prêtres et guerriers se raccommodèrent, et, s'il faut en juger sur l'événement, voici quels furent les termes du traité.

Brahma partagea le rang suprême avec Vischnou. De longues années après, d'autres révolutions dont je n'ai pas à parler, car elles n'ont pas un caractère directement ethnique, leur adjoignirent Siva (1), et, plus tard encore, une certaine doctrine philosophique, ayant fondu ces trois individualités divines en une trinité pourvue du caractère de la création, de la conservation et de la destruction, ramena, par ce détour, la théologie brahmanique à la primitive conception d'un dieu unique enveloppant l'univers (2).

(1) Au jugement de Lassen, cette divinité est originairement empruntée à quelque culte des aborigènes noirs. Dans le sud, on l'adore sous la forme du Linga, et un brahmane n'accepte jamais d'emploi dans les temples où elle se trouve. (*Indische Alterth.*, t. I, p. 783 et passim.)

(2) *Ibid.*, t. I, p. 784.

Les brahmanes renoncèrent à occuper jamais le rang suprême, et les kschattryas le conservèrent comme un droit imprescriptible de leur naissance.

Moyennant quoi, le régime des castes fut maintenu dans sa rigueur entière, et toute infraction conduisit résolument le fruit du crime à l'impureté des basses castes.

La société hindoue, scellée sur les bases choisies par les brahmanes, venait encore de passer heureusement une des crises les plus périlleuses qu'elle pût subir. Elle avait acquis bien des forces, elle était homogène et n'avait qu'à poursuivre sa route : c'est ce qu'elle fit avec autant de suite que de succès. Elle colonisa, vers le sud, la plus grande partie des territoires fertiles, elle refoula les récalcitrants dans les déserts et les marais, sur les cimes glacées de l'Himalaya, au fond des monts Vyndhias. Elle occupa le Dekkhan, elle s'empara de Ceylan, et y porta sa culture avec ses colonies. Tout porte à croire qu'elle s'avança, dès lors, jusqu'aux îles lointaines de Java et de Bali (1); elle s'installa aux bords inférieurs du Gange, et osa pénétrer le long du cours malsain du Brahmapoutra, au milieu des populations jaunes que, dès longtemps, elle avait connues sur quelques points du nord, de l'est, et dans les îles du sud (2).

Pendant que s'accomplissaient de tels travaux, d'autant plus difficiles que les régions étaient plus vastes, les distances plus longues, les difficultés naturelles bien autrement accumulées qu'en Égypte, un immense commerce maritime allait de toutes parts, en Chine, entre autres, et cela, d'après un calcul très vraisemblable, 1,400 ans avant J.-C., porter les magnifiques produits du sol, des mines et des manufactures, et rapporter ce que le Céleste Empire et les autres lieux civilisés du monde possédaient de plus excellent. Les marchands

(1) W. de Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache.*

(2) Les Arians n'ont jamais possédé dans l'Inde un territoire compact. Sur plusieurs points, des populations complètement aborigènes interrompent encore et isolent leurs établissements. Le Dekkhan est presque absolument privé de leurs colonisations. (Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 391.)

hindous fréquentaient de même Babylone (1). Sur la côte de l'Yémen, leur séjour était, pour ainsi dire, permanent. Aussi les brillants États de leur péninsule regorgeaient de trésors, de magnificences et de plaisirs, résultats d'une civilisation développée sous des règles strictes à la vérité, mais que le caractère national rendait douces et paternelles. C'est, du moins, le sentiment qu'on éprouve à la lecture des grandes épopées historiques et des légendes religieuses fournies par le bouddhisme.

La civilisation ne se bornait pas à ces brillants effets externes. Fille de la science théologique, elle avait puisé à cette source le génie des plus grandes choses, et on peut dire d'elle ce que les alchimistes du moyen âge pensaient du grand œuvre, dont le moindre mérite était de faire de l'or. Avec tous ses prodiges, avec tous ses travaux, avec ses revers si noblement supportés, ses victoires si sagement mises à profit, la civilisation hindoue considérait comme la moindre partie d'elle-même ce qu'elle accomplissait de positif et de visible, et, à ses yeux, ses seuls triomphes dignes d'estime commençaient au delà du tombeau.

Là était le grand point de l'institution brahmanique. En

(1) Le vayçia naviguait beaucoup. Une légende bouddhique cite un marchand qui avait fait sept voyages sur mer. (Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, t. I, p. 196.) — Les Hindous pouvaient ainsi se mettre en communication avec les Chaldéens, qui avaient eux-mêmes une marine (Isaïe, XLIII, 14) et une colonie à Gerrha sur la côte occidentale du golfe Persique, où se faisait un grand commerce avec l'Inde. Les Phéniciens, avant et après leur départ de Tylos, y prenaient part. — L'Ophir des livres saints était sur la côte de Malabar (Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 539), et, comme les noms hébraïques des marchandises qui en provenaient sont sanscrits et non dekkhaniens, il s'ensuit que les hautes castes du pays étaient arianes au temps où les vaisseaux de Salomon les visitaient. (*Ibid.*) Il faut aussi remarquer ici que les plus anciennes colonisations arianes, dans le sud de l'Inde, eurent lieu sur les côtes de la mer, ce qui indique clairement que leurs fondateurs étaient, en même temps, des navigateurs. (*Ouvrage cité*, p. 537). Il est très probable qu'arrivés de bonne heure aux embouchures de l'Indus, ils y établirent leurs premiers empires, tels que celui de Pôtâla. (*Ibid.*, p. 543.)

établissant les catégories dans lesquelles elle divisait l'humanité, elle se faisait fort de se servir de chacune pour perfectionner l'homme, et l'envoyer, à travers le redoutable passage dont l'agonie est la porte, soit à une destinée supérieure, s'il avait bien vécu, soit, dans le cas contraire, à un état dont l'infériorité donnait du temps au repentir. Et quelle n'est pas la puissance de cette conception sur l'esprit du croyant, puisque aujourd'hui même l'Hindou des castes les plus viles, soutenu, presque enorgueilli par l'espérance de renaître à un rang meilleur, méprise le maître européen qui le paye, ou le musulman qui le frappe, avec autant d'amertume et de sincérité que peut le faire un kschattrya?

La mort et le jugement d'outre-tombe sont donc les grands points de la vie d'un Hindou, et on peut dire, à l'indifférence avec laquelle il porte communément l'existence présente, qu'il n'existe que pour mourir. Il y a là des similitudes évidentes avec cet esprit sépulcral de l'Égypte, tout porté vers la vie future, la devinant et, en quelque façon, l'arrangeant à l'avance. Le parallèle est facile, ou mieux, les deux ordres d'idées se coupent à angle droit et partent d'un sommet commun. Ce dédain de l'existence, cette foi solide et délibérée dans les promesses religieuses, donnent à l'histoire d'une nation une logique, une fermeté, une indépendance, une sublimité que rien n'égale. Quand l'homme vit à la fois, par la pensée, dans les deux mondes, et, en embrassant de l'œil et de l'esprit ce que les horizons du tombeau ont de plus sombre pour l'incrédule, les illumine d'éclatantes espérances, il est peu retenu par les craintes ordinaires aux sociétés rationalistes, et, dans la poursuite des affaires d'ici-bas, il ne compte plus parmi les obstacles la crainte d'un trépas qui n'est qu'un passage d'habitude. Le plus illustre moment des civilisations humaines est celui où la vie n'est pas encore cotée si haut qu'on ne place, avant le besoin de la conserver, bien d'autres soucis plus utiles aux individus. D'où dépend cette disposition heureuse? Nous la verrons toujours et partout corrélative à la plus ou moins grande abondance de sang arian dans les veines d'un peuple.

La théologie et les recherches métaphysiques furent donc

le pivot de la société hindoue. De là sortirent, sans s'en détacher jamais, les sciences politiques, les sciences sociales. Le brahmanisme ne fit pas deux parts spéciales de la conscience du citoyen et de celle du croyant. La théorie chinoise et européenne de la séparation de l'Église et de l'État ne fut jamais admissible pour lui. Sans religion, point de société brahmanique. Pas un seul acte de la vie privée ne s'en isolait. Elle était tout, pénétrait partout, vivifiait tout et d'une manière bien puissante, puisqu'elle relevait le tchandala lui-même, tout en l'abaissant, et donnait même à ce misérable un motif d'orgueil et des inférieurs à mépriser.

Sous l'égide de la science et de la foi, la poésie des soutas avait aussi trouvé d'illustres imitateurs dans les ermitages sacrés. Les anachorètes, descendus des hauteurs inouïes de leurs méditations, protégeaient les poètes profanes, les excitaient et savaient même les devancer. Valmiki, l'auteur du Ramayana, fut un ascète vénéré. Les deux rapsodes auxquels il confiá le soin d'apprendre et de répéter ses vers, étaient des kschattryas, Cuso et Lavo, fils de Rama lui-même. Les cours des rois du pays accueillaient avec feu les jouissances intellectuelles, une partie des brahmanes se consacra bientôt au seul emploi de leur en procurer (1). Les poèmes, les élégies, les récits de toute nature, vinrent se placer auprès des élucubrations volumineuses des sciences austères (2). Sur une scène illustrée par les génies les plus magnifiques, le drame et la comédie représentèrent, avec éclat, les mœurs des temps présents et les actions les plus grandioses des époques passées. Certes, le grand nom de Kalidasa mérite de briller à l'égal des plus illustres mémoi-

(1) Burnouf, *ouvr. cité*, t. I, p. 141.

(2) La critique littéraire a existé de très bonne heure dans l'Inde. Vers le XIe siècle avant notre ère, les hymnes védiques de l'Atharvan furent réunies et mises en ordre. Au VIe siècle parurent les grammairiens, qui étudièrent et classèrent le langage de toutes les nations habitant le territoire sacré ou ses frontières. Ce travail philologique et les résultats qu'il consacre sont du plus précieux secours pour l'ethnologie. A cette même époque, le langage des Védas fut si parfaitement fixé, que l'on ne trouve, ni dans les manuscrits, ni dans les citations, la moindre variante. (Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 739 et 750 et passim.)

res dont s'enorgueillissent les fastes littéraires (1). A côté de cet homme illustre, plusieurs encore créaient ces chefs-d'œuvre recueillis en partie par le savant Wilson, dans son *Théâtre indien*, et, bref, l'amour des plaisirs intellectuels, d'une part, et celui des profits qu'il rapportait, de l'autre, avaient fini par créer, dans ce monde antique, le métier d'homme de lettres, comme nous le voyons pratiquer sous nos yeux depuis trente ans environ, non pas tout à fait dans la même forme quant aux productions, mais sans la moindre différence quant à l'esprit (2). Je n'en veux pour démonstration qu'une courte anecdote que je citerai, afin d'ouvrir aussi une échappée de vue sur le côté familier de cette grande civilisation.

Un brahmane faisait le métier que je dis, et, soit qu'il y gagnât peu, ou peut-être qu'il dépensât trop, il se trouvait à court d'argent. Sa femme lui conseilla d'aller se mettre sur le

(1) Les Hindous n'ont pas eu la même manière que nous d'envisager l'histoire, de sorte que, bien que nous ayant conservé les souvenirs les plus remarquables des faits, des caractères et des habitudes de leurs plus anciens ancêtres, ils ne nous fournissent pas d'ouvrage vraiment méthodique à ce sujet. M. Jules Mohl a très bien constaté et apprécié cette particularité remarquable : « On sait, dit cet admirable « juge des choses asiatiques, que l'Inde n'a pas produit d'historien, « ni même de chroniqueur. La littérature sanscrite ne manque pas « pour cela de données historiques; elle est plus riche, peut-être, que « toute autre littérature en renseignements sur l'histoire morale de la « nation, sur l'origine et le développement de ses idées et de ses ins-« titutions, enfin sur tout ce qui forme le cœur, comme le noyau de « l'histoire de ce que les chroniqueurs de la plupart des peuples né-« gligent pour se contenter de l'écorce. Mais, comme dit Albirouni : « Ils ont toujours négligé de rédiger les chroniques des règnes de leurs « rois. » De sorte que nous ne savons jamais exactement quand leurs « dynasties commencent et quand elles finissent, ni sur quels pays « elles ont régné. Leurs généalogies sont en mauvais ordre et leur « chronologie est nulle. » (*Rapport annuel fait à la Société asiatique*, 1849, p. 26-27.)

(2) C'est probablement à l'école de ces littérateurs que se formaient les poëtes du genre de celui qui a écrit le *Hâsyarnavah* (*l'Océan des plaisanteries*). C'est une comédie très mordante dirigée contre les rois, les hommes de cour et les prêtres. Les uns sont traités de fainéants inutiles et les autres d'hypocrites. (W. v. Schlegel, *Indische Bibliothek*, t. III, p. 161.)

passage du rajah et, aussitôt qu'il le verrait sortir de son palais, de s'avancer hardiment et de lui réciter quelque chose qui lui pût être agréable.

Le poète trouva l'idée ingénieuse, et, suivant le conseil de la brahmani, il rencontra le roi au moment où celui-ci allait faire sa promenade, assis sur le dos de son éléphant. L'auteur vénal ne se piquait pas d'un grand respect. « Qui des deux louerai-je? se dit-il. Cet éléphant est cher et agréable au peuple; laissons là le roi, je vais chanter l'éléphant (1). »

Voilà le laisser-aller de ce qu'on nomme aujourd'hui la vie d'artiste ou de journaliste, avec cette différence que le danger n'en était pas grand au milieu des barrières qui encadraient tous les chemins. Je ne répondrais pas cependant que ces façons d'indépendance, séduisant quelques esprits, n'aient contribué à amener la dernière grande insurrection et une des plus dangereuses, à coup sûr, que le brahmanisme ait eues à subir. Je veux parler de la naissance des doctrines bouddhiques et de l'application politique qu'elles essayèrent.

CHAPITRE III.

Le bouddhisme, sa défaite; l'Inde actuelle.

On était arrivé à une époque qui, suivant le comput cinghalais, concorderait avec le VIIe siècle avant J.-C. (2), et suivant d'autres calculs bouddhiques, dressés pour le nord de l'Inde, descendrait jusqu'à l'an 543 avant notre ère (3). Depuis quelque temps déjà, des idées très dangereuses s'étaient glissées

(1) Burnouf, *ouvr. cité*, t. I, p. 140.

(2) Burnouf, *ouvr. cité*, p. 287.

(3) Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 356 et 711. — C'est l'époque de Cyrus. Vers le même temps, Scylax exécuta son périple de la mer Érythrée, et rapporta dans l'Occident les premières notions sur les pays hindous que recueillirent Hécatée et Hérodote par l'intermédiaire des Perses. — L'Inde était, à ce moment, à l'apogée de sa civilisation et de sa puissance. (Burnouf, *ouvr. cité*, t. I, p. 131.)

dans cette branche de la science hindoue qui porte le nom de philosophie sankhya. Deux brahmanes, Patandjali et Kapila, avaient enseigné que les œuvres ordonnées par les Védas étaient inutiles de soi au perfectionnement des créatures, et que, pour arriver aux existences supérieures, il suffisait de la pratique d'un ascétisme individuel et arbitraire. Par cette doctrine, on était mis en droit, sans inconvénient pour l'avenir du tombeau, de mépriser tout ce que le brahmanisme recommandait et de faire ce qu'il prohibait (1).

Une telle théorie pouvait renverser la société. Cependant, comme elle ne se présentait que sous une forme purement scientifique et ne se communiquait que dans les écoles, elle resta matière à discussion pour les érudits et ne descendit pas dans la politique. Mais, soit que les idées qui lui avaient donné naissance fussent quelque chose de plus que la découverte accidentelle d'un esprit chercheur, ou bien que des hommes très pratiques en aient eu connaissance, il se trouva qu'un jeune prince, de la plus illustre origine, appartenant à une branche de la race solaire, Sakya, fils de Çuddodhana, roi de Kapilavastu, entreprit d'initier les populations à ce que cette doctrine avait de libéral.

Il se mit à enseigner, comme Kapila, que les œuvres védiques étaient sans valeur; il ajouta que ce n'était ni par les lectures liturgiques, ni par les austérités et les supplices, ni par le respect des classifications, qu'il était possible de s'affranchir des entraves de l'existence actuelle; que, pour cela, il ne fallait avoir recours qu'à l'observance des lois morales, dans lesquelles on était d'autant plus parfait qu'on s'occupait moins de soi et plus d'autrui. Comme vertus supérieures et d'une efficacité incomparable, il proclama la libéralité, la continence, la science, l'énergie, la patience et la miséricorde. Il acceptait, du reste, en fait de théologie et de cosmogonie, tout ce que le brahmanisme savait, hors un dernier point, sur lequel il avait la prétention de promettre beaucoup plus que la loi régulière.

(1) Burnouf, *Introduction à l'hist. du bouddh.*, etc., t. I, p. 152 et passim et 211.

Il affirmait pouvoir conduire les hommes, non seulement dans le sein de Brahma, d'où, après un temps, l'ancienne théologie enseignait que, par suite de l'épuisement des mérites, il fallait sortir pour recommencer la série des existences terrestres, mais dans l'essence du Bouddha parfait, où l'on trouvait le nirwana, c'est-à-dire le complet et éternel néant. Ainsi le brahmanisme était un panthéisme très compliqué, et le bouddhisme le compliquait encore en le faisant poursuivre sa route jusqu'à l'abîme de la négation (1).

Maintenant, comment Sakya produisait-il ses idées et cherchait-il à les répandre? Il commença par renoncer au trône; il se couvrit d'une robe de grosse toile commune et jaune, composée de haillons qu'il avait recueillis lui-même dans les bourriers, dans les cimetières, et cousus de sa main; il prit un bâton et une écuelle, et désormais ne mangea plus que ce que l'aumône voulut lui donner. Il s'arrêtait sur les places publiques des villes et des villages et prêchait sa doctrine morale (2). Se trouvait-il là des brahmanes, il faisait avec eux assaut de science et de subtilité, et les assistants écoutaient, pendant des heures entières, une polémique qu'enflammait la conviction égale des antagonistes. Bientôt il eut des disciples. Il en recruta beaucoup dans la caste militaire, peut-être plus encore dans celle des vayçias, alors bien puissante et bien honorée, comme fort riche. Quelques brahmanes vinrent aussi à lui. Ce fut surtout dans le bas peuple qu'il enrôla ses plus nombreux prosélytes (3). Du moment qu'il avait repoussé les prescriptions des Védas, les séparations des castes n'existaient plus pour lui, et il déclarait ne reconnaître d'autre supériorité que celle de la vertu (4).

(1) Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 831; Burnouf, *Introduction à l'hist. du bouddhisme indien*, t. I, p. 152 et passim.

(2) Burnouf, *Introd. à l'hist. du bouddh. indien*, t. I, p. 194.

(3) Un de ses principaux arguments à l'adresse des hommes des basses castes était de leur dire que, dans leurs existences antérieures, ils avaient fait partie des plus hautes, et que, par le seul fait qu'ils l'écoutaient, ils étaient dignes d'y rentrer. (Burnouf, *ouvr. cité*, t. I, p. 196.)

(4) *Ouvrage cité*, t. I, p. 211.

Un de ses premiers disciples et des plus dévoués, Ananda, son cousin, kschattrya d'une grande famille, revenant un jour d'une longue course dans les campagnes, accablé de fatigue et de chaleur, s'approche d'un puits où il voit une jeune fille occupée à tirer de l'eau. Il exprime le désir d'en avoir. Celle-ci s'excuse, en lui faisant observer qu'en lui rendant ce service elle le souillerait, étant de la tribu matanghi, de la caste des tchandalas. « Je ne te demande, ma sœur, lui répond Ananda, ni ta caste ni ta famille, mais seulement de l'eau, si tu peux m'en donner (1). »

Il prit la cruche et but, et, pour porter de la liberté de ses idées un témoignage plus éclatant encore, quelque temps après il épousa la tchandala. Que des novateurs de cette force exerçassent de la puissance sur l'imagination du bas peuple, on le conçoit aisément. Les prédications de Sakya convertirent un nombre infini de personnes, et, après sa mort, des disciples ardents, poursuivant son œuvre de tous côtés, en étendirent les succès bien au delà des bornes de l'Inde, où des rois se firent bouddhistes avec toute leur maison et leur cour.

Cependant l'organisation brahmanique était tellement puissante, que la réforme n'osa pas, dans la pratique, se montrer aussi hostile ni aussi téméraire que dans la théorie. On niait bien, en principe, et souvent même en action, la nécessité religieuse des castes. En politique, on n'avait pu trouver le moyen de s'y soustraire. Qu'Ananda épousât une fille impure, c'était de quoi se faire applaudir de ses amis, mais non pas empêcher ses enfants d'être impurs à leur tour. En tant que bouddhistes, ils pouvaient devenir des bouddhas parfaits et être en grande vénération dans leur secte ; en tant que citoyens, ils n'avaient que justement les droits et la position assignés à leur naissance. Aussi, malgré le grand ébranlement dogmatique, la société menacée n'était pas sérieusement entamée (2).

(1) Burnouf, *Introd. à l'hist.*, etc., t. I, p. 205.

(2) Les éléments révolutionnaires ne manquaient pas absolument dans ce monde hindou, où les classes moyennes, les chefs de métiers, les marchands, les chefs de marins, avaient acquis une importance extraordinaire. Mais l'édifice était si bien cimenté, qu'il pouvait

Cette situation se prolongea d'une manière qui prouve, à elle seule, la vigueur extraordinaire de l'organisation brahmanique. Deux cents ans après la mort de Sakya, et dans un royaume gouverné par le roi bouddhiste Pyadassi, les édits ne manquaient jamais de donner le pas aux brahmanes sur leurs rivaux (1), et la guerre véritable, la guerre d'intolérance, la persécution ne commença qu'avec le v[e] siècle de notre ère (2). Ainsi le bouddhisme avait pu vivre pendant près de huit cents ans, à tout le moins, côte à côte avec l'antique régulateur du sol, sans parvenir à se rendre assez fort pour l'inquiéter et le faire courir aux armes.

Ce n'était pas faute de bonne volonté. Les conversions dans les basses classes avaient toujours été en augmentant. A l'appel d'une doctrine qui, prétendant ne tenir compte que de la valeur morale des hommes, leur disait : « Par ce seul fait que vous m'accueillez, je vous relève de votre abaissement en ce monde, » tout ce qui ne voulait ou ne pouvait obtenir naturellement un rang social était fortement tenté d'accourir. Puis, dans les brahmanes il y avait des hommes sans science, sans considération ; dans les kschattryas, des guerriers qui ne savaient pas se battre ; dans les vayçias, des dissipateurs regrettant leur fortune, et trop paresseux ou trop nuls pour s'en refaire une autre par le travail (3). Toutes ces accessions donnaient

résister à tout. — Voir Burnouf, *ouvr. cité*, t. I, p. 163, où il est fait mention d'une légende bouddhique qui met bien en relief la puissance de la bourgeoise vayçia à l'époque où se forma le bouddhisme. Je remarquerai ici que, pour ces temps de l'histoire hindoue, les légendes des bouddhas ont le même genre d'intérêt historique que, chez nous, les vies des saints, lorsqu'il s'agit des âges de la domination mérovingienne. Ces productions, d'une piété également vive, bien que différemment appliquée, se ressemblent de très près. Elles racontent les mœurs, les usages du temps où le vénérable personnage dont elles s'occupent a vécu, et ont, les unes et les autres, celles des Arians-Franks, comme celles des Arians-Hindous, la même prédilection pour la partie philosophique de l'histoire, unie au même dédain de la chronologie.

(1) Burnouf, *Introduct. à l'hist.*, etc., t. I, p. 395, note.

(2) *Ibid.*, p. 586.

(3) Quand les brahmanes reprochaient à Sakya de s'entourer de

du relief à la secte en la répandant dans les hautes classes, et il était, en somme, aussi flatteur que facile de se glorifier de vertus intimes et inaperçues, de débiter des discours de morale, et aussitôt d'être tenu pour saint et quitte du reste (1).

Les couvents se multiplièrent. Des religieux et des religieuses remplirent ces asiles appelés *viharas*, et les arts, que l'antique civilisation avait formés et élevés, prêtèrent leur concours à la glorification de la nouvelle secte (2). Les cavernes de Magatanie, de Baug, sur la route d'Oudjeïn, les grottes d'Éléphanta sont des temples bouddhiques. Il en est d'aussi extraordinaires par la vaste étendue des proportions que par le fini précieux des détails. Tout le panthéon brahmanique, doublé de la nouvelle mythologie qui vint s'enter sur ses rameaux, de tous les bouddhas, de tous les boddhisatvas et autres inventions d'une imagination d'autant plus féconde qu'elle plongeait davantage dans les classes noires, tout ce que la pensée humaine, ivre de raffinements et complètement déroutée par l'abus de la réflexion, a jamais pu imaginer d'extravagant en fait de formes, vint trôner sous ces splen-

gens appartenant aux castes impures ou de personnes de mauvaise vie, Sakya répondait : « Ma loi est une loi de grâce pour tous. » (Burnouf, *ouvr. cité*, t. I, p. 198.) — Cette loi de grâce devint très promptement une sorte de religiosité facile qui recrutait des partisans dans les classes supérieures, parmi les hommes dégoûtés de toutes les restrictions que le régime brahmanique inflige à ses fidèles, par suite de cette idée qu'on ne peut se faire pardonner les fautes de l'existence actuelle et se rendre dignes de passer dans un rang supérieur, qu'au prix des plus redoutables austérités. Ainsi, un jeune ascète, après de longues abstinences au fond d'une forêt, se donne en pâture à une tigresse, qui vient de mettre bas, en s'écriant : « Comme il est vrai « que je n'abandonne la vie ni pour la royauté, ni pour les jouissances « du plaisir, ni pour le rang de sakya, ni pour celui de monarque « souverain, mais bien pour arriver à l'état suprême de bouddha par« faitement accompli ! » (Burnouf, *ibid.*, p. 159 et passim.) — Les bouddhistes prenaient les choses d'une façon plus commode. Ils condamnaient ces rigueurs personnelles comme inutiles, et leur substituaient le simple repentir et l'aveu de la faute, ce qui, du reste, les fit arriver très promptement à instituer la confession. (*Ibid.*, p. 299.)

(1) Burnouf, *Introd. à l'hist.*, etc., t. I, p. 196, 277.

(2) *Ibid.*, p. 287.

dides asiles (1). Il était temps, pour peu que les brahmanes voulussent sauver leur société, de se mettre à l'œuvre. La lutte s'engagea, et, si l'on compare le temps du combat à celui de la patience, l'un fut aussi long que l'autre. La guerre commencée au ve siècle se termine au XIVe (2).

Autant qu'on en peut juger, le bouddhisme mérita d'être vaincu, parce qu'il recula devant ses conséquences. Sensible, de bonne heure, au reproche, évidemment très mérité, de démentir ses prétentions à la perfection morale en se recrutant de tous les gens perdus, il s'était laissé persuader d'admettre des motifs d'exclusion physiques et moraux. Par là, il n'était déjà plus la religion universelle, et se fermait les accessions les plus nombreuses, si elles n'étaient pas les plus honorables. En outre, comme il n'avait pas pu détruire, de prime abord, les castes, et qu'il avait été obligé de les reconnaître de fait, tout en les niant en théorie, il avait dû, dans son propre sein, compter avec elles (3). Les rois kschattryas et fiers de l'être bien que bouddhistes, les brahmanes convertis et qui n'avaient rien à gagner, les uns et les autres, à la nouvelle foi, si ce n'est la dignité de bouddha et l'anéantissement parfait, devaient, tôt ou tard, soit par eux, soit par leurs descendants, éprouver, en mille circonstances, des tentations violentes de rompre avec la tourbe qui s'égalait à eux, et de reprendre la plénitude de leurs anciens honneurs.

De cent façons le bouddhisme perdit du terrain; au XIe siècle, il disparut tout à fait du sol de l'Inde. Il se réfugia dans des colonies, comme Ceylan ou Java, que la culture brahmani-

(1) Burnouf, *Introduction à l'hist.*, etc., t. I, p. 337. — Le bouddhisme hindou est aujourd'hui tellement dégénéré dans les provinces lointaines où il végète encore, que les religieux se marient, usage diamétralement opposé à l'esprit de la loi fondamentale. Ces religieux mariés se nomment au Népaul *vadjra âtchâryas. (Ibid.)*

(2) *Ibid.*, p. 586.

(3) Burnouf, *Introd. à l'hist.*, etc., t. I, p. 144. — Il fit plus que de les admettre en pratique. Il se montra faible au point de donner un démenti à sa prétention d'être une loi de grâce pour tous, en avouant que les boddhissatvas ne pouvaient s'incarner que dans des familles de brahmanes ou de kschattryas. (*Ibid.*)

que avait sans doute formées, mais où, par l'infériorité ethnique des prêtres et des guerriers, la lutte put continuer indécise et même se terminer à l'avantage des hérétiques. Le culte dissident trouva encore un asile dans le nord-est de l'Inde, où cependant, comme au Népaul, on le voit aujourd'hui, dégénéré et sans forces, reculer devant le brahmanisme. En somme, il ne fut vraiment à l'aise que là où il ne rencontra pas de castes, en Chine, dans l'Annam, au Thibet, dans l'Asie centrale. Il s'y déploya à son aise, et, contrairement à l'avis de quelques critiques superficiels, il faut avouer que l'examen ne lui est pas favorable et montre d'une manière éclatante le peu que réussit à produire, pour les hommes et pour les sociétés, une doctrine politique et religieuse qui se pique d'être basée uniquement sur la morale et la raison.

Bientôt l'expérience démontre combien cette prétention est vaine et creuse. Comme le bouddhisme, la doctrine incomplète veut réparer sa faute en se donnant, après coup, des fondements. Il est trop tard, elle ne crée qu'absurdités. Procédant à l'inverse de ce qui se voit dans les véritables philosophies, au lieu de faire que la loi morale découle de l'ontologie, c'est, au contraire, l'ontologie qui découle de la loi morale (1). De là, encore plus de non-sens, s'il est possible, que dans le brahmanisme dégénéré, qui en contient tant. De là, une théologie sans âme, toute factice, et les niaiseries du cylindre de prières, qui, placardé de manuscrits d'oraisons et mis en rotation perpétuelle par une force hydraulique, est censé envoyer au ciel l'esprit pieux contenu sous les lettres, et en réjouir les intelligences suprêmes (2). A quel point d'avilissement tombe bientôt

(1) M. Burnouf se sert très habilement de la postériorité de l'ontologie dans le bouddhisme pour établir l'âge de ce système religieux. (*Ouvr. cité*, t. I, p. 132.)

(2) Voir les détails nombreux sur ce cylindre, très en usage chez les Mongols, dans les *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, pendant les années* 1844, 1845 *et* 1846 (Paris, 1850), par M. Huc, prêtre missionnaire de la congrégation de Saint-Lazare. — Voir aussi, dans le même ouvrage, ce qui a rapport à la réforme moderne du bouddhisme lamaïque, appelée réforme de Tsong-Kaba, et qui date

une théorie rationaliste qui s'aventure hors des écoles et va entreprendre la conduite des peuples! Le bouddhisme le montre pleinement, et l'on peut dire que les multitudes immenses dont il dirige les consciences appartiennent aux classes les plus viles de la Chine et des pays circonvoisins. Telle fut sa fin, tel est son sort actuel.

Le brahmanisme ne fit pas que profiter des infirmités et des fautes de son ennemi. Il eut aussi des bénéfices d'habileté, et il suivit, en ces circonstances, la même politique dont il avait déjà usé avec succès lors de la révolte des kschattryas. Il sut pardonner et accorder les concessions indispensables. Il ne voulut pas violenter les consciences ou les humilier. Il imagina, au moyen d'un syncrétisme accommodant, de faire du bouddha Sakya-mouni une incarnation de Vischnou. De cette façon, il permettait à ceux qui voulaient revenir à lui de toujours vénérer leur idole, et leur épargnait ce que les conversions ont de plus amer, le mépris de ce que l'on a adoré. Puis, peu à peu, son panthéon accueillit beaucoup de divinités bouddhiques, avec cette seule réserve, que ces dernières venues n'occupèrent que des rangs inférieurs. Enfin il manœuvra de telle sorte qu'aujourd'hui le bouddhisme est aussi bien non avenu dans l'Inde que s'il n'y avait jamais existé. Les monuments sortis des mains de cette secte passent, dans l'opinion générale, pour l'œuvre de son rival heureux (1). L'opinion publique ne les dispute pas au vainqueur, tellement que l'adversaire est mort, sa dépouille est restée aux brahmanes, et le retour des esprits est aussi complet que possible. Que dire de la puissance, de la patience et de l'habileté d'une école qui, après une campagne de près de deux mille ans, sinon plus, remporta une victoire semblable? Pour moi, je l'avoue, je ne vois rien d'aussi extraordinaire dans l'histoire, et je ne sache rien, non plus, qui fasse autant d'honneur à l'autorité de l'esprit humain

du XIVe siècle. L'esprit hindou, dont il restait peu, a été presque absolument expulsé par ces innovations.

(1) Burnouf, *ouvr. cité*, t. I, p. 339. — Bouddha, considéré comme une incarnation de Vischnou, est une idée qui ne remonte pas plus haut que l'an 1005 de l'ère de Vikramâditya, 943 de la nôtre.

Que doit-on ici admirer davantage? Est-ce la ténacité avec laquelle le brahmanisme se conserva, pendant cet énorme laps de temps, parfaitement pareil à lui-même dans ses dogmes essentiels et dans ce que son système politique avait de plus vital, sans jamais transiger sur ces deux terrains? Est-ce, au contraire, sa condescendance à rendre hommage à la partie honorifique des idées de son adversaire et à désintéresser l'amour-propre au moment suprême de la défaite? Je n'oserais en décider. Le brahmanisme montra, pendant cette longue contestation, ce double genre d'habileté, loué jadis avec tant de raison dans l'aristocratie anglaise, de savoir maintenir le passé en s'accommodant aux exigences du présent. Bref, il fut animé d'un véritable esprit de gouvernement, et il en reçut la récompense par le salut de la société qui était son œuvre.

Son triomphe, il le dut surtout à ce bonheur d'avoir été compact, ce qui manquait au bouddhisme. L'excellence du sang arian était aussi beaucoup plus de son côté que de celui de ses adversaires, qui, recrutés principalement dans les basses castes et moins strictement attachés aux lois de séparation dont ils niaient la valeur religieuse, offraient, au point de vue ethnique, des qualités très inférieures. Le brahmanisme représentait, dans l'Inde, la juste suprématie du principe blanc, bien que très altéré, et les bouddhistes essayaient, au contraire, une protestation des rangs inférieurs. Cette révolte ne pouvait réussir tant que le type arian, malgré ses souillures, conservait encore, au moyen de son isolement, la majeure partie de ses vertus spéciales. Il ne s'ensuit pas, il est vrai, que la longue résistance des bouddhistes n'ait pas eu des résultats : loin de là. Je ne doute pas que la rentrée au sein brahmanique de nombreuses tribus de la caste sacerdotale et de kschattryas médiocrement fidèles, pendant tant de siècles, aux prescriptions ethniques, n'ait considérablement développé les germes fâcheux qui existaient déjà. Cependant la nature ariane était assez forte, et l'est encore aujourd'hui, pour maintenir debout son organisation au milieu des plus terribles épreuves que jamais peuple ait traversées.

Dès l'an 1001 de notre ère, l'Inde avait cessé d'être ce pays

fermé aux nations occidentales, dont le plus grand des conquérants, Alexandre lui-même, n'avait pu que soupçonner les merveilles chez les peuples impurs, chez les nations vratyas de l'ouest qu'il avait combattues (1). Le fils de Philippe n'avait pas touché au territoire sacré. Un prince musulman de race mélangée, beaucoup plus blanche que ne l'était devenu l'alliage d'où sortent maintenant les brahmanes et les kschattryas, Mahmoud le Gnaznévide, à la tête d'armées qu'animait le fanatisme musulman, promena le fer et le feu sur la péninsule, détruisit les temples, persécuta les prêtres, massacra les guerriers, s'en prit aux livres et commença, sur une vaste échelle, une persécution qui, dès lors, n'a jamais complètement cessé. S'il est difficile à toute civilisation de se tenir debout contre les assauts intérieurs que les passions humaines lui livrent constamment, qu'est-ce donc lorsqu'elle est, non seulement attaquée, mais possédée par des étrangers qui ne l'épargnent pas et n'ont pas de plus cher souci que d'amener sa perte? Est-il, dans l'histoire, un exemple de résistance heureuse et longue à cette terrible conspiration? Je n'en connais qu'un seul, et c'est dans l'Inde que je le trouve. Depuis le rude sultan de Ghizni, on peut affirmer que la société brahmanique n'a pas joui d'un moment de tranquillité et, au milieu de ces attaques constantes, elle a gardé la force d'expulser le bouddhisme. Après les Persans de Mahmoud sont venus les Turcs, les Mongols, les Afghans, les Tatares, les Arabes, les Abyssins, puis de nouveau les Persans de Nadir-Schah, les Portugais, les Anglais, les Français. Au nord, à l'ouest, au sud, des routes d'invasions incessantes se sont ouvertes, des nuées disparates de populations étrangères sont venues couvrir les provinces. Contraintes par le sabre, des nations entières ont fait défection à la religion nationale. Les Kachemyriens sont devenus musulmans; les Syndhis aussi, encore d'autres groupes du Malabar et de la côte de Coromandel. Partout les apôtres de Mahomet, favorisés par les princes de la conquête, ont prodigué, et non sans succès, des

(1) Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 353.

prédications redoutées. Le brahmanisme n'a pas un instant renoncé au combat, et l'on sait, au contraire, que dans l'est, dans les montagnes du nord, notamment depuis la conquête du Népaul par les Gorkhas au XVe siècle, il poursuit encore son prosélytisme, et qu'il réussit (1). L'infusion du sang demi-arian, dans le Pendjab, a produit la religion égalitaire de Nanek. Le brahmanisme s'est dédommagé de cette perte en rendant de plus en plus imparfaite la foi musulmane qui habite avec lui.

Miné depuis un siècle par l'action européenne, on sait avec quelle imperturbable confiance il a jusqu'ici résisté, et je ne crois pas qu'il existe un homme, ayant vécu dans l'Inde, qui se laisse aller à croire que ce pays puisse jamais subir une transformation et devenir civilisé à notre manière. Plusieurs des observateurs qui l'ont le plus pratiqué et le mieux connu ont témoigné que, dans leur conviction, ce moment-là n'arriverait pas.

Pourtant le brahmanisme est en décadence complète; ses grands hommes ont disparu; les absurdes ou féroces superstitions, les niaiseries théologiques de la partie noire de son culte, ont pris le dessus d'une manière effrayante sur ce que son antique philosophie présentait de si élevé, de si noblement ardu. Le type nègre et le principe jaune ont creusé leur chemin dans ses populations d'élite, et, sur plusieurs points, il est difficile, même impossible, de distinguer les brahmanes de telles individualités appartenant aux basses castes. En tout cas, jamais la nature pervertie de cette race dégénérée ne pourra prévaloir contre la force supérieure des nations blanches venues de l'occident de l'Europe.

Mais s'il arrivait que, par suite de circonstances étrangères aux événements de la politique locale, la domination anglaise cessât dans ces vastes contrées et que, rendues à elles-mêmes, il leur fallût se reconstituer, sans doute, après un temps plus ou moins long, le brahmanisme, seul ordre social qui offre encore, dans ce pays, quelque solidité, quelques doctrines inébranlables, finirait par prévaloir.

(1) Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. III, p. 111 et passim.

Dans le premier moment, la force matérielle résidant plutôt chez les Rohillas de l'ouest et chez les Sykhes du nord, l'honneur de fournir les souverains reviendrait à ces tribus. Néanmoins, la civilisation musulmane est trop dégradée, trop intimement unie aux types les plus viles de la population pour fournir une longue carrière. Quelques nations de cette croyance échappent, peut-être, à ce dur jugement; mais il tombe en plein sur le plus grand nombre. Le brahmanisme est patient dans ses conquêtes. Il userait, par les coups même qu'il saurait supporter sans mourir, le tranchant du sabre ébréché de ses ennemis, et, d'abord relevé avec triomphe chez les Mahrattes et les Radjapoutes, il ne tarderait pas à se retrouver maître de la plus grande partie du terrain qu'il a perdu depuis tant de siècles. D'ailleurs il n'est pas inflexible aux transactions, et, s'il consentait, dans un traité définitif, à recevoir au rang de deux premières castes les belliqueux convertis des races arianisées du nord et cette classe remuante et active des métis anglo-hindous, ne contre-balancerait-il pas, dans son sein même, la longue infusion des types inférieurs, et ne pourrait-il ainsi renaître à quelque médiocre puissance? Il se passerait probablement quelque chose de ce genre. Toutefois, je l'avoue, le désordre ethnique en serait plus compliqué, et l'unité majestueuse de la civilisation primitive ne renaîtrait pas.

Ce ne sont là que les applications rigoureuses des principes posés jusqu'ici et des expériences que j'ai relevées et indiquées. Si, quittant ces hypothèses, on veut laisser l'avenir, et se borner à résumer les enseignements qu'au point de vue des races on peut tirer de l'histoire de l'Inde, voici les faits, tout à fait incontestables, qui en ressortent.

Nous devons considérer la famille ariane comme la plus noble, la plus intelligente, la plus énergique de l'espèce blanche. En Égypte, où nous l'avons aperçue d'abord, sur la terre hindoue, où nous venons de l'observer, nous lui avons reconnu de hautes facultés philosophiques, un grand sentiment de moralité, de la douceur dans ses institutions, de l'énergie à les maintenir; en somme, une supériorité marquée

sur les aborigènes, soit de la vallée du Nil, soit des bords de l'Indus, du Gange et du Brahmapoutra.

En Égypte, pourtant, nous n'avons réussi à la considérer que déjà, et dès la plus haute antiquité, violemment combattue et paralysée par des immixtions trop considérables de sang noir, et, à mesure que les temps ont marché, cette immixtion, prenant plus de forces, a fini par absorber les énergies du principe auquel la civilisation égyptienne devait la vie. Dans l'Inde, il n'en a pas été de même. Le torrent arian, précipité du haut de la vallée de Kachemyr sur la péninsule cisgangétique, était des plus considérables. Il eut beau être dédoublé par la désertion des Zoroastriens, il resta toujours puissant, et le régime des castes fut, malgré sa décomposition lente, malgré ses déviations répétées, une cause décisive, qui conserva aux deux hautes classes de la société hindoue les vertus et les avantages de l'autorité. Puis, si des infiltrations illégales de sang étranger eurent lieu, par l'influence des révolutions, dans les veines des brahmanes et des kschattryas, toutes ne furent pas nuisibles de la même façon, toutes ne produisirent pas de mauvaises conséquences semblables. Ce qui provint des tribus arianes ou demi-arianes du nord renforça la vigueur de l'ancien principe blanc, et nous avons remarqué que l'invasion des Pandavas avait fait une trouée bien profonde dans l'Aryavarta. L'influence de cette immigration y fut donc désorganisatrice, et non pas énervante. Puis, au pourtour entier de cette même frontière montagneuse, d'autres populations blanches paraissaient incessamment sur les crêtes, et descendant jusque dans l'Inde, à différentes époques, elles ont également apporté quelque ressouvenir des mérites de l'espèce.

Quant aux mélanges nuisibles, la famille hindoue n'a pas autant à gémir des parentés jaunes qu'elle s'est données que des noires, et bien que, sans nul doute, elle n'ait pas vu sortir de ces mélanges des descendances aussi robustes que lorsqu'elle ne produisait qu'avec elle-même, elle possède cependant, de ce côté, des lignées qui ne sont pas absolument dénuées de valeur, et qui, mêlant à la culture hindoue, dont

elles ont adopté les principales règles, certaines idées chinoises, prêtent, au besoin, quelque secours à la civilisation brahmanique. Tels sont les Mahrattes, tels encore, les Birmans.

En somme, la force de l'Inde contre les invasions étrangères, la force qui persiste tout en cédant, reste cantonnée dans le nord-ouest, le nord et l'ouest, c'est-à-dire chez les peuples d'origine ariane plus ou moins pure, Syndhis, Rohillas, montagnards de l'Hindou-koh, Sykhes, Radjapoutes, Gorkhas du Népaul; puis viennent les Mahrattes, enfin les Birmans que j'ai nommés plus haut. Dans ce camp de réserve, la suprématie appartient, incontestablement, aux descendances les plus arianisées du nord et du nord-ouest. Et quelle singulière persistance ethnique, quelle conscience vive et puissante toute famille alliée à la race ariane a de son mérite! J'en trouverais une marque singulière dans l'existence curieuse d'une religion bien étrange répandue chez quelques peuplades misérables, habitantes des pics septentrionaux. Là, des tribus encore fidèles à l'ancienne histoire sont cernées de tous côtés par des jaunes qui, maîtres des vallées basses, les ont repoussées sur les hauteurs neigeuses et dans les gorges alpestres, et ces peuples, nos derniers et malheureux parents, adorent, avant tout, un ancien héros appelé Bhim-Sem. Ce dieu, fils de Pandou, est la personnification de la race blanche dans la dernière grande migration qu'elle ait opérée de ce côté du monde (1).

Il reste le sud de l'Inde, la partie qui s'étend vers Calcutta, le long du Gange, les vastes provinces du centre et le Dekkhan. Dans ces régions, les tribus de sauvages noirs sont nombreuses, les forêts immenses, impénétrables, et l'usage des dialectes dérivés du sanscrit cesse presque complètement. Un amas de langues, plus ou moins ennoblies par des emprunts à l'idiome sacré, le tamoul, le malabare et cent autres se partagent les populations. Une bigarrure infinie de carnations étonne d'abord l'Européen, qui, dans l'aspect physique des hommes, ne découvre aucune trace d'unité, pas même chez les hautes castes. Ces contrées sont celles où le mélange avec

(1) Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. III, p. 115.

les aborigènes est le plus avancé. Elles sont aussi les moins recommandables, à tous égards. Des multitudes molles, sans énergie, sans courage, plus bassement superstitieuses que partout ailleurs, semblent mortes, et ce n'est qu'être juste envers elles que de les déclarer incapables de se laisser galvaniser, un seul instant, par un désir d'indépendance. Elles n'ont jamais été que soumises et sujettes, et le brahmanisme n'en a reçu nul secours, car la proportion de sang des noirs, répandue au sein de cette masse, dépasse trop ce que l'on voit dans le nord, d'où les tribus arianes n'ont jamais poussé jusque-là, soit par terre, soit par mer, que des colonies insuffisantes (1).

Cependant ces contrées méridionales de l'Inde possèdent, aujourd'hui, un nouvel élément ethnique d'une grande valeur, auquel j'ai déjà fait allusion plus haut. Ce sont les métis, nés de pères européens et de mères indigènes et croisés de nouveau avec des Européens et des natifs. Cette classe, qui va, chaque jour, s'augmentant, montre des qualités si spéciales, une intelligence si vive, que l'attention des savants et des politiques s'est déjà éveillée à son sujet, et l'on a vu, dans son existence, la cause future des révolutions de l'Inde.

Il est de fait qu'elle mérite l'intérêt. Du côté des mères, l'origine n'est pas brillante : ce ne sont guère que les plus basses classes qui fournissent des sujets aux plaisirs des conquérants. Si quelques femmes appartiennent à un rang social un peu moins rabaissé, ce sont des musulmanes, et cette circonstance ne garantit aucune supériorité de sang. Toutefois, comme l'origine de ces Hindoues a cessé d'être absolument identique avec l'espèce noire et qu'elle a déjà été relevée par l'accession d'un principe blanc, si faible qu'on veuille le supposer, il y a profit, et l'on doit établir une immense distance entre le produit d'une femme bengali de basse caste et celui d'une négresse yolof ou bambara.

Du côté du père, il peut exister de grandes différences dans l'intensité du principe blanc transmis à l'enfant. Suivant que

(1) Lassen, *Indische Alterth.*, t. I. p. 391.

cet homme est anglais, irlandais, français, italien ou espagnol, les variations sont notables. Comme, le plus souvent, le sang anglais domine, comme il est celui qui, en Europe, a conservé le plus d'affinités avec l'essence ariane, les métis sont généralement beaux ou intelligents. Je m'unis donc à l'opinion qui attache de l'importance pour l'avenir de l'Inde au développement de cette population nouvelle, et, en m'abstenant de penser qu'elle soit jamais en état de mettre la main au collet de ses maîtres et de s'attaquer au radieux génie de la Grande-Bretagne, je ne crois pas inadmissible qu'après les dominateurs européens le sol de l'Inde ne la voie saisir le sceptre. A la vérité, cette race composite est exposée au même danger sous lequel ont succombé presque toutes les nations musulmanes, j'entends la continuité des mélanges et l'abâtardissement qui en est la conséquence. Le brahmanisme seul possède le secret de contrarier le progrès d'un tel fléau.

Après avoir ainsi classé les groupes hindous et indiqué les points d'où l'étincelle vivante, encore bien que très affaiblie, jaillira à l'occasion, je ne saurais m'empêcher de revenir sur la longévité si extraordinaire d'une civilisation qui fonctionnait avant les âges héroïques de la Grèce, et qui, sauf les modifications voulues par les variations ethniques, a gardé, jusqu'à nos jours, les mêmes principes, a toujours cheminé dans les mêmes voies, parce que la race dirigeante est demeurée suffisamment compacte. Ce colosse merveilleux de génie, de force, de beauté, a, depuis Hérodote, offert au monde occidental l'image d'une de ces prêtresses qui, bien que couvertes d'une robe épaisse et d'un voile discret, parvenaient cependant, par la majesté de leur attitude, à convaincre tous les regards qu'elles étaient belles. On ne la voyait pas, on n'apercevait que les grands plis de ses vêtements, on n'avait jamais dépassé la zone occupée par les peuples qu'elle-même renonçait comme siens. Plus tard, les conquêtes des musulmans, à demi connues en Europe, et leurs découvertes, dont les résultats n'arrivaient que défigurés, augmentèrent graduellement l'admiration pour ce pays mystérieux, bien que la connaissance en restât fort imparfaite.

Mais, depuis une vingtaine d'années que la philologie, la philosophie, la statistique, ont commencé l'inventaire de la société et de la nature hindoues, sans presque avoir l'espérance de le compléter de bien longtemps, tant la matière est riche et abondante, il est arrivé le contraire de ce que révèle l'expérience commune : moins une chose est connue, plus on l'admire ; ici, à mesure qu'on connaît et qu'on apprécie mieux, on admire davantage. Habitués à l'existence bornée de nos civilisations, nous répétions, imperturbablement, les paroles du psautier sur la fragilité des choses humaines, et, lorsque le rideau immense qui cachait l'activité de l'existence asiatique a été soulevé, et que l'Inde et la Chine ont apparu clairement à nos regards, avec leurs constitutions inébranlables, nous n'avons su comment prendre cette découverte si humiliante pour notre sagesse et notre force.

Quelle honte, en effet, pour des systèmes qui se sont proclamés chacun à leur tour et se proclament encore sans rivaux ! Quelle leçon pour la pensée grecque, romaine, pour la nôtre, que de voir un pays qui, battu par huit cents ans de pillage et de massacres, de spoliations et de misères, compte plus de cent quarante millions d'habitants, et, probablement, avant ses malheurs, en nourrissait plus du double ; pays qui n'a jamais cessé d'entourer de son affection sans bornes et de sa conviction dévouée les idées religieuses, sociales et politiques auxquelles il doit la vie, et qui, dans leur abaissement, lui conservent le caractère indélébile de sa nationalité ! Quelle leçon, dis-je, pour les États de l'Occident, condamnés par l'instabilité de leurs croyances à changer incessamment de formes et de direction, pareils aux dunes mobiles de certains rivages de la mer du Nord !

Il y aurait pourtant injustice à blâmer trop les uns comme à trop louer les autres. La longévité de l'Inde n'est que le bénéfice d'une loi naturelle qui n'a pu trouver que rarement à s'appliquer en bien. Avec une race dominante éternellement la même, ce pays a possédé des principes éternellement semblables ; tandis que, partout ailleurs, les groupes, se mêlant sans frein et sans choix, se succédant avec rapidité, n'ont pas réussi

à faire vivre leurs institutions, parce qu'ils disparaissaient eux-mêmes rapidement devant des successeurs pourvus d'instincts nouveaux.

Mais je viens de le dire : l'Inde n'a pas été le seul pays où se soit réalisé le phénomène que j'admire : il faut citer encore la Chine. Recherchons si les mêmes causes y ont amené les mêmes effets. Cette étude se lie d'autant mieux à celle qui finit ici, qu'entre le Céleste Empire et les pays hindous s'étendent de vastes régions, comme le Thibet, où des institutions mixtes portent le caractère des deux sociétés d'où elles émanent. Mais, avant de nous informer si cette dualité est vraiment le résultat d'un double principe ethnique, il faut, de toute nécessité, connaître la source de la culture sociale en Chine, et nous rendre compte du rang que cette contrée a droit d'occuper parmi les nations civilisées du monde.

CHAPITRE IV.

La race jaune.

A mesure que les tribus hindoues se sont plus avancées vers l'est, et qu'après avoir longé les monts Vyndhias, elles ont dépassé le Gange et le Brahmapoutra pour pénétrer dans le pays des Birmans, nous les avons vues se mettre en contact avec des variétés humaines que l'occident de l'Asie ne nous avait pas encore fait connaître. Ces variétés, non moins multipliées dans leurs nuances physiques et morales que les différences déjà constatées chez l'espèce nègre, nous sont une nouvelle raison d'admettre, par analogie, que la race blanche eut aussi, comme les deux autres, ses séparations propres, et que non seulement il exista des inégalités entre elle et les hommes noirs et ceux de la nouvelle catégorie que j'aborde, mais encore que, dans son propre sein, la même loi exerça son in-

fluence, et qu'une diversité pareille distingua ses tribus et les disposa par étages.

Une nouvelle famille, très bigarrée de formes, de physionomie et de couleur, très spéciale dans ses qualités intellectuelles, se présente à nous aussitôt que nous sortons du Bengale en marchant vers l'est, et comme des affinités évidentes réunissent à cette avant-garde de vastes populations marquées de son cachet, il nous faut adopter, pour tout cet ensemble, un nom unique, et, malgré les différences qui le fractionnent, lui attribuer une dénomination commune. Nous nous trouvons en face des peuples jaunes, troisième élément constitutif de la population du monde.

Tout l'empire de la Chine, la Sibérie, l'Europe entière, à l'exception, peut-être, de ses extrémités les plus méridionales, tels sont les vastes territoires dont le groupe jaune se montre possesseur aussitôt que des émigrants blancs mettent le pied dans les contrées situées à l'ouest, au nord ou à l'est des plateaux glacés de l'Asie centrale.

Cette race est généralement petite, certaines même de ses tribus ne dépassent pas les proportions réduites des nains. La structure des membres, la puissance des muscles sont loin d'égaler ce que l'on voit chez les blancs. Les formes du corps sont ramassées, trapues, sans beauté ni grâce, avec quelque chose de grotesque et souvent de hideux. Dans la physionomie, la nature a économisé le dessin et les lignes. Sa libéralité s'est bornée à l'essentiel : un nez, une bouche, de petits yeux sont jetés dans des faces larges et plates, et semblent tracés avec une négligence et un dédain tout à fait rudimentaires. Évidemment, le Créateur n'a voulu faire qu'une ébauche. Les cheveux sont rares chez la plupart des peuplades. On les voit cependant, et comme par réaction, effroyablement abondants chez quelques-unes et descendant jusque dans le dos; pour toutes, noirs, roides, droits et grossiers comme des crins. Voilà l'aspect physique de la race jaune (1).

(1) M. Pickering ajoute, à tous ces caractères, un autre trait qui lui semble tout à fait spécifique : c'est l'aspect féminin que le défaut de

Quant à ses qualités intellectuelles, elles ne sont pas moins particulières, et font une opposition si tranchée aux aptitudes de l'espèce noire, qu'ayant donné à cette dernière le titre de féminine, j'applique à l'autre celui de mâle, par excellence. Un défaut absolu d'imagination, une tendance unique à la satisfaction des besoins naturels, beaucoup de ténacité et de suite appliqué à des idées terre à terre ou ridicules, quelque instinct de la liberté individuelle, manifesté, dans le plus grand nombre des tribus, par l'attachement à la vie nomade, et, chez les peuples les plus civilisés, par le respect de la vie domestique; peu ou point d'activité, pas de curiosité d'esprit, pas de ces goûts passionnés de parure, si remarquables chez les nègres : voilà les traits principaux que toutes les branches de la famille mongole possèdent, en commun, à des degrés différents. De là, leur orgueil profondément convaincu et leur médiocrité non moins caractéristique, ne sentant rien que l'aiguillon matériel, et ayant trouvé dès longtemps le moyen d'y satisfaire. Tout ce qui se fait en dehors du cercle étroit qu'elles connaissent leur paraît insensé, inepte, et ne leur inspire que pitié. Les peuples jaunes sont beaucoup plus contents d'eux-mêmes que les nègres, dont la grossière imagination, constamment en feu, rêve à tout autre chose qu'au moment présent et aux faits existants.

Mais, il faut aussi en convenir, cette tendance générale et unique vers les choses humblement positives, et la fixité de vues, conséquence de l'absence d'imagination, donnent aux peuples jaunes plus d'aptitude à une sociabilité grossière que

barbe donne aux peuples jaunes. En revanche, il ne considère pas l'obliquité de l'œil comme essentielle. Je crois qu'ici il ne tient pas assez de compte des immixtions noires qui souvent, et à dose même très légère, ont pu suffire pour faire disparaître cette particularité. (*United-States exploring Expedition during the years* 1838, 1839, 1840, 1841 *and* 1842, *under the command of Charles Wilkes, U. S. N.;* vol. IX : *The Races of man and their geographical distribution, by Charles Pickering*, M. D.; Philadelphia, 1848, in-4°.) — M. Pickering pense que la race jaune couvre actuellement deux cinquièmes de la surface du globe. Il comprend évidemment, dans cette classification, beaucoup de populations hybrides.

les nègres n'en possèdent. Les plus ineptes esprits, n'ayant, pendant des siècles, qu'une seule pensée dont rien ne les distrait, celle de se nourrir, de se vêtir et de se loger, finissent par obtenir, dans ce genre, des résultats plus complets que des gens qui, naturellement non moins stupides, sont encore dérangés sans cesse, des réflexions qui pourraient leur venir, par des fusées d'imagination. Aussi les peuples jaunes sont-ils devenus assez habiles dans quelques métiers, et ce n'est pas sans surprise qu'on les voit, dès l'antiquité la plus haute, laisser, comme marque irréfragable de leur présence dans une contrée, des traces d'assez grands travaux de mines. C'est là, pour ainsi dire, le rôle antique et national de la race jaune (1). Les nains sont des forgerons, sont des orfèvres, et de ce qu'ils ont possédé une telle science et l'ont conservée à travers les siècles jusqu'à nos jours (car, à l'est des Tongouses orientaux et sur les bords de la mer d'Ochotsk, les Doutcheris et d'autres peuplades ne sont pas des forgerons moins adroits que les Permiens des chants scandinaves), il faut conclure que, de tous temps, les Finnois se sont trouvés, au moins, propres à former la partie passive de certaines civilisations (2).

D'où venaient ces peuples? Du grand continent d'Amérique. C'est la réponse de la physiologie comme de la linguistique; c'est aussi ce qu'on doit conclure de cette observation, que, dès les époques les plus anciennes, avant même ce que nous nommons les âges primitifs, des masses considérables de populations jaunes s'étaient accumulées dans l'extrême nord de la Sibérie, et de là avaient prolongé leurs campements et leurs hordes jusque très avant dans le monde occidental, donnant sur leurs premiers ancêtres des renseignements fort peu honorables.

Elles prétendaient descendre des singes, et s'en montraient très satisfaites. Il n'est dès lors pas étonnant que l'épopée hindoue, ayant à dépeindre les auxiliaires aborigènes de l'héroïque

(1) Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. I, p. 337.

(2) Lassen, *Zeitschrift für d. K. d. Morgenl.*, t. II, p. 62; Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. II.

époux de Sita dans sa campagne contre Ceylan, nous dise tout simplement que ces auxiliaires étaient une armée de singes. Peut-être, en effet, Rama, voulant combattre les peuples noirs du sud du Dekkhan, eut-il recours à quelques tribus jaunes campées sur les contreforts méridionaux de l'Himalaya.

Quoi qu'il en puisse être, ces nations étaient fort nombreuses, et quelques déductions bien claires de points déjà connus vont l'établir à l'instant.

Ce n'est pas un fait nécessaire à prouver, car il l'est surabondamment, que les nations blanches ont toujours été sédentaires, et, comme telles, n'ont jamais quitté leurs demeures que par contrainte. Or, le plus ancien séjour connu de ces nations étant le haut plateau de l'Asie centrale, si elles l'ont abandonné, c'est qu'on les en a chassées. Je comprends bien que certaines branches, parties seules, isolément, pourraient être considérées comme ayant été victimes de leurs congénères, et battues, violentées par des parents. Je l'admettrai pour les tribus helléniques et pour les zoroastriennes; mais je ne saurais étendre ce raisonnement à la totalité des migrations blanches. La race entière n'a pas dû s'expulser de chez elle dans tout son ensemble, et cependant on la voit se déplacer, pour ainsi dire, en masse et presque en même temps, avant l'an 5000. A cette époque et dans les siècles qui en sont le plus rapprochés, les Chamites, les Sémites, les Arians, les Celtes et les Slaves désertent également leurs domaines primitifs. L'espèce blanche s'échappe de tous côtés, s'en va de toutes parts, et certes dans une telle dissolution, qui finit par laisser ses plaines natales aux mains des jaunes, il est difficile de voir autre chose que le résultat d'une pression des plus violentes opérée par ces sauvages sur son faisceau primordial.

D'un autre côté, l'infériorité physique et morale des multitudes conquérantes est si claire et si constatée, que leur invasion et la victoire finale, qui en démontre la force, ne peuvent avoir leur source ailleurs que dans le très grand nombre des individus agglomérés dans ces bandes. Il n'est, dès lors, pas douteux que la Sibérie regorgeait de populations finnoises, et c'est aussi ce que va démontrer bientôt un ordre de preuves

qui, cette fois, appartient à l'histoire. Pour le moment, poursuivant le rayon de clarté que la comparaison de la vigueur relative des races jette sur les événements de ces temps obscurs, je ferai remarquer encore que, si l'on admet la victoire des nations jaunes sur les blanches et la dispersion de ces dernières, il faudra aussi s'accommoder de l'une des deux alternatives suivantes :

Ou bien le territoire des nations blanches s'étendait beaucoup vers le nord et très peu vers l'est, atteignant au moins, dans la première direction, l'Oural moyen, et, dans l'autre, ne dépassant pas le Kouen-loun, ce qui semblerait impliquer un certain développement vers les steppes du nord-ouest;

Ou bien ces peuples, ramassés sur les crêtes du Mouztagh, dans les plaines élevées qui suivent immédiatement et dans les trois Thibets, n'existaient qu'en nombre très faible et dans une proportion compatible avec l'étendue médiocre de ces territoires et les ressources alimentaires fort réduites, presque nulles, qu'ils peuvent offrir.

Je vais d'abord expliquer comment je me vois contraint de tracer ces limites; ensuite j'établirai par quelle raison il faut repousser la seconde hypothèse et s'attacher fortement à la première.

J'ai dit que la race jaune se montrait en possession primordiale de la Chine, et, en outre, que le type noir à tête prognathe et laineuse, l'espèce pélagienne, remontait jusqu'au Kouen-loun, d'une part, et, de l'autre côté, jusqu'à Formose (1), au

(1) Ce sont les habitants de l'intérieur de l'île qui sont complètement noirs. Les hommes des côtes appartiennent à l'espèce malaise et ont beaucoup de rapports avec les Haraforas. (Ritter, t. III, p. 879.) — Le nombre des tribus nègres est assez considérable dans l'Inde transgangêtique. On peut citer entre autres les Samangs, retirés dans la partie méridionale du district de Queda, au pays de Siam. C'est une race petite, à cheveux crépus, sans demeures fixes et se nourrissant de reptiles crus et de vers. (Ritter, *loc. cit.*, p. 1131.) — Ce géographe avoue ne pouvoir s'expliquer l'extrême diffusion de la famille mélanienne en Asie. Le fait serait, en effet, incompréhensible, s'il fallait le considérer comme postérieur aux temps historiques; mais il devient très simple quand on admet qu'il s'est opéré à une époque tout à fait primordiale, où les immigrants nègres trouvaient le pays désert.

Japon et par delà. Aujourd'hui même des populations de ce genre habitent ces pays reculés.

Voir le nègre établi si avant dans l'intérieur de l'Asie a déjà été pour nous la grande preuve de l'alliance, en quelque sorte, originelle des Chamites et des Sémites avec ces peuples d'essence inférieure; j'ai dit originelle, parce que l'alliance fut évidemment contractée avant la descente des envahisseurs dans les pays mésopotamiques de l'Euphrate et du Tigre.

Maintenant, en nous transportant des plaines de la Babylonie à celles de la Chine, nous trouverons un spécimen des résultats gradués du mélange des deux espèces noire et jaune dans ces métis qui habitent le Yun-nan, et que Marco-Polo appelle les Zerdendam. En allant plus loin, nous rencontrerons encore cette autre famille, non moins marquée des caractères de l'alliage, qui couvre la province chinoise du Fo-kien, et enfin nous tomberons au milieu des nuances innombrables de ces groupes cantonnés dans les provinces méridionales du Céleste Empire, dans l'Inde transgangétique, dans les archipels de la mer des Indes, depuis Madagascar jusqu'à la Polynésie, et depuis la Polynésie jusqu'aux rives occidentales de l'Amérique, atteignant l'île de Pâques (1).

Ainsi la race noire a embrassé tout le sud de l'ancien monde et envahi fortement sur le nord, tandis que la jaune, se rencontrant avec elle à l'orient de l'Asie, y contractait un hymen fécond dont les rejetons occupent tous les amas d'îles prolongés dans la direction du pôle austral. Si l'on réfléchit que le centre, le foyer de l'espèce mélanienne est l'Afrique, et que c'est de là que s'est opérée sa diffusion principale, et, en outre, que la race jaune, en même temps que ses métis possédaient les îles, allait aussi se reproduisant au nord et à l'est de l'Asie et dans toute l'Europe, on en conclura que la famille blanche, pour ne pas se perdre et disparaître au milieu des variétés inférieures, devait unir à la puissance de son génie

(1) Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. II, p. 1046.
Pickering, p. 135. Cet excellent observateur n'hésite pas à déclarer qu'à ses yeux les Ovahs de Madagascar sont des Malais immméconnaissables.

et de son courage la garantie du nombre, bien qu'à un moindre degré, sans doute, que ses adversaires.

Nous ne pouvons même essayer le dénombrement des masses chamites et sémites qui descendirent, par les passages de l'Arménie, dans les régions du sud et de l'ouest. Mais, du moins, considérons le nombre énorme des mélanges qui s'en firent avec la race noire, jusque par delà les plaines de l'Éthiopie, et, au nord, sur toute la côte d'Afrique, au delà de l'Atlas, tendant vers le Sénégal; regardons les produits de ces hymens peuplant l'Espagne, la basse Italie, les îles grecques, et nous serons en situation de nous persuader que l'espèce blanche ne se limitait pas à quelques tribus. Nous en devons décider ainsi d'autant plus sûrement, qu'aux multitudes que je viens d'énumérer il convient d'ajouter encore les nations arianes de toutes les branches méridionales, et les Celtes, et les Slaves, et les Sarmates, et d'autres peuples sans célébrité, mais nullement sans influence, qui restèrent au milieu des jaunes.

La race blanche était donc aussi fort prolifique, et puisque les deux espèces noire et finnoise ne lui permettaient pas de dépasser le Mouztagh et l'Altaï à l'est, l'Oural à l'ouest, resserrée dans de telles limites, elle s'étendait, au nord, jusque vers le cours moyen de l'Amour, le lac Baïkal et l'Obi.

Les conséquences de cette disposition géographique sont considérables et vont, tout à l'heure, trouver leurs applications.

J'ai constaté les facultés pratiques de la race jaune. Toutefois, en lui reconnaissant des aptitudes supérieures à celles de la noire pour les basses fonctions d'une société cultivée, je lui ai refusé la capacité d'occuper un rang glorieux sur l'échelle de la civilisation, et cela parce que son intelligence, bornée autrement, ne l'est pas moins étroitement que celle des nègres, et parce que son instinct de l'utile est trop peu exigeant.

Il faut relâcher quelque chose de la sévérité de ce jugement lorsqu'il s'agit, non plus de l'espèce jaune, non plus du type noir, mais du métis des deux familles, le Malais. Que l'on prenne, en effet, un Mongol, un habitant de Tonga-Tabou et un nègre pélagien ou hottentot, l'habitant de Tonga-Tabou, tout inculte qu'il soit, montrera certainement un type supérieur.

Il semblerait que les défauts des deux races se sont balancés et modérés dans le produit commun, et que, plus d'imagination relevant l'esprit, tandis qu'un sentiment moins faux de la réalité restreignait l'imagination, il en est résulté plus d'aptitude à comparer, à saisir, à conclure. Le type physique a éprouvé aussi d'heureuses modifications. Les cheveux du Malais sont durs et revêches, à la vérité; mais, enclins à se crêper, ils ne le font pas; le nez est plus formé que chez les Kalmouks. Pour quelques insulaires, à Tahiti, par exemple, il devient presque semblable au nez droit de la race blanche. L'œil n'est plus toujours relevé à l'angle externe. Si les pommettes restent saillantes, c'est que ce trait est commun aux deux races génératrices. Les Malais sont, du reste, on ne peut plus différents entre eux. Suivant que le sang noir ou jaune domine dans la formation d'une tribu, les caractères physiques et moraux s'en ressentent. Les alliages postérieurs ont augmente cette extrême variabilité de types. En somme, deux signes. nettement distinctifs, demeurent à toutes ces familles, comme un présent de leur double origine : plus intelligentes que le nègre et l'homme jaune, elles ont gardé de l'un l'implacable férocité, de l'autre l'insensibilité glaciale (1).

(1) Aux témoignages sur lesquels je me suis déjà appuyé, je joins celui de Ritter, confirmé par Finlayson et sir Stamford Raffles : « Les Malais, suivant le grand géographe allemand, sont de taille moyenne et plutôt petits. Ils ont une carnation plus claire que les peuples d'au delà du Gange. Le tissu de la peau est, chez eux, doux et brillant. Leur disposition à engraisser est remarquable. La musculature est molle, lâche, quelquefois très volumineuse, généralement sans élasticité. Les hanches sont très fortes, ce qui leur donne une apparence lourde. Les visages sont larges et plats, les pommettes saillantes. Les yeux sont espacés et très petits, quelquefois droits, le plus souvent relevés à l'angle externe. L'occiput est resserré; les cheveux, épais, grossiers, tendant à se crêper, sont plantés très bas et restreignent le front. Le trou occipital est souvent très en arrière. Les bras, très longs, rappellent ceux du singe. » (Ritter, III, p. 1145.) — A ces détails j'en ajouterai encore un que je dois à l'intéressante observation d'un voyageur : « Lorsque les matelots malais employés sur les navires européens montent aux cordages, ils se cramponnent non seulement par les mains, mais encore par les orteils, qu'ils ont très gros et très vigoureux. Un homme de race blanche n'en pourrait faire autant. »

J'ai achevé ce qu'il y avait à dire sur les peuples qui figurent dans l'histoire de l'Asie orientale, il est maintenant à propos de passer à l'examen de leur civilisation. Le plus haut degré s'en rencontre en Chine. C'est là qu'est, tout à la fois, le point de départ de leur culture et sa plus originale expression : c'est donc là qu'il convient de l'étudier.

CHAPITRE V.

Les Chinois.

Je me trouve, d'abord, en dissentiment avec une idée assez généralement répandue. On incline à considérer la civilisation chinoise comme la plus ancienne du monde, et je n'en aperçois l'avènement qu'à une époque inférieure à l'aurore du brahmanisme, inférieure à la fondation des premiers empires chamites, sémites et égyptiens. Voici mes raisons. Il va sans dire que l'on ne discute plus les affirmations chronologiques et historiques des Tao-sse. Pour ces sectaires, les cycles de 300,000 années ne coûtent absolument rien. Comme ces périodes un peu longues forment le milieu où agissent des souverains à têtes de dragons, et dont les corps sont contournés en serpents monstrueux, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'en abandonner l'examen à la philosophie, qui pourra y glaner quelque peu, mais d'en écarter, avec grand soin, l'étude des faits positifs (1).

La date la plus rationnelle où se placent les lettrés du Céleste Empire pour juger de leur état antique, c'est le règne de Tsin-chi-hoang-ti, qui, pour couper court aux conspirations

(1) Nu-oua, sœur de Fou-hi, et qui lui succéda, était un esprit. Elle avait ramassé, dans un marais, un peu de terre *jaune*, et, en s'aidant d'une corde, elle en fabriqua le premier homme. (Le père Gaubil, *Chronologie chinoise*, in-4°, p. 7.)

féodales et sauver la cause unitaire dont il était le promoteur, voulut étouffer les anciennes idées, fit brûler la plupart des livres, et ne consentit à sauver que les annales de la dynastie princière de Tsin, dont lui-même descendait. Cet événement arriva 207 ans avant J.-C.

Depuis cette époque, les faits sont bien détaillés, suivant la méthode chinoise. Je n'en goûte pas moins l'observation d'un savant missionnaire, qui voudrait voir dans ces lourdes compilations un peu plus de critique européenne (1). Quoi qu'il en soit, à dater de ce moment, tout s'enchaîne tant bien que mal. Quand on veut remonter au delà, il n'en est pas longtemps de même. Tant qu'on reste dans les temps rapprochés de Tsin-chi-hoang-ti, la clarté continue en s'affaiblissant. On remonte ainsi, de proche en proche, jusqu'à l'empereur Yaô. Ce prince régna cent et un ans, et son avènement est placé à l'an 2357 avant J.-C. Par delà cette époque, les dates, déjà fort conjecturales, sont remplacées par une complète incertitude (2). Les lettrés ont prétendu que cette fâcheuse interruption d'une chronique dont les matériaux, suivant eux, pourraient remonter aux premiers jours du monde, n'est que la conséquence de ce fameux incendie des livres, déploré de père en fils, et devenu un des beaux sujets d'amplification que la rhétorique chinoise ait à commandement. Mais, à mon gré, ce malheur ne suffit pas pour expliquer le désordre des premières annales. Tous les peuples de l'ancien monde ont eu leurs livres brûlés, tous ont perdu la chaîne systématique de leurs dynasties en tant que les livres primitifs devaient en être les dépositaires, et cependant tous ces peuples ont conservé assez de débris de leur histoire pour que, sous le souffle vivifiant de la critique, le passé se relève, se remue, ressuscite, et, se dé-

(1) Le père Gaubil, *Chronologie chinoise.*

(2) Suivant M. Lassen, il ne faut pas demander d'histoire positive aux Chinois avant l'année 782 qui précéda notre ère. Toutefois, ce même savant confesse que l'avènement de la première dynastie humaine peut être reporté, avec une grande vraisemblance, à l'année 2205 av. J.-C. (*Indische Alterthumskunde,* t. I, p. 751.) — Nous voilà loin des dates extraordinaires des annales hindoues, égyptiennes et assyriennes.

voilant peu à peu, nous montre une physionomie à coup sûr bien ancienne, bien différente des temps dont nous avons la tradition. Chez les Chinois, rien de semblable. Aussitôt que les temps positifs cessent, le crépuscule s'évanouit, et de suite on arrive, non pas aux temps mythologiques, comme partout ailleurs, mais à des chronologies inconciliables, à des absurdités de l'espèce la plus plate, dont le moindre défaut est de ne rien contenir de vivant.

Puis, à côté de cette nullité prétentieuse de l'histoire écrite, une absence complète et bien significative de monuments. Ceci appartient au caractère de la civilisation chinoise. Les lettrés sont grands amateurs d'antiquités, et les antiquités manquent; les plus anciennes ne remontent pas au delà du VIIIe siècle après J.-C. (1). De sorte que, dans ce pays stable par excellence, les souvenirs figurés, statues, vases, instruments, n'ont rien qui puisse être comparé, pour l'ancienneté, avec ce que notre Occident si remué, si tourmenté, si ravagé et transformé tant de fois, peut cependant étaler avec une orgueilleuse abondance. La Chine n'a matériellement rien conservé (2) qui nous reporte, même de loin, à ces époques extravagantes ou quelques savants du dernier siècle se réjouissaient de voir l'histoire s'enfoncer en narguant les témoignages mosaïques.

Laissons donc de côté les concordances impossibles des différents systèmes suivis par les lettrés pour fixer les époques antérieures à Tsin-chi-hoang-ti, et ne recueillons que les faits appuyés de l'assentiment des autres peuples, ou portant avec eux une suffisante certitude.

Les Chinois nous disent que le premier homme fut Pon-kou. Le *premier homme*, disent-ils; mais ils entourent cet être primordial de telles circonstances qu'évidemment il n'était pas seul dans le lieu où ils le font apparaître. Il était entouré de

(1) Gaubil, *Chronologie chinoise.*

(2) Il faut excepter de ce jugement certains travaux de colonisation et de desséchement sur les rives du Hoang-ho, qui paraissent remonter à des temps fort reculés. Ce ne sont pas là, à proprement parler, des monuments. C'est un tracé cent fois fait et refait depuis sa création.

créatures inférieures à lui, et ici on se demande s'il n'avait pas affaire à ces fils de singes, ces hommes jaunes dont la singulière vanité se complaisait à réclamer une si brutale origine.

Le doute se change bientôt en certitude. Les historiens indigènes affirment qu'à l'arrivée des Chinois, les Miao (1) occupaient déjà la contrée, et que ces peuples étaient étrangers aux plus simples notions de sociabilité. Ils vivaient dans des trous, dans des grottes, buvaient le sang des animaux qu'ils attrapaient à la course, ou bien, à défaut de chair crue, mangeaient de l'herbe et des fruits sauvages. Quant à la forme de leur gouvernement, elle ne démentait pas tant de barbarie. Les Miao se battaient à coups de branches d'arbres, et le plus vigoureux restait le maître jusqu'à ce qu'il en vînt un plus fort que lui. On ne rendait aucun honneur aux morts. On se contentait de les empaqueter dans des branches et des herbages, on les liait au milieu de ces espèces de fagots, et on les cachait sous des buissons (2).

Je remarquerai, en passant, que voilà bien, dans une réalité historique, l'homme primitif de la philosophie de Rousseau et de ses partisans; l'homme qui, n'ayant que des égaux, ne peut aussi fonder qu'une autorité transitoire dont une massue est la légitimité, genre de droit assez souvent frappé de défaveur devant des esprits un peu libres et fiers. Malheureusement pour l'idée révolutionnaire, si cette théorie rencontre une preuve chez les Miao et chez les noirs, elle n'a pas encore réussi à la découvrir chez les blancs, où nous ne pouvons apercevoir une aurore privée des clartés de l'intelligence.

Pan-Kou, au milieu de ces fils de singes (3), fut donc regardé, et j'ose le dire, avec pleine raison, comme le premier homme. La légende chinoise ne nous fait pas assister à sa naissance. Elle ne nous le montre pas créature, mais bien créateur, car elle déclare expressément qu'il commença à régler

(1) Gaubil, *ouvr. cité.*

(2) Gaubil, *Traité de la chronologie chinoise*, p. 2, 80, 109; Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. III, p. 758; Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 454.

(3) Les Miao ne manquaient pas de se donner cette généalogie. (Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. II, p. 273.)

les rapports de l'humanité. D'où venait-il, puisque, à la différence de l'Adam de la Genèse, de l'autochtone phénicien et athénien, il ne sortait pas du limon? Sur ce point la légende se tait; cependant, si elle ne sait pas nous apprendre où il est né, elle nous indique, du moins, où il est mort et où il fut enterré : c'est, dit-elle, dans la province méridionale de Honan (1).

Cette circonstance n'est pas à négliger, et il faut la rapprocher, sans retard, d'un renseignement très clairement articulé par le Manava-Dharma-Sastra. Ce code religieux des Hindous, compilé à une époque postérieure à la rédaction des grands poèmes, mais sur des documents incontestablement fort anciens, déclare, d'une manière positive, que le Maha-Tsin, le grand pays de la Chine, fut conquis par des tribus des kschattryas réfractaires qui, après avoir passé le Gange et erré pendant quelque temps dans le Bengale, traversèrent les montagnes de l'est et se répandirent dans le sud du Céleste Empire, dont ils civilisèrent les peuples (2).

Ce renseignement acquiert beaucoup plus de poids encore venant des brahmanes que s'il émanait d'une autre source. On n'a pas la moindre raison de supposer que la gloire d'avoir civilisé un territoire différent du leur, par une branche de leur nation, ait eu de quoi tenter leur vanité et égarer leur bonne foi. Du moment qu'on sortait de l'organisation voulue chez eux, on leur devenait odieux, on était coupable à tous les chefs et renié; et, de même qu'ils avaient oublié leurs liens de parenté avec tant de nations blanches, ils en auraient fait autant

(1) Gaubil, *Traité de la chronologie chinoise.*

(2) Ritter, *Erdkunde, Asien*, t. III, p. 716; *Manava-Dharma-Sastra*, ch. X, § 43, p. 346 : « The following races of Kshattryas, by their omis-« sion of holy rites et by seeing no brahmens, have gradually sunk « among men, to the lowest of the four classes. — 44 : Paundracas, « Odras and Draviras; Cambojas, Vavanas and Sacas; Paradas, Pah-« lavas, CHINAS, Ciratas, Deradas and Chasas. — 45 : All those tribes « of men who sprang from the mouth, the arm, the thigh and the foot « of Brahma, but who became out casts by having neglected their « duties, are called Dasyus, or plunderers, whether the speak the « language of Mlechchas or that of Aryas. »

de ceux-là, si la séparation s'était opérée à une époque relativement basse et dans un temps où, la civilisation de l'Inde étant déjà fixée, il n'y avait plus moyen de ne pas apercevoir un fait aussi considérable que le départ et la colonisation séparatiste d'un nombre important de tribus appartenant à la seconde caste de l'État. Ainsi, rien n'infirme, tout appuie, au contraire, le témoignage des lois de Manou, et il en résulte que la Chine, à une époque postérieure aux premiers temps héroïques de l'Inde, a été civilisée par une nation immigrante de la race hindoue, kschattrya, ariane, blanche, et, par conséquent, que Pan-Kou, ce premier homme que, tout d'abord, on est surpris de voir défini en législateur par la légende chinoise, était ou l'un des chefs, ou le chef, ou la personnification d'un peuple blanc venant opérer en Chine, dans le Honan, les mêmes merveilles qu'un rameau également hindou avait, antérieurement, préparées dans la vallée supérieure du Nil (1).

Dès lors s'expliquent aisément les relations très anciennes de l'Inde avec la Chine, et l'on n'a plus besoin, pour les commenter, de recourir à l'hypothèse aventurée d'une navigation toujours difficile. La vallée du Brahmapoutra et celle qui, longeant le cours de l'Irawaddy, enferme les plaines et les nombreux passages du pays des Birmans, offraient aux vratyas du Ho-nan des chemins déjà bien connus, puisqu'il avait jadis fallu les suivre pour quitter l'Aryavarta.

Ainsi, en Chine, comme en Égypte, à l'autre extrémité du monde asiatique, comme dans toutes les régions que nous avons déjà parcourues jusqu'ici, voilà un rameau blanc chargé par la Providence d'inventer une civilisation. Il serait inutile de cher-

(1) M. Biot raconte, d'après les documents chinois, que le pays fut civilisé, entre le XXXe siècle et le XXVIIe avant notre ère, par une colonisation d'étrangers venant du nord-ouest et désignés généralement, dans les textes, sous le nom de *peuple aux cheveux noirs*. Cette nation conquérante est aussi appelée les *cent familles*. Ce qui résulte principalement de cette tradition, c'est que les Chinois avouent que leurs civilisateurs n'étaient pas autochtones. (*Tcheou-li ou Rites des Tcheou*, *traduit pour la première fois*, par feu Édouard Biot; Paris, Imprimerie nationale, 1851, in-fol., *Avertiss.*, p. 2, et *Introduct.*, p. v.)

cher à se rendre compte du nombre de ces Arians réfractaires qui, dès leur arrivée dans le Ho-nan, étaient probablement mélangés et déchus de leur pureté primitive. Quelle que fût leur multitude, petite ou grande, leur tâche civilisatrice n'en était pas moins possible. Ils avaient, par suite de leur alliage, des moyens d'agir sur les masses jaunes. Puis, ils n'étaient pas les seuls rejetons de la race illustre adressés vers ces contrées lointaines, et ils devaient s'y associer d'anciens parents aptes à concourir, à aider à leur œuvre.

Aujourd'hui, dans les hautes vallées qui bordent le grand Thibet du côté du Boutan, on rencontre, tout aussi bien que sur les crêtes neigeuses des contrées situées plus à l'ouest, des tribus très faibles, très clairsemées, pour la plupart étrangement mêlées à la vérité, qui cependant accusent une descendance ariane (1). Perdues, comme elles le sont, au milieu des débris noirs et jaunes de toute provenance, on est en droit de comparer ces peuplades à tels morceaux de quartz qui, entraînés par les eaux, contiennent de l'or et viennent de fort loin. Peut-être les orages ethniques, les catastrophes des races les ont-elles portées là où leur espèce elle-même n'avait jamais apparu. Je ne me servirai donc pas de ces détritus par trop altérés, et je me borne à constater leur existence (2).

Mais, beaucoup plus avant dans le nord, nous apercevons, à une époque assez récente, vers l'an 177 avant J.-C., de nombreuses nations blanches à cheveux blonds ou rouges, à yeux bleus, cantonnées sur les frontières occidentales de la Chine. Les écrivains du Céleste Empire, à qui l'on doit la connaissance de ce fait, nomment cinq de ces nations. Remarquons d'abord la position géographique qu'elles occupaient à l'époque où elles nous sont révélées.

(1) Tel est l'état alpestre de Gwalior, près du Ladakh et du Gherwal. (Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. III.) — Telles sont encore certaines populations du Thibet oriental, où l'on retrouve, avec certains caractères physiques de l'espèce blanche, des mœurs qu'on peut dire tout à fait contraires aux habitudes des nations jaunes : le régime féodal et un grand esprit de liberté belliqueuse. (Huc, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, t. II, p. 467 et passim, et 482.)

(2) Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. III.

Les deux plus célèbres sont les Yue-tchi et les Ou-soun. Ces deux peuples habitaient au nord du Hoang-ho, sur la limite du désert de Gobi (1).

Venaient ensuite, à l'est des Ou-soun, les Khou-te (2).

Plus haut, au nord des Ou-soun, à l'ouest du Baïkal, étaient les Ting-ling (3).

Les Kian-kouans, ou Ha-kas, succédaient à ces derniers et dépassaient le Yénisseï (4).

Enfin, plus au sud, dans la contrée actuelle du Kaschgar, au delà du Thian-chan, s'étendaient les Chou-le ou Kin-tcha, que suivaient les Yan-Thsai, Sarmates-Alains, dont le territoire allait jusqu'à la mer Caspienne (5).

De cette façon, à une époque relativement rapprochée de nous, puisque c'est au IIe siècle avant notre ère, et après tant de grandes migrations de la race blanche qui auraient dû épuiser l'espèce, il en restait encore, dans l'Asie centrale, des branches assez nombreuses et assez puissantes pour enserrer le Thibet et le nord de la Chine, de sorte que non seulement le Céleste Empire possédait, au sein des provinces du sud, des nations arianes-hindoues immigrantes à l'époque où commence son histoire, mais, de plus, il est bien difficile de ne pas admettre que les antiques peuples blancs du nord et de l'ouest, fuyant la grande irruption de leurs ennemis jaunes, n'aient pas

(1) Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. I, p. 433 et passim.

(2) Ritter identifie cette nation avec les Goths, et M. le baron A. de Humboldt accepte cette opinion. (*Asie centrale*, t. II, p. 130.) Elle ne me paraît cependant s'appuyer que sur une vague ressemblance de syllabes. — Les Ou-soun, vivant au nord-ouest de la Chine, sont signalés par Ven-sse-kou, le commentateur des Annales de la dynastie des Han, traduit par M. Stanislas Julien, comme étant un peuple blond « à barbe rousse et à yeux bleus. » Ils étaient au nombre de 120,000 familles. (A. de Humboldt, *Asie centrale*, t. I, p. 393.)

(3) Ritter, *loc. cit.*

(4) Les Ha-kas étaient de très haute taille. Ils avaient les cheveux rouges, le visage blanc, les yeux verts ou bleus. Ils se mêlèrent avec les soldats chinois de Li-ling, 97 ans avant J.-C. (Ritter, t. I, p. 1115.)

(5) *Ibid.* Les Chinois désignaient ces nations arianes, dont les traits différaient si fort des leurs, comme « ayant de longs visages de cheval. » (*Asie centrale*, t. II, p. 64.)

été souvent rejetés sur la Chine et forcés de s'unir à ses populations originelles (1). Ce n'eût été, dans l'est de l'Asie, que la répétition de ce qui s'était fait au sud-ouest par les Chamites, les enfants de Sem et les Arians hellènes et zoroastriens. En tout cas, il est hors de doute que ces populations blanches des frontières orientales se montraient, à une époque très ancienne, beaucoup plus compactes qu'elles ne le pouvaient être aux débuts de notre ère. Cela suffit pour démontrer la vraisemblance, la nécessité même de fréquentes invasions et partant de fréquents mélanges (2).

(1) Le Chou-king, dont on fait remonter la composition à plus de 2,000 ans avant J.-C., atteste que la population de la Chine admettait les mélanges. Ainsi, je lis dans la 1re partie, chap. II, § 20 : « Kao-Yao. « Les étrangers excitent des troubles. » Et chap. III, § 6 : « Si vous êtes « appliqués aux affaires, les étrangers viendront se soumettre à vous « avec obéissance. »

(2) Les alliages anciens ne furent pas les seuls qui introduisirent le sang de l'espèce blanche dans les masses chinoises. Il y en eut, à des époques très rapprochées de nous, qui ont sensiblement modifié certaines populations du Céleste Empire. En 1286, Koubilaï régnait et introduisait un grand nombre d'immigrants hindous et malais dans le Fo-kien. Aussi la population de cette province, comme celle du Kouang-toung, diffère-t-elle assez notablement de celle des autres contrées de la Chine. Elle est plus novatrice, plus portée vers les idées étrangères. Elle fournit le plus de monde à cette énorme émigration, qui n'est pas moindre de 3 millions d'hommes, et qui couvre aujourd'hui la Cochinchine, le Tonkin, les îles de la Sonde, Manille, Java, s'étendant chez les Birmans, à Siam, à l'île du Prince de Galles, en Australie, en Amérique. (Ritter, t. III, p. 783 et passim.) — Il vint aussi en Chine, antérieurement, sous la dynastie des Thangs, qui commença en 618 et finit en 907, de nombreux musulmans qui se sont mêlés à la population jaune et que l'on nomme aujourd'hui Hoeï-hoeï. Leur physionomie est devenue tout à fait chinoise, mais leur esprit, non. Ils sont plus énergiques que les masses qui les entourent, dont ils se font craindre et respecter. (Huc, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, t. II, p. 75.) — Enfin, d'autres Sémites, des Juifs, ont aussi pénétré en Chine à une époque inconnue de la dynastie Tcheou (de 1122 av. notre ère à 255 après J.-C.) Ils ont exercé jadis une très grande influence et ont revêtu les premières charges de l'État. Aujourd'hui ils sont fort déchus, et beaucoup d'entre eux se sont faits musulmans. (Gaubil, *Chronologie chinoise*, p. 264 et passim.) — Ces mélanges de sang ont eu pour conséquence des modifi-

Je ne doute pas toutefois que l'influence des kschattryas du sud n'ait été d'abord dominante. L'histoire l'établit suffisamment. C'est au sud que la civilisation jeta ses premières racines, c'est de là qu'elle s'étendit dans tous les sens (1).

On ne s'attend pas sans doute à trouver, dans des kschattryas réfractaires, des propagateurs de la doctrine brahmanique. En effet, le premier point qu'ils devaient rayer de leurs codes, c'était la supériorité d'une caste sur toutes les autres, et, pour être logiques, l'organisation même des castes. D'ailleurs, comme les Égyptiens, ils avaient quitté le gros des nations arianes à une époque où peut-être le brahmanisme lui-même n'avait pas encore complètement développé ses principes. On ne trouve donc rien en Chine qui se rattache directement au système social des Hindous ; cependant, si les rapports positifs font défaut, il n'en est pas de même des négatifs. On en rencontre de cette espèce qui donnent lieu à des rapprochements assez curieux.

Quand, pour cause de dissentiments théologiques, les nations zoroastriennes se séparèrent de leurs parents, elles leur témoignèrent une haine qui se manifesta par l'attribution du nom vénéré des dieux brahmaniques aux mauvais esprits et par d'autres violences de même sorte. Les kschattryas de la Chine, déjà mêlés au sang des jaunes, paraissent avoir considéré les choses sous un aspect plutôt mâle que féminin, plutôt politique que religieux, et, de ce point de vue, ils ont fait une opposition tout aussi vive que les Zoroastriens. C'est en se mettant au rebours des idées les plus naturelles qu'ils ont manifesté leur horreur contre la hiérarchie brahmanique.

Ils n'ont pas voulu admettre de différence de rangs, ni de situations pures ou impures résultant de la naissance. Ils ont

cations importantes dans le langage. Les dialectes du sud diffèrent beaucoup du haut chinois, et l'homme du Fo-kien, du Kuang-toung ou du Yun-nan a autant de peine à comprendre le pékinois qu'un habitant de Berlin le suédois ou le hollandais. (K. F. Neumann, *die Sinologen und Ihre Werke*, *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, t. I, p. 104.)

(1) Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. III, p. 714.)

substitué à la doctrine de leurs adversaires, l'égalité absolue. Cependant, comme ils étaient poursuivis, malgré eux et en vertu de leur origine blanche, par l'idée indestructible d'une inégalité annexée à la race, ils conçurent la pensée singulière d'anoblir les pères par leurs enfants, au lieu de rester fidèles à l'antique notion de l'illustration des enfants par la gloire des pères. Impossible de voir dans cette institution, qui relève, suivant le mérite d'un homme, un certain nombre des générations ascendantes, un système emprunté aux peuples jaunes. Il ne se trouve nulle part chez eux, que là où la civilisation chinoise l'a importé. En outre, cette bizarrerie répugne à toute idée réfléchie, et, même en se mettant au point de vue chinois, elle est encore absurde. La noblesse est une prérogative honorable pour qui la possède. Si l'on veut la faire adhérer uniquement au mérite, il n'est pas besoin de lui créer un rang à part dans l'État en la forçant de monter ou de descendre autour de la personne qui en jouit. Si, au contraire, on se préoccupe de lui créer une suite, une conséquence étendue à la famille de l'homme favorisé, ce n'est pas à ses aïeux qu'il faut l'appliquer, puisqu'ils n'en peuvent jouir. Autre raison très forte : il n'y a aucune espèce d'avantage, pour celui qui reçoit une telle récompense, à en parer ses ancêtres, dans un pays où tous les ancêtres sans distinction, étant l'objet d'un culte officiel et national, sont assez respectés et même adorés. Un titre de noblesse rétrospectif n'ajoute donc que peu de chose aux honneurs dont ils jouissent. Ne cherchons pas, en conséquence, dans l'idée chinoise ce qu'elle a l'air de donner, mais bien une opposition aux doctrines brahmaniques, dont les kschattryas immigrants avaient horreur et qu'ils voulaient combattre. Le fait est d'autant plus incontestable, qu'à côté de cette noblesse fictive les Chinois n'ont pu empêcher la formation d'une autre, qui est très réelle et qui se fonde, comme partout ailleurs, sur les prérogatives de la descendance. Cette aristocratie est composée des fils, petits-fils et agnats des maisons impériales, de ceux de Confucius, de ceux de Meng-tseu, et encore de plusieurs autres personnages vénérés. A la vérité, cette classe fort nombreuse ne possède que des privilèges ho-

norifiques; cependant elle a, par cela seul qu'on la reconnaît, quelque chose d'inviolable, et prouve très bien que le système à rebours placé à ses côtés est une invention artificielle tout à fait contraire aux suggestions naturelles de l'esprit humain, et résultant d'une cause spéciale.

Cet acte de haine pour les institutions brahmaniques me semble intéressant à relever. Mis en regard de la scission zoroastrienne et des autres événements insurrectionnels accomplis sur le sol même de l'Inde, il prouve toute la résistance que rencontra l'organisation hindoue et les répulsions irréconciliables qu'elle souleva. Le triomphe des brahmanes en est plus grand.

Je reviens à la Chine. Si l'on doit signaler comme une institution antibrahmanique, et, par conséquent, comme un souvenir haineux pour la mère patrie, la création de la noblesse rétroactive, il n'est pas possible d'assigner la même origine à la forme patriarcale choisie par le gouvernement de l'empire du Milieu. Dans une conjoncture aussi grave que le choix d'une formule politique, comme il s'agit de satisfaire, non pas à des théories de personnes, ni à des idées acquises, mais à ce que les besoins des races, qui, combinées ensemble, forment l'État, réclament le plus impérieusement, il faut que ce soit la raison publique qui juge et décide, admette ou retienne en dernier ressort ce qu'on lui propose, et l'erreur ne dure jamais qu'un temps. A la Chine, la formule gouvernementale n'ayant reçu, dans le cours des siècles, que des modifications partielles sans être jamais atteinte dans son essence, elle doit être considérée comme conforme à ce que voulait le génie national.

Le législateur prit pour type de l'autorité le droit du père de famille. Il établit comme un axiome inébranlable que ce principe était la force du corps social, et que, l'homme pouvant tout sur les enfants mis au monde, nourris et élevés par lui, de même le prince avait pleine autorité sur ses sujets, que, comme des enfants, il surveille, garde et défend dans leurs intérêts et dans leurs vies. Cette notion, en elle-même, et si on l'envisage d'une certaine façon, n'est pas, à proprement parler,

chinoise. Elle appartient très bien à la race ariane, et, précisément, parce que, dans cette race, chaque individu isolé possédait une importance qu'il ne paraît jamais avoir eue dans les multitudes inertes des peuples jaunes et noirs, l'autorité de l'homme complet, du père de famille, sur ses membres, c'est-à-dire sur les personnes groupées autour de son foyer, devait être le type du gouvernement.

Où l'idée s'altère aussitôt que le sang arian se mêle à d'autres espèces qu'à des blancs, c'est dans les conséquences diverses tirées de ce premier principe. — Oui, disait l'Arian hindou, ou sarmate, ou grec, ou perse, ou mède, et même le Celte, oui, l'autorité paternelle est le type du gouvernement politique; mais c'est cependant par une fiction que l'on rapproche ces deux faits. Un chef d'État n'est pas un père : il n'en a ni les affections ni les intérêts. Tandis qu'un chef de famille ne veut que très difficilement, et par une sorte de renversement des lois naturelles, le mal de sa progéniture, il se peut fort bien faire que, sans même être coupable, le prince dirige les tendances de la communauté d'une façon trop nuisible aux besoins particuliers de chacun, et, dès lors, la valeur de l'homme arian, sa dignité est compromise; elle n'existe plus; l'Arian n'est plus lui-même : ce n'est plus un homme.

Voilà le raisonnement par lequel le guerrier de race blanche arrêtait tout court le développement de la théorie patriarcale, et, en conséquence, nous avons vu les premiers rois des États hindous n'être que des magistrats électifs, pères de leurs sujets dans un sens très restreint et avec une autorité fort surveillée. Plus tard, le rajah prit des forces. Cette modification dans la nature de sa puissance ne se réalisa que lorsqu'il commanda bien moins à des Arians qu'à des métis, qu'à des noirs, et il eut d'autant moins la main libre qu'il voulut faire agir son sceptre sur des sujets plus blancs. Le sentiment politique de la race ariane ne répugne donc pas absolument à la fiction patriarcale : seulement, il la commente d'une façon précautionneuse.

Ce n'est pas, du reste, chez les seuls Arians hindous que nous avons déjà observé l'organisation des pouvoirs publics. Les

États de l'Asie antérieure et la civilisation du Nil nous ont offert également l'application de la formule patriarcale. Les modifications qui y furent apportées à l'idée primitive se montrent non seulement très différentes de ce qu'on voit en Chine, elles le sont beaucoup aussi de ce qui s'observa dans l'Inde. Beaucoup moins libérale que dans ce dernier pays, la notion du gouvernement paternel était commentée par des populations étrangères aux sentiments raisonnables et élevés de la race dominante. Elle ne put être l'expression d'un despotisme paisible comme en Chine, parce qu'il s'agissait de dompter des multitudes mal disposées pour comprendre l'utile, et ne se courbant que devant la force brutale. La puissance fut donc, en Assyrie, terrible, impitoyable, armée du glaive, et se piqua surtout de se faire obéir. Elle n'admit pas la discussion et ne se laissa pas limiter. L'Égypte ne parut pas aussi rude. Le sang arian maintint là une ombre de ses prétentions, et les castes, moins parfaites que dans l'Inde, s'entourèrent pourtant, surtout les castes sacerdotales, de certaines immunités, de certains respects, qui, ne valant pas ceux de l'Aryavarta, gardaient encore quelque reflet des nobles exigences de l'espèce blanche. Quant à la population noire, elle fut constamment traitée par les Pharaons comme la tourbe qui lui était parente l'était sur l'Euphrate, le Tigre, et aux bords de la Méditerranée.

La formule patriarcale, s'adressant à des nègres, n'eut donc affaire qu'à des vaincus insensibles à tout autre argument qu'à ceux de la violence, elle devint lourdement, absolument despotique, sans pitié, sans limite, sans relâche, sans restriction, si ce n'est la révolte sanguinaire.

En Chine, la seconde partie de la formule fut bien différente. A coup sûr, la famille ariane qui l'apportait n'avait pas lieu de se dessaisir des droits et des devoirs du conquérant civilisateur pour proclamer sa conclusion propre. Ce n'était pas plus possible que tentant; mais la conclusion noire ne fut pas adoptée non plus, par cette raison que les populations indigènes avaient un autre naturel et des tendances bien spéciales.

Le mélange malais, c'est-à-dire le produit du sang noir mêlé au type jaune, était l'élément que les kschattryas immigrants

avaient à dompter, à assujettir, à civiliser, en se mêlant à lui. Il est à croire que, dans cet âge, la fusion des deux races inférieures était loin d'être aussi complète qu'on le voit aujourd'hui, et que, sur bien des points du midi de la Chine, où les civilisateurs hindous opéraient, des tribus, des fragments de tribus ou même des individualités de chaque espèce demeuraient encore à peu près pures et tenaient en échec le type opposé. Cependant il ressortait de ce mélange imparfait des besoins, des sentiments, en bloc très analogues à ceux qui ont pu se produire plus tard comme résultats d'une fusion achevée, et les blancs se voyaient là aux prises avec des nécessités d'un ordre tout différent de celles auxquelles leurs congénères vainqueurs dans l'Asie occidentale avaient été forcés de se plier.

La race malaise, je l'ai déjà définie : sans être susceptible de grands élans d'imagination, elle n'est pas hors d'état de comprendre les avantages d'une organisation régulière et coordonnée. Elle a des goûts de bien-être, comme l'espèce jaune tout entière, et de bien-être exclusivement matériel. Elle est patiente, apathique, et subit aisément la loi, s'arrangeant, sans difficulté, de façon à en tirer les avantages qu'un état social comporte, et à en subir la pression sans trop d'humeur.

Avec des gens animés de pareilles dispositions, il n'y avait pas lieu à ce despotisme violent et brutal qu'amenèrent la stupidité des noirs et l'avilissement graduel des Chamites, devenus trop près parents de leurs sujets et participant à leurs incapacités. Au contraire, en Chine, quand les mélanges eurent commencé à énerver l'esprit arian, il se trouva que ce noble élément, à mesure qu'en se subdivisant il se répandait dans les masses, relevait d'autant les dispositions natives des peuples. Il ne leur donnait pas, assurément, sa souplesse, son énergie généreuse, son goût de la liberté. Toutefois. il confirmait leur amour instinctif de la règle, de l'ordre, leur antipathie pour les abus d'imagination. Qu'un souverain d'Assyrie se plongeât dans des cruautés exorbitantes, que, pareil à ce Zohak ninivite dont la tradition persane raconte les horreurs, il nourrît de la chair et du sang de ses sujets les serpents bourgeonnants sur son corps, le peuple en souffrait, sans doute ; mais

comme les têtes s'exaltaient devant de tels tableaux! Comme, au fond, le Sémite comprenait bien l'exagération passionnée des actes de la toute-puissance et comme la férocité la plus dépravée en grandissait encore à ses yeux l'image gigantesque! Un prince doux et tranquille risquait, chez lui, de devenir un objet de dédain.

Les Chinois ne concevaient pas ainsi les choses. Esprits très prosaïques, l'excès leur faisait horreur, le sentiment public s'en révoltait, et le monarque qui s'en rendait coupable perdait aussitôt tout prestige et détruisait tout respect pour son autorité.

Il arriva donc, en ce pays, que le principe du gouvernement fut le patriarcat, parce que les civilisateurs étaient Arians, que son application fut le pouvoir absolu, parce que les Arians agissaient en vainqueurs et en maîtres au milieu de populations inférieures; mais que, dans la pratique, l'absolutisme du souverain ne se manifesta ni par des traits d'orgueil surhumain, ni par des actes de despotisme repoussant, et se renferma entre des limites généralement étroites, parce que le sens malais n'appelait pas de trop grosses démonstrations d'arrogance, et que l'esprit arian, en se mêlant à lui, y trouvait un fond disposé à comprendre de mieux en mieux que le salut d'un État est dans l'observance des lois, aussi bien sur les hauteurs sociales que dans les bas-fonds.

Voilà le gouvernement de l'empire du Milieu organisé. Le roi est le père de ses sujets, il a droit à leur soumission entière, il devient pour eux le mandataire de la Divinité, et on ne l'approche qu'à genoux. Ce qu'il veut, il le peut théoriquement; mais, dans la pratique, s'il veut une énormité, il a bien de la peine à l'accomplir. La nation se montre irritée, les mandarins font entendre des représentations, les ministres, prosternés aux pieds du trône impérial, gémissent tout haut des aberrations du père commun, et le père commun, au milieu de ce *tolle* général, reste le maître de pousser sa fantaisie jusqu'au bout, à la seule condition de rompre avec ce qu'on lui a appris, dès l'enfance, à tenir pour sacré et inviolable. Il se voit isolé et n'ignore pas que, s'il continue dans la route où il s'engage, l'insurrection est au bout.

Les annales chinoises sont éloquentes sur ce sujet. Dans les premières dynasties, ce qu'on raconte des méfaits des empereurs réprouvés aurait paru bien véniel aux historiens d'Assyrie, de Tyr ou de Chanaan. J'en veux donner un exemple.

L'empereur Yeou-wang, de la dynastie de Tcheou, qui monta sur le trône 781 ans avant J.-C., régna trois ans sans qu'on eût aucun reproche grave à lui faire. La troisième année, il devint amoureux d'une fille nommée Pao-sse, et s'abandonna sans réserve à la fougue de ce sentiment. Pao-sse lui donna un fils, qu'il nomma Pe-fou, et qu'il voulut instituer prince héritier à la place de l'aîné, Y-kieou. Pour y parvenir, il exila l'impératrice et son fils, ce qui mit le comble au mécontentement déjà éveillé par une conduite qui n'était pas conforme aux rites. De tous côtés l'opposition éclata.

Les grands de l'empire firent assaut d'observations respectueuses auprès de l'empereur. On demanda, de toutes parts, l'éloignement de Pao-sse, on l'accusa d'épuiser l'État par ses dépenses, de détourner le souverain de ses devoirs. Des satires violentes couraient de toutes parts, répétées par les populations. De leur côté, les parents de l'impératrice s'étaient réfugiés, avec elle, chez les Tartares, et on s'attendait à une invasion de ces terribles voisins, crainte qui n'augmentait pas peu la fureur générale. L'empereur aimait éperdument Pao-sse et ne cédait pas.

Toutefois, comme à son tour il redoutait, non sans raison, l'alliance des mécontents avec les hordes de la frontière, il réunit des troupes, les plaça dans des positions convenables, et ordonna qu'en cas d'alarme on allumât des feux et battît du tambour, auquel signal tous les généraux auraient à accourir, avec leur monde, pour tenir tête à l'ennemi.

Pao-sse était d'un caractère très sérieux. L'empereur se consumait perpétuellement en efforts pour attirer sur ses lèvres un sourire. C'était grand hasard quand il y réussissait, et rien ne lui était plus agréable. Un jour, une panique soudaine se répandit partout, les gardiens des signaux crurent que les cavaliers tartares avaient franchi les limites et approchaient; ils mirent promptement le feu aux bûchers qu'on avait préparés, et aussitôt tous les tambours de battre. A ce bruit, princes et

généraux, rassemblant leurs troupes, accoururent; on ne voyait que gens en armes, se hâtant deçà et delà et demandant où était l'ennemi, que personne ne voyait, puisqu'il n'existait pas et que l'alerte était fausse.

Il paraît que les visages animés des chefs et leurs attitudes belliqueuses parurent souverainement ridicules à la sérieuse Pao-sse, car elle se mit à rire. Ce que voyant, l'empereur se déclara au comble de la joie. Il n'en fut pas de même des graves plastrons de tant de bonne humeur. Ils se retirèrent profondément blessés, et la fin de l'histoire est que, lorsque les Tartares parurent pour de bon, personne ne vint au signal, l'empereur fut pris et tué, Pao-sse enlevée, son fils dégradé, et tout rentra dans l'ordre sous la domination d'Y-kieou, qui prit la couronne sous le nom de Ping-wang (1).

En voilà assez pour montrer combien, en fait, l'autorité absolue des empereurs était limitée par l'opinion publique et par les mœurs; et c'est ainsi que l'on a toujours vu, en Chine, la tyrannie n'apparaître que comme un accident constamment détesté, réprimé, et qui ne se perpétue guère, parce que le naturel de la race gouvernée ne s'y prête pas. L'empereur est, sans doute, le maître des États du Milieu, voire, par une fiction plus hardie, du monde entier, et tout ce qui se refuse à son obéissance est, par cela même, réputé barbare et en dehors de toute civilisation. Mais, tandis que la chancellerie chinoise s'épuise en formules de respect lorsqu'elle s'adresse au Fils du ciel, l'usage ne permet pas à celui-ci de s'exprimer, sur son propre compte, d'une manière aussi pompeuse. Son langage affecte une extrême modestie : le prince se représente comme au-dessous, par son petit mérite et sa vertu médiocre, des sublimes fonctions que son auguste père a confiées à son insuffisance. Il conserve toute la phraséologie douce et affectueuse du langage domestique, et ne manque pas une occasion de protester de son ardent amour pour le bien de ses chers enfants : ce sont ses sujets (2).

(1) Gaubil, *Traité de la chronologie chinoise*, p. 111.
(2) J. F. Davis, *The Chinese*, p. 178.

L'autorité est donc, de fait, assez bornée, car je n'ai pas besoin de dire que, dans cet empire, dont les principes gouvernementaux n'ont jamais varié, quant à l'essentiel, ce qui était considéré comme bon autrefois est devenu, pour cela seul, meilleur aujourd'hui. La tradition est toute-puissante (1), et c'est déjà une tyrannie, dans un empereur, que de s'éloigner, pour le moindre détail, de l'usage suivi par les ancêtres. Bref, le Fils du ciel peut tout, à condition de ne rien vouloir que de déjà connu et approuvé.

Il était naturel que la civilisation chinoise, s'appuyant, à son début, sur des peuples malais, et plus tard sur des agglomérations de races jaunes, mélangées de quelques Arians, fût invinciblement dirigée vers l'utilité matérielle (2). Tandis que, dans les grandes civilisations du monde antique occidental, l'administration proprement dite et la police n'étaient que des objets fort secondaires et à peine ébauchés, ce fut, en Chine, la grande affaire du pouvoir, et on rejeta tout à fait sur l'arrière-plan les deux questions qui ailleurs l'emportaient : la guerre et les relations diplomatiques.

On admit en principe éternel que, pour que l'État se maintînt dans une situation normale, il fallait que les vivres s'y trouvassent abondamment, que chacun pût se vêtir, se nourrir et se loger; que l'agriculture reçût des encouragements perpétuels, non moins que l'industrie; et, comme moyen suprême

(1) « En Chine, l'empire n'a pas passé d'un peuple à l'autre, et les « traditions sont restées nécessairement plus familières et ont pénétré « plus profondément dans les esprits que chez nous. » (Jules Mohl, *Rapport fait à la Société asiatique*, 1851, p. 85.)

(2) J'ai mentionné plus haut que des infiltrations blanches, assez importantes, avaient gagné la Chine, à différentes époques. Cependant l'avantage du nombre reste toujours à la race jaune, d'abord parce que le fond primitif lui appartient, ensuite parce que des immigrations mongoles se sont effectuées, de tous temps, qui ont augmenté la force de la masse nationale. C'est ainsi qu'une invasion de Tartares, considérée comme la première, avait lieu en 1531 avant J.-C. (Gaubil, *Chronologie chinoise*, p. 28.) — C'est encore ainsi que de la Sibérie venait, en 398 de notre ère, la dynastie des Weï. Je n'insiste pas trop sur ce dernier fait, que pourrait bien recouvrir une immixtion de métis blancs et jaunes. (A. de Humboldt, *Asie centrale*, t. I, p. 27.)

d'arriver à ces fins, il fallait par-dessus tout une tranquillité solide et profonde, et des précautions minutieuses contre tout ce qui était capable d'émouvoir les populations ou de troubler l'ordre. Si la race noire avait exercé quelque action influente dans l'empire, il n'est pas douteux que nul de ces préceptes n'eût tenu longtemps. Les peuples jaunes, au contraire, gagnant chaque jour du terrain, et comprenant l'utilité de cet ordre de choses, ne trouvaient rien en eux qui n'appréciât vivement le bonheur matériel dans lequel on voulait les ensevelir. Les théories philosophiques et les opinions religieuses, ces brandons ordinaires de l'incendie des États, restèrent à jamais sans force devant l'inertie nationale, qui, bien repue de riz et avec son habit de coton sur le dos, ne se soucia pas d'affronter le bâton des hommes de police pour la plus grande gloire d'une abstraction (1).

Le gouvernement chinois laissa prêcher tout, affirmer tout, enseigner les absurdités les plus monstrueuses, à la condition que rien, dans les nouveautés les plus hardies, ne tendrait à un résultat social quelconque. Aussitôt que cette barrière menaçait d'être franchie, l'administration agissait sans pitié et réprimait les innovations avec une sévérité inouïe, confirmée par les dispositions constantes de l'opinion publique (2).

Dans l'Inde, le brahmanisme avait installé, lui aussi, une administration bien supérieure à ce que les États chamites,

(1) W. v. Schlegel, *Indische Bibliothek*, t. II, p. 214 : « L'idée du bonheur est représentée en Chine, à ce que l'on m'assure, par un plat « de riz bouilli et une bouche ouverte; celle du gouvernement, par « une canne de bambou et par un second caractère qui signifie *agi-* « *ter l'air*. »

(2) La vigilance de la police chinoise est incomparable. On sait toutes les inquiétudes que les Russes et les Anglais inspirent au cabinet impérial dans le sud-ouest. Le voyageur Burnes donne un exemple des précautions qui sont prises : le signalement et même le portrait de tout étranger suspect est envoyé aux villes du haut Turkestan avec l'ordre de tuer l'original, s'il est saisi au delà de la frontière. Moorcroft avait été si bien représenté sur les murs de Yarkend, et sa physionomie anglaise si parfaitement saisie, que c'était à faire reculer le plus audacieux de ses compatriotes qui aurait pu se voir exposé aux suites d'une confrontation. (Burnes, *Travels*, t. II, p. 233.)

sémites ou égyptiens possédèrent jamais. Cependant, cette administration n'occupait pas le premier rang dans l'État, où les préoccupations créatrices de l'intelligence réclamaient la meilleure part de l'attention. Il ne faut donc pas s'étonner si le génie hindou, dans sa liberté, dans sa fierté, dans son goût pour les grandes choses et dans ses théories surhumaines, ne regardait, en définitive, les intérêts matériels que comme un point secondaire. Il était, d'ailleurs, sensiblement encouragé dans une telle opinion par les suggestions de l'alliage noir. A la Chine, l'apogée fut donc atteint en matière d'organisation matérielle, et, en tenant compte de la différence des races, qui nécessite des procédés différents, il me semble qu'on peut admettre que, sous ce rapport, le Céleste Empire obtint des résultats beaucoup plus parfaits et surtout plus continus qu'on ne le voit dans les pays de l'Europe moderne, depuis que les gouvernements se sont particulièrement appliqués à cette branche de la politique. En tout cas, l'empire romain n'y est pas comparable.

Cependant, il faut aussi en convenir, c'est un spectacle sans beauté et sans dignité. Si cette multitude jaune est paisible et soumise, c'est à la condition de rester, à tout jamais, privée des sentiments étrangers à la plus humble notion de l'utilité physique. Sa religion est un résumé de pratiques et de maximes qui rappellent fort bien ce que les moralistes génevois et leurs livres d'éducation se plaisent à recommander comme le *nec plus ultra* du bien : l'économie, la retenue, la prudence, l'art de gagner et de ne jamais perdre. La politesse chinoise n'est qu'une application de ces principes. C'est, pour me servir du mot anglais, un *cant* perpétuel, qui n'a nullement pour raison d'être, comme la courtoisie de notre moyen âge, cette noble bienveillance de l'homme libre envers ses égaux, cette déférence pleine de gravité envers les supérieurs, cette affectueuse condescendance envers les inférieurs; ce n'est qu'un devoir social, qui, prenant sa source dans l'égoïsme le plus grossier, se traduit par une abjecte prosternation devant les supérieurs, un ridicule combat de cérémonies avec les égaux et une arrogance avec les inférieurs qui s'augmente dans la pro-

portion où décroît le rang de ceux-ci. La politesse est ainsi plutôt une invention formaliste, pour tenir chacun à sa place, qu'une inspiration du cœur. Les cérémonies que chacun doit faire, dans les actes les plus ordinaires de la vie, sont réglées par des lois tout aussi obligatoires et aussi rigoureuses que celles qui portent sur des sujets en apparence plus essentiels.

La littérature est une grande affaire pour le Chinois. Loin de se rendre, comme partout ailleurs, un moyen de perfectionnement, elle est devenue, au contraire, un agent puissant de stagnation. Le gouvernement se montre grand ami des lumières; il faut seulement savoir comment lui et l'opinion publique l'entendent. Dans les 300 millions d'âmes, attribués généralement à l'empire du Milieu, qui, suivant la juste expression de M. Ritter, compose à lui seul un monde, il est très peu d'hommes, même dans les plus basses classes, qui ne sachent lire et écrire suffisamment pour les besoins ordinaires de la vie, et l'administration a soin que cette instruction soit aussi générale que possible. La sollicitude du pouvoir va encore au delà. Il veut que chaque sujet connaisse les lois; on prend toutes les mesures nécessaires pour qu'il en soit ainsi. Les textes sont mis à la portée de tout le monde, et, de plus, des lectures publiques s'exécutent aux jours de nouvelle lune, afin de bien inculquer aux sujets les prescriptions essentielles, telles que les devoirs des enfants envers leurs parents et, partant, des citoyens envers l'empereur et les magistrats. De cette façon, le peuple chinois est, très certainement, ce qu'on appelle, de nos jours, plus avancé que nos Européens. Dans l'antiquité asiatique, grecque et romaine, la pensée d'une comparaison ne peut pas même se présenter.

Ainsi, instruit dans le plus indispensable, le bas peuple comprend que la première chose pour arriver aux fonctions publiques, c'est de se rendre capable de subir les examens. Voilà encore un puissant encouragement à apprendre (1). On

(1) « Le principe de l'admission aux fonctions administratives, c'est « le choix au village, la promotion au district. Sans ces principes « fondamentaux, il serait difficile de chercher à gouverner l'empire. » (Tcheou-li, *Commentaire Weï-kiao*, sur le § 36 du livre XI, t. I, p. 261.)

apprend donc. Et quoi ? On apprend ce qui est utile, et là est l'infranchissable point d'arrêt. Ce qui est utile, c'est ce qui a toujours été su et pratiqué, ce qui ne peut donner matière à discussion. Il faut apprendre, mais ce que les générations précédentes ont su avant vous, et comme elles l'ont su : toute prétention à créer du nouveau, dans ce sens, conduirait l'étudiant à se voir repousser de l'examen, et, s'il s'obstinait, à un procès de trahison où personne ne lui ferait grâce. Aussi n'est-il personne qui se risque à de tels hasards, et, dans ce champ de l'éducation et de la science chinoise, si constamment, si exemplairement labouré, il n'y a pas la moindre chance qu'une idée inconnue lève jamais la tête. Elle serait arrachée sur l'heure avec indignation (1).

Dans la littérature proprement dite, le bout-rimé et toutes les distractions ingénieusement puériles qui y ressemblent, sont tenues en grand honneur. Des élégies assez douces, des descriptions de la nature plus minutieuses que pittoresques, bien que non sans grâce, voilà le meilleur. Le réellement bon, c'est le roman. Ces peuples sans imagination ont beaucoup d'esprit d'observation et de finesse, et telle production issue de ces deux qualités rappelle chez eux, et peut-être en les dépassant, les œuvres anglaises destinées à peindre la vie du grand monde. Là s'arrête le vol de la muse chinoise. Le drame est mal conçu et assez plat. L'ode à la façon de Pindare n'a jamais passé par l'esprit de cette nation rassise. Quand le poète chinois se bat les flancs pour échauffer sa verve, il se jette à plein corps dans les nuages, fait intervenir les dragons de toute couleur, s'essouffle, et ne saisit rien que le ridicule.

La philosophie, et surtout la philosophie morale, objet d'une grande prédilection, ne consiste qu'en maximes usuelles, dont l'observance parfaite serait assurément fort méritoire, mais

(1) L'amour du médiocre est de principe. Voici la maxime : « Le ministre de Chine Kao-yao fit connaître les punitions différentes et dit : « Le peuple est uni dans le juste milieu. Ainsi, c'est par les châ-« timents que l'on instruit les hommes à garder le juste milieu. » Il n'est pas d'étudiant qui ne se tienne pour dûment prévenu et n'évite d'avoir plus d'esprit qu'il ne convient. » (*Tcheou-li*, t. I, p. 197.)

qui, par la manière puérilement obscure et sèchement didactique dont elles sont exposées et déduites, ne constituent pas une branche de connaissances très dignes d'admiration (1). Les gros ouvrages scientifiques donnent lieu à plus d'éloges.

A la vérité, ces compilations verbeuses manquent de critique. L'esprit de la race jaune n'est ni assez profond, ni assez sagace pour saisir cette qualité réservée à l'espèce blanche. Toutefois, on peut encore beaucoup apprendre et recueillir dans les documents historiques (2). Ce qui a trait aux sciences naturelles est quelquefois précieux, surtout par l'exactitude de l'observation et la patience des artistes à reproduire les plantes et les animaux connus. Mais il ne faut pas s'attendre à des théories générales. Quand la fantaisie vague d'en créer passe par l'esprit des lettrés, ils tombent aussitôt au-dessous de la niaiserie. On ne les verra pas, comme les Hindous ou les peuples sémitiques, inventer des fables qui, dans leur incohérence, sont du moins grandioses ou séduisantes. Non : leur conception restera uniquement lourde et pédantesque. Ils vous conteront gravement, comme un fait incontestable, la transformation du crapaud en tel ou tel animal. Il n'y a rien à dire de leur astronomie. Elle peut fournir quelques lueurs aux travaux difficiles des chronologistes, sans que sa valeur intrinsèque, corrélative à celle des instruments qu'elle emploie, cesse d'être très médiocre. Les Chinois l'ont reconnu eux-mêmes par leur estime

(1) Il n'y a pas de philosophie possible là où les rites ont réglé d'avance jusqu'aux plus petits détails de la vie, et où tous les intérêts matériels conspirent également à étouffer la pensée. M. Ritter remarque très bien que la Chine s'est arrangée de façon à former un monde à elle seule et que la nature servait cette pensée. De tous côtés, le pays est peu accessible. Le gouvernement n'a pas voulu changer cette situation en créant des routes. A part le voisinage de Péking, deux chemins entre le Kuang-toung et le Kiang-si, les passages du Thibet et quelques voies impériales en très petit nombre, les moyens de communication font absolument défaut, et non seulement la politique ne veut pas de rapports avec les autres pays de la terre, mais elle s'oppose même, avec une persistante énergie, à toutes relations suivies entre les provinces. (Ritter, *ouvr. cité*, p. 727 et passim.)

(2) Ce jugement n'est pas absolu, il comporte des exceptions, et on en doit faire une notable, par exemple, en faveur de Matouan-lin.

pour les missionnaires jésuites. Ils les chargeaient de redresser leurs observations et de travailler même à leurs almanachs.

En somme, ils aiment la science dans sa partie d'application immédiate (1). Pour ce qui est grand, sublime, fécond, d'une part, ils ne peuvent y atteindre, de l'autre, ils le redoutent et l'excluent avec soin. Des savants très appréciés à Pékin auraient été Trissotin et ses amis.

Pour avoir eu, trente ans, des yeux et des oreilles;
Pour avoir employé neuf à dix mille veilles
A savoir ce qu'ont dit les autres avant eux.

Le sarcasme de Molière ne serait pas compris dans un pays où la littérature est tombée en enfance aux mains d'une race dont l'esprit arian s'est complètement noyé dans les éléments jaunes, race composite, pourvue de certains mérites qui ne renferment pas ceux de l'invention et de la hardiesse.

En fait d'art, il y a moins à approuver encore. Je parlais, tout à l'heure, de l'exactitude des peintres de fleurs et de plantes. On connaît, en Europe, la délicatesse de leur pinceau. Dans

(1) Ainsi, ils entendent bien la littérature utilitaire. Ils ont de bons routiers (une Encyclopédie agricole), d'où l'on a déjà extrait et traduit d'excellents renseignements sur la culture du mûrier et l'élève des vers à soie. (J. Mohl, *Rapport fait à la Société asiatique de Paris*, 1851, p. 83.) — M. le baron A. de Humboldt a pu louer avec vérité, au sujet de la géographie et de l'histoire, les documents chinois, « dont les surprenantes richesses embrassent une immense étendue du continent (*Asie centrale*, introduction, t. I, p. XXXIII), », et il dit encore très bien : « Dans les grandes monarchies, en Chine comme dans « l'empire persan, divisées en satrapies, on a senti de bonne heure « le besoin d'ouvrages descriptifs, de ces tableaux *statistiques* détail« lés pour lesquels, en Europe, les peuples de l'antiquité les plus « spirituels et les plus lettrés ont montré si peu de penchant. Un gou« vernement pédantesquement réglé dans les moindres détails de son « administration, embrassant tant de tribus de races diverses, néces« sitait, en même temps, de nombreux bureaux d'interprètes. Il « existait, dès l'an 1407, des collèges établis dans les grandes villes « des frontières, où l'on enseignait huit à dix langues à la fois. C'est « ainsi que la vaste étendue de l'empire et les exigences d'un gouver« nement despotique et central favorisaient simultanément la géogra« phie et la littérature linguistique. » (*Asie centrale*, t. I, p. 29.)

le portrait, ils obtiennent aussi des succès honorables, et, assez habiles à saisir le caractère des physionomies, ils peuvent lutter avec les plats chefs-d'œuvre du daguerréotype. Puis, c'est là tout. Les grandes peintures sont bizarres, sans génie, sans énergie, sans goût. La sculpture se borne à des représentations monstrueuses et communes. Les vases ont les formes qu'on leur connaît. Cherchant le bizarre et l'inattendu, leurs bronzes sont conçus dans le même sentiment que leurs porcelaines. Pour l'architecture, ils préfèrent à tout ces pagodes à huit étages dont l'invention ne vient pas complètement d'eux, ayant quelque chose d'hindou dans l'ensemble; mais les détails leur en appartiennent, et, si l'œil qui ne les a pas encore observées peut être séduit par la nouveauté, il se dégoûte bientôt de cette uniformité excentrique. Dans ces constructions, rien n'est solide, rien n'est en état de braver les siècles. Les Chinois sont trop prudents et trop bons calculateurs pour employer à la construction d'un édifice plus de capitaux qu'il n'est besoin. Leurs travaux les plus remarquables ressortent tous du principe d'utilité : tels les innombrables canaux dont l'empire est traversé, les digues, les levées pour prévenir les inondations, surtout celles du Hoang-ho. Nous retrouvons là le Chinois sur son véritable terrain. Répétons-le donc une dernière fois : les populations du Céleste Empire sont exclusivement utilitaires; elles le sont tellement, qu'elles ont pu admettre, sans danger, deux institutions qui paraissent peu compatibles avec tout gouvernement régulier : les assemblées populaires réunies spontanément pour blâmer ou approuver la conduite des magistrats et l'indépendance de la presse (1). On

(1) Davis, *the Chinese*, p. 99 : « The people sometimes hold public « meetings by advertisement, for the express purpose of addressing « the magistrate and this without being punished. The influence of « public opinion seems indicated by this practice; together with that « frequent custom of placarding and lampooning (though of course « anonymously) obnoxious officers. Honours are rendered to a just « magistrate, and addresses presented to him on his departure by the « people; testimonies which are highly valued... It may be added, that « there is no established censorship of the press in China, nor any « limitations but those which the interests of social peace and order

ne prohibe, en Chine, ni la libre réunion, ni la diffusion des idées (1). Il va sans dire, toutefois, que lorsque l'abus se montre, ou, pour mieux dire, que si l'abus se montrait, la répression serait aussi prompte qu'implacable, et aurait lieu sous la direction des lois contre la trahison.

On en conviendra : quelle solidité, quelle force n'a pas une organisation sociale qui peut permettre de telles déviations à son principe et qui n'a jamais vu sortir de sa tolérance le moindre inconvénient !

L'administration chinoise a atteint, dans la sphère des intérêts matériels, à des résultats auxquels nulle autre nation antique ou moderne n'est jamais parvenue (2); instruction populaire partout propagée, bien-être des sujets, liberté entière dans la sphère permise, développements industriels et agricoles des plus complets, production aux prix les plus médiocres,

« seem to render necessary. If these are endangered, the process of « the government is of course more summary than even an information « filed by the attorney general. » — Le système chinois me semble s'accorder encore avec une autre idée adoptée par les écoles libérales d'Europe : c'est la *sécularisation* du système militaire. Ils ne connaissent que la garde nationale ou la landwehr. Je ne parle pas ici des Mantchous, mais seulement des véritables indigènes de l'empire. Les Mantchous, étant tous soldats de naissance, sont censés plus habiles sur le maniement des armes. (Davis, p. 105.)

(1) On consulte le peuple en des occasions fort graves, par exemple, en matière de justice criminelle. Ainsi, je lis dans le commentaire de Tching-khang-tching, sur le 26e § du livre XXXV du *Tcheou-li* : « Si le peuple dit : Tuez! le sous-préposé aux brigands tue. Si le peu« ple dit : Faites grâce! alors, il fait grâce. » Et un autre commentateur, Wang-tchao-yu, ajoute : « Lorsque le peuple pense qu'on doit « exécuter le coupable, on applique sans incertitude les peines supé« rieures.. Lorsque le peuple pense qu'il faut gracier, on n'accorde « pas la grâce pleine et entière. Seulement on applique les peines « inférieures, qui sont moindres que les premières. » (*Tcheou-li*, t. II, p. 323.)

(2) Le commentaire de Tching-khang-tching sur le 9e verset du livre VII du *Tcheou-li* donne une excellente formule de la cité chinoise La voici : « Un royaume est constitué par l'établissement du marché « et du palais dans la capitale. L'empereur établit le palais; l'impé« ratrice établit le marché. C'est le symbole de la concordance par« faite des deux principes mâle et femelle qui président au mouve« ment et au repos. » (*Tcheou-li*, t. I, p. 145.)

et qui rendraient toute concurrence européenne difficile avec les denrées de consommation ordinaire, comme le coton, la soie, la poterie. Tels sont les résultats incontestables dont le système chinois peut se vanter (1).

Il est impossible ici de se défendre de la réflexion que, si les doctrines de ces écoles que nous appelons socialistes venaient jamais à s'appliquer et à réussir dans les États de l'Europe, le *nec plus ultra* du bien serait d'obtenir ce que les Chinois sont parvenus à immobiliser chez eux. Il est certain, dans tous les cas, et il faut le reconnaître à la gloire de la logique, que les chefs de ces écoles n'ont pas le moins du monde repoussé la condition première et indispensable du succès de leurs idées, qui est le despotisme. Ils ont très bien admis, comme les politiques du Céleste Empire, qu'on ne force pas les nations à suivre une règle précise et exacte, si la loi n'est pas armée, en tout temps, d'une complète et spontanée initiative de répression. Pour introniser leur régime, ils ne se refuseraient pas à tyranniser. Le triomphe serait à ce prix, et une fois la doctrine établie, l'universalité des hommes aurait la nourriture, le logement, l'instruction pratique assurés. Il ne serait plus besoin de s'occuper des questions posées sur la circulation du capital, l'organisation du crédit, le droit au travail et autres détails (2).

Il y a, sans doute, quelque chose, en Chine, qui semble répugner aux allures des théories socialistes. Bien que démo-

(1) « Vers l'an 1070 (de notre ère), le premier ministre de l'empereur « Chin-tsong, nommé Wang-ngan-tchi, introduisit des changements « dans les droits des marchés et *institua un nouveau système d'a-* « *vances en grains* faites aux cultivateurs. » Voilà des idées tout à fait analogues à celles que, depuis soixante ans seulement, on déclare, en Europe, dominer, en importance, toutes les autres notions politiques. (Voir *Tcheou-li*, t. I, introd., p. XXII.)

(2) « C'est un système étonnant (l'organisation chinoise), reposant « sur une idée unique, celle de l'État chargé de pourvoir à tout ce « qui peut contribuer au bien public et subordonnant l'action de « chacun à ce but suprême. Tcheou-kong a dépassé, dans son organisa- « tion, tout ce que les États modernes les plus centralisés et les « plus bureaucratiques ont essayé, et il s'est rapproché en beaucoup « de choses de ce que tentent certaines théories socialistes de notre « temps... » (J. Mohl, *Rapport fait à la Société asiatique*, 1851, p. 89.)

cratique dans sa source, puisqu'il sort des concours et des examens publics, le mandarinat est entouré de bien des prérogatives et d'un éclat gênant pour les idées égalitaires. De même, le chef de l'État, qui, en principe, n'est pas nécessairement issu d'une maison régnante (car, dans les temps anciens, règle toujours présente, plus d'un empereur n'a été proclamé que pour son mérite), ce souverain, choisi parmi les fils de son prédécesseur et sans égard à l'ordre de naissance, est trop vénéré et placé trop haut au-dessus de la foule. Ce sont là, en apparence, autant d'oppositions aux idées sur lesquelles bâtissent les phalanstériens et leurs émules.

Cependant, si l'on consent à y réfléchir, on verra que ces distinctions ne sont que des résultats auxquels MM. Fourrier et Proudhon, chefs d'État, seraient eux-mêmes amenés bientôt. Dans des pays où le bien-être matériel est tout et où, pour le conserver, il convient de retenir la foule entre les limites d'une organisation stricte, la loi, immuable comme Dieu (car si elle ne l'était pas, le bien-être public serait sans cesse exposé aux plus graves revirements), doit finir, un jour ou l'autre, par participer aux respects rendus à l'intelligence suprême. Ce n'est plus de la soumission qu'il faut à une loi si préservatrice, si nécessaire, si inviolable, c'est de l'adoration, et on ne saurait aller trop loin dans cette voie. Il est donc naturel que les puissances qu'elle institue pour répandre ses bienfaits et veiller à son salut, participent du culte qu'on lui accorde; et comme ces puissances sont bien armées de toute sa rigueur, il est inévitable qu'elles sauront se faire rendre ce qu'elles ne seront pas les dernières à juger leur être dû.

J'avoue que tant de bienfaits, conséquences de tant de conditions, ne me paraissent pas séduisants. Sacrifier sur la huche du boulanger, sur le seuil d'une demeure confortable, sur le banc d'une école primaire, ce que la science a de transcendantal, la poésie de sublime, les arts de magnifique, jeter là tout sentiment de dignité humaine, abdiquer son individualité dans ce qu'elle a de plus précieux, le droit d'apprendre et de savoir, de communiquer à autrui ce qui n'était pas su auparavant, c'est trop, c'est trop donner aux appétits de la matière. Je se-

rais bien effrayé de voir un tel genre de bonheur menacer nous ou nos descendants, si je n'étais rassuré par la conviction que nos générations actuelles ne sont pas encore capables de se plier à de pareilles jouissances au prix de pareils sacrifices. Nous pouvons bien inventer des alcorans de toute sorte; mais cette féconde variabilité, à laquelle je suis loin d'applaudir, a les revers de ses défauts. Nous ne sommes pas gens capables de mettre en pratique tout ce que nous imaginons. A nos plus hautes folies d'autres succèdent, qui les font négliger. Les Chinois s'estimeront encore les premiers administrateurs du monde, qu'oublieux de toutes propositions de les imiter, nous aurons passé à quelque nouvelle phase de nos histoires, hélas! si bariolées!

Les annales du Céleste Empire sont uniformes. La race blanche, auteur premier de la civilisation chinoise, ne s'est jamais renouvelée d'une manière suffisante pour faire dévier de leurs instincts naturels des populations immenses. Les adjonctions qui se sont accomplies, à différentes époques, ont généralement appartenu à un même élément, à l'espèce jaune. Elles n'ont apporté presque rien de nouveau, elles n'ont fait que contribuer à étendre les principes blancs en les délayant dans des masses d'autre nature et de plus en plus fortes. Quant à elles-mêmes, trouvant une civilisation conforme à leurs instincts, elles l'ont embrassée volontiers et ont toujours fini par se perdre au sein de l'océan social, où leur présence n'a, cependant, pas laissé que de déterminer plusieurs perturbations légères, qu'il n'est pas impossible de démêler et de constater. Je vais l'essayer en reprenant lès choses de plus haut.

Lorsque les Arians commencèrent à civiliser les mélanges noirs et jaunes, autrement dits malais, qu'ils trouvèrent en possession des provinces du sud, ils leur portèrent, ai-je dit, le gouvernement patriarcal, forme susceptible de différentes applications, restrictives ou extensives. Nous avons vu que cette forme, appliquée aux noirs, dégénère rapidement en despotisme dur et exalté, et que, chez les Malais, et surtout chez les peuples plus purement jaunes, si le despotisme est entier, il est, au moins, tempéré dans son action et forcé de

s'interdire les excès inutiles, faute d'imagination chez les sujets pour en être plus effrayés qu'irrités, pour les comprendre et les tolérer. Ainsi s'explique la constitution particulière de la royauté en Chine.

Mais un rapport général de la première constitution politique de ce pays avec les organisations spéciales de tous les rameaux blancs, rapport curieux que je n'ai pas encore fait ressortir, c'est l'institution fragmentaire de l'autorité et sa dissémination en un grand nombre de souverainetés plus ou moins unies par le lien commun d'un pouvoir suprême. Cette sorte d'éparpillement de forces, nous l'avons vue en Assyrie, où les Chamites, puis les Sémites, fondèrent tant d'États isolés sous la suzeraineté, reconnue ou contestée, suivant les temps, de Babylone et de Ninive, dissémination si extrême, qu'après les revers des descendants de Salomon il se créa trente-deux États distincts dans les seuls débris des conquêtes de David, du côté de l'Euphrate (1). En Égypte, avant Ménès, le pays était également divisé entre plusieurs princes, et il en fut de même du côté de l'Inde, où le caractère arian s'était toujours mieux conservé. Une complète réunion territoriale de la contrée n'eut jamais lieu sous aucun prince brahmanique.

En Chine, il en alla autrement, et c'est une nouvelle preuve de la répugnance du génie arian pour l'unité, dont, suivant l'expression romaine, l'action se résume dans ces deux mots : *reges et greges*.

Les Arians, vainqueurs orgueilleux dont on ne fait pas facilement des sujets, voulurent, toutes les fois qu'ils se trouvèrent maîtres des races inférieures, ne pas laisser aux mains d'un seul d'entre eux les jouissances du commandement. En Chine, donc, comme dans toutes les autres colonisations de la famille, la souveraineté du territoire fut fractionnée, et sous la suzeraineté précaire d'un empereur une féodalité, jalouse de ses droits (2), s'intalla et se maintint depuis l'invasion des Kschat-

(1) Movers, *das Phœnizische Alterthum*, t. II, 1re partie, p. 374. — I, *Rois*, 20, 24, 25.

(2) « Sous les trois premières races, l'empire était entièrement « composé de principautés, de fiefs et d'apanages héréditaires. Les

tryas jusqu'au règne de Tsin-chi-hoang-ti, l'an 246 avant J.-C., autrement dit, aussi longtemps que la race blanche conserva assez de virtualité pour garder ses aptitudes principales (1). Mais, aussitôt que sa fusion avec les familles malaise et jaune fut assez prononcée pour qu'il ne restât pas de groupes même à demi blancs, et que la masse de la nation chinoise se trouva élevée de tout ce dont ces groupes jusque-là dominateurs avaient été diminués pour être rabaissés et confondus avec elle, le système féodal, la domination hiérarchisée, le grand nombre des petites royautés et des indépendances de personnes, n'eut plus nulle raison d'exister, et le niveau impérial passa sur toutes les têtes, sans distinction.

Ce fut de ce moment que la Chine se constitua dans sa forme actuelle (2). Cependant la révolution de Tsin-chi-hoang-

« hommes qui en étaient investis avaient sur leurs subordonnés une « autorité plus grande que celle des pères sur leurs fils, des chefs de « famille sur leurs propriétés... Chaque chef gouvernait son fief comme « sa propriété héréditaire. » (*Ma-touan-lin*, cité par M. E. Biot, voir le *Tcheou-li*, t. I, introduct., p. XXVII.)

(1) Les Chinois, qui forment aujourd'hui une grande démocratie impériale, ne jouissaient pas du principe de l'égalité au XII[e] siècle avant notre ère, dans l'époque féodale. Le peuple était en servage complet, il n'était pas apte à posséder des biens immeubles. Les Tcheou l'admirent au partage des bas emplois jusqu'au grade de préfet. Plus anciennement, il n'avait pas le droit d'acquérir l'instruction. (*Tcheou-li*, t. I, *Introduct.*, p. LV, et pass.) — Ainsi, les Chinois, comme tous les autres peuples, n'ont eu l'égalité politique qu'à la suite de la disparition des grandes races.

(2) Et c'est seulement de ce moment-là que date la philosophie politique nationale. Confucius, et plus tard Meng-tseu, furent également centralisateurs et impérialistes. Le système féodal ne leur est pas moins odieux qu'aux écoles politiques de l'Europe actuelle. (Gaubil, *Chronologie chinoise*, p. 90.) — Les moyens qu'employa Tsin-chi-hoang-ti pour abattre les familles seigneuriales furent des plus énergiques. On commença par brûler les livres : c'étaient les archives du droit souverain des nobles et les annales de leur gloire. On abolit les alphabets particuliers des provinces. On désarma toute la nation. On abrogea les noms des anciennes circonscriptions territoriales, et l'on partagea le pays en trente-six départements administrés par des mandarins que l'on eut soin de changer fréquemment de postes. On força cent vingt mille familles à venir résider dans la capitale, avec

ti ne faisait qu'abolir la dernière trace apparente de la race blanche, et l'unité du pays n'ajoutait rien à ses formes gouvernementales, qui restaient patriarcales comme ci-devant. Il n'y avait de plus que cette nouveauté, grande d'ailleurs en elle-même, que la dernière trace de l'indépendance, de la dignité personnelle, comprises à la manière ariane, avait disparu à jamais devant les envahissements définitifs de l'espèce jaune (1).

Autre point encore. Nous avons d'abord vu la race malaise recevant dans le Yun-nan les premières leçons des Arians en s'alliant avec eux; puis, par les conquêtes et les adjonctions de toute nature, la famille jaune s'augmenta rapidement et finit par ne pas moins neutraliser, dans le plus grand nombre des provinces de l'empire, les métis mélaniens, qu'elle ne transformait, en la divisant, la vertu de l'espèce blanche. Il en résulta pendant quelque temps un défaut d'équilibre manifesté par l'apparition de quelques coutumes tout à fait barbares.

Ainsi, dans le nord, des princes défunts furent souvent enterrés avec leurs femmes et leurs soldats, usages certainement empruntés à l'aspèce finnoise (2). On admit aussi que c'était une grâce impériale que d'envoyer un sabre à un mandarin disgracié pour qu'il pût se mettre à mort lui-même (3). Ces traces de dureté sauvage ne tinrent pas. Elles disparurent de-

défense de s'en éloigner sans permission, etc., etc. (Gaubil, *Chronologie chinoise*, p. 61.)

(1) Il se passa alors un fait absolument semblable à celui qui eut lieu, chez nous, en 1789, lorsque l'esprit novateur considéra comme de première nécessité la destruction des anciennes subdivisions territoriales. En Chine, on abolit les circonscriptions qui pouvaient rappeler des idées de nationalités ou de souverainetés. On créa des provinces et des arrondissements purement administratifs. Je remarque toutefois une différence assez sérieuse. Les départements chinois furent très étendus et les nôtres très petits. Matouan-lin prétend que la méthode de son pays n'a pas été sans inconvénient, en rendant plus difficile la surveillance et la bonne gestion des magistrats impériaux. D'autre part, notre système a soulevé bien des critiques. (Le *Tcheou-li*, t. I, *Introduct.*, p. XXVIII.)

(2) Gaubil, *Chronologie chinoise*, p. 46 et pass.

(3) *Ibid.*, p. 51.

vant les institutions restées de la race blanche et ce qui survivait encore de son esprit. A mesure que de nouvelles tribus jaunes se fondaient dans le peuple chinois, elles en prenaient les mœurs et les idées. Puis, comme ces idées se trouvaient désormais partagées par une plus grande masse, elles allaient diminuant de force, elles s'émoussaient, la faculté de grandir et de se développer leur était ravie, et la stagnation s'étendait irrésistiblement.

Au XIII[e] siècle de notre ère, une terrible catastrophe ébranla le monde asiatique. Un prince mongol, Témoutchin, réunit sous ses étendards un nombre immense de tribus de la haute Asie, et, entre autres conquêtes, commença celle de la Chine, terminée par Koubilaï. Les Mongols, se trouvant les maîtres, accoururent de toutes parts, et l'on se demande pourquoi, au lieu de fonder des institutions inventées par eux, ils s'empressèrent de reconnaître pour bonnes les inspirations des mandarins; pourquoi ils se mirent sous la direction de ces vaincus, se conformèrent de leur mieux aux idées du pays, se piquèrent de se civiliser à la façon chinoise, et finirent, au bout de quelques siècles, après avoir ainsi côtoyé plutôt qu'embrassé l'empire, par se faire chasser honteusement.

Voici ce que je réponds. Les tribus mongoles, tatares et autres qui formaient les armées de Djinghiz-khan, appartenaient, en presque totalité, à la race jaune. Cependant comme, dans une antiquité assez lointaine, les principales branches de la coalition, c'est-à-dire les mongoles et les tatares, avaient été pénétrées par des éléments blancs, tels que ceux venus des Hakas, il en était résulté un long état de civilisation relative vis-à-vis des rameaux purement jaunes de ces nations, et, comme conséquence de cette supériorité, la faculté, sous des circonstances spéciales, de réunir ces rameaux autour d'un même étendard et de les faire concourir quelque temps vers un seul but. Sans la présence et la conjonction heureuse des principes blancs répandus dans des multitudes jaunes, il est complètement impossible de se rendre compte de la formation des grandes armées envahissantes qui, à différentes époques, sont sorties de l'Asie centrale avec les Huns,

les Mongols de Djinghiz-khan, les Tatares de Timour, toutes multitudes coalisées et nullement homogènes.

Si, dans ces agglomérations, les tribus dominantes possédaient leur initiative, en vertu d'une réunion fortuite d'éléments blancs jusque-là trop disséminés pour agir, et qui, en quelque sorte, galvanisaient leur entourage, la richesse de ces éléments n'était pourtant pas suffisante pour douer les masses qu'ils entraînaient d'une bien grande aptitude civilisatrice, ni même pour maintenir, dans l'élite de ces masses, la puissance de mouvement qui les avait élevées à la vie de conquêtes. Qu'on se figure donc ces triomphateurs jaunes animés, je dirai presque enivrés par le concours accidentel de quelques immixtions blanches en dissolution dans leur sein, exerçant dès lors une supériorité relative sur leurs congénères plus absolument jaunes. Ces triomphateurs ne sont pas cependant assez rehaussés pour fonder une civilisation propre. Ils ne feront pas comme les peuples germaniques, qui, débutant par adopter la civilisation romaine, l'ont transformée bientôt en une autre culture tout originale. Ils n'ont pas la valeur d'aller jusque-là. Seulement, ils possèdent un instinct assez fin qui leur fait comprendre les mérites de l'ordre social, et, capables ainsi du premier pas, ils se tournent respectueusement vers l'organisation qui régit des peuples jaunes comme eux-mêmes.

Cependant, s'il y a parenté, affinité entre les nations demi-barbares de l'Asie centrale et les Chinois, il n'y a pas identité. Chez ces derniers, le mélange blanc et surtout malais se fait sentir avec beaucoup plus de force, et, par conséquent, l'aptitude civilisatrice est bien autrement active. Au sein des autres, il y a un goût, une partialité pour la civilisation chinoise, toutefois moins pour ce qu'elle a conservé d'arian que pour ce qui est corrélatif, en elle, au génie ethnique des Mongols. Ceux-ci sont donc toujours des barbares aux yeux de leurs vaincus, et plus ils font d'efforts afin de retenir les leçons des Chinois, plus ils se font mépriser. Se sentant ainsi isolés au milieu de plusieurs centaines de millions de sujets dédaigneux, ils n'osent pas se séparer, ils se concentrent sur des points de ralliement, ils ne renoncent pas, ils n'osent pas renoncer à l'usage des ar-

mes, et comme cependant la manie d'imitation qui les travaille les a poussés en plein dans la mollesse chinoise, un jour vient, où sans racines dans le pays, bien que nés de ses femmes, un coup d'épaule suffit pour les pousser dehors. Voilà l'histoire des Mongols. Ce sera également celle des Mantchous.

Afin d'apprécier la vérité de ce que j'avance, touchant le goût des dominateurs jaunes de l'Asie centrale pour la civilisation chinoise, il suffit de considérer ces nomades dans leurs conquêtes, autres que celles du Céleste Empire. En général, on a beaucoup exagéré leur sauvagerie. Ainsi, les Huns, les Hioung-niou des Chinois (1), étaient loin d'être ces cavaliers stupides que les terreurs de l'Occident ont rêvés. Placés assurément à un degré social peu élevé, ils n'en avaient pas moins des institutions politiques assez habiles, une organisation militaire raisonnée, de grandes villes de tentes, des marchands opulents, et même des monuments religieux. On pourrait en dire autant de plusieurs autres nations finnoises, telles que les Kirghizes, race plus remarquable que toutes les autres, parce qu'elle fut plus mêlée encore d'éléments blancs (2). Cependant ces peuples qui savaient apprécier le mérite d'un gouvernement pacifique et des mœurs sédentaires, montrèrent constamment des sentiments très hostiles à toute civilisation quand ils se trouvèrent en contact avec des rameaux appartenant à des variétés humaines différentes de l'espèce jaune. Dans l'Inde, jamais Tatare n'a fait mine d'éprouver la moindre propension pour l'organisation brahmanique. Avec une facilité qui accuse le peu d'aptitude dogmatique de ces esprits utilitaires, les hordes de Tamerlan s'empressèrent, en général, d'adopter l'islamisme. Les vit-on conformer aussi leurs mœurs à celles des

(1) Ritter identifie les Hioung-niou, les Thou-kieou, les Ouïgours et les Hoei-he. De tous ces peuples, il fait des nations turques. Cette opinion, peut-être fondée quant à certaines tribus, me paraît fort critiquable pour l'ensemble. (*Erdkunde*, *Asien*, t, I, p. 437.)

(2) Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. I, p. 744, p. 1114 et pass.; t. II, p. 116. Schaffarik, *Slawiche Alterthümer*, t. I, p. 68. — Les langues turques, mongoles, tongouses et mandchoues contiennent un grand nombre de racines indo-germaniques. (Ritter, t. I, p. 436.)

populations sémitiques qui leur communiquaient la foi ? En aucune façon. Ces conquérants ne changèrent ni de mœurs, ni de costumes, ni de langue. Ils restèrent isolés, cherchèrent très peu à faire passer dans leur idiome les chefs-d'œuvre d'une littérature brillante plus que solide, et qui devait leur sembler déraisonnable. Ils campèrent en maîtres, et en maîtres indifférents, sur le sol de leurs esclaves. Combien ce dédain est éloigné du respect sympathique que ces mêmes tribus jaunes laissaient éclater lorsqu'elles s'approchaient des frontières de la civilisation chinoise !

J'ai donné les raisons ethniques qui me paraissaient empêcher les Mantchous, comme elles ont empêché les Mongols, de fonder un empire définitif en Chine. S'il y avait identité parfaite entre les deux races, les Mantchous, qui n'ont rien apporté à la somme des idées du pays, recevraient les notions existantes, ne craindraient pas de se débander et de se confondre avec les différentes classes de cette société, et il n'y aurait plus qu'un seul peuple. Mais, comme ce sont des maîtres qui ne donnent rien et qui ne prennent que dans une certaine mesure; comme ce sont des chefs qui, en réalité, sont inférieurs, cette situation présente une inconséquence choquante et qui ne se terminera que par l'expulsion de la dynastie.

On peut se demander ce qui arriverait, si une invasion blanche venait remplacer le gouvernement actuel et réaliser le hardi projet de lord Clive.

Ce grand homme pensait n'avoir besoin que d'une armée de trente mille hommes pour soumettre tout l'empire du Milieu, et on est porté à croire son calcul exact, à voir la lâcheté chronique de ces pauvres gens, qui ne veulent pas qu'on les arrache à la douce fermentation digestive dont ils font leur unique affaire. Supposons donc la conquête tentée et achevée. Dans quelle position se seraient trouvés ces trente mille hommes ? Suivant lord Clive, leur rôle aurait dû se borner à garnisonner les villes. Comme le succès se serait accompli dans un simple but d'exploitation, les troupes auraient occupé les principaux ports, peut-être auraient poussé des expéditions dans l'intérieur du pays pour maintenir la soumission, assurer la

libre circulation des marchandises et la rentrée des impôts; rien de plus.

Un pareil état de choses, tout convenable qu'il peut être, ne saurait jamais se prolonger longtemps. Trente mille hommes pour en dominer trois cents millions, c'est trop peu, surtout quand ces trois cents millions sont aussi compacts de sentiments et d'instincts, de besoins et de répugnances. L'audacieux général aurait fini par augmenter ses forces et les aurait portées à un chiffre mieux proportionné à l'immensité de l'océan populaire dont sa volonté aurait voulu contenir les orages. Ici je commence une sorte d'utopie.

Si je continue à supposer lord Clive simple et fidèle représentant de la mère patrie, il apparaît toujours, malgré l'augmentation indéfinie de son armée, fort isolé, fort menacé, et, un jour, lui-même ou ses descendants seront expulsés de ces provinces qui reçoivent tous les vainqueurs en intrus. Mais changeons d'hypothèse : laissons-nous aller au soupçon qui fit repousser, dit-on, par les directeurs de la compagnie des Indes, les somptueuses propositions du gouverneur général. Imaginons que lord Clive, sujet peu loyal de la couronne d'Angleterre, veut régner pour son compte, repousse l'allégeance de la métropole et s'installe, véritable empereur de la Chine, au milieu des populations soumises par son épée. Alors les choses peuvent se passer bien différemment que dans le premier cas.

Si ses soldats sont tous de race européenne ou si un grand nombre de cipayes hindous ou musulmans sont mêlés aux Anglais, l'élément immigrant s'en ressentira, de toute nécessité, dans la mesure de sa vigueur. A la première génération, le chef et l'armée étrangère, fort exposés à être mis dehors, auront encore entière leur énergie de race pour se défendre et sauront traverser, sans trop d'encombre, ces moments dangereux. Ils s'occuperont à faire entrer de force leurs notions nouvelles dans le gouvernement et dans l'administration. Européens, ils s'indigneront de la médiocrité prétentieuse de tout le système, de la pédanterie creuse de la science locale, de la lâcheté créée par de mauvaises institutions militaires. Ils fe-

ront au rebours des Mantchous, qui se sont pâmés d'admiration devant de si belles choses. Ils y mettront courageusement la hache et renouvelleront, sous de nouvelles formes, la proscription littéraire de Tsin-chi-hoang-ti.

A la seconde génération, ils seront beaucoup plus forts au point de vue du nombre. Un rang serré de métis, nés des femmes indigènes, leur aura créé un heureux intermédiaire avec les populations. Ces métis, instruits, d'une part, dans la pensée de leurs pères, et, de l'autre, dominés par le sentiment des compatriotes de leurs mères, adouciront ce que l'importation intellectuelle avait de trop européen, et l'accommoderont mieux aux notions locales. Bientôt, de génération en génération, l'élément étranger ira se dispersant dans les masses en les modifiant, et l'ancien établissement chinois, cruellement ébranlé, sinon renversé, ne se rétablira plus; car le sang arian des kschattryas est épuisé depuis longtemps, et si son œuvre était interrompue, elle ne pourrait plus être reprise.

D'un autre côté, les graves perturbations infusées dans le sang chinois ne conduiraient certainement pas, je viens de le dire, à une civilisation à l'européenne. Pour transformer trois cents millions d'âmes, toutes nos nations réunies auraient à peine assez de sang à donner, et les métis, d'ailleurs, ne reproduisent jamais ce qu'étaient leurs pères. Il faut donc conclure :

1° Qu'en Chine, des conquêtes provenant de la race jaune et ne pouvant ainsi qu'humilier la force des vainqueurs devant l'organisation des vaincus, n'ont jamais rien changé et ne changeront jamais rien à l'état séculaire du pays;

2° Qu'une conquête des blancs, dans de certaines conditions, aurait bien la puissance de modifier et même de renverser pour toujours l'état actuel de la civilisation chinoise, mais seulement par le moyen des métis.

Encore cette thèse, qui peut être théoriquement posée, rencontrerait-elle, en pratique, de très graves difficultés, résultant du chiffre énorme des populations agglomérées, circonstance qui rendrait fort difficile, à la plus nombreuse émigration, d'entamer sérieusement leurs rangs.

Ainsi, la nation chinoise semble devoir garder encore ses institutions pendant des temps incalculables. Elle sera facilement vaincue, aisément dominée; mais transformée, je n'en vois guère le moyen.

Elle doit cette immutabilité gouvernementale, cette persistance inouïe dans ses formes d'administration, à ce seul fait que toujours la même race a dominé sur son sol depuis qu'elle a été lancée dans les voies sociales par des Arians, et qu'aucune idée étrangère n'a paru avec une escorte assez forte pour détourner son cours.

Comme démonstration de la toute-puissance du principe ethnique dans les destinées des peuples, l'exemple de la Chine est aussi frappant que celui de l'Inde. Ce pays, grâce à la faveur des circonstances, a obtenu, sans trop de peine et sans nulle exagération de ses institutions politiques, au contraire, en adoucissant ce que son absolutisme avait en germe de trop extrême, le résultat que les brahmanes, avec toute leur énergie, tous leurs efforts, n'ont cependant qu'imparfaitement touché. Ces derniers, pour sauvegarder leurs règles, ont dû étayer, par des moyens factices, la conservation de leur race. L'invention des castes a été d'une maintenue toujours laborieuse, souvent illusoire, et a eu cet inconvénient, de rejeter hors de la famille hindoue beaucoup de gens qui ont servi plus tard les invasions étrangères et augmenté le désordre extrasocial. Toutefois, le brahmanisme a atteint à peu près son but, et il faut ajouter que ce but, incomplètement touché, est beaucoup plus élevé que celui au pied duquel rampe la population chinoise. Celle-ci n'a été favorisée de plus de calme et de paix, dans son interminable vie, que parce que, dans les conflits des races diverses qui l'ont assaillie depuis 4,000 ans, elle n'a jamais eu affaire qu'à des populations étrangères trop peu nombreuses pour entamer l'épaisseur de ses masses somnolentes. Elle est donc restée plus homogène que la famille hindoue, et dès lors plus tranquille et plus stable, mais aussi plus inerte.

En somme, la Chine et l'Inde sont les deux colonnes, les deux grandes preuves vivantes de cette vérité, que les races ne se modifient, par elles-mêmes, que dans les détails; qu'el-

les ne sont pas aptes à se transformer, et qu'elles ne s'écartent jamais de la voie particulière ouverte à chacune d'elles, dût le voyage durer autant que le monde.

CHAPITRE VI.

Les origines de la race blanche.

De même qu'on a vu, à côté des civilisations assyrienne et égyptienne, des sociétés de mérite secondaire se former à l'aide d'emprunts faits à la race civilisatrice, de même l'Inde et la Chine sont entourées d'une pléiade d'États, dont les uns sont formés sur le norme hindou, dont les autres s'efforcent d'approcher, d'aussi près que possible, l'idéal chinois, tandis que les derniers se balancent entre les deux systèmes.

Dans la première catégorie, on doit placer Ceylan et, très anciennement, Java, aujourd'hui musulmane (1), plusieurs des îles de l'archipel, comme Bali (2), Sumatra, puis d'autres.

(1) Le commencement de l'ère javanaise de Aje-Saka reporte les souvenirs au temps de Sâliwâhana, et répond à l'année 78 après J.-C. Ce fut une époque de civilisation brahmanique, mais non pas de première civilisation de ce genre. Ce ne fut que le renouvellement et comme un rajeunissement d'une domination hindoue beaucoup plus ancienne qui avait vu l'île occupée par des nègres pélagiens fort abrutis. Le Fo-koue-ki raconte que les navigateurs chinois trouvèrent ces aborigènes horriblement laids et sales, avec les cheveux semblables au « gazon naissant. » Ils se nourrissaient de vermine. La loi brahmanique de Java a conservé le souvenir de cet état de choses par la défense formelle qu'elle adresse aux personnes d'un rang élevé de ne manger ni chiens, ni rats, ni couleuvres, ni lézards, ni chenilles. Il semblerait que le brahmanisme n'a jamais pu s'établir à l'état pur dans l'île. Le bouddhisme ne fut pas plus heureux. Au commencement du XVII[e] siècle de notre ère, les Javanais adoptèrent l'islamisme. (W. v. Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache,* t. I, p. 10, 11, 15, 18, 43, 49, 208.)

(2) Les coutumes et la religion brahmaniques se sont, jusqu'ici,

Dans la seconde, il faut mettre le Japon, la Korée, le Laos au dernier rang.

La troisième comprend, avec des modifications infinies dans la mesure où est acceptée chacune des deux civilisations contendantes, le Népaul, le Boutan, les deux Thibets, le royaume de Ladakh, les États de l'Inde transgangétique et une partie de l'archipel de la mer des Indes, de telle sorte que, d'île en île, de groupe en groupe, les populations malaises ont fait circuler jusqu'à la Polynésie des inventions chinoises ou hindoues, qui vont s'effaçant davantage à mesure que le mélange avec le sang de l'une des deux races initiatrices diminue.

Nous avons vu Ninive rayonner sur Tyr, et, par Tyr, sur Carthage, inspirer les Himyarites, les enfants d'Israël, et perdre d'autant plus son action sur ces pays, que l'identité des races était plus troublée entre eux et elle. Pareillement nous avons vu l'Égypte envoyer la civilisation à l'Afrique intérieure. Les sociétés secondaires de l'Asie présentent, avec le même spectacle, l'observation rigoureuse des mêmes lois.

A Ceylan, à Java, à Bali, des émigrations brahmaniques très anciennes apportèrent le genre de culture particulier à l'Inde et le système des castes. Ces colonisations, de plus en plus restreintes, à mesure que les rivages du Dekkhan s'éloignaient, s'échelonnèrent aussi en mérite. Les plus lointaines, où le sang hindou était en moindre abondance, furent aussi les plus imparfaites (1).

Longtemps avant l'arrivée des Arians, des invasions de peuples jaunes étaient venues modifier le sang des aborigènes noirs, et les métis malais, en plusieurs lieux, avaient même commencé déjà à se substituer aux tribus purement mélaniennes. Ce fut une raison déterminante pour que les sociétés dérivées, formées plus tard sous l'influence des métis blancs, ne ressemblassent pas, malgré tous les efforts des initiateurs, à

conservées à Bali pures de tout mélange mahométan ou européen. C'est, au jugement de Raffles, l'image vivante de ce qu'était Java avant sa conversion par les musulmans. (W. v. Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache*, t. I, p. 111.)

(1) Guillaume de Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache.*

celle des pays où la race noire pure servait de base. Le naturel malais, plus froid, plus raisonneur, plus apathique, s'accommoda mal de la séparation des castes, et aussitôt qu'apparut le bouddhisme, cette religion grossière réussit vite à s'implanter au milieu des multitudes à demi jaunes. Quels succès ne devait-elle pas obtenir auprès de celles dont les éléments étaient plus libres encore de principes mélaniens. Ceylan et Java restèrent longtemps les citadelles de la foi de Bouddha. Comme le principe arian hindou existait dans ces deux îles, le culte de Sakya y resta assez noble. Il construisit de beaux monuments à Java, témoin ceux de Boro-Budor, de Madjapahit, de Brambanan, et, ne s'écartant pas trop, ne dégénérant pas d'une manière complète des données intellectuelles qui font la gloire de l'Inde, il donna naissance à une littérature remarquable, où se trouvaient mêlées les idées brahmaniques et celles du nouveau système religieux. Plus tard, Ceylan et Java reçurent des colonisations arabes. L'islamisme y fit de grands progrès, et le sang malais, ainsi modifié et relevé par les immigrations brahmaniques, bouddhiques et sémitiques, ne rentra jamais dans l'humilité des autres peuples de sa race.

Au Japon, les apparences sont chinoises, et un grand nombre d'institutions ont été apportées par plusieurs colonies venues originairement, et à différentes époques, du Céleste Empire. Il y existe aussi des éléments ethniques tout différents et qui amènent des divergences sensibles. Ainsi, l'État est encore féodal, l'humeur des nobles héréditaires est restée belliqueuse. Le double gouvernement laïque et ecclésiastique ne se fait pas obéir sans peine. La politique soupçonneuse de la Chine, à l'égard des étrangers, a été adoptée par le Koubo, qui prend grand soin d'isoler ses sujets du contact de l'Europe. Il paraît que l'état des esprits lui donne raison, et que, taillés sur un tout autre modèle que ceux de la Chine, ses administrés, doués d'une façon dangereuse, sont âpres aux nouveautés. Le Japon semble donc entraîné dans le sens de la civilisation chinoise par les résultats des nombreuses immigrations jaunes, et en même temps il y résiste par l'effet de principes ethniques qui n'appartiennent par au sang finnois. En effet, il existe certaine-

ment dans la population japonaise une forte dose d'alliage noir, et peut-être même quelques éléments blancs dans les hautes classes de la société (1). De sorte que, les premiers faits de l'histoire de cette contrée ne remontant pas bien haut, seulement 660 ans avant J.-C., le Japon serait à peu près aujourd'hui dans la situation où la Chine se trouva sous la direction des descendants des kschattryas réfractaires, jusqu'à l'empereur Tsin-chi-hoang-ti. Ce qui confirmerait l'idée que des colonies de race blanche ont civilisé primitivement la population malaise qui fait le fond de ce pays, c'est qu'on y retrouve exactement, aux débuts de l'histoire, les mêmes récits mythiques qu'en Assyrie, en Égypte et même à la Chine, quoique d'une manière plus marquée encore. Les premiers souverains antérieurs à l'époque positive sont des dieux, puis des demi-dieux. Je m'explique le développement d'imagination poétique accusé par la nature de cette tradition, développement qui serait incompréhensible chez un peuple jaune pur, par une certaine prédominance d'éléments mélaniens. Cette opinion n'est pas une hypothèse. On a vu plus haut que Kaempfer constate la présence des noirs dans une île au nord du Japon, peu de siècles avant son voyage, et, au sud du même point, il invoque le témoignage des annales écrites pour établir le même fait (2). Ainsi s'expliqueraient les particularités phy-

(1) Kaempfer, *Histoire du Japon*. — Ce voyageur, d'ailleurs judicieux, sacrifie, comme il était de mode de son temps, à la manie de faire venir d'Assyrie tous les peuples, et il trace ainsi, d'une manière assez curieuse, l'itinéraire de ses Japonais : « Mais, pour finir ce chapitre, il « résulte que, peu de temps après le déluge, lorsque la confusion « des langues à Babel força les Babyloniens d'abandonner le désir « qu'ils avaient de bâtir une tour d'une hauteur extraordinaire et « les obligea de se disperser par toute la terre; lorsque les Grecs, « les Goths et les Esclavons passèrent en Europe, d'autres en Asie « et en Afrique, d'autres en Amérique, qu'alors, dis-je, les Japonais « partirent aussi; que, *selon toutes les apparences*, après avoir « voyagé plusieurs années et souffert plusieurs incommodités, ils ren- « contrèrent cette partie éloignée du monde; que, trouvant sa situa- « tion, sa fertilité fort à leur gré, ils résolurent de la choisir pour le « lieu de leur demeure, etc., etc. (p. 83). »

(2) Kaempfer, *Histoire du Japon*, p. 81 et pass.

siologiques et morales qui créent l'originalité japonaise (1).

Il n'y a pas, du reste, à s'y tromper : ce coin du monde si peu connu, beaucoup plus mystérieux que son prototype chinois, recèle la solution des questions ethnographiques les plus hautes. Quand il sera permis de l'aborder, de l'étudier en paix, d'y comparer les races, de faire rayonner les observations sur les archipels qui le touchent au nord, on trouvera, sur ce sol, bien des secours décisifs pour l'éclaircissement de ce que les origines américaines présentent de plus ardu.

La Corée est, de même que le Japon, une copie de la Chine, moins intéressante toutefois. Comme le sang arian n'est arrivé dans ces parages reculés que par communication très indirecte, il n'y a produit que des efforts d'imitation bien maladroits. Le Laos, je l'ai déjà fait entrevoir, est encore au-dessous, et, encore plus bas, se place la population de l'archipel Lieou-kieou (2).

Les contrées où les deux principes, hindou et chinois, se partagent les sympathies des populations, sont également étrangères à la plus belle conquête des civilisations qu'elles vénèrent, la stabilité. Rien de plus mouvant, de plus variable, que les idées, les doctrines, les mœurs de ces territoires. Cette mobilité n'a rien à reprocher à la nôtre. Dans les terres transgangétiques, les peuples sont malais, et leurs nationalités se brouillent en nuances imperceptibles autant qu'innombrables, suivant que les éléments jaunes ou noirs dominent. Lorsqu'une invasion de l'est donne la prépondérance aux premiers, l'esprit brahmanique recule, et c'est la situation des derniers siè-

(1) M. Pickering, jugeant sur ses observations personnelles, tient les Japonais pour identiques de race avec les Malais polynésiens (p. 117). — Il n'est pas impossible qu'avant toute invasion hindoue à Java, les Japonais n'y aient eu des établissements. Un des noms anciens de l'île est Cha-po. On y connaît deux districts appelés, l'un Ja-pan et l'autre Ji-pang. On sait, d'ailleurs, qu'à une époque très lointaine, les Japonais ont navigué dans tout l'archipel. (W. v. Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache*, t. I, p. 19; Crawfurd, *Archipelago*, t. III, p. 465.)

(2) M. Jurien de la Gravière a fait justice de l'espèce d'Arcadie que les voyageurs anglais avaient installée dans ces îles. (*Revue des Deux-Mondes*, 1852.)

cles, dans bien des provinces, où des ruines imposantes et de pompeuses inscriptions en caractères dévanagaris proclament encore l'antique domination de la race sanscrite, ou, du moins, des bouddhistes chassés par elle.

Quelquefois aussi le principe blanc reprend le dessus. Ainsi, ses missions poursuivent, en ce moment, de véritables succès dans l'Assam (1), les États annamitiques (2), chez les Birmans (3). Au Népaul, des invasions modernes ont également donné de la puissance au brahmanisme, mais quel brahmanisme ! Aussi imparfait que la race jaune a pu le rendre.

Au nord, vers le centre des chaînes de l'Hymalaya, dans ce dédale de montagnes où les deux Thibets ont établi les sanctuaires du bouddhisme lamaïque, commencent les imitations inadmissibles des doctrines de Sakya qui atteignent, en s'altérant, jusqu'aux rivages de la mer Glaciale, presque jusqu'au détroit de Behring.

Des invasions arianes, de différentes époques, ont laissé, au fond de ces montagnes, de nombreuses tribus mêlées de près au sang jaune. C'est là qu'il faut chercher la source de la civilisation thibétaine et la cause de l'éclat qu'elle a jeté. L'influence chinoise est venue, de bonne heure, combattre sur ce terrain le génie de la famille hindoue, et, soutenue par la majorité des éléments ethniques, elle a naturellement beaucoup gagné de terrain et en gagne chaque jour davantage.

(1) La civilisation de ce pays affecte des formes brahmaniques. Les rois ont la prétention de descendre des dieux de l'Inde; mais ils ne font pas dater leurs annales plus haut que l'ère de Vikramaditya (deux siècles av. J.-C.). Il y a eu des immigrations de kschattryas assez récentes, puis le brahmanisme fut étouffé pendant quelque temps pour être rétabli au XVII[e] siècle. (Ritter, *Erdkunde, Asien*, t. III, p. 298 et pass.)

(2) Les Siamois sont, à coup sûr, le peuple le plus avili de la terre, parmi les nations relativement civilisées; et ce qui est assez remarquable, c'est qu'ils savent tous lire et écrire. (Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. III, p. 1152.) Ceci semblerait fort contraire à l'avis des économistes anglais et français, qui ont, d'un commun accord, adopté ce genre de connaissances pour le criterium le plus irréfragable de la moralité et de l'intelligence d'un peuple.

(3) Le brahmanisme s'étend jusqu'au Tonkin; il y est, à la vérité, très défiguré. (Ritter, *ibid.*, p. 956.)

La culture hindoue est en perte visible autour de Hlassa (1). Plus haut, vers le nord, elle cesse bientôt d'apparaître, lorsque s'ouvrent les steppes parcourues par les grandes nations nomades de l'Asie centrale. La contrefaçon des idées chinoises règne seule, dans ces froides régions, avec un bouddhisme réformé, à peu près complètement dépouillé d'idées hindoues.

Je ne saurais trop le répéter : on s'est représenté comme beaucoup plus barbares qu'ils ne le sont, et surtout qu'ils ne l'étaient, ces puissants amas d'hommes qui ont influé si fort, sous Attila, sous Djen-ghiz-khan, à l'époque de Timour le Boiteux, sur les destinées du monde, même du monde occidental. Mais, en revendiquant plus de justice pour les cavaliers jaunes des grandes invasions, je conviens que leur culture manquait d'originalité et que les constructeurs étrangers de tous ces temples, de tous ces palais, dont les ruines couvrent les steppes mongoles, demeurant isolés au milieu des guerriers qui leur demandaient et leur payaient l'emploi de leurs talents, venaient généralement de la Chine. Cette réserve faite, je puis dire qu'aucun peuple n'a poussé plus loin que les Kirghizes

(1) Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. III, p. 238 et pass., 273 et pass., 744. Les idées religieuses du Thibet portent témoignage de l'extrême mélange de la race. On y remarque des notions hindoues, des traces de l'ancien culte idolâtrique du pays, puis des inspirations chinoises, enfin, s'il faut en croire un missionnaire moderne, M. Huc, des traces probables de catholicisme importées au XIVe siècle par des moines européens et acceptées dans la réforme de Tsong-Kaba. (*Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, t. I.) — Au Xe siècle, une grande invasion de Kalmoucks et de Dzoungars avait presque anéanti le bouddhisme. (Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. III, p. 242.) Depuis cette époque, et particulièrement sous le règne réparateur de Srong-dzan-gambo, il y a eu quelques immigrations de religieux venus du nord de l'Inde, c'est-à-dire du Boutan et du Népaul. (Ritter, *ibid.*, p. 278.) Mais, désormais, c'est le sens chinois qui domine et progresse chaque jour davantage. La double origine de la civilisation actuelle du Thibet est très bien symbolisée par l'histoire du mariage de Srong-dzan-gambo. Ce monarque épousa deux femmes, l'une que les chroniques appellent Dara-Nipol, la Blanche, et qui était fille du souverain du Népaul; l'autre, nommée Dara-wen-tching, la Verte, qui venait du palais impérial de Péking. Hlassa fut fondée sous l'influence de ces deux reines, et l'architecture des monuments de cette ville est tout à la fois chinoise et hindoue. (Ritter, *ibid.*, p. 238.)

l'amour de l'imprimerie et de ses productions. Des princes, sans grande renommée et d'une puissance médiocre, Ablaï, entre autres, ont semé le désert de monastères bouddhiques, aujourd'hui en décombres. Plusieurs de ces monuments offraient, jusque dans le siècle dernier, où l'académicien Müller les visita (1), le spectacle de leurs grandes salles dévastées depuis des années, à moitié démantelées et sans toits, ni fenêtres, pourtant toutes remplies encore de milliers de volumes. Les livres tombés sur le sol, par suite de la rupture des tablettes moisies qui les supportaient jadis, fournissaient des bourres pour les fusils et du papier pour coller les fenêtres à toutes les tribus nomades et aux Cosaques des environs (2).

D'où avaient pu provenir cette persévérance, cette bonne volonté pour la civilisation chez les multitudes belliqueuses du XVIe siècle, menant une existence des plus dures, des plus hérissées de privations, sur une terre improductive ? Je l'ai dit plus haut : d'un mélange antique de ces races avec quelques rameaux blancs perdus (3).

C'est maintenant l'occasion de toucher un problème qui va prendre, tout à l'heure, les proportions les plus imposantes et faire presque reculer l'audace de l'esprit.

J'ai cité, dans le chapitre précédent, les noms de six nations blanches connues des Chinois pour avoir résidé, à une époque relativement récente, sur leurs frontières du nord-

(1) Ce savant avait une manière, toute particulière à lui, d'explorer les contrées sur lesquelles devait s'escrimer son érudition. Il s'établissait de son mieux dans une ville ou dans un village, et s'entourait de tout le confortable disponible. Puis il envoyait à la découverte un caporal et trente Cosaques, et consignait gravement dans ses notes les observations que ces doctes militaires lui rapportaient. (Ritter, *ibid.*, p. 734.)

(2) Ritter, t. I, p. 744 et pass.

(3) Les langues turques et mongoles, le tongouse et son dérivé, le mandchou, portent des marques de ce fait si considérable. Tous ces idiomes contiennent un grand nombre de racines indo-germaniques. (Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. I, p. 436.) — Au point de vue physiologique, on observe encore que les yeux bleus ou verdâtres, les cheveux blonds ou rouges se rencontrent fréquemment chez certaines populations actuelles de la Mongolie. (*Ibid.*)

ouest et de l'est. Par ces mots, *relativement récente*, j'indique le IIe siècle avant notre ère.

Ces nations ont toutes eu des destinées ultérieures qui sont connues.

Deux d'entre elles, les Yue-tchi et les Ou-soun, habitant sur la rive gauche du Hoang-ho, contre la lisière du désert de Gobi, furent attaquées par les Huns, Hioung-niou, peuple de race turque, venu du nord-est. Obligées de céder au nombre, et séparées dans leurs retraites, elles allèrent se fixer, les Yue-tchi, un peu plus bas vers le sud-ouest, et les Ou-soun, assez loin dans la même direction, sur le versant septentrional du Thian-chan (1).

La redoutable progression des masses ennemies ne les laissa pas longtemps jouir en paix de leur patrie improvisée. Au bout de douze ans, les Yue-tchi furent accablés de nouveau. Ils traversèrent le Thian-chan, longèrent le nouveau pays des Ou-soun et vinrent s'abattre au sud, sur le Sihoun, dans la Sogdiane. Là se trouvait une nation blanche comme eux, appelée les Szou par les Chinois, et que les historiens grecs nomment les Gètes ou Hindo-Scythes. Ce sont les Khétas du Mahabharata, les Ghats actuels du Pendjab, les Utsavaran-Kétas du Kachemyr occidental. Ces Gètes, attaqués par les Yuetchi, leur cédèrent la place, et reculèrent sur la monarchie métisse et dégénérée des Bactriens-Madédoniens. L'ayant renversée, ils fondèrent, au milieu de ses débris, un empire qui ne laissa pas que de devenir assez important.

Pendant ce temps, les Ou-soun avaient résisté avec bonheur aux assauts des hordes hunniques. Ils s'étaient étendus sur les rives de la rivière Yli, et y avaient établi un État considérable. Comme chez les Arians primitifs, leurs mœurs étaient pastorales et guerrières, leurs chefs portaient ce titre que la transcription chinoise fait prononcer *kouen-mi* ou *houen-mo*, et dans lequel on retrouve aisément la racine du mot germanique *kunig* (2). Les demeures des Ou-soun étaient sédentaires.

(1) Ritter, t. I, p. 431 et pass.
(2) Ritter, *Erdkunde, Asien*, t. I, p. 433-434.

La prospérité de cette nation courageuse s'éleva rapidement. L'an 107 avant J.-C., c'est-à-dire 170 ans après la migration, l'établissement de ce peuple offrait assez de solidité pour que la politique chinoise crût devoir s'en faire un appui contre les Huns. Une alliance étroite fut formée entre l'empereur et le kouen-mi des Ou-soun, et une princesse vint, du royaume du Milieu, partager la puissance du souverain blanc et porter le titre de *kouen-ti* (queen) (1).

Mais l'esprit d'indépendance personnelle et de fractionnement, propre à la race ariane, décida trop tôt du sort d'une monarchie qui, exposée à d'incessantes attaques, aurait eu besoin d'être fortement unie pour y faire tête. Sous le petit-fils de la reine chinoise, la nation se partagea en deux branches, régies par des chefs différents, et, à la suite de cette scission malencontreuse, la partie du nord se vit bientôt accablée par des barbares jaunes, appelés les Sian-pi, qui, accourant en grand nombre, chassèrent les habitants. D'abord les fugitifs se retirèrent vers l'ouest et le nord. Après être restés dans leur asile pendant quatre cents ans, ils furent de nouveau expulsés et dispersés. Une fraction chercha un refuge au delà du Jaxartes, sur les terres de la Transoxiane; le reste gagna vers l'Irtisch et se retira dans la steppe des Kirghizes, où, en 619 de notre ère, étant tombé sous la sujétion des Turcs, il s'allia à ses vainqueurs et disparut (2).

Pour l'autre branche des Ou-soun, elle fut absorbée par les envahisseurs, et se mêla à eux comme l'eau d'un lac à celle du grand fleuve qui la traverse.

A côté des Ou-soun et des Yue-tchi, quand ils habitaient sur le Hoang-ho, vivaient d'autres peuples blancs. Les Ting-ling occupaient le pays à l'occident du lac Baïkal; les Khou-te tenaient les plaines à l'ouest des Ou-soun; les Chou-le s'étendaient vers la contrée plus méridionale où est aujourd'hui Kaschgar; les Kian-kouan ou Ha-kas montaient vers le Jénisseï, où plus tard ils se sont fondus avec les Kirghizes. Enfin, les Yan-thsaï,

(1) Ritter, *Erdkunde, Asien*, t. I, p. 433-434.
(2) Ritter, *loc. cit.*

Alains-Sarmates, touchaient à l'extrémité septentrionale de la mer Caspienne (1).

On n'a pas perdu de vue qu'il s'agit ici de l'an 177 ou 200 avant J.-C. On a remarqué aussi que tous ceux des peuples blancs que je viens de nommer, quand ils ont pu se maintenir, ont fondé des sociétés : tels les Szou ou Khétas, les Ou-soun et les Yan-thsaï ou Alains. Je passe à une nouvelle considération qui se déduit de ce qui précède.

Puisque la race noire occupait, dans les temps primordiaux, et avant la descente des nations blanches, la partie australe du monde, ayant pour frontières, en Asie, tout au moins la partie inférieure de la mer Caspienne d'une part, de l'autre les montagnes du Kouen-loun, vers le 36e degré de latitude nord, et les îles du Japon sous le 4e à peu près; que la race jaune, à la même époque, antérieurement à toute apparition des peuples blancs dans le sud, se trouvait avancée au moins jusqu'au Kouen-loun, et, dans la Chine méridionale, jusqu'au rivage de la mer Glaciale, tandis que, dans les pays de l'Europe, elle allait jusqu'en Italie et en Espagne, ce qui suppose l'occupation préalable du nord (2); puisque, enfin, la race blanche, en apparaissant sur les crêtes de l'Imaüs et se laissant voir sur les limites du Touran, envahissait des terres qui lui étaient toutes nouvelles; pour toutes ces raisons, il est bien évident, bien incontestable, bien positif que les premiers domaines de cette race blanche doivent être cherchés sur les plateaux du centre de l'Asie, vérité déjà admise, mais de plus, qu'on peut les délimiter d'une manière exacte. Au sud, ces territoires ont leur frontière depuis le lac Aral jusqu'au cours supérieur du Hoang-ho, jusqu'au Khou-khou-noor. A l'ouest, la limite court de la mer Caspienne aux monts Ourals. A l'est,

(1) Ritter, t. I, p. 1110 et 1114. — Les Kirghizes ont absorbé, à la fois, les Ting-ling et les Ha-kas.

(2) Les invasions dans l'ouest étaient extrêmement facilitées à la race jaune par la configuration du terrain. M. le baron A. de Humboldt remarque que, depuis les rives de l'Obi, par le 78° de longitude, jusqu'aux bruyères du Lunebourg, de la Westphalie et du Brabant, le pays offre exactement le même aspect, triste et monotone. (*Asie centrale*, t. I, p. 55.)

elle remonte brusquement en dehors du Kouen-loun vers l'Altaï. La délimitation au nord semble plus difficile; cependant nous allons, tout à l'heure, la chercher et la trouver.

La race blanche était très nombreuse, le fait n'est pas contestable (1). J'en ai donné ailleurs les preuves principales. Elle était, de plus, sédentaire et, de plus, malgré les émissions considérables de peuples qu'elle avait faites au dehors de ses frontières, plusieurs de ses nations restèrent encore dans le nord-ouest de la Chine, longtemps après que la race jaune eut réussi à rompre la résistance du tronc principal, à le briser, à le disperser et à s'avancer à sa place dans l'Asie australe. Or, la position qu'occupent, au IIe siècle avant notre ère, les Yue-tchi et les Ou-soun, sur la rive gauche du Hoang-ho, en tirant vers le Gobi supérieur, c'est-à-dire sur la route directe des invasions jaunes, vers le centre de la Chine, a de quoi surprendre, et l'on pourrait la considérer comme forcée, comme étant le résultat violent de certains chocs qui auraient repoussé les deux rameaux blancs d'un territoire plus ancien et plus naturellement placé, si la position relative des six autres nations que j'ai aussi nommées, n'indiquait pas que tous ces membres de la grande famille dispersée se trouvaient réellement chez eux et formaient le jalonnement des anciennes possessions de leur race, au temps de la réunion. Ainsi, il y avait eu extension primitive des peuples blancs au delà du lac Khou-khou-noor vers l'est, tandis qu'au nord ces mêmes peu-

(1) Les territoires sibériens qu'elle occupait étaient assez vastes pour la contenir, car ils ne mesurent pas moins de 300,000 lieues carrées. (Humboldt, *Asie centrale*, t. I, p. 176.) Les ressources que présentaient ces pays pour la nourriture de masses considérables étaient également très suffisantes. Les plaines de la Mongolie actuelle, appelées par les Chinois la Terre des Herbes, offraient des pâturages immenses aux nombreux troupeaux d'une famille humaine essentiellement pastorale. Le seigle et l'orge réussissent très avant dans le nord. A Kaschgar, à Khoten, à Aksou, à Koutché, dans le parallèle de la Sardaigne, on cultive le coton et les vers à soie. Plus au nord, à Yarkand, à Hami, à Kharachar, les grenades et les raisins arrivent à maturité. (*Asie centrale*, t. III, p. 20.) — « Au delà du Jenisséï, à l'est du méridien « de Sayansk, et surtout au delà du lac Baïkal, la Sibérie même prend « un caractère montueux et agréablement pittoresque. » (*Ibid.*, p. 23.)

ples touchaient encore, à une époque assez basse, au lac Baïkal et au cours supérieur du Jénisseï. Maintenant que toutes les limites sont précisées, il y a lieu de chercher si le sol qu'elles embrassent ne renferme plus aucun débris matériel, aucune trace, qui puissent se rapporter à nos premiers parents. Je sais bien que je demande ici des antiquités presque hyperboliques. Cependant la tâche n'est pas chimérique en présence des découvertes curieuses et entourées de tant de mystères qui eurent l'honneur, au dernier siècle, d'attirer l'attention de l'empereur Pierre le Grand, et de donner, en sa personne, une preuve de plus de cette espèce de divination qui appartient au génie.

Les Cosaques, conquérants de la Sibérie à la fin du XVI[e] siècle, avaient trouvé des traînées de tumulus soit de terre, soit de pierres, qui, au milieu de steppes complètement désertes, accompagnaient le cours des rivières. Dans l'Oural moyen, on en rencontrait aussi. Le plus grand nombre était de grandeur médiocre. Quelques-uns, magnifiquement construits en blocs de serpentin et de jaspe, affectaient la forme pyramidale et mesuraient jusqu'à cinq cents pieds de tour à la base (1).

Dans le voisinage de ces sépultures, on remarquait, en outre, des restes étendus de circonvallations, des remparts massifs, et, ce qui est encore aujourd'hui d'une grande utilité pour les Russes, d'innombrables travaux de mines sur tous les points riches en or, en argent et en cuivre (2).

Les Cosaques et les administrateurs impériaux du XVII[e] siècle auraient fait peu d'attention à ces restes d'antiquités inconnues, sauf, peut-être, les ouvertures de mines, si une circonstance intéressante ne les avait captivés. Les Kirghizes étaient dans l'habitude d'ouvrir ces tombeaux, beaucoup d'entre eux en faisaient même un métier, et ce n'était pas sans rai-

(1) Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. II, p. 332 et pass., p. 336.

(2) La limite des tombeaux et des mines tchoudes s'arrête vers le nord, au 58°; et, du côté du sud, elle descend jusqu'au 45°. L'extension de l'est à l'ouest va depuis l'Amour moyen jusque sur le Volga, jusqu'au pied oriental de l'Oural. (Ritter, *ibid.*, p. 337.)

son. Ils en extrayaient, en grande quantité, des ornements ou des instruments d'or, d'argent et de cuivre. Il ne paraît pas que le fer s'y soit jamais montré. Dans les monuments construits pour le commun peuple, la trouvaille était de médiocre valeur; aussi les chasseurs kirghizes ont-ils laissé subsister, jusqu'à nos jours, un grand nombre de ces constructions. Mais les plus belles, celles qui annonçaient, chez le mort, du rang ou de la richesse, ont été bouleversées sans pitié, non sans profit, car dans leur sein l'or a été recueilli avec profusion.

Les Cosaques prirent bientôt leur part de ces opérations destructives; mais Pierre le Grand, l'ayant appris, défendit de fondre ni de détruire les objets déterrés dans les excavations, et ordonna de les lui envoyer à Saint-Pétersbourg. C'est ainsi que fut formé, dans cette capitale, le curieux musée des antiquités tchoudes, précieux par la matière et plus encore par la valeur historique. On appela ces monuments *tchoudes* ou *daours,* honneur peu mérité qu'on faisait aux Finnois, faute de connaître les véritables auteurs.

Les découvertes ne devaient pas se borner là. Bientôt on s'aperçut qu'on n'avait pas vu tout. A mesure qu'on avançait vers l'est, on trouvait des tombeaux par milliers, des fortifications, des mines. Dans l'Altaï, on remarqua même des restes de cités, et, de proche en proche, on put se convaincre que ces mystérieuses traces de la présence de l'homme civilisé embrassaient une zone immense, puisqu'elles s'étendaient depuis l'Oural moyen jusqu'au cours supérieur de l'Amour, prenant ainsi toute la largeur de l'Asie et couvrant de marques irrécusables d'une haute civilisation ces terribles plaines sibériennes aujourd'hui désertes, stériles et désolées. Vers le sud, on ne connaît pas la limite des monuments. A Semipalatinsk, sur l'Irtisch, dans le gouvernement de Tomsk, les campagnes sont hérissées de puissantes accumulations de terre et de pierres. Sur le Tarbagataï et la Chaïnda, des débris de cités nombreuses laissent contempler encore des ruines colossales (1).

(1) Ritter, *ibid.*, p. 325 et pass. Il semblerait que les monuments puissent se distinguer en deux classes, et celle à laquelle appartient

Voilà les faits. A leur suite se présente cette question : à quels peuples nombreux et civilisés ont appartenu ces fortifications, ces villes, ces tombeaux, ces instruments d'or et d'argent?

Pour obtenir une réponse, il faut ici procéder d'abord par exclusion. On ne saurait penser à attribuer toutes ces merveilles aux grands empires jaunes de la haute Asie. Eux aussi ont laissé des marques de leur existence. On les connaît, ces marques, et ce ne sont pas celles-là. Elles ont une tout autre apparence, une autre disposition. Il n'y a pas moyen de les confondre avec celles dont il est question ici. De même pour les restes de la grandeur passagère de certaines peuplades, comme les Kirghizes. Les couvents bouddhiques d'Ablaï-kitka ont leur caractère, qui ne saurait être confondu avec celui des constructions tchoudes (1).

Les temps modernes ainsi mis hors de cause, cherchons dans les temps anciens à quelle nation nous pouvons nous adresser. M. Ritter insinue que les habitants de ce mystérieux et vaste empire septentrional pourraient bien avoir été les Arimaspes d'Hérodote.

Je me permettrai de résister à l'opinion du grand érudit allemand, qui ne fait d'ailleurs qu'offrir cette solution sans paraître lui-même convaincu de sa valeur. Pour s'y tenir, il faudrait, ce me semble, forcer le texte du père de l'histoire. Que dit-il? Il raconte qu'au-dessus des Hindous demeurent les Arimaspes, et il décrit les Arimaspes; mais au-dessus des Arimaspes résident les Gryphons, plus loin encore les Hyperboréens. Tous ces peuples sont les mêmes nations à demi fantastiques dont les poètes de l'Inde peuplent l'Uttara-Kourou (2).

la plus haute antiquité indique aussi la civilisation la plus complète. (*Ibid.*, t. II, p. 333.)

(1) M. Ritter fait ici une observation pleine de sens et de profondeur. Comment, dit-il, se pourrait-il faire que des populations jaunes, que des Kalmouks, ces hommes absolument dénués d'imagination, eussent donné cours au mythe des Gryphons, et, devenus les Arimaspes, se fussent entourés de tant de peuples si singulièrement fabuleux? En effet, le génie finnois n'atteint pas à de tels résultats. (Ritter, *ibid.*, p. 336.)

(2) Lassen, *Zeitschrift für d. K. d. Morgenl*, t. II, p. 62 et 65. Les

Je ne vois aucun motif d'attribuer à ces fantômes, qui cachent d'ailleurs des peuples réels et, sans nul doute, de race blanche, ce que l'on doit reporter à de vrais hommes. On serait plus près de la vérité en ne voyant dans les Issédons, les Arimaspes, les Gryphons, les Hyperboréens, que des fragments de l'antique société blanche, des peuples apparentés aux Arians zoroastriens, aux Sarmates (1). Ce qui appuie cette opinion, c'est que jusqu'ici les géographes avaient placé ces tribus en cercle autour de la Sogdiane et nullement dans le nord sibérien. C'est le vrai sens d'Hérodote, et rien ne porte à y être infidèle. De plus, les récits d'Aristée de Proconnèse, tels qu'Hérodote les rapporte, ont trait à une époque où les nations blanches de l'Asie étaient trop divisées, trop poursuivies pour pouvoir fonder de grandes choses, et laisser des traces d'une civilisation étendue sur de si immenses contrées.

Si ces peuples avaient été aussi puissants que M. Ritter le suppose, les Chinois n'auraient pu éviter de très nombreux rapports avec eux, et les Grecs, qui savaient de si belles choses de ces Chinois, que je ne fais pas difficulté de reconnaître dans les Argippéens chauves, sages et essentiellement pacifi-

Grecs avaient puisé leurs connaissances à demi romanesques des peuples de l'Asie centrale à la source bactrienne, à peu près identique avec celle du Mahabharata. L'Uttara-Kourou, le pays primitif des Kauravas, les Attacori de Pline, était aussi l'Hataka, la terre de l'or. Près de là demeuraient les Risikas qui, ayant des chevaux merveilleux, ressemblent fort aux Arimaspes. (Hérodote, IV, 13 et 17.)

(1) Il est incontestable que les Arimaspes portent, dans la première syllabe de leur nom, une sorte de témoignage de leur origine blanche. Ne pourrait-on retrouver encore actuellement dans le nord de la Sibérie la même racine *are* avec quelques-unes de ses conséquences ethnologiques? Strahlenberg raconte que les Wotiaks se nomment, en leur langue, *Arr*, et appellent leur pays *Arima*. Il ne s'ensuivrait pas, sans doute, que les Wotiaks fussent un peuple de race ariane; mais on en pourrait conclure que ce sont des métis blancs et jaunes qui ont conservé le nom d'une partie de leurs ancêtres. (Strahlenberg, *das Nord-und-œstliche Theil von Europa und Asien*, p. 76.) *Nota.* — *Are* est le mot mongol pour dire *homme*, par opposition à *came*, *femme*. (*Ibid.*, 137.) — De même, *arion* signifie pur, etc.

ques (1), auraient donné également des détails plus minutieux et plus exacts sur des faits aussi frappants que ceux dont les monuments tchoudes proclament l'existence. Il ne me paraît donc nullement possible qu'au VIe siècle avant J.-C. tout le centre de l'Asie ait été la possession d'un grand peuple cultivé, s'étendant du Iénisséi à l'Amour, dont ni les Chinois, ni les Grecs, ni les Perses, ni les Hindous n'auraient jamais eu ni vent ni nouvelles, tous persuadés, au contraire, à l'exception des premiers, qui ont le privilège de ne rêver à rien, qu'il fallait peupler ces régions inconnues de créatures à moitié mythologiques.

Si l'on ne peut pas accorder de telles œuvres au temps d'Hérodote, comme il n'est pas possible non plus de les reporter, après lui, à l'époque d'Alexandre, par exemple, où ce prince, s'étant avancé jusqu'à l'extrémité de la Sogdiane, n'aurait rien appris des merveilles du nord, ce qui est inadmissible, il faut, de toute nécessité, se plonger intrépidement dans ce que l'antiquité a de plus reculé, de plus noir, de plus ténébreux, et ne pas hésiter à voir dans les contrées sibériennes le séjour primitif de l'espèce blanche, alors que les nations diverses de cette race, réunies et civilisées, occupaient des demeures voisines les unes des autres, alors qu'elles n'avaient pas encore de motifs de quitter leur patrie, et de s'éparpiller pour en aller chercher une autre au loin.

Tout ce qu'on a exhumé des tombeaux et des ruines tchoudes ou daouriennes confirme ce sentiment. Les squelettes sont toujours ou presque toujours accompagnés de têtes de chevaux. On observe à côté d'eux une selle, une bride, des étriers, des monnaies marquées d'une rose, des miroirs de cuivre, rencontre si commune parmi les reliques chinoises et étrusques, si fréquente encore sous les yourtes tongouses où ces instruments servent aux opérations magiques. Ils se trouvent abondamment dans les plus pauvres tombeaux daouriens (2). Chose

(1) Hérodote, IV, 23.

(2) Chez les Bouriates, il est peu de tentes où l'on ne rencontre de ces sortes de miroirs suspendus aux piliers. Le lama s'en sert en y fai-

plus remarquable : au siècle dernier, Pallas aperçut sur un monument en forme d'obélisque et sur des pierres tumulaires des inscriptions étêndues. Un vase retiré d'un sépulcre en portait une également, et W. G. Grimm n'hésite pas à signaler entre les caractères de ces inscriptions et les runes germaniques, non pas une identité complète, mais une ressemblance imméconnaissable (1). J'arrive au trait frappant, concluant, selon moi : au nombre des ornements les plus fréquents, comme les cornes de bélier, de cerf, d'élan, d'argali, en métal, or ou cuivre, le sujet le plus ordinaire, le plus répété, c'est le sphinx. Il se trouve au manche des miroirs et même taillé en relief sur des pierres (2).

Il sied bien aux énigmatiques habitants de la Sibérie antique de s'être rendu justice devant la postérité, en lui léguant,

sant refléter l'image du Bouddha; puis il verse dessus de l'eau qui, coulant de là dans un vase, est censée emporter l'image divine et devient consacrée. (Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. II, p. 119-120.)

(1) W. C. Grimm, *Ueber die deutschen Runen*, in-12, p. 128; Strahlenberg, *das Nord-und-œstliche Theil von Europa und Asien*, in-4°; Stockholm, 1730. Le capitaine suédois, premier auteur qui ait parlé des monuments tchoudes, fait une remarque on ne peut plus intéressante : il dit qu'en Islande, dans les temps anciens, on écrivait sur des os de poissons avec une couleur rouge indélébile; que des caractères tracés avec la même matière se rencontrent chez les Permiens et sur les bords du Iéniséï, puis à la source de l'Irbyht, et ailleurs encore (p. 363). On entrevoit sans peine les conclusions à tirer d'un fait aussi remarquable, et il est temps de se rappeler ici que le mot qui, chez les nations gothiques, signifiait *écrire*, était *mêljan* ou *gameljan*, dont le sens véritable est *peindre; mèl*, peinture, et de là, écriture; *ufarmêli*, inscription. (W. C. Grimm, *Ueber die deutschen Runen*, p. 47.)

(2) « Dans le vestibule du musée (à Barnaul) était un sphinx taillé « en pierre, reposant sur un bloc carré, et long de quatre pieds sur « un pied et demi de large. Ce monument fut, pour moi, d'un grand « intérêt, ayant été découvert dans un tombeau tchoude. Le travail « en était, à la vérité, grossier; mais trouver en ce lieu une production « d'une si haute antiquité me frappa beaucoup. Je vis aussi plu- « sieurs pierres sépulcrales, provenant également de tombeaux « tchoudes, ornées de bas-reliefs représentant des figures d'hommes, « peu saillantes et d'une exécution également assez rude. » (C. F. von Ledebour, *Reise durch das Altai-Gebirge und die soongorische Kirgisen-Steppe*, 1er *Theil;* Berlin, 1829, p. 371-372.)

comme leur plus parfait emblème, le symbole de l'impénétrable. Mais, trop prodigué, le sphinx finit par se révéler lui-même. Comme nous le trouvons chez les Perses sculpté aux murailles de Persépolis, comme nous le rencontrons en Égypte s'étendant silencieux en face du désert, et que sur les croupes du Cithéron des Grecs il erre encore tandis qu'Hérodote, ce soigneux observateur, le voit chez les Arimaspes, il devient possible de poser la main sur l'épaule de cette créature taciturne, et de lui dire, sinon qui elle est, du moins le nom de son maître. Elle appartient évidemment en commun à la race blanche. Elle fait partie de son patrimoine, et bien que le secret de ce qu'elle signifie n'ait pas encore été pénétré, on est autorisé à déclarer que, là où on l'aperçoit, là furent aussi des peuples arians.

Ces steppes du nord de l'Asie, aujourd'hui si tristes, si désertes, si dépeuplées, mais non pas stériles, comme on le croit généralement (1), sont donc le pays dont parlent les Iraniens, l'Airyanemvaëgo, berceau de leurs aïeux. Ils racontaient eux-mêmes qu'il avait été frappé d'hiver par Ahriman, et qu'il n'avait pas deux mois d'été. C'est l'Uttara-Kourou de la tradition brahmanique, région située, suivant elle, à l'extrême nord, où régnait la liberté la plus absolue pour les hommes et pour les femmes; liberté réglée cependant par la sagesse, car là habitaient les Rischis, les saints de l'ancien temps (2). C'est l'Hermionia des Hellènes, patrie des Hyperboréens, des gens de l'extrême nord, macrobiens, dont la vie était longue, la vertu profonde, la science infinie, l'existence heureuse. Enfin, c'était cette contrée de l'est dont les Suèves germaniques ne parlaient qu'avec un respect sans bornes, parce que, disaient-ils, elle était possédée par leurs glorieux ancêtres, les plus illustres des hommes, les Semnons (3).

Ainsi, voilà quatre peuples arians qui, depuis la séparation de l'espèce, n'ont jamais communiqué ensemble, et qui s'accordent à placer dans le fond du nord, à l'est de l'Europe, le

(1) Voir plus haut, p. 430 et suiv.
(2) Lassen, *Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellsch.*, t. II, p. 59.
(3) Mannert, *Germania*, p. 2.

premier séjour de leurs familles. Si un pareil témoignage était repoussé, je ne sais plus sur quelle base solide pourrait compter l'histoire.

La terre de Sibérie garde donc dans ses solitudes les vénérables monuments d'une époque bien autrement ancienne que celle de Sémiramis, bien autrement majestueuse que celle de Nemrod. Ce n'est ni l'argile, ni la pierre taillée, ni le métal fondu que j'en admire. Je réfléchis que, dans une antiquité aussi haute, la civilisation que je constate touche de près aux âges géologiques, à cette époque encore troublée par les révoltes d'une nature mal soumise qui a vu la mise à sec de la grande mer intérieure dont le désert de Gobi faisait le fond. C'est vers le soixantième siècle avant J.-C. que les Chamites et les Hindous apparaissent au seuil du monde méridional. Il ne reste donc plus pour atteindre la limite que la religion et les sciences naturelles semblent imposer à l'âge du monde qu'un ou deux milliers d'années environ, et c'est pendant cette période que se développa avec une vigueur dont les preuves sont nombreuses et patentes un perfectionnement social qui ne laisse pas le moindre espace de durée à une barbarie primitive. Ce que j'ai répété plusieurs fois déjà sur la sociabilité et la dignité innées de l'espèce blanche, je crois que je viens de l'établir définitivement ici, et, en écartant, en repoussant dans un néant inexorable l'homme sauvage, le premier homme des philosophes matérialistes, celui dont le spectre constamment évoqué sert à combattre ce que les institutions sociales ont de plus respectable et de plus nécessaire, en chassant définitivement dans les kraals des Hottentots et jusqu'au fond des cabanes tongouses, et par delà encore, dans les cavernes des Pélagiens, cette misérable créature humaine qui n'est pas des nôtres, et qui se dit fille des singes, oublieuse d'une origine meilleure bien que défigurée, je ne fais autre chose que d'accepter ce que les découvertes de la science apportent de confirmation aux antiques paroles de la Genèse.

Le livre saint n'admet pas de sauvages à l'aurore du monde. Son premier homme agit et parle, non pas en vertu de caprices aveugles, non pas au gré de passions purement brutales,

mais conformément à la règle préétablie, appelée par les théologiens *loi naturelle*, et qui n'a d'autre source possible que la révélation, asseyant ainsi la morale sur un sol plus solide et plus immuable que ce droit ridicule de chasse et de pêche proposé par les docteurs du socialisme. J'ouvre la Genèse, et, au second chapitre, si les deux ancêtres sont nus, c'est qu'ils sont dans l'état d'innocence : « c'est, » dit le livre saint, « qu'ils ne le prennent point à honte. » Aussitôt que l'état paradisiaque cesse, je ne vois pas les auteurs de l'espèce blanche se mettre à vaguer dans les déserts. Ils reconnaissent immédiatement la nécessité du travail, et ils la pratiquent. Immédiatement ils sont civilisés, puisque la vie agricole et les habitudes pastorales leur sont révélées. La pensée biblique est si ferme sur ce point, que le fondateur de la première ville est Caïn, le fils du premier homme, et cette ville porte le nom d'Hénoch, le petit-fils d'Adam (1).

Inutile de débattre ici la question de savoir si le récit sacré doit être entendu dans un sens littéral ou de toute autre façon : ce n'est pas de mon sujet. Je me borne à constater que, dans la tradition religieuse, qui est en même temps le récit le plus complet des âges primitifs de l'humanité, la civilisation naît, pour ainsi dire, avec la race, et cette donnée est pleinement confirmée par tous les faits qu'on peut grouper à l'entour.

Encore un mot sur l'espèce jaune. On la voit, dès les âges primordiaux, retenue par la digue épaisse et puissante que lui

(1) *Gen.*, IV, 17 : « Caïn... ædificavit civitatem, vocavitque nomen « ejus ex nomine filii sui, Henoch. » La suite du récit n'est pas moins curieuse, et ne concorde pas moins avec ce que j'ai dit des mœurs primitives de la race blanche et de ses habitudes : 20. « Genuit « Ada Jabel, qui fuit pater habitantium in tentoriis, atque pastorum. » 21. « Et nomen fratris ejus Jubal; ipse fuit pater canentium cithara « et organo. » 22. « Sella quoque genuit Tubalcaïn, qui fuit malleator « et faber in cuncta opera æris et ferri. » Ainsi, cinq générations après Caïn, fondateur de la première ville, les peuples menaient la vie pastorale, connaissaient l'art du chant, c'est-à-dire conservaient des annales et savaient travailler les métaux. Je n'ai pas tiré des résulsats différents de la série des témoignages physiologiques, philologiques et historiques que j'ai interrogés jusqu'ici dans ces pages.

oppose la civilisation blanche, contrainte, avant d'avoir pu surmonter l'obstacle, de se partager en deux branches et d'inonder l'Europe et l'Asie orientale, en se coulant le long de la mer Glaciale, de la mer du Japon et des plages de la Chine. Mais il n'est pas possible de supposer, à voir quelles masses effrayantes se pressaient, au second siècle avant J.-C., dans le nord de la Mongolie actuelle, que ces multitudes aient pris naissance et continuassent à se former uniquement dans les misérables territoires des Tongouses, des Ostiaks, des Yakouts, et dans la presqu'île du Kamtschatka.

Tout indique, en conséquence, que le siège originaire de cette race se trouve sur le continent américain. J'en déduis les faits suivants :

Les peuples blancs, isolés d'abord, à la suite des catastrophes cosmiques, de leurs congénères des deux autres espèces, et ne connaissant ni les hordes jaunes ni les tribus noires, n'eurent pas lieu de supposer qu'il existât d'autres hommes qu'eux. Cette manière de juger, loin d'être ébranlée par le premier aspect des Finnois et des nègres, s'en confirma au contraire. Les blancs ne purent s'imaginer voir des êtres égaux à eux dans ces créatures qui, par une hostilité méchante, une laideur hideuse, une inintelligence brutale et le titre de fils de singes qu'elles revendiquaient, semblaient se repousser d'elles-mêmes au rang des animaux. Plus tard, quand vinrent les conflits, la race d'élite flétrit les deux groupes inférieurs, surtout les peuplades noires, de ce nom de *barbares*, qui resta comme le témoignage éternel d'un juste mépris.

Mais à côté de cette vérité se trouve encore celle-ci, que la race jaune, assaillante et victorieuse, tombant précisément au milieu des nations blanches, devint semblable à un fleuve qui traverse et détruit des gisements aurifères : il charge son limon de paillettes, et s'enrichit lui-même. Voilà pourquoi la race jaune apparaît si souvent, dans l'histoire, à demi civilisée et relativement civilisable, importante au moins comme instrument de destruction, tandis que l'espèce noire, plus isolée de tout contact avec la famille illustre, reste plongée dans une inertie profonde.

LIVRE QUATRIÈME.

CIVILISATIONS SÉMITISÉES DU SUD-OUEST.

CHAPITRE PREMIER.

L'histoire n'existe que chez les nations blanches. — Pourquoi presque toutes les civilisations se sont développées dans l'occident du globe.

Nous abandonnons maintenant, jusqu'au moment d'aller, avec les conquérants espagnols, toucher le sol du continent américain, ces peuples isolés qui, moins exposés que les autres aux mélanges ethniques, ont pu conserver, pendant un long enchaînement de siècles, une organisation contre laquelle rien n'agissait. L'Inde et la Chine nous ont, dans leur séparation du reste du monde, présenté ce rare spectacle. Et de même que nous ne verrons plus désormais que des nations enchaînant leurs intérêts, leurs idées, leurs doctrines et leurs destinées à la marche de nations différemment formées, de même nous ne verrons plus durer les institutions sociales. Nulle part, nous n'aurons un seul moment l'illusion qui, dans le Céleste Empire et sur la terre des brahmanes, pourrait aisément porter l'observateur à se demander si la pensée de l'homme n'est pas immortelle. Au lieu de cette majestueuse durée, au lieu de cette solidité presque impérissable, magnifique prérogative que l'homogénéité relative des races garantit aux deux sociétés que je viens de nommer, nous ne contemplerons plus, à dater du VIIe siècle avant J.-C., dans la turbulente arène où va se ruer la majeure partie des peuples blancs, qu'instabilité, inconstance dans l'idée civilisatrice. Tout à l'heure, pour mesurer sur la longueur du temps la série des faits hindous ou chi-

nois, il fallait compter par dizaines de siècles. Déshabitués de cette méthode, nous constaterons bientôt qu'une civilisation de cinq à six cents ans est comparativement très vénérable. Les plus splendides créations politiques n'auront de vie que pour deux cents, trois cents ans, et, ce terme passé, elles devront se transformer ou mourir. Éblouis un instant de l'éphémère éclat de la Grèce et de la Rome républicaine, ce nous sera une grande consolation, quand nous en viendrons aux temps modernes, de réfléchir que, si nos échafaudages sociaux durent peu, ils ont néanmoins autant de longévité que tout ce que l'Asie et l'Europe ont vu naître, ont admiré, redouté, puis, une fois mort, foulé aux pieds depuis cette ère du VIIe siècle avant J.-C., époque de renouvellement et de transformation quasi complète de l'influence blanche dans les affaires des terres occidentales.

L'Ouest fut toujours le centre du monde. Cette prétention, toutes les régions un tant soit peu apparentes l'ont, à la vérité, nourrie et affichée. Pour les Hindous, l'Aryavarta est au milieu des contrées sublunaires; autour de ce pays saint s'étendent les Dwipas, rattachés au centre sacré, comme les pétales de lotus au calice de la divine plante. Selon les Chinois, l'univers rayonne autour du Céleste Empire. La même fantaisie amusa les Grecs; leur temple de Delphes était le nombril de la Bonne Déesse. Les Égyptiens furent aussi fous. Ce n'est pas dans le sens de cette vieille vanité géographique qu'il est permis à une nation ou à un ensemble de nations de s'attribuer un rôle central sur le globe. Il ne lui est pas même accordé de réclamer la direction constante des intérêts civilisateurs, et, sous ce rapport, je me permets de faire une critique bien radicale du célèbre ouvrage de M. Gioberti (1). C'est, en se plaçant au seul point de vue moral, qu'il y a de l'exactitude à soutenir que, en dehors de toutes les préoccupations patriotiques, le centre de gravité du monde social a toujours oscillé dans les contrées occidentales, sans les quitter jamais, ayant, suivant les temps, deux limites extrêmes, Babylone et Londres

(1) *Primato civile e morale dell' Italiani;* in-8°, Bruxelles.

de l'est à l'ouest, Stockholm et Thèbes d'Égypte du nord au sud; au delà, isolement, personnalité restreinte, impuissance à exciter la sympathie générale, et finalement la barbarie sous toutes ses formes.

Le monde occidental, tel que je viens d'en marquer le contour, est comme un échiquier où les plus grands intérêts sont venus se débattre. C'est un lac qui a constamment débordé sur le reste du globe, parfois le ravageant, toujours le fertilisant. C'est une sorte de champ aux cultures bariolées où toutes les plantes, salubres et vénéneuses, nutritives et mortelles, ont trouvé des cultivateurs. La plus grande somme de mouvement, la plus étonnante diversité de faits, les plus illustres conflits et les plus intéressants par leurs vastes conséquences se concentrent là, tandis qu'en Chine et dans l'Inde il s'est produit bien des ébranlements considérables dont l'univers a été si peu averti que l'érudition, éveillée par certains indices, n'en découvre les traces qu'avec beaucoup d'efforts. Au contraire, chez les peuples civilisés de l'Occident, il n'est pas une bataille un peu sérieuse, pas une révolution un peu sanglante, pas un changement de dynastie un tant soit peu notable, qui, arrivé depuis trente siècles, n'ait percé jusqu'à nous, souvent avec des détails qui laissent le lecteur aussi étonné que le peut être l'antiquaire lorsque, sur les monuments des anciens âges, son œil retrouve intacte la délicatesse des sculptures les plus fines.

D'où vient cette différence? C'est que, dans la partie orientale du monde, la lutte permanente des causes ethniques n'eut lieu qu'entre l'élément arian, d'une part, et les principes noirs et jaunes, de l'autre. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que, là où les races noires ne combattirent qu'avec elles-mêmes, où les races jaunes tournèrent également dans leur cercle propre, ou bien là encore où les mélanges noirs et jaunes sont aux prises aujourd'hui, il n'y a pas d'histoire possible. Les résultats de ces conflits étant essentiellement inféconds, comme les agents ethniques qui les déterminent, rien n'en a paru, rien n'en est resté. C'est le cas de l'Amérique, de la plus grande partie de l'Afrique et d'une fraction trop considérable de l'Asie. L'histoire ne jaillit que du seul contact des races blanches.

Dans l'Inde, l'espèce noble n'a de frottement qu'avec deux antagonistes inférieurs. Compacte, en débutant, dans son essence ariane, toute son œuvre est de se défendre contre l'invasion, contre l'immersion au sein des principes étrangers. Ce travail préservateur se poursuit avec énergie, avec conscience du danger et par des moyens qu'on peut dire désespérés, et qui seraient vraiment romanesques, s'ils n'avaient donné des résultats si longuement pratiques. Cette lutte si réelle, si vraie, n'est pourtant pas de nature à produire l'histoire proprement dite. Comme le rameau blanc mis en action est, ainsi que je viens de le dire, compact, et qu'il a un but unique, une seule idée civilisatrice, une seule forme, c'est assez pour lui que de vaincre et de vivre. Peu de variété dans l'origine des mouvements enfante peu de désirs de conserver la trace des faits, et de même qu'on a remarqué avec raison que les peuples heureux n'ont pas d'annales, on peut ajouter qu'ils n'en ont pas, parce qu'ils n'ont à se raconter que ce que tout le monde sait chez eux. Ainsi le développement d'une civilisation unitaire telle que celle de l'Inde, n'offrant à la réflexion nationale que très peu d'innovations surprenantes, de renversements inattendus dans les pensées, dans les doctrines, dans les mœurs, n'a rien non plus de grave à narrer, et de là vient que les chroniques hindoues ont toujours revêtu la forme théologique, les couleurs de la poésie, et présentent une si complète absence de chronologie et de si considérables lacunes dans l'enregistrement des choses.

En Chine, recueillir les faits est un usage des plus anciens. On se l'explique en observant que la Chine a été de bonne heure en relation avec des peuples généralement trop peu nombreux pour la pouvoir conquérir, assez forts cependant pour l'inquiéter et l'émouvoir, et qui, formés, en tout ou en partie, d'éléments blancs, ne venaient pas seulement, lorsqu'ils l'attaquaient, heurter des sabres, mais aussi des idées. La Chine, bien qu'éloignée du contact européen, a eu pourtant beaucoup de part aux contre-coups des différentes migrations, et plus on lira les grandes compilations de ses écrivains, plus on y trouvera de renseignements sur nos propres origines, ren-

seignements que l'histoire de l'Aryavarta ne nous fournit pas avec une précision comparable. Déjà, depuis plusieurs années, c'est par les livres des lettrés que l'on a modifié, de la manière la plus heureuse, nombre d'idées fausses sur les Huns et les Alains. On y a recueilli encore des détails précieux au sujet des Slaves, et peut-être le trop petit nombre de renseignements jusqu'ici obtenus sur les débuts des peuples sarmates s'augmentera-t-il, par cette voie, de nouvelles découvertes. Du reste, cette abondance de réalités antiques, conservée par la littérature du Céleste Empire, s'applique, et ceci est fort à remarquer, beaucoup plutôt aux contrées du nord-ouest de la Chine qu'à celles du sud de cet État. Il n'en faut pas chercher la cause ailleurs que dans le frottement des populations mélangées de blanc du Céleste Empire avec les tribus blanches ou demi-blanches des frontières; de sorte qu'en suivant une progression évidente, à partir de l'inerte silence des races noires ou jaunes, on trouve d'abord l'Inde, avec ses civilisateurs, n'ayant que peu d'histoire, parce qu'ils ont peu de rapports avec d'autres rameaux de même race. On rencontre ensuite l'Égypte, qui n'en a qu'un peu plus par la même raison. La Chine vient après, en en présentant davantage, parce que les frottements avec l'étranger arian ont été réitérés, et on arrive ainsi au territoire occidental du monde, à l'Asie antérieure, aux contrées européennes, où les annales alors se développent avec un caractère permanent et une activité infatigable. C'est parce que là ne s'affrontent plus seulement un ou deux ou trois rameaux de l'espèce noble, occupés à se défendre de leur mieux contre l'enlacement des branches inférieures de l'arbre humain. La scène est tout autre, et sur ce théâtre turbulent, à dater du septième siècle avant notre ère, de nombreux groupes de métis blancs doués de différentes manières, tous aux prises les uns avec les autres, combattant du poing et surtout de l'idée, modifient sans fin leurs civilisations réciproques au milieu d'un champ de bataille où les peuples noirs et jaunes ne paraissent plus que déguisés par des mélanges séculaires et n'agissent sur leurs vainqueurs que par une infusion latente et inaperçue, dont le seul auxiliaire est

le temps. Si, en un mot, l'histoire s'épanouit dès ce moment dans les régions occidentales, c'est que désormais ce qui sera à la tête de tous les partis sera mélangé de blanc, qu'il ne sera question que d'Arians, de Sémites (les Chamites étant déjà fondus avec ceux-ci), de Celtes, de Slaves, tous peuples originairement nobles, ayant des idées spéciales, tous s'étant fait sur la civilisation un système plus ou moins raffiné, mais tous en possédant un, et se surprenant, s'étonnant les uns les autres par les doctrines qu'ils vont émettant en toutes choses, et dont ils cherchent le triomphe sur les doctrines rivales. Cet immense et incessant antagonisme intellectuel a semblé, de tout temps, à ceux qui l'accomplissaient, des plus dignes d'être observé, recueilli, enregistré heure par heure, tandis que d'autres peuples moins tourmentés n'estimaient pas utile de garder grand souvenir d'une existence sociale toujours uniforme, malgré les victoires gagnées sur des races à peu près muettes. Ainsi, l'ouest de l'Asie et de l'Europe est le grand atelier où se sont posées les plus importantes questions humaines. C'est là, en outre, que pour les besoins du combat civilisateur, tout ce qui, dans le monde, a été d'un prix capable d'exciter la convoitise a tendu inévitablement à se concentrer.

Si on n'y a pas tout créé, on a voulu tout y posséder, et toujours on y a réussi, dans la mesure où l'essence blanche exerçait son empire, car, il ne faut pas l'oublier, la race noble n'y est pure nulle part, et repose partout sur un fond ethnique hétérogène qui, dans la plupart des circonstances, la paralyse d'une manière qui pour être inaperçue n'en est pas moins décisive. Aux temps où l'action blanche s'est trouvée le plus libre, on a vu dans le milieu occidental, dans cet océan où se déversent tous les courants civilisateurs, on a vu les conquêtes intellectuelles des autres rameaux blancs agissant au centre des sphères les plus éloignées, venir tour à tour enrichir le trésor commun de la famille. C'est ainsi qu'aux belles époques de la Grèce, Athènes s'empara de ce que la science égyptienne connaissait de meilleur et de ce que la philosophie hindoue enseignait de plus subtil.

A Rome, de même, on eut l'art de se saisir des découver-

tes appartenant aux points les plus lointains du globe. Au moyen âge, où la société civile semble, à beaucoup de personnes, inférieure à ce qu'elle fut sous les Césars et les Augustes, on redoubla cependant de zèle et on obtint de plus grands succès pour la concentration des connaissances. On pénétra bien plus avant dans les sanctuaires de la sagesse orientale, on y recueillit bien plus de notions justes; et, en même temps, d'intrépides voyageurs accomplissaient, poussés par le génie aventureux de leur race, des voyages lointains auprès desquels les périples de Scylax et d'Annon, ceux de Pythéas et de Néarque méritent médiocrement d'être cités. Et, cependant, un roi de France, et même un pape du douzième siècle, promoteurs et soutiens de ces généreuses entreprises, étaient-ils comparables aux colosses d'autorité qui gouvernèrent le monde romain? C'est qu'au moyen âge, l'élément blanc était plus noble, plus pur, plus actif, par conséquent, que les palais de la Rome antique ne l'avaient connu.

Mais nous sommes au septième siècle avant l'ère chrétienne, à cette époque importante où, dans la vaste arène du monde occidental, l'histoire positive commence pour ne plus cesser, où les longues existences d'État ne vont plus être possibles, où les chocs des peuples et des civilisations se succéderont à de très courts intervalles, où la stérilité et la fécondité sociales devront se déplacer et se remplacer dans les mêmes pays, au gré de l'épaisseur plus ou moins considérable des éléments blancs qui recouvriront les fonds noirs ou jaunes. C'est ici le lieu de revenir sur ce que j'ai dit, dans le premier livre, de l'importance accordée par quelques savants à la situation géographique.

Je ne renouvellerai pas mes arguments contre cette doctrine. Je ne répéterai pas que, si les emplacements d'Alexandrie, de Constantinople, étaient fatalement indiqués pour devenir de grands centres de population, ils seraient demeurés et resteraient tels dans tous les temps, allégation démentie par les faits. Je ne rappellerai pas non plus que, à en juger ainsi, ni Paris, ni Londres, ni Vienne, ni Berlin, ni Madrid, n'auraient aucun titre à être les célèbres capitales que ces villes sont

toutes devenues, et, qu'à leur place, nous aurions vu, dès la naissance des premiers marchands, Cadix ou peut-être mieux Gibraltar, Alexandrie beaucoup plus tôt que Tyr ou Sidon, Constantinople à l'exclusion éternelle d'Odessa, Venise, sans espoir pour Trieste, accaparer une suprématie naturelle, incommunicable, inaliénable, indomptable, si je puis employer ce mot, et l'histoire humaine tourner éternellement autour de ces points prédestinés. En effet, ce sont bien les lieux de l'Occident les plus favorablement placés pour servir la circulation. Mais, et la chose est fort heureuse, le monde a d'autres et plus grands intérêts que ceux de la marchandise. Ses affaires ne vont pas au gré de la secte économiste. Des mobiles plus élevés que les vues de *doit* et *avoir* président à ses actes, et la Providence a, dès l'aurore des âges, ainsi établi les règles de la gravitation sociale, que le lieu le plus important du globe n'est pas nécessairement le mieux disposé pour acheter ou pour vendre, pour faire transiter des denrées ou pour les fabriquer, pour recueillir ou cultiver les matières premières. C'est celui où habite, à un moment donné, le groupe blanc le plus pur, le plus intelligent et le plus fort. Ce groupe résidât-il, par un concours de circonstances politiques invincibles, au fond des glaces polaires ou sous les rayons de feu de l'équateur, c'est de ce côté que le monde intellectuel inclinerait. C'est là que toutes les idées, toutes les tendances, tous les efforts ne manqueraient pas de converger, et il n'y a pas d'obstacles naturels qui pussent empêcher les denrées, les produits les plus lointains d'y arriver à travers les mers, les fleuves et les montagnes.

Les changements perpétuels survenus dans l'importance sociale des grandes villes sont une démonstration sans réplique de cette vérité sur laquelle les prétentieuses déclamations des théoriciens économistes ne peuvent mordre. Rien de plus détestable que le crédit où l'on voit être une prétendue science qui, de quelques observations générales appliquées par le bon sens de toutes les époques arianes positives, a su extraire, en voulant y donner une cohésion dogmatique, les plus grandes et les plus dangereuses inepties pratiques; qui, en ne s'empa-

rant que trop de la confiance d'un public sensible à l'influence des *sesquipedalia verba*, s'élève au rôle funeste d'une véritable hérésie en se donnant les airs de dominer, de gourmander, d'accommoder à ses vues la religion, les lois, les mœurs. Basant la vie humaine tout entière et, de même, la vie des peuples sur ces mots devenus cabalistiques dans ses écoles, produire et consommer, elle appelle honorable ce qui n'est que naturel et juste : le travail du manœuvre, et le mot *honneur* perd toute la sublimité de sa primitive signification. Elle fait de l'économie privée la plus haute des vertus, et, à force d'exalter les avantages de la prudence pour l'individu et les bienfaits de la paix pour l'État, le dévouement, la fidélité publique, le courage et l'intrépidité deviennent presque des vices au gré de ses maximes. Ce n'est pas une science, car la négation la plus misérable des véritables besoins de l'homme, et des plus saints, forme sa base étroite. C'est un mérite de meunier et de filateur déplacé de son rang modeste et proposé à l'admiration des empires. Mais, pour me borner à réfuter la moindre de ses erreurs, je dirai, encore une fois, que, malgré les convenances commerciales qui pouvaient recommander tel ou tel point topographique, les civilisations de l'antiquité n'ont jamais cessé de s'avancer vers l'ouest, simplement parce que les tribus blanches elles-mêmes ont suivi ce chemin, et ce n'est qu'arrivées sur notre continent qu'elles ont rencontré ces mélanges jaunes qui les ont acheminées vers les idées utilitaires adoptées avec plus de réserve par la race ariane et trop méconnues du monde sémitique. Aussi faudra-t-il s'attendre à voir les nations blanches de plus en plus réalistes, de moins en moins artistes à mesure qu'on les observera plus avant dans l'ouest. Ce n'est pas, à coup sûr, pour des raisons empruntées à l'influence climatérique qu'elles seront telles. C'est uniquement parce qu'elles deviendront à la fois plus mêlées d'éléments jaunes et plus dégagées de principes mélaniens. Dressons ici, afin de nous en mieux convaincre, une liste de gradation des résultats que j'indique. Il est nécessaire que le lecteur y soit attentif. Les Iraniens, on va le constater tout à l'heure, furent plus réalistes, plus mâles que les Sémites,

lesquels, l'étant plus que les Chamites, permettent d'établir cette progression :

Noirs,
Chamites,
Sémites,
Iraniens.

On verra ensuite la monarchie de Darius couler au fond de l'élément sémitique et passer la palme au sang des Grecs, qui, bien que mélangés, étaient cependant, au temps d'Alexandre, plus libres d'alliages mélaniens.

Bientôt les Grecs, noyés dans l'essence asiatique, seront ethniquement inférieurs aux Romains, qui pousseront l'empire du monde d'une bonne distance de plus vers l'ouest, et qui, dans leur fusion faiblement jaune, blanche à un plus haut degré, et enfin sémitisée dans une progression croissante, auraient pourtant gardé la domination, si des compétiteurs plus blancs n'avaient encore une fois paru. Voilà pourquoi les Arians Germains fixèrent décidément la civilisation dans le nord-ouest.

De même que je viens de rappeler ce principe du livre premier, que la position géographique des nations ne fait nullement leur gloire et ne contribue (j'aurais pu l'ajouter) que dans une mesure minime à activer leur existence politique, intellectuelle, commerciale, de même encore pour les pays souverains les questions de climat restent non avenues, et ainsi que nous avons vu en Chine l'antique suprématie, donnée dans le premier temps au Yunnan, passer ensuite au Pé-tché-li; que dans l'Inde les contrées du nord sont aujourd'hui les plus vivaces, quand, pendant de longs siècles, le sud, au contraire, l'emporta, ainsi il n'est pas, dans l'occident du monde, de climats qui n'aient eu leurs jours d'éclat et de puissance. Babylone où il ne pleut jamais, et l'Angleterre où il pleut toujours; le Caire où le soleil est torride, Saint-Pétersbourg où le froid est mortel, voilà les extrêmes : la domination règne ou a régné dans ces différents lieux.

Je pourrais aussi, après ces questions, soulever celle de la fertilité : rien de plus inutile. La Hollande nous répond assez

que le génie d'un peuple vient à bout de tout, crée de grandes cités dans l'eau, fait une patrie sur pilotis, attire l'or et les hommages de l'univers dans des marécages improductifs. Venise prouve plus encore : elle dit que, sans territoire aucun, pas même un marécage, pas même une lande, un État se peut fonder, qui lutte de splendeur avec les plus vastes et vit au delà des années accordées aux plus solides.

Il est donc établi que la question de race est majeure pour apprécier le degré du principe vital dans les grandes fondations; que l'histoire s'est créée, développée et soutenue là seulement où plusieurs rameaux blancs se sont mis en contact; qu'elle revêt le caractère positif d'autant plus qu'elle traite des affaires de peuples plus blancs, ce qui revient à dire que ceux-ci sont les seuls historiques, et que le souvenir de leurs actes importe uniquement à l'humanité. Il suit encore de là que l'histoire, aux différentes époques, tient plus de compte d'une nation à mesure que cette nation domine davantage, ou, autrement dit, que son origine blanche est plus pure.

Avant d'aborder l'étude des modifications introduites au VIIe siècle avant J.-C. dans les sociétés occidentales, j'ai dû constater l'application de certains principes posés précédemment et faire jaillir de nouvelles observations du terrain sur lequel je marchais. J'aborde maintenant l'analyse de ce que la composition ethnique des Zoroastriens présente de plus remarquable.

CHAPITRE II.

Les Zoroastriens.

Les Bactriens, les Mèdes, les Perses, faisaient partie de ce groupe de peuples qui, en même temps que les Hindous et les Grecs, furent séparés des autres familles blanches de la haute Asie. Ils descendirent avec eux non loin des limites sep-

tentrionales de la Sogdiane (1). Là, les tribus helléniques abandonnèrent la masse de l'émigration et tournèrent à l'ouest, en suivant les montagnes et les bords inférieurs de la Caspienne. Les Hindous et les Zoroastriens continuèrent à vivre ensemble et à s'appeler du même nom d'*Aryas* ou *Airyas* (2) pendant une période assez longue, jusqu'à ce que des querelles religieuses, qui paraissent avoir acquis un grand caractère d'aigreur, aient porté les deux peuples à se constituer en nationalités distinctes (3).

Les nations zoroastriennes occupaient d'assez grands territoires, dont il est difficile de préciser les bornes au nord-est. Probablement elles s'étendaient jusqu'au fond des gorges du Muztagh, et sur les plateaux intérieurs, d'où plus tard elles sont venues apporter aux contrées européennes les noms si célèbres des Sarmates, des Alains et des Ases. Vers le sud, on connaît mieux leurs limites. Elles envahirent successivement depuis la Sogdiane, la Bactriane et le pays des Mardes jusqu'aux frontières de l'Arachosie, puis jusqu'au Tigre. Mais ces régions si vastes renferment aussi d'immenses espaces complètement stériles et inhabitables pour de grandes multitudes. Elles sont coupées par des déserts de sables, traversées par des

(1) Lassen, *Indische Alterthumskunde*.

(2) Burnouf ne doute pas que les textes les plus anciens et les plus authentiques du Zend-Avesta ne fixent le séjour primitif des Zoroastriens au pied du Bordj, sur les bords de l'Arvanda, c'est-à-dire dans la partie occidentale des Monts Célestes. (*Commentaire sur le Yaçna*, t. I, *additions et corrections*, p. CLXXXV.)

(3) Lassen, *Indische Altert.*, t. I, p. 516 et passim. — Le *Zend-Avesta*, livre de cette loi protestante, reconnaît lui-même qu'il y a eu, dans les temps antérieurs, une autre foi. C'est celle des *hommes anciens*, les pischdadiens, پیشدادیه. Je doute que cette antique doctrine fût le brahmanisme. C'était beaucoup plutôt la source d'où le brahmanisme est sorti, le culte des purohitas, peut-être même de leurs prédécesseurs. — Les pischdadiens sont appelés nettement par le Zend-Avesta les *hommes anciens*, par opposition à ceux qui ont vécu postérieurement à la séparation d'avec les Hindous, et qui sont nommés en zend *nabânazdista* (contemporains) et, en sanscrit, *nabhanadichtra,* d'après un des fils de Manou, privé de sa part de l'héritage paternel, suivant le Rigvéda. (Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, t. I, p. 566 et passim.)

montagnes d'une inexorable aridité. La population ariane ne pouvait donc y subsister en nombre. La force de la race se trouva ainsi rejetée à jamais hors du centre d'action que devaient embrasser un jour les monarchies des Mèdes et des Perses. Elle fut réservée par la Providence à fonder bien plus tard la civilisation européenne.

Quoique séparées des Hindous, les peuplades zoroastriennes de la frontière orientale ne s'en distinguaient pas aisément à leurs propres yeux ni à ceux des Grecs. Toutefois, les habitants de l'Aryavarta, en les acceptant pour consanguins, se refusaient, avec horreur, à les considérer comme compatriotes. Il était d'autant plus facile à ces tribus limitrophes de n'être qu'à demi zoroastriennes, que la nature de la réforme religieuse, origine du peuple entier, se basant sur la liberté, était loin de créer un lien social aussi fort que celui de l'Inde. On est en droit de croire, au contraire, puisque l'insurrection avait eu lieu contre une doctrine assez tyrannique, que, suivant l'effet naturel de toute réaction, l'esprit protestant, voulant abjurer la sévère discipline des brahmanes, avait donné à gauche et institué un peu de licence. En effet, les nations zoroastriennes nous apparaissent très hostiles les unes aux autres et s'opprimant mutuellement. Chacune, constituée à part, menait, suivant l'usage de la race blanche, une existence turbulente au milieu de grandes richesses pastorales, gouvernée par des magistrats soit électifs, soit héréditaires, mais forcés de compter de près avec l'opinion publique (1). Toutes ces tribus se piquaient donc d'indépendance. Ainsi organisées, elles descendaient graduellement vers le sud-ouest, où elles devaient finir par rencontrer les Assyriens.

Avant l'heure de ce contact, les premières colonnes trouvèrent, dans les environs de la Gédrosie, des populations noires ou du moins chamites, et se mêlèrent intimement à elles (2).

(1) Hérodote, *Clio*, XCVI.

(2) Voir Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 62. — Ce philologue remarque l'extrême fusion de tous les idiomes de l'Asie antérieure soit avec les principes arians ou sémitiques, soit aussi avec les éléments finniques. Il relève cette dernière circonstance pour l'arménien ancien, qui, sui-

De là vint que les nations zoroastriennes du sud, celles qui prirent part à la gloire persique, furent de bonne heure atteintes par une certaine dose de sang mélanien. Le plus grand nombre, pénétré trop profondément par cet alliage, tomba, longtemps avant la conquête de Babylone, presque à l'état des Sémites. Ce qui l'indique, c'est que les Bactriens, les Mèdes et les Perses furent les seuls Zoroastriens qui jouèrent un rôle. Les autres se bornèrent à l'honneur d'appuyer ces familles d'élite.

Il peut paraître singulier que ces Arians, imprégnés ainsi du sang des noirs, directement ou par alliance avec les Chamites et les Sémites dégénérés, aient pu arriver à remplir le personnage important que leur attribue l'histoire. Si donc on se croyait en droit de supposer, chez toutes leurs tribus, une mesure égale dans la proportion du mélange, il deviendrait difficile d'expliquer ethniquement la domination des plus illustres de ces dernières sur les populations assyriennes.

Mais, pour fixer la certitude, il suffit de comparer entre elles les langues zoroastriennes, ainsi que je l'ai déjà fait ailleurs.

Le zend, ce fait n'est pas douteux, parlé chez les Bactriens, habitants de cette Balk appelée en Orient *la mère des villes* (1), les plus puissants des Zoroastriens primitifs, fut presque pur d'alliages sémitiques, et le dialecte de la Perside, qui ne jouit pas autant de cette prérogative, la posséda cependant dans

vant lui, a beaucoup de rapport avec les langues du nord de l'Asie. (*Ouvr. cité*, p. 76.) — Cette assertion appuie le système d'interprétation des inscriptions médiques proposé par M. de Saulcy.

(1) Les Bactriens, en zend *Bakhdi*, sont les Bahlikas du Mahabharata. Ils étaient parents, suivant ce poëme, du dernier des Kouravas et de Pandou. Ainsi leur caractère profondément arian est bien et dûment établi. (Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 297; voir aussi A. F. v. Schack, *Heldensagen von Firdusi*, in-8°, Berlin, 1851; *Enleit.*, p. 16 et passim; voir aussi Lassen, *Zeitsch. f. d. K. d. Morgenl.*, qui identifie les Bactriens avec les Afghans, dont le nom national est *Pouschtou*, t. II, p. 53.) — Le nom de Balk, بلخ donné à la cité des Bactriens, n'est pas le plus ancien qu'ait porté cette ville. Elle s'est appelée précédemment *Zariaspe*. (Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, notes et éclaircissements, t. I, p. CXII.)

un certain degré, supérieur au médique, moins sémitisé à son tour que le pehlvi, de sorte que le sang des futurs conquérants de l'Asie antérieure conservait, dans les plus nobles de ses rameaux du sud, un caractère assez arian pour expliquer la supériorité de ceux-ci.

Les Mèdes et surtout les Perses furent les successeurs de l'ancienne influence des Bactriens, qui, après avoir dirigé les premiers pas de la famille dans les voies du magisme, avaient perdu leur prépondérance d'une manière aujourd'hui inconnue. Les héritiers méritaient l'honneur qui leur échut. Nous venons de voir qu'ils étaient restés Arians, moins complets sans doute que les Zoroastriens du nord-est, et même que les Grecs, tout autant néanmoins que les Hindous de la même époque, beaucoup plus que le groupe de leurs congénères, déjà presque absorbé sur les bords du Nil. Le grand et irrémédiable désavantage que les Mèdes et les Perses apportaient, en entrant sur la scène politique du monde, c'était leur chiffre restreint et la dégénération déjà avancée des autres tribus zoroastriennes du sud, leurs alliées naturelles. Toutefois, ils pouvaient commander quelque temps. Ils étaient encore en possession d'un des caractères les plus honorables de l'espèce noble, une religion plus rapprochée des sources véridiques que la plupart des Sémites, aux yeux desquels ils allaient être appelés à faire acte de force.

Déjà, à une époque reculée, une tribu médique avait régné sur l'Assyrie. Sa faiblesse numérique l'avait contrainte à se soumettre à une invasion chaldéenne-sémite venue des montagnes du nord-ouest. Dès ce temps, des doctrines religieuses, relativement vénérables, se rattachent au nom de Zoroastre porté par le premier roi de cette dynastie ariane (1) : il n'y a pas moyen de confondre le prince ainsi appelé avec le réformateur religieux ; mais la présence d'un tel nom, à la date de 2,234 ans avant J.-C., peut servir à montrer que les Mèdes et les Perses du VII[e] siècle conservaient la même foi monothéistique que leurs plus anciens ancêtres

(1) Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 753 et passim.

Les Bactriens et les tribus arianes qui les limitaient au nord et à l'est avaient créé et développé ces dogmes. Ils en avaient vu naître le prophète dans cet âge bien éloigné où, sous les règnes nébuleux des rois kaïaniens, les nations zoroastriennes, y compris celles d'où devaient sortir un jour les Sarmates, étaient au lendemain de leur séparation d'avec les Hindous (1).

A ce moment, la religion nationale, bien que, par sa réforme, devenue étrangère au culte des purohitas, et même à ces notions théologiques plus simples, patrimoine primitif de toute la race blanche dans les régions septentrionales du monde. Cette religion était incomparablement plus digne, plus morale, plus élevée, que celle des Sémites. On en peut juger par ce fait, qu'au VIIe siècle elle valait mieux, malgré ses altérations, que le polythéisme, pourtant moins abject, adopté dès longtemps par les nations helléniques (2). Sous la direction de cette croyance, les mœurs n'étaient pas non plus si dégradées et conservaient de la vigueur.

Conformément à l'organisation primitive des races arianes, les Mèdes vivaient, par tribus, dispersés dans des bourgades. Ils élisaient leurs chefs, comme jadis leurs pères avaient élu

(1) *Kaïanien*, vient de *Kaï*, syllabe qui précède les noms de plusieurs rois de cette dynastie zoroastrienne : ainsi Kaï-Kaous et Kaï-Khosrou. Ce mot paraît avoir été le titre des monarques. En zend, il a la forme *Kava*, et est identique avec le sanscrit *Kavi* (soleil). Peut-être n'est-il pas sans intérêt de rapprocher ce sens de celui du *Phra* égyptien. (Voir Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, t. I, p. 424 et passim.) — Ces rois kaïaniens donnèrent la première impulsion à la nationalité séparatiste des Zoroastriens. Ils ont jeté certainement un grand éclat, puisque, à travers tant de siècles, ils ont produit des traditions nombreuses et persistantes qui font la partie la plus notable du Schahnameh.

(2) Comme toutes les religions, aux époques de foi, le magisme était ce qu'on appelle, de nos jours, intolérant. Il détestait le polythéisme dans toutes ses formes. Xerxès enleva l'idole de Bel, qui trônait à Babylone, et détruisit ou dévasta tous les temples qu'il rencontra en Grèce. — Ainsi Cambyse ne fit en Égypte qu'obéir à l'esprit général de sa nation lorsqu'il maltraita si fort les cultes du pays. (Voir Bœttiger, *Ideen zur Kunstmythologie* (Dresde, in-8°, 1826), t. I, p. 25 et passim.)

leurs viç-patis (1). Ils étaient belliqueux et remuants, toutefois, avec le sens de l'ordre, et ils le prouvèrent en faisant aboutir l'exercice de leur droit de suffrage à la fondation d'une monarchie régulière, basée sur le principe d'hérédité (2). Rien là que nous ne puissions également retrouver dans les Hindous antiques, chez les Égyptiens arians, chez les Macédoniens, les Thessaliens, les Épirotes, comme dans les nations germaniques. Partout, le choix du peuple crée la forme de gouvernement, presque partout préfère la monarchie et la maintient dans une famille particulière. Pour tous ces peuples, la question de descendance et la puissance du fait établi sont deux principes, ou, pour mieux dire, deux instincts qui dominent les institutions sociales et les vivifient. Ces Mèdes, pasteurs et guerriers, restèrent des hommes libres, dans toute la force du terme, même pendant cette période où leur petit nombre les obligea de subir la suzeraineté des Chaldéens, et, si leur esprit exagéré d'indépendance, en les poussant au fractionnement et à l'antagonisme des forces, contribua certainement à prolonger leur temps de subordination, on ne peut admirer assez que cet état n'ait pas dégradé leur naturel, et qu'après de longs tâtonnements, la nation, ayant rallié toutes ses ressources dans sa forme monarchique, soit devenue capable, après seize cents ans, de reprendre la conquête du trône d'Assyrie et de l'exécuter.

Depuis qu'elle avait été chassée de Ninive, elle n'avait pas déchu. Elle avait persisté dans son culte, honneur bien rare, dû évidemment à son homogénéité persistante. Elle avait conservé son goût d'indépendance sous des chefs d'ailleurs par trop peu maîtres de leurs gouvernés : la nation médique était

(1) Le mot employé par le Schahnameh pour désigner la dignité royale rappelle vivement les doctrines indépendantes des Arians primitifs. Féridoun porte le titre de schahr-jar, شهريار (l'ami de la cité). — Sur les sources antéislamitiques où Firdousi a puisé les traditions qu'il enchaîne, voir A. F. de Schack, *Einl.*, p. 52 et passim.

(2) Tous les faits qui composent l'histoire de la formation du royaume médique sont racontés par Hérodote, avec sa puissance de coloris ordinaire, *Clio*, XCVIII et passim.

donc restée ariane. Quand une fois elle fut arrachée à son anarchie belliqueuse, le besoin de donner une application à sa vigueur, laissée sans emploi par l'heureux étouffement des discordes civiles, tourna ses vues vers les conquêtes extérieures. Commençant par soumettre les nations parentes établies dans son voisinage, entre autres, les Perses (1), elle se fortifia de leur adjonction. Puis, quand elle eut amené sous ses drapeaux et fondu en un seul corps de peuples dont elle était la tête tous les disciples méridionaux de sa religion, elle attaqua l'empire ninivite.

Beaucoup d'écrivains n'ont vu, dans ces guerres de l'Asie antérieure, dans ces rapides conquêtes, dans ces États si promptement construits, si subitement renversés, que des coups de main sans liaison, une série d'événements dénués de causes profondes, et dès lors de portée. N'acceptons pas un tel jugement.

Les dernières émigrations sémitiques avaient cessé de descendre les montagnes de l'Arménie et de venir régénérer les populations assyriennes. Les contrées riveraines de la Caspienne et voisines du Caucase n'avaient plus d'hommes à envoyer au dehors. Dès longtemps, les colonnes voyageuses des Hellènes avaient achevé leur passage, et les Sémites, demeurés dans ces contrées, n'en étaient plus expulsés par personne. L'Assyrie ne renouvelait donc plus son sang depuis des siècles, et l'abondance des principes noirs, toujours en travail d'assimilation, avait effectué la décadence des races superposées (2).

(1) Le Mahabharata connaît les Perses, il les appelle *Parasikas*. Mais à cette époque lointaine des guerres des Pandavas et des fils de Kourou, cette petite nation n'avait encore aucune renommée. C'est ce qui fait que, dans le poëme hindou, elle a les simples honneurs d'une mention. (Lassen, *Zeitschrift f. d. K. des Morgenl.*, t. II, p. 53.)

(2) Movers, *das Phœniz. Alterthum.*, t. I, 2e partie, p. 415. — Cette décadence était si profonde, et causée si évidemment par l'anarchie ethnique, que les Égyptiens, non moins dégénérés, mais plus compacts parce qu'il y avait en jeu, dans leur sang, moins d'éléments constitutifs, prirent un moment le dessus vis-à-vis de leurs anciens et redoutés adversaires. Au VIIe siècle, leur influence l'emportait en Phénicie. Les Mèdes eurent bientôt raison de cette énergie relative.

En Égypte, il s'était passé quelque chose d'analogue. Mais, comme le système des castes, malgré ses imperfections, conservait encore cette société dans ses principes constitutifs, les gouvernants de Memphis, se sentant d'ailleurs trop faibles pour résister à tous les chocs, tournaient leur politique à maintenir entre eux et la puissance ninivite, qu'ils redoutaient pardessus tout, un rideau de petits royaumes syriens. Cachés derrière ce rempart, ils continuaient, tant bien que mal, à se traîner dans leurs ornières accoutumées, descendant la pente de la civilisation à mesure que le mélange noir les envahissait.

Si les Ninivites les épouvantaient par-dessus tout, ces peuples n'étaient pas les seuls à les tenir en émoi. Se reconnaissant également incapables de lutter contre l'imperceptible puissance des pirates grecs, θαλασσοκρατῶν, Arians qui s'intitulaient *rois de mer*, comme le firent plus tard leurs parents les Arians Scandinaves, les Égyptiens avaient eu recours à la prudente résolution de se séquestrer en fermant le Nil à ses embouchures. C'était au prix de précautions si excessives que les descendants de Rhamsès espéraient encore préserver longtemps leur tremblante existence.

A côté des deux grands empires du monde occidental ainsi affaiblis, les Hellènes se montraient à peu près dans l'état qu'avaient connu les Mèdes avant la fondation de la monarchie unitaire. Ils faisaient preuve de la même turbulence, du même amour de liberté, des mêmes sentiments belliqueux, d'une ambition égale de commander un jour aux autres peuples, et, retenus par leur fractionnement, ils restaient incapables d'entreprendre rien de plus vaste que des colonisations déjà assises aux embouchures des fleuves de l'Euxin, en Italie et sur la côte asiatique, où leurs villes, encouragées par la politique assyrienne à faire une concurrence heureuse au commerce des cités de Phénicie, dépendaient essentiellement, à ce titre, de la puissance souveraine à Ninive et à Babylone.

Ce fut à cette heure, où aucune des grandes puissances anciennes n'était plus en état d'attaquer ses voisins, que les Mèdes se présentèrent en candidats au gouvernement de l'univers. L'occasion était on ne peut mieux choisie : il s'en fallut de peu,

cependant, qu'un acteur, tout à fait inattendu, qui vint brusquement se précipiter sur la scène, ne dérangeât complètement la distribution des rôles.

Les Kimris, Cimmériens, Cimbres ou Celtes, comme on voudra les appeler, peuples blancs mêlés d'éléments jaunes, auxquels personne ne prenait garde, débouchèrent tout à coup dans l'Asie inférieure, venant de la Tauride, et, après avoir ravagé le Pont et toutes les contrées environnantes, mirent le siège devant Sardes et la prirent (1).

Ces farouches conquérants répandaient sur leur passage la stupeur et l'épouvante. Ils n'auraient, sans doute, pas demandé mieux que de justifier la haute opinion que la vue seule de leurs épées faisait concevoir de leur puissance. Malheureusement pour eux, ils reproduisaient un accident que nous avons déjà observé. Vainqueurs, ils n'étaient que des vaincus : poursuivants, c'étaient des fuyards. Ils ne dépossédaient que pour trouver un refuge. Attaqués dans les steppes, qui furent plus tard la Sarmatie asiatique, par un essaim de nations mongoles ou scythiques, et forcés de céder, ils s'étaient échappés jusqu'aux lieux où les Sémites tremblaient à leurs pieds, mais où, fatalement, leurs adversaires vinrent les poursuivre. De sorte que l'Asie antérieure avait à peine éprouvé les premières dévastations des Celtes, qu'elle tomba aux mains des hordes jaunes. Celles-ci, tout en continuant à guerroyer contre les fugitifs, s'attaquèrent aux villes et aux trésors des pays envahis, proie à coup sûr beaucoup plus attrayante (2).

Les Celtes étaient moins nombreux que leurs antagonistes. Ils furent battus et dispersés. Les Scythes poursuivirent alors, sans compétiteurs, le cours de leurs victoires, nuisibles surtout aux desseins de la politique mède. Cyaxare venait, précisément, d'investir Ninive, et il n'avait plus qu'à franchir ce dernier obstacle pour se voir maître de l'Asie assyrienne. Irrité de cette intervention malencontreuse, il leva le siège et vint at-

(1) Movers, t. II, 1re partie, p. 419.

(2) Movers, *das Phœnizische Alterthum.*, t. II, 1re partie, p. 401 et passim, et 419.

taquer les Scythes. Mais la fortune ne le seconda pas, et, mis en déroute complète, il lui fallut laisser les barbares, comme il les appelait sans doute, libres de continuer leurs courses dévastatrices. Ceux-ci pénétrèrent jusque sur la lisière de l'Égypte, où les supplications et plus encore les présents obtinrent d'eux qu'ils n'entreraient pas. Satisfaits de la rançon, ils allèrent porter ailleurs leurs violences. Cette bacchanale mongole fut terrible, et pourtant dura peu. Vingt-huit ans en virent la fin. Les Mèdes, tout battus qu'ils avaient été dans une première rencontre, étaient trop réellement supérieurs aux Scythes pour supporter indéfiniment leur joug. Ils revinrent à la charge, et cette fois avec un plein succès (1). Les cavaliers jaunes, chassés par les troupes de Cyaxare, s'enfuirent dans le pays au nord de l'Euxin. Ils allèrent y continuer, avec les peuples plus ou moins mélangés de sang finnois, les luttes anarchiques auxquelles ils sont propres, tandis que les Zoroastriens, débarrassés d'eux, reprenaient leur œuvre au point où elle avait été interrompue. L'invasion celto-scythe repoussée, Ninive fut assiégée de nouveau, et Cyaxare, vainqueur intelligent, entra dans ses murs.

Dès lors fut assurée la domination de la race ariane-zoroastrienne méridionale, à qui je puis désormais donner, sans inconvénients, le nom géographique d'iranienne. Il n'y eut plus que la seule question de savoir quel serait celui des rameaux de cette famille qui obtiendrait la suprématie. Le peuple mède n'était pas le plus pur. Pour ce motif, il ne pouvait garder la prédominance; mais il était le plus civilisé par son contact avec la culture chaldéenne, et c'est là ce qui lui avait d'abord donné la place la plus éminente. Le premier, il avait préféré une forme de gouvernement régulière à de stériles agitations, et ses mœurs, ses habitudes, étaient plus raffinées que celles des autres branches parentes. Cependant, tous ces avantages résultant d'une affinité certaine avec les Assyriens, et que l'état de l'idiome accuse, avaient été achetés aux prix d'un hymen qui, en altérant le sang médique, avait aussi diminué sa vi-

(1) Hérodote, *Clio*, CVI.

gueur vis-à-vis d'une autre tribu iranienne, celle des Perses, de sorte que, par droit de supériorité ethnique, la souveraineté de l'Asie fut enlevée aux compagnons de Cyaxare, et passa dans la branche demeurée plus ariane. Un prince qui, par son père, appartenait à la nation perse, par sa mère à la maison royale de Déjocès, Cyrus, vint se substituer à la ligne directe et donner à ses compatriotes la supériorité sur la tribu fondatrice de l'empire et sur toutes les autres familles consanguines. Il n'y eut pas cependant substitution absolue : les deux peuples se trouvaient unis de trop près; il s'établit seulement, entre les dominateurs, une nuance, et qui encore ne dura pas longtemps; car les Perses comprirent la nécessité de soumettre leur vigueur un peu inculte à l'école des Mèdes plus expérimentés. Ainsi, il se trouva bientôt que les rois de la maison de Cyrus (1) ne se faisaient aucun scrupule de placer les plus habiles de ces derniers aux premiers rangs. Il y eut donc partage réel du pouvoir entre les deux tribus souveraines et les autres peuples iraniens plus sémitisés (2). Quant aux Sémites et autres groupes chamitisés ou noirs formant l'immense majorité des populations soumises, ils ne furent que le piédestal commun de la domination zoroastrienne.

(1) Les noms des premiers souverains perses sentent fortement la primitive identité des notions zoroastriennes avec les Hindous, et même avec les autres branches arianes. C'est ainsi que le père des Achéménides s'appelait Kourou, comme le chef des Kouravas blancs que nous avons vus envahir l'Inde à une époque très ancienne. Plus tard, Cambyse est nommé, dans l'inscription cunéiforme de Bi-Soutoun, *Ka(m)budya*, comme la tribu des kschattryas dissidents, habitant la rive droite de l'Indus, les Kambodyas. (Lassen, *Indische Alterth.*, t. I, p. 598.) — Il est curieux de remarquer que les habitants de l'Hindou-Koh se nomment aujourd'hui Kamodje. Avant les conquêtes des Afghans, leur territoire allait jusqu'à l'Indus. (Lassen, *Zeitschrift f. d. K. d. Morgenl.*, t. II, p. 56 et passim.)

(2) Il faudrait même admettre que les Bactriens, ce rameau le plus anciennement civilisé de la famille zoroastrienne, eurent leur part de suprématie sous la dynastie de Darius, si l'on adoptait l'idée de M. Roth. Ce savant a avancé que les Achéménides étaient des vassaux bactriens des rois perses. (Roth, *Geschichte der abendlændischen Philosophie* (Mannheim, 1846, in-8°), t. I, p. 384 et passim.) Cependant, cette hypothèse a besoin d'être encore étudiée.

Ce dut être pour les nations si dégénérées, si lâches, si perverties, et en même temps si artistes de l'Assyrie, un spectacle et une sensation bien étranges que de tomber sous le rude commandement d'une race guerrière, sérieuse et livrée aux inspirations d'un culte simple, moral, aussi idéaliste que leurs propres notions religieuses l'étaient peu.

Avec l'arrivée des Iraniens, les horreurs sacrées, les infamies théologiques prirent fin. L'esprit des mages ne pouvait s'en accommoder. On eut une preuve bien grande et bien singulière de cette intolérance lorsque, plus tard, le roi Darius, devenu maître de la Phénicie, envoya défendre aux Carthaginois de sacrifier des hommes à leurs dieux, offrandes doublement abominables aux yeux des Perses en ce qu'elles offensaient la piété envers des semblables et souillaient la pureté de la flamme sainte du bûcher (1). Peut-être était-ce la première fois, depuis l'invention du polythéisme, que des prescriptions émanées du trône avaient parlé d'humanité. Ce fut un des caractères remarquables du nouveau gouvernement de l'Asie. On s'occupa désormais de rendre la justice à chacun et de faire cesser les atrocités publiques, sous quelque prétexte qu'elles eussent lieu. Particularité non moins nouvelle, le grand roi se soucia d'administrer. A dater de cette époque, le grandiose s'abaisse, et tout tend à devenir plus positif. Les intérêts sont plus régulièrement traités, plus régulièrement ménagés. Il y a du calcul, et du calcul raisonnable, terre à terre, dans les institutions de Cyrus et de ses successeurs. Pour bien dire, le sens commun inspire la politique, à côté et quel-

(1) Darius Hystaspes leur interdit aussi de manger de la chair de chien. La coutume phénicienne des massacres hiératiques, qui, à l'époque des calamités publiques, porta les Carthaginois à égorger à la fois, sur leurs autels, des centaines d'enfants, coutume qui faisait dire à Ennius : « Et Poinei solitei sos sacrificare puellos, » reprit quand tomba l'influence des Perses. Les Grecs cherchèrent en vain à décider les Carthaginois à renoncer à de telles monstruosités. Elles existaient encore secrètement au temps de Tibère, et s'étaient transmises, avec le sang sémitique, à la colonie romaine. (Bœttiger, *Ideen zur Kunstmythologie*, t. I, p. 373.)

quefois un peu au-dessus des passions tumultueuses. Jusqu'alors ces dernières avaient beaucoup trop parlé (1).

En même temps que l'impétuosité décroît chez les gouvernants, et que l'organisation matérielle fait des progrès, le génie artistique décline d'une manière frappante. Les monuments de l'époque perse ne sont qu'une reproduction médiocre de l'ancien style assyrien (2). Il n'y a plus d'invention dans les bas-reliefs de Persépolis. On n'y retrouve pas même la froide correction qui survit d'ordinaire aux grandes écoles. Les figures apparaissent gauches, lourdes, grossières. Ce ne sont plus les produits de sculpteurs, ce sont les ébauches imparfaites de manœuvres maladroits ; et puisque le grand roi, dans sa magnificence, ne se procurait pas des jouissances artistiques comparables à celles dont avaient joui ses prédécesseurs chaldéens, il faut nécessairement croire qu'il n'en éprouvait nullement le désir, et que les représentations médiocres étalées sur les murs de son palais pour célébrer sa gloire flattaient assez son orgueil et suffisaient à son goût.

On a souvent dit que les arts florissaient inévitablement sous un prince ami de la somptuosité, et que lorsque le luxe était recherché, les faiseurs de chefs-d'œuvre se montraient de toutes parts, encouragés par la perspective des hommages délicats et des gros salaires. Cependant voilà que les monarques de tant de régions, et qui avaient de quoi payer les plus fières renommées, ne purent établir autour d'eux que de bien faibles échantillons du génie artistique de leurs sujets. N'eussent-ils pas eu de dispositions personnelles à concevoir le beau,

(1) Le successeur du faux Smerdis s'exprimait ainsi dans l'inscription de Bi-Soutoun : « Darius le roi dit : Dans toutes ces provinces, j'ai « donné faveur et protection à l'homme laborieux. Le fainéant, je l'ai « puni avec sévérité. » (Rawlinson, *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XIV, part. I, p. XXXV.) — Ce Darius qui parlait ainsi portait dans son nom l'expression d'une idée utilitaire : *Daryawus* signifie *celui qui maintient l'ordre*. (Schack, *Heldensagen von Firdusi*, p. 11.)

(2) Layard, *Niniveh und seine Ueberreste*, Leipizig, 1850, p. 340. — Je n'ai eu à ma disposition que la traduction de M. Meissner, excellente du reste. Le savant voyageur anglais discute d'une manière rare les rapports du style perse avec les modèles de l'Assyrie et de l'Égypte.

puisqu'on copiait pour eux les chefs-d'œuvre des dynasties précédentes, et qu'eux-mêmes construisaient sur tous les points de leurs vastes possessions d'immenses édifices de toute nature, ils donnaient aux artistes, si les artistes avaient existé, toutes les occasions désirables de se signaler et de lutter de génie avec les générations éteintes. Pourtant rien ne jaillit des doigts de la Minerve. La monarchie perse fut opulente, rien de plus, et elle eut recours, en bien des occasions, à la décadence égyptienne pour obtenir chez elle des travaux d'une valeur secondaire sans doute, mais qui dépassaient pourtant les facultés de ses nationaux.

Essayons de trouver la clef de ce problème. Nous avons déjà vu que la nation ariane, portée au positif des faits et non pas au désordonné de l'imagination, n'est pas artiste en elle-même. Réfléchie, raisonnante, raisonneuse et raisonnable, elle l'est; compréhensive au plus haut point, elle l'est encore; habile à découvrir les avantages de toutes choses, même de ce qui lui est le plus étranger, oui, il faut aussi lui reconnaître cette prérogative, une des plus fécondes de son droit souverain. Mais quand la race ariane est pure de tout mélange avec le sang des noirs, pas de conception artistique pour elle : c'est ce que j'ai exposé ailleurs surabondamment. J'ai montré le noyau de cette famille composé des futures sociétés hindoues, grecques, iraniennes, sarmates, très inhabile à créer des représentations figurées d'un mérite réel, et, quelque grandes que soient les ruines des bords du Iénisséï et des croupes de l'Altaï, on n'y découvre aucun indice révélateur d'un sentiment délicat des arts. Si donc, en Égypte et en Assyrie, il y eut un puissant développement dans la reproduction matérialisée de la pensée, si, dans l'Inde, cette même aptitude ne manqua pas d'éclore, bien que plus tardivement, le fait ne s'explique que par l'action du mélange noir, abondant et sans frein en Assyrie, limité en Égypte, plus restreint sur le sol hindou, et créant ainsi les trois modes de manifestation de ces différents pays. Dans le premier, l'art atteignit promptement son apogée, puis il dégénéra non moins promptement, en tombant dans les monstruosités où la prédominance mélanienne trop hâtive

le jeta. Avec le second, comme les éléments arians, sources de la vie et de la civilisation locales, étaient faibles, numériquement parlant, il fut promptement gagné aussi par l'infusion noire. Toutefois, il se défendit au moyen d'une séparation relative des castes, et le sentiment artistique, que le premier flux avait développé, resta stationnaire, cessa promptement de progresser, et ainsi put mettre beaucoup plus de temps qu'en Assyrie à s'avilir. Dans l'Inde, comme une barrière bien autrement forte et solide fut opposée aux invasions du principe nègre, le caractère artistique ne se développa que très lentement et pauvrement au sein du brahmanisme. Il lui fallut attendre, pour devenir vraiment fort, la venue de Sakya-mouni : aussitôt que les bouddhistes, en appelant les tribus impures au partage du nirwana, leur eurent ouvert l'accès de quelques familles blanches, la passion des arts se développa à Salsette avec non moins d'énergie qu'à Ninive, atteignit promptement, comme là encore, son zénith, et, toujours pour la même cause, s'abîma presque subitement dans les folies que l'exagération, la prédominance du principe mélanien, amenèrent sur les bords du Gange comme partout ailleurs.

Lorsque les Iraniens prirent le gouvernement de l'Asie, ils se virent en présence de populations où les arts étaient complètement envahis et dégradés par l'influence noire. Eux-mêmes n'avaient pas toutes les facultés qu'il aurait fallu pour relever ce génie en décomposition.

On objectera que, précisément, parce qu'ils étaient arians, ils rapportaient au sang corrompu des Sémites l'appoint blanc destiné à le régénérer et qu'ainsi, par une nouvelle infusion d'éléments supérieurs, ils devaient ramener le gros des nations assyriennes vers un équilibre de principes ethniques comparable à celui où s'étaient trouvés les Chamites noirs dans leur plus beau moment, ou, mieux encore, les Chaldéens de Sémiramis.

Mais les nations assyriennes étaient bien grandes et la population des tribus iraniennes dominatrices bien petite. Ce que ces tribus possédaient, dans leurs veines, d'essence féconde, déjà entamé, du reste, pouvait bien se perdre au milieu des

masses asiatiques, mais non les relever, et, d'après ce fait incontestable, leur puissance même, leur prépondérance politique ne devait durer que le temps assez court où il leur serait possible de maintenir intacte une existence nationale isolée.

J'ai parlé déjà de leur nombre restreint, et je recours là-dessus à l'autorité d'Hérodote. Lorsque l'historien trace, dans son VIIe livre, cet admirable tableau de l'armée de Xerxès traversant l'Hellespont, il déploie le magnifique dénombrement des nations appelées en armes, par le grand roi, de toutes les parties de ses vastes États. Il nous montre des Perses ou des Mèdes commandant aux troupeaux de combattants qui passent les deux ponts du Bosphore en pliant le dos sous les coups de fouet de leurs chefs iraniens. A part ces chefs de noble essence, gourmandant les esclaves que la victoire enchaînait sous leurs ordres, combien Hérodote énumère-t-il de soldats parmi les Mèdes proprement dits? Combien de guerriers zoroastriens dans cette levée de boucliers que le fils de Darius avait voulu rendre si formidable ? Je n'en aperçois que 24,000, et qu'était-ce qu'un tel faisceau dans une armée de dix-sept cent mille hommes? Au point de vue du nombre, rien; à celui du mérite militaire, tout : car, si ces 24,000 Iraniens n'avaient pas été paralysés, dans leurs mouvements, par la cohue de leurs inertes auxiliaires, il est bien probable que la muse de Platée aurait célébré d'autres vainqueurs. Quoi qu'il en soit, puisque la nation régnante ne pouvait fournir des soldats en plus grande quantité, elle était peu considérable et ne pouvait suffire à la tâche de régénérer la masse épaisse des populations asiatiques. Elle n'avait donc que la perspective d'un seul avenir : se corrompre elle-même en s'engloutissant bientôt dans leur sein.

On ne découvre pas trace d'institutions fortes, destinées à créer une barrière entre les Iraniens et leurs sujets. La religion en aurait pu servir, si les mages n'avaient été animés de cet esprit de prosélytisme particulier à toutes les religions dogmatiques, et qui leur valut, bien des siècles après, la haine toute spéciale des musulmans. Ils voulurent convertir leurs sujets assyriens. Ils parvinrent à les arracher, en grande partie, aux atrocités religieuses des anciens cultes. Ce fut un succès pres-

que regrettable : il ne fut bon ni pour les initiateurs ni pour les néophytes. Ceux-ci ne manquèrent pas de souiller le sang iranien par leur alliance, et, quant à la religion meilleure qu'on leur donnait, ils la pervertirent, afin de l'accommoder à leur incurable esprit de superstition (1).

La fin des nations iraniennes était ainsi marquée bien près du jour de leur triomphe. Toutefois, tant que leur essence n'était pas encore trop mélangée, leur supériorité sur l'univers civilisé était certaine et incontestable : ils n'avaient pas de compétiteurs. L'Asie inférieure entière se soumit à leur sceptre. Les petits royaumes d'au delà de l'Euphrate, ce rempart soigneusement entretenu par les Pharaons, furent rapidement englobés dans les satrapies. Les villes libres de la côte phénicienne s'annexèrent à la monarchie perse, avec les États des Lydiens. Un jour vint où il ne resta que l'Égypte elle-même, antique rivale qui, pour les héritiers des dynastes chaldéens, dut valoir la peine d'une campagne (2). C'était devant ce co-

(1) Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, t. I, p. 351. — Ce savant, en citant le passage d'Hérodote sur lequel se base cette opinion, élève quelques doutes quant à sa portée. Je me bornerai à transcrire ici l'assertion de l'historien grec; elle suffit entièrement à mon but : « *Clio*. « CXXXI : Voici les coutumes qu'observent, à ma connaissance, les « Perses. Leur usage n'est pas d'élever aux dieux des statues, des tem- « ples, des autels. Ils traitent, au contraire, d'insensés ceux qui le « font. C'est, à mon avis, parce qu'ils ne croient pas, comme les Grecs, « que les dieux aient une forme humaine. Ils ont coutume de sacrifier « à Jupiter sur le sommet des plus hautes montagnes, et donnent le « nom de Jupiter à toute la circonférence du ciel. Ils font encore des « sacrifices au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux « vents, et n'en offrent de tous temps qu'à ces divinités. *Mais ils y ont* « *joint, dans la suite, le culte de Vénus Céleste ou Uranie, qu'ils ont* « *emprunté des Assyriens et des Arabes*. Les Assyriens donnent à Vénus « le nom de *Mylitta*, les Arabes celui d'*Alitta*, et les Perses l'appel- « lent *Mitra*. » Ainsi ce culte de Mithra, qui infecta plus tard tout l'Occident romain, commença par saisir les Perses. C'est, en quelque sorte, le cachet de l'invasion du sang sémitique. — Bœttiger dit que, sous le règne de Darius Ochus, le magisme s'était déjà très rapproché de l'hellénisme et du fétichisme par l'adoption du culte d'Anaïtis. (*Ideen zur Kunstmythologie*, t. I, p. 27.)

(2) On a vu ailleurs les Égyptiens se défendre, ou même quelquefois attaquer, quand il le fallait absolument, au moyen de leurs troupes

losse vieilli que les conquérants sémites les plus vigoureux avaient constamment reculé.

Les Perses ne reculèrent pas. Tout favorisait leur domination. La décadence égyptienne était achevée. Le pays du Nil ne possédait plus de ressources personnelles de résistance. Il payait encore, à la vérité, des mercenaires pour faire la garde autour de sa caducité, et, par parenthèse, la dégénération générale de la race sémitique l'avait contraint de remplacer, presque absolument, les Cariens et les Philistins par des Arians Grecs. Là se bornait ce qu'il pouvait tenter. Il n'avait plus assez de souplesse ni de nerfs pour courir lui-même aux armes, et, battu, se relever d'une défaite (1).

Les Perses l'asservirent et insultèrent, de leur mieux, à cœur joie, à son culte, à ses lois et à ses mœurs.

Si l'on considère avec quelque attention le tableau si vivant qu'Hérodote a tracé de cette époque, on est frappé de voir que deux nations traitaient le reste de l'univers, soit vaincu, soit à vaincre, avec un égal mépris, et ces deux nations, qui sont les Perses et les Grecs, se considéraient aussi, l'une l'autre, comme barbares, oubliant à demi, à demi négligeant leur communauté d'origine. Il me semble que le point de vue où elles se plaçaient, pour juger si sévèrement les autres peuples, était à peu près le même. Ce qu'elles leur reprochaient, c'était également de manquer du sens de la liberté, d'être faibles devant le malheur, amollies dans la prospérité, lâches dans le combat; et ni les Grecs ni les Perses ne tenaient beaucoup de compte aux Assyriens, aux Égyptiens, du passé glorieux qui avait abouti à tant de débilités répugnantes. C'est que les deux groupes méprisants se trouvaient alors à un niveau pareil de civilisation. Bien que séparés déjà par les immixtions qui avaient

mercenaires. Des Grecs en faisaient le nerf. (Wilkinson, *Customs and Manners*, etc., t. I, p. 211.)

(1) C'était le goût du gouvernement pour les auxiliaires étrangers qui avait déterminé l'émigration de l'armée nationale en Éthiopie. En 362-340, Nectanébo II envoya au secours des Chananéens, révoltés contre les Perses, Mentor le Rhodien avec 4,000 Grecs. Ce condottiere le trahit. (Wilkinson, *Customs and Manners of the ancient Egyptians*, t. I, p. 211.)

modifié leurs essences respectives, et, partant, leurs aptitudes, état dont leurs langues rendent témoignage, le commun principe arian qui, chez eux, dominait encore sur les alliages, suffisait à leur faire envisager d'une façon analogue les principales questions de la vie sociale. C'est pourquoi les pages du vieillard d'Halicarnasse représentent si vivement cette similitude de notions et de sentiments dont ils témoignaient. C'étaient comme deux frères de fortune différente, différents par le rang social, frères pourtant par le caractère et les tendances. Le peuple arian-iranien tenait dans l'Occident la place d'aîné de la famille : il dominait le monde. Le peuple grec était le cadet, réservé à porter un jour le sceptre, et se préparant à cette grande destinée par une sorte d'isonomie vis-à-vis de la branche régnante, isonomie qui n'était pas tout à fait de l'indépendance. Quant aux autres populations renfermées sous l'horizon des deux rameaux arians, elles demeuraient, pour le premier, objets de conquête et de domination, pour le second, matière à exploiter. Il est bon de ne pas perdre de vue ce parallélisme, sans quoi l'on comprendrait peu les déplacements du pouvoir arrivés plus tard.

Certainement, je conçois qu'on se mette de la partie dans le dédain ordinaire aux esprits vigoureux et positifs pour les natures artistes, plutôt vouées à recueillir des apparences qu'à saisir des réalités. Il ne faut cependant pas oublier non plus que, si les Perses et les Grecs avaient tout sujet de mésestimer le monde sémitique, devenu leur pâture, ce monde possédait le trésor entier des civilisations, des expériences de l'Occident, et les souvenirs respectables de longs siècles de travaux, de conquêtes et de gloire. Les compagnons de Cyrus, les concitoyens de Pisistrate avaient en eux-mêmes, j'en conviens, les gages d'une future rénovation de l'existence sociale; mais ce n'était pas là une raison pour qu'on dût perdre ce que les Chamites noirs et les différentes couches de Sémites et les Égyptiens avaient de leur côté amassé de résultats. La moisson des deux groupes arians occidentaux, la moisson provenant de leur propre fonds, était encore à faire : les blés n'en étaient qu'en herbe, les épis pas encore mûrs; tandis que les gerbes

des nations sémitiques remplissaient les granges et approvisionnaient les prochains réformateurs eux-mêmes. Il y a plus : les idées de l'Assyrie et de l'Égypte s'étaient répandues partout où le sang de leurs inventeurs avait pénétré, en Éthiopie, en Arabie, sur le pourtour de la Méditerranée, comme dans l'ouest de l'Asie, comme dans la Grèce méridionale, avec une opulence, une exubérance désespérante pour les civilisations encore à naître, et toutes les créations des sociétés postérieures allaient être à jamais contraintes de transiger avec ces notions et les opinions qui en ressortaient. Ainsi, malgré leur dédain pour les nations sémitiques et pour la paix efféminée des bords du Nil, les Arians Iraniens et les Arians Grecs devaient bientôt entrer dans le grand courant intellectuel de ces populations flétries par leur désordre ethnique et par l'exagération de leurs principes mélaniens. La part d'influence laissée à ces Iraniens si orgueilleux, à ces Grecs si actifs, se réduirait ainsi, en fin de compte, à jeter dans le lac immense et stagnant des multitudes asiatiques quelques éléments temporaires de mouvement, d'agitation et de vie.

Les Arians Iraniens, et, après eux, les Arians Grecs, offrirent au monde d'Assyrie et d'Égypte ce que les Arians Germains donnèrent plus tard à la société romaine.

Quand l'Asie occidentale fut tout entière ralliée sous la main des Perses, il n'y eut plus de raison pour que la scission primitive entre sa civilisation et celle de l'Égypte subsistât. Le peu d'efforts tentés dans la vallée du Nil afin de reconquérir l'indépendance nationale ne compta plus que comme les convulsions d'une résistance expirante. Les deux sociétés primitives de l'Occident tendaient à se confondre, parce que les races qu'elles enfermaient ne se distinguaient plus assez nettement. Si les Perses avaient été très nombreux, si, à la manière des plus antiques envahisseurs, leurs tribus avaient pu lutter contre le chiffre des multitudes sémitiques, il n'en aurait pas été ainsi. Une organisation toute nouvelle se formant sur les débris méconnus des anciennes, on aurait vu quelques-uns de ces débris s'isoler, dans des extrémités de l'empire, avec des restes de la race, et se constituer à part, de manière à maintenir

entre les inventions des nouveaux venus et l'état de choses aboli, pour la majorité des sujets, une ligne de démarcation perceptible.

Les Iraniens, n'étant qu'une poignée d'hommes, furent à peine en possession du pouvoir, que l'immense esprit assyrien les entoura de toutes parts, les saisit, les serra, et leur communiqua son vertige. On peut déjà se rendre compte sous le fils de Cyrus, sous Cambyse, de la part de parenté que la nature fatalement superbe et enflée des Sémites chamitisés pouvait déjà réclamer avec la personne du souverain. Heureusement, cet alliage ne s'était pas encore généralisé. Le témoignage d'Hérodote vient nous prouver que l'esprit arian tenait bon contre les assauts de l'ennemi domestique. Rien ne le montre mieux que la fameuse conférence des sept chefs après la mort du faux Smerdis (1).

Il s'agissait de donner aux peuples délivrés une forme de gouvernement convenable. Le problème n'eût pas existé pour le génie assyrien, qui, du premier mot, aurait proclamé l'éternelle légitimité du despotisme pur et simple ; mais il fut envisagé mûrement et résolu, non sans difficulté, par les guerriers dominateurs qui le soulevèrent. Trois opinions se trouvèrent en présence. Otanès opina pour la démocratie ; Mégabyzès parla en faveur de l'oligarchie. Darius, ayant loué l'organisation monarchique, qu'il affirma être la fin inévitable de toutes les formes de gouvernement possibles, gagna les suffrages à sa cause. Cependant il avait affaire à des associés tellement fous d'indépendance, qu'avant de remettre le pouvoir au roi élu, ils stipulèrent qu'Otanès et toute sa maison resteraient à jamais affranchis de l'action de l'autorité souveraine, et libres, sauf le respect des lois. Comme à l'époque d'Hérodote des sentiments de cette énergie n'existaient plus guère parmi les Perses, décidément déchus de leur primitive valeur ariane, l'écrivain d'Ionie prévient sagement ses lecteurs que le fait qu'il raconte va leur paraître étrange : il ne l'en maintient pas moins (2).

(1) Hérodote, *Thalie*, LXXX et passim

(2) Id., *ibid.*, LXXX.

Après l'extinction de cette grande fierté, il y eut encore quelques années illustres ; ensuite le désordre sémitique réussit à englober les Iraniens dans le sein croupissant des populations esclaves. Dès le règne du fils de Xerxès, il devient évident que les Perses ont perdu la force de rester les maîtres du monde, et, cependant, entre la prise de Ninive par les Mèdes et cette époque d'affaiblissement, il ne s'était encore écoulé qu'un siècle et demi.

L'histoire de la Grèce commence ici à se mêler plus intimement à celle du monde assyrien. Les Athéniens et les Spartiates se rencontrent désormais dans les affaires des colonies ioniennes. Je vais donc quitter le groupe iranien pour m'occuper du nouveau peuple arian, qui s'annonce comme son plus digne et même son seul antagoniste.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES; DÉFINITIONS, RECHERCHE ET EXPOSITION DES LOIS NATURELLES QUI RÉGISSENT LE MONDE SOCIAL.

LIVRE SECOND.

CIVILISATION ANTIQUE RAYONNANT DE L'ASIE CENTRALE AU SUD-OUEST.

LIVRE TROISIÈME.

CIVILISATION RAYONNANT DE L'ASIE CENTRALE VERS LE SUD ET LE SUD-EST.

LIVRE QUATRIÈME.

CIVILISATIONS SÉMITISÉES DU SUD-OUEST.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.